

"Le semeur sortit pour répandre sa semence"

Ce qui est bien impressionnant dans cette parabole, c'est le nombre des causes qui menacent d'étouffer la graine aux divers moments de sa croissance. Il faut avoir échappé à bien des dangers pour se sanctifier pleinement. C'est pour cela sans doute qu'il y a si peu de véritables saints et que le monde en est encore où il est. Seigneur, donnez-nous de savoir cela et d'y croire pour de vrai. Encore dans un champ, il est facile de juger et de reconnaître les pousses qui n'ont pas porté de fruits car les épis arrivés à maturité sont nombreux et présentent un terme de comparaison. Dans le monde des âmes, il n'en est pas de même. Il y en a si peu qui arrivent pleinement à maturité, si peu, qu'on ne sait plus très bien quel est cet achèvement et on se contente d'une petite existence assez médiocre, telle que la vivent parfois les meilleurs autour de lui. Aspirons aux dons supérieurs et que l'exemple des saints du passé nous fasse entrevoir la plénitude de la vocation à laquelle Dieu nous appelle. Il n'y a rien qui paralyse davantage les âmes que de croire qu'elles accomplissent toute leur vocation si elles arrivent à faire et à être ce que fait et est telle ou telle personne qu'elles admirent.

"Une partie tomba le long du chemin"

Que de conseils entendus dont nous n'avons pas tiré profit, que de perspectives nouvelles entrevues quelque jour et que nous avons négligé de faire nôtres, que d'occasions de nous sanctifier passées près de nous comme si elles n'avaient pas été !

Il ne faut pas que la terre soit trop dure pour que la graine puisse prendre racine. La terre du chemin est dure. Ainsi notre vie qui devient, si nous n'y prenons garde, peu réceptive. La répétition des mêmes actes et des mêmes paroles tend sans cesse à nous durcir, à nous figer, à nous fixer. C'est une conséquence inévitable de la vie, surtout d'une vie où on enseigne, où on dirige, où on impose en quelque manière aux autres ce qu'on est. Et puis il est tellement plus commode d'être ainsi duré, définitif, qu'on y tend sans le savoir. Cela supprime tant de questions, de penser qu'on a trouvé son équilibre de vie, bien assis dans ses idées, ou, si on ne le pense pas explicitement, de vivre comme si on le pensait. Il faudrait, en notre âme, un coin qui demeure toujours meuble, ouvert, que nous ne cessions d'ameublir en renouvelant le désir d'un au-delà de ce que nous sommes et surtout en adhérant de toute notre foi aux desseins de Dieu sur nous, desseins connus et inconnus.

Il ne faut pas que la terre soit constamment piétinée pour que la graine puisse lever. Il faut, dans notre âme, un coin secret qui ne soit pas livré aux nécessités de l'action. Aucun tumulte n'y devra atteindre. Rien n'y pénétrera que purifié. Là, nous laisserons grandir les semences mystérieuses et fragiles que le vent nous apporte du ciel. Ne soyons pas toujours dévorés par les choses. Prenons conscience que notre âme n'est pas seulement ce à quoi elle s'applique actuellement. Il faut qu'il y ait des chemins dans un champ, c'est utile pour la mise en valeur et l'exploitation du champ mais, si tout était chemin, il n'y aurait plus de champ. Ainsi, dans beaucoup d'âmes, il n'y a plus d'âme, aucun pouvoir de renouvellement, plus d'espérance.

Les oiseaux symbolisent aussi la dissipation de l'âme. Il nous faut une âme recueillie. Ce n'est déjà pas si facile dans une vie comme la nôtre, avec nos devoirs multiples et qui risquent d'être dispersant. Laissons au moins tomber tout l'inutile. Une graine n'est vraiment à l'abri des oiseaux que lorsqu'elle a commencé à prendre racine. C'est un grand bienfait d'avoir une âme réceptive, accueillant facilement en elle toutes les semences. Aucune bonne graine n'y tombera qui ne lève et les mauvaises, d'elles-mêmes, si l'âme est religieuse, se flétriront.

Les chrétiens se demandent parfois comment il se fait que des incroyants, à qui n'a pas manqué l'occasion de recevoir la semence, de connaître le christianisme, demeurent au dehors, inactifs, sans paraître s'en soucier. C'est à de telles âmes que les chrétiens appliquent souvent le premier terme de la parabole. Mais leur cas, à eux chrétiens, n'est pas autre puisque eux qui ont eu tant d'occasions d'entendre parler de la vie religieuse profonde, qui ont l'exemple et les conseils des saints pour les guider ne paraissent pas s'en soucier. Rien peut-être ne peut mieux nous faire comprendre la mentalité de quelqu'un qui demeure toujours au seuil de la foi que cette attitude d'attente inactive, d'intérêt languissant, de défiance secrète même qui est celle de tant de chrétiens.

"Une partie tomba sur le rocher"

La graine a levé aussitôt parce qu'il n'y avait pas beaucoup de terre mais ensuite elle se dessèche. Il faut beaucoup d'humidité pour soutenir la croissance d'une jeune plante. Symbole de l'esprit de persévérance infatigable qui doit être le ressort de notre vie spirituelle, il ne suffit pas d'avoir accueilli la parole avec joie car on pourrait bien ensuite ne plus croire quand l'épreuve vient.

C'est ainsi que beaucoup de vies se terminent. On avait bien commencé. Cela a peut-être même duré quelques années. Puis viennent des difficultés qu'on rencontre peut-être d'une façon spéciale parce qu'on a été très généreux, par exemple, une crise de fatigue ou encore une surcharge du travail professionnel, des difficultés extérieures qui contraignent pour un temps à restreindre notre action, ou encore une série continue de revers dans les tentatives d'apostolat. Souvent on ne s'en relève pas. La fatigue passe, on redevient libre de son temps et de

ses mouvements, on pourrait retravailler mais c'est dans l'âme comme si quelque chose était brisé. On ne repartira plus comme avant. Ceux qui n'ont pas ce dynamisme humain et comme ce poids intérieur se flétrissent sous le soleil de l'épreuve, ce soleil qui aurait fortifié la pousse si le sol avait été meilleur. "Ils croient pour un temps" (Mt 13,21), c'est-à-dire qu'ensuite ils considèrent comme des chimères ce qui donnait jadis un sens à leur vie. Généralement, ils ne manquent pas de le faire savoir. La petite plante a séché et son cadavre racorni, noirâtre, enlaidit le sol

"Une autre tomba au milieu des épines"

Ce n'est plus ici une terre inféconde, vite épuisée, elle est riche au contraire mais la semence y est sûrement étouffée, sans drame, sans coup de théâtre. Quelle chose terrible qu'un lent étouffement ! Ceux-là persévèrent mais ils ne se sanctifient pas. Quelle tristesse au dernier jour, dans la lumière ! La vie chrétienne étouffée par les plaisirs de la vie. Il n'est pas besoin que ces plaisirs soient tumultueux ou franchement mauvais pour être destructeurs de notre âme. La joie d'une vie harmonieuse, bien réglée, où tout a sa place, le christianisme comme le reste, la douceur du foyer pour les uns, la douceur du devoir régulièrement accompli pour les autres. La vie chrétienne étouffée par les soucis... Souvent on n'y prend pas garde parce qu'en ces matières, on est, pense-t-on, plus passif qu'actif et peu responsable de ce qui vous assaille. C'est plus ou moins vrai mais ces soucis deviendraient tellement moins étouffants si on tendait à s'en détacher purement, à les quitter complètement quand il n'est pas besoin de réfléchir aux objets qui les causent, à les laisser au moins entièrement de côté pendant la méditation quotidienne, la demi-heure privilégiée. Les épines croissent avec la semence. Ainsi dans l'âme, la croissance même d'une vie chrétienne tend à développer des causes de retardement et de paralysie. Vient un moment où l'énergie du courant ascendant est équilibrée, amortie par tous les remous parasites. C'est ainsi que beaucoup d'âmes, pourtant bien données, atteignent leur plafond spirituel. Il faut se garder des soucis qui viennent des choses de Dieu. Quand on fait de l'apostolat, quand on y prend des responsabilités, ils risquent de devenir étouffants. Que d'âmes s'abîment ainsi. Leur méditation, si elles y persévèrent, n'est plus que la préparation de leur action.

Les épines forment, autour de la petite pousse, une prison infranchissable de plus en plus. L'âme qui s'est laissée prendre ainsi aura une peine extrême à se déprendre. C'est tout un réseau d'habitudes et de servitudes à secouer. D'ailleurs, bientôt, elle les aime même, ces soucis qui l'occupent et auxquels elle accroche sa personnalité. Donnez-nous, Seigneur, un grand amour de la pureté, même si la petite plante, une fois que les épines arrachées tout autour, doit se sentir bien seule et frissonnante, exposée seule dans le plaines au soleil si exigeant et au vent, au vide qui tombe du ciel. Pureté par l'adhésion à votre être unique et séparant.

"Une partie tomba dans la bonne terre"

C'est au terme d'une longue constance qu'on porte le fruit de sainteté. Que cela ouvre devant nous de grandes et longues perspectives ! Ne jugeons pas ce que nous pourrions être plus tard par ce que nous sommes maintenant. Ce n'est pas en 5 ou 6 ans qu'on se christianise. C'est une tâche à continuer effectivement toute la vie. La vie, si nous sommes fidèles, nous formera, nous purifiera car elle fera venir au jour tout ce qu'il y a en nous, le bien et le mal. Ne nous mesurez pas le temps, Seigneur.

"Ils portent du fruit au centuple"

c'est-à-dire pour tous les autres grains qui ne sont pas arrivés à terme. Depuis lors, c'est toujours ainsi que l'oeuvre de Dieu s'est faite dans le monde. Une âme qui se sanctifie à fond, c'est-à-dire qu'elle réalise un idéal de vie concret et complet que d'autres ensuite peuvent viser comme devant être le leur, une telle âme fera plus pour l'église qu'un grand nombre de médiocres et de demi-ratés. N'ayons pas la hantise du nombre et pensons bien que c'est une tâche utile, urgente, de découvrir et de réaliser l'idéal que nous aurons à proposer à ceux qui viendront.

"Que celui qui a des oreilles entende"

Adorons, dans cette parabole, les dispositions de Jésus quand il la prononça. C'était son expérience à lui, son expérience d'apôtre qu'il donnait ainsi à la foule. Parmi ceux qui l'écoutaient, il discernait, il voyait tel ou tel qui justement entrait dans les catégories qu'il avait dites, s'ils pouvaient entendre ! C'est une des choses douloureuses dans l'apostolat de se trouver en face d'âmes que l'on sent menacées par tel danger, déviation ou assoupissement. On leur décrit ce danger en parabole, comme faisait le Christ, c'est-à-dire d'une façon très générale pour ne pas les heurter ni les brusquer. Mais elles ne voient pas que c'est pour elles qu'on parle, que ces choses s'appliquent à elles, qu'elles pourraient au moins y réfléchir pour elles. On a été impuissant à les aider.

"Voici ce que signifie cette parabole"

A ses apôtres, il expliquait tout dans le détail car il se sentait pleinement sûr d'eux, c'est-à-dire ne risquant pas de les scandaliser, de les révolter. Ils partageaient sa vie, ses soucis, ils étaient avec lui ses collaborateurs, non ses auditeurs, mieux encore, ses compagnons lancés dans la même aventure. Pour le royaume, ils avaient tout quitté. Il les connaissait. Avec eux, il n'avait pas de précautions à prendre comme avec des gens qui se réservaient, qui ne lui disaient pas leurs pensées, soit parce qu'ils ne le voulaient pas, soit parce qu'ils ne le pouvaient pas, soit

parce qu'ils étaient manœuvrés par derrière, d'ailleurs sans qu'ils le veuillent ni ne le sachent, par ses ennemis à lui, étant dans leur main, ne se fiant pas plus en eux qu'en lui, même quand ils croyaient l'écouter d'un cœur libre. A ces gens, comment parler en langage clair ? Quelle douleur quand on les sent qui s'abîment ! Mais on ne peut rien pour eux.

Jésus expliquait tout à ses apôtres. Pourtant il leur a parlé quelquefois en parabole, même à eux. C'était quand il s'agissait de les détacher des scribes et de toutes ces choses auxquelles ils tenaient tant et par des liens religieux (Mt 16,5). C'est seulement vers la fin de sa vie qu'il leur dit : "Je ne vous parlerai plus en parabole", faisant entendre le contact particulièrement intime qu'il va désormais avoir avec eux, en eux. Ainsi n'est-il jamais possible de parler absolument sans parabole à qui que ce soit. L'âme la plus confiante, la plus aimée, nous demeure toujours extérieure et fragile. Au ciel seulement, il n'y a plus de parabole, tout est pur.

202 - Quinquagésime (Lc 18, 31-43)

"Voici que nous montons à Jérusalem"

Ce n'était pas la première fois que Jésus annonçait sa mort à ses disciples. Aujourd'hui, cette annonce est particulièrement urgente puisque la fin est proche. Jésus parle ainsi aux siens pour qu'ils ne soient pas trop désemparés au jour de l'épreuve et qu'ils puissent se rappeler que le maître l'avait prévu. Jésus parle ainsi aux douze qu'il a pris auprès de lui parce qu'il les aime. C'est une tentative de sa part pour les faire participer aux dispositions qui sont les siennes. Cette annonce qu'il leur fait n'est pas pour leur imposer un service déterminé, pour leur demander une résolution spéciale, elle n'est pas destinée à les mouvoir à aucune action humaine mais seulement à les faire accéder à ses sentiments à lui, à la passion qui commence dans son cœur.

Jésus désire ainsi nous établir en communion avec son cœur lorsqu'il nous découvre sa souffrance et son angoisse devant les âmes qui ne se sanctifient pas. La souffrance qu'il établit ainsi en nous paraît stérile à certains mais le cœur qui aime en sait le prix car il la reconnaît comme une participation à la souffrance de Jésus et à sa rédemption.

Jésus annonce aux siens ces terribles événements auxquels ils ne peuvent pas croire. Quelle souffrance d'avoir à insister pour révéler de pareilles choses ! Comme il est dur d'avoir à détruire chez ceux qu'on aime des préjugés qui les rendent heureux. Devant l'insouciance de vos disciples, vous avez connu, Seigneur, ces souffrances humaines. Leur insouciance même, leur optimisme sûr de lui, qu'ils croient peut-être confiance en vous, vous fait prévoir une nouvelle souffrance, l'abandon de ces mêmes disciples, les plus chers, à Gethsémani. Pourtant ils auraient tant besoin de croire à ce que vous leur dites. Est-ce donc qu'ils vous prennent encore pour un messie à la juive, triomphateur temporel et conquérant ? Il ne faudra rien moins que l'échec sanglant du calvaire pour leur faire comprendre que les voies de la rédemption sont autres. Ne nous laissez pas oublier cette leçon. Jésus révèle à ses disciples où il les a entraînés, où il les entraîne à sa suite, c'est-à-dire à la suite d'un homme qui finira excommunié et ignominieusement condamné. Ainsi il les a perdus, il les perd mais c'est ainsi qu'il les sauve et les rend capables de sauver un grand nombre. Il ne faudra rien moins que la vision de Pâques et le souffle de l'esprit pour leur faire réaliser et accepter cet étonnant paradoxe. Donnez-nous l'esprit de force et de foi.

"Livré"

C'est bien la plus effrayante réalité, tout le reste n'en est que le cortège particulièrement impressionnant pour les sens mais moins peut-être à l'intelligence que ce simple fait que vous annonciez ailleurs : livré aux hommes (Lc 9,44). Cela signifie qu'il en sera de vous aux yeux des hommes comme si vous n'étiez ni le fils de Dieu ni le messie ni même un envoyé chargé d'une mission divine. Ce que vous êtes, le monde l'ignorera et dans les traitements qu'il vous fera subir, rien n'en apparaîtra. La rage des hommes, le torrent des phénomènes déferleront sur vous. Ils vous rouleront et vous emporteront aussi facilement que si vous étiez n'importe qui. Aux yeux de ceux qui vous fouettent et qui vous crucifient, vous n'êtes qu'un homme, un corps d'homme, comme les autres. Vous avez soif comme les autres hommes. La mort viendra vous prendre comme les autres hommes. Vos disciples se dispersent comme les amis de tous les condamnés. Votre œuvre humaine s'écroule comme toute œuvre humaine qu'a touché l'échec.

Où est-elle l'imagerie des faux prophètes avec leurs interventions qu'ils appellent providentielles ? Vous avez été livré aux phénomènes comme s'il n'y avait en vous rien qui les dépasse. Apprenez-nous, Seigneur, à surmonter le scandale permanent qu'est pour toute âme qui croit la vue du mal dans le monde auquel sont soumis votre œuvre et vos ouvriers. Apprenez-nous à surmonter la vision de ce déterminisme qui semble vous ignorer, vous et votre œuvre, et régner en seul maître mais que ce soit par une foi vive et lucide, non pas en nous fermant les yeux sur ce qui est.

"Moqué"

Qu'y a-t-il de plus ridicule que la mégalomanie ? Que de fous dans tous les temps se sont donnés pour être les envoyés du Dieu, le fils de Dieu parfois ! Hérode n'était pas si insensé de vêtir Jésus en fou. Ce serait une grosse erreur de s'imaginer que les œuvres de Dieu, quand elles échouent, disparaissent avec les regrets et les

condoléances des honnêtes gens. Loin de là, on n'a jamais assez de sarcasmes pour celui qui échoue. On lui reproche son orgueil, son ambition : on lui avait donné de bons conseils qu'il n'a pas suivis; on avait prévu tout ce qui arrive maintenant; ils n'ont jamais su faire leurs affaires; il était clair que toute leur oeuvre était chimérique, d'ailleurs leur échec prouve bien que Dieu n'était pas avec eux...

Pauvres fantoches, si l'affaire avait réussi, ils auraient revendiqué une part dans son succès avec la même candeur. Ils rendent la souffrance des malheureux plus âpre.

En ces jours-là, Seigneur, enveloppez-nous de l'ombre douce et forte de votre croix.

"Ils ne comprirent rien à cela"

Jadis, ils s'étaient scandalisés à l'annonce de votre passion (Mc 8,33). Plus tard, ils avaient craint et ils n'osaient pas vous interroger à ce sujet (Lc 9,45). Un autre jour, Thomas avait dit : Allons, nous aussi, mourir avec lui (Jn 11,16). Aujourd'hui, ils ne sont même plus capables de ces réactions et c'est l'hébétéude noire.

Peut-être est-ce un progrès ? Vous leur avez dit : Montons à Jérusalem, c'est-à-dire qu'ils y montent avec vous et bientôt votre échec sera sur eux. Quand on voit les choses de loin, il est possible de les comprendre abstraitement, de comprendre sans réaliser. Alors on se scandalise ou on s'excite l'imagination, suivant la conception intellectuelle qu'on se fait de la vie. C'est le moment où les uns nient le réel et la souffrance au nom d'une certaine philosophie, ou tout au moins en escamotent adroitement l'aspect irréductiblement négatif. C'est le moment où les âmes romanesques s'exaltent à la pensée des sacrifices qui viennent. Puis vient l'épreuve. A ce moment-là, les pseudo-philosophes perdent leur science ou leur assurance, les autres perdent leur éloquence enflammée. Il n'y a plus alors que deux attitudes possibles, accepter avec le Christ ou fermer les yeux, ne plus penser, souffrir comme un animal.

"Comme Jésus approchait de Jéricho, il arriva qu'un lépreux"

Ce miracle placé ici a une grande signification. Dans cette marche ascendante vers Jérusalem, il y a des haltes. Jésus, tout occupé de la passion qui vient, écoute cependant toutes les voix qui montent vers lui. Suprême détachement et liberté dans lequel, malgré l'épreuve et les préoccupations intérieures, on demeure toujours tout à tous.

"Jésus s'arrêtant"

Jésus prend le cas de l'aveugle au sérieux. Il n'expédie pas l'affaire en courant comme voudraient faire les autres. Il s'arrête. La prière de l'aveugle le touche au coeur. Il voit en cet homme le symbole des âmes qui justement cherchent ce que lui, Jésus, est venu apporter et dont si peu autour de lui semblent se soucier, la lumière, la guérison totale. L'aveugle attend quelque chose de grand, d'unique et que Jésus seul peut lui donner.

Seigneur, votre sacrifice ne sera pas vain. Il est nécessaire puisqu'il y a dans le monde de telles misères et des aspirations si éperdues, des invocations si désolées, de telles espérances. Qui donnera la lumière à ces âmes si ce n'est vous ? Comment sera-ce si ce n'est en votre mort ?

Le monde ne comprend pas cette mort. Ils voulaient faire de vous leur roi. Ainsi sans doute, vous auriez mieux satisfait leurs besoins et leurs désirs charnels, leurs ambitions limitées. Mais la présence de cet aveugle vous justifie. Lui et tous ceux qui lui ressemblent ne désirent pas seulement remplir leurs poches, occuper une bonne place. Qu'ont-ils à faire d'un roi, si généreux, si puissant qu'il soit, eux qui savent dans la souffrance leur incurable misère d'être pécheurs, nés dans le péché ? Ils ont besoin d'un rédempteur, ils l'attendent. Vous allez mourir pour eux.

Jésus, si nous suivons votre chemin, peut-être aurons-nous de tels réconforts ? En ces jours où l'incompréhension s'épaissira autour de nous parce que l'efficacité de notre vie, nous ne l'aurons pas cherchée dans les moyens de la terre, en ces jours où notre idéal, notre vocation, nous apparaîtra vraiment chimérique dans la mesure même où elle nous sépare du monde et nous oriente vers la grande séparation, il nous sera peut-être donné de rencontrer une de ces âmes que le monde ne sait que rabrouer et piétiner, auxquelles il accorde tout au plus une aumône négligente pourvu qu'elles s'en déclarent pleinement satisfaites. Par les effets de votre passion, nous enfonçant nous-mêmes dans votre passion, puissions-nous lui rendre la lumière.

203 - Premier dimanche de Carême (Mt 4, 1-11)

Les tentations au désert

"Jésus fut conduit par l'esprit au désert pour y être tenté"

La tentation constitue, dans la sphère du monde invisible, le prologue de ce qui va se dérouler sur la terre tout au long de la carrière publique de Jésus. De même qu'à la veille de sa passion sanglante, Jésus a accepté, quoi qu'il lui en coûte, de boire tout le calice, ainsi au début de son ministère en a-t-il accepté à l'avance les conditions pénibles, fixé l'orientation par une série d'actes positifs. Ces deux scènes, du désert et de Gethsémani, se correspondent en quelque manière. Toutes deux nous font connaître les dispositions intérieures qui animèrent

Jésus dans les actes extérieurs qui suivirent. Toutes deux sont grosses de tout ce qui va suivre. En toutes deux, Jésus remporte par avance, intérieurement et complètement, la victoire qu'il conquerra peu à peu dans le monde visible à travers tant d'événements multiples. Au désert comme à Gethsémani, Jésus est seul et porte seul le poids de la lutte en pleine conscience et clarté. Gethsémani aussi fut l'heure de la puissance des ténèbres et l'ange qui vint le conforter après l'acceptation totale du calice rappelle ceux qui le servirent une fois le tentateur écarté. Mais sans doute est-ce seulement au terme d'une longue vie qu'on peut communier pleinement aux souffrances de Gethsémani et bien les comprendre, tandis que les tentations se présentent au seuil de la vie. A Gethsémani,, au terme d'une vie déjà presque achevée, c'est l'acceptation qui prédomine. Au début, il y a tentation quand il s'agit de choisir, d'orienter sa vie.

Avant de vaincre le démon tout au long de sa carrière, Jésus l'a d'abord vaincu dans la solitude, ayant connu par avance et rejeté tout ce vers quoi les penchants grossiers des Juifs tenteraient de faire dévier son activité.

Disciple du Christ, étant ses membres, dans la mesure où nous agissons dans le monde pour préparer comme lui les âmes au royaume, nous connaissons les mêmes tentations. Pour nous non plus, il n'est pas mauvais de réfléchir un peu par avance aux conditions religieuses de notre vie. Voir ainsi notre vie, ce n'est pas imaginer à l'avance telle ou telle réalisation distincte, exercice oiseux et décevant car les choses se passent souvent tout autrement que nous n'avions cru, exercice funeste dans la mesure où il ôterait quoi que ce soit de notre docilité quotidienne à la grâce.

Mais il est des dangers de corruption qui menacent toute oeuvre de Dieu en quelque circonstance qu'elle se déroule. C'est cela qu'il faut voir et savoir. Plaçons-nous dans ces perspectives de vérité. Alors la vie ne nous perdra pas sans que nous le sachions, elle ne nous surprendra pas malgré ses revirements soudains, nous serons prêts. Telle orientation acceptée, telle acceptation consommée dans le silence de la prière parce que nous l'aurons vue conforme au modèle du Christ, pourra ne porter ses fruits que plus tard, bien des années après, mais elle les portera. Le monde admire Jésus si supérieur aux événements les plus inattendus ne sait pas qu'il les a connus à l'avance dans leur fond et qu'au désert, il a résolu déjà tous les problèmes à venir. C'est ainsi que, dans la prière et la solitude, se joue souvent le sort de la vie. L'âme religieuse, au seuil de la vie, a souvent une intuition merveilleuse pour voir à l'avance les obstacles qu'elle devra dépasser. C'est qu'alors, dans la mesure où elle s'offre toute neuve pour le don total, revient en elle, avec un accent direct, immédiat, beaucoup des expériences du Christ et des saints.

Le désert est le lieu normal des tentations parce que l'âme y est seule avec son adversaire. Ses attaques s'y font plus nettes, les problèmes y apparaissent dans toute leur crudité et brutalité. Aussi beaucoup n'ont-ils pas le courage de s'y retirer pour regarder l'ennemi en face, ils pensent volontiers que, dans la vie, tout s'arrange. En fait, ils sont souvent vaincus et joués par lui dans l'action sans qu'ils le sachent. Mais les autres qui l'ont connu sauront mieux le reconnaître. Ceux-là seuls triompheront de lui dans l'action qui l'auront déjà terrassé dans leur prière. A la fin de la scène du désert, il s'éloigne de Jésus.

Souvent, on n'ose pas recommander aux âmes de se placer si franchement face à l'avenir et à l'ennemi. On craint qu'elles ne succombent découragées dans ce premier assaut tandis qu'elles auraient, avec le temps, acquis des forces nouvelles leur permettant de résoudre les problèmes à mesure qu'ils se seraient présentés. Il est vrai que le désert est la patrie des forts et que les autres y succombent. Pour pouvoir y tenir, il faut avoir accepté la perspective de tout donner et de servir jusqu'au bout. Aussi c'est seulement à partir de ce moment qu'on risque de s'égarer et qu'il faut se retirer au désert pour bien voir les choses en vérité. Auparavant qu'irait-on faire au désert ? Ne risquent de s'égarer et n'ont besoin de connaître la route que ceux qui ont d'abord accepté de partir. Souvent telle défection dans la vie, telle brisure apparemment inexplicable, ont leur racine dans une faute consommée toute dans le silence de la prière. L'âme généreuse qui avait orientée sa vie dans le sens du don de soi s'est trouvée mise, plus tôt qu'elle n'aurait cru, en demeure de voir et de choisir, elle a mal choisi ou n'a pas voulu voir qu'il fallait choisir. Le silence pourra couvrir longtemps ce mensonge intérieur bientôt oublié de l'âme même. La vie continue quelque temps comme par le passé mais, un jour, ça casse. Une âme recueillie peut supporter bien des choses et un poids pesant. Dans le recueillement d'une âme qui se perd en Dieu, les mirages de l'ennemi s'évanouissent. L'âme sait bien qu'elle joue le tout pour le tout mais elle le fait dans le calme, délibérément, sérieusement, sagement, pieusement, humblement, calculant les risques et se plaisant dans le sacrifice. Il est des moments de recueillement où, loin de toute exaltation et de tout romantisme, on se sent prêt à n'importe quoi, tout résigné à Dieu. N'est-ce pas un peu de ce recueillement qui apparaît ici dans le calme inaltéré du Christ ?

"Il eut faim. Alors le tentateur..."

C'est la pénitence même à laquelle Jésus s'astreint qui donne son point de départ à la première tentation. Il est un désir violent de jouir, de faire sa vie, dont ceux-là seuls qui luttent contre connaissent chez nous la violence. Il faut bien que le chrétien le sache, pour n'être pas surpris à certains jours par le réveil violent de certaines tentations qu'il croyait avoir dépassées depuis longtemps.

Cette faim peut être aussi considérée pour nous comme symbolique de l'ennui pesant qui accable l'âme quand elle s'essaie au recueillement dans l'absence et le jeûne de ses pensées habituelles. Ennui indistinct et global, il est ainsi de la même nature que le recueillement lui-même. Cette gêne profonde qui monte en nous et qui nous

sollicite si puissamment de nous distraire manifeste tout ce qu'il y a d'impur en nous sans que nous le sachions ordinairement, impureté fondamentale qui est que Dieu ne nous suffit pas. Il est fait, cet ennui, de toutes les résistances inconnues que nous apportons à la réalisation de l'oeuvre de Dieu en nous, dans cette zone profonde de notre être où n'atteint pas la lumière de notre conscience distincte. C'est ce fond d'impureté en nous qui donne si souvent à nos tentations leur caractère poignant, vertigineux.

Souvent, la tentation commence brusquement sans que rien l'ait fait prévoir. Ici quarante jours s'étaient écoulés dans le calme avant que le tentateur paraisse.

"Dites que ces pierres deviennent des pains"

Plus tard, Jésus multipliera les pains dans le désert afin de soutenir la foule. Ici il refuse d'user de ce pouvoir pour lui et il ne veut connaître de nourriture que dans son adhésion au Père, à "toute parole qui tombe de la bouche de Dieu". Ainsi en est-il du vrai chrétien. Il sème autour de lui des richesses, même terrestres et appréciables à quiconque, richesses d'amour humain, richesses de poésie, de science, d'enthousiasme, d'intelligence du monde, car ses frères en ont besoin pour monter et Dieu agit en lui. Mais lui supporte la pauvreté sans angoisse ni dommage et même il y aspire en quelque manière, dans la mesure où elle est un aspect de la pureté qui ne peut souffrir que Dieu seul. "Toujours pauvre et enrichissant un grand nombre", disait saint Paul.

Il fallait nourrir la foule au désert car, sans ces nourritures terrestres, elle n'aurait pas cru, elle se serait perdue. Ce sont les espèces de cette nourriture temporelle qui lui étaient nécessaires pour communier à la céleste nourriture qui est la foi. Quand l'âme est devenue plus forte, elle peut communier à Dieu. A travers la faim comme à travers le rassasiement corporel, à travers les circonstances les plus ternes, les plus grises, matérielles et insignifiantes comme les cailloux du désert, elle atteint Dieu, contact vivifiant et déifiant. C'est alors généralement que Dieu commence à purifier l'âme, la privant successivement ou lui demandant de renoncer à tout ce dont elle avait jadis besoin pour l'atteindre. C'est l'ère de la liberté suprême.

Mais c'est aussi l'ère de la faim et la chair se désole. Jamais le monde ne lui était apparu si beau, lui dont elle doit maintenant se détourner. Ce monde où tant de gens, parce qu'ils n'ont jamais su quitter leurs pantoufles ne voient qu'un désert assez gris et assez banal, rébarbatif et inassimilable, ce monde que jadis elle-même n'aimait pas ou qu'elle boudait peut-être, elle a su en découvrir et elle en sait maintenant les harmonies merveilleuses, les nuances exquises. Son âme que l'appel du Christ a fait sortir de l'ornière épaisse trouve désormais dans le monde une nourriture qui l'enivre. Charmes de la poésie, de la nature, de l'amour, le christianisme l'a éveillée à tout cela, elle a souvent pensé que, pour avoir été chrétienne, son humanité, toute son humanité, avait été développée au maximum. C'était vrai. Elle a découvert aussi sa puissance, là où le sot s'ennuie, elle jouit. Plus rien ne lui est pierre quand elle le veut. De tout elle sait vivre, une nuance que d'autres n'aperçoivent même pas, la vue d'une fleur, le souvenir d'un sourire, un vers lointain qui chante dans sa mémoire, emplissent et dilatent son coeur et le recueillent en une sorte de contemplation naturelle.

Maintenant, elle doit quitter tout cela. Elle doit se détourner de la multiple splendeur pour ne plus tendre qu'à l'unique. Elle a mieux à faire désormais qu'à changer les pierres en pains. Qu'elle laisse donc le désert demeurer désert autour d'elle ! Heureuse l'âme qui, l'heure étant venue, sait accepter de demeurer dans le désert. Heureuse celle qui fait foi à l'appel profond qui lui demande de ne plus faire usage de son pouvoir, de se tourner toute vers Dieu, de quitter la vie dont elle vit pour celle à laquelle elle espère par la foi. Jésus, vous avez dit plus tard : "Ma nourriture, c'est de faire la volonté du Père qui m'a envoyé", donnez-nous de le redire en vérité et de désirer le redire.

"Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas"

Jésus avait écarté la première tentation par un acte de foi. Ici naît une tentation qui empruntera justement les apparences d'un acte de confiance. Mais, en réalité, l'acte que le diable lui propose n'a aucun sens pour l'oeuvre de Dieu, c'est une expérience pour s'assurer de quelque chose. Comme cela est éloigné de la sainte confiance avec laquelle l'âme se risque aussi à perdre la vie mais par amour, parce qu'elle croit que Dieu le lui demande pour mieux l'aimer ou le servir, ayant l'oeil fixé sur Dieu, non sur elle. Certes, il est bien vrai que, même dans une âme qui se risque par amour, il peut y avoir au début un peu d'esprit d'aventure mais, quand l'âme aime, cela se purifie peu à peu. Cette tentation se présente souvent quand l'âme se sent accablée du poids pesant et monotone de la vie. Pour une âme qui s'est bien donnée, qui a renoncé à bien des choses et qui souffre, après des années écoulées, de ce que rien de bien grand, à l'extérieur au moins, ne s'est fait dans sa vie, sa vie reste plate, confondue dans la foule, cette âme, plus donnée qu'aimante, sent le besoin d'une revanche, comme si le don qu'elle a fait d'elle-même lui donnait quelque droit sur Dieu, désir d'échapper à la médiocrité quotidienne, désir de s'imposer, de se faire reconnaître. Comment résisterait-elle, l'âme qui ne sait pas vivre d'amour ? Qui de nous, à certains moments d'humiliation, de détresse, n'a senti ce désir d'une revanche, revanche qui serait aussi, pouvons-nous penser, celle de Dieu car, après tout, nous sommes ses ouvriers ? Nous laissera-t-il toujours humiliés, moqués, négligés ?

Ce n'est pas au début de la vie, lors du premier départ, qu'on risque une telle tentation mais au cours d'une vie longuement persévérante. Peu d'hommes auraient assez de foi pour se jeter du haut d'un temple ou même pour en accepter l'idée mais il n'empêche que ce désir d'un signe décisif hante, empoisonne l'esprit de beaucoup. Mettre Dieu en demeure de choisir pour ou contre nous, le rendre comme captif pour le mener, et nous avec lui, devant une alternative dont nous le forçons à prendre la responsabilité. On parle de vertige quelquefois. Dans ce vertige qui atteint certaines personnes qui agissent, il y a souvent moins de mégalomanie et d'ambition qu'un désespoir secret. C'est pourquoi peut-être, comme instinctivement, ces âmes se sentent attirées vers des initiatives de plus en plus osées et où elles risquent de se perdre. Au fond, elles le désirent, "jette-toi en bas", disparaître ou réussir, parce que, dans les deux cas, l'évasion est réalisée hors de la vie qui leur pèse. Pour pécher de la sorte, il n'est pas besoin d'être une sorte de surhomme. Bien souvent, nous tentons Dieu quand nous voulons brusquer les choses, ne pas accepter leur lenteur inévitable, dans l'apostolat par exemple, quand nous souhaitons des conversations décisives... Jésus opte pour la vie humble et persévérante dans son humilité.

"Je vous donnerai tout cela si vous m'adorez"

Jésus connaît alors la troisième tentation. Il est venu pour gagner le monde et c'est justement le monde qu'on lui offre. Satan offre à Jésus tout ce qu'il peut souhaiter comme messie et sans les risques de la lutte ni les fatigues du combat. Faut-il accepter et peut-on gagner le monde autrement qu'aidé par satan ? La tentation alors n'est plus désespoir de soi mais désespoir de l'homme. Jésus ne dut-il pas en connaître parfois l'approche devant ces auditoires si lourds qui ne pensaient qu'à le faire roi ? Comment gagner ces misérables hommes, sinon en les flattant plus ou moins, en leur donnant ce qu'ils désirent, en atténuant la vérité ? Cela, c'est reconnaître pratiquement que satan est maître du monde et qu'il le donne à qui il veut. Éternelle tentation qui guette l'apôtre et l'incite à rabaisser son message. Il l'adapte, non pour mieux le faire saisir dans son originalité, mais pour le faire accepter. Tentation qui, plus que les autres, se déroule presque exclusivement dans l'implicite car on se justifie toujours en disant que, plus tard, les âmes devenues plus fortes pourront recevoir toute la vérité. Mais désire-t-on vraiment leur faire saisir la vérité, souffre-t-on des tempéraments peut-être nécessaires qu'il faut lui apporter pour la leur présenter ? La goûte-t-on pour soi, cette vérité ? La goûte-t-on dans toute son âpreté ou, au contraire, n'en vient-on pas à préférer le succès à la vérité, à aimer surtout voir autour de soi des regards heureux, rassurés par la présentation d'un christianisme accommodant ? Il y a un scepticisme qui s'ignore dans telle attitude pratique en face des âmes, quand on leur cache la vérité, manque de foi dans la vertu de la vérité et dans la vocation universelle des hommes à Dieu. Au fond, les trois tentations du désert sont des tentations de désespoir, tentations du chrétien bien engagé dans la voie mais qui feront succomber, écrasé par la vie qu'il mène, celui qui n'aime pas assez. Il doute de Dieu, de lui, des hommes, et c'est pourquoi il ne sait pas se détourner de ce qui l'a nourri jusqu'à présent, c'est pourquoi il cherche un signe, c'est pourquoi il va galvauder son message. L'amour et une conception droite de la croix pourront seuls le garder dans la voie jusqu'au bout.

204 - Deuxième dimanche de Carême (Mt 17, 1-13)

La Transfiguration

"Six jours après"

Après la mise en garde contre les Pharisiens que les apôtres admiraient sans doute comme des Juifs particulièrement zélés, après l'annonce de la mort de Jésus qui fut pour eux un si grand scandale, après le blâme de Pierre, le temps pressait, Seigneur. Vous meniez durement et fortement vos disciples. Plus vous vouliez les détacher de leur milieu pour les attacher à vous, plus vous vouliez les faire entrer dans votre esprit, dans votre manière de voir les choses et plus vous aviez dû éviter les actes et les formules qui se prêtent à une interprétation bénigne.

Ainsi en est-il de tout homme. Ce n'est pas avec le pain blanc de l'optimisme béat que vous nourrissiez vos serviteurs. Ce n'est pas sans leur faire un cœur étranger au milieu du concert des opinions unanimes que vous les sépariez du monde. Ce n'est pas sans leur crier au cœur leur pauvreté, leur malheureuse mentalité terrestre, plus fort qu'à de grands criminels. Mais eux, vos meilleurs disciples, vous les acheminiez vers la montagne de la transfiguration.

"Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et les conduisit à l'écart sur une haute montagne"

Les autres n'étaient pas prêts. Sans doute avaient-ils vécu près de Jésus sans bien sentir peser sur eux la nouveauté forte et austère de sa doctrine. Plus tard, ils ne sauront que par ouï-dire l'agonie de Gethsémani. Seigneur, que nous soyons de ceux qui voient et qui comprennent, dussions-nous en souffrir, dussions-nous, comme Pierre, connaître l'amer repentir que les autres, ceux qui ne sont pas présents au drame de ce monde, ne peuvent pas savoir !

Ils partirent à l'écart, dans la solitude et le silence d'une montagne que l'homme n'habite pas, dans la nouveauté d'un chemin qu'on ne connaît pas, dans la perspective immense et nouvelle d'un pays où on vivait hier sans l'avoir jamais vraiment vu. L'âme qui s'est connue étrangère sur la terre, non par une révolte qui la dresse contre les autres, mais par un amour qu'on partage autour d'elle, par une désaffection de ce qu'on estime dans son

milieu, par un sens de la vie que la vie humaine combat comme sa mort, entre aussi à l'écart dans la solitude et le pays inconnu que traverse le passereau migrateur. Elle prend une conscience obscure du drame du monde par une voie nouvelle que nulle langue n'apprend.

Mais qui brisera le sceau de ce livre scellé qu'elle devine sans lire ? Qui l'installera d'une façon lumineuse dans la vision dévoilée de l'invisible ? Qui entrouvrira la porte d'airain que son front tâte dans l'effort violent de comprendre l'incompréhensible ?

Jésus marche avec ses apôtres, silencieux. Savent-ils, eux, où il les conduit ? Sans le savoir, ils s'y préparent. Derrière l'immense vue qui s'offre à leurs regards, trop grande pour être étreinte, décrite, monte une vision nouvelle qui, à son heure, cachera la première en la débordant de toutes parts. L'âme silencieuse attend aussi quelque chose qui, derrière la croix dont elle voit l'ombre couvrir le monde, doit ressembler à la lueur matinale d'une glorification.

Nul enseignement nouveau. Jésus se tait, lui qui avait tant parlé et durement six jours avant. Ceux qui l'ont écouté activement dans ses discours ne se tiennent pas inertes près de lui dans ses silences. L'attente au fond de leur cœur est aussi active que l'attention qu'ils prenaient jadis à ce que Jésus disait. Elle a même parfois une violence que l'autre ne connaît pas. Vision sacrée de Madeleine qui cherche son Seigneur ! L'âme, si occupée jadis à s'instruire de Dieu, n'apprend rien de nouveau dans son attente, elle apprend à attendre, comme la vierge sage, à désirer comme l'aveugle désire la lumière. Bientôt, elle saura jouir sans connaître l'objet de sa jouissance.

"Il fut transfiguré devant eux"

Ils l'avaient connu homme comme eux, fatigué le soir, souffrant de ses échecs auprès des Juifs, luttant contre eux, abreuvé de leurs défiances et de leurs calomnies. Ils avaient osé l'aimer ainsi, le suivre, continuer à le suivre, parce qu'il était un chef, parce qu'il avait les paroles de la vie éternelle. Ils avaient su croire en lui sans le transfigurer eux-mêmes en niant la misère de sa vie humaine. Et il leur fut donné de le voir transfiguré dans un corps que la lumière de Dieu noyait de son éclat, comme la réussite définitive, éternellement acquise, noie le souvenir des luttes et des échecs passés.

Seigneur, donnez-nous cette vision de vous-même, nous qui avons osé vous voir, vous regarder dans le pauvre combat de chaque jour où vous avez été si souvent vaincu, nous qui avons su oser regarder la défaite pour préparer la victoire dans l'avenir, nous qui avons su ne pas nous satisfaire de la paix boiteuse que donne un monde fatigué à des chrétiens fatigués comme lui. Nous voulons porter un peu du fardeau qui, le soir de Gethsémani, se fit si lourd pour vous car c'est par cette épaisseur qu'il nous faut passer pour connaître un jour l'accomplissement qui fait toute chose nouvelle.

"Voilà que Moïse et Elie leur apparurent conversant avec lui"

Sous la vision universelle que donne la terre vue d'une haute montagne, sous la saisie d'éternité que donnent le silence et l'immobilité sereine des sommets, s'est préparée la vision unifiante, universelle et éternelle de l'effort spirituel de tous les siècles passés et de son couronnement, Jésus.

A Pierre, Jacques et Jean, il fut donné de voir Elie et Moïse, le résumé de tout leur peuple. A nous, sous l'appréhension totale que la science donne de votre création, en s'effaçant devant l'élan de l'âme qu'elle provoque, comme la pierre ferme sur laquelle le pied prend appui pour sauter, sous la saisie secrète des harmonies fontales, de l'enfantement mystérieux et certain qui veut faire de ce monde le corps de votre fils, donnez-nous, mon Dieu, l'intuition unifiante, universelle et éternelle de la communion des efforts humains et divin, du Christ et des hommes pour consacrer la grande hostie qui, au jour des jours, sera votre présence hors de vous, pour vous. Puissions-nous nous sentir touchés de toutes part, pressés de toutes part, portés de toutes parts, comme dans la foule innombrable et serrée qui chante vos louanges, par le grand ensemble humain et matériel, divin et humain, qui, depuis l'origine, forment la pâte de ce monde pour en faire une terre digne de votre amour. Puissions-nous ainsi connaître entre nous tous l'unité dont vous nous avez dit qu'elle est comme votre unité, pour atteindre enfin l'unité de votre vie divine. La porte d'airain contre laquelle nos pauvres fronts s'épuisent de désirs s'ouvrira alors. Ce n'est qu'au ciel que l'âme est assez pure pour ne pas la voir se refermer de nouveau, inébranlable.

"Seigneur, il nous est bon d'être ici"

Il est une manière de le dire qui ne sort pas l'âme du profond détachement qu'elle a connu en souffrant en ce monde son isolement sacré ni ne l'arrache à l'unique saisie, sans retour sur soi, de la lumière qui la pénètre. Qu'il faut être pur pour savoir ainsi prononcer ces paroles ! En cette extrémité de bonheur, en sa délicatesse puissante, la moindre imperfection, comme la petite poussière dans un rayon de soleil, se révèle et porte ombre.

Il est si facile de s'y complaire et d'oublier son pauvre état, ses pauvres années. Il est si facile de vouloir agir mal à propos, grossièrement et maladroitement, dans ce nouvel état où tout est souple, fluide, transparent, naissant et spontané comme dans un monde glorifié. Les apôtres veulent faire trois tentes. L'âme veut stabiliser sa joie et sa lumière en la regardant ou en se la décrivant.

Seigneur, il nous est bon d'être comme le pauvre mendiant à la porte de votre palais. Il nous est bon que notre attente soit longue, que nos années soient grises, que notre vie connaisse le goût de la cendre car, sous ces espèces ternes, votre divine main fait un travail caché que notre pauvre industrie ne saurait faire, que notre

pauvre suffisance ne saurait épargner si nous le connaissions. Purifiez-nous, Seigneur, avec votre main dure comme le fer, subtile comme la lumière mais, pour notre persévérance, ayez pitié de ceux que l'attente lasse et, de temps en temps, entrouvrez l'obscur porte qui nous sépare de vous.

"Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances, écoutez-le"

Ils le savaient déjà, Pierre l'avait dit, six jours avant. Mais la parole de Dieu n'est pas comme celle des hommes, elle porte une efficacité que l'autre ne connaît pas. Elle agit dans le fond de l'âme et l'autre ne frappe que l'oreille, n'émeut que l'intelligence et, jamais ici-bas, ils ne le sauront comme ils l'ont alors su. Seigneur, il nous est permis, il nous est recommandable, de désirer cette parole que l'oreille n'entend pas, qui nous est si intime que son seul souvenir est encore efficace et réveille au fond de nous des sentiments inconnus par ailleurs. Nous savons bien que Jésus est votre fils mais dites-le nous, mon Dieu, afin que le sceau infrangible qu'imprimera votre parole dans notre âme soit la pierre solide sur laquelle notre foi s'appuiera aux heures noires où tout semble crouler dans les ténèbres du doute, de l'inconnaissable des siècles écoulés et passés pour toujours, où tout semble prouver le contraire dans la lumière trop blanche, trop vive des déductions humaines que nourrissent les scandales de la pauvreté de votre fils mort sur un gibet, les scandales de votre église faite de pauvres hommes pécheurs pas seulement avec notre oreille et notre intelligence que nous le comprenons mais que sa parole, comme la vôtre, porte en nous une efficacité nouvelle que l'enseignement d'un maître seulement humain ne connaît pas et que l'évangile éveille en nos âmes des résonances efficaces que nul autre livre ne peut faire éclater. Mais votre parole est solitaire, elle ne couvre pas le son des autres paroles humaines et c'est au fond du cœur silencieux, attentif, passionné de vous, qu'elle se dépose à son heure.

"Les disciples furent saisis d'une grande frayeur"

Frayeur qui terrasse le corps en saisissant l'âme, ce n'est pas la peur d'un danger prochain qui menace la vie mais la crainte révérentielle, la stupeur essentielle, de ce qui n'est pas vis-à-vis de celui qui est, du néant vis-à-vis de l'être, de ce qui n'a que ce qu'il a reçu vis-à-vis de celui qui est. L'homme faillit sous un choc causé plus par son impureté métaphysique que par son impureté morale.

Seigneur, à l'aube de notre vie, vous êtes pour nous le maître, le chef, qui nous conduira à l'étape prochaine qu'appelle notre cœur d'homme et nous aimons en vous l'idéal humain et fraternel qui nous sollicite. Mais il faut aller plus avant car, dans ce premier rôle, votre divinité n'apporte qu'un surcroît d'autorité à la vérité que vous nous enseignez, au chemin que vous nous indiquez. Pussions-nous, comme les apôtres, connaître un jour vraiment la sainte stupeur de la créature devant son créateur, l'engloutissement muet de l'aimé par l'amour divin, pour comprendre et vivre d'une façon plus intrinsèquement essentielle de votre divinité et humanité, Jésus. Alors, vous ne serez plus pour nous seulement le docteur, comme le furent avant vous les prophètes et les saints. Vous serez l'être mystérieux unissant en soi le divin et l'humain pour acclimater l'humain et le divin. Vous serez le médiateur où la divinité s'abaisse en votre humanité et où l'homme s'élève en votre divinité. Vous serez le vivant qui doit assimiler toute vie pour en faire sa vie, une vie toute divine.

"Levez-vous, ne craignez pas"

Comme au milieu de la tempête qui menaçait de les engloutir, vous leur avez dit de ne pas craindre. Parole mille fois plus puissante et impérieuse car c'est dans une autre tempête, dans un autre bouleversement, que vous venez de le dire, que nulle tempête ici-bas, nul bouleversement en ce monde matériel et moral, ne peuvent seulement reproduire, imiter de loin. Vous n'êtes pas seulement le pilote qui conduit sûrement au port la barque menacée par la mer qui la porte, vous êtes l'homme-dieu, créateur de toute créature et créature, qui venez donner une nouvelle existence à la barque humaine menacée, dans son premier être même, par l'océan qui la crée et la veut engloutir pour mieux la posséder et être possédé d'elle. Seigneur, il n'en faut pas moins savoir pour entrer un peu dans le mystère de votre mort et de votre résurrection.

"Jésus seul"

Ils ne virent plus que Jésus seul. La porte d'airain s'est de nouveau fermée. Il est là, comme avant, les apôtres aussi. Le silence les baigne tous avec la maternelle attention du souvenir qui s'efface doucement. Ce fut seulement plus tard, au bas de la montagne, dans le paysage quotidien retrouvé, que Jésus leur parla. Ce fut seulement après, parce que leur foi en le Christ devenait plus vivante, que les apôtres osèrent lui poser leurs difficultés.

"Pourquoi les scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie vienne auparavant ?"

Seigneur, ne nous laissez pas, dans notre grisaille journalière, avec nos cerveaux froids, mettre en doute les jours lumineux que vous nous avez donnés ou que vous nous donnerez. Ne nous laissez pas dire que c'est trop beau pour être vrai, que c'est trop beau pour nous mais donnez-nous le grand courage de le désirer fortement et la grâce merveilleuse de le connaître.

Seigneur, qui dira l'histoire de vos saints ?

Volontiers on les imagine si courageux, si pleins de votre amour, qu'on les voit monter tout droit dans le soleil de votre grâce. Volontiers on parle de leur succès, de leurs miracles de force et de pureté. Ce qu'on ne sait pas, ce qu'on ne veut pas savoir, c'est le combat à l'issue incertaine, aux risques audacieux, que fut toute leur vie. C'est l'échec qui les tint parfois longtemps sous la menace d'une déroute totale. L'esprit humain est ainsi fait. Il aime la simplification. Il aime ce qui lui est harmonieux et c'est toujours pour sa foi un scandale de voir sortir la sainteté d'un enfantement douloureux qui aurait pu être un avortement.

Zacharie, l'homme droit, juste devant Dieu, marchant dans tous les commandements et ordonnances du Seigneur d'une manière irréprochable, sortit du temple muet et sourd, le coeur encore plus abîmé que le corps. Dis-nous, père du précurseur, toi qui réussis ta vie au-delà de tout ce que tu avais désiré, malgré cette tombée plus profonde qu'aucune de celles que tu avais à craindre, dis-nous le secret de ta rédemption. Depuis que les siècles ont consacré ton oeuvre, beaucoup comme toi ont commencé leur vie dans la justice de Dieu et dans sa charité ardente et généreuse. Beaucoup ont connu, comme toi, longtemps après ton départ, l'étonnement douloureux d'une faillite inattendue ou la découverte en eux, sépulcrale, d'une âme dont la vie défaillante s'était peu à peu retirée, l'abandonnant froide et inerte.

Ton fils n'a pas connu cela. La mort le prit si jeune. Il fut de ceux dont le fruit mûrit vite et que vite on cueille. Il n'a pas connu la fatigue spirituelle qui alourdit et la tiédeur traîtresse qui vide. Sa vie fut d'un seul élan jusqu'à sa mort. L'enfant prodigue n'a pas connu cela. Sa vie a commencé trop tard pour être longue. Il est de ces champs où la semence attardée verdit au milieu des blés mûrissants et qu'on moissonne dès qu'on peut.

Tu es le patron de ceux que Dieu appela dans l'enfance attentive, de ceux que l'adolescence n'a pas trompé et que la vie ne domina pas de ses attraits et distractions, de ceux dont on a une bonne opinion et qui pourtant déçoivent Dieu dans leur coeur, sans que nul ne le sache. Souviens-toi de nous en ces jours cachés, souviens-toi du jour de ta faute !

Qui aurait pensé que tu manques de foi un jour ?

Tes jours n'en étaient-ils pas tout pétris ? Souviens-toi des moments décisifs qui orientèrent ta vie. Souviens-toi de tous ceux qui la confirmèrent dans le long cheminement du sacerdoce. Souviens-toi de tout ce que tu disais autour de toi, de tout ce que tu pensais, quelle contradiction !

Si encore cela avait été quelque chose de si nouveau dans ta vie, si éloigné de tes aspirations profondes, si étranger à ta prière, quelque chose que tu n'aurais jamais pensé, jamais désiré, quelque chose qui n'eût aucune relation avec ta vie, cela se comprendrait, on se l'expliquerait. Mais l'ange ne t'a-t-il pas dit : Ta prière est exaucée ! Il n'est pas venu te surprendre par une révélation étrange. Zacharie, il t'annonçait le couronnement de ta vie, ce que tu appelais depuis toujours.

Zacharie, l'homme droit, juste devant Dieu, marchant dans tous les commandements et ordonnances du Seigneur d'une manière irréprochable, manque de foi le jour de l'ange car, en vérité, sa foi, usée par la longue attente, fatiguée par le poids d'une vie qui se repose en soi, sommeillait d'un sommeil qui pouvait être le dernier. Il ne le savait pas pour n'avoir jamais voulu le savoir. Qui donc aurait pu s'en douter ?

Mystère de notre pauvre vie !

Quelle contradiction caches-tu dans notre coeur ? Pourquoi survivons-nous à nos plus chers désirs ? Pourquoi les aspirations les plus fortes de notre âme, celles qui ont pesé sur notre vie, se dessèchent-elles dans notre coeur ?

Nous en arrivons à ne plus les aimer, à ne les servir que parce qu'elles furent nôtres jadis. Hier, ce n'était pas ainsi, d'elles sortaient des grâces de force qui nous soulevaient, nous tiraient hors de nous. Maintenant, c'est nous qui nous accrochons à elles, comme au vieil habit, relique d'une jeunesse qui n'est plus, comme aux bribes du souvenir d'une grandeur passée. Un jour enfin vient où la vérité de toute cette attitude éclate au fond du coeur des plus aveugles et c'est l'échec.

Beaucoup hâtent l'échéance maudite. Ils jettent par-dessus bord le souvenir désormais déplaisant de l'idéal des premières heures pour se donner à ce qui maintenant les sollicite au plus profond d'une chair qui, jeune, s'ignorait. Mais tout le monde s'en aperçoit, le sait, l'excuse. N'est-ce pas l'humaine faiblesse ?

Beaucoup n'ont pas la volonté assez stable pour s'attacher coûte que coûte à ces souvenirs passés d'une vie écoulée et s'en faire un manteau. Peu à peu la chose transperce, se révèle et, dans le demi-jour des intuitions quotidiennes, on ne s'étonne plus des chutes nouvelles, chaque jour plus significatives. On sait les voir pour les connaître mais cela demeure trop flou pour qu'on ait l'idée de les juger.

Mais il est des âmes, les plus fortes, les plus puissantes, qui, même si on les y force à genoux, jamais elles ne quitteront leur rôle. Jamais elles ne prendront leur parti d'une telle décrépitude. Jamais elles ne voudront elles-mêmes la reconnaître. Pour les unes, c'est de l'orgueil. Terres ingrates, quelle pluie pourrait désormais vous féconder ? Pour les autres, c'est la souffrance secrète d'une foi désillusionnée qui ne fut pas assez forte pour

porter sa confiance divine dans la vision de l'irréversible pauvreté humaine. Qui trompera une telle vigilance, forte comme la pudeur ?

Seigneur, vous qui connaissez le cœur de l'homme, vous savez tout, jusqu'à ces choses qu'il se cache à lui-même. Aussi vous savez profiter de cette défaillance essentielle pour saisir à pleines mains celui qui, jusqu'alors, parce qu'il ne savait pas faire autrement, ne s'était que prêté. Ce n'est pas en vain que nous vous avons écouté et suivi jadis. Ce n'est pas en vain mais encore faut-il passer par l'épaisseur de la souffrance, par la poignante découverte de notre pauvre néant, d'autant plus poignante que nous l'avons plus crainte.

Zacharie, depuis longtemps déjà, était muet et sourd, son cœur était encore plus abîmé que son corps.

Seigneur, ma vie a-t-elle encore un sens maintenant que j'ai brisé le fil qui la guidait depuis ses origines ? Qu'ai-je à faire ici-bas puisque je n'ai pas su faire l'œuvre unique de ma vie ? Tourment sans fin de l'âme passée si près de sa destinée et qui jamais plus ne la retrouvera. Quelle destinée aurait pu être mienne ? Au milieu de tant d'autres, vous m'aviez choisi, vous m'aviez guidé, vous m'avez aimé. Souvenir d'un bonheur désormais passé, source d'un regret désormais éternel, souffrance qu'aucun espoir ne peut venir diminuer car je serai toujours celui qui aurait pu être.

Pourtant, vous savez combien j'ai aimé vos parvis; vous savez combien j'ai servi votre peuple. Vous savez la faction longue que j'ai montée auprès de vos autels. Pourquoi, à l'heure solennelle de ma vie, ai-je manqué ? Où est donc la faute cachée qui pesa sur moi en cette heure unique ? Où est donc la lâcheté et le mensonge qui creusèrent en moi le gouffre où je suis tombé au jour pour lequel toute ma vie était faite ?

Ainsi se lamentait cet homme solitaire que nulle voix humaine ne pourrait consoler, que nulle confiance ne pourrait soulager. Solitude, on ne te connaît pas quand on n'est pas passé par là ! Il est une solitude qui s'insère dans le temps pour y naître et pour y finir. Le cœur en souffre mais il attend et son attente est son remède. Mais celle-là est une solitude qui n'attend plus rien. Elle n'a jamais commencé car son ombre s'étend sur tout le passé, car nulle joie ne perce son obscure opacité. Jamais elle n'a de fin car c'est dans la ténèbre que l'homme sait ce qu'est l'éternité. Cependant, pour toi Zacharie, l'éternité n'est pas cela. Ta solitude actuelle ne peut pas faire que tu n'aies pas bien vécu jadis.

Ta vie passée est là qui te suit. Le sais-tu ? Elle est là, derrière, silencieuse mais active. Laisse-toi faire, ne cultive pas ton désespoir, n'attise pas ta souffrance. Laisse tomber en toi l'odeur de ta vie comme celle d'une bonne terre, l'orage la rend encore plus pénétrante. Laisse-toi redevenir le petit enfant que tu étais jadis, quand tu ne pensais pas mais quand tu aimais, quand tu ne comprenais mais que tu avais confiance.

Il y a toujours une raison de vivre quand on vit.

Il y a toujours une œuvre à faire ici-bas tant que l'on vit, petite ou grande, humble ou glorieuse. Zacharie, elle est pour Dieu, cela te suffira tout à l'heure quand, dans le silence qui suit la tempête, ton âme se retrouvera avec son vrai visage.

Il y a toujours une raison de vivre. Je le sais et j'accepterai ma vie quelle qu'elle soit. Ce n'est pas pour être tombé qu'il faut renoncer à être. Seigneur, si je n'ai pu être ce que vous vouliez que je fusse, j'accepte maintenant d'être ce que vous voulez maintenant que je sois. J'ai péché, j'ai gâché votre œuvre mais ce serait révolte en moi et désespoir si je n'acceptais pas de repartir. Donnez-moi l'humilité et le détachement et je m'enfoncerai dans leur profondeur pour ressaisir le fil de ma vie. J'aimerai ce petit qui va naître et je l'appellerai Jean. Sera-t-il ce que votre ange m'annonçait ? Après ma faute, je n'ose plus l'espérer mais je l'aimerai, quel qu'il doive être et je le formerai pour vous. Je l'appellerai Jean, du nom dont l'ange l'avait appelé avant ma faute et ce sera pour moi la mémoire éternelle que cet enfant, quel qu'il doive être, doit être à vous, pour vous.

L'âme de Zacharie s'ouvre aux lueurs d'un jour nouveau car il n'y a pas en lui d'orgueil. Il peut passer par cette porte basse, accepter d'être si peu après avoir pu être si grand, accepter de n'être pas. Il trouve, dans cette acceptation, la douceur de vivre là où d'autres auraient respiré l'amertume du suicide.

L'enfant peut maintenant venir et il s'appellera Jean, souvenir d'une faute acceptée et dépassée, hommage d'une foi contrite et ressuscitée; gage d'une aube de résurrection. Zacharie est toujours muet et sourd mais il n'est plus seul. Est-il même seulement triste ? Par quel miracle, votre joie, Seigneur, vient-elle se glisser dans notre cœur au moment où toute joie humaine en semble déracinée pour toujours ? Zacharie, tu en as plus appris en ces quelques jours qu'en toute ta vie passée. Aurais-tu connu tant de choses dans la prospérité et le contentement intérieur ? Voilà que tu ne regrettes plus rien maintenant et pourtant... Ton fils aurait pu être mais pourquoi cette pensée si cruelle jadis est-elle devenue désormais sans puissance sur ton cœur ? Elle passe, à peine la vois-tu. Pourtant, tu as entravé l'œuvre de Dieu et fait peut-être de l'irréversible. Mais, dans le silence recueilli de son cœur, cette souffrance même perd son aiguillon le plus cruel.

L'enfant est né, il s'appelle Jean et il sera le précurseur.

Zacharie dit sa joie, lui qui ne pouvait dire sa souffrance. Seigneur, soyez béni de n'être pas seulement un Dieu juste mais un Dieu bon, miséricordieux et fidèle. Soyez béni de ne pas tenir compte de ce que nous avons fait mais de vouloir tirer tout le bien possible de ce que nous sommes car voici que, malgré ma faute; cet enfant sera

néanmoins ce que vous vouliez qu'il fut avant ma faute. Mystère de la grâce, grâce gratuite, aurore des temps nouveaux où votre bonté, Seigneur, viendra presser les hommes comme une mer. Miracle de la grâce, être de la rédemption qui commence, où la foi, unie au repentir et à l'humilité, engloutira tout le péché et plus rien ne subsistera qu'une lacune passagère comme cette paralysie dans ma vie. Au-delà du péché, votre oeuvre se continue.

Temps nouveaux, jours de grâce où, au-delà de la justice et de la chaîne implacable des causes, un nouvel ordre est institué, non plus tel que l'ancien avec ce poids terrible du passé sur le présent qui étouffait l'avenir mais un ordre nouveau, s'insérant dans le vouloir de l'homme. Votre vertu, Seigneur, à chaque instant, pourra descendre et elle s'y fait rénovatrice, elle institue toutes choses neuves au jour de la création. Déjà il est conçu, le sauveur qui nous apportera toutes ces choses et c'est de sa plénitude que nous avons tous reçu, grâce sur grâce.

Zacharie murmure en son coeur ce cantique prophétique que d'autres, après lui, en reprendront l'action de grâces. Car depuis, le même miracle de grâce vient rénover l'âme de ceux que la faiblesse humaine éloigne de vous insensiblement et qu'une faute plus grave, les mettant au bord du désespoir, réveilla. Ce n'est pas en vain que nous sommes les fils de ce monde. Il ne lâche pas les siens. Nous pouvons lui échapper un temps, nous enfuir loin de son troupeau, vite, il nous reprend. Ce n'est pas en vain que nous sommes d'une pâte que mille générations ont pétrie et repétrie de leurs fautes et de leurs pauvretés. Mais bienheureux celui que la faute douloureuse met sur l'enclume que martèlent le remords et la désespérance. S'il y a en lui une fibre qui soit bonne, elle jaillit et l'âme humble et humiliée est encore la terre desséchée qui appelle la rosée divine.

Seigneur, vous savez de quel limon nous sommes formés. En ces jours de notre néant, ayez pitié de nous. Ouvrez devant nous les portes de l'avenir. Ne nous laissez pas nous désespérer loin de vous afin qu'ayant repris une tâche dans l'oeuvre du père de famille, nous reprenions notre place à table pour y chanter le cantique d'un amour nouveau.

206 - Samedi après le 2^{ème} dimanche de Carême (Lc 15,11-32)

La parabole de l'enfant prodigue

"Un homme avait deux fils"

L'histoire de l'enfant prodigue est devenue l'histoire typique de tous les pécheurs. Or il est bien remarquable que la faute qui est considérée ici est une faute non seulement contre Dieu mais contre les hommes : "J'ai péché envers le ciel et envers toi", dit l'enfant à son retour. Par son départ, non seulement il a offensé Dieu mais il a compromis et désorganisé sans doute la petite exploitation familiale.

Ainsi sans doute en est-il pour nous de tout péché. Non seulement nous négligeons ou refusons pour nous l'amour de Dieu mais nous compromettons ou retardons dans le monde l'accomplissement de cette oeuvre de Dieu qui ne peut se faire sans nous.

"Le plus jeune dit à son père : Donne-moi la part de bien qui doit me revenir"

Pourquoi l'enfant a-t-il désiré partir ? Ce n'était peut-être pas au début dans le désir très égoïste d'aller jouir ailleurs de ce que le travail de son père et de ses ancêtres avait gagné pour lui. La maison de famille ne l'intéressait plus. Ce n'était pas sans doute qu'on lui fit mener une vie pénible, trop laborieuse mais il ne voyait pas très bien ce qu'il y faisait et justifiait le fait qu'il y demeurait.

Lui parti, la maison n'irait-elle pas aussi bien ? Alors pourquoi rester ? Il était le plus jeune, c'est-à-dire sans doute qu'il avait dans la maison un rôle un peu subalterne. C'était son père et surtout son frère qui prenaient les initiatives. Il n'était pas le serviteur, bien sûr, mais il n'était pas non plus tout à fait chef et avait un rôle mal défini où il y a sans doute occasion de souffrir et de douter de soi. Pourquoi rester ici ? Ce que j'y fais, n'importe quel mercenaire le fera aussi bien. Il n'est besoin que d'un chef dans une maison, ce qu'il y a à faire, mon frère le fait si bien. Je n'ai qu'à le regarder, qu'à l'écouter.

Les mercenaires rient de moi un peu, ils sont gênés avec moi, ils ne savent pas trop comment me considérer, ils ne m'écoutent pas comme ils écoutent mon frère et, quand je dis quelque chose, ils vont en demander confirmation à mon frère. Mon frère m'aime bien mais, sans le vouloir, sans le savoir, il m'étouffe. Lui présent, je ne suis plus qu'un exécutant et d'ailleurs assez médiocre. Ailleurs, je pourrais faire tellement plus. Je développerais tellement mieux toutes les possibilités qui sont en moi. Je trouverais ma formule de vie. Je me créerais autour de moi l'oeuvre qui correspond à mes capacités propres au lieu de m'évertuer toujours à marcher sur les traces d'autrui et en sous-ordre, à répéter comme un élève bien appliqué la leçon qu'on m'a soufflée. Je resterai toujours en bons rapports avec mon frère car je l'aime bien, moi aussi. Si je pars, c'est que j'ai bien l'impression que mon départ ne fera de tort ni à mon frère ni à mon père. J'ai à faire ailleurs.

Seigneur, si ce furent là les sentiments de l'enfant plus jeune, n'est-il pas vrai que nous sommes plus que d'autres exposés à les connaître, dans la mesure où nous collaborons avec nos frères dans un mouvement d'ensemble, dans de petits groupes, n'y ayant pas toujours nous-mêmes un rôle de premier plan ? Donnez-nous un grand esprit de pureté afin que, sans rien aliéner de cette indépendance sacrée qui peut-être un jour nous fera

quitter, abandonner ceux à qui nous devons le plus, nous comprenions cependant la valeur spéciale de l'oeuvre commune.

Dans la maison commune, le fils plus jeune n'a peut-être bien souvent que le rôle d'un mercenaire. Mais sur lui, on peut compter, on le sait prêt à tout. Un mercenaire ne fera que ce pour quoi on l'a engagé et à des conditions bien fixées. Avec son frère cadet, le frère aîné ne se gênera pas. Un jour, il lui demandera de balayer le devant de la maison; un autre jour, de négocier une affaire difficile. Pour qu'une oeuvre marche, il faut qu'on puisse compter sur des gens prêts à tout et aussi des gens qui durent. Le mercenaire peut demander du jour au lendemain le règlement de ses comptes. Alors que peut-on faire avec ces gens-là ? Le temps de les mettre au courant du travail et ils ont déjà envie de s'en aller.

Et puis le cadet ne pense pas combien il aide son frère. Peut-être au cours de la journée fait-il seulement les travaux qu'on demande aux mercenaires mais, le soir, quand ils causent ensemble de la marche de la maison, il en porte lui aussi le poids par moitié et c'est cela qui est le plus dure. Cela, on ne le sait pas au-dehors, les mercenaires ne le savent pas, ils ne pensent même pas qu'il y ait un poids à porter, ils trouvent toujours que tout va bien et ils croient que tout marche tout seul. Heureusement d'ailleurs car s'ils savaient les difficultés que traverse parfois l'entreprise, ils critiqueraient amèrement la gestion du père de famille et le quitteraient. On ne peut trouver appui et parler en franchise qu'avec des gens que l'on espère tout donnés et pour toujours attachés à l'oeuvre. Que le fils cadet ne s'illusionne pas, il est irremplaçable. La preuve en est bien qu'après son départ et sa longue aventure, il trouvera, de retour à la maison, sa place toute vide l'attendant.

L'enfant pense qu'ailleurs il ferait mieux sa vie, il développerait mieux ses puissances. Toutes les vocations ne sont pas forcément vocations de chef et d'initiateur. Et puis, quand ce serait, ne peut-on pas se demander s'il n'est pas bon parfois que certains sacrifient une partie des possibilités qu'ils auraient développées plus pleinement ailleurs, quand il s'agit d'une oeuvre qui en vaut la peine ? C'est regrettable, certes, mais n'est-ce pas parfois nécessaire ? Ceux qui consentent à de tels sacrifices, le sachant, connaîtront dans le dépouillement intérieur un instrument de grand progrès spirituel.

“Et le père leur partagea son bien”

Qu'aurait-il pu dire à son cadet qui ne semblât point empreint d'égoïsme, du désir de retenir et d'accaparer ses services ? Comment aurait-il pu lui parler de la grandeur de l'oeuvre commune entreprise ? Comment aurait-il pu lui dire à quel point lui, le fils, était utile, irremplaçable ? L'enfant n'y aurait vu qu'une manoeuvre pour le garder. Aussi le père, sans rien dire, le laisse aller.

“Peu de jours après, il partit dans un pays lointain”

Le pays où va l'enfant sera tout de suite un pays lointain, loin des souvenirs d'un passé qui lui pèse d'autant plus que maintenant il l'a rejeté. Quoiqu'il ait pu penser au moment où il méditait son projet, maintenant il n'aimera plus beaucoup entendre parler de la maison familiale. Il ne sait pas trop dire pourquoi et n'ose pas se le demander. Mais si loin qu'il puisse aller, il emporte avec lui le souvenir du passé. Pauvre enfant qui espère se refaire une vie neuve, comme si la chose était possible autrement que par une pureté absolue ! Mais le passé est là. Le pauvre enfant qui se croit libre ne s'aperçoit pas que son attitude lui est intérieurement dictée par le désir secret et inconnu de tuer en lui son passé pour être libre. Ceux qui ne connaissent pas son histoire s'étonneraient de le trouver, sur certains sujets, inintelligent, dur, buté, brutal. C'est qu'ils ne savent pas l'ennemi inoubliable qu'il porte en lui et contre lequel cette attitude le défend, son passé. S'il a quitté la maison paternelle, est-ce pour mener ailleurs une vie pareille à celle qu'on menait là-bas ? Qui sait si, au moment où il se livre à la débauche, il ne lutte pas encore, il ne se débat pas, et sans qu'il le sache, contre son passé ? Il est dangereux de quitter, de mal quitter des gens qui avaient une conception droite de la vie. Ce sera une tentation permanente, sans qu'on veuille jamais se l'avouer, de prendre le contre-pied de ce qu'ils font.

“Il vécut dans la débauche”

Sans doute n'était-il pas parti pour cela. Il est des enfants qui, ayant quitté la maison paternelle, l'oeuvre où ils ont quelque temps travaillé, ne finissent pas de la sorte. Mais l'impureté fondamentale qui avait causé son départ portait maintenant et manifestation tous ses fruits. Il apparaissait par là que, s'il avait quitté la maison, c'était surtout par l'effet d'une inquiétude malsaine, d'un désir de changement, d'un appétit déréglé d'autonomie, d'un aveuglement plus ou moins coupable sur les possibilités et l'intérêt de l'oeuvre commune.

“Et tout son bien fut dissipé”

Il n'aurait jamais cru que cela put arriver si vite. Ce trésor qu'il avait reçu de son père et qui représentait, il le savait bien, le travail de plusieurs générations, il le croyait, justement pour cela, pratiquement inépuisable. Nous aussi, nous avons très difficilement le sens de l'instabilité de nos qualités spirituelles. Certes, il y a en nous une stabilité très réelle que nos fautes accidentelles, même graves, n'ébranlent pas. Mais, à côté de cela, il faut bien voir qu'il y a une certaine finesse, un certain sens spirituel, qui s'émousse vite. Il est à craindre que les qualités

humaines développées par le christianisme dans notre âme, ne disparaissent si nous ne les employons toutes pour lui.

En quittant la maison, l'enfant a cru emporter un bien qui était à lui, dont il pourrait disposer à sa guise. Comme il s'évanouit vite ce bien quand on n'en use pas suivant les principes qui ont permis de l'acquérir ! Est-ce dire que ce bien était peu de chose puisqu'un instant suffit à le consumer ? Employé dans la maison, il aurait été une source durable de prospérité.

“On l'envoya garder les pourceaux”

C'est la fin de l'aventure. Il n'aurait jamais cru que cela put arriver. Souvent ceux qui prennent en dégoût la vie chrétienne parce qu'elle leur paraît terne, banale, rétrécissante, finissent par rencontrer une tyrannie plus dure. Chacun est soumis à la logique de la vie. Plus la vie est longue, plus cette logique déroule implacablement ses conséquences. Malheur à ceux dont la logique conduit à la mort. Sous des prémices élargissantes, sous un langage libérateur, se prépare en eux un esclavage essentiel qui n'atteint pas seulement les actes, comme l'autre, mais l'âme même. Ceux qui n'ont pas voulu Dieu pour maître, deviennent esclaves d'eux-mêmes. Ceux qui ont pas su ou voulu s'assujettir aux exigences du grand courant montant qui apporte au monde toujours plus de liberté spirituelle et d'amour seront entraînés, à travers eux-mêmes, par le grand courant descendant qui conduit l'univers vers toujours plus de déterminisme, toujours plus de stabilité inerte. Ces hommes deviennent esclaves, esclaves volontaires, de l'opinion, de leur réputation, de leurs ambitions souvent mesquines, comme la pierre est prisonnière de son poids et l'énergie de sa dégradation.

“Combien de mercenaires ont du pain en abondance ?”

L'enfant n'a plus qu'un souvenir alimentaire de la maison paternelle, on y mangeait bien. La misère, en le broyant, lui a fait oublier tout ce qui jadis le révoltait. Se révolter, il n'en est même plus capable. On ne peut pas encore dire qu'il y ait en lui quelque amour ou une nostalgie de la maison. Pourtant ce désir tout égoïste sera le début de son retour.

Seigneur, n'est-il pas vrai qu'à certains moments de détresse, ce sont des considérations analogues qui nous ont retenus auprès de vous ou ramenés vers vous ? L'intuition nette que c'était seulement en vous servant que nous pourrions faire notre vie; le sentiment que, si nous lâchions, nous tomberions rapidement dans une médiocrité dont la platitude nous glaçait à l'avance, le sentiment parfois violent comme un désespoir que, de toute façon, nous étions pris et qu'il n'y avait pas moyen, pour que notre vie soit, de la faire autrement que pour vous. Sentiment mercenaire qui peut aisément devenir amer, engendrer la révolte, l'âme préférant se perdre plutôt que retourner vers Dieu. Mais il peut aussi se muer en amour quand cette dépendance, si durement éprouvée, l'âme l'accepte, heureuse de sentir à quel point Dieu lui est tout, heureuse dans sa dépendance. Quand on en arrive là, c'est l'éclaircie dans les ténèbres. L'âme ne souffre plus de cette dépendance, elle l'accepte comme la racine de son être.

“Traite-moi comme un de tes mercenaires”

C'est le discours que l'enfant prépare quand il est encore loin de son père. Il est encore, par sa situation même, sous le signe de la révolte. Il oublie ce que son père était et ne peut qu'être pour lui. Il veut penser comme un mercenaire et veut le rester. Sans s'en rendre clairement compte peut-être, il veut échapper encore à l'universelle dépendance où le mettrait à nouveau le pardon du père. Sa qualité de mercenaire consacrerait au contraire son autonomie, c'est d'égal à égal que traitent le mercenaire et le patron. L'enfant pardonné, qu'a-t-il qu'il n'ait reçu deux fois ? Il ne sait pas qu'un fils est toujours un fils, même après de longs mois d'exil. Il ne sait pas que, si sa chair le pousse au retour chez son père par la faim, son cœur de fils, malgré ce qu'il peut vouloir dire tout haut, désire secrètement, par une force aussi immanente et tyrannique que celle de la chair, combler le vide creusé en lui par l'absence du père. Lorsque le père sera près de lui, l'enfant prodigue pourra bien lui dire qu'il est vaincu, qu'il est pécheur, il ne saura pas demander une place de mercenaire.

Seigneur, faites que nous soyons assez vos enfants pour que le jour où, en vérité, nous aurons découvert la pauvreté de ce que nous sommes sans vous, nous trouvions en nous la réponse impérieuse à votre amour de père qui veut nous refaire, nous faire ses enfants.

Quand Adam tomba, son âme perdit sa vraie force. Il fut infidèle à la lumière intérieure de la présence de Dieu et devint l'être capricieux, inquiet, irritable et misérable que son histoire nous dépeint depuis lors, ayant des alternatives de force et de faiblesse, de grandeur et de bassesse, énergique dans le début de ses entreprises, échouant finalement. Tel était l'état de son âme. Elle perdit la vie et la santé spirituelles qui lui étaient nécessaires pour compléter sa nature et la rendre capable des fins pour lesquelles elle était créée, qui étaient nécessaires à la fois à son intégrité morale et à son bonheur. Et l'âme, comme faible, affamée, malade, ne pouvait plus se

redresser mais gisait à terre. Tel est l'abandon où chacun de nous se trouve en venant au monde. Le Christ est venu pour redresser cet état et nous rendre le grand don qu'Adam perdit aux premiers jours.

Nous naissons dans un état imparfait et incomplet.

Nous n'avons pas tout ce qui est nécessaire à la perfection de notre nature. De même que le corps n'est pas complet en lui-même mais a besoin d'une âme pour lui donner une signification, de même l'âme, avant que Dieu y soit présent et s'y manifeste, a des facultés et des affections sans avoir un principe dirigeant, un objet et un but. Elle est telle de naissance. L'écriture nous le montre de beaucoup de façons, quelquefois en appelant la nature humaine aveugle ou affamée ou nue et en appelant le don de l'esprit lumière, santé, nourriture, chaleur et vêtement, dans le but de nous montrer ce qu'était notre premier état et quelle doit être notre reconnaissance envers celui qui nous a appelés à un état nouveau.

Par exemple. Tu dis : je suis riche, je suis comblé de biens et je n'ai besoin de rien. Tu ne sais pas que tu es malheureux et misérable, pauvre et aveugle, nu. Je te conseille donc d'acheter de moi l'or éprouvé au feu pour t'enrichir et des vêtements blancs pour t'habiller..., un remède pour te l'appliquer sur les yeux afin de voir clair... Dieu a commandé que la lumière sorte des ténèbres, il a fait luire sa clarté dans nos coeurs afin que nous puissions éclairer les autres par la connaissance de la gloire de Dieu selon qu'elle paraît en Jésus-Christ...

Éveillez-vous, vous qui dormez, levez-vous d'entre les morts et le Christ vous donnera la lumière... Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus jamais soif mais l'eau que je lui donnerai sera en lui une source qui rejaillira jusque dans la vie éternelle... Ils seront satisfaits de l'abondance de votre maison et vous leur donnerez à boire de vos joies comme d'une rivière car, en vous, est la fontaine de vie et nous serons éclairés par votre lumière (psaume)... J'ai enivré l'âme languissante et j'ai rassasié celle qui souffrait (Jérémie).

Plusieurs expriment ainsi et très exactement la doctrine contenue dans ces passages : l'âme est faite pour la contemplation de son créateur et rien d'autre ne peut être son bonheur. Quoi qu'elle puisse posséder en dehors, elle n'est pas satisfaite jusqu'à ce que la présence de Dieu lui soit accordée et qu'elle vive en sa lumière. Cette vérité solennelle peut être considérée sous différents aspects. Elle peut se réaliser de différentes façons. Je vais m'y arrêter un moment.

Le bonheur de l'âme consiste en l'exercice de ses affections.

Ce n'est ni dans les plaisirs sensuels ni dans l'activité ni dans l'agitation ni dans l'estime de nous-mêmes ni dans la conscience de notre pouvoir ni dans le savoir. En aucune de ces choses ne repose notre bonheur mais plutôt dans l'éveil, l'exercice et la satisfaction de nos affections. De même que la faim, la soif, le goût, le son, l'odeur sont les canaux par lesquels notre corps terrestre reçoit ses jouissances, ainsi les affections sont les instruments qui donnent à l'âme ses propres plaisirs. Quand elles sont exercées comme il faut, l'âme est heureuse et elle est malheureuse quand elles sont incomplètement développées, refrénées ou contrariées. Voilà notre bonheur réel et véritable, non de savoir, d'agir, de poursuivre un but mais d'aimer, espérer, prier, admirer, vénérer, adorer. Notre bonheur véritable consiste en la possession de ces objets dans lesquels nos coeurs peuvent trouver le repos et la satisfaction.

S'il en est ainsi, voici dès maintenant une raison de dire que le bonheur de l'homme est dans la pensée de Dieu seul car, quoique par ailleurs beaucoup de choses puissent être un sujet de connaissance ou un motif d'action, un moyen de jouissance, les affections demandent pourtant quelque chose de plus grand et de plus durable qu'aucune chose créée. Le nouveau, l'imprévu, nous chatouille un instant sans laisser de traces. Les plaisirs et les avantages d'ici-bas, tout ce qui s'arrête à notre moi, laissent dormir les émotions profondes du respect et de la crainte. Je ne prétends pas que seul le créateur tout-puissant puisse éveiller et satisfaire notre amour, notre respect, notre confiance; c'est évident. L'homme peut aussi le faire, être l'objet de l'amour de son frère et lui rendre amour pour amour. C'est même un grand devoir, l'un des deux principaux de notre religion, d'avoir ce sentiment envers notre prochain. Je ne parle pas de ce que nous pouvons ou devons faire mais de ce qu'il est de notre bonheur de faire. Sûrement on peut dire que, bien que l'amour de nos frères soit une moitié de notre devoir, pourtant, si cela était possible, même exercé pour lui-même, il ne serait pas une part de notre récompense. C'est pour cette raison, à défaut d'autres, que nos coeurs ont besoin de quelque chose de plus permanent et de plus uniforme que ne peut être l'homme.

Nous jouissons beaucoup pendant quelque temps de l'amitié. Elle nous est une aide, comme l'air pur à celui qui s'évanouit, la nourriture à l'affamé, un torrent de larmes à un coeur oppressé. C'est un soulagement d'avoir près de nous des confidents, d'avoir à confesser nos fautes, d'avoir ceux dont nous attendons la sympathie. L'amour du foyer et de la famille sous toutes ses formes suffit à rendre tolérable pour la foule une vie qui, sans cela, ne le serait pas. Pourtant, toute notre puissance d'aimer ne trouve pas là son emploi et demande quelque chose de plus stable. Tous les hommes meurent, nous serons enlevés. Ils sont aussi fragiles que l'herbe des champs. Nous ne donnons pas nos coeurs aux choses irrationnelles car elles n'ont pas de durée. Nous ne plaçons pas nos affections dans le soleil, la lune et les étoiles ou dans cette terre riche et belle, parce que tout ce qui est matériel passe et s'évanouit comme le jour et la nuit. L'homme aussi, quoiqu'il ait en lui une intelligence, n'est que vanité, même dans ce qu'il a de meilleur. Si notre bonheur consiste en l'emploi et la récompense de nos affections, l'homme né

d'une femme ne peut être notre bonheur car comment peut-il soutenir un autre, celui qui ne peut se soutenir lui-même ?

Il y a une autre raison pour laquelle Dieu seul est le bonheur de nos âmes. La contemplation de Dieu est seule capable d'ouvrir et de soulager pleinement l'esprit, de libérer, occuper, fixer nos affections; Nous pouvons aimer les choses créées passionnément mais une telle affection, lorsqu'elle est séparée de l'amour du créateur, est pareille à un torrent qui se précipite dans canal étroit, impétueux, véhément et trouble. Le cœur ne semble s'élaner que par une seule issue. Ce n'est pas l'épanchement de l'homme tout entier. Les natures créées ne peuvent ouvrir et mettre en action les milliers de ses spirituels qui nous appartiennent et par lesquels nous vivons réellement. Seule la présence du maître peut pénétrer en nous car à nul autre le cœur entier avec ses pensées et ses sentiments ne peut être ouvert et se soumettre. "Me voici à la porte et j'y frappe. Si quelqu'un entend ma voix et m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui et je souperai avec lui et lui avec moi" (Ap 3,20). "Mon Père l'aimera et nous viendrons à lui et nous ferons en lui notre demeure". Dieu a envoyé l'esprit de son fils en nos cœurs". Dieu est plus grand que notre cœur et connaît toutes choses" (1 Jn 3,20).

C'est ce sentiment de simple et complète confiance et communion qui calme et satisfait ceux à qui il est donné. Nous savons que même nos amis les plus intimes n'entrent en nous que partiellement et ne communiquent avec nous que de temps en temps, tandis que la conscience d'une parfaite et éternelle présence maintient seule l'ouverture du cœur. Retirez l'objet sur lequel il repose et il retombera dans son état d'isolement et de contrainte. Limité à de certaines époques ou à de certaines affections, le cœur est dans la gêne et la détresse. S'il n'est pas présomptueux de le dire, celui-là seul qui est infini peut être à sa mesure. Dieu seul peut répondre au mystérieux assemblage de pensées et de sentiments qu'il a au-dedans de lui.

C'est là ce qu'on entend par la paix d'une bonne conscience. C'est la certitude habituelle que nos cœurs sont ouverts à Dieu et le désir qu'ils le soient. C'est une confiance en Dieu venue du sentiment qu'il n'y a rien en nous qui puisse nous rendre heureux et craintifs. Vous me direz qu'aucun homme ici-bas n'est dans un tel état car nous sommes tous pécheurs. Mais le pécheur peut soumettre et ouvrir son cœur à Dieu en le désirant. tout en ayant pleine conscience du péché originel et du péché actuel, il peut avoir le sentiment de sa propre sincérité et de l'ardeur de son zèle. A mesure qu'il l'acquiert, il devient capable de suivre avec un plein abandon le Christ, son Dieu et son sauveur, de désirer sa présence continue et qu'il lui soit permis d'en faire l'unique objet de son amour. C'est dans ce sentiment que le roi David a pu dire : Examinez-moi, Seigneur, éprouvez-moi, sondez mes reins et mon cœur. Regardez s'il n'y a aucune méchanceté en moi et conduisez-moi dans la voie éternelle.

On en trouve de nombreux exemples dans saint Paul qui semble prendre joie à ouvrir sans cesse son cœur à Dieu, à le soumettre à son examen, à attendre sa présence ou en d'autres termes, à jouir d'une bonne conscience. "Jusqu'à cette heure, je me suis conduit devant Dieu en suivant entièrement les mouvements de ma conscience... C'est pourquoi je travaille incessamment à conserver ma conscience exempte de reproche devant Dieu et devant les hommes... Jésus-Christ m'est témoin que je dis la vérité. Je ne mens point, ma conscience me rendant ce témoignage par le saint esprit... Car le sujet de notre gloire est le témoignage que nous rend notre conscience, de nous être conduit en ce monde et surtout à votre égard dans la simplicité du cœur et dans la sincérité de Dieu, non pas selon la sagesse de la chair mais selon grâce de Dieu".

C'est le trait dominant de saint Paul, tel qu'il apparaît dans les épîtres, de vivre sous le regard de Dieu qui "sonde les reins et les cœurs", d'aimer à se placer devant lui et, tout en contemplant Dieu, de se reposer dans la pensée que Dieu le contemple. Il se peut que ce soit une partie de la pensée de l'Apôtre quand il parle du témoignage de l'esprit. Peut-être parle-t-il de cette satisfaction et de ce repos que l'âme éprouve dans la mesure où elle est capable de se livrer entièrement à Dieu et de n'avoir d'autre désir que de lui plaire. Quand nous sommes éveillés, nous avons conscience d'être éveillés. Lorsque nous sommes endormis, nous ne pouvons avoir la même certitude de l'être. Quand nous avons découvert la solution de quelque difficile problème scientifique, elle nous donne une conviction qui est distincte de celle qui accompagne des découvertes d'imagination ou des conjonctures. Quand nous saisissons une vérité, nous éprouvons un sentiment que n'ont pas ceux qui prennent les mots pour les choses. De même, lorsqu'il nous est permis de trouver cet objet réel et très sacré auquel notre âme peut se fixer, une plénitude de paix s'ensuit que rien d'autre ne saurait donner. Plus nous avons dit adieu à l'amour du monde et sommes morts à la créature, plus d'autre part, nous naissons dans l'esprit à l'amour de notre créateur et sauveur; plus cet amour nous apportera sa propre évidence. C'est pourquoi il dit : L'esprit lui-même rend témoignage à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu. Il parle encore de celui qui nous a marqués de son sceau et qui pour gage nous a donné le saint esprit dans nos cœurs.

Donc je viens de dire que notre bonheur consiste en la contemplation de Dieu. Une telle contemplation est seule capable d'accompagner l'esprit toujours et partout car **Dieu seul peut être présent partout et toujours**. Ce qu'on dit communément du bonheur d'une bonne conscience le confirme car qu'est-ce avoir une bonne conscience quand nous examinons la valeur des termes sinon sentir que nos cœurs nous rappellent sans cesse Dieu et qu'ils sont conduits à le regarder et à désirer que son œil soit sur nous tout le jour ? Ce sentiment accompagne chez les saints leur contemplation du Dieu tout-puissant.

De plus, le sentiment de la présence de Dieu n'est pas seulement le fondement de la paix d'une bonne conscience, mais aussi de la paix du repentir. A première vue, il peut sembler étrange que le repentir puisse contenir du

réconfort et de la paix. S'il y a une peine qui puisse paraître une entière misère, s'il y a une misère qui subsiste sous le règne de l'évangile, c'est bien, pourrait-on croire, la conscience d'avoir abusé de l'évangile. S'il y a un moment où la présence du très-haut puisse sembler intolérable, ce serait le moment où nous prenons subitement conscience d'avoir été ingrats et rebelles envers lui. Pourtant il ne peut y avoir de véritable repentir sans la pensée de Dieu. Le repentir a la pensée de Dieu car il le cherche et il le cherche parce qu'il est poussé par l'amour. La douleur même doit avoir en elle une douceur si elle a l'amour. Qu'est-ce en effet, sinon de nous livrer à Dieu pour le pardon ou le châtement, d'aimer sa présence pour elle-même et de trouver le châtement qui vient de lui meilleur que le repos et la paix qui viennent du monde ? Lorsque l'enfant prodigue était parmi les pourceaux, il connaissait la peine mais non le repentir. Le remords seulement, et non le repentir, le conduisit à se lever et à aller à son père pour lui confesser son péché. Ainsi déchargea-t-il son coeur de la misère qui auparavant pesait sur lui comme quelque dure et irritante tumeur.

Voyez ce que relate saint Paul du repentir des Corinthiens, ils sont en proie à une immense douleur, à l'angoisse même, mais sans abattement, sans sécheresse d'âme, sans dureté. Les pénitents s'affligent mais c'est dans la plénitude de leurs coeurs, par amour, gratitude, dévotion, horreur du passé et désir de s'arracher à leur état présent pour arriver à un état plus saint et plus céleste. Saint Paul parle de leur "extrême désir", de la douleur qu'ils ont ressentie, de l'ardente affection qu'ils lui portent. Il se réjouit, non de ce qu'ils ont été affligés mais de ce que leur tristesse les a portés à la pénitence. "Ainsi la peine que nous vous avons causée ne vous a été nullement désavantageuse". Et il décrit cette tristesse selon Dieu comme consistant dans la vigilance qu'elle a produite en eux, la purification d'eux-mêmes, l'indignation, la crainte, l'ardent désir, le zèle, l'ardeur à venger le crime, sentiments qui tous ouvrent le coeur sans pourtant le porter au relâchement, puisqu'ils aboutissent à des actes et à des oeuvres.

D'un autre côté, le remords, ou ce qu'il appelle "le chagrin du monde", produit la mort. Au lieu de venir à la source de vie, au Dieu de toute consolation, les hommes en proie au remords se nourrissent de leurs propres pensées, sans aucun confident de leur peine. Ils ne se déchargent de leur fardeau sur personne. Ils ne veulent pas se confesser à Dieu. Ils ne peuvent pas se confesser au monde. Le monde ne se soucie pas d'écouter leur confession, c'est un bon camarade, ce ne peut être un intime. Il ne peut s'approcher de nous et nous aider dans notre trouble. Il n'est pas le Paraclet et il laisse tous nos sentiments enfermés en nous tumultueux ou au mieux morts. Il nous laisse mornes ou endurcis.

Tel est notre état

tandis que nous vivons pour le monde, que nous soyons dans la peine ou dans la joie. Nous sommes parqués en nous-mêmes et, par cela, misérables. Peut-être ne sommes-nous pas capables d'analyser notre misère ou même de nous en rendre compte; comme certains malades ? Nous ne savons peut-être pas ce qu'est notre souffrance ni où elle est. Nous y sommes si accoutumés que nous ne l'appelons plus une souffrance. Pourtant c'en est une, nous avons besoin d'un secours pour nos coeurs afin qu'ils ne soient plus sombres et tristes ou qu'ils ne continuent plus à se nourrir d'eux-mêmes. Nous avons besoin de nous arracher de nous-mêmes pour quelque chose qui nous dépasse et, si fort que nous puissions désirer qu'il en soit autrement et que nous essayions de faire des idoles de nous-mêmes, rien ne saurait être notre vrai refuge hormis la présence de Dieu. Toute autre chose est ou une moquerie ou un expédient, une demi-distraktion éphémère.

Combien donc est misérable celui qui ne connaît pas pratiquement cette grande vérité !

D'année en année, il deviendra plus malheureux ou du moins il tombera tout à coup dans un abîme de misère quand il passera de ce monde des ombres au royaume où tout est réel. Il essaie en ce moment de rassasier son âme de ce qui n'est pas du pain pour elle ou bien il pense que l'âme peut prospérer sans nourriture. Il pense pouvoir vivre sans but. Il pense qu'il se suffit à lui-même ou bien il suppose que la connaissance est suffisante à son bonheur ou bien que l'effort, la bonne opinion des autres, ce qu'on appelle la renommée, ou le bien-être, le luxe que donne la richesse, lui suffisent. Quel état vraiment misérable est cette froideur et sécheresse du coeur dans laquelle tant d'hommes vivent et meurent, grands et petits, savants et ignorants. Plus d'un grand homme, plus d'un paysan, plus d'un homme d'action, vivent et meurent avec un coeur fermé, des affections non développées, non exercées. Vous voyez le malheureux, de jour en jour, d'année en année, passer sans une pensée, semblable presque à une pierre. Vous voyez l'homme instruit, plein de pensées, plein d'intelligence, plein d'activités n'avoir pourtant qu'un coeur de pierre, aussi froid et mort dans ses affections que le pauvre paysan ignorant. Vous en voyez d'autres qui ont peut-être de chaudes affections pour leur famille, des sentiments bienveillants envers leur prochain, s'en tenir là, concentrer leur coeur sur ce qui leur manque sûrement, étant périssable. La vie passe, les richesses s'évanouissent, la popularité est inconstante, les sens s'affaiblissent, le monde change, les amis meurent.

Un seul est constant, un seul nous est fidèle, un seul peut être fidèle, un seul peut être tout pour nous, un seul peut satisfaire à nos besoins, un seul peut nous amener à notre pleine perfection, un seul peut donner un sens à notre nature multiple et complexe, un seul peut nous donner l'accord et l'harmonie; un seul peut nous former et nous posséder. Nous est-il permis de nous mettre entre ses mains ? C'est sûrement la seule question. Dieu nous a-t-il réellement faits ses enfants ? A-t-il pris possession de nous par son esprit ? Sommes-nous toujours dans le

royaume de sa grâce malgré nos péchés ? La question n'est pas : devons-nous y aller ? mais : nous recevra-t-il ? Nous avons confiance que, en dépit de nos péchés, il nous recevra encore si nous cherchons sa face avec un amour sincère et une sainte crainte. Faisons donc notre devoir comme il a fait surabondamment le sien. Disons avec le psalmiste : Qu'ai-je au ciel, sinon vous ? Il n'y a personne sur la terre que je désire autant que vous.. Ma chair et mon coeur défaillent mais Dieu est la force de mon coeur, il est ma part pour l'éternité.

L'esprit d'union est un des traits caractéristiques du christianisme. Pleinement vécu, il ne saurait s'accommoder d'aucune limitation dans la durée ni dans l'espace. L'union que nous rêvons de réaliser toujours plus pleinement avec nos frères d'aujourd'hui, nous devons aussi nous efforcer de la vivre avec nos frères du passé. Union à ceux du passé dans la continuité d'une même vie, union à ceux du présent dans la communion d'une même vie, l'une n'est pas moins nécessaire que l'autre pour nous faire appréhender la grande réalité qui est la vie du corps mystique de Jésus-Christ dans le monde.

Nos frères du passé, y pensons-nous suffisamment, nous soucions-nous de les connaître ? N'ont-ils pas cependant un message à nous communiquer, n'avons-nous pas à les continuer, à les prolonger ?

Il n'y a rien de plus émouvant que de découvrir un jour d'une façon réelle la vie de Dieu dans une âme. Je savais bien qu'il vivait dans l'âme de mes frères mais je ne pensais qu'à sa vie en moi, je ne connaissais de façon intime, profonde, que sa vie en moi : maintenant j'ai découvert en tel ou tel que là aussi il vit, il est. Après cette découverte, après ce premier pas hors de moi-même, j'ai connu que Dieu en moi n'était pas un isolé dans le monde mais, au-delà de la diversité des tempéraments intellectuels ou sensibles, en dépit de l'isolement que creusent autour de chacun les préjugés et les fausses pudeurs, partout Dieu vit, dans tous les hommes, les faisant vivre de la même vie. Un jour, je l'ai découvert et la vie du corps mystique dans le monde m'est devenue comme sensible.

Cette expérience que chacun de nous a faite ou fera quelque jour, nous devons la renouveler avec ceux du passé. Il n'est rien de plus fécond que de découvrir notre communion avec toutes les âmes qui ont vécu du Christ. Au-delà des rites qui évoluent, des expressions théologiques qui se développent, une vie unique se prolonge. Séparés de nous par bien des siècles, par bien des idées qu'ils tenaient de leur temps comme nous en tenons beaucoup du nôtre, les saints d'autrefois sont nos frères dans la prière : pour qui sait voir assez profond, leur prière est soeur de la nôtre. C'est dans cette continuité de la vie spirituelle qu'apparaît peut-être avec le plus de relief et le plus de fécondité l'unité de l'église.

Nous voudrions étudier de ce point de vue la vie spirituelle des martyrs. Entre les saints d'autrefois, ces martyrs des trois premiers siècles ne sont-ils pas parmi les plus anciens ? Nous les croyons parfois si loin de nous. Passé l'âge où notre enfance éprise de merveilleux se délectait à lire les anecdotes souvent fantastiques de leur passion, nous ne leur avons plus gardé qu'une admiration un peu froide et conventionnelle. Le merveilleux jadis nous enchantait; maintenant il nous rend sceptiques. L'espèce de recherche malsaine avec laquelle toute une littérature "édifiante" exploite les souffrances physiques des martyrs rebute bien des âmes. Puis c'est le bataillon des apologistes qui veulent nous démontrer qu'un témoignage pour lequel on donne sa vie doit être vrai. Les historiens qui nous ennuiant avec leur histoire politique : leur travail sans doute est utile mais ils laissent souvent échapper eux aussi l'aspect spirituel, religieux, du martyre. Faut-il s'étonner que notre sympathie se tourne plutôt vers les saints modernes ou vers ceux dont la doctrine spirituelle explicitement formulée semble devoir apporter à notre vie quelque lumière plus directe ? Cependant l'église n'oublie pas ses martyrs. Elle n'oublie pas que c'est eux qu'elle honora les premiers d'un hommage officiel. Il n'est pas de communauté religieuse où on ne lise le martyrologe et quiconque a un peu le sens de l'église ne saurait demeurer insensible à cette énumération monotone que chaque jour ramène. Beaucoup sont morts pour le Christ dont nous ne savons justement que cela : leur vie, leurs efforts, leurs actes nous échappent mais en leur mort nous entendons le rappel de cette leçon unique plus précieuse que tant d'autres : le Chef des chrétiens est un chef crucifié.

Écartons d'abord le vieux préjugé qui veut que les martyrs soient loin de nous. Rien n'est moins vrai. Les martyrs sont près de nous. Le temps ni les circonstances historiques si différentes n'y font rien. A lire certaines vies de saints, on a parfois l'impression de se trouver devant des prédestinés préparés dès leur enfance à des tâches extraordinaires, sans cesse prévenus de grâces spéciales. Je ne veux pas discuter le bien-fondé de cette impression : le plus souvent elle nous masque la réalité vraie, moins miraculeuse, plus humaine et plus religieuse. Mais cette impression qui nous induirait à croire qu'entre les saints et nous se creuse l'infranchissable fossé d'une prédestination divine entendue au sens le moins orthodoxe, nous ne pouvons l'avoir en lisant les actes des martyrs. Eux du moins, il n'y a pas de doute, ce sont des gens du commun, comme nous. Petits artisans, médecins, professeurs, esclaves, ils menaient une vie médiocre aux yeux de tous, une vie humble et sans éclat dans l'église. Devons-nous même nous les représenter comme de grands mystiques, des apôtres bouillonnant de zèle ? Il ne semble pas. Mais ils avaient au-dedans d'eux la force cachée qui permet d'attendre le Christ et,

l'heure étant venue, d'accepter sa visite. C'était des gens simples pour la plupart, peu compliqués. En quelques paroles, ils livrent le secret de leur âme, le fond de leur vie, et nous croyons y lire plus clair que dans la nôtre. L'église, le Christ, le monde, nous essaierons sur chacun de ces points de saisir quelques aspects de la vie spirituelle des martyrs.

Réalité de l'église

Dans la vie du martyr l'église est partout. Il est aux époques ultérieures des saints qui paraissent s'être formés seuls. Seuls ils se seraient formés par la prière et la méditation, instruits directement de Dieu seul, vivants dans l'église plutôt que vivant d'elle, jusqu'au jour où, consommés en perfection, ils lui auraient livré pour son édification le trésor spirituel que Dieu leur aurait communiqué. Cette manière de concevoir la vie des saints est chère à beaucoup de leurs biographes, ils pensent relever ainsi la dignité de leur héros. Sans doute méconnaissent-ils que Dieu ne communique pas seulement avec l'homme par les inspirations dont il éclaire directement son âme mais aussi et surtout par le moyen de toutes les idées spirituelles, par le moyen des courants spirituels qu'il suscite et promeut dans le monde, tout spécialement dans l'église. La vie des martyrs nous apparaît toute baignée dans ce courant de vie spirituelle qu'est l'église, toute informée par lui. En l'histoire de chacun d'eux, l'église nous apparaît pour ce qu'elle est ou devrait être : une école de perfection, une société où l'on se soutient, vraiment constituée pour faire épanouir la sainteté et réalisant cette fin. L'église prépare le martyr, elle le soutient dans son combat, elle lui est une famille plus douce et plus aimante que les siens qu'il a quittés. Il serait peut-être inexact de se représenter les chrétiens des trois premiers siècles comme vivant sans cesse dans la perspective d'un martyr toujours possible. Cependant il est bien vrai qu'au moins à certaines époques, le souci de préparer leurs frères au martyre a été une des pensées les plus actuelles de tous ceux qui, par leur charge ou par l'effet de leur sanctification personnelle se sentaient quelque responsabilité dans l'église. Il y a eu à cette époque toute une littérature ayant pour but la préparation au martyre. Sans parler de nombreux sermons ou lettres qui tendent plus ou moins directement à cette fin, quelques ouvrages nous ont été conservés dont l'auteur se propose expressément d'exhorter ses frères à recevoir patiemment la persécution et le martyre. Tels sont le "Protrepticon" d'Origène et l'"Ad fortunatum" de saint Cyprien.

L'idée directrice de tous ces ouvrages, c'est que l'héroïsme est une chose à laquelle on se prépare. Pas d'expressions plus fréquentes que celles-ci : être prêt, se préparer au combat. Celui qui n'est pas prêt, il semble qu'il soit perdu d'avance. Un de nos documents les plus anciens, relatif aux martyrs de Lyon, raconte en ces termes le début de la persécution générale : "Dès lors une séparation se fit entre les chrétiens. Les uns se révélèrent entièrement prêts pour le martyre et remplirent avec empressement le devoir de confesser leur foi. Mais d'autres montrèrent qu'ils n'étaient ni prêts ni exercés, qu'ils étaient encore faibles, incapables de soutenir l'effort d'un grand combat et ceux-ci faiblirent". Ainsi il faut se préparer puisqu'au jour de l'épreuve, c'est parce que les uns se sont préparés et les autres ne se sont pas préparés, que les uns tiennent et les autres succombent. Malheur à qui n'est point sur ses gardes ou a voulu s'endormir dans l'oubli de ce qui, un jour pourtant, peut venir.

La lecture de ces ouvrages d'exhortation au martyre nous réserve une surprise. Nous y attendrions de l'éloquence, nous y trouvons des citations de l'écriture. Le traité d'Origène en est presque entièrement tissu. Celui de Cyprien l'est exclusivement. Ce n'est pas cependant que ces deux grands hommes n'aient été de grands orateurs. Cyprien aimait tant prêcher, nous dit son biographe et ami Pontius, qu'il eût souhaité mourir en parlant à son peuple. Cependant dans cet écrit, le dernier qu'il ait composé, il renonce à l'éloquence et lui-même nous en donne, dans sa curieuse préface, la raison : "J'ai réfléchi que ce qu'il y avait de mieux à faire dans un sujet où il s'agit de la plus pressante nécessité, celle d'exhorter au martyre, c'était d'aller droit au but, de s'en tenir rigoureusement aux parois par lesquelles Jésus-Christ exhorte ses disciples à la rigoureuse confession de leur foi et, par conséquent, à laisser là tout langage humain, tout préambule oiseux, tout commentaire qui ne ferait qu'embarrasser la marche et à mettre en avant les paroles divines comme autant d'armes à donner à nos athlètes". Ainsi Cyprien veut être direct. A ceux qui vont donner leur vie, il ne s'agit pas de donner de bonnes paroles mais la vérité, si dure qu'elle soit, car seule elle soutient et nourrit. L'expérience du ministère avait sans doute appris bien des choses au vieil évêque : plus encore que d'être exhortés à remplir leur devoir, les âmes ont besoin qu'on leur fasse connaître leur devoir sans minimisme ni faiblesse et l'étendue des exigences divines. Beaucoup restent médiocres ou reculent sans le savoir parce qu'on n'a jamais osé leur dire tout ce que Dieu attend des siens et, si beaucoup de lâcheté grève les âmes, ce n'est pas tant à l'heure où il s'agirait de réaliser un devoir clairement connu mais au moment où elles n'osent pas rechercher quel serait leur devoir : plus ou moins inconsciemment elles en fuient la vue. Ainsi ceux qui ambitionnent d'aider leurs frères doivent-ils être moins des orateurs que des porteurs de lumière et des amants de la vérité.

Cyprien avait encore d'autres raisons de s'en tenir à un rappel des passages les plus topiques de l'écriture. Pardonnons-lui la nuance de préciosité - c'était son péché mignon - qu'il met à nous les dire : "Je me suis proposé de vous envoyer moins un travail de ma composition qu'une indication des points à développer. Ce simple dessein m'apparut devoir être d'une utilité plus générale. Si je vous faisais présent d'une robe toute faite, elle

serait toujours mienne en servant à l'usage d'un autre; peut-être que, n'ayant pas été faite pour lui, elle n'irait pas à sa taille. Celle que vous recevez aujourd'hui est tissu de la laine et de la pourpre de l'Agneau qui nous a rachetés et vivifiés. Vous serez libre de l'ajuster à votre taille et elle vous deviendra d'autant plus chère qu'elle vous sera plus propre. Vous la pourrez communiquer également aux autres pour leur usage personnel, ils pourront tous s'en revêtir à leur gré, en couvrir leur nudité, se parer des vêtements de Jésus-Christ et avec eux de la céleste grâce par laquelle les âmes sont sanctifiées”.

L'évêque s'est borné à rassembler pour ses fidèles les textes sur lesquels leur méditation s'exercera. Cette méditation, lui-même n'a pas voulu l'écrire, elle n'aurait peut-être valu que pour lui. C'est à chacun de se tisser, à partir ces flocons précieux, la robe de justice. Ce travail que saint Cyprien composait ainsi pour ses ouailles rappelle à bien des égards celui que le P. de Foucault devait, sur la même terre d'Afrique, entreprendre bien des siècles plus tard pour son édification personnelle. Dans les papiers du solitaire de Tamanrasset, on a retrouvé de nombreuses feuilles, des cahiers entiers, où il avait groupé, sous des titres divers, les sentences ou passages de l'écriture se rapportant à un même sujet afin de les compléter, de les éclairer l'un par l'autre. Chez l'évêque d'hier et chez l'ermite d'aujourd'hui, c'est la même méthode intelligente et studieuse de préparation à la prière. L'ouvrage de Cyprien nous apprendrait aussi, par sa forme même, que la pratique de la méditation telle que nous l'entendons aujourd'hui n'était pas inconnue aux chrétiens de cette époque. Il fallait que ce recueil de textes, un peu sec et aride, fût vivifié, animé par une réflexion personnelle et la prière, une prière singulièrement active, puisqu'il s'agissait de repenser, de s'assimiler tout cela pour en faire comme une synthèse personnelle. De fait il est souvent question de la méditation dans la correspondance de Cyprien, méditation sur quelque vérité de la foi, elle est le moyen privilégié pour préparer l'avenir, pour enflammer la foi. De cette méditation, l'évêque ne donne pas de méthode. Ses fidèles sans doute en connaissent les voies. Quelques mots cependant échappés à la plume rendent un son extrêmement moderne quand il recommande, précurseur de saint Ignace, de méditer à la fois “par l'esprit et par les sens” ou quand il définit d'une manière concise la méthode qu'il avait lui-même appliquée dans son “Ad fortunatum” : rapprocher et relire”.

L'église qui prépare ses enfants pendant la paix, ne les abandonne pas à l'heure de la guerre. En lisant les lettres de Cyprien, on réalise à plein ce que pouvait être la force de l'union chrétienne. Si tant d'hommes qui n'étaient pas tous individuellement des héros eurent cependant la force d'accepter les derniers sacrifices, c'est pour une bonne part parce qu'ils trouvaient dans l'église un milieu qui les soutenait effectivement. Dans son martyre, le martyr n'est pas seul, l'église est avec lui. en un certain sens, le martyr n'est pas tant un fait individuel qu'un fait social. Bien des traits de l'histoire des martyrs ne deviennent intelligibles que replacés dans l'atmosphère d'une société chrétienne particulièrement vivante et unie. Chaque âge a ses métaphores de prédilection. L'église d'alors, véritablement militante, aimait beaucoup parler d'armée, de camp, de soldats et c'est en ces termes que s'exprime la solidarité de chaque chrétien avec ses frères, ses compagnons d'armes. C'est cette solidarité qui pour Cyprien fait la force et la solidité de l'église et les plus grands efforts du démon vont tendre à la briser :”L'ennemi a bondi, violent, pour jeter la panique dans le camp du Christ mais, avec le même élan dont il avait attaqué, il a été repoussé. Autant il apportait de menaces et de terreur, autant il a rencontré de courage et de résistance. Il avait cru pouvoir encore abattre les serviteurs de Dieu, les renverser d'un coup, par surprise, comme de jeunes recrues sans expérience, mal préparées, pas sur leurs gardes. S'en prenant à un seul, il avait voulu faire comme le loup qui cherche à séparer une brebis du troupeau. N'étant pas assez fort contre tous ensemble, il cherche à surprendre les isolés. Mais vigoureusement repoussé par la foi d'une armée unie, il s'aperçut que les soldats du Christ veillaient, désormais sur leurs gardes, debout, en armes pour le combat... Quel glorieux spectacle aux yeux de Dieu, quelle joie pour l'église ! Au combat présenté par l'ennemi, ce n'étaient pas des isolés qui marchaient mais le camp tout entier”. Il nous semble, à la lecture de ce texte, entendre résonner les trompettes d'un bulletin de victoire. La persévérance de chacun est un peu le triomphe de tous parce que tous se soutiennent. C'était justement un des objectifs principaux de Cyprien que de rétablir l'union entre ses chrétiens. Ce n'était pas seulement qu'ils étaient divisés en plusieurs coterie mais il y a encore une grande différence entre n'être point divisés et être unis. C'était un sens nouveau qu'il fallait développer en eux et l'évêque s'y efforce en leur rappelant leur vocation commune, les épreuves qui se préparent, communes pour les uns et pour les autres et qu'ils peuvent s'y aider. Le rôle que joue l'église dans la persévérance de chacun apparaît clairement dans le passage d'une lettre où Cyprien s'adresse à ceux que la persécution a séparés du reste de leurs frères. L'exil, les travaux forcés auxquels plusieurs étaient condamnés dans des exploitations minières, parfois très éloignées, séparaient de la communauté bon nombre de ses membres. D'autres chrétiens, se conformant au précepte expressément donné par Jésus, cherchaient dans la fuite un moyen d'échapper à la mort. Loin des villes, loin des routes, ils menaient la vie périlleuse du proscrit exposé à tous les dangers. Ils se sentaient tristement seuls. L'église n'étant plus avec eux, visible, il leur semblait que le Christ n'était plus avec eux et que déjà la puissance des ténèbres les tenait.

“Chacun des frères peut se trouver provisoirement et par la force des circonstances, non d'esprit mais de corps, séparé du troupeau, qu'il ne se laisse pas troubler par l'horreur de son isolement ni épouvanter par la solitude du désert où il se cache. Il n'est pas seul celui que le Christ accompagne dans sa fuite. Il n'est pas seul celui qui, conservant le temple de Dieu, n'est jamais sans Dieu où qu'il soit. Et si, pendant qu'il fuit dans la solitude ou la

montagne, il est tué par un brigand, attaqué par un fauve, accablé par la faim, la soif ou le froid ou, si pendant qu'il se hâte sur les mers dans une navigation précipitée, la tempête et la tourmente le font périr dans les flots, le Christ a les yeux sur son soldats où qu'il combatte". C'est là un rappel de vérités élémentaires, l'éloquente amplification de lieux communs presque usés : la présence universelle du Christ, ses relations personnelles avec chacun des siens. en sommes-nous bien sûrs ? La présence de ce rappel dans une exhortation aussi directe ne témoigne-t-elle pas de l'opportunité qu'il y avait à le faire ? C'est peut-être que le chrétien du troisième siècle n'est pas aussi naturellement porté que celui du vingtième à vivre la grande réalité de son union personnelle avec Jésus par la grâce. C'est dans l'église visible que le Christ lui apparaît premièrement, c'est là qu'il l'atteint le plus immédiatement, comme celui qui soutient et donne la force.

Les textes que nous avons cités jusqu'à présent seraient tous susceptibles d'une interprétation quasi sociologique. On pourrait se représenter la vie que nous essayons de décrire comme une vie collective, grégaire : chacun se sent fort quand il est dans le troupeau, bien encadré; il dépérit quand il est seul parce que la force réside non dans l'âme de chacun mais dans l'union de tous. Ce serait un simple phénomène de psychologie collective sans rien de spécifiquement religieux ou chrétien. Cette interprétation serait sans nul doute in-complète et, si l'on ne peut nier que le sentiment tout humain et naturel d'appartenir à un corps ait été pour quelque chose dans l'héroïsme de beaucoup, il faut aussi reconnaître qu'au moins les âmes les plus religieuses de ce temps ont bien senti que cette solidarité du coude-à-coude n'était que l'aspect humain et comme le reflet d'une interdépendance plus profonde par laquelle les âmes s'appartenaient et se soutenaient mystérieusement.

Dans maint passage des lettres de Cyprien, l'église en la personne de ses membres les plus saints apparaît constituée comme une petite phalange destinée à briser les assauts du démon. Celerinus, un des saints de Carthage, a été dans la lutte "le porte-enseigne des chrétiens". L'évêque "combat au premier rang pour percer le diable d'un glaive spirituel, il dispose ça et là des pelotons de frères pour tendre partout des embuscades à l'adversaire...". On pourrait allonger la liste de ces textes. Il semble difficile de ne leur accorder qu'une signification métaphorique. Leurs auteurs semblent bien avoir considéré que la résistance et le courage des saints amortissaient l'élan du mal et rendaient à leurs frères la persévérance plus facile, ou encore les saints leur apparaissaient comme des colonnes qui supportent toute la charge comme des paratonnerres auprès desquels on est à l'abri de la foudre. Sans doute avons-nous ici dépassé le plan naturel. Le plan nouveau où nous nous mouvons désormais, c'est celui où la mort a été faite principe de vie et de victoire sur le mal, celui où, dans la mort de sa victime, le mal apparemment vainqueur se trouve lui-même englouti et détruit. Ces saints qui attirent sur eux tout l'effort du maudit évoquent à notre souvenir l'image du bon pasteur qui lui aussi a détourné contre lui la rage du loup, donnant sa vie pour ses brebis. Car il possède le pouvoir mystérieux de donner sa vie et de la reprendre et c'est par sa mort qu'il en vivifie un grand nombre. Ce n'est pas seulement par le spectacle de son organisation et de son union visible que l'église soutient le chrétien, elle est vraiment vivifiante par cette communion mystérieuse grâce à laquelle les saints qui souffrent avec le Christ obtiennent pour leurs frères des grâces de sanctification et de rédemption.

L'église qui prépare à la lutte, l'église qui soutient et vivifie dans la lutte est aussi pour le martyr une famille où il vit tout entier. Si les chrétiens de ce temps-là se voient souvent reniés par leur famille naturelle en haine d'une foi que le monde ne peut comprendre et qui le scandalise, s'ils voient se réaliser la parole de l'évangile : "L'homme aura pour ennemis ceux de sa propre maison", la promesse de Jésus s'accomplit aussi pour eux : "Quiconque aura quitté sa maison ou ses frères à cause de moi et de l'église recevra en ce siècle même, au milieu des persécutions, cent fois autant" (Mc 10,29). L'église est la famille de ceux qui pour le royaume ont renoncé à avoir une famille.

Ce n'est jamais sans un certain sentiment de nostalgie que nous lisons à notre époque ces écrits d'un temps où l'église était une réalité toute proche et où les frères semblaient ne vivre que pour leurs frères dans l'église, où l'union entre les chrétiens, conçue sur le type de l'union familiale, étendait ses bienfaits à tous les domaines, à celui de l'entraide matérielle comme à celui de la collaboration spirituelle. Il nous plaît de voir les diacres de Carthage négocier avec les geôliers de Perpétue pour lui obtenir d'avoir de temps en temps son enfant avec elle et de l'allaiter. Félicité, à la veille du martyre, remet sa fille à l'église et c'est une "soeur" qui l'adopte et l'élève. Partout, à toutes les époques, nous voyons les chrétiens venir visiter leurs frères en prison, sans souci de se compromettre, faisant fléchir les consignes les plus strictes pour apporter aux prisonniers quelques vivres, le réconfort d'une présence amie.

C'est à cet amour profond et effectif que nous devons quelques-unes des scènes les plus belles rapportées dans nos textes authentiques. Blandine, liée à un poteau de bois tandis qu'autour d'elle dans l'arène ses frères luttent contre les bêtes, la jeune esclave "comme crucifiée" prie à haute voix pour qu'aucun ne défaille et les chrétiens au moment de mourir "voient dans leur soeur le Christ crucifié pour eux, crucifié pour les convaincre que quiconque aura souffert pour la gloire du Christ vivra éternellement avec le Dieu vivant". Ou encore dans le même récit, la mort de l'enfant Ponticus, au dernier jour des jeux, quand déjà les autres sont morts et qu'il ne reste que Blandine et Ponticus, une jeune femme et un enfant de quinze ans. On leur inflige tous les supplices mais Blandine, tandis qu'elle est soumise aux mêmes tortures, soutient et exhorte son frère. "Les païens voient bien que c'est elle qui l'affermir", ils enragent mais l'enfant meurt sans avoir cédé.

Dans la passion de Perpétue et Félicité, c'est l'amitié de ces deux femmes, l'une de naissance distinguée, d'éducation libérale, l'autre, une esclave, désormais unies par leur foi dans une même destinée. Amitié qui achève de donner un extraordinaire cachet d'humanité à l'un des derniers épisodes de leur double martyre. "Pour les jeunes femmes, on avait réservé une vache furieuse... La première, Perpétue, fut lancée en l'air par la bête. Elle retomba sur les reins. Dès qu'elle put s'asseoir, elle remarqua que sa tunique était déchirée sur le côté, elle la tira pour cacher ses jambes, puis elle chercha une épingle et rattacha ses cheveux qui s'étaient dénoués car une martyre ne devait pas avoir les cheveux épars dans sa passion pour ne pas avoir l'air d'être en deuil dans sa gloire. Enfin elle se releva. A ce moment, elle aperçut Félicité qui semblait brisée, elle s'approcha d'elle, lui tendit la main et l'aida à se relever. En les voyant debout toutes deux, l'inhumanité du peuple fut vaincue. On les fit sortir par la porte des vivants. Là Perpétue fut accueillie par un chrétien, alors catéchumène, Rusticus, qui lui était attaché. Elle semblait sortir d'un profond sommeil tant avait été complète l'extase où l'avait mise l'Esprit. Puis revenant à elle, elle appela son frère et les autres. Elle leur dit : "Soyez fermes dans la foi. Aimez-vous tous les uns les autres et que notre passion ne soit pas pour vous un sujet de scandale".

Un usage qui semble avoir été presque général voulait qu'avant de mourir, les martyrs se donnent le baiser de paix et le donnent aux frères qu'ils allaient laisser derrière eux dans le monde. C'était souvent le moment des dernières recommandations. Flavianus, au moment d'être emmené au lieu du supplice, "donne à tous les frères le baiser de paix, puis gagnant le tertre d'où on pouvait l'entendre, fait un geste pour obtenir le silence : "Frères, vous êtes en paix avec nous si vous êtes en paix avec l'église et si vous restez unis dans la charité..."; En d'autres circonstances, cette cérémonie du baiser avait encore plus de simplicité et de grandeur. C'était quand les martyrs ayant déjà beaucoup souffert échangeaient dans l'arène même et sous les yeux des païens ce dernier témoignage de leur union. La passion de Perpétue nous ramène au dernier moment de la journée sanglante. Revocatus, Saturninus et Satorus, déchirés par les bêtes, se sont évanouis dans l'arène. Les valets de l'amphithéâtre ont transporté leurs corps dans le local du spoliaire où tout à l'heure, pour en finir, on les achèvera. Le peuple, dans un moment d'émotion, a accordé la vie à Perpétue et à Félicité mais il se ravise, il demande qu'on ramène les blessés au milieu de l'arène pour assister à leur égorgement. "C'est alors que d'eux-mêmes les martyrs se levèrent et se transportèrent là où voulait le peuple. Ils se donnèrent mutuellement le baiser de paix pour consommer leur martyre selon le rite ordinaire de la foi puis ils restèrent immobiles. Ils reçurent en silence le coup de la mort".

Réalité de l'église, nous avons aimé ranger ces quelques notes sous ce titre. Église qui est, certes, "la grande église catholique répandue dans le monde entier", suivant l'expression du martyr Polycarpe, mais qui est aussi et même premièrement la communauté locale, le petit groupe où l'on vit et qui fait vivre. Il ne faut pas séparer ces deux aspects de l'église. Qui ne connaît pas l'un aura peine à bien comprendre l'autre et à vivre dans son cœur les deux aspects de la charité chrétienne à la fois universelle et concrète.

Présence du Christ

Le martyre n'est pas une épreuve physique, une sorte de performance où la palme reviendrait à l'athlète le plus résistant et le plus endurci. Il est et demeure jusqu'à sa consommation un acte religieux auquel on se prépare d'une façon religieuse et dans lequel le martyr uni au Christ et, pour ainsi dire, identifié avec lui, prolonge sur cette terre son oblation et sa mission rédemptrice. C'est au moins de cette façon que des chrétiens de l'âge des martyrs, martyrs eux-mêmes souvent, ont conçu leur sacrifice. Nous essaierons à leur suite de dire quelque chose de cette mystérieuse présence du Christ en la personne de ses martyrs. Cette présence divine est établie déjà en l'âme par la grâce sanctifiante et la foi mais un des moyens par lesquels elle se développe et, comme nous le verrons, s'approprie en quelque manière l'être du futur martyr pour en faire une victime sainte, c'est l'eucharistie.

Dans une de ses plus belles lettres écrite au pape Cornelius au nom de l'épiscopat africain, Cyprien défend contre les rigoristes la légitimité du droit de pardonner aux apostats afin qu'ils puissent à nouveau combattre dans les rangs de l'église : "Celui-là ne peut pas être apte au martyre que l'église n'arme pas pour le combat et le cœur fait défaut que ne remonte pas, que n'enflamme pas la communion eucharistique...".

Il ne suffirait pas de voir dans ce texte la foi de Cyprien dans la vertu de l'eucharistie source de force. Il y a certainement quelque chose de plus. C'est en buvant à la coupe du Seigneur qu'on se prépare à boire la coupe du martyre. Le lien que Cyprien institue entre ces deux coupes n'est pas uniquement verbal, simple artifice de rhétorique. Ici les mots veulent bien dire ce qu'ils signifient, le parallélisme des expressions est un appel à la réflexion. Il supprime d'une façon concise l'intuition très nette cependant d'un rapport spécial entre l'état de Jésus-hostie et les dispositions intérieures dont le futur martyr doit être pénétré. Dans la lettre suivante, Cyprien revient sur la même idée et, cette fois, d'une manière plus explicite. Ainsi l'eucharistie n'est-elle pas seulement l'aliment qui fortifie et rend possible l'endurance chrétienne, son effet normal est de préparer au martyre, à l'oblation totale. Elle est non pas accidentellement mais comme par essence l'aliment qui fait les martyrs. A y réfléchir un peu, cette conception de l'eucharistie apparaîtrait profonde. D'un mot, elle semble reposer sur cette foi que, dans l'eucharistie, le chrétien reçoit son Seigneur vivant mais en l'état de victime, immolé et

comme anéanti. Dès lors, la conformité spéciale que l'eucharistie peut établir entre le fidèle et le Christ sera une conformité au Christ comme immolé. "Par l'eucharistie, nous annonçons la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne" disait St Paul et cet aliment vivant, mémorial de la passion, a une vertu particulière pour nous unir au Christ comme victime. Celui qui le reçoit sait qu'il reçoit son Dieu immolé. Il accepte d'en subir les opérations transformantes et l'efficacité assimilatrice. "Si chaque jour le sang du Christ leur est donné à boire, c'est afin qu'ils soient en état de verser eux-mêmes leur sang pour le Christ".

Mais aussi bien l'eucharistie ne nous établit en état de victime qu'en nous rendant présent, plus présent à nous-mêmes que nous-mêmes, celui qui est la victime en tant qu'elle nous incorpore à lui. Cette présence du Christ en ses martyrs confère à leur sacrifice une dignité métaphysique supérieure. C'est ce que nous pouvons considérer maintenant.

C'est dans sa lettre aux mineurs de Sigus que Cyprien a précisé avec le plus de vigueur cette idée d'une communauté étroite, d'une quasi identité entre l'état de Jésus immolé, abaissé dans l'eucharistie et par ailleurs souffrant et immolé dans son martyr. L'assimilation de l'oblation du martyr à l'oblation eucharistique semble complète. Déjà le vieil Ignace d'Antioche avait écrit : "Je suis le froment de Dieu et je suis moulu par la dent des bêtes pour devenir le pain immaculé du Christ. Ce n'est pas là, notons-le bien, une doctrine ésotérique ou l'exagération oratoire de quelques exaltés, c'est la doctrine prêchée à tout le peuple chrétien, fondée sur les vérités dogmatiques les plus certaines.

C'est là, on l'aura reconnue, la haute doctrine de saint Paul : "J'achève dans mon corps ce qui manque à la passion du Christ". Non pas qu'il manque quelque chose à la passion du Christ qui est parfaite et achevée, ayant été opérée en puissance par le Christ, mais de même que chaque messe actualise dans le temps l'oblation unique du Christ en permettant aux fidèles de s'y joindre et de se l'approprier explicitement, de même peut-on penser que les souffrances des chrétiens détaillent et actualisent les souffrances rédemptrices du Christ en y joignant d'une façon actuelle les membres de son corps mystique.

Là encore c'est une doctrine que le peuple chrétien a comprise dès l'origine, voyant dans le sang des martyrs l'élément d'un sacrifice de rédemption. A une époque où l'on considérait volontiers que la grâce une fois perdue ne peut plus être recouvrée parce qu'il y faudrait, pensait-on, comme un nouveau baptême et une seconde rédemption, le sang des martyrs passe pour avoir la vertu d'effacer les fautes et d'engendrer de nouveau la vie. Peu nous importe les abus auxquels cette croyance finit par donner lieu. Le sang des martyrs n'avait cette efficacité rédemptrice qu'en union et par l'union à celui du Christ-Dieu dans l'unité organique du corps mystique constitué en église visible et hiérarchique. Au 3^{ème} siècle, à Carthage, le peuple aurait cru volontiers que le sacrifice des martyrs avait par lui-même une efficacité rédemptrice et que le bénéfice de cette rédemption pouvait être appliqué par le martyr à qui bon lui semblait. Cette erreur est significative. Mieux qu'aucun témoignage littéraire, elle nous fait reconnaître avec quelle plénitude la piété des chrétiens vénérât dans les martyrs la présence d'un plus grand qu'eux, continuant en eux à s'offrir et à racheter le monde. Il est une croyance populaire dont l'examen un peu prolongé nous détournerait sans doute de notre propos. Mais elle est bien émouvante et, plus encore peut-être que tout le reste, elle nous fait toucher du doigt le réalisme impressionnant de cette foi dans la présence du Christ. Souvent témoins de l'endurance héroïque de certains de leurs frères, les chrétiens en étaient venus presque communément à penser qu'au moment du martyr le Christ se substituait à son serviteur pour souffrir à sa place : "C'est la chair d'un autre qui souffre quand l'âme est au ciel". La formule est magnifique dans sa sobriété et nous savons que cette foi soutint les courages de beaucoup, calma les vertiges et les angoisses de bien des imaginations, que les longueurs interminables de la prison, l'attente du dernier jour, l'horreur réelle de ce qu'elles savaient qui les attendait risquait peut-être de faire chavirer. Il faudrait mettre bien des choses sous le terme de présence et sans doute n'existe-t-il pas de mot qui dise de façon adéquate l'intimité des rapports personnels de chaque chrétien avec le Christ et, en même temps, la participation substantielle par laquelle chacun d'eux continue mystiquement sur cette terre sa vie, la même vie. Nous avons surtout relevé dans nos vieux textes les passages qui semblaient exprimer cette unité métaphysique du chrétien avec le Christ. Ce n'est pas que l'idée de relations personnelles avec Jésus en soit absente, on le pense bien. Jésus n'est pas seulement présent au martyr comme celui qui est la vie, sa vie, le fondement de son existence régénérée, il est présent aussi à côté de lui comme le conseiller, le consolateur, le protecteur, l'ami très aimant, comme une personne près d'une autre personne. Mais sans doute cette manière de concevoir la présence du Christ nous est-elle plus naturellement familière, l'autre nous paraît toujours, quoique nous en ayons, une idée un peu abstraite, spéculative. N'importait-il pas de constater comment à cette époque de lutte et d'action la piété des chrétiens se nourrissait de ces hautes doctrines, reconnaissant par la foi en chacun des leurs non pas seulement un serviteur du Christ, un ami du Christ, un "autre" Christ, mais en un certain sens le même Christ, le Christ lui-même. Parce qu'il n'y a qu'un Christ dont la vie se communique aux hommes, conférant en puissance à chacun d'eux une dignité et une efficacité divine, une force divine, présent en eux.

Le monde et la joie

Il est un développement qui revient assez fréquemment dans la littérature des exhortations au martyre, c'est celui qui se rapporte au sens de la persécution. On devine que les chrétiens ont ressenti vivement le scandale que c'est que la vérité soit persécutée et haïe. Le sentiment qui paraît avoir dominé chez beaucoup d'entre eux lors du premier choc n'est pas tant l'affolement ou la peur mais une sorte d'inquiétude et de trouble plus profond, plus métaphysique et où entre déjà peut-être quelque élément de doute : une âme droite et simple aura toujours peine à comprendre que la vérité puisse être persécutée de bonne foi. Il est presque normal que son premier mouvement soit une inclination à douter que ce qu'on peut haïr si fort autour d'elle soit vraiment la vérité. Ce sera là la tentation.

Cyprien, Origène, tous ceux qui avaient charge d'âmes se sont efforcés de prémunir les chrétiens là contre : "Le Seigneur nous a prédit tout cela à l'avance", écrit Cyprien et il rappelle à ses fidèles la parole de saint Pierre en sa première épître : "Ne soyez point surpris de l'incendie qui s'est allumé au milieu de vous et ne vous découragez pas comme s'il vous arrivait quelque chose d'extraordinaire". Rien n'est plus normal que les persécutions.

Pour répondre à l'inquiétude et supprimer le scandale, les penseurs chrétiens se font du monde une conception assez nettement dualiste. La lutte de Dieu et du démon se poursuit dans le monde. Les persécutions en sont un épisode et s'expliquent uniquement par la haine de l'esprit mauvais contre les fils de Dieu.

Dans leur manière de concevoir l'action du démon et surtout de la détailler, de la reconnaître dans le moindre épisode, tels et tels orateurs nous paraissent bien avoir manqué parfois de mesure. Il faut dépasser cette imagerie et atteindre la conception métaphysique qu'elle recouvre.

"Le monde nous hait parce que nous avons passé de la mort à la vie", disait déjà saint Jean. Origène ne se lassera pas de citer cette parole et de lui faire écho tout au long de son *Protrepticon*. L'idée directrice du traité apparaissait d'ailleurs bien nettement et la même dès les premières lignes de l'ouvrage. L'homme, dès qu'il est arrivé à un certain point de son développement spirituel, dès qu'il a passé l'âge où l'on se nourrit de lait, voit normalement la tribulation fondre sur lui. Mais ce n'est pas sans espérance.

Il y a là une vue profonde de la réalité du mal. Désormais, du fait du péché, tout est désaxé dans le monde. On ne peut plus aller vers Dieu sans souffrir. Dès qu'un homme se met à marcher sur les traces du Christ, la croix s'approche de lui et, tôt ou tard s'il reste fidèle, et d'autant plus tôt qu'il s'engage plus à fond et marche plus vite, elle finira par l'écraser. Le Christ est venu apporter dans le monde non pas la paix mais le glaive et il suscite à l'homme des ennemis dans sa propre maison. D'après la tradition évangélique, Cyprien rappelle à ses correspondants le scandaleux massacre des innocents : dès que le Christ paraît et à cause de lui, aussitôt le monde se souille de sang. C'est aussi dans ce sens que témoigne l'histoire de tous les justes persécutés depuis le commencement du monde : Abel, Jacob, David, Elie, Zacharie..., toutes ces figures combattantes et souffrantes se lèvent à l'appel de Cyprien pour venir rassurer le futur martyr et l'instruire par leur exemple. L'évêque conclut par une exhortation dont le trait final va s'élever au sublime : "Si donc nous nous sommes véritablement donnés à Dieu, si nous marchons sur les anciennes et saintes traces des justes, ne faisons point difficulté de passer par les mêmes épreuves et les mêmes souffrances, nous estimant heureux de nous rencontrer en un temps où la foi et la vertu sont si florissantes qu'on ne peut plus compter comme autrefois le nombre de ceux qui signalent leur valeur par le martyre. Que personne donc ne croie qu'il est difficile d'être martyr puisque le nombre des martyrs est innombrable".

On voit par ce passage que la conception de Cyprien, si elle ose être courageusement réaliste et reconnaître la place que tient le mal dans le monde, si elle fait de la vie chrétienne un combat permanent terminé par une mort douloureuse, n'en est pas moins à l'opposé de tout pessimisme et de tout jansénisme. Elle s'épanouit en un cantique de confiance et d'adoration.

Cette conception du monde considéré comme pécheur et ennemi de Dieu se trouve avoir une conséquence qui vaut d'être signalée et à laquelle on ne songerait point tout d'abord. Elle inspire aux chrétiens beaucoup de douceur pour leurs persécuteurs qui leur apparaissent d'une façon générale plus dignes de pitié que de haine. Évidemment il ne faudrait rien exagérer. Une des pensées dans lesquelles le martyr s'entretient le plus volontiers, c'est, avec la perspective du ciel, celle des peines que subiront à leur tour ces persécuteurs qui le tourmentent ici-bas. On reconnaît que, dans beaucoup de cas, le châtement qui frappe les païens ne punit pas tant leur haine persécutrice que leur incrédulité coupable. Si le chrétien s'en réjouit, ce n'est pas tant comme d'une revanche personnelle que comme d'un rétablissement des droits de Dieu. C'est le sens du texte de Cyprien qui conclut : "Triste dénouement de votre orgueil et d'une fastueuse opulence qui s'est dissipée comme l'ombre". D'ailleurs, plus révélatrice qu'aucun texte et plus décisive en tout cas, est l'attitude même des chrétiens. Dans nos actes authentiques, point de ces déclamations contre le juge, point de ces injures dont sont remplis les actes apocryphes. Souvent même aucune trace d'hostilité. Cyprien se borne à répondre aux magistrats qui l'admonestent ou le menacent : "Faites ce qui vous a été ordonné" et, sur le lieu du supplice, il fera compter 25 pièces d'or au bourreau. Cette attitude est logique, pleinement d'accord avec l'idée que les chrétiens se font de l'origine et du sens de la persécution. De tous ceux qui leur en veulent; il dirait volontiers ce que le Christ avait dit de ses bourreaux : "Ils ne savent pas ce qu'ils font". Le proconsul pas plus que le bourreau ne sont pleinement responsables : tous, ils sont menés. Le mal se fait par eux sans qu'ils le sachent, sans qu'ils le veuillent.

L'essentiel serait de les éclairer, de les détromper, de les arracher à cette incrédulité dont tout le mal procède. Ce sont ces sentiments qui inspirent Cyprien dans un des passages les plus éloquents et les plus vraiment chrétiens : "Retournez-vous, tandis qu'il en est temps, vers la vérité et le salut éternel. Tournez vers Dieu vos esprits dans la crainte de Dieu. Ne prenez point plaisir à exercer dans le monde, au milieu d'hommes justes et doux, une tyrannique et vaine domination. Rappelez-vous qu'à la campagne aussi, au milieu des champs cultivés et des moissons fertiles, dominant l'ivraie et la folle avoine..." Et l'évêque offre à ses adversaires de les guider lui-même sur le chemin du vrai.

Revêtu du Christ et non pas seul, devenu un autre Christ et, dans un certain sens, le Christ lui-même, en butte non pas à l'hostilité des hommes mais à la haine du démon, le martyr apparaît comme le héros d'une lutte supérieure. Son témoignage n'est pas un accident historique mais se replace comme l'un de ses épisodes dans le déroulement de la lutte immense du Christ contre le mal. Cette conception grandiose qui fait du martyr le signe visible de la lutte métaphysique qui se poursuit entre le bien et le mal à travers l'histoire du monde est très nette chez Cyprien et Origène : "Dieu nous regarde combattre et, étendant ses regards sur ceux dont il a daigné faire ses enfants, il se réjouit au spectacle de leur combat..."

C'est le Christ qui couronne le martyr mais c'est aussi le Christ qui combat dans le martyr et le combat du martyr peut être appelé de la façon la plus stricte le combat du Christ. Ainsi tout le drame du martyr se trouve transposé sur un plan supérieur où il reçoit un sens et une valeur cosmique. Le plus humble des chrétiens, lamentablement torturé dans les cachots de quelque préfecture perdue, saura connaître sa grandeur : "Non moins que Paul vous pouvez dire : Voilà que nous sommes devenus un spectacle pour le monde, pour les anges et pour les hommes. Car c'est bien l'univers entier qui va nous voir lutter la lutte du Christ..."

En même temps qu'elle constitue le martyr dans un état de grandeur incomparable, il semble aussi que cette conception du monde que nous avons appelée dualiste, soit la source de sa joie. On pourrait distinguer comme deux aspects de cette joie ou plutôt elle semble avoir eu comme deux sources principales. Elle jaillit d'abord de la persécution même car une fois qu'il a reconnu le monde comme pécheur et désaxé par le péché, le chrétien reconnaît dans la persécution un indice qu'il est dans le bon chemin. Jadis la persécution le scandalisait, elle risquait de l'induire à douter qu'il marchât dans le sens du vrai, désormais elle l'en assure, elle l'affermir dans sa foi. Ainsi la persécution s'est faite signe d'élection. Le martyr n'est pas tant une épreuve qu'un bonheur, une récompense et les martyrs, on ne saurait les plaindre, mais bien plutôt on les envie car on les voit déjà marqués, dans leurs souffrances mêmes, du sceau de la gloire divine..

Cette joie du martyr, elle éclate partout et c'est bien une vraie joie, non pas un fardeau de gloire qu'on porte plus ou moins courbé, mais une véritable allégresse. Ouvrons "la passion de Marien et Jacques", deux modestes clercs africains. Au cours d'un voyage en Numidie, ces deux personnages, accompagnés d'un laïque anonyme qui écrivit plus tard leur histoire, arrivent aux environs de Ciria. Justement la persécution y sévit et les trois amis ne l'apprennent qu'une fois parvenus aux abords immédiats de la ville. "Alors Marien et Jacques comprenaient que le Christ avait dirigé leurs pas". De fait, deux jours après, un détachement de soldats s'arrête devant la maison où ils étaient descendus. On les arrête. Quand Marien a été décapité, sa mère exulte : "Maintenant, elle était tranquille sur le sort de son fils, elle se félicitait non seulement pour lui mais encore pour elle-même qui avait eu un tel enfant".

Peut-être y-t-il dans les manifestations et l'expression exubérante de cette joie quelque chose qui nous inquiète, un excès qui nous trouble un peu. N'oublions pas que tout ceci se passe en Afrique. Mais si nous préférons autre chose, prenons, dans la correspondance de Cyprien, une lettre qui n'est pas de lui mais d'un de ses meilleurs chrétiens, Celerinus, lettre adressée à Lucianus, un autre chrétien de Carthage emprisonné pour sa foi : "En vous écrivant cette lettre, je suis joyeux et triste. Joyeux d'avoir appris que vous avez été appréhendé pour le nom de Notre-Seigneur; triste parce que, depuis le jour où je vous ai accompagné à votre départ, je n'ai reçu aucune lettre de vous. Je demande cependant au Seigneur qu'en souffrant pour lui vous soyez lavé dans le sang du martyr avant que ma lettre vous touche mais, si elle vous touche encore vivant, je voudrais bien que vous y répondiez. Je crois bien que, quand même nous ne nous verrions plus en ce monde, nous nous embrasserons dans l'autre sous les yeux du Christ. Demandez que je sois digne, moi aussi, d'être couronné avec vous".

"Quelle gloire plus grande, quel plus grand bonheur peut-il échoir à un homme que de confesser le Seigneur au milieu des bourreaux" écrivent de Rome à Cyprien un groupe de prêtres emprisonnés. Ainsi de tous les coins de l'horizon, c'est un cri de joie qui s'élève et d'action de grâce.

Le second élément que nous pourrions discerner dans cette joie, à côté de la joie propre du témoignage, c'est la joie du ciel qui vient. C'est une joie qui pourrait être le lot de tout chrétien fidèle et qui ne serait pas particulière aux martyrs si ce n'était leur confession qui leur donne justement une pleine assurance d'être sauvé et le sens très vif de la proximité de l'au-delà. La pensée du ciel, réalité qui paraît si lointaine à tant de chrétiens, qui les laisse si froids, les martyrs peuvent en vivre parce qu'ils ont souffert.

Dans la manière dont il étreint par avance et comme en espoir cette joie du ciel, chacun manifeste encore sa spiritualité propre. Ignace d'Antioche y voit surtout la possession définitive et intime du Christ : "J'aime mieux mourir pour le Christ Jésus que de régner jusqu'aux extrémités de la terre. C'est lui que je cherche, ce Jésus qui est mort pour nous. C'est lui que je veux..."

Origène est plus intellectuel : "Qu'attendons-nous pour laisser de côté ce corps de mort, pour nous libérer des liens de la chair et du sang afin de jouir avec le Seigneur Jésus"

Mais à côté de ces textes, il faudrait dire aussi ces rêves bienfaisants et consolateurs qui venaient au fond des prisons visiter, rafraîchir les confesseurs de la foi et leur donner un avant-goût du paradis. Quand un symbolisme intempestif ne vient pas compliquer ces visions, elles sont en général très fraîches, pures et reposantes. A ces hommes habitant un pays de soleil, le ciel apparaît le plus souvent comme un beau jardin, très vert. Quelquefois sur les pelouses, des personnages, un berger à cheveux blancs au milieu de ses brebis, des anges brillants, de grandes foules vêtues de blanc, comme dans l'Apocalypse. On n'en finirait pas de citer tous les textes où s'exprime avec des nuances parfois très diverses et très délicates cette joie débordante qui semble avoir constitué vraiment, au milieu même des épreuves, l'atmosphère où se mouvaient les martyrs.

Les vieux exemples de foi qui attestent la grâce de Dieu et qui édifient l'homme ont été consignés par écrit pour que cette lecture, en évoquant les choses, serve à honorer Dieu et à reconforter l'homme. Pourquoi ne pas noter aussi les exemples nouveaux qui présentent également cette double utilité ? A leur tour, ces modèles nouveaux deviendront anciens et la postérité les estimera, bien qu'aujourd'hui en leur temps, on leur attribue une moindre autorité à cause d'un parti pris de vénération pour l'antiquité. Mais c'est affaire à ceux qui apprécient d'après le nombre des générations, la puissance pourtant toujours la même, d'une même Esprit. Au contraire, on doit estimer plus grandes, étant les dernières, les manifestations plus récentes puisque la grâce doit déborder de plus en plus dans les derniers temps du monde. C'est en ces termes que le narrateur de la "passion de Perpétue" introduit son récit, prenant délibérément parti pour les "modernes". Les temps sont arrivés qu'il prévoyait, les temps où l'on considérerait comme ancien ce qui était pour lui actualité contemporaine. Pour le lecteur du 20^{ème} siècle, le martyre de Perpétue n'est guère moins lointain que le martyre des frères Macchabées et tant d'autres épisodes bibliques auxquels songeait sans doute notre narrateur. Si bien que pour rester fidèles à son esprit, il nous faut prendre vis-à-vis de son récit et de tous autres récits du temps des martyrs l'attitude qu'il prenait lui-même vis-à-vis des récits de la bible. Il nous y invite quand il nous demande de déposer "tout parti pris de vénération pour l'antiquité" dans la mesure où ce serait une injure à notre temps et une méconnaissance de ses possibilités spirituelles.

Telle est la dernière leçon que nous retirerons de notre commerce avec les les martyrs. Une étude d'histoire de la spiritualité manquerait son but si elle avait pour effet de détourner et de confisquer nos regards au bénéfice du passé. C'est en vivant profondément du présent, en l'aimant passionnément, en sachant y reconnaître tous les passages de Dieu, que l'on devient capable d'entrer en communion avec le passé de l'église.

209 - La Noël d'été - Saint Jean-Baptiste

La naissance de Jean-Baptiste

"Il y eut un homme envoyé de Dieu. Son nom était Jean" (Jn 1,6)

La Noël d'été, c'est ainsi que nos pères appelaient la fête qui célèbre la Nativité de saint Jean-Baptiste. De tout autre saint, la naissance ici-bas disparaît dans l'anonymat des naissances humaines. Lorsque l'église veut élever un de ses enfants au rang suprême d'être déclaré "lumière" pour ses frères, elle le cueille d'ordinaire à sa sortie de ce monde, lorsque, vainqueur du grand combat de la vie, il naît à la gloire du ciel. C'est sa naissance au-delà des frontières du temps qu'elle célèbre de ses chants et de ses prières. Il n'en fut pas ainsi de Jean le Baptiste. Trop de merveilles entourèrent sa naissance si étroitement liée à celle du Christ ! Son lever sur notre terre n'est-il pas comme l'étoile du matin qui voit pâlir et disparaître son éclat tout absorbé dans l'irradiation de l'astre-roi qu'elle annonce et précède ?

Comme à Abraham, père de la race élue, fut donné Isaac, comme à Joachin et Anne fut donnée Marie, la mère du rédempteur, comme à la Vierge fut donné encore plus divinement Jésus, ainsi Jean, lui aussi enfant de la promesse, fut-il donné à Elisabeth et Zacharie, "tous deux justes, marchant dans tous les commandements et observances du Seigneur". C'est dans l'exercice de ses fonctions sacerdotales que Zacharie apprend de l'ange la grâce qui lui est faite et la grandeur future de cet enfant qui lui est donné pour être si peu le sien car la main du Seigneur est déjà sur lui. Zacharie ne lui donnera même pas son nom. Comme celui de Jésus, le nom de Jean viendra du ciel. Mais la naissance de Jean ne passera pas inaperçue car un prodige public attire bientôt l'attention des hommes. Pour avoir un instant douté des paroles de l'ange si contraires aux lois naturelles, comme signe confirmant la promesse, voilà que Zacharie restera muet jusqu'à ce que les choses s'accomplissent. Le peuple qui l'attend au-dehors s'étonne de le voir tant tarder dans le temple. Il en sort enfin "faisant des signes, ne pouvant parler". La foule des Juifs, saisie de crainte, "comprit qu'il avait eu une vision". Pour Elisabeth, "elle se tint cachée durant cinq mois" dans la joie secrète et inattendue de se voir ôtée l'opprobre qui pesait alors sur toute femme en Israël n'ayant pas de postérité. L'ange avait dit à Zacharie au sujet de Jean : "Il sera rempli du saint-esprit dès le sein de sa mère". Tandis que les autres hommes ne reçoivent guère leur mission avant la plénitude de l'âge, on peut dire que celle de Jean reçut en quelque sorte sa consécration dès avant sa naissance.

Ce n'est pas en vain d'ailleurs que l'église rapproche au bréviaire la manière dont Jérémie reçut sa vocation et celle non moins mystérieuse dont Jean reçut la sienne.

”Avant que je t'aie formé au sein de ta mère, je t'ai connu et, avant que tu en sortes, je t'ai sanctifié. Et je t'ai donné pour prophète aux nations” (Jér. 1,5).

Or il arriva, “vers le sixième mois de celle qui était stérile”, qu'un événement important se produisit dans la demeure de Zacharie mais qui n'aurait pas dû dépasser le cadre intime et familial. Marie qui venait d'être visitée par l'ange, mue par l'esprit de Dieu dont elle portait en elle la vivante incarnation, franchit en hâte les montagnes de Judée et arriva chez sa cousine. Ce fut le dialogue que chacun saint, trop grand dans sa simplicité pour être proprement humain. Au salut de Marie, Elisabeth divinement inspirée répond par ces paroles que la terre, depuis, ne se lasse point de redire :”Tu es bénie entre les femmes et béni le fruit de ton sein. D'où vient-il que la mère de mon Dieu vienne à moi ? Dès que le son de ta salutation est arrivé à mes oreilles, mon enfant a tressailli de joie dans mon sein. Heureuse es-tu, toi qui as cru. Ce que le Seigneur t'a dit s'accomplira”. Et Marie, si bien comprise et devinée, livre à Elisabeth le grand secret de sa vocation et de sa maternité. Le “magnificat” jaillit de ses lèvres, chant d'allégresse. Aucun cantique de la terre n'a depuis célébré sur un mode aussi magnifique la joie qui ploie la créature sous la grâce divine, joie exaltante qui explose et s'engouffre dans l'âme humaine comme un torrent impétueux qui romprait ses digues. Puis le flot de cette extraordinaire joie s'apaise. Son premier jet vers le ciel retombe sur lui-même, paisible, et creuse son lit en profondeur. La servante du Seigneur prophétise sa gloire future mais elle ne se prévaut que de sa bassesse, c'est en Dieu seul qu'elle s'exalte :”Parce qu'il a regardé la bassesse de sa servante, voici que toutes les générations m'appelleront bienheureuse car il est puissant celui qui a fait en moi de grandes choses”. Ce n'est plus la prière inspirée des siècles de l'attente, celle qui appelle l'heure de la libération. C'est plus que le cantique de Moïse, de Judith ou de Deborah. Une inspiration nouvelle anime celui de Marie. C'est vraiment l'hymne des temps nouveaux, l'hymne de la foi qui sait et qui voit. La terre possède celui dont tant de prières ont hâté la venue, elle le connaîtra bientôt.

Ces deux mères se disaient moins elles-mêmes qu'elles n'exprimaient chacune les ineffables tressaillements de ceux qui, par elles, allaient être. A la voix de Marie, l'ami de l'époux a tressailli, sentant venir à lui son maître. Ainsi Jean fut sanctifié dès le sein de sa mère selon la promesse faite à Zacharie. Ainsi le maître, en venant le premier au-devant de son serviteur, le prévenait-il de sa grâce afin de lui préparer un peuple attentif, afin qu'un petit nombre de coeurs droits sachent reconnaître sa venue et soient capables de recevoir la bonne semence pour la transmettre multipliée aux générations à venir. Qui pourrait dire ce que fut le séjour de Marie chez Elisabeth ? Puissance unifiante de la joie, c'est elle qui rendit si légère la marche de la Vierge à travers les montagnes vers la demeure de Zacharie. Jusque là, seule depositaire de l'immense secret que Joseph ignore encore, Marie a besoin de partager avec un autre coeur la plénitude de joie qui est en elle. Sans trahir la révélation de l'ange, elle peut mettre Elisabeth de partage dans son bonheur puisque cette âme juste est aussi porteuse d'une grâce de choix, complément de celle de Marie. Puissance unifiante de l'amour ! Les sentiments profonds qu'exalte le magnificat trahissent l'âme de la Vierge. Elle en vit par tout elle-même. Elle chante parce son âme est trop pleine. Mais à la différence de l'amour humain qui isole et veut la possession personnelle de l'objet aimé, l'amour divin s'épanche et nourrit les autres. La maison de Zacharie nous apparaît comme la première église visible de ce monde. Jésus en est le centre, Marie le fait rayonner chez ses hôtes et sur l'enfant qui allait venir.

La naissance de Jean réveilla l'attention des esprits déjà émus par tout ce qui était arrivé à Zacharie dans le temple et par la grâce dont Elisabeth était l'objet. Elle devait bientôt redoubler au prodige nouveau qui suivit la circoncision de l'enfant. Lorsque le moment fut venu de lui imposer un nom, parents et amis voulurent lui donner celui de son père selon l'usage. Elisabeth, instruite des desseins de Dieu, s'y opposa. Zacharie consulté, muet toujours, écrivit sur une tablette :”Jean est son nom”. Au même instant, sa langue se délia et, sous l'inspiration divine, il répondit à ses hôtes qui s'interrogeaient anxieusement sur la nature de cet enfant et le sort qui lui était réservé :”Que sera cet enfant ?”, question lourde de tout l'inexprimé qu'elle contient. On attend un sauveur, un libérateur d'Israël. Ne serait-ce point lui ? Comme un écho au cantique de Marie, Zacharie chante le “benedictus” de louange et d'action de grâce, révélation prophétique de la mission confiée à cet enfant, le sien, mais qui devait si peu lui appartenir car la main du Seigneur était sur lui :”Toi, petit enfant, tu seras le prophète du Très-Haut. Tu marcheras devant la face du Seigneur, préparant ses voies. Tu donneras à son peuple la science du salut en la rémission de ses péchés...”.

Voici donc nettement indiquée la mission de Jean ! Ce n'est pas lui l'attente d'Israël, le “désiré des collines éternelles”. Prophète, il le sera autant que les plus grands. Ce qu'aucun d'eux n'avait fait jusqu'ici, il le fera, il entrera dans l'immense champ des consciences qui s'ouvriront à lui, il en sera le réformateur implacable et sévère. C'est lui qui apprendra au peuple “la science du salut en la rémission des péchés”.

Quiconque lit avec soi et recueillement ces deux beaux cantiques pourra difficilement ne pas tressaillir lui-même à toute l'exaltation de vie intérieure dont ils débordent. On a l'impression d'un feu nouveau qui va parcourir la terre. Le foyer d'où part cette chaleur nouvelle qui va l'envahir, la bouleverser, la transformer, est humble infiniment. Rien de plus faible en apparence que cette petite église que nous contemplons tout à l'heure dans la demeure de Zacharie : une vierge presque encore une enfant, Elisabeth et Zacharie, tous deux avancés en âge... Si l'oeuvre de Dieu ne s'accomplit presque toujours qu'avec la collaboration de l'homme, elle n'en exige pas

moins que l'instrument s'efface et disparaisse en proportion même où elle s'accroît. Ainsi en fut-il de cette oeuvre d'amour, la rédemption de l'humanité. Elle devait avoir pour fondement nécessaire la collaboration de l'homme mais aussi l'abnégation totale, l'effacement total de tous ceux qui, de près ou de loin, maintenant et dans la suite des âges, devaient y participer.

De la première enfance de Jean-Baptiste, nous ne savons rien. L'évangile nous laisse à penser qu'il se retira tôt dans le désert, probablement dès qu'il fut en état de pourvoir seul à ses besoins : "L'enfant croissait en esprit et il était dans les déserts jusqu'au jour de sa manifestation en Israël" (Lc 1,80).

La vocation de Jean-Baptiste

"Voilà que j'ai mis ma parole en ta bouche ! Voilà qu'aujourd'hui je t'ai établi sur les nations et sur les royaumes afin que tu arraches et que tu détruises, que tu perdes et que tu dissipes, que tu édifies et que tu plantes" (Jér. 1,9-10)

Avant que la parole de Dieu se fit entendre dans le désert à Jean, fils de Zacharie, durant ces longues années de solitude et de silence dont l'évangile ne nous dit rien, que se passa-t-il dans l'âme du précurseur ? Un examen approfondi de l'oeuvre de Jean lorsqu'il paraît enfin en scène nous le révèle à bon droit comme une ardente préparation à sa double vocation de prophète et de renovateur.

Sans doute, l'esprit de Dieu l'avait sanctifié dès avant sa naissance, marquant déjà d'un sceau spécial celui dont le Christ dirait un jour : "Entre les fils nés de la femme, il n'en est pas de plus grand que Jean". Mais il n'en était pas moins soumis aux lois de la croissance spirituelle comme à celles du développement physique. Toute créature n'arrive que par étapes successives à la plénitude de son être avec cette différence que la croissance physique atteint bien vite son maximum au-delà duquel il n'y a plus que diminution d'être alors que la croissance spirituelle est ou devrait être continue. Seule, la mort y met un terme en la stabilisant. Sans doute, Jean savait par sa mère sa parenté avec Jésus ainsi que les prodiges qui avaient précédé et suivi sa naissance mais il n'est pas probable qu'il l'ait rencontré avant le baptême du Christ.

Don gratuit du ciel, sa vocation est absolument intime. Ce n'est pas le rayonnement divin du Christ subjuguant les foules qui la fait surgir, encore moins une rencontre ou tout autre accident humain. Ce n'est pas non plus à la science des hommes qu'il a recours pour la découvrir en soi, la cultiver, l'approfondir en son total épanouissement. Elle est à la source même de sa vie, elle sourd du fond le plus secret de son être. Il en a la certitude par toutes les évidences intimes qui montent des mystérieuses profondeurs de sa conscience avec le sens infiniment aigu des exigences et des responsabilités qu'elle entraîne pour l'Élu.

Conscient de sa grande mission, "préparer au Seigneur un peuple bien disposé", Jean se retire au désert. C'est là qu'il se façonne à lui-même, par son extraordinaire fidélité, dans la prière incessante et le recueillement le plus profond, cette âme de désir, ardente et patiente, capable de recevoir au jour marqué la révélation personnelle du messie qu'à son tour il montrera aux foules. Avec quel soin jaloux, il se réserve tout entier pour le jour où Dieu l'appellera. Vocation terrible de la sienne, dépossession absolue de tout lui-même. Il tranche de sa vie tout ce qui humainement pourrait en diminuer la disponibilité pour Dieu, tout ce qui pourrait tant soit peu ternir la capacité de son coeur. Deux plénitudes en lui ne sauraient trouver place. Il ne sait rien de nos compromissions humaines. Sa vie n'a de raison que par rapport à celle du Christ dont il est l'annonciateur. Il ne s'appartient pas. De par nécessité divine, il est un "séparé".

L'ange avait dit à Zacharie : "Il ne boira ni vin ni liqueur enivrante". Jean pousse l'ascétisme bien au-delà.

L'évangile le montre tirant sa maigre nourriture des lieux arides où il habite : des sauterelles, de l'eau du rocher, du miel sauvage. Pour vêtement, une peau de bête; pour demeure, quelque excavation de roche; pour compagnons, la solitude et le silence des grands horizons muets. Comme Elie le Thesbite dont il retrace la grande figure, nous ne le voyons pas dans les villes, pas même à Jérusalem. C'est un ermite. Il en revêt l'austérité rude et parfois farouche qui s'imposera plus tard aux foules. Toutefois, s'il se retranche pendant de longues années de la société des hommes, c'est pour mieux se préparer à l'appel direct du Seigneur qui l'enverra bientôt vers eux. Ce qu'il leur porte, il ne l'a pas reçu dans leurs écoles. Aucune des nombreuses sectes existantes chez les Juifs ne peut se glorifier de l'avoir eu pour disciple. L'esprit de Dieu est sur lui et ne le quitte pas. Son inspiration est toute divine : "Voilà que j'ai mis mes paroles en ta bouche !". Durant ces années, il a dû se pénétrer fortement des oracles d'Isaïe, le prophète qui est entré le plus avant dans la connaissance cachée du Christ à venir. C'est en empruntant les paroles du prophète qu'il se révèle aux hommes : "Voix de celui qui crie dans le désert : préparez la voie au Seigneur, rendez droits ses sentiers..."

Comme celle de Jésus, sa venue est aussi annoncée dans les livres saints. De par la tradition des siècles écoulés, de par les révélations plus proches que lui transmirent ses parents mais plus encore par des évidences intimes qui ne trompent point, Jean se sait le précurseur immédiat du Christ. Cependant si parfaite qu'eût été sa préparation intime, elle serait insuffisante pour expliquer son action sur les foules, la rapidité et le succès de sa mission. Nul n'est compris et suivi s'il ne parle à ses contemporains la langue de leur temps, s'il n'accorde pas les battements de son propre coeur au rythme de la vie originale et personnelle qui marque une époque, la fait une en lui imprimant sa physionomie propre par quoi elle se différencie dans l'histoire de celles qui la précèdent et de

celles qui la suivront. Le caractère transcendant du temps qui vit apparaître le Baptiste est assurément l'attente messianique. Israël, opprimé par ses maîtres, attendait dans la fièvre le libérateur promis. Jean parut, synthèse vivante des aspirations et des espérances de la nation juive. Ceci explique son ascendant si considérable sur les meilleurs des Juifs de son époque et la réussite de sa mission. Ainsi, comme tous les apôtres de tous les temps, il n'entraînera vraiment ses frères que s'il sait leur parler leur langage, s'il leur apporte, en plus d'une compréhension parfaite de leurs espérances et de leurs besoins, une réponse aux problèmes spirituels, intellectuels ou sociaux qui agitent leurs âmes. La vraie grandeur de l'apôtre, c'est d'être à la fois très proche de son temps et assez universel pour être suivi et compris des générations à venir. Jean fut tout cela. Il réalise le type parfait de l'apôtre. Il n'était pas la réponse mais il était celui qui l'apportait, celui qui, mettant un sceau à la longue attente d'Israël, dirait un jour : "Celui que vous attendez, il est au milieu de vous". A présent, le maître peut faire entendre sa parole à Jean, fils de Zacharie, le serviteur est prêt.

La mission de Jean-Baptiste

"L'an quinze de l'empire de Tibère César, Ponce-Pilate étant gouverneur de la Judée, Hérode, tétrarque de la Galilée..., la parole de Dieu fut adressée à Jean, fils de Zacharie" (Lc 3,1)

Selon notre manière actuelle de compter, ce serait vers l'an 27 de notre ère que Jean reçut un appel direct de Dieu et commença publiquement son apostolat. L'évangile ne nous le montre ni dans les villes ni dans le temple ni sur les places publiques. Il reste au désert. C'est d'abord aux gens de passage qu'il s'adresse, aux caravanes, aux marchands, aux soldats, à tous ceux qu'il rencontre. En cette année sabbatique, les Juifs ont plus de loisirs pour vaquer aux choses religieuses, les voyages à Jérusalem sont plus fréquents, ce qui permet à Jean d'être assez rapidement en contact avec le peuple. Ceux qui le voient et l'entendent en sont si frappés qu'ils le racontent à ceux qui ne le connaissent pas encore. De partout bientôt, on afflue vers lui "de Jérusalem, de la Judée et des régions voisines du Jourdain".

Cette puissance d'attraction de Jean a bien des causes. Par son aspect, il ressuscite la personne des anciens prophètes, d'Élie en particulier : même costume, même parole enflammée. De l'anachorète, il a l'austérité qui s'impose aux foules. Il se présente souverainement libre en face de tous les pouvoirs établis, religieux ou politiques. Sa parole est vérité, inexorable vérité. Il se distingue des nombreuses sectes de l'époque de toute l'autorité d'une âme uniquement possédée par l'esprit de Dieu. La foi en sa mission est profonde et lui communique cette éloquence passionnée, violente et parfois farouche jusque dans le choix des images qu'il emploie. La puissance de cette personnalité surgie de la solitude frappe tous les esprits, soulève les foules. Les prodiges qui ont marqué sa naissance reviennent en mémoire et on se demande comme jadis : Quel est cet homme ? Ne serait-ce pas le messie ou Elie redescendu du ciel pour précéder sa venue ? Son prestige est grand sur ses concitoyens par sa vie qui est une prédication vivante. Pour avoir le droit de parler aux hommes le langage qu'il leur a tenu, ne fallait-il pas qu'il soit lui-même irréprochable dans ses voies ? L'héroïsme d'une telle vie était pour le remords et la condamnation d'un grand nombre car tous, amis et ennemis, reconnaissaient en lui celui qui a construit sa vie sur d'autres valeurs que les seules valeurs humaines.

Quel message apportait-il au monde alors que, depuis longtemps, les prophètes se taisaient en Israël ? Il annonce la venue prochaine du Christ. Il annonce la nécessité de "préparer sa voie au Seigneur" selon ce qui est écrit dans Isaïe : "Rendez droits ses sentiers. Tout ravin sera comblé, toute montagne abaissée, les chemins tortueux deviendront droits et les raboteux seront unis. Alors tout chair verra le salut de Dieu". Pour voir le salut de Dieu, il faut avant tout que s'opère un renversement complet dans l'idéal religieux d'Israël. Ce ne sont ni les sacrifices propitiatoires ni l'agneau immolé ni les purifications multiples mais toutes extérieures de la loi qui préparent la voie du Seigneur. Jean, et c'est en cela qu'il est un novateur, fait passer sur le plan purement intérieur et personnel l'idéal religieux du vieil Israël. Depuis si longtemps, les gardiens de la loi l'avaient vidée de son esprit pour n'en retenir que la lettre. Jean demande à ses auditeurs une coopération active et personnelle à la préparation de l'avènement du royaume des cieux. Pour cela, la pureté du cœur est requise, recouverte par la confession des péchés symbolisée par un rite, celui du baptême.

Il sait combien sont charnelles les espérances d'Israël dans l'attente du messie. Il sait les plaies profondes qui rongent les âmes, l'hypocrisie des Pharisiens confiant dans leur fidélité aux observances judaïques, le matérialisme et le scepticisme des Sadducéens, l'orgueil des Esséniens se faisant fort de leur pureté légale... Jean sait tout cela. Son regard comme sa parole pénètre les consciences. Aussi n'hésite-t-il pas à employer le fer et le feu pour essayer de les assainir, s'il en est encore temps. Le Christ vient, "il a le van dans la main pour nettoyer son aire et amasser le froment dans son grenier. Quant à la balle, il la brûlera dans un feu inextinguible". Sa parole terrifie. Voyant venir à lui, couverts d'une fausse humilité, ceux qui veillent sur les destinées religieuses de la nation, il n'hésite pas à étaler au grand jour leur mensonge intérieur : "Race de vipères, qui vous a appris à fuir la colère à venir ? Faites donc de dignes fruits de pénitence". En vain se targuent-ils de leur ascendance, leur titre d'enfants d'Abraham n'est pas une garantie suffisante pour les rendre participants du royaume de Dieu car Dieu "peut, de ces pierres, susciter des enfants à Abraham". Sa parole n'est pas toujours

aussi vengeresse, il en tempère la violence selon la nature intime de ceux qui s'approchent de lui. Comme il en sera plus tard avec Jésus, ce sont d'abord les humbles, les méprisés qui viennent à lui et l'interrogent dans leur entière bonne volonté : "Que devons-nous faire ?". Aux uns, il ouvre la voie de la charité : "Que celui qui a deux tuniques en donne une à celui qui n'en a pas", aux collecteurs d'impôts : "N'exigez rien de plus que ce qui vous est demandé", aux soldats : "Ne molestez personne, contentez-vous de votre solde". Tandis que l'aristocratie religieuse et les classes dirigeantes refusaient son baptême, le peuple des petites gens accourait en foule aux rives du Jourdain, confessant ses péchés et se faisant baptiser par lui.

Le succès de Jean était trop notoire, il remuait trop les castes de la société pour ne pas éveiller l'inquiétude des pouvoirs publics. Il en sera toujours ainsi. Dès qu'une personnalité sort de son cadre habituel par le rayonnement de sa vertu ou de son génie, les pouvoirs s'en inquiètent aussitôt. Alors c'est la vieille lutte entre la vie qui progresse, qui jaillit hors des voies anciennes vers des voies nouvelles et les forces conservatrices, gardiennes d'un passé vénérable sans doute mais qui ne sont plus toujours à la mesure de l'humanité en voie de croissance. Le Sanhédrin s'émut vivement de tout l'ébranlement causé par le Baptiste. Une ambassade lui est envoyée : "Qui es-tu ? Es-tu Elie ? Es-tu le messie ? Pourquoi baptises-tu ?". La réponse de Jean : "Moi, je baptise dans l'eau mais le Christ vous baptisera dans l'esprit-saint et le feu" comme pour dire : mon baptême n'est qu'un symbole, il n'ôte pas le péché car seul le Christ a le pouvoir de rétablir en son intégrité ce qui a été souillé car il tient sa vertu de l'esprit-saint. L'eau ne fait que laver mais le feu consume, c'est la purification suprême. Et il leur annonce explicitement : "Au milieu de vous il est quelqu'un que vous ne connaissez pas, qui vient après moi et dont je ne suis pas digne de délier la courroie de sa sandale". A ce moment, Jean semble être au point culminant de son oeuvre. Cependant il ne connaît pas encore le Christ. Son rôle ne sera parfaitement rempli qu'au jour où il l'aura montré à la foule. Comment pouvait-il le reconnaître parmi tous ceux qui se pressent chaque jour sur les rives du Jourdain ? La voix de l'esprit lui avait révélé : "Celui sur qui tu verras l'esprit descendre et demeurer, c'est lui qui baptise dans le feu". Jean attendait dans la joie et l'espérance, en exhortant sans cesse et en baptisant les foules, cette heure unique de sa vie, l'heure grande entre toutes, qui expliquerait à la fois sa naissance et sa mission.

Des Galiléens vinrent aussi se faire baptiser par Jean sur les bords du Jourdain. Jésus était avec eux. Il descendit à son tour dans le fleuve. Jean le reconnut au signe indiqué par l'esprit et, après une humble résistance, il le baptisa. "Jésus remonta aussitôt de l'eau. Voici que les cieus furent ouverts pour lui. Il vit l'esprit de Dieu descendant vers lui comme une colombe et une voix disait : Celui-ci est mon fils bien-aimé en qui je me suis complu". Ainsi le baptême donné par Jean fut l'occasion d'une intervention directe de Dieu. Le Père témoignait lui-même de la filiation divine du Christ.

Cette rencontre semble avoir exercé une action profonde sur l'âme du précurseur et mis le sceau à sa mission. Il ne dit plus que celui qu'ils attendent vient après lui mais qu'il est là, au milieu d'eux : l'agneau qui ôte le péché n'est pas celui qu'on immole chaque jour sur l'autel des holocaustes, l'agneau de Dieu qui a le pouvoir d'effacer le péché du monde, le voici. Il montrait à ceux qui l'entouraient Jésus qui venait à eux après son long séjour dans le désert. Reprenant le témoignage intime reçu de l'esprit qui était en lui, il ajoutait avec une autorité mêlée de force et de douceur : "C'est bien vrai ce que j'ai vu et j'ai rendu témoignage que celui-ci est l'élu de Dieu". L'entendant, deux de ses disciples se détachèrent de lui et suivirent le nouveau maître qui leur était montré. C'était André et celui que Jésus aimait.

Jusqu'ici nous ne connaissions de Jean que l'anachorète sévère à lui-même et aux autres, le prédicateur austère de la pénitence dont la parole ardente met à nu les consciences, flagelle les vices des hommes et les terrifie dans l'attente des jugements de Dieu, le serviteur zélé mais rude du maître auquel il doit préparer sa voie. Après le baptême de Jésus, un autre aspect de l'âme du Baptiste se découvre à nous. Il semble avoir subi, en cette courte rencontre, l'inexprimable ascendant du jeune messie, fait de douceur sereine, de mansuétude, de calme, irradiation de l'amour dont son coeur est tout plein. Il est assez singulier que ce soit au plus austère des prophètes que nous devons les appellations les plus tendres pour désigner les rapports intimes du Christ avec l'humanité. Il est avant tout "l'agneau de Dieu". Comment caractériser d'une manière plus profonde l'humilité et la douceur enveloppante du maître et son état de victime vouée à l'immolation pour le rachat de l'humanité ? Rien qu'à prononcer ces mots, l'âme se sent déjà émue et ouverte à l'amour.

Plus tard, les disciples de Jean, en contestation avec ceux de Jésus, viendront trouver leur maître dans l'espoir d'en être appuyés : "Celui qui était avec toi au-delà du Jourdain, voilà qu'il baptise aussi et tout le monde va à lui". Leur fidélité les égare, ils ne savent même pas la grandeur de leur maître en qui ils croient trouver les mêmes petites choses qu'en eux. La réponse de Jean est sublime. Elle est pour nous la révélation de la grande âme si attachante du Baptiste : "Il n'appartient pas à l'homme de prendre ce qui ne lui a pas été donné du ciel". A quoi bon toutes ces discussions ? J'ai été la voix du désert, j'ai reçu cette mission de Dieu, elle n'est pas de moi et vous-mêmes, vous me rendez témoignage que j'ai dit : je ne suis pas le Christ mais j'ai été envoyé devant lui. Jean, atteignant sa vraie grandeur, s'élève tout à coup au degré suprême de la charité qui est l'effacement total de soi-même dans l'amour de l'objet aimé. C'est le renoncement parfait à soi. Sa joie pleine est de disparaître afin que brille seule sur les hommes la grande lumière de Jésus. Cette âme si forte clôt sa mission par un cri d'une infinie tendresse : "Celui qui a l'épouse est l'époux mais l'ami de l'époux qui se tient là et qui l'entend éprouve la

joie la plus vive à cause de la voix de l'époux. C'est bien là ma joie qui est à son comble. Il faut qu'il croisse et que je diminue".

Il n'est pas l'époux, ce n'est pas à lui qu'ira le meilleur du coeur des hommes mais il se sait l'ami de l'époux et, pour entendre seulement sa voix, son âme tressaille d'allégresse. A l'époux, tous les regards, toutes les adorations des créatures. Quant à lui, il s'efface comme l'aurore devant le jour qui vient. Le Christ monte à l'horizon et Jean s'abîme dans la joie. Toi qui, de tous les disciples du Christ, sut peut-être le mieux l'aimer, tu peux maintenant disparaître, ta tâche est bien remplie.

L'emprisonnement de Jean-Baptiste

"Car alors Hérode avait fait arrêter Jean et l'avait enchaîné et mis en prison à cause d'Hérodiade, la femme de son frère Philippe" (Mt 14,3)

Après le baptême de Jésus, Jean continua son ministère quelque temps encore. Sa voix, un moment adoucie par la révélation divine du messie, retentit de nouveau, inflexible et sévère. Un scandale princier désola les justes d'Israël. Hérode, ayant renvoyé sa femme légitime, vit une union coupable avec celle de son frère. Aucune puissance humaine ne peut alors arrêter Jean qui s'élève en vengeur de la justice et du droit méprisé. Il n'est pas de ceux qui, devant les grands, retiennent la vérité captive. Il retrouve toute sa véhémence passée, lorsqu'il tonnait contre les Pharisiens, pour reprocher publiquement à Hérode le scandale de sa conduite. Depuis que le "non licet" de la conscience inflexible devant la force retentit à ses oreilles, Hérodiade voue une haine implacable au Baptiste. Hérode, dépendant, hésitant et faible, ne voulait pas le faire mourir car il savait l'ascendant du prophète sur le peuple dont il craignait d'éveiller la colère au cas où Jean serait inquiété. Toutefois, prenant prétexte des dissensions qui s'élevaient depuis quelque temps entre les disciples de Jean et ceux de Jésus, il feignit de vouloir sauvegarder la sécurité de Jean et le fit incarcérer dans la forteresse Machéronte aux frontières de l'Arabie et de la Pérée. Ceci se passait vers l'an 28 de notre ère. Tout prisonnier que fut Jean, il n'en gardait pas moins une liberté relative dans ses contacts avec le dehors. Ainsi en sera-t-il de saint Paul qui, enchaîné, n'en continue pas moins à écrire aux chrétiens de son temps. Nous voyons les disciples de Jean aller et venir à ses côtés, établissant entre lui et le monde un contact permanent. Ils le tiennent au courant des faits et gestes de Jésus dont Jean devait suivre passionnément l'oeuvre naissante.

Pour une âme aussi forte et active que celle de Jean, l'inaction devait peser lourd. Il ne peut plus rien pour aider le Christ et le règne de Dieu est si loin encore, les difficultés si grandes pour le jeune messie. Jean sait tout cela dans la lumière intérieure qui ne le quitte pas. Sa voix avait remué les foules, c'est vrai, mais combien était petit le nombre des âmes qui avaient compris sa mission et répondaient pleinement à son appel. Combien étaient prêts à reconnaître et à accueillir la "vraie lumière" qui se levait sur le monde ? Ses disciples, même les plus zélés, lui sont un sujet de douleur. Leur jalousie et leur défiance supportent si mal l'influence croissante de Jésus. Il en souffre comme d'un échec. Le plus pur de sa vie, le meilleur de son âme, son amour du Christ, sa foi en Jésus, messie promis et venu, il n'a pas réussi à les leur inculquer. Ne les voit-il pas souvent faire cause commune avec les ennemis de son maître ? Comme tant d'autres Juifs, ils attendent un messie triomphant qui renouerait la chaîne des glorieuses destinées du peuple élu. Or ce Jésus semble si peu s'en soucier, lui qui n'est entouré que de si petites gens. D'ailleurs qu'est-ce, ce royaume qui n'est point de ce monde ?

C'était peu après la résurrection du fils de la veuve de Naïm. Ce miracle transcendant avait fait grand bruit "dans toute la Judée et dans tous les pays dalentour". Les disciples de Jean lui rapportèrent tout cela, c'est-à-dire non pas seulement le miracle mais encore les commentaires de l'opinion publique qui ne devaient pas manquer de l'accompagner. Ce miracle les a-t-il convertis ? A partir de ce moment donnèrent-ils leur adhésion au Christ ? Jean dut avoir devant les yeux la vision de l'inutilité d'une vie entièrement tendue vers un seul but : amener les hommes à reconnaître en Jésus le messie. Il avait lui-même échoué mais ce qu'il n'a pu faire, le Christ le fera. Confiant dans l'esprit qui l'assiste toujours, il envoie vers Jésus deux de ses disciples avec ce message catégorique : "Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ?", obligeant ainsi son maître à témoigner lui-même de son propre caractère messianique. Loin de nous la pensée que Jean en ait jamais douté personnellement. Sa grande âme est trop fortement trempée pour connaître l'hésitation et l'instabilité. Il est de ceux dont l'épreuve confirme la foi au lieu de l'abattre. D'ailleurs l'esprit qui le possède depuis le sein de sa mère le garde en sa lumière. Comment oublierait-il la voix du Père sur les rives du Jourdain ? Le message envoyé par Jean au Christ lui est arraché par sa pitié pour tous ceux qui, ayant des yeux et des oreilles, ne veulent cependant ni voir ni entendre et se refusent à la vérité.

Jésus répondit aux émissaires du Baptiste : "Allez dire à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient clair, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent et les pauvres sont évangélisés". Rien ne ressemble moins aux préoccupations religieuses et politiques d'Israël. Rien n'est moins dépourvu d'orgueil national que ce caractère du messie dont l'oeuvre s'avère uniquement fondée sur le miracle, Dieu seul opérant dans un domaine que l'homme ne pourra jamais atteindre. Tous ces miracles n'ont en vue que le soulagement de l'humanité souffrante. Ce n'est pas sans raison que le Christ donne comme preuve dernière de sa messianité que "les pauvres sont évangélisés". C'est la pierre de touche contre laquelle devait buter, pour s'y écraser, l'orgueil

judaique. Qu'auraient attendu d'un tel messie les bien-portants de ce monde et tous ceux à qui la vie dispense plus de sourires que de larmes ? Aussi est-ce la foule des petits, des humbles, des opprimés, des méprisés qui accourent se blottir dans les bras ouverts du maître. Voilà ceux qu'il aime, ceux qui ont part aux prémices de son infinie miséricorde ! Et dans un avertissement suprême mêlé de douceur et de force, il ajoute à l'adresse des envoyés qui savent combien est discuté et incompris le plan de son amour : "Heureux celui pour lequel je ne suis pas un objet de scandale". Et les disciples de Jean se retirèrent.

Dès qu'ils furent partis, Jésus se mit à parler de ce maître. Jean reçut de la bouche du Christ le plus grand des témoignages qu'aucun homme ne recevra jamais plus. Comme celui qui sort de la voie commune pour devenir un centre où convergent tous ceux que son exemple ou sa parole entraîne, Jean n'avait pas que des admirateurs. Jésus le savait car sortir de l'ombre, c'est s'offrir en cible vivante à l'amour mais aussi à la critique et même à la haine. Jésus, pour défendre son précurseur, l'exalte au-dessus de tous les enfants nés de la femme. Jean est un prophète et plus qu'un prophète. Si tous ses devanciers ont prédit, lui seul avec son maître a été prédit, sa venue a été annoncée en Isaïe : "Voici que j'envoie mon messager devant ta face pour disposer ta voie devant toi". Sa place dans l'histoire de l'humanité est nettement définie : "La loi et les prophètes vont jusqu'à Jean". Depuis, le royaume de Dieu est annoncé et "les violents s'en emparent". Le messianisme d'Israël préparait donc le christianisme. Jean est aussi celui dont il est dit en Malachie : "Il marchera dans la force et la vertu d'Elie". N'attendez donc point, pour reconnaître l'accomplissement des temps, qu'Elie redescende du ciel. Que celui qui a des oreilles écoute.

Puis s'adressant aux siens mais aussi aux adversaires de Jean, il dit : vous vous scandalisez de tout, de Jean à cause de son austérité, de moi à cause de ma simplicité car je mange et je bois avec vous. Vous n'avez rien compris au rôle du précurseur et vous ne comprendrez pas davantage le mien. Sachez donc que tous les enfants de la sagesse divine lui ont donné raison. Il faut bien penser que les paroles de Jésus arrivèrent aux oreilles de Jean. Le prisonnier dut tressaillir d'une immense joie aux accents nouveaux de la voix de l'époux. Il peut s'en aller en paix à présent, sa vie vient de recevoir sa plus haute consécration, le témoignage du maître si parfaitement servi et si parfaitement aimé.

Le martyr de Jean-Baptiste

"Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice" (Mt 5,10)

Prémices des béatitudes que Jésus vient révéler à la terre, le sacrifice du serviteur prépare celui du maître. Jusque dans sa mort, il aura été le précurseur.

Il est là, dans sa prison, enchaîné. Près de lui veille la haine d'une femme intimement blessée. Orgueilleuse et vindicative, Hérodiade n'a que faire de cette demi vengeance. Son ressentiment s'accroît de toute la lenteur apportée à l'assouvissement de sa passion. Elle ne sera satisfaite que lorsqu'elle aura fermé pour jamais ces lèvres qui ont osé flageller publiquement le désordre de sa vie. Confiante en son ascendant sur celui dont elle entretient la passion mauvaise, elle n'attend qu'une occasion pour s'en servir selon ses fins. Nous sommes en l'an 29, aux environs de la Pâque. Hérode, pour fêter son anniversaire, donna un grand festin auquel sont conviés tous ses familiers. Une surprise attend le prince, préparée par les soins d'Hérodiade. Sa fille Salomé entre soudain dans la salle du banquet. Elle danse. Hérode est si charmé de sa grâce qu'il promet à la jeune fille, avec serment, de lui donner tout ce qu'elle lui demandera, "fut-ce la moitié de son royaume". Salomé, ayant interrogé sa mère, répondit : "Je veux que vous me donniez ici la tête de Jean-Baptiste sur un plat". La demande fut dure sans doute pour Hérode qui ne s'attendait point à cette ruse féminine. Ayant promis avec serment, il n'osa pas se dédire et acquiesça. Peu après, Salomé recevait la tête du Baptiste et la remettait à sa mère. Voilà en sa brutale simplicité l'événement transmis par les évangélistes et confirmé par un historien, Josèphe.

La mort la plus silencieuse et la plus dépouillée attendait le fils de Zacharie. Quel contraste entre son entrée et sa sortie de ce monde. Lui dont les prophètes avaient annoncé la venue et dont la naissance, signalée par tant de prodiges, avait été "pour la joie d'un grand nombre", s'en va, décapité dans une obscure prison, sans le moindre témoin de son martyre, innocente victime de la haine d'une femme qui ne lui pardonnait pas ce rayon de lumière vif et cru jeté dans sa conscience et dont elle devait sentir l'âpre brûlure. En croyant étouffer dans l'oubli la mémoire de ce témoin sévère de sa vie, Hérodiade le sacre pour l'immortalité et, en même temps, elle imprime sur son propre nom une flétrissure non moins immortelle.

En présence du péché du monde, de tous ses désordres, de tous ses scandales, que deviendrait la terre si, au cours des siècles, ne s'élevait quelqu'une de ces voix autorisées parce qu'irréprochables, pour faire entendre aux peuples abîmés dans le mal, le "non licet" défenseur de la justice et gardien du droit et de la vertu. Jean ouvre le premier le long cortège des martyrs du verbe, de la parole dont le nom est liberté, qui triomphe des chaînes et des bourreaux et que nul ne peut asservir. Qui donc pourrait se soustraire à son insaisissable puissance, image de celle de Dieu. Pour Jean, il s'en est allé, réalisant jusqu'à l'extrême l'unique ambition de sa vie depuis sa rencontre avec celui qu'il avait mission d'annoncer aux hommes : "Il faut qu'il croisse et que je diminue". La

voix de l'époux a fait rentrer la sienne dans le silence. Un autre doit à présent concentrer tous les regards et vers lui convergeront tous les coeurs. Imitateur parfait du Christ, il ne sied pas que "le disciple soit au-dessus du maître". Aussi le précède-t-il dans l'oblation totale de tout son être. Grand entre tous les prophètes, il ne pouvait avoir une destinée moins grande que celle de tous les envoyés de Dieu. De cette Jérusalem qui tue les prophètes, Jean-Baptiste ne devait pas être oublié. Comme eux, il scelle sa mission du témoignage de son propre sang. Précurseur de son Dieu, la mort violente met un terme à son oeuvre en ce monde. En le libérant des frontières du temps et de l'espace, elle ouvre à son action des voies nouvelles, infiniment plus vastes, plus secrètes et profondes.

C'est l'infini des âmes qui vous appelle et non plus seulement ce petit coin de Judée qui fut vôtre en votre vie mortelle. Soyez encore pour elles le précurseur qui prépare en elles au Seigneur sa venue. Votre mission, ami de l'époux, est toujours actuelle parmi nous, votre oeuvre n'est pas achevée. Nous sommes un peu les héritiers de votre grande tâche, les précurseurs trop souvent déficients du règne de Dieu dans les âmes de nos frères. Il en est qui, pour arriver à la lumière du Christ, n'attendent parfois que notre geste qui leur montrera, à travers le flot mouvant des doctrines et des philosophies, "l'agneau de Dieu", le seul qui ôte le péché du monde. Si cette joie nous est un jour donnée de conquérir au Christ une seule âme, apprends-nous, apôtre parfait, à nous effacer, l'heure venue, pour laisser bien libre la place à celui seul qui doit la remplir. Humbles devant le succès, nous ne nous glorifions de rien, nous souvenant comme toi qu'il n'appartient pas à l'homme de prendre ce que Dieu ne lui a pas donné. Quand l'heure de l'échec ou de l'échéance fatale aura sonné pour nous, apprends-nous à demeurer quand même une âme d'espérance, forte de ce témoignage intérieur nous assurant que nous ne nous sommes pas trompés.

Disciple parfait du parfait amour, apprends-nous à aimer Jésus et nos frères dans un oubli total des exigences intimes de notre nature égoïste. La douceur de la vie familière avec le maître, l'enthousiasme et la joie de l'amitié divine n'ont pas été votre partage. Sauf de brèves rencontres, vous n'apercevez que de loin le Christ et pourtant l'amour qui vous unissait l'un à l'autre était des plus profonds. Apprends-nous, ami de l'époux, cette forme parfaite de l'amour qui sait, au-delà de la présence et de tous les signes sensibles, aimer nos frères pour le Christ, pour eux-mêmes et non pour nous. Comme au temps où vous annonciez ce Jésus tout proche dont la voix faisait votre joie, il vous faut, fidèle encore à votre vocation "préparer sa voie au Seigneur" par les chemins broussailleux et tordus de nos consciences et de nos coeurs. Apôtre austère de la pénitence, si vous reveniez parmi nous, vous seriez sans doute moins compris encore qu'autrefois. Celui qui se risque à parler pénitence de nos jours est plutôt mal venu, c'est une chose périmée et, si nous n'osons pas le dire, nous le pensons. Parler de faire "de dignes fruits de pénitence" à un homme du 20^{ème} siècle dont la pensée est si puissante qu'elle pénètre comme en se jouant les arcanes de l'univers et dont le génie ne semble plus connaître aucune limite, cela le ferait vraiment sourire.

Et pourtant, si nous sommes de ceux qui, ayant reconnu le vrai messie, ont part aux mérites de l'agneau immolé et toujours vivant que vous montriez aux foules, sommes-nous vraiment des siens, sommes-nous près de nos frères le miroir fidèle qui en réfléchit, sans l'altérer jamais, la suave et céleste image ? Il n'est pas vrai qu'en nous "toute montagne soit abaissée et tout ravin comblé". Il s'en faut bien que soit libre la voie de notre propre coeur où Jésus demande à passer. Que d'obstacles obstruent la route ! Aidez-nous à les ôter ou au moins à les rouler au côté du chemin pour que vienne à nous celui que nous attendons, comme vous l'attendiez" sur les rives du Jourdain". Avec les vrais Israélites; nous vous crions : "Que devons-nous faire ?". Donnez-nous la science des préparations prochaines et la science, plus grande encore, celle qui marque d'un sceau tout divin votre vie, le renoncement total à nos voies égoïstes, l'abnégation suprême d'un pur amour.

210 - Vendredi après le 3^{ème} dim. de Carême (Jn 4, 5-42)

1930

La Samaritaine

"Jésus, fatigué de la route, s'assit au bord du puits"

Jésus a été fatigué quand il marchait sur la terre, fatigue physique des longues marches, des nuits de veille, fatigue morale sans doute aussi car il était homme et portait dans son humanité le poids de la mission la plus écrasante qui fût. Dans son âme très pure, très sainte, cette fatigue ne s'accompagnait pas de l'immense désir d'évasion, de démission, d'oubli, qui nous envahit au jour de notre fatigue. Assis au bord du puits, fatigué, il prendra l'initiative d'une conversation religieuse où il se donnera tout entier.

Seigneur, apprenez-nous à porter saintement notre fatigue. A marcher sur vos traces, il est impossible que nous ne nous sentions pas parfois fatigués. Ce n'est pas seulement la fatigue physique, stupide et muette, qui n'aspire qu'au repos; c'est une fatigue pleine de mirages et de raisonnements. Elle nous fera douter de nous, de notre vie, surtout le désir de fuir, de quitter, ne fût-ce que pour un moment, notre tâche, notre travail, notre personnage. Comme nous pensons alors redevenir païens, tout oublier pour nous reposer. Est-ce la réaction chrétienne de celui qui ne doit aspirer au repos qu'afin de mieux vous servir ? N'est-ce pas plutôt la manifestation violente, l'éclatement d'un égoïsme profond ? La fatigue ne fait que lui servir d'occasion et de prétexte, elle révèle ce qui était caché mais le dissimule encore honorablement aux yeux de l'âme. Seigneur, comme vous étiez fatigué, vous

vous êtes assis. Je vois là, loin de tout romantisme, de toute exaltation factice, l'acceptation de votre fatigue, de votre condition humaine comme un fait. Si nous savions toujours prendre notre fatigue comme un fait, comme un événement normal, sans lui donner une valeur quasi métaphysique, sans en faire le point de départ de raisonnements et de spéculations sur notre vie ! Ce n'est pas quand on est fatigué qu'on peut raisonner sur sa fatigue et tirer les leçons qu'elle comporte. Il vaut mieux s'asseoir tout simplement. Seigneur, si vous êtes resté sur la brèche malgré votre fatigue, attentif, prêt à dire à cette âme les paroles qui l'ont gagnée, ce ne fut pas par un de ces sursauts d'énergie qui mobilisent pour un temps toutes nos forces disponibles, toutes les forces que la fatigue n'a pas encore ruinées. Vous étiez trop fatigué, trop totalement fatigué, mais c'est sans doute justement parce que vous étiez allé jusqu'au bout de votre fatigue que votre entretien a été ce qu'il fût. Jamais vous n'aviez parlé si ouvertement de vous-même ni avec un accent si direct, si passionné, si recueilli, "si tu savais..." et vous avez comme forcé la porte de cette âme pourtant bien rebelle. C'est que, dans une âme religieuse, la fatigue n'est pas seulement négative, elle purifie. Elle meurtrit et endolorie nos puissances superficielles mais, dans cette mesure même, elle peut aussi libérer le fond, ce fond qu'aucune fatigue ne peut atteindre parce qu'il est au-delà des puissances. De ce fond jaillit toute action. Dans une âme qui aime, il est comme un poids qui l'entraîne vers le don de soi. Celui qui est bien fatigué, saintement fatigué, est déjà comme quelqu'un qui s'est retiré du combat. Il a l'accent direct, inoubliable, de ceux qui n'espèrent plus rien d'humain mais portent témoignage par ce qu'ils sont. En d'autres temps peut-être, Jésus aurait parlé en paraboles pour présenter doucement, suavement, la vérité, pour l'accommoder aux âmes. Mais un homme fatigué ne parle pas en paraboles. Dans ce début de l'entretien, Jésus se laisse aller, devant cette femme, à suivre le cours de ses pensées, pensées d'amour, plutôt qu'il ne désire l'instruire. Il y a là justement quelque chose de direct qui la touche.

"Une femme de Samarie vint puiser de l'eau"

C'était une inconnue que Jésus n'avait jamais vue. Aussitôt, il la voit comme une âme à sauver. Ce n'est pas une chose banale que de penser habituellement que ceux qui nous entourent ont une âme. Ils l'oublient eux-mêmes si souvent que nous faisons comme eux. Y pensait-elle, la femme de Samarie ?

Ce n'est pas une chose banale, même dans une conversation chrétienne, même dans l'apostolat, que de réaliser que celui à qui nous parlons a une âme et que la conversation n'a de sens que si nous l'aidons à croire en charité. Pour en arriver là, il faut être très pur, laisser de côté les pensées égoïstes. Que pensera-t-il de moi ? Comment m'en tirerai-je ? Tant qu'on n'en est pas venu là, l'apostolat demeure un exercice extérieur et formel. Sans doute, faut-il souvent commencer par là mais l'apostolat n'a toute sa fécondité que lorsqu'il jaillit comme la réponse à un besoin expérimentalement et directement senti chez celui qu'on aime. Ainsi fut Jésus devant cette femme. Ce n'est pas une chose banale que d'être ainsi donné tout entier, serviteur véritable et désintéressé et, en même temps, de continuer à juger l'âme qui est en face de nous pour lui donner ce qu'il lui faut. Il ne s'agit pas de s'abandonner à une espèce de communion sentimentale où nous oublierions l'autre autant que nous nous oublierions nous-mêmes. Il y a une certaine tendance à se soumettre aux âmes, un certain désir de s'abaisser, de se subordonner, désir encore de leur ouvrir son cœur, tout son cœur, où tout n'est pas sain. En agissant de la sorte, on risque de nourrir le foyer d'amour-propre et d'impureté qui est en chacun.

Pour être apôtre, il faut se donner aux âmes mais de telle façon qu'elles puissent recevoir avec fruit le don qu'on leur fait. Pour bien servir, il est parfois nécessaire de dominer, de se réserver, de garder ses distances. Ce sont des nécessités, elles aussi. Elles sont, pour l'apôtre, une tentation et une occasion permanente de se recentrer sur soi, de n'agir plus qu'avec la prudence du monde, de devenir intérieurement le politique, le manieur d'hommes, dont il est forcé parfois, dans l'intérêt même des âmes, d'avoir le comportement extérieurement.

Seigneur, apprenez-nous l'amour des âmes assez pur et généreux pour être à la fois total et sage. Il faut savoir l'aspiration essentielle, le besoin de Dieu qui est en chaque âme mais ne pas méconnaître non plus l'impureté et la duplicité profonde de celles qui croient désirer le plus sincèrement la lumière. Il faut le savoir pour les en délivrer. Donnez-nous de vous admirer totalement dans cette conversation religieuse où vous vous donnez si à fond mais où, quand il le faudra, vous aurez à être direct et à dominer jusqu'à la brutalité.

"Donne-moi à boire"

Jésus demande à boire parce qu'il a soif. Mais ses dispositions intérieures donnent à cette phrase une profondeur symbolique et pleine de mystères. Pourtant, ce n'est qu'une demande de service assez banale. En réalité, lorsqu'une âme est pénétrée d'amour, aucune de ses paroles, aucun de ses gestes, ne peut être banal. Chacun d'eux évoque naturellement la pensée de réalités plus hautes. Jésus demande à boire parce qu'il a soif et il a besoin de l'obligeance de cette femme.

Heureux sommes-nous du fait des nécessités matérielles de la vie, chacun de nous a besoin des autres à chaque instant. Ainsi sommes-nous mêlés au monde, comme le levain de la pâte.

Béniissions cette grande solidarité et interdépendance humaines. Sans doute par elles, les hommes ne se tiennent et ne s'appartiennent que par ce qu'ils ont de plus extérieur. N'importe, ils se tiennent. Le Christ au bord du puits n'apparaît d'abord que comme un voyageur altéré mais, parce qu'il est aussi autre chose, cela se révélera par la suite.

"Comment toi qui es Juif me demandes-tu à boire ?"

Il y avait sans doute beaucoup d'amour dans l'expression et la personne du Christ mais l'amour n'est pas immédiatement perceptible à n'importe qui. La femme répond comme elle eut répondu à n'importe quel Juif. Pauvre femme, comme elle nous apparaît lamentable avec cette réponse, réponse d'une Samaritaine quelconque au Juif quelconque, parole qui n'exprime aucun élément de personnalité mais de vieilles rancunes collectives qu'elle a prises à son compte sans l'avoir jamais voulu, sans y avoir pensé. Au contraire, Jésus, en face d'elle, a ce sens aigu de l'individuel. Dans cette femme, il voit, non pas une Samaritaine, mais l'âme qu'elle est et il agit parce qu'il se sait une mission personnelle.

La réponse qu'il va lui faire sera pour ramener sa pensée sur ce qu'elle est comme personne, avec ses responsabilités propres, sa vocation, sa destinée propre. Il tentera de l'arracher aux cadres du conventionnel, du tout fait, de ce tout fait qui empêche les hommes de penser qu'ils ont chacun d'eux à faire leur vie. Que de gens, comme la Samaritaine, se complaise dans des oppositions formelles pour se dispenser de penser, amis du définitif, du bien rangé, classé, étiqueté. C'est tellement commode. Il y a dans cette absence de personnalité quelque chose de plus affligeant, de plus pénible que dans le péché même. Tant de gens pour qui le christianisme est une affaire classée, une question qui ne se pose même plus pour eux. C'est cela qui les rend imperméables. On comprend alors la profonde tristesse du Christ devant cette parole si pleine de suffisance et si creuse. Pauvre femme, il ne s'agit pas de ces vieilles querelles dont tu ne sais même plus le sens.

"Si tu savais le don de Dieu"

Les gens ne savent pas et, parce qu'ils ne savent pas, ils ne demandent pas et, parce qu'ils ne demandent pas, ils ne reçoivent pas l'eau vive. C'est la grande misère du monde. C'est de cela qu'il est misérable, malheureux, qu'il souffre, même quand il ne le sait pas, ennui profond qui sourd dans les âmes, gêne secrète ou désarroi quand quelque événement brutal vient, pour un instant, déchirer leur irréalisme et les mettre en face des problèmes, malaise perpétuellement sous-jacent et qu'on se cache de son mieux, misère de l'homme sans Dieu. C'est de cela aussi que Dieu souffre, il souffre de voir souffrir ceux qu'il aime. Ainsi porte-t-il le poids de leur misère et, de cela dont ils souffrent du fait du péché, il en souffre par amour.

Il ne manquera pas de la connaître, lui aussi, l'apôtre qui sera voué à l'oeuvre et aura acquis par la pureté et l'amour la vue directe des âmes. Souffrance qui est une participation à celle dont Jésus souffrit ici-bas. Pourquoi ne veulent-ils pas de Dieu ? Pourquoi veulent-ils et ne veulent-ils pas ? Pourquoi ne savent-ils pas ? Peu connaissent vraiment la misère humaine, peu savent percer les apparences pour découvrir, autour d'eux, dans les âmes, la détresse secrète, inexprimable. Saisir au tournant d'une phrase, dans le coin d'un sourire, la réticence qui ne trompe pas et qui est aveu de détresse; reconnaître dans le creux d'une banalité l'effroi secret de s'arrêter un moment aux problèmes fondamentaux. Ils agissent, ils passent. Au fond, ils ne sont pas heureux.

Cette tristesse d'être sans Dieu qu'ils n'osent pas voir, qu'ils se cachent et conservent ainsi dans leur coeur, vous l'avez portée toute vive au grand jour, vous l'avez dite, Seigneur : "Si tu savais". Pourquoi donc ne s'y reconnaissent-ils pas ? Pourquoi ne vous demandent-ils pas de l'eau vive qui jaillirait en vie éternelle ? Seigneur, mettez dans mon coeur cette tristesse afin que je puisse la leur découvrir.

Pauvres âmes qui souffrent de n'être pas assez aimées parce qu'elles n'aiment pas assez. Si seulement elles pouvaient savoir... Pourtant votre joug est doux et votre fardeau léger. Elles ne savent pas le don de Dieu. On dirait qu'elles ne peuvent pas savoir. Pourquoi ? Elles ne le savent pas mais, disons vrai, qui leur a montré l'amour ?

"Seigneur, vous n'avez rien pour puiser"

Le ton a changé. Sans doute la femme ne comprend pas encore de quoi il s'agit mais elle ne raille déjà plus. Malgré ses paroles étranges, elle n'a pas eu l'idée de prendre Jésus pour un fou car l'atmosphère surnaturelle qui se dégage de sa personne l'a pénétrée. Il n'y a rien de plus impressionnant pour une âme que de se sentir vraiment vue, prise en pitié, en intérêt, en amour, par quelqu'un. "Si tu savais le don de Dieu", ces paroles dites du fond du coeur agissent comme un charme. C'est la révélation d'un amour, d'une vie. Le monde ne la donne pas, c'est un bon camarade, il ne peut pas être un intime, il laisse les âmes seules. Pour la première fois de sa vie peut-être, la Samaritaine eut la révélation d'un amour. Sa réponse, dans sa maladresse un peu gauche, est une tentation pour se reprendre, s'arracher à la fascination, à l'émotion inconnue qui l'envahit. Pauvres raisonnements des âmes douteuses, effort pour rétablir une autonomie qu'on craint menacée insidieusement et trop vite. On ne veut pas se rendre comme cela. Si, au lieu de juxtaposer de vieux arguments sur le possible et l'impossible, au lieu de rappeler du fond de sa mémoire la vieille phrase toute faite sur Jacob et ses troupeaux, si la Samaritaine, au lieu de se rejeter dans l'extérieur, voulait bien prendre conscience de ce qu'elle vient de sentir vibrer en elle... Sa réponse exprime aussi le pessimisme qui est au fond de bien des doutes : tu promets de grandes choses mais, au fond, tu n'as rien à donner, tu n'es qu'un pauvre voyageur, comme je ne suis qu'une pauvre femme; tu n'as même pas le seau, la corde que j'ai, pour puiser l'eau réelle; le puits est profond, tout n'est pas si simple que tu as l'air de le croire. Pourquoi méprises-tu cette eau qui est de mon puits ? Elle du moins, on la voit, on la boit. L'eau dont tu

parles, personne ne l'a vue et je ne sais même pas si je la désire. Jacob a creusé ce puits qui nous empêche de mourir de soif, c'était un géant, un héros du temps passé, un ami de Dieu. A-t-il donc travaillé en vain ? Il en buvait, lui et ses troupeaux. Pourquoi ce qui lui a suffi ne me suffirait pas ? Es-tu plus grand que lui pour nous apporter autre chose ? Crois-moi, si, depuis le temps de Jacob, on n'a rien trouvé de mieux que ce puits parcimonieux, douloureux, lointain, sous le soleil de midi, c'est qu'il n'y a rien d'autre à trouver et, après tout, depuis ce temps, on a vécu.

Jésus devine tout cela dans la réponse de la femme. C'est à tout son message, à tout son mystère, qu'elle se heurte. La formidable invraisemblance d'un message qui se prétend nouveau dans un monde déjà si vieux, qui a déjà tant travaillé, tant essayé, la formidable invraisemblance d'un message apporté par de pauvres gens si misérables, si ordinaires, plutôt que le rayonnement qu'ils dégagent, on se demande s'il est réel, parce qu'on ne sait en rendre compte. Sur Jésus et sur la Samaritaine, sur le puits, le soleil brille comme tous les jours, depuis les jours de Jacob. Ce n'est pas la première fois qu'une conversation se noue autour du puits et pourtant...

"Une source d'eau jaillissant en vie éternelle"

Jésus donne une eau vive parce qu'il donne la source avec l'eau. C'est pourquoi l'eau jaillit et qu'on n'a jamais soif. La source, c'est lui.

Toute autre réalité sur cette terre est inférieure, est matière par rapport à l'homme. Il peut se l'approprier mais, parce qu'il la domine, il l'épuise et, se nourrissant du monde, il reste toujours seul avec soi, seul véritable principe de vie et d'initiation dans un monde de choses. Sa vie a beau s'enrichir, il reste seul. Il n'est pas bon que l'homme soit seul mais la société qu'il cherche avec les choses n'en est pas une pour lui et il a soif de nouveau. Dieu en nous est un être vivant, avec qui nous ne sommes plus seuls. Il a sa vie en dehors de nous, indépendamment de nous, il a en soi le principe de sa vie. En nous, il travaille, il est actif, il est là, comme une personne. Il jaillit en vie éternelle parce qu'il est lui-même éternel et c'est sur son éternité que s'enracine la nôtre. Un don vivant et c'est pourquoi vous avez dit : "Si tu savais le don de Dieu et qui est celui qui te parle" car, si vous ne vous donniez pas vous-même à nous, aucun de vos dons, si grand qu'il soit, ne nous ôterait notre solitude. Vous seul pouvez jaillir en nous.

"Seigneur, donnez-moi de cette eau afin que je n'aie plus soif"

Cette parole de la Samaritaine marque un progrès de son âme, elle ne raille plus, elle ne doute plus, elle demande, il semble presque que ce soit la foi. Mais que peut être cette foi ? Elle a encore si peu compris de quoi il s'agit et Jésus d'ailleurs n'a guère cherché à le lui faire comprendre. En réalité, la foi que Jésus requiert de nous ne peut jamais qu'être obscure. Qui saurait dire entièrement ce à quoi il croit, ce qu'il étreint au juste sous les formules ? Ainsi la foi de la Samaritaine pouvait être entière avant qu'elle comprit nettement ce qu'était l'eau vive. Elle pouvait croire à ces paroles de Jésus qu'elle ne comprenait pas, adhérant à ce qui y était et qu'elle ne savait pas encore, adhérant à ce que Jésus y mettait et y voyait, avec, de sa part, l'engagement intérieur et certain, la résolution ferme de faire siennes les conséquences pratiques que Jésus ferait découler pour elle de l'existence de cette réalité encore cachée à ses yeux, avec un grand désir aussi de pénétrer intellectuellement le sens de ces paroles pour que son esprit puisse aussi s'orienter vers la réalité qu'elle étreignait déjà par le fond de son âme et que l'adhésion de foi puisse pénétrer ainsi et mettre tout son être en oeuvre.

Si la foi de la Samaritaine fut imparfaite, ce n'est donc pas son incompréhension qui en fut la cause. Il y a bien des manières de dire : donne-moi de cette eau. En cette parole qui pourrait être chrétienne malgré le peu de clarté dont elle témoigne, ne peut-on pas deviner encore un peu du scepticisme douloureux de tout à l'heure, nuancé maintenant de sympathie pour l'étranger qu'elle a devant elle ? Si tu as vraiment cette eau, si tu y tiens tant, donne-la moi, je veux bien essayer, je veux bien croire, puisqu'il ne m'en coûtera rien en somme. Mais l'âme qui concevrait l'adhésion au vrai comme un acte passif, une question de complaisance, se trompe, c'est avec un autre élan qu'il faut aller vers ce qu'on pense pouvoir être le vrai.

La désire-t-elle vraiment cette eau qu'elle demande ? Il est encore aujourd'hui des âmes de cette sorte. A certaines de leurs paroles, on les croirait déjà toutes chrétiennes ou au moins si bien engagées sur la voie qui conduit au Christ. Elles se font, en paroles, une âme tourmentée, désireuse et assoiffée de Dieu : donnez-moi de cette eau... Au fond, elles n'y tiennent pas plus que cela. Tant de gens, faussement inquiets et qui jouent avec leur inquiétude, quand elles y pensent, pour s'en parer. Tant de gens aussi qui traduisent en termes d'inquiétude une dépression psychologique ou une exaltation passagères. Ce n'est pas l'inquiétude métaphysique profonde, essentielle à l'âme, celle qui ne trouvera son repos qu'en Dieu, inquiétude toujours prête à jaillir quand l'âme se recueille et prend conscience d'elle-même. "Nous voulons la paix", disent-ils, non pas la paix mais un court repos, une halte, de quoi calmer un moment leurs nerfs et reprendre ensuite leur vie sans joie. Chez les chrétiens aussi, l'irréalisme de ces professions de foi, de ces protestations de dévouement, de ces prétendus désirs de perfection !

L'âme se satisfait un moment de ces bonnes paroles, pour se donner une attitude, pour calmer une émotion passagère, en lui donnant la traduction extérieure qu'elle croit appropriée, tout cela, naturellement, de la meilleure foi du monde. Huit jours après, tout est fini, rien n'était réel ni profond. Au moment où elle se berçait

de cette prétendue inquiétude, l'âme se mentait déjà. Avec un peu plus de perspicacité, aurait-elle pu en prendre conscience peut-être ? Peut-être Jésus entrevit-il dans la demande de la Samaritaine cette duplicité cachée et inconsciente, merveilleusement habile à tenir son rôle ? Aussi l'entretien va changer d'allure.

"Va, appelle ton mari"

Jusqu'ici, Jésus avait semblé parler pour lui. Dans une sorte de confiance tout intime, il avait laissé entrevoir le fond de son âme. Une atmosphère religieuse de communion, d'amour, avait été créée. Maintenant, il va s'adresser à la femme de la façon la plus directe, la plus brutale même. C'est le moment où, dans l'apostolat, après avoir longtemps parlé comme en parabole, sur le plan général, on s'adresse directement à celui qu'on a en face de soi. Il le faut parfois; autrement, on piétine sur place.

Parfois, l'âme à qui on s'adresse attend ce moment tout en le redoutant et ne faisant rien pour l'amener, au contraire. Parfois aussi, elle ne s'attend à rien du tout. Elle se satisfait des bonnes paroles qu'elle prononce, de l'attitude où elle se campe. Elle prend tout cela pour argent comptant et puis, tout d'un coup, on l'a clouée d'une parole lucide, retournée et dépouillée toute vive. Déchiré, le voile de mensonge dans lequel, inconsciemment, elle se drapait. On lui montre qu'on ne prend pas au sérieux toutes ses paroles, on ne s'y attache pas et que d'ailleurs, c'est là le plus dur, elle-même ne les prend pas au sérieux, comme paroles réelles, au moment même où elle les prononce. Malheur à l'âme si elle n'est pas assez pure et humble pour reconnaître la vérité. Autrement, elle mentira encore à cette lumière nouvelle. Par un nouveau mensonge, elle raccrochera les débris de l'ancien, un moment si violemment déchiré. Elle s'y attachera d'autant plus sauvagement, à son mensonge et à son attitude, qu'elle a entrevu dans un éclair sa pauvreté et sa médiocrité, sa mesquinerie lamentable. Elle craint que pareille aventure ne se reproduise.

S'il est une chose qu'on ne pardonne jamais quand on n'a pas l'amour pur, c'est d'avoir été ainsi soupçonné et, ce qui est plus dur encore, convaincu à ses propres yeux d'insincérité et de mensonge intérieur. Pour étouffer et nier ce souvenir, que ne ferait-on pas ? Il ne nous coûte guère de reconnaître que nous avons mal fait et nous nous disons volontiers pécheurs et faibles mais nous voulons nous croire conscients, lucides et loyaux. Reconnaître que nous nous mentons à nous-mêmes nous est intolérable. La vérité sur soi est une chose terrible et qui nous fait peur. Ainsi, est-ce une chose bien grave et bien dangereuse de mettre les âmes en face de leur vérité, interrompre le cours de leurs paroles irréflechies. C'est pourtant nécessaire parfois. Jésus le fit ici avec la Samaritaine en l'interrompant brutalement après la parole pourtant la meilleure qu'elle ait dite depuis le début de l'entretien. Sans doute le put-il parce que l'atmosphère créée était exceptionnellement religieuse.

Admirons l'extrême discrétion de Jésus. En lui parlant de la sorte, il lui fit savoir qu'il n'était dupe de rien et la voyait à fond. Ensuite la conversation reprend sur le plan général mais désormais, entre Jésus et elle, s'est établi un contact plus direct. Admirons aussi l'humilité de la Samaritaine. Elle ne se révolte pas de cette intrusion dans le domaine de sa vie personnelle. Elle ne cherche pas à biaiser, à dire que ce n'est pas vrai ou qu'il s'agit d'autre chose ou qu'elle veut bien discuter idées mais n'entend pas subir d'interrogatoire. Elle reconnaît que Jésus a vu juste : "Seigneur, vous êtes un prophète".

"Nos pères ont adoré sur cette montagne"

Ces questions de lieux de culte l'avaient sans doute jusqu'ici laissée bien indifférente. Pourrait-on dire que maintenant elles la préoccupent beaucoup ? Peut-être n'y a-t-il là qu'un moyen de reprendre la conversation avec celui qu'elle vient de reconnaître comme un prophète ? C'est déjà beaucoup. Que dirait-elle à Jésus, elle qui n'a peut-être jamais pensé aux choses religieuses de sa vie ? Elle sent que, après tout ce qui vient d'être dit, auprès d'un tel homme, elle ne peut pas le quitter ainsi. Même si elle ne le sent pas et n'y pense pas, elle est prise et la conversation ne cessera qu'interrompue par les disciples. Elle parle de ces questions de culte comme elle parlerait d'autre chose. Cela témoigne seulement de son désir de demeurer auprès de Jésus, de l'entendre encore parler. Attitude de soumission profonde, de foi vraie, la Samaritaine est encore sous le charme, retenue, fascinée. Jésus prend bien cette parole de la sorte. Il ne s'arrête pas à résoudre une difficulté qui n'en est sans doute pas une réelle pour la femme. Il prend occasion de ces dernières paroles pour lui dire quelque chose du mystère chrétien. Ce n'est qu'un aspect du mystère et d'ailleurs, dans ces paroles pourtant directes et pleines, la femme ne saura sans doute où se prendre mais elle sent au moins que le messie, quand il viendra, ne parlera pas autrement que cet homme.

"Femme, croyez-moi, l'heure vient"

Admirons la ferveur de Jésus pour le message qu'il apporte. Tout à l'heure, il était tout absorbé par la pensée de cette âme unique qui ne savait pas le don de Dieu, méditation intérieure pleine d'amour direct, personnel. Ici la vision des temps nouveaux qui commencent pour le monde, tout proches maintenant, vision qui s'élargit à la dimension du monde : adorer le Père, Dieu est esprit. C'est vrai ce que vous annoncez là, Jésus. Jamais, à aucun homme, il ne sera donné de se sentir à un tournant de l'histoire du monde comme vous avez vu que vous y étiez. Avant vous, plusieurs avaient connu que Dieu est esprit mais, bien souvent, presque toujours, ils avaient cessé de l'adorer, de le savoir comme une personne, comme le Père. Tous les progrès qu'on avait fait dans l'intelligence de

sa nature spirituelle semblaient l'avoir éloigné des hommes, avoir ruiné la religion. Avant vous, plusieurs avaient honoré et aimé Dieu. Mais, pour le sentir près d'eux, ils l'avaient localisé, matérialisé, oublié qu'il est esprit. Le Dieu que vous nous faites connaître est le Dieu invisible, inaccessible, impensable et cependant il nous aime, il est près de nous. Ce n'est pas que notre raison voie clairement l'union de ces deux aspects. Ce n'est même pas que notre vie intérieure arrive à les vivre l'un et l'autre tout de suite.

Entre la superstition où notre coeur charnel nous entraîne sans cesse, vers un Dieu créé à son image, et la philosophie panthéiste en laquelle seule notre esprit croit pouvoir se trouver satisfait, qui nous marquera le chemin ? La vie intérieure qui manque un de ces deux aspects sera bientôt paralysée et déviara car toutes les déviations dans la vie chrétienne viennent d'une fausse conception de Dieu. C'est un rôle de l'église de nous rappeler sans cesse la nécessité d'unir ces deux aspects et de nous montrer, d'âge en âge, des grands saints qui ont, sinon expliqué, au moins vécu l'union de ces deux aspects. Il semble que ce soit seulement dans le christianisme qu'on trouve des âmes, un saint Jean de la Croix par exemple, qui se soient faites une idée de la grandeur et de la spiritualité de Dieu où les philosophes n'aient rien à reprendre et qui, en même temps, l'aient aimé comme l'ami. Ce sont là les temps nouveaux que Jésus annonce.

"Le messie nous enseignera toutes choses"

Les Juifs et les Samaritains attendaient un homme qui leur dirait le culte qu'il faut rendre à Dieu. Jésus nous l'a dit, lui qui nous a fait connaître Dieu à la fois comme Père et comme Esprit. Jésus, comme envoyé de Dieu, nous révèle et nous assure sa paternité. Sans doute, les aspirations profondes du coeur auraient toujours mû l'homme vers l'idée de la paternité de Dieu. Mais, parvenu à un certain point de développement intellectuel, comprenant mieux l'immensité spirituelle de Dieu, son essence sans commune mesure avec l'homme, aurait-il osé l'appeler encore Père ?

Jésus, comme envoyé de Dieu, nous affirme que Dieu est Esprit. Comme cela nous rassure d'entendre sur vos lèvres cette parole ! Sur d'autres lèvres que les vôtres, cette parole a si souvent glacé notre coeur et fait sécher notre prière. Dieu est Esprit et notre imagination voit aussitôt une immensité sans forme, un abîme où on se perd. Sans vous, l'âme religieuse aurait fui ces perspectives en les appelant philosophiques et elle se serait réfugiée vers un Dieu conçu à son image. Grâce à vous, nous savons que nous pouvons accepter la vue de cet abîme, il le faut pour que notre religion soit parfaite : "Ce sont de tels adorateurs que le Père demande".

Vous n'êtes pas seulement pour nous le révélateur, vous nous manifestez plus immédiatement la nature de Dieu. Dans votre personne humaine que nous croyons aussi divine, nous entrevoyons ce que peut être la personne du Dieu inaccessible, nous y entrevoyons que son immensité spirituelle et divine n'est pas incompatible avec une personnalité un peu semblable à la nôtre puisqu'il nous aime et nous connaît. C'est un fait que ceux qui ont méconnu que Jésus nous manifeste un reflet de Dieu ont cessé de croire que Dieu soit Père.

Chose plus grande, il nous semble parfois qu'en votre humanité n'apparaît pas seulement ce qui nous est de Dieu le plus compréhensible, le plus proche, son amour, sa bonté pour nous, mais aussi, à certaines heures, le reflet le plus inconcevable et écrasant mystère paraît sur vous. Ceux qui auront médité sur la cène et sur Gethsémani sauront que Dieu n'est pas seulement à notre égard une personne comme notre imagination et notre coeur tendent sans cesse à l'imaginer, mais qu'il tient avec nous une liaison surhumaine, inconcevablement proche et intérieure, liaison du créateur à la créature, liaison de l'être à l'être participé.

"Elle laissa là sa cruche"

C'est un peu le symbole de notre vie. Un jour peut-être, nous avons rencontré le Christ. Ce n'était pas pour aller le trouver que nous étions sortis de chez nous. Quand nous l'avons rencontré, nous ne l'avons pas reconnu tout d'abord. Cette rencontre nous a paru un épisode, un hors-d'oeuvre, dans notre vie. Il est pourtant devenu l'essentiel et nous avons oublié tout le reste. Qu'il en soit ainsi et de plus en plus, Seigneur. Ainsi les disciples, partis pour Emmaüs et qui reviennent de nuit à Jérusalem, abandonnent le but premier de leur voyage parce qu'ils l'ont rencontré.

"Un homme m'a dit tout ce que j'ai fait"

Si le Christ n'avait été que cela pour la Samaritaine, elle ne l'aurait sans doute pris que pour un devin, un prophète tout au plus. Ce n'est pas pour un tel homme qu'elle aurait tout laissé, tout oublié et qu'elle irait parler dans la ville. C'est une impression plus forte qui l'a saisie. Mais quand elle est devant ces gens qui ne l'ont point vu, peut-elle faire autre chose que de leur dire ce trait, peut-être le moindre de tout l'entretien mais au moins qu'ils pourront comprendre ? Ainsi l'âme qui a vécu quelque temps dans l'intimité de Dieu ne sait qu'en dire ou n'en exprime que l'écorce.

Ainsi sans doute les apôtres, leur maître une fois parti, recueillent leurs souvenirs pour prêcher aux foules. Ils se rappellent ce qu'il leur disait, ce qu'il faisait, beaucoup de bonnes paroles, beaucoup de miracles aussi. Comment rendre cette impression qui leur a fait reconnaître en Jésus le Fils de Dieu ? Qu'en dire de communicable ? Pourtant, à côté de cette impression, ils le sentent peut-être, les enseignements les plus élevés paraissent ternes, les miracles les plus éblouissants sont peu convaincants. S'il n'y avait eu que cela, auraient-ils reconnu Jésus pour

Dieu ? Nathan n'avait-il pas guéri un lépreux, Elie ressuscité un mort ? L'enseignement des prophètes n'était-il pas déjà tout spirituel ?

Que l'âme ne se désespère pas de son incapacité à traduire en termes adéquats le mystère qui l'a pénétré. Au-delà des paroles, à travers ses paroles, dans le dynamisme de sa vie, on atteint l'ébranlement profond qui l'a pénétrée et il se communique. Beaucoup de Samaritains, sur cette seule parole de la femme, crurent en Jésus. Des âmes innombrables ont senti, à travers les paroles des apôtres, un ébranlement profond qu'elles n'auraient su dire car il ne pouvait s'expliquer par aucune des choses, si merveilleuses fussent-elles, qu'ils racontaient du Christ thaumaturge et prophète. C'est pourquoi elles l'ont reconnu et adoré comme Dieu.

"Ne serait-ce pas le Christ ?"

Pourquoi voir là prudence et stratégie vis-à-vis des autres Samaritains ? Elle-même, quand elle y pense, est-elle si sûre que cela de croire que c'était le Christ ? Ce serait vraiment une chose si extraordinaire d'avoir ainsi rencontré le Christ comme on allait puiser de l'eau. Cela cadre si peu avec ce qu'on attendait de sa manifestation. Ainsi croit-elle encore hésiter et son langage ne veut pas se prononcer.

Mais on ne parle pas seulement avec des mots. Notre témoignage n'est pas seulement chargé de ce que nous voulons ou croyons y mettre, il est chargé aussi de choses plus cachées et secrètes, encore enfouies en nous-mêmes. Au-delà de la timidité et de l'incertitude des expressions, une foi s'exprime, se sent, se communique. Elle trouvera un jour une expression plus adéquate mais, dès le début, elle était totale.

211 - La Samaritaine (Jn 4, 4-42)

Vous étiez fatigué ce jour-là, Seigneur, comme vous le fûtes tant d'autres jours que l'évangile n'a pas dit. Fatigue physique des longues marches, des nuits de veille; fatigues morales sans doute aussi car c'était dans un cœur d'homme que vous portiez votre mission divine. Mais dans votre âme très pure, très sainte, je ne vois pas l'immense désir d'évasion, d'oubli qui nous envahit, nous, aux jours de nos lassitudes. Assis au bord du puits, fatigué, vous prenez l'initiative d'une conversation où vous vous donnez tout entier.

Apprenez-vous, Jésus, à vous admirer totalement dans cette scène et d'abord à porter saintement notre fatigue. A marcher sur vos traces, il est impossible que nous ne nous sentions pas quelquefois fatigués. Ce n'est pas seulement la fatigue physique, stupide et muette qui n'aspire qu'au repos, c'est une fatigue pleine de mirages : le désir de fuir, de quitter, ne fût-ce que pour un moment, notre tâche, notre travail, notre personnage. Comme nous voudrions alors tout oublier pour nous reposer. Est-ce là, Seigneur, la réaction chrétienne de celui qui ne doit aspirer au repos qu'afin de vous mieux servir ? N'est-ce pas plutôt la manifestation violente, l'éclatement d'un égoïsme profond ? La fatigue n'a fait que lui servir d'occasion et de prétexte, elle révèle ce qui était caché mais le dissimule encore honorablement aux yeux de l'âme.

Seigneur, comme vous étiez fatigué, vous vous êtes assis. Je vois là, loin de toute romantisme, de toute exaltation factice, l'acceptation de votre fatigue, de votre condition humaine comme un fait. Si nous savions toujours prendre notre fatigue comme un fait, comme un événement normal, sans lui donner une valeur quasi métaphysique, sans en faire le point de départ de raisonnements et de spéculations sur notre vie ! Ce n'est pas quand on est fatigué qu'on peut raisonner sur sa fatigue et tirer les leçons qu'elle comporte. Il vaut mieux s'asseoir tout simplement.

Si malgré votre fatigue, vous êtes resté sur la brèche, attentif, prêt à dire à cette âme les paroles qui l'ont gagnée, cela n'a pas été par un de ces sursauts d'énergie qui mobilisent pour un temps toutes nos forces disponibles, toutes celles que la fatigue n'a pas encore ruinées. Vous étiez fatigué, trop totalement fatigué pour cela. Mais c'est justement parce que vous étiez allé jusqu'au fond de votre fatigue que votre entretien a été ce qu'il fut. Jamais vous n'aviez parlé si ouvertement de vous-même, ni avec un accent si direct, si passionné, si recueilli : "Si tu savais...". Vous avez comme forcé la porte de cette âme pourtant bien rebelle. Qu'il en soit ainsi pour nous ! C'est que, dans une âme bien religieuse, la fatigue n'est pas seulement négative. Elle purifie, elle meurtrit et endolorie nos puissances superficiellement mais, dans cette mesure même, elle peut aussi libérer le fond, ce fond qu'aucune fatigue ne peut atteindre parce qu'il est au-delà des puissances et d'où jaillit cette action. Dans une âme qui aime, il est comme un poids qui l'entraîne vers le don de soi.

Celui qui est bien fatigué, saintement fatigué, est déjà comme quelqu'un qui s'est retiré du combat. Il a l'accent direct, inoubliable de ceux qui n'aspirent plus rien d'humain mais portant témoignage par ce qu'ils sont. En d'autres temps peut-être, Jésus aurait parlé en paraboles pour présenter doucement, suavement, la vérité, pour l'accommoder aux âmes. Maintenant, ce n'est pas l'heure. Dans ce début d'entretien, Jésus se laisse aller devant cette femme à suivre le cours de ses pensées à lui, pensées d'amour, plutôt qu'il ne désire instruire. Il y a là justement quelque chose de direct qui le touche.

Ce fut une femme de Samarie, une femme inconnue. Jésus ne l'avait jamais vue mais déjà il la voit comme une âme à sauver. Ce n'est pas une chose commune de penser habituellement que ceux qui nous entourent ont une âme. Ils l'oublient eux-mêmes si souvent et nous faisons comme eux. Y pensait-elle, la femme de Samarie, qu'elle avait une âme ? Vous, Jésus, vous y pensiez. Ce n'est pas une chose commune, même dans une

conversation chrétienne, même dans l'apostolat, de réaliser que celui à qui nous parlons a une âme et que la conversation n'a de sens que si nous l'aidons à croître en charité. Pour en arriver là, comme il faut être pur et détaché et aimant !

Jésus commence par demander à boire car il a soif : "**Donne-moi à boire**".

Simple requête d'un voyageur altéré. Mais les dispositions intérieures du voyageur donnent à sa parole une profondeur symbolique et pleine de mystère. Quelle parole serait banale et pourrait demeurer sans résonances quand c'est Jésus qui la dit ? Ainsi encore aujourd'hui, quand c'est une âme pénétrée de vie, toujours elle évoque et suggère plus haut. Jésus demande à boire parce qu'il a soif et il a besoin de l'obligeance de cette femme. Heureux sommes-nous du fait des nécessités matérielles de la vie, elles nous mêlent à tous nos frères comme le levain dans la pâte. Bénissons cette grande solidarité et interdépendance humaines. Sans doute, elle ne se tiennent et ne s'appartiennent que par ce qu'elles ont de plus extérieur. Le Christ au bord du puits n'apparaît d'abord que comme un voyageur altéré.

Tout à l'heure, après avoir demandé l'eau, il présentera le don de Dieu. Ce n'est pas d'emblée qu'il peut le faire connaître. Pourtant son cœur est tout plein de Dieu mais Dieu et l'amour ne sont pas immédiatement perceptibles à n'importe qui. La femme répond comme elle eut répondu à n'importe quel Juif : "Comment, toi qui es Juif, me demandes-tu à boire ?"

Pauvre femme, comme tu nous apparais lamentable avec cette réponse, la réponse d'une Samaritaine quelconque à un Juif quelconque, reflet de vieilles rancunes collectives que tu prends à ton compte sans les avoir jamais comprises ni voulues. Au contraire, le Seigneur en face de toi, avec son sens aigu de l'individu, voit en toi certes non pas une Samaritaine mais l'âme que tu es. Il va ramener ta pensée sur ce que tu es, toi, comme personne, avec tes responsabilités propres, ta volonté, ta destinée. Il va t'amener à découvrir ce qu'il est, lui, ce qu'il peut t'apporter. Il tentera de t'arracher aux cadres du conventionnel, du tout fait, de ce tout fait qui empêche les hommes de penser qu'ils ont, chacun d'eux, à faire leur vie. Que de gens comme toi se sont complus dans les oppositions formelles pour se dispenser de penser, amis du définitif, du bien rangé, classé, étiqueté. C'est tellement commode.

N'y a-t-il pas dans cette absence de personnalité quelque chose de plus affligeant, de plus pénible que dans le péché même ? Tant de gens pour qui le christianisme est une affaire classée, une question qui ne se pose même pas. C'est cela qui les rend imperméables. On comprend alors la profonde tristesse du Christ devant cette parole si pleine de suffisance et si creuse. Pauvre femme, il ne s'agit pas de ces vieilles querelles dont tu ne sais même plus le sens. Il s'agit de toi et du don de Dieu : "Si tu savais..."

Mais les gens ne savent pas. Parce qu'ils ne savent pas, ils ne demandent pas, ils ne reçoivent pas l'eau vive. C'est la grande misère du monde. C'est de cela qu'il est misérable et malheureux, qu'il souffre même quand il ne le sait pas : ennui profond qui sourd dans les âmes, gêne secrète ou désarroi quand quelque événement brutal vient pour un instant déchirer leur irréalisme et les mettre en face des problèmes, malaise perpétuellement sous-jacent et qu'on se cache de son mieux, misère de l'homme sans Dieu. C'est de cela aussi que Dieu souffre ; Il souffre d'en voir souffrir ceux qu'il aime. Ainsi porte-t-il le poids de leur misère. Cela même dont ils souffrent du fait du péché, il en souffre par amour.

Il ne manquera pas de connaître aussi cette souffrance, l'apôtre qui se sera voué à l'oeuvre et aura acquis par la pureté et par l'amour la vue directe des âmes. Souffrance qui est une participation à celle dont Jésus souffrit ici-bas. Pourquoi ne veulent-ils pas de Dieu ? Pourquoi veulent-ils et ne veulent-ils pas ? Pourquoi ne savent-ils pas ? Peu connaissent vraiment la misère humaine. Peu savent percer les apparences pour découvrir autour d'eux dans les âmes la détresse secrète, inexprimable, saisir au tournant d'une phrase, dans le coin d'un sourire, la réticence qui ne trompe pas et qui est un aveu de détresse, reconnaître dans le creux d'une banalité l'effroi secret de s'arrêter un moment aux problèmes fondamentaux. Ils agissent, ils passent.. Au fond, ils ne sont pas heureux. Cette tristesse d'être sans Dieu qu'ils n'osent pas voir, qu'ils se cachent et conservent ainsi dans leur cœur, vous l'avez portée toute vive au grand jour. Vous l'avez dit, Seigneur : "Si tu savais..." "Pourquoi donc ne s'y reconnaissent-ils pas ? Pourquoi ne vous demandent-ils pas l'eau vive qui jaillirait en vie éternelle ?

Seigneur, mettez dans mon cœur cette tristesse afin que je puisse la leur découvrir. Pauvres âmes qui souffrent de n'être pas assez aimées parce qu'elles n'aiment pas assez. Si seulement elles pouvaient savoir... Pourtant votre joug est doux et votre fardeau léger. Non, elle ne savent pas le don de Dieu, on dirait qu'elles ne peuvent pas savoir. Pourquoi ?

La femme ne comprend pas Jésus qui lui parle du don de Dieu et de l'eau vive mais déjà elle ne raille plus. A son mystérieux interlocuteur, elle donne le titre de Seigneur. Pas un moment, malgré ses paroles étranges, elle n'eut l'idée de le prendre pour un fou. Une influence divine l'a pénétrée à son insu. Sans doute, il n'y a rien de plus impressionnant pour une âme que de se sentir pleinement vue, prise en pitié, en intérêt, en amour par quelqu'un : "Si tu savais le don de Dieu...". Ces paroles dites du fond du cœur agissent comme un charme. C'est la révélation d'un amour, d'une vie. Le monde ne la donne pas, c'est un bon camarade, il ne peut être un intime, il laisse les âmes seules. Pour la première fois de sa vie peut-être, la Samaritaine connut un amour.

Faut-il vraiment y croire ? Faut-il se laisser troubler, pénétrer ainsi par les paroles de cet inconnu ? Voyons, le puits est profond et lui qui parle d'eau vive, il n'a même pas de seau pour puiser. Efforts de la Samaritaine pour se reprendre, s'arracher à sa fascination, à l'émotion inconnue qui l'envahit, pauvres raisonnements des âmes douteuses, effort pour rétablir une autonomie qu'on craint menacée insidieusement et trop vite. On ne veut pas se rendre comme cela. Si au lieu de juxtaposer de vieux arguments sur le possible et l'impossible, au lieu de rappeler du fond de ta mémoire la vieille phrase toute faite sur Jacob et ses troupeaux, si au lieu de te rejeter par tout cela vers l'extérieur, tu voulais bien prendre conscience de ce que tu viens de sentir vibrer en toi car c'est un fait cela aussi.

"Ce n'est pas possible ce que tu me dis. En vain me promets-tu de grandes choses. Tu n'es qu'un pauvre voyageur comme je ne suis qu'une pauvre femme. Tu n'as même pas le seau et la corde que j'ai pour puiser l'eau réelle. Le puits est profond. Tout n'est pas si simple que tu as l'air de le croire. Pourquoi méprises-tu l'eau qui est dans mon puits ? Elle du moins, on la voit, on la boit. L'eau dont tu me parles, personne ne l'a vue et je ne sais même pas si je la désire. Jacob a creusé ce puits, ce puits qui nous empêche de mourir de soif, et c'était un géant, un héros du temps passé, un ami de Dieu. A-t-il donc travaillé en vain ? Il en buvait de cette eau, lui et ses troupeaux. Pourquoi ce qui lui a suffi ne me suffirait-il pas ? Es-tu plus grand que lui pour nous apporter autre chose ? Crois-moi, si depuis le temps de Jacob on n'a rien trouvé de mieux que ce puits parcimonieux, douloureux, lointain sous le soleil de midi, c'est qu'il n'y a rien d'autre à trouver. Après tout, depuis ce temps, on a vécu". Jésus devine tout cela dans la réponse de la femme et le pessimisme fondamental qui donne leur force à tous les doutes. C'est à son message, à son mystère qu'on se heurte, la formidable invraisemblance d'un message qui se prétend nouveau dans un monde si vieux qui a déjà tant travaillé, tant essayé, la formidable invraisemblance d'un message apporté par de pauvres gens si misérables, si ordinaires plutôt que le rayonnement qu'ils dégagent. Parce qu'on ne sait en rendre compte, on se demande s'il est réel. Sur Jésus et sur la Samaritaine, sur le puits, le soleil brille comme tous les jours depuis les jours de Jacob. Ce n'est pas la première fois qu'une conversation se joue autour du puits. Et pourtant...

"Femme, crois-moi, l'heure vient..."

Admirons ici la ferveur de Jésus pour le message qu'il apporte. Naguère, il était tout absorbé par la pensée de cette âme unique qui ne savait pas le don de Dieu, méditation intérieure pleine d'amour direct, personnel. Ici, la vision des temps nouveaux qui commencent pour le monde, tout proches maintenant, vision qui s'élargit à la dimension du monde : adorer le Père, Dieu est esprit.

Jésus, c'est vrai ce que vous annonciez là et jamais à aucun homme, il ne sera donné de se sentir à un tournant de l'histoire du monde comme vous avez su que vous y étiez. Avant vous, plusieurs avaient connu que Dieu est esprit mais ceux-là, bien souvent, presque toujours, avaient cessé de l'adorer, de le savoir comme une personne, comme le Père. Tous les progrès qu'on avait faits dans l'intelligence de sa nature spirituelle semblaient l'avoir éloigné des hommes, avoir ruiné sa religion. Avant vous, plusieurs avaient honoré et aimé Dieu. Mais, pour le sentir près d'eux, ils l'avaient localisé, matérialisé, ils avaient oublié qu'il est esprit.

Le Dieu que vous nous faites connaître est le Dieu invisible, inaccessible, impensable. Cependant, il nous aime, il est près de nous. Ce n'est pas que notre raison voit clairement l'union de ces deux aspects. Ce n'est pas même que notre vie intérieure arrive à les vivre l'un et l'autre tout de suite. Entre la superstition où notre coeur charnel sans cesse nous entraîne vers un Dieu créé à notre image et la philosophie panthéiste en laquelle seul notre esprit croit pouvoir se trouver satisfait, qui nous marquera le chemin ? Et la vie intérieure qui manque un de ces deux aspects sera bientôt paralysée et déviara car toutes les déviations dans la vie chrétienne viennent d'une fausse conception de Dieu.

C'est le rôle de l'église de nous rappeler sans cesse la nécessité d'unir ces deux aspects et de nous montrer, d'âge en âge, des grands saints qui ont sinon expliqué du moins vécu l'union de ces deux aspects. Il semble que ce soit seulement dans le christianisme qu'on trouve des âmes qui se soient faites de la grandeur et de la spiritualité de Dieu une idée où les philosophes n'aient rien à reprendre et qui, en même temps, l'aient aimé comme l'ami.

Temps nouveaux que vous avez institué !

Les Juifs et les Samaritains attendaient un homme qui leur dirait le culte qu'il faut rendre à Dieu. Jésus nous l'a dit, lui qui nous fait connaître Dieu à la fois comme Père et comme Esprit. Jésus, comme envoyé de Dieu, nous révèle et nous assure sa paternité. Sans doute, les aspirations profondes du coeur auraient toujours mû l'homme vers l'idée de la paternité de Dieu. Mais, parvenu à un certain point de développement intellectuel, comprenant mieux l'immensité spirituelle de Dieu, son essence sans commune mesure avec l'homme, aurait-il osé l'appeler encore Père ? Jésus, comme envoyé de Dieu, nous affirme que Dieu est Esprit. Comme cela nous rassure d'entendre cette parole sur vos lèvres. Sur d'autres lèvres que les vôtres, cette parole a si souvent glacé notre coeur et fait sécher notre prière. Dieu-Esprit, notre imagination voit aussitôt une immensité sans forme, un abîme où l'on se perd. Sans vous, l'âme religieuse aurait fui ces perspectives en les appelant philosophiques et elle se serait réfugiée vers un Dieu conçu à son image. Grâce à vous, nous savons que nous pouvons accepter la vue de cet abîme et il le faut pour que notre religion soit parfaite.

"Ce sont de tels adorateurs que le Père demande".

Jésus, vous n'êtes pas seulement pour nous le révélateur, vous nous manifestez plus immédiatement la nature de Dieu. Dans votre personne humaine et divine à la fois, nous entrevoyons ce que peut être la personne du Dieu inaccessible. Nous y entrevoyons que son immensité spirituelle et divine n'est pas incompatible avec une personnalité un peu comparable à la nôtre puisqu'il nous aime et nous connaît. C'est un fait que ceux qui ont méconnu que Jésus nous manifesta, comme homme-Dieu, un reflet de Dieu, ont bientôt cessé de croire que Dieu fût Père.

Chose plus grande, il nous semble parfois qu'en votre humanité, n'apparaît pas seulement ce qui nous est de Dieu le plus compréhensible, le plus proche, son amour, sa bonté pour nous. Mais aussi, à certaines heures, le reflet de plus inconcevable et écrasant mystère paraît sur vous. Ceux qui auront bien médité sur la cène et sur Gethsémani sauront que Dieu n'est pas seulement à notre égard une personne comme notre imagination et notre coeur tendent sans cesse à l'imaginer mais qu'il tient avec nous une liaison surhumaine, inconcevablement proche et intérieure, liaison du Créateur à la créature, liaison de l'Être à l'être participé.

Lorsque Jésus eut fini de parler, la Samaritaine le quitta.

Laissant là le seau qu'elle avait apporté pour puiser, elle rentra dans Samarie pour annoncer aux siens le Seigneur. C'est un peu le symbole de notre vie. Un jour peut-être, nous avons rencontré le Christ. Ce n'était pas pour aller le trouver que nous étions sortis de chez nous et nous ne l'avons pas reconnu tout d'abord. Cette rencontre nous a paru un épisode, un hors-d'oeuvre dans notre vie. Elle est pourtant devenue l'essentiel et nous avons oublié tout le reste. Qu'il en soit ainsi pour nous tous et de plus en plus. Ainsi, les disciples partis pour Emmaüs et qui reviennent de nuit à Jérusalem, abandonnant le but premier de leur voyage parce qu'ils vous ont rencontré.

212 - **Dimanche des Rameaux** (Mt 26,36-46)

"Asseyez-vous ici pendant que je m'éloignerai pour prier"

Seigneur, nous savons combien les Juifs vous firent souffrir en s'opposant à vous d'abord, avant de vous crucifier, mais il est une douleur cachée, infiniment plus poignante, que nous ne pouvons que deviner, l'amère désillusion qui saisit votre coeur devant la médiocrité des vôtres, de ceux que vous aviez voulu former à votre image. Ce n'est pas à Judas que je pense. Vous aviez vu venir de loin sa trahison. Avant même qu'il y pense, vous saviez qu'il n'était pas des vôtres, son esprit s'opposait au vôtre. Mais c'est aux autres.

Dans l'évangile, si nous vous voyons si souvent partir seul pour prier, si nous vous voyons fuir vos apôtres aux grandes heures de votre vie comme celle où sonne la mort de Jean-Baptiste, c'était certes pour vous recueillir mais aussi, car on souffre si heureusement en famille quand on est compris, parce que vos disciples ne vous comprenaient pas. Gethsémani fit peser sur vous, unies dans la même pauvreté et cruauté, la haine des Juifs, la lâcheté des vôtres et, derrière eux, dans la perspective universelle de votre divinité, la révolte éternelle de ce qui n'est pas de vous et l'astucieux et lamentable péché de ceux qui se disent vos disciples.

Seigneur, nous vivrons un jour, nous aussi, ces heures, à notre taille, si nous ne sommes pas des faux prophètes que le monde bénit parce qu'il les reconnaît siens. A la fin de notre vie active, après avoir été rejetés. Nous pensons déjà les attendre, à la lumière de vos enseignements, mais vous le savez vous-même par expérience, elles surprennent toujours, comme l'ouragan qu'on voit venir, par leur perfide violence. Heure de la suprême tentation, souvenez-vous, Seigneur, en cet ultime combat de vos serviteurs, que vous l'avez connue aussi.

"Ayant pris avec lui Pierre et les deux fils de Zébédée, il commença à éprouver de la tristesse et de l'angoisse"

Ce n'est pas dans l'action qu'on connaît les élancements du désespoir, on est alors trop pris par elle, trop absorbé par la tension continue qu'elle exige et qui galvanise l'âme en l'extériorisant, mais c'est après. Après avoir quitté le gros de ses apôtres, lorsque Jésus se détendit dans l'intimité de ceux qu'il aimait, il sentit la tristesse s'emparer de lui. L'amorce de cette angoisse était là, dans son coeur, depuis longtemps. Combien de fois n'avait-il pas dit ce qui l'attendait ? Combien de fois ne leur avait-il pas dit ce qui les attendait à leur tour, plus tard ? Sous l'imminence impérieuse de l'événement, sous l'impression pénétrante et mystérieusement efficiente de la cène, l'angoisse rédemptrice éclate. Elle brisa toutes les barrières de la distraction humaine que le coeur oppose instinctivement à ce qui le menace. Elle brisa, mystère insondable, tous les barrages providentiels qui tenaient cachés au coeur de Jésus la passion divine, comme la divinité de sa personne était cachée sous l'abaissement de la chair. Transfiguration douloureuse où votre divinité éclata comme dans l'autre, par delà la présence aimée de vos plus chers disciples.

Seigneur, qui dira ce qui se passa alors en vous ? drame étrange que seule l'union parfaite et sans confusion de vos deux natures rendit possible, drame unique où un coeur humain vit s'abattre sur lui la douleur de Dieu. Jésus, qui avait pris avec ses disciples les plus aimés, s'en sépara, il les quitta, s'éloigna d'eux. La solitude essentielle de son âme désolée par l'angoisse divine qui montait en lui appelait la solitude extérieure, l'y poussait. Elle l'écarta d'eux car déjà, en vérité, il était plus le Dieu inconcevable que le maître qui enseigne.

"Demeurez ici"

Seigneur, il ne nous est pas possible d'aller à vous, en le lieu de votre agonie. Votre douleur nous terrasserait comme la splendeur de votre divinité rayonnante au Thabor. Il nous faut demeurer loin de ce mystère. Pourtant, ce mystère est nôtre totalement car, en cette heure solennelle, vous êtes autant nous-mêmes que le Fils bien-aimé du Père. Si vous nous avez quittés et laissés loin de vous, vous nous avez retrouvés, et combien plus intimement, dans l'angoisse créatrice et réparatrice du Verbe de Dieu, à un tel point que vous êtes plongé en nous par le mouvement divin qui nous fait être. Vous êtes plongé en nous, non pas seulement de l'extérieur comme celui qui aime s'unit à l'aimé, mais de l'intérieur, d'une façon unique et ineffable qui n'apparaît qu'au créateur. Ainsi le monde trouve en vous un esprit pour penser, un cœur pour sentir. Le monde se prend à penser en vous comme une nouvelle personne. En vous, sa révolte contre Dieu monte, en vous aussi, son désir de vivre. Le monde pensait en vous sa révolte et vous pensiez dans la soumission qui imprégna toutes les heures de votre vie et, en vous, Dieu pensait son amour et son pardon. Le monde pensait en vous son désir de jouir, de vivre de soi et sur soi, et vous pensiez le détachement qui fut l'esprit intérieur de votre vie et, en vous, Dieu pensait l'amour jaloux et sacré pour ce qui est de lui. Mystérieuse confrontation dans la conscience d'un homme, de la révolte du monde et de l'amour miséricordieux de Dieu, de l'étreinte divine que l'on refuse. Sainteté de Jésus, prise entre la haine du monde qui te possède par l'extase de ton humanité en lui et l'amour du Père qui t'engendre. Jésus, homme-Dieu et médiateur entre Dieu et le monde en votre humanité, toute votre vie ici-bas était tournée vers cet achèvement et le chemin qui vous y a conduit avait la rectitude et la sécurité de votre pureté et de votre force. Vous n'avez pas déçu le Père.

"Il vint ensuite à ses disciples et les trouva endormis"

Ce n'était pas la fatigue qui les faisait dormir mais la tristesse. Ce n'était pas la tristesse de l'homme qui a peur pour sa vie. Ils s'étaient montrés courageux jusqu'à présent, même présomptueux. N'avaient-ils pas été jusqu'à prévoir de sang-froid leur propre mort ? Ce n'était pas non plus la tristesse que connurent les autres apôtres, ceux que Jésus avait laissé loin de lui, ensemble. Que pensaient-ils en attendant son retour ? C'était une tristesse inconnue. Ceux qui ne travaillent pas pour Dieu ne la connaissent pas non plus car ils s'agitent sans voir le drame mystérieux des âmes. Leur tristesse les assaille de l'extérieur et l'échec de leurs entreprises vient du dehors, en pleine lumière, les étreindre et les faire souffrir. Mais celle-ci sourd par le dedans et sa venue est si cachée aux yeux des hommes qu'ils en souffrent sans savoir pourquoi.

Irradiations lointaines mais efficaces de la passion de Jésus, de celle qui le jeta à terre. Ce n'est pas le regard qui la porte, il faisait nuit. Ce n'est pas l'intelligence non plus, les apôtres étaient si ignorants du drame qui se passait si près d'eux. C'est la liaison unique, créatrice, qui joint l'homme à Jésus, le Verbe de Dieu. C'est la liaison nouvelle, rédemptrice, qui joint l'homme deux fois au Christ. Souffrances de l'enfantement du monde qui se sont concentrées au cœur de Jésus comme au foyer du miroir dont l'intensité se fait d'autant plus sentir qu'on est plus près de lui. Souffrances qui ne sont pas seulement celles de la propre croissance spirituelle de l'âme mais aussi la résonance de celles du monde entier, dans la mesure où nous prenons conscience du monde, non seulement par intelligence humaine, mais surtout par communication divine, car l'humanité n'est pas seulement un être nouveau qui grandit mais un être en passe d'être divinisé en Jésus. Souffrances qui ne sont pas seulement le reflet et la résonance de celles des autres par une sympathie ou un amour qui unit par l'extérieur, mais souffrances physiques qui font que, lorsqu'une cellule du corps souffre, toutes les autres souffrent et que plus une cellule est évoluée, plus elle souffre.

"Veillez et priez afin que vous n'entriez pas en tentation car l'esprit est prompt mais la chair est faible"

Il n'est pas de souffrances plus menaçantes ou présentes. Les autres cessent avec leurs causes. La cause de celle-ci n'a pas de fin ici-bas. L'homme qui l'a, un jour, connue, connaît la grande tentation de la fuir et de rentrer dans ce monde de l'inconscient d'où il s'était échappé avec joie. Le sommeil est tout proche de lui et c'est le seul anéantissement que l'homme puisse se donner, lui qui ne s'est pas donné l'être. Quelle lutte dure pour tenir contre cette souffrance ! Quel sursaut d'énergie il faut ! quelle conversion spirituelle il faut sans cesse refaire ! Sans cesse notre nature s'échappe comme le cheval devant l'obstacle. Sans cesse le doute fondamental, non pas celui qui se donne des raisons, mais l'autre, celui dont la force est faite de tous nos appétits déçus par cette lutte sans trêve, nous menace. Pendant ce temps-là, l'homme qui n'est pas le reflet passif de son milieu, qui pousse plus loin l'oeuvre créatrice souffre et, s'il connaît parfois l'éclair du Thabor, c'est pour retomber vite dans les ténèbres longues et angoissées de Gethsémani.

L'esprit est prompt et l'âme voit dans la joie son heureuse évasion des sphères inférieures où l'homme vit sur soi, comme la plante ou l'animal. L'âme entend l'appel pour un dépassement mystérieux qui la mettra aux confins de ce qui est et de ce qui peut être, de l'être et du néant. Elle entend l'appel créateur où l'homme doit développer, dans l'espace et le temps, l'oeuvre unique du Verbe. Elle l'entend avec joie comme si cela, cette oeuvre, c'était plus encore elle-même que soi. Elle se sent possédée par ce quoi même elle désire enfanter. Elle y donne la vie. Mais la chair est faible et l'ardeur de l'être pénètre dans sa lourdeur comme la balle s'amortit dans le sable. En elle, à côté de l'élan qui élève, il y a le courant qui fait descendre, il y a l'être qui dégénère, la vie qui devient

machine et la spontanéité, habitude. Il y a le grand appel froid et immobile de l'espace stabilisé et stérile dont la paix immense est celle d'un immense tombeau.

Seigneur, à votre suite, les apôtres et, derrière eux, nous-mêmes, ont connu ces deux pôles du monde. Tour à tour, votre voix nous appelle et le silence des astres morts nous sollicite. Ne laissez pas l'esprit s'éteindre en nous. Mais les apôtres ne surent pas veiller et prier, ce soir unique. Lorsque Jésus fut saisi par les Juifs, ils se montrèrent plus lâches et faibles qu'avant la nuit.

213 - Sur le seuil de l'être

"Il nous donne encore nous-mêmes à nous-mêmes" (Bérulle)

Seigneur, vous m'avez donné l'être sans que je le sache et j'ai mis bien longtemps à le découvrir. Mes jours ont passé comme un songe avant que je m'aperçoive que je rêvais. Derrière mes activités et mes pensées, ma mystérieuse vie coulait et je ne le savais pas. Jadis, je n'étais qu'un reflet du monde. Je pensais comme lui, j'aimais ce qu'il aimait. Mon existence était faite de toutes les existences qui, comme la mienne, vivaient de lui. Cette société était pour moi une sécurité nouvelle qui stabilisait ma passivité, et la source du parfait synchronisme qui, me tirant de moi en lui, me rendait étranger à moi. Je n'étais pas. Ainsi, j'aurais vécu longtemps sans doute, peut-être serais-mort comme beaucoup. Vous ne l'avez pas voulu, mon Dieu. Un jour, l'exemple de votre Christ, comme d'un être qui refuse de se laisser porter par le courant du monde, s'affirme devant lui, éveille en moi, premier germe d'une révolte semblable, première annonce du schisme douloureux qui doit me faire moi-même en me séparant de ce qui n'est pas moi, le désir d'être. Depuis ce jour, l'inquiétude essentielle est en moi, de celui qui se sait et se veut être. Quelle chose pourrait la satisfaire ? Ce n'est pas que le monde n'ait tenté de l'assoupir dans l'enlacement de ses joies. Ce n'est pas que ma lâcheté n'ait souvent regretté de la sentir comme une exigence impérieuse et si dure au coeur de ma vie. Seigneur, qui dira la croissance du nouveau désir de mon coeur, ses victoires et ses défaites, ses tentatives avortées et celles qui ont fait pleurer à certaines heures ? Seigneur, qui dira les tâtonnements de cet aveugle-né qui veut voir, de ce demi vivant qui veut être ?

Comme j'ai voulu te saisir, mon être, toi si glissant entre mes mains, si agile à t'échapper toujours, si distrait par le mirage qui me cache, si étranagement au-dehors de ce que je suis. Souvent, au soir de beaucoup de travail, répandu dans beaucoup de désirs et de vouloirs, je me suis senti si vide de toi. Devant ton irréversible et continuuel écoulement, ton inimitable et irremplaçable courant, il glissait sur moi comme le torrent sur un rocher qu'il dépasse, j'ai souvent craint de ne pouvoir jamais te posséder. Mais je ne pouvais pas accepter de me savoir si étranger à toi et, après la fatigue d'un nouvel échec, je me remettais à espérer. Comment te saisir pour devenir enfin moi-même ? Oh ! mon être que nul lien ne contient, que nulle forme ne revêt, que n'ai-je fait pour t'atteindre ? J'ai voulu t'atteindre à travers mon action mais je me suis perdu dans son labyrinthe et, à chaque détour, je perdais des forces à le quitter. J'ai voulu t'atteindre derrière la beauté mais le souvenir de son attrait terrestre ne me quittait plus quand, l'ayant dépassée, je voulais t'atteindre, mon être. J'ai voulu te forcer à paraître dans la négation de tout ce que je savais alors n'être pas toi mais, comme si un support t'était nécessaire, dans la chambre vide, le vide ne te portait pas. J'ai voulu te violenter, t'obliger à paraître. J'ai tendu mes nerfs à l'extrême, j'ai grossi mon désir de toi comme un cri de naufrage. J'ai cru t'atteindre dans mon exaltation et ma fatigue m'a fait comprendre qu'en me crispant ainsi vers toi, je rendais ma geôle encore plus solide, comme le prisonnier perd ses forces dans une fuite impossible. Alors j'ai voulu t'atteindre dans mon désespoir et j'ai cru un moment qu'au fond de toute douleur essentielle à l'être, l'être se saisit mais j'ai compris depuis que c'est dans l'effort homicide de sa négation et comme le suicidé connaît en son dernier moment l'euphorie de la vie, j'ai vu que le néant me saisissant, me donnait la saveur de l'être en me dissociant. Alors, Seigneur, je me suis souvenu que celui qui fit germer en moi cette graine saurait la faire pousser, que celui qui me mit au coeur l'inquiétude essentielle, le désir d'être, saurait la combler. C'est vers vous, Jésus, que je me suis tourné, tout étonné de ne pas y avoir pensé plus tôt, vous que je croyais connaître depuis si longtemps. Ce jour-là, j'ai compris ce qu'un pécheur peut comprendre de vous. Si je n'ai pas fait ce qu'un pécheur ne peut pas faire sans vous, j'ai vu la route et son souvenir, plus d'une étoile, me fut un signe efficace. Son souvenir était presque déjà mon être que j'étreignais.

J'ai vu la route et m'y avez fait entrer. Un jour, Jésus, votre vie terrestre me devint plus présente que la mienne. Par la multiplicité où je dus la saisir, elle me ramenait sans cesse à vous. Dans l'adoration de votre vie terrestre, je me mirais en vous, c'était comme si j'étais vous et mon activité comme la vôtre était toute consistante. J'ai aimé votre violence. J'ai retrouvé en vous l'ardeur qui me crispait à ma propre poursuite. Mais votre violence est amour, la mienne n'était jadis que le désir brutal, exaspéré. En la vôtre, j'ai découvert, non le spasme mais la force. Votre force immanente, stable et sûre, me découvrit l'immanente sécurité de la vie qui coule en moi et je m'y baignais d'un bain mystérieux. Une autre fois, votre passion me fit retrouver le chemin descendant où j'avais saisi mon être en le niant. En communiant de vos mains à la destruction de votre mort, je n'ai pas reconnu l'amère révolte qui succède au suicide impossible mais la paix substantielle d'une vie qui se remet et qui se trouve. Dans le silence de votre sépulture, dans la séparation de tout ce qui n'est pas vous, je n'ai pas retrouvé le vide de jadis mais votre présence qui fit jaillir la mienne. Alors, derrière tout cela, vos gestes et

vos paroles, votre coeur, j'ai compris qu'il y avait en vous mieux qu'une vie comme la mienne dont le contact, sous les espèces de votre action humaine, me donnait de saisir mon être, mieux qu'une similitude dont la ressemblance extérieure, atteinte dans une grande compréhension intime, appelait la ressemblance de l'état intérieur et sa richesse. Mystère des mystères, j'ai compris que vous étiez la source de mon être, l'être. En ce jour, Jésus, vous n'avez plus été seulement le maître qui enseigne, le guide qui conduit, mais celui qui me fait. Ce fut dans la crainte et le vertige de tout mon être que j'entendis vos paroles, jadis autrement comprises : "Je suis la route, la vérité, la vie". Seigneur, depuis ce jour, il me semble qu'un nouveau pas me sollicite mais j'ignore lequel. En me conduisant par votre humanité à la racine de mon être, vous m'avez moins conduit à un terme qu'à l'endroit où la perspective s'élargit jusqu'à embrasser mystérieusement votre divinité. Mon besoin essentiel d'être, qu'un jour votre vie humaine éveilla en mon âme, que de longues années votre grâce cultiva et fit croître, derrière une première saisie de l'être participé que je suis, me pousse dans l'abîme de votre subsistante existence avec le désir insensé de la saisir comme un autre moi-même.

Je vous aime, mon Dieu. Pour vous avoir connu comme la source de mon être, mon amour pour vous a aussi changé. Je ne vous aime plus seulement comme le maître, le chef. Je ne vous aime plus seulement comme le Jésus qui vécut, il y a 20 siècles, en Galilée. Il naît en moi un amour sans forme qui dépasse votre humanité, s'il est né d'elle, et qui se porte sur votre divinité. Il est en l'air par la pointe de son désir, un arc jeté sur l'abîme qui n'a qu'une rive mais il me semble parfois qu'il se tient ainsi dans le vide, sans aucun besoin d'appui, qu'il se tient sur soi. Que dirai-je ? Il me semble que vous aimez ainsi, c'est être.

214 - Liste de livres pour une bibliothèque d'E.P.S.

On pourra puiser des renseignements dans :

1- les lectures de mes enfants : liste de livre publiées avec appréciation sommaire, qu'on peut se procurer à la Librairie Landre, 48 rue D'Assas, Paris 6 ème.

On peut également s'adresser pour toute demande de renseignements à
M. A. Blanchetière, Ecole des Roches, Verneuil sur Avre (Eure)

2- la bibliothèque de nos enfants : au moins 5 liste publiées.

Chaque livre est suivi d'une analyse précise et suffisamment développée.

Les livres sont classés par catégories et d'après l'âge des enfants.

Source précieuse de renseignement. 5 rue Las Cases, Paris 7 ème.

N.B. Certains de ces prix, relevés sur des catalogues déjà anciens, ne sont qu'approximatifs.

1) Pour 1 ère et 2 ème année

- Contes et légendes de tous les pays : Nathan, 13,50 chaque volume.

Plusieurs séries par auteurs divers sur : Monde grec et barbare - Orient - Espagne - Outre-Manche - Outre-Rhin - Monde russe - Japon - Moyen-âge.

Volumes bien présentés, jolies gravures en couleurs.

Les légendes grecques semblent surtout à recommander.

- Fabliaux et contes du Moyen-âge, adaptés pour la jeunesse,

M.L. Tarsot Laurens : Les chefs d'oeuvre à l'usage de la jeunesse, in 4°, broché, 20 frs, relié 30 frs,

Ingénieuses adaptations de certains fabliaux.

Très bonnes illustrations de Robida, en noir et en couleur.

- Roman de renard à l'usage de la jeunesse, L. Chauveau-Attinger, 25 frs

Jolie édition, illustrations ayant une valeur esthétique, enchante les élèves.

- Le roman de renard, Péjard-Stock, 12 frs, Coll. Maïa, bonne édition aussi

- Chanson de Roland, Bédier - Piazza, 15 frs

- Légende de Guillaume d'Orange, Piazza, légende ravissante

- Raoul de Cambrai, Tuffreau - L'artisan du livre - une évocation saisissante et brutale de la féodalité

- St Brandon, légende celtique, naïve et charmante, adaptation par Paul Tuffreau, à l'Artisan du livre, rue de Fleurus

- Ogier le Danois, Larousse, 12 frs

- Huon de Bordeaux

- Contes - contes d'origine française

- contes européens

- contes orientaux et africains

M. Boucher - Colin - 4 frs - bons recueils, plaisent aux élèves

- Contes - Perrault enchantent les élèves

- Contes - Andersen - Hachette, 8 frs, récits pleins de charme

- Rien qu'un violoneux - Andersen - Gédalgo - Coll. Aurore, 7 frs

Oeuvre délicate et profonde, convient plutôt aux filles

- Contes choisis - Grimm - Hachette, 8 frs
- Conte de la veillée - Rodier - Plon, 5 frs. On y trouve les récits célèbres : Trésor des fêtes et Fleur des pois, la fée aux miettes, la légende de soeur Béatrix
- Contes de la bonne Perrette - Bazin - Mama
- Conte du soleil et de la brume - A. Le Bras - Delagrave, 12 frs
Hist. pittoresques, parfois tragiques, forte impression sur une imagination de 15 ans
- Amiois Grands cœurs - simplet, 12 ans au plus
- Aulnoy Contes, 12 ou 13 ans au plus
- R. Bazin Il était quatre petits enfants - récit un peu simplet, enfants de 9 ans
Le guide de l'empereur - Nelson, nouvelles pour jeunes enfants
Le blé qui lève
La terre qui meurt - le plus intéressant
- J. de la Brète Mon oncle et mon curé - Delagrave, 7,50 frs - très amusant
- Cervantès Don Quichotte - ed. pour la jeunesse
- Colette Dialogue de bêtes - très intéressant
La maison de Claudine
- Curwood Les chasseurs de loups
La vallée du silence
Kazan - Romans d'aventure - une certaine valeur littéraire
- Fenimore Cooper Le dernier des Mohicans
La prairie
Bas de cuir
Les pionniers...
aventures très intéressantes, jusqu'à 15 ans
- Danrit Les Robinsons sous-marins
Le seul roman de cet auteur qui soit vraiment à recommander,
les autres sont parfois gâtés par un militarisme un peu déplaisant
- A. Daudet Le petit Chose - un peu mièvre
La belle nivernaise
Tartarin
Contes du lundi - les trois sont intéressants
Lettres de mon moulin - très intéressant
- N. Desbordes-Valmore Le livre des enfants - Garnier, 15 frs - choix de poésies
- Dickens Contes de Noël, les plus à la portée des enfants
- Conan Doyle Le monde perdu
- A. Dumas La tulipe noire - passionnant, sans grand intérêt littéraire
La bouillie de la comtesse Berthe - Hachette, bibl. blanche
récit légendaire des bords du Rhin - très bien
La petite Yvette - ouvrage un peu triste, plein de charme, plaît aux enfants
- Erckmann-Chatrion Contes choisis - plaisent bien
L'ami Fritz - assez amusant
Madame Thérèse...
Toute la série est intéressante mais sans grande valeur de formation
- Flaubert Trois contes
- D. de Foë Robinson Crusoe
Les aventures du colonel Teck
- A. France Vos enfants - Hachette, 7 frs
Filles et parents - illustré pour les enfants
- B. Franck En plongée - distrayant, peut-être un peu fade
- J. des Gâchons Sur pattes - Eu. de monde moderne, 12 frs, jeunes enfants
Sur pieds
- G. Gautier Histoire d'un éléphant blanc - dans l'Inde - description et aventures pour - de 13 ans
- G. d'Houville Proprette et cochonnet - Hachette, bibl. blanche - livre bien écrit,
illustrations faites par des enfants
- V. Hugo Quatre-vingt treize - très bien, malgré longueurs
Häi d'Islande
Les travailleurs de la mer
Bu Jargal
- Jérôme k Jérôme Mes enfants et moi - La renaissance du livre, 6 frs
livre plein d'humour anglais, quelques longueurs

- Trois hommes dans un bateau - plus égal et plus drôle que le précédent
- Kipling Le livre de la jungle, 2 vol. - Mercure, 12 frs
intéressant davantage les enfants quand on les leur lit à haute voix
Les histoires comme ça - Delagrave, 30 frs, 10 à 12 ans
Capitaine courageux
- S. Lagerloff Les aventures de Nils Holgerson - 12 ans, des longueurs mais intéressant
Göstal Berling
- Lichtenberger Mon petit Trott - intéressant
La petite soeur de Trott
Le petit roi
Les vacances de Nane - un peu naïf, livres bien connus, le dernier écrit véritablement pour les enfants et à leur portée
- J. London Gros blanc
La route des soleils
L'appel de la forêt
Michel, chien de cirque
L'appel de la vie (nouvelles)
Radiuse aurore (à demi autobiographique, débordant d'énergie)
Fille des neiges
Jarry dans l'île...
Tout London plaît beaucoup aux élèves
- H. Malet Sans famille - très bien
En famille - bien
Petite soeur - un peu simplet pour les plus grands
Romain Kalbris
- P. et V. Marguerite Poum
Zette - dans le genre de Trott, moins bien l'intention didactique y perce
- G. Maurière Peau de pêche - Gédalgo, coll. Aurore - livre très sain
- Maurois Le pays des 36 000 volontés - illustré, gravures très artistiques, récit plein de charme, utilisation spirituelle de la psychologie enfantine
- Mayne Reid A fond de cale
Les robinsons de terre ferme
Les exilés de la forêt
Les chasseurs de girafes
Les chasseurs de plantes...
Hachette, 12 et 13 ans, sans grande valeur littéraire mais pas de déformation à craindre
- Mérimée Colomba - sec, réaction contre le romantisme des 16 ans
- Maurice Morel Titote - histoire d'un bébé, joliment contée
- A. de Musset Histoire d'un merle blanc - livre plein d'esprit, une partie de la finesse échappe aux enfants; intérêt littéraire
- P. de Musset Mr le vent et Mme la pluie - Hachette - jeunes enfants
- Pérochon La parcelle 32
Les creux de maisons - sentimentaux
- H. Pourrat Gaspard des montagnes, scènes de la vie provinciale en Auvergne sous le 1er empire
A la belle bergère, intrigue passionnante, style savoureux, rare chef d'oeuvre
Quand Gaspard de guerre revint
Le pavillon des amourettes - peut enthousiasmer des enfants d'E.P.S.
La tour du Levant
- Rachilde Le théâtre des bêtes - Les arts et le livre, in 8 illustré, 7,50 frs
- J. Renard Poil de carotte - Flammarion, 12 frs, illustré -
Histoire émouvante et spirituelle d'un pauvre gamin dans sa famille
- JH. Rosny aîné La guerre du feu - le plus intéressant
Vamirch
Le félin géant - roman préhistorique, reconstitution fantaisiste mais vivante de l'humanité primitive
- G. Sand Histoire de Gribouille - Hachette - jeunes enfants
- J. Sandeau La roche aux mouettes, 9 à 13 ans
- W. Scott Ivanhoe - formidable, tous sont passionnants
Quentin Durward
Richard en Palestine

L'antiquaire
 Le nain noir
 Les aventures de Nigel
 Le château périlleux...
 Sienkiewicz Quo vadis - ed. pour la jeunesse - passionnant
 Suivons-le
 Par le fer et le sang - roman d'aventures, guerre contre les Turcs
 Stahl Les patins d'argent - intéressant malgré longueurs
 Maroussin - bien
 Swift Voyage de Gulliver - très intéressant
 Tagore L'album ou les déclarations rituelles du Bengale - Bossard, 7,50 frs
 recueil de dessins et de poésies rituelles du Bengale, jolis motifs décoratifs et petits contes en vers pleins de
 détails sur la vie des Iodes. Les enfant n'en saisiront peut-être pas tout l'intérêt
 Theuriet Les enchantements de la forêt - un peu difficile à goûter
 Tourguéneff Récits d'un chasseur - Gédalgo - scènes russes
 J. Verne Tout J. Verne avec intérêt jusqu'à 15 ans
 Wyss Robinson suisse, un peu naïf pour élèves de plus de 13 ans

2) 3^{ème} et 4^{ème} année

About Le roi des montagnes - amusant
 Le roman d'un brave homme - facile et sain
 G. Acremant Ces dames aux chapeaux verts - amusant et sain
 Amundsen En avion vers le pôle Nord
 J. Balde Les lions
 La vigne et la maison
 R. Bazin De toute son âme
 Les Noellets... - inoffensifs
 Bernardin de St Pierre Paul et Virginie - un peu ennuyeux
 Boecher Steve La case de l'oncle Tom - bien connu
 H. Bordeaux La maison
 La peur de vivre
 Les Roquevillard...
 Boucher La vie profonde -
 plusieurs volumes (antiquité païenne, antiquité chrétienne, Moyen-âge, temps modernes, 19^{ème} siècle), passe en
 revue la littérature humaine jusqu'à nos jours;
 commentaires philosophiques parfois un peu longs mais qui méritent d'être médités
 J. Boyer Le dernier Viking - peinture puissante de la vie des pêcheurs aux îles Lofotey -
 un peu dur peut-être
 La puissance du mensonge - ne convient qu'aux élèves ayant déjà une maturité d'esprit
 Châteaubriant M. des Lourdines
 G. Chéreau La despélouquère - très jolis contes paysans, bien écrits
 Cherbuliez Le précepteur
 Colette Pages choisies - charmant volume
 Conrad La flèche d'or
 En marge des marées
 Le frère de la côte
 La ligne d'ombre
 Le typhon - lutte d'un équipage contre un cyclone
 Jeunesse
 Le nègre de Narcisse
 A. Daudet Jack - triste
 Delarue-Mardrus Graine au vent - récit émouvant
 A. Demaisin Le livre des bêtes qu'on appelle sauvages
 Dickens David Copperfield - intéressant malgré longueurs
 Nicolas Nicleby
 Dorgélès Sur la route mandarine
 Les croix de bois - 16 à 18 ans
 Duhamel Vie des martyrs - livre de guerre, pages émouvantes, pour les grands
 Duhamel Les plaisirs et les jeux - père de famille qui voit vivre ses enfants

La possession du monde
 G. Eliot Le moulin sur la Flose - un peu long, peut intéresser des âmes délicates
 Adam Bede
 Silas Marner - des longueurs
 Estaunié Le labyrinthe - pose aussi le problème du mensonge
 L'infirme aux mains de lumière
 L'ascension de M. Balèvre - livre de haute tenue morale, ne convient qu'aux plus
 grands - style un peu compact
 J.H. Fabre La vie des insectes
 A. Fournier Le grand Meaulnes
 Ch. Feley Guilbert Guilleré
 Fromentin Dominique - pas très sain
 Fromentin Les maîtres d'autrefois - livre de critique d'art, pour esprits plus mûrs
 Th. Gautier Le capitaine Fracasse
 Le roman de la momie
 Gebbart Autour d'une tiare - romans historiques
 A. Gerbaut Seul à travers l'Atlantique - la célèbre traversée en 93 jours
 Gorki Les vagabonds
 Ma mère
 Guillaumin La vie d'un simple - une vie de paysan, un peu ennuyeux
 L. Halévy Criquette
 L. Hémon Marie Chapdelaine - roman célèbre, très sain
 José Maria de Heredia Trophées
 Huc Sur les plateaux de Mongolie
 Dans la Chine
 Hugo La légende des siècles
 F. Jammes M. Le curé d'Ozeron
 Kipling La cité des aveugles
 La lumière qui s'éteint - peintre qui devient aveugle
 Les bâtisseurs de ponts
 Au hasard de la vie
 Simples contes des collines
 Monseigneur l'éléphant
 A. Lafon L'élève Gilles - souvenirs d'enfance, émouvants
 Lagerloff Les liens sont invisibles
 Le livre des légendes
 Le monde Jolies légendes suédoises un peu déroutantes, saveur étrangère
 Larouy L'odyssée d'un transport torpillé - passionnant
 Lecomte de Lisle Poèmes barbares
 Loti Un pèlerin d'Angkor
 Pêcheur d'Islande
 Ramuntcho - plaisent mais se défier de leur influence
 Maeterlinck L'oiseau bleu - intérêt philosophique, très jolies scènes
 La vie des abeilles
 La vie des termites
 La vie des fourmis
 K. Mansfield Lettres - pour les plus âgés - haute valeur humaine
 L. Mercier Le poème de la maison - poèmes de la terre, de l'attachement au foyer
 Marie Noël Les chansons et les heures - poésie très fraîche, pour les grands
 Mistral Mémoires et récits - quelques longueurs mais histoires intéressantes
 Abbé Moreux Les merveilles des mondes
 Quelques heures dans le ciel
 Les énigmes de l'orientation - vulgarisation scientifique
 Musset Poésies
 Nansen Vers le pôle - passionnant
 Ossendowski Bêtes, hommes et dieux - pérégrinations d'un réfugié polonais à travers l'Asie
 Panait Istrati Les chardons du Baragay
 Pergaud Histoire de bêtes - bien, extraits des livres de P. sur la vie des animaux
 Pérochon Nène - sentimental, plaît
 J. de Pesquidoux Chez nous - travaux et jeux rustiques, littérature de terroir

C.L. Philippe La mère et l'enfant- NRF - souvenirs d'enfance - très émouvant
E. Poé Histoires extraordinaires
Nouvelles histoires extraordinaires
H. Pourrat et J. L'Otagne Sur la colline ronde - scènes de la campagne auvergnate, pittoresque et gai
R. Roland Jean-Christophe - 16 à 17 ans, extrêmement dynamique
Roosevelt Mes chasses en Afrique
Rouquette La bête errante
Le grand silence blanc - des scènes passionnantes
G. Sand La mare aux diables
La petite Fadette
François le Champi
L'homme de la neige - passionnant
Les maîtres sonneurs
E. Scheeffter Mémoires de Pisistrate Caxten - grande tenue morale - très intéressant
Ch. Silvestre Prodiges du coeur
Aimée Villard - romans émouvants et très sains
JJ. Tharaud La rose de Saron
L'ombre de la croix
Marrakech ou les Seigneurs de l'Atlas
romans pittoresques et bien écrits, plaisent bien
Tolstoï Ce qui fait vivre les hommes -
contes et légendes où apparaît la pensée humanitaire de l'auteur
Verhaeren Les villes tentaculaires - Campagnes hallucinées
La multiple splendeur
David Weil Voyage d'une parisienne à Lhassa - très intéressant
Wells Les premiers hommes sur la lune
L'homme invisible
La machine à explorer le temps
La guerre dans les airs
le Jules Verne anglais
C. Weyer Un homme se penche sur son passé - leçon d'énergie
Histoire de Cavalier de la Salle
St Eu. White Terre de silence
L'associé
Col. Yver La pension du Sphinx - sains et bien écrits, plaisent surtout aux filles

3) Théâtre

E. Augier Le gendre de M. Poirier
H. de Bornier La fille de Roland - sentiments généreux
Boucher Théâtre pour les écoles
Théâtre du petit chaperon rouge
Théâtre pour les jeunes filles
F. de Curel La nouvelle idole - pour les grands, fait penser
Gassies des Brulies Farces de Pathelin, du pâté, du cuvier
Hugo Hernani
Ruy Blas
Les Burgraves
Labiche Le chapeau de paille d'Italie
La cagnotte- amusants
Marivaux Théâtre - plutôt pour jeunes filles
Musset Comédies et proverbes
Rostand Les romanesques
L'aiglon
Cyrano
Zamacois Les bouffons

4) Biographies

Bellesort La Pérouse - instructif

Clémenceau	Démosthène - exaltation du groupe
P/ Hazard	Lamartine - exquis
Maurois	Lyautey - la joie de l'action
Reynès Monlaur	La Geneviève - poésies et érudition
G. Pitrois	A. Lincoln - édifiant, prenant
R. Roland	Vie de Beethoven
	Vie de Michel-Ange
	Vie de Gandhi
Vallery Radot	Vie de Pasteur - haute portée morale et scientifique

Des volumes intéressants dans la collection Laurens :

- les grands artistes (une quarantaine de volumes parus)

215 - **Samedi de Pâques** (Jn 20, 1-9)
La Résurrection

"Marie Madeleine se rendit au tombeau"

Il est encore nuit, trop tôt par conséquent pour pouvoir embaumer Jésus. Mais Marie ne peut pas rester chez elle. Que ferait-elle dans sa maison toute seule ? Qu'elle aille au moins pleurer près de lui. Marie est le modèle de ces âmes qui ont bien réalisé que Jésus était leur tout. Elles ne peuvent plus trouver ni repos ni vie possible hors de lui, loin de lui. Alors elles ne pourront plus jamais rester chez elles. Prenez ainsi notre vie, Seigneur, et jamais nous ne vous perdrons. Il est des jours où l'âme ne vous trouve plus ni dans sa prière ni dans son action ni dans son cœur. Donnez-nous de comprendre que, si nous vous perdons, tout est perdu, afin que notre cœur, bravant l'impossible, n'ait de cesse qu'il vous ait retrouvé, devenu insoucieux et étranger à tout. Si Jésus est mort, qu'a-t-elle encore à faire sur la terre ? Reprendre la vie d'autrefois ? Quelle dérision ! Vous ne laisserez pas cette angoisse sans réponse. Vous seul, prenez nos cœurs puisque vous seul en avez le droit, vous le ressuscité, toujours vivant. Marie croyait vraiment que Jésus était mort et que c'était fini pour toujours. Devant l'irréparable, elle sait ne pas se résigner et c'est pourquoi elle part en pleine nuit. Que faire près du tombeau puisque c'est fini ? C'est la nuit où nul ne peut agir. Pour toujours, sur ce qui fut jadis le bien-aimé vivant, pèse une pierre que nul ne bougera. Pourquoi aller près du tombeau ? Ne le sait-elle pas que tout est fini ? A-t-elle besoin, pour s'en convaincre, de voir la pierre énorme et tout cet ensemble silencieux et immobile ? Pourquoi raviver sa douleur au contact trop tangible de ce qui n'est plus ? Ne vaudrait-il pas mieux oublier ? Mais l'amour ignore l'oubli et préfère la souffrance du souvenir.

"Elle vit que la pierre avait été enlevée"

Ainsi elle ne pourra même pas dans la paix pleurer le passé près de lui. Rien ne lui restera pour la fin qu'un souvenir profané. Les hommes qui l'ont tué, maintenant sans doute le déshonorent loin d'elle. C'est celui qu'elle a aimé, pour qui elle avait tout quitté. Elle ne sait pas ce qu'ils font de lui mais elle s'en doute car ils sont devenus tout-puissants sur lui et ils le haïssaient tant.

Jésus, l'âme qui croit vous avoir perdu lorsque le doute la serre, même la plus aimante, elle devine bien ce que les hommes font de vous. Désormais, quoi qu'elle en ait, la seule image qu'elle puisse évoquer de vous, c'est celle-là, un Jésus bafoué, diminué. Quand viendrez-vous chasser tous les fantômes par le rayonnement de votre corps glorifié ?

"Elle se rend auprès de Simon-Pierre"

Heureuse Marie, d'avoir pensé, en cette heure, que tu avais des frères. Il ne faut pas rester seul. Pourtant, s'ils l'ont vraiment emporté, ni Pierre ni Jean n'y pourront rien. De plus, Pierre et Jean sont chez eux. Que leur dire puisqu'ils semblent ne se douter de rien, ne se soucier de rien ? Ne va-t-on pas la recevoir comme une folle ? La douleur inconsolable et l'inquiétude semblent, aux âmes qui ne les connaissent pas, un reproche si gênant. Ce n'est pas un cadeau à faire, une douleur inconsolable; en la faisant partager, on l'accroît.

Heureuse Marie d'être allée cependant vers tes frères. Cette première démarche qui t'arrache au tombeau désormais vide pour aller vers eux, c'est déjà, sans que tu le saches, le commencement de l'espérance car le désespoir isole. Tu vas vers eux en pleine nuit, sans crainte d'être importune ou étrange à cette heure car tu sais bien que leur vie était toute pour Jésus. Pour lui, n'avaient-ils pas tout quitté, eux aussi ? La fraternité sainte, libre et familière des âmes qui possèdent entièrement un même amour, il n'y a qu'elles à la connaître. Seigneur, donnez-nous des frères qui soient tels, rendez-nous capables d'en avoir. On ne peut pas s'appuyer en sécurité sur une âme qu'on sait partagée.

"Pierre sortit avec l'autre disciple"

D'autres auraient tenu les paroles de Madeleine pour un vain radotage, le produit d'une imagination malade, bonne tout au plus pour effrayer et faire de la peine. Pierre et Jean ne sont pas de ceux-là. Pierre est le chef et,

parce qu'il est le chef, il veut voir par lui-même, il ne laissera pas l'âme de ses frères dans l'angoisse sans y aller lui-même et en franchise, à fond. Un autre jour, pareillement, tu fus le chef comme aujourd'hui, souviens-toi. Devant l'apparition surgie de la tempête, tes compagnons criaient d'effroi dans la barque. C'était Jésus mais nul ne le savait jusqu'au moment où tu as pris sur tout d'aller vers lui sur les flots. Aujourd'hui, dans ce clair matin, ton rôle demeure le même. Seigneur, si votre volonté a fait de nous des chefs, responsables de quelques âmes, et qui ne l'est pas un peu, donnez-nous de ne jamais reculer par peur devant aucune des choses qui les effraient. Donnez-nous de ne jamais fermer les yeux sur les difficultés qu'elles rencontrent, dans la crainte de les voir nous-mêmes. Donnez-nous de ne jamais les laisser seules à leurs craintes, à leurs doutes, avec le sentiment qu'on ne les comprend pas. Jean sortit, lui aussi, avec Pierre. Disciple bien-aimé, que n'as-tu devancé l'aube au tombeau ? Pouvais-tu dormir, rester chez toi, sachant ton Seigneur mort ? Parce que tu n'étais pas là, ils l'ont enlevé. Pourquoi ?

"Ils couraient ensemble" Sans rien se dire. Pierre voit Jean devant lui et sa course en est hâtée. Jean sait Pierre derrière lui. Ainsi, cette fois au moins, l'amour ne sera pas laissé seul. Jésus, nous avons encore tous les jours à vous découvrir vivant. Qui dira ce qu'il y faut de courage loyal et d'amour ? Ne nous laissez pas ignorer l'appui qu'on découvre à vous chercher ensemble.

"Jean arriva le premier mais il n'entra pas"

Pourtant il n'avait couru que pour voir. Pourquoi hésite-t-il au seuil d'éclaircir le mystère ? Dans quelques instants, après Pierre, il entrera et ce sera un trait de lumière, la foi. Pourquoi maintenant reste-t-il interdit ? La disposition intérieure qui le retient à l'entrée du tombeau est peut-être la même qui, tout à l'heure, avait fait s'enfuir Madeleine, plus sensible encore, loin du tombeau sans rien regarder. Les âmes qui aiment, parce qu'elles sont aussi souvent très sensibles, se trouvent dans cette mesure même souvent paralysées. Bien rares sont ceux qui allient le sang-froid à l'amour actif. Si cet équilibre se réalise difficilement dans une seule âme, la collaboration fraternelle nous en prouve le bienfait. La foi de Jean sera affermie grâce au sang-froid de Pierre. Puis Jean était à une heure grave. La découverte au seuil de laquelle il était dans le secret du tombeau ne lui importait pas à lui seulement. Ce qu'on allait constater quand on serait entré là, donnerait son orientation à la vie de beaucoup. Jean, qui a peut-être le pressentiment d'un grand miracle, tremble à la pensée qu'il va en reconnaître les signes ou, au contraire, qu'il n'y a plus rien à espérer. C'est l'heure où l'âme prend conscience que ce qu'elle va découvrir vaut aussi pour beaucoup car on ne court jamais son aventure seul. Seigneur, puisque, nous aussi, nous vous cherchons, nous connaissons, espérons-le, de telles heures. C'est notre rôle d'aller de l'avant. Jean se sent encouragé et approuvé par Pierre et n'hésite pas à courir de toute l'ardeur de son jeune âge. Beaucoup d'âmes dans l'église ont ainsi couru de toutes leurs forces pour découvrir le Christ. Ce n'était pas toujours des chefs responsables mais des laïcs comme saint Benoît, saint François d'Assise, de simples moines comme saint Jean de la Croix. C'est pourquoi peut-être ils couraient si vite et si légèrement. Au début peut-être, croyaient-ils courir leur aventure seuls, ils croyaient résoudre le problème de leur vocation ou celui de leur vie intérieure. Vient un temps où il leur apparaît que leur problème est celui de toute une époque, de toute une famille d'âmes. Comment, à cette heure, ne marqueraient-ils pas un temps d'arrêt avant de faire les derniers pas ? Jusqu'alors, ils avaient été de l'avant sans se retourner trop souvent en arrière. Désormais l'attitude de Pierre sera pour eux la chose essentielle, c'est elle qui les juge à cette heure. L'âme se penche sur l'avenir qu'elle pressent mais, d'elle-même, elle n'y entre pas.

"Pierre qui le suivait entra dans le tombeau"

Pierre avait couru moins vite, d'abord parce qu'il était plus vieux et aussi parce qu'il est le chef. Jean va de l'avant sans penser beaucoup à autre chose qu'au but à atteindre et c'est son rôle. Pierre qui le suit réfléchit à la gravité des circonstances, aux décisions à prendre. On ne court pas aussi vite quand on réfléchit en courant et qu'on se sent chargé. Aussi, une fois parvenu au tombeau, Pierre n'hésitera pas, il faut entrer. Toutes les pensées qu'il roulait dans son esprit ont bien un peu retardé sa marche mais elles lui permettent aussi de prendre une décision définitive, de lever les derniers scrupules de Jean. Il faut entrer.

"L'autre disciple entra alors, il vit et il crut"

Il n'est pas dit que Pierre ait cru. Sans doute, ne voulut-il rien manifester de ce qu'il pensait. Il est le chef, astreint comme tel à une réserve spéciale. Jean vit et crut tout de suite. Ce qu'il crut à cette heure, guidé par l'intuition de son amour, sera bientôt la foi officielle de toute l'église, dont l'un représente la hiérarchie, juge suprême et modérateur, l'autre est l'amour d'autant plus libre et ardent dans ses démarches qu'il sait, au moment décisif, être plus respectueux et soumis. C'est l'angoisse inquiète d'une pauvre femme qui vous fut l'occasion de constater de vos yeux les traces du grand miracle. Souvent les âmes qui cherchent ainsi s'inquiètent, se désolent, peuvent être à l'origine de grandes choses pour l'église. Quand Madeleine vient frapper en pleine nuit à la porte des apôtres endormis, c'est pour leur annoncer que Jésus a été enlevé et elle croit leur porter une nouvelle désolante. En fait,

mais qui s'en doute alors ?, c'est le premier signe de sa résurrection. Admirons en cette scène la collaboration de ces trois âmes. C'est grâce à elles que le monde a reçu les débuts de la foi.

216 - Que mes paroles demeurent en vous II

Il est des esprits que le mouvement enchante.

Ils aiment tout ce qui a de l'allant. Ils aiment surtout se dépenser. Ils font de l'action leur dieu. Nés pour elle, elle les engloutit car ces courageux, ces vaillants, ont toujours peur de la voir s'achever. Ils s'ennuient en place. Jésus passe. Son appel à l'apostolat les enthousiasme, les révèle à eux-mêmes. Les voilà partis à sa suite dans l'action prometteuse de nouvelles odyssées. De fait, tout commence bien. On aime leur entrain, leur assurance et jusqu'à leur suffisance. Ils réussissent mais le Christ est déjà loin qu'ils croient l'entendre encore en se parlant.

Si ces âmes pouvaient vraiment un jour voir clair en elles, elles seraient terrifiées de leur duplicité. Leurs oeuvres, même celles qui demandent un grand dévouement, ne sont que prétextes pour agir et se fuir dans l'action. Cela est si habilement couvert de grands mots, ils savent si bien parler de charité et de don de soi qu'ils en sont les premières dupes. Pourtant, leur prière est si loin de la ferveur de leurs paroles, leur oraison si dissipée, leur volonté si lâche quand l'action extérieure ne vient pas la galvaniser qu'un enfant s'y reconnaîtrait. Ils sont de ceux qui se font apôtres de la simplicité envers soi-même, de la cordiale rondeur avec son âme car l'examen de conscience les rebute. Ils exècrent le recueillement et savent en dévoiler les illusions. Dans une conversation un peu intime, loin des fièvres de l'action, on les sentirait pauvres, vides, inconsistants. Ils courraient les mers et les terres pour faire un prosélyte mais ensuite qu'en feront-ils ? La vie chrétienne ne les intéresse plus. Ils voient tout sous l'angle du rendement pratique, comme ils disent. Cela signifie souvent qu'ils n'ont plus souci de la vérité et ne savent plus adorer.

Devant ceux du dehors, ils tiennent encore quelque temps. L'action leur refait une nouvelle ferveur. A la longue, tout ce qui est secret est publié. Derrière leur langage pieux, les moins expérimentés entendent sonner le creux. Vieilles dorures d'une fortune dissipée, Pharisiens inconscients presque malgré eux. De jeunes spectateurs les jugeraient hypocrites mais à tort.

Seigneur, en chacun de nous, ce germe de mort est jeté. En chacun de nous, on veut le développer. A chacune de nos défaillances, le tentateur fait un pas. Il nous étire dans l'ennui, les jours d'inaction. Il nous lie dans le cafard, les jours de fatigue. Il nous talonne et nous pousse à la distraction par le dégoût de tout ce qui n'est pas action vide de pensée. Ne laissez pas l'épine étouffer le froment. Apprenez-nous à la découvrir dans nos oeuvres quotidiennes. Aidez-nous à l'extirper, dut notre âme en être saignante.

Seigneur, vous avez dit : Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et ployez sous le fardeau, je vous soulagerai.

Ils viennent et, avec eux, la cohorte de ceux que le monde a déçus parce qu'il n'a pas su satisfaire leurs aspirations pourtant bien limitées. Sentimentaux à la poursuite d'une affection possédée qui fuit toujours, âmes découragées qui cherchent dans la religion une nouvelle consolation, pusillanimes à la remorque d'une société qui les héberge, faibles d'esprit, ignorants qui trouvent là une assurance refusée partout ailleurs. Ils viennent de tous les coins de l'horizon, ces malades avides d'une santé qui n'est pas celle que vous voulez leur donner. C'est eux qui vous ont porté en triomphe au jour des Rameaux et qui ensuite vous ont crucifié car leur désillusion est cruelle lorsqu'ils y sont acculés. Vos paroles tombent devant eux et ils les déchirent pour s'en nourrir. Chacun y trouve sa pâture et y découvre la condamnation de ceux qu'ils jalouent secrètement. Tout ce qui semble déprécier ce qu'ils n'ont pas pu ou osé être, les enthousiasme. C'est l'exaltation de tout ce qui est pauvre, petit, chétif, médiocre. Le coeur blessé rabaisse la dévotion à sa taille et fait des saints ses dociles confidents, de Jésus, sa chose.

Toute autre manière de concevoir la piété est trop subtile pour lui : Je suis la religion du simple, dit-il en condamnant le reste comme chimère. Celui qui fuit la vie et ses vigueurs viriles découvre dans la multiplicité des offices, dans la régularité de ses habitudes pieuses, un nouveau monde plus accueillant que l'autre, où il est plus considéré, où il peut mieux se considérer. Que ne dira-t-il pas des puissants de ce monde ? De ceux dont il n'est pas ? Quant à ceux qui n'ont pas pu se cultiver intellectuellement ou qui ont eu peur de le faire ou dont la science n'a pas récompensé les efforts, comme ils aiment confondre l'intelligence avec l'orgueil de l'esprit. Comme ils aiment se faire apôtres de l'humilité qui reçoit sans discuter ni chercher : il ne faut pas faire les malins, disent-ils. S'ils ont le tempérament violent, leur intransigeance doctrinale sonne comme une revanche. Tous confondent avec conviction le faible et le lâche, le médiocre et l'humble, le doux et le peureux. La lettre de l'évangile leur est d'autant plus sacrée qu'elle semble plus heurter de front les aspirations les plus légitimement humaines d'un monde qui vit sans eux.

Pourtant, au début, ils vous avaient suivi, fervents comme les autres, dociles et généreux. On ne les distinguait pas des meilleurs, de ceux que vos paroles conservèrent et fécondèrent dans la vérité. Peut-être même, les dépassaient-ils en zèle et quelques-uns de ces derniers leur doivent-ils leur première rencontre avec vous, Jésus. Mystérieuse manifestation de votre justice qui sonde les coeurs et manifeste les pensées les plus cachées, enfouies dans notre chair. Devant les débordements de la misère humaine, que vos saints plus que les autres ont

vus autour d'eux, je comprends qu'ils aient vécu, eux si pleins d'espérance, dans la sainte crainte d'être eux-mêmes, un jour, la proie de ces dégradantes pieuseries.

Seigneur, qui de nous peut se dire à l'abri de cette menace ? Qui de nous, au fond de son cœur, certains jours où sa pauvreté s'est faite plus évidente, ne l'a sentie peser sur soi ? Si on pouvait sonder le pourquoi profond de telles de nos affirmations, de telles de nos espérances, n'y découvrirait-on pas un lâche qui veut être consolé ou un aigri qui refuse aux autres la large joie dont il a été frustré ? A longueur d'années, que deviendrons-nous avec de telles misères intimes, que deviendra en nous votre parole, si vous ne venez vous-même, Seigneur, nous purifier ?

Jésus, vous saviez tout cela en quittant vos apôtres.

Vous les connaissiez mieux qu'eux-mêmes. Vous devinez, sous leurs questions, sous leurs silences surtout, ce qu'ils faisaient de vos enseignements, ce qu'ils feraient de vos paroles si vous ne veniez pas, vous-même, les instruire autrement. En l'état où ils se trouvaient, pouvaient-ils encore apprendre beaucoup de vous ? Leur assurance croissant avec leur intimité avec vous, n'allait-elle pas les rendre moins dociles ? Il est bon pour vous que je m'en aille, leur disiez-vous. C'était doublement vrai. Il était temps de les mettre, eux aussi, dans la lutte et l'épreuve car le maître est toujours un abri pour ses disciples, ils se reposent toujours sur lui. Il était temps qu'ils reçoivent, en vous et par vous, une leçon définitive, le couronnement de toutes les autres, leur application vivante, votre mort et votre absence. Alors vos paroles demeuraient en eux.

Seigneur, faites avec nous comme avec eux. Ne nous laissez pas nous cloîtrer dans notre moi. Ne nous laissez pas dérouler en paix la logique implacable de nos pauvretés. Ne nous laissez pas le faire à l'ombre de votre amour, dans la sécurité que donne votre présence sensible, dans l'assurance que donne l'approbation d'autrui. Il est bon, pour nous aussi, que vous vous en alliez, que nous nous sentions seuls et que le monde, par son déterminisme aveugle et sa haine chronique, pèse sur nous comme autrefois sur eux.

Il est bon de sentir peser sur soi la main de fer des événements définitifs. Qu'elle nous arrache à ce qui n'a pas en soi d'éternité. Qu'elle nous empêche de transposer en cette vie celle pour laquelle nous sommes faits. Qu'elle nous dégage de la gangue où déjà nous nous enfouissons. Il est bon de sentir peser en soi l'humiliation de n'être que ce qu'on est dans la tempête des mauvais instincts, dans l'incertitude des orientations à prendre, dans la constatation parfois qu'on est mal parti, dans la sainte crainte d'errer. Puissions-nous pleurer notre misère comme Pierre !

Il est bon que nous connaissions les luttes, d'autant plus douloureuses qu'elles sont plus sournoises, d'autant plus séparantes de soi qu'elles sont plus pénibles et tentatrices, que livrent les âmes qui se servent aux âmes qui se donnent. Il est bon que nous connaissions, par votre absence, ce néant intérieur que vous combliez jadis, sans que nous le sachions. Comme elle serait fervente, alors, notre prière : Que vos paroles demeurent en nous. Mais ayez pitié de notre faiblesse et donnez-nous des frères car, seul, le saint peut vivre seul et mourir seul.

217 - L'aveugle de Jéricho (Lc 18, 35-43)

"Un aveugle était assis demandant l'aumône"

D'ordinaire l'aveugle demandait seulement l'aumône. Ce n'était pas qu'il n'eût surtout besoin d'autre chose car il n'était pauvre que pour être aveugle. Mais comment eût-il osé demander, espérer, cette autre chose ? Le mal qui était cause de sa pauvreté n'était-il pas de ceux dont on ne guérit pas, dont il vaut mieux, puisque la chose est sans remède, tâcher de prendre son parti ? Il demandait l'aumône, comme s'il n'eût été que pauvre, pour soulager sa misère au jour le jour. C'est parce qu'il était aveugle qu'il était pauvre et donc celui qui lui eût rendu la vue l'aurait tiré de sa pauvreté du même coup.

Au milieu des autres mendiants qui demandaient aussi l'aumône, il n'était qu'un pauvre comme l'un d'eux. Tous oubliaient les maux réels, la paralysie, la cécité qui justement faisaient d'eux des pauvres car ils les jugeaient incurables. Ils ne voulaient plus se soucier que de ce qui pouvait les aider à porter leur vie. Ils pensaient à leur pauvreté qui pouvait être moins pesante suivant la libéralité des passants. Ils ne pensaient pas à l'impossible guérison d'un mal qu'ils s'efforçaient d'oublier de plus en plus. Tous les jours, ils revenaient au bord de la route tendre la main.

Il en est ainsi des âmes avec cette différence que l'infirmité profonde, organique qui les fait misérables, c'est de ne pas vous posséder pleinement, mon Dieu. Elles n'ont pas à l'oublier, généralement elles l'ignorent. On les voit, elles aussi, les chrétiennes et les autres, assises sur le chemin de la vie, sentant confusément leur misère mais n'y voulant pas trop y penser, cherchant dans des distractions, dans des lectures renouvelées, dans un apostolat extérieur, dans des dévotions multipliées, dans une humilité qui se force et fait la grimace, un remède à leur pauvreté. Ils cherchent ainsi à supporter au jour le jour leur misère mais tout est toujours à recommencer. Jésus, quand viendrez-vous nous guérir, nous guérir pour toujours, parce que vous aurez saisi notre fond ?

"Jésus, fils de David, ayez pitié de moi"

L'aveugle sera guéri parce qu'il l'a demandé et il l'a demandé parce qu'il a pris conscience, jusqu'à l'angoisse, de la grande pitié où il était. Les autres pauvres auprès de lui ne l'ont pas fait et, n'ayant osé ouvrir les yeux sur leur misère, ils y demeurent et continuent à tendre la main. Ce n'est pas encore sa guérison qu'il demande mais déjà c'est tout autre chose que l'aumône, ce cri de détresse générale qui n'exclut rien dans l'aveu de sa misère : ayez pitié de moi !

Mon fils, pour pouvoir m'appeler comme fit l'aveugle et recevoir la guérison qu'il reçut, il faut que vous connaissiez, comme lui et jusqu'à en désespérer, la misère de votre vie. Peu la savent. Il faut être très pur et très courageux. Ceux qui se dissipent dans les divertissements variés et dans l'action, ne le sauront jamais. Il vous faut oser prendre conscience de l'atroce médiocrité de vos vies, avoir pleuré sur un avenir entrevu gris et terne avec de petites étapes tristes, semées de joies et de peines, toutes pareilles, comme les sous qui tombent dans la sébile de l'aveugle, avoir tremblé devant la perspective de rester ainsi toute sa vie assis dans le fossé pendant que les gens passent et vivent autour de soi. L'aveugle pense que, dans dix ans, dans vingt ans, il sera là, exactement comme aujourd'hui, tendant la même sébile.

Et toi, regarde autour de toi la vie de beaucoup, la tienne peut-être. Elles ne sont pas bien différentes de celles de la plupart. A 20 ans, tu as été lancé dans la vie. Le travail que tu as alors commencé à faire, c'est celui-là, exactement le même, que tu feras encore l'année de ta mort. Aux yeux de Dieu, ce sera là, ta vie. Certes ce travail a sa grandeur, sa beauté mais aussi il mécanise. La perspective devant toi, de ces 30 ou 40 ans de travail identique, est-ce là une vie ? Est-ce là ce qui devrait être la vie, une ascension dans l'enrichissement de la personne ? Je sais bien qu'en vieillissant, tu feras de mieux en mieux ta tâche quotidienne mais est-ce seulement à ce rythme médiocre de quelques perfectionnements techniques que voulait grandir ta vie ? Ton cœur, ton intelligence n'ont-ils été créés que pour cela ? Ne sens-tu pas obscurément qu'ils désirent autre chose, qu'ils ont faim ? Tu le sens bien, ces soirs de tristesse où le dégoût de ta petite vie t'envahit jusqu'à en pleurer et tu fais de vains rêves d'évasion, rêves vains parce que, à l'heure même où tu t'en berces, tu les sens craquer sous ton désir et la saveur du néant t'envahit de partout.

Bientôt d'ailleurs, tu te reprocheras cette tristesse comme une révolte, ces larmes comme un péché. Pourtant, c'était l'appel de la vie, le mien. Tu t'en voudras de ne pas trouver ton bonheur dans l'accomplissement minutieux et précis de tes devoirs professionnels. Est-ce moi qui ai cloîtré ta vie dans ce cadre borné ? T'ai-je dit que c'était là toute la vie ? T'ai-je interdit de penser à autre chose ? Ai-je fermé tes horizons ? Tu rêvais autre chose. La vie t'a mis au pas, comme ils disent. Mon petit, ne te laisse pas mettre au pas, ce n'est pas cette vie que j'ai voulue pour toi, je te l'assure. Est-ce moi qui ai voulu la cécité de l'aveugle ?

Dusses-tu en souffrir beaucoup, n'accepte pas. N'accepte pas de demeurer un diminué et surtout ne vois pas, dans ce que les circonstances semblent vouloir faire de toi, l'expression de mon vouloir sur toi, moi qui veux faire de toi un voyant qui annonce mes louanges. Beaucoup confondent tout. Ils se font une vertu d'étouffer en eux le goût de la vie. Ils appellent ça "se résigner", mot admirable et meurtrier, quand cette résignation est résignation aux choses et non pas résignation à moi qui vous veux dans une plénitude de vie. Je suis devant et non derrière. Comment connaîtront-ils leur misère ? Comment demanderont-ils d'en sortir, ceux qui s'y résignent en la jugeant bonne, normale ? L'aveugle ne s'est pas résigné à être aveugle, aussi l'ai-je guéri. Ose donc voir que ta vie ne te satisfait pas. Ose en désespérer car le cri de l'aveugle résonnait comme un cri désespéré. Quel cri fut pourtant plus proche de l'espoir ?

Crois-tu que mes saints, mes meilleurs amis, n'aient jamais désespéré de leur vie ? C'était un peu d'une autre manière mais, au fond, c'était la même chose. Pour mieux me servir et m'atteindre, ils avaient quitté bien des choses. Celui-ci avait renoncé à des études plus approfondies ou plus intéressantes, celui-là à la famille. Maintenant ils voient leur vie toute vide, ils prennent une conscience plus immédiate que, s'ils ne se sanctifient pas à fond, alors leur vie est complètement perdue et ils se sentent si impuissants à s'approcher de moi. "Vais-je vivre toujours avec cette vie intérieure petite, ces prières dissipées, le scandale risible et pitoyable d'une vie que j'avais voulue toute chrétienne, qu'elle n'ait de sens que par vous et pour vous et justement, sur ce point, elle demeure stagnante ?" C'est le cri poussé au fond de l'abîme. Jamais, je ne l'ai laissé sans réponse.

Moments où l'âme saisit la misère de sa vie, une vie comme manquée, que rien ne pourra sauver, aucune des choses dont elle dispose ou dont elle peut concevoir qu'elle vienne à disposer. On peut lui donner les plus riches aumônes, tous les trésors de la terre, l'aveugle demeurerait toujours aveugle; c'est-à-dire un malheureux digne de pitié. Moments où l'âme, entraînée par la vision de son irrémédiable misère, se décide enfin à perdre pied, où elle n'accroche plus son espérance ni sa sécurité aux petits trucs qui l'ont si souvent déçue et la décevront toujours, où elle appréhende enfin sa misère comme un tout. C'est une grande grâce que de se sentir ainsi au bord du gouffre. Pour m'appeler du nom de "sauveur", ne vous faut-il pas d'abord avoir reconnu que votre vie a besoin d'être sauvée parce qu'elle est en voie de se perdre ?

Seigneur, soyez près de nous en ces heures, comme vous étiez près de l'aveugle, car, sans vous, elles seraient heures de suicide et d'anéantissement intérieur, elles dont vous voulez que jaillisse l'appel à la vie. Ne nous laissez pas oublier que vous êtes près de nous et que jamais, dans ce fond de notre misère, nous n'avons été plus proches de vous. Heures décisives grâce à vous, dans lesquelles l'âme éperdue va bientôt éprouver la certitude toute neuve d'un grand espoir, la certitude de pouvoir obtenir ce qu'elle n'avait jamais demandé, ce que peut-être

elle n'avait jamais eu l'idée de demander, la vie. De fait, elle sera exaucée. Mais, pour le moment, l'aveugle crie très fort. Il ne dit même pas ce qu'il désire. Le pourrait-il ? Il se sent seulement si malheureux qu'il ne sait dire que cela.

"Ils le réprimandaient pour le faire taire"

Ici interviennent les endormeurs. A quoi prétend cet aveugle avec ces cris indistincts et cette inquiétude ? Un aveugle peut-il espérer autre chose que l'aumône ? Pour la demander, faut-il faire tant de bruit ? Ils sont presque vexés, comme d'une outrecuidance, par ce qu'ils aperçoivent d'infini dans cet appel. La détresse profonde qu'il leur révèle leur est insupportable car, cette fois, ils sentent bien qu'elle passe les possibilités de leur charité humaine avec ses bonnes paroles et ses gros sous. "Donnez-nous des pauvres raisonnables, pensent-ils, qui aient le sens du possible et de l'impossible, qui soient heureux quand une pièce tombe dans leur sébile, qui acceptent leur mal comme on accepte un vieil ami".

Encore aujourd'hui, vingt siècles après cette scène, quand une âme aura senti la misère triste et le vide de sa vie, elle trouvera bien rarement des gens qui puissent l'aider. On voudra la rassurer, la distraire. Ce serait lui faire perdre le bienfait de sa découverte fondamentale. Bien peu auront la pensée de lui parler du Christ mais, au nom de l'humilité, on lui dira de ne pas songer à l'impossible, à une plénitude de vie qui n'est pas celle de son état, à une sainteté qui n'est pas de la vocation commune des chrétiens...

Heureux celui qui ne se laisse pas faire ni prendre aux arguments spécieux, qui ne se laisse persuader ni par le bon sens ni par l'expérience mais se refuse à étouffer en lui l'esprit. Pourtant, ces gens n'étaient pas des impies. Ce n'était pas, apparemment, la foi en Jésus qui leur manquait. Ne le suivaient-ils pas ? Ne célébraient-ils pas ses louanges ? Ne rappelaient-ils pas qu'il avait fait entendre les sourds, voir les aveugles, parler les muets ?

L'aveugle n'a peut-être appris ces choses que par leur bouche et maintenant voilà qu'ils se retournent contre lui. Ils disaient que Jésus est tout-puissant pour sauver ceux qui se remettent à lui et, quand l'aveugle en appelle à Jésus en lui criant son malheur, ils le blâment. Pourtant, ce ne sont pas des hypocrites et, s'ils suivent Jésus, c'est bien qu'ils le reconnaissent comme le sauveur capable de guérir toute infirmité mais on dirait qu'ils y croient sans y croire.

Souvent ces gens jettent les âmes dans une grande angoisse. Il est dur de se voir désavoué, critiqué par ceux-là mêmes qui vous avaient lancés alors qu'on n'avait fait, croyait-on, que prendre au sérieux les conseils reçus jadis. On se demandera alors si on ne s'est pas mépris en se forgeant des espérances chimériques. En entendant les reproches de ces braves gens, l'aveugle se demande sans doute s'il ne s'est pas trompé quand il a cru les entendre dire que Jésus sauvait ceux qui l'imploraient. Heureusement, il continue à crier. Croyons-nous pour de vrai que Jésus peut remplir toute misère, combler toute aspiration ?

Notre main dans sa main, pourquoi craindrions-nous de voir en réalité la pauvreté de notre vie, de nous pencher sur l'abîme car c'en est vraiment un ? C'est de là que jaillira le cri de la prière. Plus nous aurons été profond dans la conscience de notre misère, plus il nous deviendra impossible d'adresser notre prière à un autre que Jésus, de mettre notre espoir en un autre que lui. Le danger est de ne pas désespérer assez à fond.

"Il criait encore plus fort"

A qui la faute ? L'aveugle sent sa chance unique lui échapper. On étouffe son appel et, pour s'affermir lui-même contre tous ceux qui l'entourent, il a besoin de crier beaucoup plus fort. Qu'ils sont funestes, ces gens ! Ils étouffent la prière ou risquent de l'exaspérer.

"Jésus s'arrêtant commanda qu'on le lui amène"

Ce qui frappe Jésus et le touche, c'est que cet homme a eu l'idée de demander la guérison pour lui. Sans doute savait-il les grandes choses que Jésus avait opérées par ailleurs, ses prodiges lointains mais cela, tous le savaient, tandis que lui seul demande à Jésus de les refaire pour lui. Ainsi savons-nous tous, dans l'église, que Jésus a fait des saints, qu'il a arraché des milliers d'âmes à la médiocrité de la vie, qu'il est tout-puissant pour le faire mais combien pensent à lui demander de renouveler cela pour eux ? Beaucoup d'aveugles étaient assis au bord de la route, un seul demande la guérison pour lui et l'obtient.

"Seigneur, faites que je voie"

L'aveugle n'hésite pas une seconde, il ne se fait aucun scrupule de demander la vue. Il ne se demande pas si ce désir est égoïste.

Mon fils, imite sa simplicité et son naturel. Il n'y a pas d'égoïsme à désirer vivre plus et l'âme qui m'adresse cette prière est sûre que son désir coïncide avec le mien. Ce n'est pas que vous ne vous fassiez parfois une notion un peu puérile de ce qui est vivre plus mais, au jour noir où l'âme expérimente vraiment toute sa misère avec l'impression de toucher un fond de désespoir humainement inguérissable, son cri s'élève vers moi. A ces profondeurs, l'idéal que je propose est le seul qui n'apparaisse pas dérisoire. En les jours de sa misère ordinaire, l'aveugle mettait tout son bonheur à recevoir de plus riches aumônes. Aujourd'hui, il les rejeterait toutes indistinctement car il a pris conscience que ce qu'il désire, c'est la vie et que moi seul peux la lui donner. Mon

Dieu, c'est vrai, j'ai souvent eu idée, quand je pensais à ma vie, que je serais heureux et comblé si j'avais ceci ou cela mais, quand j'ai pris conscience de ce que j'étais, j'ai vu que c'était vous que je voulais.

"Ta foi t'a sauvé"

Ta foi et ma puissance ! Mystérieuse conjonction du vouloir humain et du vouloir de Dieu. C'est elle qui fait les miracles. Apprenez-nous, Seigneur, à voir dans la prière, dans une prière ardente comme celle de l'aveugle, accompagnée comme la sienne d'efforts énergiques, la vraie manière de nous soumettre à vous. Vous n'êtes pas le Dieu du statu quo ni de l'acceptation du présent, vous êtes le Dieu de l'avenir et du progrès. Pour qu'ils se réalisent, vous avez voulu avoir besoin de nos efforts, de nos prières. Ce sont eux, de quelque manière, qui entrouvrent la porte par où votre efficacité divine passera. Le monde n'est pas ce que vous voulez qu'il soit. Donnez-nous une âme assez pure pour connaître vos desseins sur lui afin de pouvoir collaborer avec vous dans la réalisation de ce que vous voulez.

"A l'instant, il vit"

Seigneur, une chose m'arrête ici. Vous avez guéri l'aveugle d'un seul coup. Il y a eu dans sa vie un avant et un après, un avant où il était aveugle et un après où il fut clairvoyant. Je sais bien qu'il n'en sera pas ainsi dans ma vie et que cette plénitude de vie en vous ne se réalisera pas pour moi en un jour. Pourtant il me semble bien aussi que le plan nouveau d'une vie plus intense où vous voulez m'établir et où j'aspire n'est pas dans le prolongement naturel du plan où je suis maintenant. Je vois une discontinuité comme entre les aumônes reçues jadis par l'aveugle et la vue que vous lui avez donnée. Il me semble que cette vie plus intense, je n'y atteindrai pas en perfectionnant seulement ma vie d'aujourd'hui. Comment cela se fera-t-il ?

Mon fils, il est vrai que tu ne seras pas établi un beau jour, pour toujours, dans cette vie plénière à laquelle tu aspirais mais il est bien vrai aussi qu'on n'y arrive pas progressivement par la mise au point d'une technique de vie. Tu as déjà connu ce que serait cette vie. En ces jours de détresse où tu pleurais sur ta vie avec l'impression d'avoir touché un fond, où tu m'appelais de toutes tes forces, n'as-tu pas connu entre toi et moi un rapport unique merveilleusement neuf ? N'as-tu pas connu que moi seul, je pouvais donner un sens à ta vie ? Puis l'accoutumance est revenue, tu as oublié ta misère, tu as repris ta petite vie. Un jour, si tu te purifies, tu reprendras ce contact avec ta misère fondamentale et tu connaîtras encore que je suis proche et sauveur. Peut-être, cette nouvelle constatation de ton néant sera-t-elle moins déchirante et tumultueuse pour ton cœur ? Au lieu de l'éprouver dans le coin de ta petite chambre, tout seul, ce sera au cours d'une retraite, entouré de tes frères, dans le silence d'une chapelle. Tu ne pleureras plus. A peine sentiras-tu ton cœur se serrer un peu mais, comme la fois d'avant, tu verras ta pauvre vie et moi près de toi. Tu éprouveras encore que ta vie n'a de sens que par et pour moi. C'est exactement cela, la plénitude où je veux t'établir.

Mais ce n'est pas encore l'heure, tu n'es pas encore prêt. La vie de tous les jours va reprendre encore. Cependant ces contacts irréductiblement transcendants à ce qui est encore ta vie ordinaire, deviendront plus fréquents, plus continus. Un jour, peut-être, c'est l'idéal, ils deviendront permanents. Comme le petit oiseau qui s'essaie à voler, qui quitte déjà la terre dès ses premiers vols, son vol n'est pas essentiellement différent de celui de l'hirondelle qui couvre d'un trait des centaines de kilomètres mais son vol dure peu et le fatigue beaucoup. Pour s'en remettre, il lui faut plusieurs jours, se contenter de marcher. Pourtant les vols deviennent plus fréquents, plus longs et, un jour, il s'envolera pour toujours. Ainsi pour toi, descendant comme l'aveugle dans le fond de ton être, là où tu touches le mieux ta misère et ma proximité, un jour tu te fixeras. Alors ta prière se fera continue, ton union à moi intense, retour de la créature à son créateur, source d'eau vive, jaillissement de l'esprit.

218 - Saints Soter et Caïus (Jn 15, 1-4)

22 avril

La vraie vigne

"Je suis la vraie vigne et mon Père est le vigneron"

C'est à la fin de sa vie laborieuse et active que Jean a écrit son évangile. Il nous a légué les enseignements de Jésus où lui-même trouva lumière et force au cours de son apostolat. Quand on commence la vie, on est faible, mal habitué au langage des événements. Ce n'est pas à ce moment qu'on peut se croire assez fort pour n'avoir besoin d'aucune aide mais c'est après, quand, l'expérience venue, on devient un vieux routier, maître de soi, par la discipline depuis longtemps suivie, en sécurité dans une situation stable, construite à longueur d'années. Le plus grand danger qui menace alors le chrétien fort, c'est de méconnaître la surnaturelle difficulté de l'idéal chrétien et de le troquer contre les belles réussites de l'effort humble qu'il connaît.

Ce n'est pas le monde, avec les merveilleuses puissances qui donnent à l'humanité une royauté toujours plus efficace, qui est le but de l'oeuvre créatrice et sustentatrice de Dieu. Il n'est qu'un moyen, idéalement beau, d'une fin encore plus ineffable, la constitution du corps mystique du Christ. Cette réalité fonde le bonheur et l'unité de ma vie. Jésus, vous êtes la vraie vigne. Comme il n'y a qu'une vraie vigne et comme le champ est tout entier pour la vigne, c'est pour vous que tout est. Donnez-moi de voir toutes choses transfigurées par la rapport qu'elles ont avec vous. Le monde entier est pour vous. A ce titre, combien je vous aime, oeuvre humaine,

combien je m'intéresse passionnément à votre croissance et à vos réussites ! Chaque fois que je vois l'homme abattre une tranche de l'inconnu qui l'environne et en nourrir son intelligence, son enthousiasme, sa force, je vous adore, mon Dieu, vous dont la grandeur se fait encore plus grande à mes yeux plus ouverts.

Je ne comprends pas le pessimisme du vaincu qui craint d'aimer ce que vous avez créé par amour parce que cette création à la violente expansion et aux brutales croissances ne lui obéit pas encore totalement et souvent se révolte. Bénies soient les vastes passions du coeur humain, même si elles troublent encore l'étroit équilibre conquis par notre énergie et notre éducation car, lorsque l'homme les aura maîtrisées, il en tirera une spontanéité d'amour et une ardeur que ne connaîtra jamais la vie intérieure atrophiée par des mutilations.

Béni soyez-vous, Jésus, d'avoir autorisé en mon coeur ces immenses ambitions, qui paraissent folles à plus d'un, en venant vous-même prendre part à cette tâche. Vous êtes venu parmi nous, au cours de notre histoire, pour travailler parmi nous, comme l'un de nous, au progrès spirituel du monde, ouvrier et serviteur manifestant tangiblement à tous que l'oeuvre qui se fait ici-bas est une oeuvre divine. Ne me laissez pas me perdre dans les dédales compliquées de l'action et de ses entreprises. Ne me laissez pas m'absorber dans le mirage illusoire qu'a fait d'un homme le serviteur de ses passions dominatrices. Ne me laissez pas éblouir par la multitude de feu de mes succès partiels au point de m'y satisfaire et d'y attacher ma béatitude. Apprenez-moi, au contraire, à me nourrir de la tension spirituelle que la découverte exige et de la joie divine qu'elle procure déjà afin de désirer toujours plus la tension spirituelle de votre amour créateur et la joie que donne sa plénitude.

“Tout sarment qui, en moi, ne porte pas de fruit, il le retranche”

Jésus parle de ses disciples, de ceux qui l'ont suivi un jour. Ce ne sont pas ceux qui l'ont quitté, Dieu les a retranchés du nombre des sarments car ils ne portaient pas de fruit. Longtemps peut-être sont-ils restés sur le cep comme du bois mort et, l'hiver, le profane ne les aurait pas distingués des branches vivantes. Mystérieuse impuissance des âmes à se nourrir de Jésus ! Combien peu, en vérité, y arrivent pleinement ! Toute pratique dévote se vide de vous, mon Dieu, et il ne nous reste que la triste écorce de nos actes. Tout élan retombe et nous sommes comme ces oiseaux qui ont des ailes, moins pour voler que pour éviter les chutes trop violentes. Signes du retranchement divin, pourquoi ne portons-nous pas de fruit ? Est-ce parce que nos passions sont en nous si violentes qu'elles nous dominent et nous empêchent d'être tout à vous ? Est-ce parce que le monde nous distrait de vous par ses enchantements ? La grande foule anonyme connaît plus le sommeil du coeur que ses exaltations impérieuses. Qu'ils sont rares, ceux que la curiosité insatiable disperse ! Les autres demeurent dans l'oubli des choses. Avoue que tu as plus le tempérament d'un spirituel lymphatique qu'une jeunesse fougueuse. Tu es né vieux en religion et tu as reçu la sagesse des années avant de connaître l'enthousiasme des commencements, celui qui aime à risquer une grande vie. Tu as fait plus attention à ce que tu ne devais pas faire qu'à ce qu'il te fallait tenter. Ta perspicacité s'est plus exercée sur les dangers d'une oeuvre à entreprendre que sur ceux de la routine menaçante. Tu saurais me décrire ce qui fait un mauvais fruit et tu ignores la saveur du bon fruit que tu n'as jamais su porter.

Seigneur, je le comprends maintenant car je sais désormais que le sécateur ne peut jamais remplacer la sève qui nourrit. Ce qui me manque, c'est d'aimer vraiment l'oeuvre pour laquelle vous voulez que je porte des fruits. Donnez-moi la ferveur qui vous tint au coeur pendant les trois ans de votre vie et qui vous consuma si vite, si divinement, que, depuis, 20 siècles n'en ont pas oublié la merveilleuse histoire. Si, à Emmaüs, le coeur de vos disciples brûlait d'amour, ce n'est pas seulement parce que vous leur parliez, mais parce que vous leur expliquiez, avec sagesse divine, l'espérance des prophètes et sa réalisation qu'ils attendaient. Puissions-nous, comme eux, croire à l'espérance invincible qui monte du coeur de tout homme à la vue d'une humanité en marche vers plus d'être. Puissiez-vous, Seigneur, venir nous l'expliquer et la ferveur nourrira nos actes et mûrira nos fruits.

“Tout sarment qui porte du fruit, il l'émonde afin qu'il en porte davantage”

Plus la sève monte en abondance dans le sarment, plus son bois se couvre de feuilles et de bourgeons et plus l'âme aussi voit s'ouvrir en elle des possibilités nouvelles. Mais la flèche n'a qu'une pointe et l'âme ne doit avoir qu'une grande passion, sous peine de retomber vite comme la branche qu'on jette. Unification de mon être, opération d'autant plus nécessaire et pénible que tu es plus riche, ce n'est pas à toi de la faire car tu ne sais pas le métier de la taille et tu ignores le plan du vigneron. Mais c'est à toi de la rendre possible en étant un sarment vigoureux, à toi de la rendre efficace en n'essayant pas, par de mauvaises petites pousses, de te refaire les branches qu'on t'a coupées.

Quand tu te mets à couper dans ma vie ce qui ne te paraît pas être la branche principale, tu me massacres. En m'arrachant ces feuilles, tu me défigures et j'ai honte d'être au soleil de Dieu, j'en viens à aimer la nuit. En courbant des branches contre les espaliers, tu empêches ma sève de couler et je dépéris en devenant guindé et maniaque. Je t'ai vu lutter contre ton ennui en t'escrimant toujours plus contre moi et chercher ta ferveur dans ma mutilation toujours plus recherchée.

Unification de mon être, oeuvre divine, qui choisit entre tous les possibles ce qui sera le réel et qui le fait comme le compositeur choisit pour chaque instrument la note qu'il tiendra, j'adore en vous la sagesse de Dieu et la

finalité du monde en lui. Ainsi tous les pennes de la flèche, sévèrement coupés et taillés, sont faits pour sa pointe et tout ce que je suis, vous me l'avez donné et unifié pour guider et nourrir le seul jet de mon âme en note éternelle. Le vent et la tempête émondent aussi le sarment dans la brutalité de leur saisie, brutalité impie, aussi maudite qu'une mutilation personnelle. Vous n'êtes pas de la main de Dieu et je ne saurai me consoler des blessures que vous m'avez faites que dans le triomphe espéré qui, au-delà de mes échecs, consommera l'oeuvre entreprise par tous et par Dieu même. Je vous hais comme le vaincu hait son oppresseur mais avec l'espérance d'Israël exilé qu'un jour, vos emportements seront dominés et que vos forces enchaînées serviront les enfants des hommes, nos frères vainqueurs.

Seigneur, votre force n'a pas besoin de ces brutalités pour trouver son efficacité. Votre main miséricordieuse sait dessécher par le dedans les rameaux, comme elle sait, par le dedans, faire éclore les fleurs et mûrir les fruits. Merveilleux attouchement qui tire sa magie souveraine du contact créateur qui fait que tout ce qui est en Dieu se tient, qu'avez-vous à faire avec l'ouragan et l'ouvrier ignorant et grossier ? Sous votre contact, le coeur se lie ou se délire, tel désir se dessèche et tel autre s'accroît, telle amitié se noue et telle autre se meurt. Sous votre efficacité, l'intelligence s'ouvre ou se referme, la passion de connaître quitte ses anciens pâturages, comme le nomade, pour trouver ceux où de la vérité naît l'amour. Main divine qui émonde mon être, je vous adore et je me remets à vous comme à celle qui me fait.

“Déjà, vous êtes purs à cause de la parole que je vous ai annoncée”

Connaître la tension intérieure qui anime le monde et jette les hommes dans l'action avec un invincible espoir au coeur n'est pas donné aux seuls chrétiens. Les Juifs nationalistes l'avaient et leur haine étroite, l'exaltation de leur orgueil de race n'étaient que la ferveur de la vie mal dirigée. En notre époque si féconde que la face de la terre a plus changé, et peut-être le coeur humain, que des dizaines de siècles avant nous, il ne manque pas d'âmes non chrétiennes qui connaissent la joie de vivre et la ferveur des immenses espérances humaines. Mais en toi seul, en ton coeur, en ta parole, Jésus, cette force conquérante trouve le milieu qui ne la gauchit pas ou l'irise. En toi seul, elle peut connaître la rectitude qui lui permet de rester toujours soi-même et de s'appuyer sur tout ce qu'elle a été pour être tout ce qu'elle doit devenir. Pourquoi les pionniers à la limite du savoir et de l'action font-ils souvent mine d'être des négateurs ou des sceptiques de l'effort même qui les a poussés là où ils sont ?

Pourquoi les chercheurs d'hier s'opposent-ils souvent aux succès qu'ils ont préparés, comme si leur espérance ne les reconnaissait pas siens ? Quelle déperdition d'énergie et de force, de temps aussi ! Les hommes mettent souvent plus d'obstacles à la découverte de la vérité que les difficultés derrière lesquelles elle se cache. C'est qu'en chacun de nous, la force créatrice qui nous pousse à agir, à nous dépasser, se disperse et se fausse dans le milieu trouble de notre impureté et les plus beaux espoirs deviennent des ambitions, les plus belles découvertes, des succès personnels que nous voulons conserver dans notre dépendance, dussions-nous les étouffer.

Seigneur, vous n'avez pas voulu cela, vous qui avez dit à vos apôtres : soyez le sel et la lumière. Vous n'avez pas voulu cela, vous qui avez été la victime de votre obstination à ne pas vouloir que les Juifs conservent dans des autres anciennes le vin nouveau. Vous avez enseigné la pureté avec laquelle il faut agir en ce monde. Bien peu ont su cultiver avec la même ferveur et unir l'ardent espoir de l'homme et la droite pureté sans lesquels nos efforts se plient et se replient comme une fumée dans l'air agité. On n'a pas su comprendre que l'esprit des béatitudes ne doit pas être séparé de l'enthousiasme des prophètes et, parce qu'on les a opposés, chacun en est venu à nier l'un ou l'autre. Apprenez-nous, Jésus, à unir ces aspects de votre vie, complémentaires, inséparables, afin d'être doux et humbles de coeur et que l'intérêt de votre maison nous dévore.

“Demeurez en moi et moi en vous”

Soumission qui me fait être à toi, Jésus, tu es le milieu où ma pureté s'accroît comme un cristal dans son eau. Demeure de Dieu, en moi tu es le feu intérieur qui forge ma ferveur et la fonde en soi. Mystère ineffable de l'union de l'homme à son Dieu, mouvement humain où l'homme assure sa rectitude, mouvement divin où Dieu fait de l'homme le créateur de la création continuée.

219 - **L'espérance d'Israël**

Paul Quénet

La religion d'Israël ne fut pas seulement une croyance et un culte, ce fut aussi une espérance. Cette phrase d'un critique moderne met bien en relief un des traits les plus frappants, pour ne pas dire le plus spécifique, de la religion juive. Nous voudrions essayer de dégager quelques aspects de cette espérance au cours du temps. C'est un fait que le peuple juif nous apparaît dans son ensemble comme un peuple qui a espéré, attendu, qui a eu confiance. C'est aussi un fait que les Juifs eux-mêmes ont eu la conscience très nette d'être, comme essentiellement et dès l'origine, le peuple d'une attente, d'une espérance. Au douzième chapitre de la Genèse, l'histoire primitive du peuple hébreu s'ouvre pas une scène d'une grandeur spirituelle incomparable. A lui, l'ancêtre, le père de tous ceux qui croient, il a été révélé dans sa plénitude ce que l'avenir réalisera un jour, ce que les prophètes bien plus tard reprendront dans leur enseignement : *“Quitte ton pays, de ta famille et de la maison de ton père dans le pays que je te montrerai. Je ferai de toi une grande nation, je te bénirai et je rendrai*

grand ton nom. Tu seras une bénédiction, je bénirai ceux qui te béniront et celui qui te maudira, je le maudirai et toutes les familles de la terre seront bénies en toi” (Gen 12,1-3).

Nous ne pouvons évidemment qu’ignorer le mode divin de cette révélation primordiale. Elle vaut surtout pour nous comme l’anticipation, l’annonce de toute une histoire : un éclair dans les ténèbres d’un âge trop obscur et où n’atteignent que bien imparfaitement les moyens forcément assez bornés de notre investigation historique. Ce qui apparaît très clairement dans la bible, c’est la fidélité d’Israël à son espérance, c’est aussi ce qu’il lui fallut de temps pour saisir et comme pour redécouvrir l’étendue de sa mission, pour se faire une idée assez haute de l’objet de son espérance, de la grandeur des desseins de Dieu sur lui. Ce sont les étapes de ce progrès qui constituent l’histoire que nous nous proposons d’esquisser à grands traits.

Qui dit progrès dit avant tout continuité.

C’est un fait bien remarquable que l’espérance d’Israël se présente essentiellement et à toutes les époques comme une espérance religieuse. Si Israël espère, ce n’est pas en lui car il se sait faible, c’est en Yahvé, son Dieu, qu’il espère, parce que Yahvé est puissant et qu’Israël est son peuple. A la prendre dans ses plus humbles origines comme dans son état le plus achevé, il apparaît qu’en dernière analyse, l’espérance d’Israël repose sur cette double assurance de foi : Yahvé est Dieu, “plus puissant que tous les dieux” (Ex 18,11) et Israël est le peuple de Yahvé qui ne l’abandonnera pas. Si l’espérance d’Israël a progressé dans le sens d’une précision et d’une spiritualisation plus grandes, c’est qu’aide des grâces divines, Israël a progressé dans l’intelligence religieuse de la transcendance et sainteté divines, dans l’intelligence religieuse de la nature de ses rapports avec Dieu.

Au début de cette étude, il valait de noter le caractère éminemment religieux, et cela dès l’origine, de cette espérance toute de foi. C’est à cela sans doute qu’elle doit d’avoir survécu à toutes les déceptions.

1) Moïse

Avec l’époque de Moïse, l’historien se sent sur un terrain solide car c’est sans doute à cette date que des documents écrits commencent à nous faire connaître, avec l’autorité particulière qui s’attache aux témoignages contemporains, la vie et les aspirations, les espérances et la foi du peuple de Dieu. Israël a reconnu en Yahvé le Dieu puissant qui l’a tiré d’Egypte. Il veut lui appartenir. L’idée d’alliance est comme au centre de l’oeuvre de Moïse.

Au chapitre 19 de l’Exode, Yahvé l’appelle sur le Sinaï pour lui communiquer un message qu’il transmettra au peuple : *“Tu parleras ainsi à la maison de Jacob et tu diras aux enfants d’Israël : Vous avez vu ce que j’ai fait de l’Egypte et comment je vous ai portés sur des ailes d’aigle et amenés vers moi. Maintenant, si vous écoutez ma voix et si vous gardez mon alliance, vous serez mon peuple particulier parmi tous les peuples. Toute la terre est à moi mais vous, vous serez pour moi un royaume de prêtres et une nation consacrée”* (19, 3-6). Et plus loin : *“Si tu écoutes ma voix et si tu fais ce que je te dirai, je serai l’ennemi de tes ennemis et l’adversaire de tes adversaires”* (23,22). Ainsi, de même qu’Israël s’est engagé vis-à-vis du Dieu qui l’a tiré d’Egypte, le Dieu fort, lui aussi, s’engage vis-à-vis d’Israël : *“L’ennemi de tes ennemis et l’adversaire de tes adversaires”*, c’est pour le peuple la garantie d’un glorieux avenir, l’espérance.

Ce qui sauve la dignité de cette alliance, c’est **son caractère moral**. Ce que Yahvé impose à son peuple, ce n’est pas comme faisaient les dieux des autres tribus sémitiques, l’obligation de l’honorer par des rites matériels propres à suggérer invinciblement l’idée d’un échange de bons procédés entre le dieu et son peuple, d’une alliance d’où chaque contractant tirerait des bénéfices personnels, le peuple s’assurant une certaine protection magique et le dieu, les sacrifices et les victimes dont il fait sa nourriture. Yahvé impose essentiellement à son peuple une loi morale.

De plus, Yahvé apparaît, vis-à-vis d’Israël, à une hauteur transcendante. Sans doute, Israël est son peuple mais de telle façon que, s’il devenait coupable, Dieu pourrait l’abandonner sans pour cela ressentir en lui-même aucune diminution. *“Vous avez vu ce que j’ai fait de l’Egypte..., toute la terre est à moi”*. comme nous sommes loin des formes religieuses où le dieu dépend du peuple et n’exige de lui que les nécessaires sacrifices dont il est censé se repaître et sans lesquels peut-être il ne tarderait pas à dépérir.

Une autre idée qui apparaît aussi dans l’Exode, tempérant ce qu’une notion de justice contractuelle pourrait avoir de rigoureux et de formel, c’est l’idée que **Yahvé est bon et pardonne** : *“Yahvé, Dieu miséricordieux et compatissant, lent à la colère, riche en bonté et en fidélité, qui conserve la grâce jusqu’à mille générations, qui pardonne l’iniquité, la révolte et le péché”* (24, 6-7). Sa bonté se manifeste lorsque, après l’apostasie du peuple groupé autour du taureau d’or, il se laisse fléchir par la prière et consent à ne pas l’abandonner.

Déjà dans cet âge d’or du peuple de Dieu, il y a **un Israël selon la chair**. Ceux-là sans doute ne comprennent pas le caractère spirituel et relevé de l’alliance. Alors que le texte sacré s’attache toujours à nous en présenter la gratuité ou le caractère moral, ils semblent avoir eu dès l’origine une invincible tendance à y voir comme un contrat qui oblige Dieu : Dieu ne peut manquer de faire honneur à son choix. Ce choix est par lui-même et indépendamment de toute fidélité à la loi une garantie pour la postérité d’Abraham, d’Isaac et de Jacob. Dieu se

compromettrait aux yeux des nations s'il laissait son peuple, même désobéissant, périr dans le désert (Ex 32, 11-14), il est lié à Israël.

Cependant, à travers ces idées imparfaites, l'espérance vit et se développe. Si Yahvé est Dieu, plus puissant que tous les dieux, si Israël est son peuple, ne s'ensuit-il pas que Yahvé glorifiera Israël et sera glorifié par lui ?

Certes Israël est souvent pécheur et Yahvé l'abandonnera parfois à ses ennemis pour le punir mais la colère ne peut durer toujours ni l'humiliation d'Israël ne sera définitive. Israël reste toujours le peuple élu et c'est pour lui la garantie de l'avenir, l'espérance.

Et puis s'il y a des Juifs charnels, il y a aussi en Israël des hommes religieux. Particulièrement dociles aux inspirations de l'esprit, surnaturellement éclairés sur la signification providentielle des événements qui se déroulent autour d'eux, ils vont être capables, avec l'assistance d'une grâce spéciale, de prendre une conscience à la fois plus spirituelle et plus explicite de cette espérance que Dieu a déposée dans l'âme du peuple tout entier. Ce seront **les prophètes**. Par un bonheur inespéré, nous avons conservé les oeuvres même de ces grands hommes, à la fois prédicateurs et hommes d'action, et dont l'activité se date à une dizaine d'années près.

2) Les Juges et les Rois

La période qui suit l'époque de Moïse est, en Palestine, une période d'anarchie. Les grandes puissances babylonienne, égyptienne, hittite, qui avaient dans les siècles précédents tenté de fonder un empire englobant l'Asie occidentale se sont, l'une après l'autre, écroulées. Comme l'Assyrie encore à ses débuts n'intervint que d'une façon très intermittente jusqu'au 9^{ème} siècle, les petits états de la côte syrienne eurent une éclaircie d'environ 400 ans pendant lesquels ils purent se développer sans se heurter à des forces démesurées pour eux. Pour Israël, cette période correspond à celle des Juges et des premiers Rois. Le peuple de Dieu, désormais constitué en un état indépendant et même conquérant, voit sa puissance nationale grandir. Il vit dans son espérance. Les promesses sur lesquelles il compte, il les voit s'accomplir chaque jour dans le temps présent, sous ses yeux. Victoire sur les Cananéens, victoire sur les Philistins, le règne de Salomon marque l'apogée de sa puissance.

Mais cette puissance dura peu. Après Salomon, tandis qu'un schisme désagrège la nation juive, vers 935, à l'Orient, sur le Tigre, l'Assyrie grandit. En 854, Salmanasar III inflige une rude défaite à Achab, le roi du royaume du Nord. On sent que de nouveaux temps commencent. Que deviennent alors les promesses de Yahvé ? Elles ne peuvent être vaines mais le présent est sombre et l'avenir prochain, tel que les plus clairvoyants peuvent l'entrevoir, est plus sombre encore et plus menaçant. C'est alors qu'on se prend à espérer en un **"jour de Yahvé"**. Le mot se trouve pour la première fois chez le prophète **Amos** qui écrivait dans la seconde moitié du 8^{ème} siècle (Am 5,18).

Cette notion du jour de Yahvé marque un véritable tournant dans l'histoire de l'espérance israélite. Au 8^{ème} siècle, elle se fait eschatologique, c'est-à-dire qu'elle ne s'exprime plus comme auparavant dans la foi en une protection tangible et continue de Yahvé qui ne cesserait d'exalter son peuple ou le relèverait bien vite après les échecs momentanés qu'il aurait permis pour l'amender. Elle s'exprime désormais dans la croyance que le salut viendra un jour, dans l'avenir, après une période d'éclipse et d'humiliation. Comment viendra-t-il ? On ne le sait mais ce sera, semble-t-il, d'une façon toute surnaturelle, Yahvé ne se contentant plus de soutenir les armes d'Israël mais intervenant en personne pour réduire miraculeusement les ennemis de son peuple. Cette intervention, nul doute que les contemporains d'Amos ne l'entendent encore d'une façon matérielle et grossière. Le prophète les en blâme, rappelant que les méchants, quels qu'ils soient, fussent-ils de la race d'Israël, n'ont rien à espérer de ce jour.

"Malheur à ceux qui désirent le jour de Yahvé ! Que sera-t-il pour vous, le jour de Yahvé ? Il sera ténèbres et non lumière. Comme un homme qui s'enfuit devant le lion et l'ours vient à sa rencontre, il entre dans sa maison, appuie sa main sur le mur et le serpent le mord"

(Am 5, 18-20).

Peut-être s'assurent-ils que leurs sacrifices apaiseront la colère de Yahvé, vains espoirs: *"Je hais, je méprise vos fêtes, je n'ai aucun goût à vos assemblées. si vous m'offrez vos holocaustes et vos oblations, je n'y prends pas plaisir. Vos sacrifices de veaux engraisés, je ne les regarde pas. Éloigne de moi le bruit de tes cantiques, que je n'entende plus le son de tes harpes"*

(Am 5, 21-23).

Amos est sévère. A l'entendre, ce jour de Yahvé dont, autour de lui, on espère si ardemment la venue n'aura rien dont Israël puisse se réjouir. Il est le prophète de la justice. D'autres, à côté de lui, sont plus indulgents, ils ne pensent pas que l'iniquité du peuple ait pu lasser Yahvé, si bon. Après l'épreuve, si prolongée qu'elle puisse être, Dieu se manifestera de quelque façon et relèvera son peuple. **Osée**, à peu près contemporain d'Amos, se fait l'apôtre de cette doctrine plus consolante. Déjà, chez lui, on sent passer comme un souffle de l'évangile: *"Écoutez la parole de Yahvé, enfants d'Israël, car Yahvé a un procès avec les habitants du pays, parce qu'il n'y a dans le pays ni vérité ni compassion ni connaissance de Dieu. On se parjure, on ment, on tue, on vole, on*

commet l'adultère. Ils font violence et le sang versé touche le sang versé. C'est pourquoi le pays est dans le deuil" (Os 4, 1-3).

Le châtement viendra, la nation sera humiliée mais Yahvé pourtant n'abandonnera pas son peuple et l'amour aura le dernier mot : *"C'est Yahvé qui parle. Quand Israël était enfant, je l'aimais et, dès l'Égypte, j'ai adressé des appels à mes fils. Je leur ai adressé des appels et ils se sont détournés. Ils ont offert des sacrifices aux Baals et de l'encens aux idoles. Et moi, j'apprenais à marcher à Ephraïm, je les prenais par les bras et ils n'ont pas compris que je les soignais. Je les menais avec des liens d'amour. J'étais pour lui comme la nourrice qui tient son nourrisson tout près contre ses joues. Je me penchais sur lui pour le faire manger... Comment t'abandonnerais-je, Ephraïm, te livrerais-je, Israël ?... Mon cœur se retourne en moi, et, toutes ensemble, mes compassions s'émeuvent. Je ne donnerai pas cours à l'ardeur de ma colère, je ne détruirai pas de nouveau Ephraïm car je suis Dieu, moi, et non pas homme et je ne viendrai pas dans ma fureur" (Os 11, 1-9).*

"Reviens, Israël, à Yahvé car tu es tombé par ton iniquité. Prenez avec vous des paroles, revenez à Yahvé, dites-lui : Ôtez toute iniquité et prenez ce qui est bon. Que nous vous offrions, au lieu de taureaux, la parole de nos lèvres. Nous ne dirons plus "notre Dieu" à l'oeuvre de nos mains. Vous en qui l'orphelin trouve compassion ! Alors je guérirai leur infidélité, je les aimerai de bon cœur car ma colère s'est retirée d'eux. Je serai comme la rosée pour Israël, il croîtra comme le lis, il poussera ses racines comme un haut peuplier... Ephraïm, qu'aurait-il encore à faire avec les idoles ? C'est moi qui lui répond, qui le regarde" (Os 14, 2-9).

C'est surtout le magnifique symbolisme de **l'épouse infidèle** : Yahvé est fiancé à la nation juive qui l'abandonne mais qui est malheureuse et revient à lui. Yahvé parle : *"C'est pourquoi, voici que moi, je l'attirerai et je la conduirai au désert et je lui parlerai au cœur... et elle répondra là comme aux jours de sa jeunesse et comme au jour où elle monta d'Égypte. En ce jour-là, tu m'appelleras "mon époux" et tu ne diras plus "mon Baal". J'ôterai de ta bouche les noms de ces Baals et ils ne seront plus mentionnés d'aucune sorte. Je ferai pour toi, Israël, en ce jour, un pacte avec les bêtes sauvages, avec les oiseaux du ciel et les reptiles de la terre. Je ferai disparaître du pays l'arc, l'épée et la guerre et tu te reposeras en sécurité. Je te fiancerai à moi pour toujours, dans la justice et le jugement, dans la grâce et la tendresse. Je te fiancerai à moi dans la fidélité et tu connaîtras Yahvé. Et il arrivera en ce jour, je répondrai aux cieux et eux répondront à la terre. La terre répondra au froment, au vin nouveau et à l'huile, et eux répondront à Israël. Je ferai miséricorde à Israël, je lui dirai : tu es mon peuple et il dira : mon Dieu" (Os 2, 16-25).*

A travers ces textes, vous voyez le caractère très élevé que prend l'espérance d'Israël chez les âmes les plus hautes. Si certains adhèrent encore à une conception formaliste de l'alliance, attendent de la puissance divine un jour de Yahvé qui restituerait la puissance nationale, un Amos insiste sur la justice de Dieu et avertit que son jour n'est pas pour l'exaltation des infidèles, même fils d'Abraham. Osée rappelle que, s'il y a un espoir, il faut le mettre dans la gratuite bonté de Dieu. Il insiste sur l'idée que ce retour en grâce est inséparable de la conversion d'Israël : *"Je te fiancerai à moi dans la justice et le jugement"*.

Il faut noter enfin que l'intervention divine semble destinée à établir un état de choses vraiment définitif. Ce n'est plus une de ces multiples interventions par lesquelles Yahvé gardait son peuple en chaque bataille ou le relevait après les échecs qu'avaient entraînés ses manquements réitérés. La conversion d'Israël sera définitive et, en même temps, elle sera accompagnée dans l'univers d'une sorte de renouvellement général : fécondité de la terre, concorde entre les éléments.

Perpétuité de la conversion d'Israël, renouvellement cosmique, nous retrouvons ces deux aspects chez tous les prophètes où ils définissent nettement la forme que prend alors l'espérance israélite : eschatologique, catastrophique (au sens grec du mot) et non plus historique. Cependant une idée demeure, celle-là même qui était au cœur de l'idée d'alliance, l'attente d'une exaltation nationale d'Israël. Des autres nations, il n'est pas question. Enfin, trait caractéristique d'Osée et d'Amos, il ne s'agit pas encore d'un messie.

3) Isaïe

Avec Isaïe (740-700) et son contemporain Michée, l'idée se précise et progresse. En effet la restauration future d'Israël, Isaïe la voit s'accomplir sous le commandement d'un **roi issu de la race de David** : *"Maintenant il n'y a plus de ténèbres pour la terre qui a été dans l'angoisse. Comme le premier temps a couvert d'opprobre Zabulon et Nephtali, le dernier temps remplira de gloire le chemin de la mer, le pays d'au-delà du Jourdain et le district des nations. Le peuple qui marchait dans les ténèbres a vu une grande lumière et sur ceux qui habitaient l'ombre du pays de la mort, la lumière a resplendi. Vous avez multiplié votre peuple, vous avez dilaté sa joie... car le joug qui pesait sur lui, la verge qui frappait son épaule, vous les avez brisés... Un enfant nous est né, un fils nous a été donné. L'empire a été posé sur ses épaules et on lui a donné pour nom "Merveilleux Conseiller, Force de Dieu, Père à jamais, Prince de la paix", pour agrandir la souveraineté et pour la paix sans fin" (Is 8, 23-9,6). "Un rameau sortira du tronc de Jessé, un rejeton croîtra de ses racines. En lui reposera l'esprit de Yahvé, esprit de sagesse et d'intelligence, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte de Yahvé. Il ne jugera pas d'après le regard de ses yeux, il ne prononcera pas d'après l'ouïe de ses oreilles, il jugera le faible avec justice et prononcera selon le droit pour les pauvres de la terre... On ne fera point de mal*

et on ne détruira plus sur toute ma montagne sainte car le pays sera rempli de la connaissance de Yahvé, comme les eaux comblent la mer” (Is 11, 1-9).

Incontestablement, on sent dans ces textes vibrer un accent nouveau, quelque chose de plus assuré, de plus concret, de plus proche, semble-t-il. Faisons attention que cette conception d’un messie personnel présenté comme **un puissant roi d’Israël** issu de la dynastie alors régnante risquait fort de défigurer et de matérialiser, par l’introduction d’un élément terrestre de force et de conquête, la conception très spirituelle qu’Amos et Osée s’étaient faite du jour de Yahvé et des conditions du relèvement d’Israël. Or il n’en fut rien. Sans doute, dans les perspectives d’Isaïe, la roi attendu sera-t-il surtout le restaurateur national d’Israël mais déjà les titres qui lui sont attribués l’élèvent bien au-dessus d’un roi ordinaire, même pieux et même saint. Il est celui qui fait régner la justice, l’introducteur à un état de choses nouveau, sans commune mesure avec le passé, si prospère qu’il ait jamais pu être. L’excellence d’Isaïe se manifeste surtout dans **la conception universaliste** qu’il se fait du salut du monde. Il ne limite pas seulement ses perspectives à l’avenir d’Israël, il étend au loin son regard sur les autres nations : *“En ce jour-là, il y aura un autel pour Yahvé au milieu du pays d’Egypte. Yahvé se fera connaître de l’Egypte et l’Egypte connaîtra Yahvé. En ce jour-là, il y aura une route d’Egypte en Assyrie. L’Assyrie viendra en Egypte et l’Egypte ira en Assyrie et l’Egypte servira Yahvé avec Assur. En ce jour-là, Israël s’unira, lui troisième, avec l’Egypte et à l’Assyrie, pour être une bénédiction au milieu de la terre. Yahvé des armées le bénira en disant : Bénis soient l’Egypte mon peuple et Assur l’ouvrage de mes mains et Israël mon héritage” (Is 19, 19-25).*

Paroles d’autant plus dignes d’être notées qu’à cette époque, le peuple juif est sans cesse menacé par l’Egypte et l’Assyrie dans son indépendance, dans sa vie même. Tout en luttant vigoureusement pour conserver à Israël une indépendance politique qu’il croit nécessaire à l’accomplissement de sa mission providentielle, Isaïe n’oublie pas que la vocation au salut est universelle et que l’amour de Dieu ne connaît pas de limites. En vérité, nous sommes ici à un point culminant de la doctrine messianique en Israël.

4) Jérémie et Ezéchiel

Pourtant, il lui restait à subir d’autres transformations, d’autres purifications. Nous en saisissons les étapes douloureuses dans Jérémie.

Rien de plus dramatique peut-être, dans tout l’ancien testament, que la carrière de **Jérémie**. La vocation de prophète n’était évidemment pas une sinécure puisqu’elle allait avant tout à dénoncer les infidélités et les crimes d’Israël. Au moins les prophètes avaient-ils toujours jusqu’alors laissé espérer un redressement national, à l’heure où Yahvé, toujours fidèle et jamais lassé, accueillerait à bras ouverts le peuple coupable, se souvenant de l’antique alliance. Bien entendu, un tel renversement exigeait d’abord la conversion d’Israël comme condition préalable mais cette conversion elle-même était prévue, escomptée presque avec certitude. Or Jérémie annonce que désormais Yahvé abandonne Israël comme nation. L’ancienne alliance est déchirée, tout s’écroule et la nation entière disparaîtra.

Au moment critique où Nabuchodonosor assiège Jérusalem, en 587, le roi Sédécias envoie un messenger à Jérémie : *“Consulte, je t’en prie, Yahvé pour nous car Nabuchodonosor, roi de Babylonie, nous fait la guerre. Peut-être Yahvé renouvellera-t-il en notre faveur tous ses grands miracles d’autrefois afin qu’il s’éloigne de nous”... Jérémie répondit : “Voici ce que dit Yahvé :..., c’est moi-même qui combattrai contre vous, la main étendue et d’un bras puissant, et tous les habitants de la ville seront passés au fil de l’épée” (Jer 21, 1-8).*

Quoi d’étonnant alors si Jérémie est poursuivi comme défaitiste, traître et impie, si on le jette en prison (37,11-21) et, plus tard, dans une citerne crevassée où il enfonce dans la boue (38,1-10) ! Le prophète lui-même se plaint à Yahvé de la situation terrible où le réduit sa vocation. Plusieurs fois, il a voulu se soustraire à ses exigences mais il n’a pu : *“Tu m’as séduit, Yahvé, et je me suis laissé séduire. Tu étais le plus fort et tu as triomphé. Je suis la risée de tous les jours, la fable de tout le monde car chaque fois que je parle, je dois crier, proclamer violence et ruine. La parole de Yahvé est pour moi opprobre et honte tout le jour. Je me suis dit, je n’y penserai plus, je ne parlerai plus en son nom mais c’était dans mon sein comme un feu dévorant enfermé dans mes os. Je m’épuisais à le contenir et je n’ai pas pu” (Jr 20, 7-9).*

Encore moins peut-il se résigner aux destinées qu’il voit Yahvé préparer pour Israël et il adresse à Dieu de ferventes prières : *“Nous reconnaissons notre méchanceté et l’iniquité de nos pères car nous avons péché contre toi... Souviens-toi, ne romps pas ton alliance avec nous... N’es-tu pas Yahvé, notre Dieu ? Nous espérons en toi car c’est toi qui fais toutes choses. Yahvé me répondit : Quand Moïse et Samuel se tiendraient devant moi, mon âme ne se retournerait plus vers ce peuple. Chasse-les de devant ma face et qu’ils partent ! S’ils te disent : où irons-nous ? Tu leur diras : Ainsi parle Yahvé, celui qui est pour la mort à la mort, celui qui est pour l’épée à l’épée, celui qui est pour la famine à la famine, celui qui est pour l’exil va en exil... Je ferai d’eux tous un objet d’horreur pour tous les royaumes de la terre... Tu m’as repoussé, Jérusalem, tu m’as tourné le dos et je vais étendre ma main sur toi pour te faire périr. Je suis las d’avoir pitié”.*

(Jr 14,20 - 15,6).

Quel est donc aujourd'hui le devoir d'Israël ? Non pas d'Israël même puisque, malgré les oracles des faux prophètes, la nation sainte est morte, mais de ceux qui, parmi ses enfants, en Palestine et autour du temple ravagé par les Chaldéens, en Egypte au milieu des idolâtres, à Babylone dans les fers, sont restés fidèles. Qu'ils fassent la volonté de Yahvé, qu'ils pratiquent la justice, la pureté, la charité. Que chacun fasse ce qu'aurait dû faire unanimement la nation élue. Désormais, la religion de Yahvé cesse d'être unie à la nation juive, elle se réfugie toute, elle doit se réfugier dans la conscience individuelle. Telle est la croyance que prêche Jérémie, apport très neuf à la doctrine prophétique.

Mais n'est-ce pas la fin du messianisme ? S'il ne s'agit plus d'un triomphe historique collectif, s'il est question seulement d'une conversion individuelle et intérieure des âmes, il n'y a plus pour l'humanité de jour de salut et l'espérance est morte. Non, elle n'est pas morte, Jérémie ne s'en tient pas à la prédication des conversions particulières, il annonce pour l'avenir une nouvelle alliance, Dieu prenant encore une fois l'initiative pour venir au-devant des hommes et se créer un peuple nouveau. A l'heure où tout paraît consommé, voici revenir la mystérieuse espérance que chantait déjà Isaïe. L'ancienne alliance est déchirée, voici qu'est pressentie une alliance nouvelle : *"Voici que des jours viennent où je conclurai avec la maison d'Israël et avec la maison de Juda une alliance nouvelle, non comme l'alliance que je conclus avec leurs pères, le jour où je les pris par la main pour les faire sortir d'Egypte, alliance qu'eux ont rompue, quoique je fusse leur époux..."* (Jr 31, 31-32). Alors que les prophètes antérieurs annonçaient le futur salut comme une conséquence de l'antique alliance, Jérémie déclare nettement cette alliance est rompue et c'est une autre alliance, **une alliance nouvelle**, que Yahvé conclura avec son peuple. En quoi consistera-t-elle ? *"Voici l'alliance ! Je mettrai ma loi au-dedans d'eux et je l'écrirai sur leur coeur"* (Jr 31,33). L'espérance est encore sauvée mais ce messianisme nouveau, messianisme encore puisque la promesse nous transporte au-delà du plan des conversions individuelles et décrit une oeuvre collective, ne comporte plus d'attaches avec la puissance politique d'Israël, il est tout religieux. Certes Israël y joue encore un rôle mais ce n'est plus en tant que peuple, c'est en tant que patrie de certains de ses membres demeurés fidèles.

Des textes d'**Ezéchiel**, à peu près contemporains, précisent ce caractère de rénovation religieuse : *"Je ferai sur vous une aspersion d'eau pure et vous serez purs. De toutes vos souillures et de toutes vos abominations, je vous purifierai. Je vous donnerai un coeur nouveau et je mettrai au-dedans de vous un esprit nouveau. J'ôterai de votre chair le coeur de pierre et je vous donnerai un coeur de chair. Je mettrai au-dedans de vous mon esprit, vous serez mon peuple et moi, je serai votre Dieu"* (Ez 11,19-20). S'il y a quelque incertitude encore dans ces textes, si on y entend encore l'annonce d'une restitution de Jérusalem, la cité sainte dont seront exclus les impies, c'est que l'esprit du prophète ne saisit pas parfaitement la synthèse de ces deux éléments en apparence contradictoires, un salut qui doit être collectif et une religion qui repose sur une justification individuelle. De fait, cette synthèse ne devait être expliquée et réalisée que par Jésus Christ.

Cette restauration religieuse, oeuvre messianique et donc collective, résultat d'une initiative générale de Dieu à laquelle en même temps les hommes ne participent que selon leur libre vouloir, est décrite en des termes d'une plénitude qui n'avait jamais été atteinte, puisque Yahvé crée dans l'homme un coeur nouveau et dépose en lui son esprit. Nous sommes bien au-delà des perspectives d'une simple conversion. Nous découvrons presque les rudiments de la doctrine de la grâce, de la substitution de l'homme nouveau au vieil homme. Le terme de Nouvelle Alliance, il fut remarquer que c'est celui dont s'est servi Jésus pour désigner son oeuvre.

Ajoutons enfin que, par moments, ce messianisme semble conçu comme universel : *"En ce temps-là, on appellera Jérusalem le trône de Yahvé et toutes les nations s'assembleront au nom de Yahvé dans Jérusalem et elles ne suivront plus l'obstination de leur mauvais coeur"* (Jr 3,17)

Avec ce progrès ou cette nuance que c'est en Yahvé et non plus en Israël, comme dans Isaïe 19,24, que les nations se bénissent (Jr 4,2) car Israël, comme nation, a perdu ses privilèges. A ce messianisme pourtant, il manque quelque chose. Une donnée acquise par la tradition antérieure semble oubliée, c'est le messie lui-même. Sans doute, Jérémie en parle bien : *"Voici que des jours viennent, oracle de Yahvé, où je susciterai à David un germe juste. Il régnera en roi et il sera sage, il fera droit et justice dans le pays"* (Jr 23,5). Mais ce messie ne joue pas un grand rôle dans les perspectives du prophète. On le comprend aisément puisque l'oeuvre de rénovation est essentiellement religieuse, n'est-il pas vraisemblable qu'elle ne puisse être opérée que par Dieu seul ?

5) Le messie

La personne du messie, au contraire, est au centre de **la seconde partie du livre d'Isaïe** (40 à 55). Bien des critiques se refusent à attribuer à Isaïe, le prophète du 8^{ème} siècle, la paternité de ce cycle prophétique. D'autres défendent l'attribution traditionnelle. Quoi qu'il en soit, il est évident que ces prophéties s'adressent aux exilés de Babylone lors de leur délivrance. C'est dans ce contexte historique qu'il convient de les étudier. Déportés à Babylone en 586, les Juifs se sont progressivement adaptés à leur nouvelle situation et ce sont les perspectives toutes spirituelles d'un Jérémie ou d'un Ezéchiel qui forment le cadre de leurs visions d'avenir. Mais en 538 se place un événement de la plus haute importance : **Cyrus** et les Perses brisent le pouvoir politique de Babylone.

Aussitôt Elamites, Aryens, Sémites, tous les peuples qu'elle a opprimés, se soulèvent contre elle. Israël suit leur exemple et partage leur bonheur. De tous les peuples sur lesquels il s'est appuyé, Cyrus consent à respecter les dieux. Ainsi honore-t-il Yahvé et récompense-t-il Israël en lui rendant pleine liberté.

Dès la première année de son règne, il publie un édit que la tradition juive nous a conservé en ces termes :

“Yahvé, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre et il m'a dit de lui bâtir une maison à Jérusalem qui est en Juda. Qui d'entre vous est de son peuple, que son Dieu soit avec lui et qu'il monte à Jérusalem qui est en Juda et bâtitse la maison de Yahvé, le Dieu d'Israël. C'est le Dieu qui est à Jérusalem. Qu'à tous ceux qui restent de Juda, en tous les séjours où ils demeurent, les gens de ce séjour où ils demeurent viennent en aide par de l'argent, de l'or, des effets et du bétail, avec des dons volontaires, pour la maison de Dieu qui est à Jérusalem (Esd 1, 2-4).

Vous imaginez **les sentiments des Juifs** devant de tels événements, leur ennemi détruit contre toute attente, le vainqueur plein de générosité et de bienveillance pour Israël, mettant son épée au service de Yahvé, autorisant et facilitant le retour des exilés à Jérusalem et la reconstruction de leur temple. Les vieilles espérances, avec toute leur ambiance patriotique, nationale, nationaliste, se réveillent au cœur des croyants. N'est-il pas arrivé le jour de Yahvé, ce jour où il brise ses ennemis et exalte son peuple ? Yahvé a sans doute pardonné à son peuple par pure bonté et il le guide sur les chemins du retour jusqu'à Jérusalem :

“Yahvé parle : Ne vous souvenez plus des choses passées, ne pensez plus à ce qui fut ! Voici que je vais faire une merveille nouvelle... Je mettrai un chemin dans le désert, je mettrai des eaux dans le désert et des fleuves dans les terres arides pour abreuver mon peuple, mon élu, le peuple que j'ai formé pour moi, qui publiera ma louange. Cependant tu ne m'as pas invoqué, ô Jacob, et tu ne t'es pas mis en peine pour moi, Israël. Tu ne m'as pas offert les brebis de tes holocaustes et tu ne m'as pas honoré par des sacrifices. Je ne t'ai pas été à charge par des offrandes et je ne t'ai pas fatigué par de l'encens... Mais toi, tu m'as été à charge par tes péchés et tu m'as fatigué par tes iniquités. C'est moi qui efface tes fautes pour l'amour de moi et je ne me souviendrai plus de tes péchés. Réveille mes souvenirs, plaidons ensemble, parle toi-même pour te justifier. Ton premier père a péché et tes interprètes m'ont été infidèles. C'est pourquoi j'ai dégradé les princes du sanctuaires, j'ai livré Jacob à l'anathème et Israël aux outrages... Maintenant, écoute, Jacob, mon serviteur, ne crains point car je répandrai des eaux dans le sol altéré... Je répandrai mon esprit sur ta postérité et ma bénédiction sur tes rejetons et ils croîtront parmi la verdure, comme le saule le long des eaux vives (Is 43,18 - 44,4).

Le prophète célèbre avec enthousiasme **l'oeuvre de Cyrus**, Yahvé l'a choisi et assurera son triomphe : *“Je dis de Cyrus, c'est mon berger, il accomplira toute ma volonté en disant à Jérusalem : sois rebâtie et au temple, sois fondé ! Ainsi parle Yahvé à son oint, à Cyrus, que j'ai pris par la main droite pour terrasser devant lui les nations et pour délier la ceinture des rois, pour ouvrir devant lui les portes afin que les entrées ne lui soient pas fermées. Je marcherai devant toi, j'aplanirai les chemins montueux, je romprai les portes d'airain et je briserai les verrous de fer. Je te donnerai les trésors cachés et les richesses enfouies afin que tu saches que je suis Yahvé, le Dieu d'Israël, qui t'a appelé par ton nom” (Is 44,28 - 45,4).*

Ailleurs : *“Je l'ai suscité du septentrion et il invoque mon nom. Il marche sur les satrapes comme sur la boue; comme le potier foule l'argile” (Is 41,25).* Ainsi Cyrus est appelé l'oint, il accomplit l'oeuvre de Yahvé.

Restaurateur de l'autonomie du peuple de Dieu, il joue précisément ce rôle libérateur que toute l'ancienne tradition attribuait au messie. Si on ne saurait prouver que les Juifs l'aient salué comme le messie, bien qu'il rendît un culte à Yahvé, il est au moins certain qu'ils lui ont appliqué des titres messianiques. Qu'un puissant prince étranger ait vénéré Yahvé, il y avait là de quoi frapper les Juifs et ils y virent le commencement de la réalisation de l'antique prophétie, la conversion des nations au Dieu d'Israël.

Mais le roi converti incarne avant tout la force et la gloire physique et, comme conséquence, la notion du retour à Dieu se dégrade, la conversion universelle des peuples semble conçue de façon moins spirituelle : *“Ainsi parle Yahvé : Les gains de l'Egypte et les profits de l'Ethiopie et les Sabéens à la haute stature viendront à toi et seront à toi, ils marcheront à ta suite, ils défilent enchaînés et se prosterneront devant toi. Ils te diront en te suppliant : Il n'y a de Dieu que chez toi, il n'y en a point d'autre” (Is 45,14).*

Ainsi pourrait-on parfois avoir l'impression que le retour d'exil et la perspective d'une restauration d'Israël aient rejeté le peuple juif dans **son ancienne illusion**. Il semble revenir à une conception matérielle du salut. Qu'il le croie réalisé partiellement déjà ou simplement annoncé et, en quelque sorte, préfiguré par les victoires de Cyrus, il se reprend à l'imaginer comme l'avènement d'une félicité temporelle. Cette dégradation spirituelle serait la rançon des prospérités matérielles, son bonheur présent semblerait lui avoir fait perdre le bénéfice des leçons sévères de l'exil et la haute spiritualité d'Ezéchiel et de Jérémie.

Mais nous n'avons encore étudié qu'un des aspects de l'espérance messianique telle qu'elle s'exprime dans le second Isaïe. A en rester là, nous défigurerions son véritable visage, nous manquerions la description de ses progrès. Il n'est pas vrai seulement que la réforme de Cyrus ait rendu plus vive et peut-être aussi plus grossière la foi en la restauration nationale d'Israël, il est plus exact de dire qu'elle a en quelque sorte **dédoublé le messianisme juif traditionnel**.

Le messie, d'après le portrait qu'en faisait le premier Isaïe, devait être à la fois le chef guerrier qui délivre et le prince en qui habite l'esprit de Dieu et par qui la justice règne sur le monde. Or l'oeuvre militaire, Cyrus l'avait accomplie manifestement. La réforme religieuse, sa qualité d'étranger lui interdisait de la mener à bien en sorte que, si la première partie du programme tracé était réalisée, il fallait encore attendre un second messie à qui fût réservé le privilège d'opérer la restauration morale d'Israël, achevant l'accomplissement du programme et comblant l'attente de son peuple.

Une étude plus approfondie de notre texte manifeste la réalité de ce dédoublement. Tous les exégètes ont en effet remarqué que la seconde partie du livre d'Isaïe, objet actuel de notre étude, se compose elle-même de deux cycles poétiques, formés de quatre poèmes chacun. Le premier cycle décrit la délivrance physique d'Israël par le messie guerrier qui est Cyrus. Le second, sa rédemption spirituelle par un messie souffrant. Ils sont reliés par un poème de transition (Is 48) où le prophète oppose nettement ces deux sortes de libération. Au lieu que le salut matériel octroyé par Cyrus soit l'accomplissement de vieilles prophéties israélites, l'oeuvre rédemptrice du serviteur est annoncée pour l'avenir et la révélation en est donnée comme nouvelle :

“Dès longtemps, j’ai annoncé les premières choses, je les ai proclamées. Soudain j’ai agi et elles sont arrivées. Comme je savais que tu es dur, que ton cou est une barre d’airain, je t’ai annoncé ces choses, il y a longtemps, je les ai déclarées avant qu’elles n’arrivent de peur que tu ne dises : mon idole les a faites, mon dieu de bois ou de fonte les a ordonnés. Tu l’as entendu. Vois, tout s’est accompli mais vous, ne le déclarerez-vous pas ? Maintenant, je te fais entendre des choses nouvelles, cachées, que tu ne connais point. C’est maintenant qu’elles sont créées et non auparavant. Jusqu’à ce jour, tu n’en avais pas entendu parler de peur que tu ne dises : voici je le savais. Tu n’en as rien entendu, tu n’en a rien su parce que je savais que tu es tout à fait infidèle, que ton nom est prévaricateur dès le sein de ta mère” (Is 48, 3-8).

Ainsi est donnée une nouvelle révélation. Le second messie qu'elle annonce ne sera point le guerrier mais le prince de justice que décrivait le premier Isaïe. Pourtant, après Jérémie et Ezéchiel, après l'expérience douloureusement vécue et comprise du péché et de l'indignité définitive d'Israël, le messie ne peut plus être conçu comme un simple artisan de justice. Il lui faudra être d'abord artisan de justification. Peu à peu se forme l'idée de rédemption. Pour avoir éprouvé jusqu'en sa chair les ravages du péché, Israël comprend qu'il aura à être racheté car il est incapable lui-même de mériter les bienfaits que lui promet Yahvé, incapable de se justifier. Un autre les justifiera, qui sera le messie. Par ce détour, nous pouvons tenter d'expliquer humainement la genèse des textes extraordinaires que nous allons lire, textes qui n'ont point d'ancêtres et resteront sans postérité, dans toute la littérature juive jusqu'à l'évangile.

“Voici que mon serviteur prospérera, il grandira, il sera exalté, souverainement élevé. De même que beaucoup ont été dans la stupeur en le voyant, tant il était défiguré, son aspect n’était plus celui d’un homme. Ainsi il fera tressaillir des nations nombreuses. Devant lui, les rois fermeront la bouche car ils verront ce qui ne leur avait pas été raconté et ils apprendront ce qu’ils n’avaient pas entendu. Il s’est élevé devant Yahvé comme un frère arbrisseau, comme un rejeton qui sort d’une terre desséchée. Il n’avait ni forme ni beauté pour attirer nos regards, ni apparence pour exciter notre amour. Il était méprisé et abandonné des hommes, homme de douleur et familier de la souffrance, comme un objet devant lequel on se voile la face.

En butte au mépris, nous n’en faisons aucun cas. Vraiment, c’était nos maladies qu’il portait, nos douleurs dont il s’était chargé et nous, nous le regardions comme puni, frappé de Dieu et humilié. Mais lui, il a été transpercé à cause de nos péchés, broyé à cause de nos iniquités. Le châtement qui nous donne la paix a été sur lui et c’est par ses meurtrissures que nous sommes guéris. Nous étions tous errants comme des brebis, chacun de nous suivait sa propre voie et Yahvé a fait retomber sur lui l’iniquité de nous tous. On le maltraite et lui se soumet et n’ouvre pas la bouche, semblable à l’agneau qu’on mène à la tuerie et à la brebis muette devant ceux qui la tondent. Il a été enlevé par l’oppression et le jugement et, parmi ses contemporains, qui a pensé que la plaie le frappait à cause des péchés de mon peuple ?

On lui a donné son sépulcre avec les méchants et, dans la mort, il est avec le riche, alors qu’il n’a pas commis d’injustice et qu’il n’y a pas de fraude en sa bouche. Il a plu à Yahvé de le briser par la souffrance mais, quand son âme aura offert le sacrifice expiatoire, il verra une postérité, il prolongera ses jours et le dessein de Yahvé prospérera dans ses mains. A cause des souffrances de son âme, il verra et se rassasiera. Par sa connaissance, le juste, mon serviteur, justifiera beaucoup d’hommes et lui-même se chargera de leurs iniquités. C’est pourquoi je lui donnerai sa part parmi les grands. Il partagera le butin avec les forts. Parce qu’il a livré son âme à la mort et qu’il a été compté parmi les malfaiteurs et lui-même porté la faute de beaucoup, il interviendra pour les pécheurs” (Is 52,13 - 53,12).

Quel commentaire ajouter à cet extraordinaire poème dont on a dit qu'il semblait écrit sous la croix du Golgotha ? Jamais l'intuition prophétique n'avait été plus loin. Nous ne nous arrêterons pas aux petits prophètes postérieurs : Aggée, Zacharie, Malachie. Ils ne marquent rien de saillant dans l'histoire du messianisme.

Qu'il nous suffise d'avoir esquissé quelques-unes des principales étapes de cette histoire. Le tableau dont nous avons déduit les éléments à partir de la bible est cohérent. Nous nous embarquons dès l'origine dans une voie qui est impraticable à des esprits obstrués par les imageries du polythéisme. C'est pourquoi il nous faut suivre pas à pas les purifications et les précisions qu'apporte le temps à l'idée messianique, l'espérance reposant

d'abord sur la notion d'une alliance dont le caractère moral est de plus en plus affirmé, puis se cristallisant dans l'attente d'un jour de Yahvé qui manifesterait non seulement la puissance mais la bonté de Dieu. L'idée de messie s'enrichit ensuite de tous les besoins du peuple et les perspectives de salut se font universelles, tandis qu'une nouvelle alliance est déjà annoncée. Enfin lorsque l'ancienne alliance, déchirée et consommée, a fini de combler l'attente juive, cette nouvelle subsistait seule mais grosse déjà de toutes les perspectives chrétiennes. Nul recul définitif, nulle contradiction aux heures les plus critiques de l'ignorance et du malheur, un développement sûr et droit, détresse et prospérité, crédulité ou indifférence, bonne ou mauvaise volonté, tout sert à Dieu pour conduire Israël et l'univers avec lui au Christ, rédempteur. Nous le savions. Ce que nous avons tenté de découvrir dans cette histoire de l'espérance d'Israël est déjà l'écho dans l'humanité des victoires successives de la stratégie divine.

220 - La parole qui se cherche

1- Cette méditation exprime d'abord les sentiments d'un homme qui aspire à recevoir la **visite de Dieu** dans sa prière. Dieu lui apparaît comme étant essentiellement la "parole" car sa visite est créatrice et illuminatrice, parole bien différente de celles que profèrent l'intelligence ou le cœur. Il sait qu'aucun effort ne peut la contraindre à raisonner. Cependant il est pour quelque chose dans la venue de cette parole. Le mouvement qui lui fait désirer la recevoir n'est autre en lui que le mouvement de Dieu qui désire la lui envoyer. Aussi la dit-il comme une parole qui se cherche.

2- **La parole vient**, toutes choses deviennent neuves. Ce sont les mêmes et ce ne sont plus les mêmes. Contemplation très simple mais très riche aussi. L'homme la subit, placé hors du temps. Il participe à la genèse de cette création gratuite qui s'opère en lui et par lui. Il en épouse le mouvement de tout son vouloir libre et par là échappe au déterminisme du passé. Tout son être merveilleusement dilaté et comblé vibre à l'unisson et s'ignore. Mais bientôt son impureté trouble la simplicité de cet écoulement et la parole se tait.

3- Quelques jours après, l'homme évoque le **souvenir** de la visite divine. Quoiqu'elle ait eu lieu dans une espèce de silence, elle n'a pas été un rayon traversant une chambre vide mais une lumière qui transfigurait les choses. L'homme rend grâces d'avoir un corps et de vivre au milieu des choses. Il comprend que toute action, toute connaissance, toute sensation, assimilées en lui par un mystérieux principe d'unification, servent de point de départ et d'appui à la création nouvelle. Sans elles, la parole ne pourrait se faire entendre. Rien ne résonne dans le vide. l'homme demande à Dieu d'accueillir saintement en lui les choses.

1) **La visite**

Ce n'est pas la parole claire qui explique et que le livre fixe sans rien en perdre, hautaine et fière, maîtresse de soi. On l'oublie comme elle t'oublie, mon âme. Ce n'est pas non plus celle qui sort d'un cœur exalté. Elle porte sa chaleur fugitive comme une vague. Foyer qui brûle par devant et qui glace par derrière. Fuyante par nature, elle est moins une parole qu'un éclat et sa ferveur est moins dans ce qu'elle porte que dans l'image évoquée vivement, précipitamment. Ce ne sont pas ces paroles que tu cherches, au jour de tes recueils, pour dire et pour dire ton Dieu. Elles n'ont jamais causé le divin enlacement où la vérité se laisse prendre. Les unes et les autres, par leur transparente sécheresse ou leur éblouissant panache, courent à ta surface et se perdent dans l'intelligence qui s'y absorbe ou dans l'émotion qui s'en nourrit. Jamais, elles n'ont su te pénétrer.

C'est toi que je cherche, parole modeste, courte, toute chargée d'être, qui se présente à moi comme une autre âme et qui se fond en la mienne comme jamais deux êtres n'ont fait et qui, de cette fusion, fait sortir une vie inconnue. Tu viens sans prévenir. Ton cortège est encore plus discret que toi. Quand je t'appelle, j'ignore si tu m'entends et où tu es. Ma plume sur le papier ne sait qu'écrire, elle s'ennuie, expectation lourde encore, comme celle de la nuit quand vient le sommeil. Bientôt peut-être, ce sera la divine attente qui dit que tu viens sans qu'aucune feuille ne s'agite encore et qu'aucun souffle précurseur ne t'annonce. Bientôt peut-être, ce sera l'instant où tout se tend sans que rien encore n'éclate.

Je te cherche de la main sans te toucher. Souvent je te sens si près de moi que je crois te saisir mais tu m'échappes. Parole qui, tout à l'heure, je l'espère, te feras si fluante, si divinement liquide, si prodigue de tes abondances, tu n'es encore qu'un silence qui attend. J'essaie de t'attirer et souvent je t'écarte. Je lis de belles pensées qui jadis me firent connaître ton contact. Je relis la parole écrite qu'un jour ta pression me dicta. Comme la lave refroidie qui ignore le chemin de feu où elle est née, je ne touche que des pierres et j'y perds mon temps. Alors, je tends mon être à l'extrême, dans le grand désir de t'avoir. Pourquoi me fuis-tu ? J'ai besoin de toi pour vivre et, quand tu t'écartes, je ne vis plus que de ton souvenir et de ton espoir. Quand tu es près de moi, comme ma pensée se délie, comme tout me semble clair dans sa complexité aimée et si facile à dire et à faire. Ma joie est totale; l'ignores-tu ? Mon être y trouve sa totale expression, le sais-tu ? Fuis de moi, maudit ennui de la création gênée. La pensée de t'avoir connue me fait craindre de ne plus te connaître. Mon attente de toi se fait anxieuse. Si tu ne viens pas, bientôt je connaîtrai le noir découragement qui me mènera toute cette fin de journée. Impuissance créatrice de qui n'a pas l'être en soi et qui porte cependant ce désir divin. Souffrance de

l'enfantement mystérieux du possible au réel. Ta tension intérieure n'est que l'image pâle de celle qui te fait. En soi, elle n'a pas d'efficacité, il lui manque le souffle de Dieu. Tu vas peut-être venir dans le silence de toutes distractions, de toutes pensées et de toutes puissances. Le vide va t'attirer, toi qui sais remplir tout volume de vie et qui donne à l'instant la substantialité d'un être.

Je ferme les yeux pour ne plus regarder et mes oreilles pour ne plus entendre. Mon esprit se fige pour ne plus penser. Ma volonté se comprime comme une sphère. Silence, n'entends-tu rien venir ? Je n'entends que mon énergie qui se crispe et mon sang bat sa mesure. Mon silence m'occupe plus que ton attente. Mon désir de toi se perd dans le sein de la technique. Pauvre âme qui tâte les murs de sa prison, ils sont lisses comme l'acier, polis comme la nuit. Tu sens moins la surface qui t'emprisonne que le frottement qui te dit ton existence. Nulle aspérité à laquelle tu puisses t'accrocher comme à quelque chose qui n'est pas toi. Tu es seule, pauvre âme, et pourtant quelqu'un te tient. Quand dira-t-il son nom ?

Pourtant, je voudrais te saisir; parole substantielle, enfouir mon bras pour te prendre derrière l'obstacle, écarter la pierre qui t'empêche de paraître, détourner le flot qui coule près de moi, atteindre les choses derrière leurs apparences, les saisir par où elles sont, les faire devenir, rêve divin, les porter comme je les pense. Puis-je les aimer autrement ? Puis-je vivre heureux autrement ?

Je voudrais te tirer palpitante de ton fond. Je voudrais te saisir à travers l'instant où je pénètre. Mon Dieu, n'est-ce pas vous qui m'avez donné ce vouloir et qui lui avez donné sa ferveur essentielle ? N'est-ce pas vous qui, en me faisant être en dehors de vous, voulez que je vive en vous ? N'est-ce pas vous qui, en me faisant créature, voulez que par vous je sois créateur ? Oui, c'est vous. Qui m'enseignera la courbure qu'il faut prendre, l'attitude à tenir, le silence attentif pour que le vouloir qui m'a fait être ainsi, achève son oeuvre en me donnant ce qu'il m'a fait désirer ?

2) La parole vient

La lumière a brillé. Ce n'est pas un éclair, elle a la pâleur d'une buée, elle monte des choses. A sa lueur, on ne lit pas la nature comme un livre aux lignes écrites sur la même page. La parole vient mais chacune de ses phrases ignore la suivante, quoique leur ensemble sache l'harmonieuse logique du discours que l'esprit humain juge bien construit et que les nombres reconnaissent. Elles se présentent comme elles sont, simples, douces, sans bruit, certaines sans ostentation. Puis elles s'en vont pour laisser la suivante venir. L'autre débouche de derrière son ombre, procession mystérieuse où l'on ne voit jamais qu'un seul défilant qui jamais ne s'arrête ni ne recule. Tu avances à quelle cadence ? Qui dirige tes pas et prépare l'ordre de ton défilé ? Qui calcule ton allure et mesure tes espaces ? Ta démarche porte la perfection de tes bannières et tes pensées ont la forme majestueuse de ton écoulement.

Qu'as-tu mon être ? Tu vibres comme une machine mal construite. Si tu étais pur et homogène dans ta simplicité comme tes visiteuses, tu serais comme elles en leur calme altier. Tu te fatigues comme si tu engendrerais plus que tu ne recevais. Pourquoi toutes ces harmoniques qui viennent se mêler à la note pure et unique de la parole qui est en toi ? Tu te fatigues car ton acier n'est pas sans paille et ton cristal connaît l'arête qui irise. La parole vient et tout devient nouveau. L'intelligence bondit et ne retombe pas dans le dédale de ses arguties. L'imagination ne se perd jamais dans la complication de ses images. Tout le corps prend le ton. Il devient forme pure, tellement il est dans ce qui t'appelle. L'âme, la forme du corps, vient se fondre avec lui et lui ne sait plus qu'il n'est pas elle et la parole enlace cet être qui n'est plus que forme en elle.

La parole vient et le temps compact et matériel devient succession sans durée, une suite d'instant originels, un courant qui déferle sur l'avenir; qui l'emporte et le dissout en lui, le fait sien en lui donnant l'âme et un être éternel. Son fluide vient épouser l'âme et le corps. Il devient le milieu qui porte et où l'on tombe pour aller, la matrice qui enfante le mouvement, le lait qui nourrit l'être. L'âme et le corps se baignent dans son flot mystérieux qui ignore la vieillesse car il est vie. Elle et lui deviennent légers, aériens. C'est comme s'ils devenaient la brèche par laquelle l'océan du présent gagne l'avenir réel à travers l'avenir possible.

Tu vibres, mon être, tu te fatigues. Ton bruit vient gêner la musique de l'onde créatrice et la cadence de sa ronde. Tes paroles perdent la riche tonalité du réel naissant pour retomber dans la mécanisation des cadences simples de la vieille matière. Tes pensées se font discours au rythme connu et tes sentiments calquent maintenant des romances déjà chantées. Tu tombes, comme l'oiseau fatigué par l'air même qui le porte. Vois ta chute, lentement, puis brusquement, d'abord par degrés insensibles, puis comme la pierre. Les ténèbres fécondes font place à tes lumières habituelles. Les instants se reforment en durée et font bloc. Les choses se referment en objets opaques. Ton âme se cache dans ton corps et s'en isole et ton corps fatigué pèse. L'oiseau n'est pas du fluide qui le porte et si celui-ci l'épouse avec la perfection d'une autre forme, il ne le transpénètre pas pour lui donner sa propre essence.

Seigneur, un jour viendra où nos corps glorifiés sauront porter la pression et le mouvement de votre vie essentielle. Transmutation divine, je te désire.

3) Le souvenir

Quelques jours après, j'ai relu l'écriture hâtive de la parole rapide. Tu es bien de mon sang. Je te reconnais, photographie d'un instant précieux et déjà oublié. Je retrouve dans tes traits la touche de mon esprit, l'expérience de ma vie. Tout ce que tu me dis, je le sais, mais saurais-je encore le dire ? Tout ce que tu évoques, je me souviens de sa genèse lointaine dans mon passé, fils d'une tradition d'espérance et d'expériences, de questions et de découvertes. Qui m'a pris par la main pour ainsi le décrire ? C'est dans le silence que la parole est venue me visiter mais ce n'est pas du vide et du néant qu'elle tire de son message. Dans l'absence de toute autre chose que l'attention à sa voix, mon histoire totale était présente, celle que j'ai vécue et celles dont les rivières sont venues grossir mon flot. C'est de dessous sa masse que les phrases éclosaient. Comme l'eau chargée du sel qui la contient, elles en tiraient leurs riches parures et leurs précieux aperçus.

O ma vie de chaque jour, grise et monotone, souvent pesante, combien de fois, dans l'incompréhension de ta grandeur et de ton irremplaçable importance, t'ai-je calomniée? Et toi, mon corps à la sensation vive, à l'émotion active, à l'attention éveillée et à la mémoire vraiment fidèle même dans ses oublis, combien de fois ai-je voulu te séparer de mon âme, comme le rebelle, le maudit, parce que je ne savais pas te dominer et te conduire comme le cheval sous la cuisse du cavalier ?

Pourtant vous êtes l'un et l'autre les laborieux et discrets artisans de ma félicité. Sans vous, je volerais dans le vide ou plutôt je ne volerais pas, je serais creux et n'aurais point de voile pour y faire engouffrer le vent ni de substance pour tordre la lumière et m'entourer du feu qui consume tout en soi. Mystérieuse élaboration de l'homme à travers toutes choses, assimilation qui agrège la matière de nos sensations et de nos pensées à un principe qui les unifie. Ce n'est pas la mémoire qui fait un tel travail, la collectionneuse. Quand tu revis, lorsque la parole se fait déjà plus faible, tu me gênes avec ton catalogue de mots classés, de rythme construit et de sentiments étiquetés. C'est toi qui brouilles les instants et en fais la muraille implacable de la durée, l'un des murs de notre geôle, tandis que l'autre, principe assimilateur, me fait passer partout à travers l'unique dimension du moment présent. C'est toi qui, pour assurer ta domination sur mon activité, inventas l'habitude et l'accoutumance, tandis que l'autre rend toute chose toujours nouvelle, dans la spontanéité de sa création continuée. Si je me remettais entre tes mains, je serais le passé que la vague créatrice a laissé pour jamais derrière elle. Si je ne tenais que de toi l'existence, je ne serais pas. Mon être, tu es dans le présent l'essence où se résume le passé pour demeurer dans l'existence. En toi, Dieu connaît son oeuvre et l'aime et il aime son geste créateur. Le Verbe qui créa tout ce qui est est aussi la parole qui le dit. Parole, quand tu me visites, tu me fais louange de la louange éternelle.

Seigneur, vous avez dit à la Samaritaine : Celui qui boira de l'eau que je lui donnerai n'aura plus soif, elle deviendra en lui une source jaillissante jusqu'en l'éternité. Je vous comprends, une source d'eau jaillissante, toujours nouvelle, jusqu'en l'éternité. J'ai encore soif car cette eau que j'ai vu jaillir de mon coeur s'est tarie sous le trouble de ses élancements, sous la fatigue essentielle d'une source qui ne peut pas porter son flot. Donnez-moi à boire de cette eau à nouveau.

Mon fils, mes dons sont sans repentance. Pourquoi t'inquiètes-tu d'amour ? Demain, tu connaîtras l'instant nouveau et l'eau nouvelle si tu t'y es suffisamment préparé en ne perdant de l'effort créateur aucune parcelle de sa nappe montante.

221 - Pour vivre (Projet de rapport pour les J.U. de Dijon, voir N° 247)

A l'épanouissement de notre vie personnelle s'opposent bien des obstacles intérieurs et extérieurs, obstacles communs à tous les hommes, et aussi obstacles spéciaux à notre profession. C'est à les rechercher que nous devons tendre, ce matin, à les regarder avec un oeil droit de façon à découvrir, derrière leur multiple variété, les moyens de les vaincre. Je dis "nous" car ce rapport n'est qu'une base à la discussion qui suivra et à laquelle nous devons tous participer. D'autre part, il n'est pas exclusivement l'oeuvre du rapporteur, il doit beaucoup aux suggestions, aux indications qui lui ont été aimablement communiquées. Rappelons tout d'abord, pour préciser le plan de notre enquête, ce que nous entendons pas ce mot "la **personnalité**". Être quelqu'un, une personne, c'est être "nous" bien sûr, avec les dons personnels que vous avons reçus de Dieu, c'est être "nous" aussi totalement développés que possible, mais pas seulement pour nous, pour le monde. Ne pas cultiver ses diverses facultés, c'est ne pas être quelqu'un. Se laisser dominer par quelques passions, au détriment de ses multiples devoirs, individuels, professionnels, familiaux, sociaux, c'est ne pas être quelqu'un. Ne pas faire servir tout ce qu'on est au bien commun de tout ce qui nous entoure, à l'ascension spirituelle de l'humanité, c'est ne pas être quelqu'un. Un jour ne suffit pas pour faire une personne. C'est l'acte créateur qui demande plus que tout autre la longue et persévérante collaboration de la créature. Effort constant d'où toutes nos puissances tirent leur sève, qui épouse le plus intimement le flux de notre vie consciente, qui plonge ses racines dans tout le riche humus de notre vie subconsciente. Que d'occasions néfastes, que de mauvaises manoeuvres, menaceront la moisson avant qu'elle ne porte son plein fruit !

Parmi les talents qui nous ont été confiés, il en est un qui, plus que tout autre il faut l'espérer, nous a été généreusement accordé, qui, plus que tout autre il faut l'affirmer, nous est nécessaire pour notre métier d'enseignant, c'est l'**intelligence** et la passion de connaître la vérité. Comment éveiller, vivifier l'intelligence de nos enfants si la nôtre s'engourdit, se fige ? Tout ce qui contribue à briser l'élan de notre besoin de vérité, à figer la légitime et impérieuse curiosité de savoir, à la faire régresser, est l'ennemi de notre personnalité. En deçà de l'effort de l'intelligence qui sort l'être de lui-même à la conquête du vrai, il y a l'effort de la pensée qui s'approprie la vérité, la fait sienne, en enrichit la mystérieuse unité de l'être sans lui faire perdre en cohésion et totalité simple ce qu'il acquiert en extension et en compréhension. Notre personnalité fait la synthèse mystérieuse de ces deux mouvements, l'un qui nous sort dans les choses et l'autre qui les fait entrer en nous. Le savant le plus érudit ne serait pas une personne s'il n'était qu'un centre réceptif de connaissances, comme d'autres le sont de sensations. Tout ce qui lutte contre l'unification de notre être est lui aussi l'ennemi de notre personnalité.

Enfin, c'est dans la vision du but que l'ouvrier trouve la force de faire son travail et l'artiste, l'inspiration qui dirige son talent. C'est dans la vision de l'oeuvre de Dieu en ce monde que le chrétien trouvera la force et la lumière nécessaires pour mener à bien la collaboration étroite et longue que Dieu lui demande pour s'achever lui-même. Tout ce qui cachera l'étoile vers laquelle le monde s'achemine, tout ce qui en voilera l'éclat ou la faussera, en diminuera l'attrait, tout cela est instrument de destruction et de mort, est l'ennemi de notre personnalité. Laissons au 4^{ème} rapport le soin de nous suggérer ce que nous pensons des obstacles, conscients ou non, que nous avons rencontrés avant d'être des enseignants et faisons avec simplicité et confiance les confidences du maître.

Mettons-nous devant les faits.

Voici nos jeunes sortis des écoles. Plus de concours, plus d'examens, de ce point de vue, c'est la détente. Plus d'internat, plus de la discipline fastidieuse et rigide que le nombre impose. Au contraire, la liberté de celui qui détient une autorité, d'un chef. Plus de tutelle, tutelle aimante sans doute, de la famille mais tutelle tout de même parce qu'on n'est plus un petit. L'âge est venu où on veut avoir ses responsabilités, où on a besoin d'en avoir. Explosions de ce sens spécifiquement humain où se mêlent aussi des éléments anarchiques. C'est en pensant à cette aurore que le normalien écoute ses professeurs et supporte sa vie cloîtrée. Qui lui dirait qu'un jour il regrettera cette vie régulière, studieuse, disciplinée, l'étonnerait fort ! Et pourtant cela arrive. L'aurore se lève, certes, mais sur un jour d'automne et il faudra grande patience et grand courage pour atteindre le printemps où l'âme purifiée et entraînée vivra dans la joie de la maîtrise de soi et d'une liberté dominée.

Par un singulier contraste, à peine a-t-il mis le pied sur le seuil de son nouveau logis que ce qui faisait l'attrait de sa nouvelle vie en devient la charge. C'est la liberté mais c'est aussi l'isolement. C'est le vide du coeur, le désœuvrement du coeur, avec tout un halo de timidités, de méfiance envers ces inconnus, directeur, directrice, collègues, voisins et parents d'élèves. Le soir, dans sa chambre, au milieu de meubles étrangers, hétéroclites, dans une atmosphère difficile à définir comme ces lieux de passage où nul ne demeure, il se prend à regretter la douce servitude du foyer ou l'étude paisible des fins de journée à l'EN. C'est la liberté mais c'est aussi la prise de conscience des difficultés du métier. Il faut les vaincre seul. Solitude des premiers jours avec nos instruments de travail, les balbutiements d'un maître qui s'apprend à le devenir, l'effolement des premières semaines. Tout cela, c'est la houle de la haute mer. Qui quitte le port tranquille pour la première fois en vient à préférer la monotonie de ses bassins à la majesté hautaine des flots loin de toute terre.

Mais ce n'est là que prise de contact avec la vie nouvelle. Par sa brutalité, elle surprend les meilleurs, elle étonne les plus avertis, elle ébranle les résolutions, elle prédispose nos jeunes collègues à la **mécanisation** nouvelle que va leur proposer le nouveau métier. Cette mécanisation vient à grande allure, d'autant plus vite qu'elle attaque l'âme sur une terre étrangère où elle n'a pas encore construit sa demeure. Pas d'habitude qui soutient, de chez soi qui repose en arrachant des soucis du dehors, pas d'âme proche pour encourager et rassurer.

Le travail demandé est considérable. Le total des heures de présence dans l'enseignement primaire est déjà élevé, avec la surveillance des enfants dans la cour, la préparation des tableaux noirs avant la classe, matin ou soir et à midi, avec, bien souvent, l'étude surveillée. Après quoi, tout n'est pas fait, il reste encore des corrections de devoirs, la préparation de la classe, des paperasses, carnets de mutualité..., sans oublier enfin le secrétariat de mairie qui vient avec son gros travail et ses continuelles exigences et visites et mange bien des heures de notre camarade. Comment dominer un tel flot d'occupations et de travaux quand on est encore novice et quand les hésitations devant les initiatives nécessaires, le manque de méthode, les contre-temps, viennent fatiguer, embrouiller et ligoter l'âme de tous leurs fils tissés drus.

Enfin voilà un temps de **repos**, la fin de la journée, le jeudi ou le dimanche ! Mais ce n'est pas le délassement où l'intelligence reprend ses droits, où on se sent retrouver la veine des heures d'étude de jadis qui gonflait le coeur d'un immense intérêt. C'est la détente d'un esprit fatigué, d'un corps qui demande aussi grâce. C'est le repos après la longue et dure étape où on sent plus sa fatigue que lorsqu'on marchait parce qu'on est moins distrait, où on souffre d'ennui surtout, l'impression de vide d'une classe remplie d'enfants toute la semaine. Quel ennui secrète cette salle au fond du coeur du jeune maître, le dimanche après-midi. Et on fuit.

Les jeunes filles, qui ne peuvent guère faire de promenades dans les alentours, lisent avidement, éperdument, sans répit, ou tricotent fiévreusement après avoir expédié le plus vite possible les travaux de ménage, les commissions, la cuisine dont elles ne peuvent se dispenser et qui remplissent un peu le vide de l'esprit et le vide du coeur. Leurs jeunes confrères, libérés de ces soucis, s'en vont sur la route en bicyclette ou en moto, quand l'insidieuse partie de cartes ne les introduit pas dans le cercle de ceux qui cherchent à tuer le temps. Pour tous, il est maintenant les distractions de la TSF qui délivre l'oubli avec largesse. Le soir, seul dans sa chambre, le sommeil vient vite. Si la fatigue y est pour quelque chose, avouons cependant que ce sommeil remplace les heures où on s'ennuie et qu'il est deux fois désiré.

Ainsi va la vie de ce jeune qui doit être un enseignant, qui doit être, dans une large mesure, un cerveau du village, un cerveau de son milieu. Ces quelques mois qui le séparent de sa sortie de l'EN ont plus pesé sur sa vie que ses longues années d'études. Et les années qui vont suivre, s'il n'y prend pas garde, scelleront définitivement ses chaînes en les lui faisant aimer. D'abord, elles se feront moins lourdes, moins rudes. On arrive à dominer son métier, la classe est plus facile, moins fatigante, les préparations, moins absorbantes, mieux réussies. Pourtant, ces dernières restent aussi longues. On en vient à les aimer pour le temps qu'elles prennent, pour l'occupation qu'elles donnent, pour la satisfaction qu'elles procurent de voir un travail qui se fait. Ce n'est pas tant l'attachement au devoir professionnel qui en est la cause que l'agréable et facile emploi de son temps sur une matière dont on est maître. Ce n'est pas tant l'intérêt pour ses élèves qui pousse ainsi à s'absorber que le plaisir de figoler son travail pour l'amour d'un art qui est sien, même si ce figolage ne sert à rien.

A force d'enseigner ce que l'on sait, on a peur d'apprendre ce que l'on ignore et on préfère s'occuper à re préparer sa classe qu'à faire l'effort de s'intéresser à ce qu'on ne possède pas. Jadis, au début, c'était à contre coeur que le jeune débutant se voyait arracher à ses études personnelles, à ses lectures, par l'énorme travail que lui imposaient ses premières classes. Maintenant, l'heureux rempart derrière quoi il abrite d'une manière inexpugnable sa paresse, l'incertitude de son esprit, signes proches de sa décadence déjà acceptée, bientôt érigée en principe.

Un jour vient s'ajouter l'heureux souci d'une **famille** à fonder, l'amour qui absorbe le coeur et remplit l'homme, le changement de vie qui, contrairement à celui qui suit la sortie de l'EN, donne avec la vie familiale un moyen de ne plus jamais être seul avec soi. Comment résister à ces joies où on trouve l'extase de la vie ? Comment préserver le souci de la culture personnelle dans leurs élancements et leurs expansions ? Puis la famille s'agrandit. Les enfants arrivent avec les soins absorbants que leur éducation nécessite et les mille soucis que donne le chapelet des maladies que tout jeune humain doit connaître et toutes les inquiétudes, puérides ou non, qui démoralisent tant les jeunes parents. Puis voilà les besoins matériels, la recherche des accroissements de ressources, des heures supplémentaires. Quel tourbillon saisit le jeune camarade ! Comment préserver de son envahissement l'heure privilégiée où l'homme, sortant de sa vie mécanisée, fait enfin oeuvre d'homme ?

Tout, du dehors et du dedans, conspire à rendre plus efficace l'assaut mené contre la personnalité de l'homme. Du dehors, l'immense médiocrité, champ de bataille vide où gisent des morts, vestiges d'un combat perdu, vision de la panique et de la déroute. Le milieu où il se trouve ne fait que répéter, avec la force convaincante de la multitude de ses voix et de ses exemples, l'écho de la tentation qui attire au moins pour trouver un refuge dans un pseudo mieux être. Du dedans, insidieusement, l'âge vient redire le même écho, son grand désir de repos, son cortège de fatigues toujours plus promptes à venir, ses désillusions toujours plus pleines de sagesse pesante, son apathie précurseur d'un plus long sommeil, toute l'inertie d'un système nerveux usé.

Devant le spectacle de toutes ces forces qui nous entraînent vers le bas, qui viendraient nous faire matière, qui réussissent si souvent à nous faire animal, on en vient à s'étonner que l'humanité soit ce qu'elle est, avec les immenses progrès spirituels qu'elle a faits ces derniers siècles. Ce fut un dur et long combat contre la nature que l'homme se façonne sur la terre un mode de vie où il puisse se nourrir à peu près et ne pas mourir de froid ou de chaud, où il puisse ne pas être absorbé par les soins de sa vie menacée chaque jour d'une mort ou d'une autre. Ce sera par un combat non moins dur ni moins long qu'il réussira à être le penseur de la création. L'homme vaincra.

L'homme vaincra. Voyons d'abord la défaite de ceux qui n'ont pas vaincu.

C'était un bon élève jadis, toujours à la tête de sa classe, sinon par son rang, du moins par son intelligence et le goût des études. Un jour, on lui a dit : Tu seras professeur. Il a compris : Tu étudieras toute ta vie. Ce fut avec joie qu'il pensa à cette vie studieuse qu'il connaissait déjà. A l'âge où l'enfant ne pense pas à son avenir parce qu'il se développera dans des sphères qui lui seront encore inconnues, le jeune élève, qui sait qu'il sera professeur, trouve dans cette perspective longue, une stabilité de plus dans son travail et le goût que l'on donne aux oeuvres qui durent. Profite des 15 ou 20 ans que la société te donne pour te préparer à être en elle un cerveau qui pense. Profite de sa protection maternelle que tu ignores. Puisse-tu recevoir vraiment en cette retraite d'où sortira ta vie d'homme, le don sacré de l'intelligence qui s'approprie l'inconnu aux confins de la connaissance, qui éveille l'être sur la réalité qu'il foule au pied en l'ignorant, comme en rêve. Puisse-tu enfin prendre conscience de toi et, en toi et autour de toi, de l'univers et, par l'univers, de Dieu.

La promesse de moisson qui lève dans nos classes, que devient-elle 40 ans après ? Alors le vent a soufflé, l'orage a grondé, la grêle est tombée. Souvent le champ où poussent les hommes ressemble à l'étendue de blé, aux chaumes couchés dans le plus inextricable désordre et qui brandit, de-ci, de-là, un épi solitaire, tout au bout de sa

tige, qui se balance plutôt gauchement et étonné plus que fièrement. Ainsi va la vie. Ce jeune élève, par sa spontanéité, son goût de la recherche, son intelligence éveillée, sa réflexion active, sa vie intérieure enfin, est peut-être au point culminant de sa vie consciente. Demain peut-être, à l'image de ses maîtres, de certains au moins, il glissera sur la pente insensible où on n'est plus que parce qu'on a été.

Le voilà enseignant établi, avec de l'expérience déjà, un renom de bon professeur, une vie qui, du dehors, ressemble assez à celle que l'on souhaite à un homme digne de ce nom, à la tête de la grande poussée humaine. Asseyons-nous dans son intérieur confortable, simple certes mais luxueux à côté de sa chambre d'EN. A sa sortie, il avait une petite bibliothèque de livres dévotement achetés. La voici sur cette étagère, au complet ! C'était l'emblème de sa vie, ces livres. En les achetant, il avait moins cédé à l'esprit du propriétaire qu'à son désir d'affirmer à ses propres yeux son attachement à l'étude. Emblème qui est devenu un vieux drapeau que l'on conserve comme un souvenir, que l'on ne regarde jamais, qui a l'honneur du logis parce que cela ferait de la peine de le chasser. Combien de fois ces rayons de livres m'ont fait leurs confidences d'amis abandonnés ? Chez les uns, ils sont richement reliés. Chez les autres, ils sont seulement brochés ou couverts d'un mauvais carton. Chez tous, les soins de la ménagère n'empêchent pas la poussière de les revêtir du linceul que l'oubli du maître a déjà tissé pour toujours.

Que lis-tu maintenant ?

Te souviens-tu de nos excès de jadis, de nos excès car nous lisions comme des fous, n'importe quoi ? Derrière cette folie, cette prodigalité qui aimait à se dépenser, de nos curiosités, il y avait le goût sacré de connaître. Nous n'avions pas peur des gros bouquins ni des livres sérieux. Jamais rien n'était trop difficile pour nous, quoique ce l'était peut-être bien, après tout. Mais nous avions la foi, nous soulevions des montagnes et la victoire est donnée à l'ambitieux qui a la foi.

Te souviens-tu de nos conversations à la fin de nos études ? Nous allions enfin pouvoir travailler. Plus de programme, plus d'examen, le champ illimité et le temps de nous y consacrer tout entiers. Maintenant, nous voilà à pied d'oeuvre et ce n'était pas sans jeter quelques lazzis peu respectueux sur nos maîtres, ceux qui savent leur cours par coeur mais qui ignorent le reste et qui n'ont de la vie entière qu'un horizon pédagogique !

Te souviens-tu des lettres que tu m'écrivais quand nous sommes entrés dans la carrière, tout chauds encore de nos études et de nos espérances ? Nous nous plaignions fort du métier qui se faisait si lourd à nos épaules néophytes et nous nous disions avec courage et avec la violente espérance de la jeunesse : l'année prochaine, cela ira mieux, j'aurai du temps pour travailler. Vite, les vacances pour qu'on puisse enfin travailler !

Te souviens-tu du temps de tes fiançailles ? Tu m'écrivais : Vois-tu, jusqu'à présent, j'ai été trop pris par les soucis matériels. La solitude que j'aimais pour travailler, me pèse. J'ai besoin d'une présence aimée. Ma femme m'aidera. A nous deux, nous allons vivre. Déjà ma vie a retrouvé l'élan de son passé. Voici l'aurore ! Je quitte sans regrets ces années noires et vides. Vite, que l'avenir vienne me réchauffer le coeur et me donner un nouvel élan ! Depuis, tu ne m'as plus écrit.

Que lis-tu maintenant ? Je vis, sur sa table de travail qui sert aussi quand on offre le thé ou quand l'enfant construit son mécano, quelques brochures à demi coupées, tantôt au commencement, tantôt à la fin, un livre récemment acheté qu'une réclame plus retentissante et mieux conduite que d'autres avait fait désirer, une pile de journaux non dépliés... Je vis aussi quelques livres de classe, des manuels aux coins respectueusement usés par un usage méthodique et, dans un coin, un tas de cahiers à noter et des devoirs à corriger.

Mon ami me regarda et dit : Comme je te connais, toujours le même enthousiasme juvénile, tu n'as pas changé. Comment as-tu conservé ta jeunesse ? Moi, j'ai vécu et l'expérience que donne la vie m'a révélé la modestie de mes possibilités. Longtemps, j'ai lutté contre cette évidence. Je t'avais toujours devant les yeux, toi si hardi et si vivant, si fascinant, que j'avais cru, en t'admirant, te ressembler. J'ai été bien contraint de me rendre à la vérité. La vie m'a mis au pas. Mes chimères de jadis se sont évanouies au contact de sa dure et absorbante réalité. J'étais jeune jadis. Maintenant, je suis sage. Aux petits, les petites choses. Aux humbles, les choses humbles. Je fais bien mon métier, j'ai une vie honorable, une famille unie, un foyer bien chaud où il fait bon vivre. Quand je prendrai ma retraite, mes enfants seront déjà établis car je me suis marié jeune. J'ai pour vie intérieure le culte de mon devoir professionnel, cela me suffit. Douces satisfactions du travail accompli, vous me remplacez bien les ardentes brûlures du désir de connaître et l'enthousiasme fervent d'une jeunesse qui ne sait pas. J'ai compris alors que je m'entendrais mieux avec ses élèves et nous nous quittâmes vite, il avait une composition à corriger et une nouvelle méthode à mettre au point pour apprendre aux enfants l'art de l'addition.

Nous nous retrouvâmes pendant les vacances, quelques années plus tard. Il s'ennuyait et, notre amitié aidant, **il me fit ses confidences**. C'était une des heures rares et précieuses que Dieu donne aux humains pour se voir avant la grande vision qui sera l'aiguillon de la souffrance dans le purgatoire. Loin de sa classe, ses enfants en colonie de vacances, sa femme pris par les soins du ménage, il était seul avec lui-même.

J'ai perdu ma vie. Je l'ai perdue car j'ai cru trop facilement pouvoir la trouver. Je sais maintenant le prix du don qui m'avait jadis été proposé, celui de s'intéresser passionnément aux choses de ce monde pour en tirer la nourriture de l'âme et la ferveur de la vie intérieure. Je sais son prix car il m'est désormais enlevé. Ma vie manque de centre, tellement j'ai été conduit et tellement j'ai accepté de faire son tout de ce qui est autour d'elle et non d'elle. L'existence ne m'a pas été clémente quoiqu'il puisse paraître à l'observateur étranger. Elle m'a

plus agi que je n'ai agi par elle. Elle m'a pris dans la brutalité de ses doigts géants et dans la multitude de ses lacets effilés. Chaque fois qu'elle faisait un pas dans la possession de mon être, je l'acceptais et je la bénissais car j'y trouvais la joie du combattant qui a fini de combattre et du blessé qui se voit laisser une vie encore vivable. Je croyais dominer mon vainqueur en lui ouvrant larges les portes de la citadelle et je ne lui laissais jamais la gloire d'une capitulation acquise de haute lutte car sans cesse je négociais avec lui. J'avais tant de bonnes raisons pour cela. Dans la mesure même où se faisait la perte de ma personnalité, je faisais briller à mes yeux les hochets que, bon prince, il me laissait et je me bernais de mes défaites en voyant dans quel bel ordre je me repliais derrière d'autres positions encore inattaquées. Maintenant, que me reste-t-il que je n'aie gagé et comme déjà vendu à mon insatiable créancier ? J'ai vendu mon âme contre le troc d'une vie facile.

Jadis, à la fin de l'année scolaire, te souviens-tu de nos émerveillements devant ce que nous avons acquis pendant trois trimestres de labeur. Maintenant, je vois les jours, les semaines et les mois passer à travers mon existence sans y laisser d'autres traces que l'usure grise et monotone d'une machine qui tourne à vide. Concentration de l'esprit, puissance créatrice qui jaillit de l'effort sur soi et sur les choses, instant efficace qui donne à l'âme la pâte de longues heures, lumière évidente qui rejaillit sur l'esprit en la multitude de vos aperçus nouveaux, vie féconde qui faites de chaque heure l'attente de quelque chose de nouveau et de chaque rencontre une acquisition nouvelle, vie qui se tient dans son unité éternelle, en qui résonne le battement créateur, où êtes-vous ? Quand vous vous teniez près de moi, j'ignorais que vous pouviez vous écarter et, maintenant, dans mon dénuement, je ne sais même pas si je désire vous retrouver. Moi, qui dois apprendre aux enfants à penser, qui dois les conduire sur les chemins violents et recueillis de la connaissance humaine, j'aime mieux scier du bois ou retourner mon champ.

Tu me diras : **Ton métier si aimé**, ton zèle qui occupait ta vie, qui la consacrait d'un devoir professionnel parfaitement accompli, auraient dû te donner une plénitude d'être, la riche et savoureuse personnalité de celui qui a eu une idée dans sa vie et qui lui a consacré toute sa vie avec ferveur ? Non, car plus je m'éloignais du seuil qui avait enchanté ma jeunesse, plus j'abandonnais les perspectives qui donnent son esprit à l'enseignement. A force de lire nos programmes dans ces petits livrets à couverture bleu sale, j'ai respiré l'odeur des bureaux qui les ont engendrés et j'y ai trouvé ma patrie et mes semblables. Je n'ai plus su communier avec les grands esprits, ambitieux entre tous, qui voulurent donner à l'homme enfin le libre usage et l'usage éclairé de ce par quoi il est homme. J'ai aimé la lettre des circulaires jusqu'à leur étroitesse et les techniques de la pédagogie avec la ferveur de celui qui veut remplacer dans sa vie un vide que des ambitions et des enthousiasmes déjà morts ont fait. J'ai été un manoeuvre et un technicien au lieu d'être un homme. Un technicien qui n'est pas un homme devient, un jour, une machine. Je ne suis même plus capable de goûter mon repos. Quoi de plus triste qu'une machine froide et inerte, rejetée de l'usine, garée sous un hangar.

Ce n'est pas dans le travail qu'on juge un homme mais dans son repos.

Le travail est encore une distraction qui le tire de lui, qui l'absorbe dans les choses. Il n'est vraiment lui que lorsqu'il est seul avec lui et le monde. Cette image de Dieu n'est vraiment son image que lorsqu'à l'exemple de la divinité, il vit de son repos, en jouit, s'aime en se regardant et adore dans l'amour celui en lequel il est. Ce roi de l'univers n'est vraiment roi que lorsqu'il sait le contempler car autrement il en est toujours son serviteur. C'est un signe de découronnement pour l'homme et de défiguration que de n'aimer vivre que dans le non être de l'action mécanisée.

Demain, je reprendrai heureusement ma classe. Je serai de nouveau l'instituteur bien noté, le père de famille heureux et digne mais ce n'est pas avec des hommes comme moi que le monde verra croître la personnalité de son humanité.

Chrétien, qu'as-tu fait du don sacré de ta foi, de ton espérance et de ta charité, de ce don que 20 siècles de souffrances et d'efforts t'ont permis de recevoir intact, de ce don que des millénaires peut-être de bonne volonté et d'énergie humaine t'ont permis de connaître, de ce don que le Christ lui-même a suspendu au sommet de sa croix comme un drapeau à sa hampe, en te criant : Viens le prendre ?

Il avait été bon chrétien et il l'était encore aux yeux de tous. Sa jeunesse, protégée par l'amitié fidèle et intelligente, ne lui avait pas fait connaître la déroute de ses croyances. S'il s'était posé quelques questions sur sa foi, cela avait été plus par griserie des idées que par la vague de fond que soulèvent les passions naissantes. Aussi bien avait-il su vibrer à l'idéal chrétien et nul autre idéal n'avait pu lui paraître plus beau. Douceurs pleines d'allégresse et de force qui étreignent le jeune chrétien au seuil d'une vie à faire, à conquérir, et d'un idéal à affirmer en le dressant.

Depuis, pourquoi ne pas le redire, il était resté bon chrétien. Certes, une vie intérieure plus rassise, ses manifestations extérieures s'étaient rendues plus rares par la force des choses. La messe hebdomadaire, la communion pascale et quelques autres encore avaient été scrupuleusement respectées. La méditation, la culture religieuse, qu'en dire ? Il n'avait pas eu le temps de la faire à l'école ? Il n'avait pas pu trouver la force et le temps de la faire après. Il avait réappris son catéchisme avec ses enfants. Il l'avait même fait avec plus d'intérêt que jadis car la clarté du petit livre le séduisait. Il ressemblait à ses livres de classe, il s'y retrouvait en terrain

connu, il en aimait la lettre car on peut lire le livre sans en pénétrer l'esprit. Il sortait de sa lecture confirmé dans le formalisme de sa vie chrétienne qui, pourtant de temps en temps, essayait de l'inquiéter.

Ce que sa foi avait perdu en chaleur, elle l'avait retrouvé dans la force oratoire de ses convictions. En ces temps de recherches anxieuses du vrai, de tentatives généreuses pour assurer au monde le pain de chaque jour, la pensée quotidienne de la paix, ses opinions penchaient fortement contre tout ce qui menaçait ou semblait menacer la tranquillité de sa possession. Il disait volontiers qu'il n'aimait pas qu'on fasse tant de recherches autour de ce qu'il faut croire. Il affirmait avec un sentiment satisfait de son humilité qu'il ne fallait pas "faire les malins". C'était d'ailleurs rare car sa conversation ne se portait pas aisément sur ces sujets, non pas qu'ils fussent de ceux qui brûlent, mais parce qu'ils ne l'intéressaient pas en réalité.

Ainsi allait la vie de ce chrétien pour lequel Jésus connut les angoisses de Gethsémani, l'héritier inconscient du travail des apôtres et du sang des martyrs. Ni à Dieu ni au diable, honnête homme. Si tous étaient comme lui, on ne connaîtrait plus la guerre ni l'hérésie mais, un jour, la terre se réveillerait sans plus connaître le sens de son existence, le sens de la croix et le Christ serait mort en vain.

Ses deuils le rendaient dévot quelques jours. Ses grandes joies ne semblaient pas causer en lui les mêmes réactions. Cependant, il aimait y voir le doigt de Dieu. Il le disait avec une conviction qui ne ressemblait pas à l'ardeur de ses prières. L'observateur avisé l'aurait surpris faisant ses délices de ce vocabulaire pieux, avec l'irréalisme qu'on découvre parfois dans la lecture de quelques pièces bellement composées dans les manuels de dévotion pour chacun et pour tous.

Mon ami, ton histoire n'est pas une histoire banale, quoiqu'elle soit l'histoire de beaucoup. Chacun de nous en a vécu des bribes. Combien peu ont connu le souffle qui animait tes premières années mais ils sont plus nombreux ceux qui te ressemblent après. Tu es un vaincu mais, derrière toi, de nouvelles générations montent. C'est ainsi depuis combien de siècles. Elles passeront là où tu as trébuché, elles vaincront là où tu as été vaincu. Que le signe de ta déchéance soit l'occasion de leur vigilance !

Venez, esprit sanctificateur, remplissez le coeur de l'homme et allumez en lui le feu inextinguible de l'amour créateur. Seigneur, envoyez votre esprit et la face de la terre sera rendue nouvelle et les instants de sa durée seront rendus nouveaux.

Que j'aime cette prière, hymne processionnelle des chrétiens au travail avec leur Dieu dans l'oeuvre unique de l'amour, où lui et eux trouveront leur consommation. Vous tous, nos pères à la vie obscure et difficile qui nous avez précédés depuis les origines, vous tous, saints et saintes de l'église du Christ dont l'héroïsme fut vertu commune et ordinaire, apprenez-nous votre secret, dites-nous la raison de votre persévérance et de votre victoire, tandis que tant d'autres hommes, à votre droite et à votre gauche, tombaient ça et là, terrassés ou paralysés. Si nous pouvions la dire chaque jour avec la conviction entraînante d'une foi qui saisit son objet, si nous pouvions chaque jour sentir, autour de nous et derrière nous, marcher le bataillon de toutes les âmes qui ont entendu l'appel divin et y ont répondu vaillamment, il nous serait facile de rester dans ses rangs ou de le rejoindre. Pourquoi n'en est-il pas ainsi ? Est-ce que la foi est obscure et froide en soi et ne peut réchauffer que passagèrement les élancements de l'âme humaine et son enthousiasme ? Est-ce parce que mon coeur, dans sa charnelle et émotive enveloppe, ne peut pas retenir longtemps le divin frémissement qui le jette hors de lui, en l'oeuvre plus grande que lui et ses désirs ? Non, ce n'est pas cela, c'est plus simple et plus triste. Qu'ils sont rares ceux qui nous ont dit ces vastes perspectives, fraîches comme une aurore, ardents comme l'incendie que le vent pousse. Nous avons commencé la vie d'homme sans les connaître assez pour en vivre. Nous n'avons pas connu cette aurore, Nous sommes nés un soir.

Éducation qui ne connaît pour tout instrument que le sécateur et la serre chaude ! Vous qui ignorez, parce que vous la craignez, l'ardente poussée de la sève du printemps et le soleil aux rayons qui bronzent le visage et fait l'athlète, vous n'avez pas su me dire le mot que j'attendais, vous ne m'avez pas chanté l'épopée que je désirais. Éducation à courte vue où, instinctivement, le maître éteint l'étincelle qui voudrait briller parce qu'il n'en connaît pas l'éclat dans sa vie étranglée, vous avez voulu me faire à votre image et vous avez défigurés l'image de celui qui me fait. Je sais que tout feu n'est pas pur et que toute ardeur n'est pas généreuse, que tout élan créateur contient, comme un vice caché, l'autre élan, celui qui va à la destruction. Je sais aussi qu'il vaut mieux faire croître vigoureusement le blé que d'arracher l'ivraie. Optimisme vainqueur du Christ qui, de pauvres pêcheurs, fit des héros et des saints, quand serez-vous l'optimisme qui exalte les enfants des hommes ? Que sont devenus entre tes mains la spontanéité personnelle, la jeunesse de caractère, qui t'avaient été données, cette attente qui ignore la fatigue, ce désir du plus grand, du plus beau, du mieux, qui ne peut être blasé ? Pourquoi ta sagesse est-elle froide à côté de tes emballlements de jadis et ta recherche du vrai rassasiée de si peu ? Pourquoi la magie des grands espoirs, des vastes perspectives, n'est-elle plus maintenant opérante en toi ? Pourquoi enfin le souvenir de ce que tu fus jadis forme-t-il sur tes lèvres un sourire indulgent ?

Tu avais en toi une flamme que tu n'as pas su conserver allumée.

Tu l'avais reçue avant même que tu la reconnasses et tu l'as laissée mourir sans savoir qu'elle s'éteignait. Tu savais que toute chose acquise ne se conserve que dans la vigilance de l'usage et dans le désir de voir s'accroître encore sa possession. Tu savais que ton enseignement demande chaque année une nouvelle conquête pour être

encore la parole qui porte en soi efficacité. Tu savais que ton amour familial demande constamment de nouvelles confiances, de nouvelles sincérités, une transparence d'être encore plus totale à jeter dans son brasier pour qu'il ne se refroidisse pas. Tu savais tout cela. Comment n'as-tu pas su à temps que, si la jeunesse d'âme génératrice d'accroissements personnels, avec son cortège céleste de générosité, d'enthousiasme, de perspicacité, d'espoir, nous est donnée, il nous faut, pour la conserver, répondre à son appel autrement que par des attitudes fuyantes qui font sans cesse passer nos jouissances et les faiblesses de la nonchalance avant ses exigences, ses libres élancements et ses recueils ?

Ce qui te distingue, toi vaincu, des autres que l'étoile enchante encore et fait courir sur le chemin, ce n'est pas ta lâcheté ni l'exceptionnelle ardeur de tes désirs égoïstes. Ils sont au fond du coeur de chacun, comme l'ennemi. Ce n'est même pas, quoique tu en penses, la fatale destinée aux engrenages perfides. Il en est qui ont connu, plus que toi, son poids et ses liens sans renier pour cela l'appel. Tu n'as pas été vaincu après le combat mais déjà avant, tu en portais le signe. En vérité, tu n'as jamais cru, ce qui s'appelle croire, à la victoire, tu ne l'as jamais désirée plus que tout. Tu n'as jamais voulu l'atteindre coûte que coûte. Mystérieuse impuissance de l'âme qui épuise les conséquences inconnues de ses actes librement conçus, de ses résolutions librement prises. C'est de vous que s'écoule la vie de chaque jour. C'est en vous que se fait le substantiel jugement de l'éternité.

Tu as toujours été celui qui se prête à l'idéal et use de son souffle comme la voile pour atteindre le port qu'elle convoite. Dans ta vie, Dieu fut toujours second servi et toi, premier. Merveilleusement, toutes tes activités tournèrent à la satisfaction égoïste de ton être. En toi s'incarnent secrètement l'amour intéressé et la générosité calculée. A l'école, l'examen primait tout. Après, ce fut le diplôme de la Faculté. Après, la flatteuse renommée au milieu des collègues d'une spécialité pédagogique. Après, la recherche anxieuse d'une santé qui fléchit. Ton amour familial lui-même ne fut, passée l'exaltation des commencements, que l'attendrissant attachement à ton confort sentimental. Toi, si scrupuleux partout ailleurs, la méthode incarnée aux yeux de tes élèves, avec quelle négligence et quels moyens de fortune as-tu nourri la flamme sacrée qui te faisait homme ? Faute de l'huile du dévouement vrai, du don de soi, elle baissa et s'éteignit.

Te souviens-tu de tes veilles laborieuses tendues vers un parchemin ? Quand as-tu veillé ainsi pour l'amour de connaître plus de vérité sur le monde qui cherche à prendre en toi conscience de soi ? Quand as-tu veillé ainsi pour prier ? Te souviens-tu de la méritoire ténacité qui te fit observer avec fidélité l'hygiène, utile d'ailleurs, qu'on t'avait conseillée, toi qui ne sus jamais te plier plus que quelques jours à la féconde pratique de la lecture quotidienne et de la méditation du matin ? Te souviens-tu de l'admirable sursaut d'énergie qui te saisit devant le malheur menaçant, toi si lâche en face de l'enlèvement spirituel ?

De l'héroïsme, il y en a eu dans ta vie mais pas au service de Dieu et de l'oeuvre du monde. Il y en a eu de quoi commencer la vie d'un homme et d'un saint. Le reste t'aurait été donné par surcroît mais tu ne l'as pas vraiment voulu. A nous de le vouloir ! Puissions-nous, déjà en entrant dans la vie, connaître la juste hiérarchie des devoirs et ne pas laisser disparaître à l'horizon de nos perspectives, chassé par le tourbillonnement de nos occupations et de nos passions, ce qui doit être au centre. Soyons réalistes. Adaptions les moyens à la fin et, à une fin qui prime tout, attachons des moyens qui priment tout. Pourquoi les énumérer ? Nous les connaissons tous. Bienheureux ceux qui les pratiquent ! Il ne s'agit pas de mesurer les moyens à notre lâcheté mais notre force à leurs exigences. Puissions-nous comprendre à temps que, dans une épopée héroïque, il faut de l'héroïsme et que, sans l'héroïsme humain et chrétien, **l'homme manque sa destinée**. Depuis qu'il y a des hommes, combien l'ont manquée ? En chacun d'eux, la création fait un effort nouveau pour s'étendre. En combien cette tension nouvelle a-t-elle échoué dans la courte histoire d'un détournement égoïste ? En combien le paradis terrestre d'une vie exaltée par son service même qui était offert se transforme en la vallée basse et plate, prémices d'une vie qui est comme une seconde mort ? Chaque génération naît avec un coeur vierge et des énergies neuves. elle monte à l'oeuvre dans l'enthousiasme de ses 20 ans et déjà voilà ses rangs serrés qui flottent. La mort n'est pas seule à y faire des trouées. Quelle débandade invraisemblable ! et la vague d'assaut se disloque. Assaut décevant ! En toi l'homme s'exalte, en toi l'homme découvre sa faiblesse comme si tout ce qui le porte, à la limite de l'effort, fléchissait. En toi, le monde veut trouver son achèvement et en toi il connaît sa déchéance. Sous la poussée humaine et démoniaque de tout ce qui dans l'homme et dans le monde appelle vers le bas, les plus forts eux-mêmes résistent péniblement et avancent avec peine.

Seigneur, vous le savez, qui avez dit à vos disciples : **Mes petits-enfants, qu'il est difficile d'entrer dans le royaume de Dieu !**

Soyez béni pour cette parole vraie. Elle n'est pas de celle qui font peur à un coeur bien né. La vision réaliste des difficultés qui nous attendent décuple notre courage et affine notre perspicacité. Vous qui nous avez montré le chemin et dont la vie fut si ardente qu'en trois ans, elle se consuma, vous dont la vie fut si personnelle qu'en trois ans, les autres la rejetèrent. Il nous est bon d'entendre cette parole de votre bouche. C'était trois ans après. Le combat allait bientôt cesser pour vite reprendre. Dans quelques heures, le Christ expirera sur la croix. Dans quelques jours, les disciples partiront, jetés sur la terre comme la graine chassée de l'épi, à peine mûre. C'était en la cène mystérieuse. Le sacrement de l'unité s'y consuma. Qu'ils soient un comme nous sommes un, disait-il à son Père, moi en eux et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un. Vous avez mis, Seigneur, en cette unité, la condition du succès de votre oeuvre divine, la création achevée dans une résurrection.

Il est difficile d'entrer dans le royaume des cieux mais ce que chacun ne ferait pas ou ferait avec peine, l'unité de vos disciples le peut. Église du Christ qui êtes, près de chacun de nous, le Christ continué dans sa personne humaine, église faite d'hommes vivant de la vie de cette terre, incarnée plus spécialement ici dans la grande paroisse universitaire et dans la multitude des petits groupes fraternels, par le sacrement de l'unité d'où découle tout autre sacrement, sois le sacrement de la force et de la persévérance qui nous feront des personnalités humaines dignes de celle de Jésus et de l'oeuvre du Verbe de Dieu.

222 - St Athanase (voir N° 155)

2 mai

II - Manifester la vie de Jésus (2 Cor 4, 7-15)

“Nous portons ce trésor dans des vases de terre”

Le chrétien qui essaie de faire un peu d'apostolat éprouve souvent la vérité de cette parole. Comme il est dur à certains jours de sentir cette enveloppe de terre si pesante. On est fatigué, on ne sait pas quoi dire, les mots ne viennent pas, efforts surhumains pour extraire d'un coin de sa mémoire quelque phrase, un développement adapté aux circonstances, moments où, pour sauver les apparences, on tâche de se raccrocher, quand l'esprit est absolument vide et inerte, au souvenir de quelque parole jadis entendue ou dite. Jadis, elle avait rendu un son de vie, aujourd'hui, comme elle sonne creux aux oreilles de celui qui la dit, comme elle est plate, plate comme une leçon bien usée qu'on récite, et on a l'impression que cela tombe à plat.

Impuissance douloureuse à se faire comprendre. Les mots semblent se dérober, se refuser à porter l'idée dont on voudrait les charger. On recommence, on essaie de s'exprimer autrement, avec une espèce d'obstination infatigable et exténuée et, toujours au moment où on aurait cru la saisir, la pensée échappe comme d'une machine qui tourne à vide. Un coureur qui chaque fois recueille toutes ses forces, prend son élan, et, au moment où il lui faudrait sauter, il ne le peut pas. Quand on voit autour de soi les âmes si pleines de bonne volonté, qui attendent quelque chose, qu'on leur dise quelque chose. Elles ne savent pas quoi mais elles croyaient qu'on pouvait leur donner quelque chose et on a le sentiment exact qu'on les déçoit.

Seigneur, comme je comprends que jadis, dans l'ancien testament, vos prophètes aient voulu se dérober à vos exigences quand vous les appeliez à l'apostolat. Jérémie, pourtant un prêtre, un lettré, s'écrie : “Seigneur, Yahvé, je ne sais point parler car je suis un enfant. Plus tard, il maudissait le jour de sa naissance parce qu'il avait l'impression que tout le monde se moquait de lui et qu'il était honteusement ridicule et impuissant. Jonas reçoit, dans son petit bourg de Palestine, l'ordre d'aller prêcher à Ninive, il se précipite au port le plus proche et s'embarque pour Tharsis, c'est-à-dire pour l'Espagne, afin de fuir très loin.

Toutes ces histoires anciennes ont revécu un peu dans mon coeur. Il est des jours où l'action est une joie, on est maître de tous ses moyens. Si on voulait n'agir que ces jours-là, l'occasion ne s'en présenterait jamais. D'ailleurs, sait-on à l'avance de quoi on sera capable aujourd'hui ? Seigneur, nous ne nous laisserons pas décourager par les échecs.

“afin qu'il paraisse que la souveraine puissance de l'évangile vient de Dieu et non de nous”

Malgré tout, malgré nos incapacités et notre lourdeur, une oeuvre se fait. On ne le voit pas tout de suite. On est tenté d'en douter, les jours où nos tentatives d'apostolat n'ont abouti qu'à un cafouillage inconsistant mais il faut laisser le temps faire son oeuvre. Alors on s'aperçoit que le trésor, quoique porté dans un vase de terre, a cependant rayonné. Chaque jour, il rayonnait un petit peu, peut-être même aux jours les plus lamentables. Sans doute, les âmes de bonne volonté autour de nous en ont subi l'influence puisque, avec le temps, quelque chose en elles a changé. Nous sommes lourds, nous sommes épais, murés les uns aux autres, isolés par la double muraille de nos corps. Ce n'est pas en un jour que nous pouvons communiquer ce qu'il y a de plus précieux en nous, notre trésor.

Où l'oeuvre de Dieu, la réalité d'un plan divin, apparaît, c'est dans l'accord mystérieux et préexistant entre l'apôtre et les âmes de bonne volonté. Avec le temps, il semble qu'il y ait entre elles et lui, dès l'origine, une sorte de merveilleuse complicité, toute tacite et secrète, inconnue sans doute, l'accord d'âmes qui sont orientées dans le même sens, profitant chacune durablement de ce que l'autre a de positif et laissant tomber le reste, faisant le tri sans le savoir, sans le vouloir, sans y penser, comme ces verres qui ne laissent filtrer à travers eux qu'un rayon de lumière et n'accueillent qu'une seule nuance, la seule qui leur soit accordée.

“Opprimés de toute manière mais non écrasés”

La vie de l'apôtre est une vie dure. Pourquoi le nier ? Ni les persécutions extérieures ni les détresses intérieures ne lui manquent. Ceux qui sont autour de lui le voient bien ou le pressentent quand ils ont un peu de réalisme. Saint Paul qui voulait que tous deviennent ses imitateurs ne craint pas de les décourager en leur disant ouvertement ce qu'il en est.

Qui nous donnera de voir ainsi la vie des saints ?

Nous les imaginons allant toujours de succès en succès. Pourtant, ils étaient toujours à la veille de l'échec, découragés souvent mais tenant bon. Quand on est jeune et qu'on commence, on aime à penser qu'il faut tenir et que, grâce à cela, les obstacles s'usent et sont vaincus. C'est vrai en partie. Ceux qui nous en voulaient par jalousie ont disparu peu à peu de la scène. Le dernier mot reste toujours au plus dévoué et au plus persévérant. Ceux qui ne savent faire que de la critique négative sont bientôt oubliés. On réussit même quelquefois à désarmer un adversaire et à s'en faire un ami. De même pour les difficultés intérieures, il en est qu'on résout et, à condition d'être persévérant, on finit par trouver sa voie.

Pourtant, à un autre point de vue, on sera toujours dans les difficultés, toute sa vie. Un jour, il faut bien en prendre conscience. La vie passe, les années passent. Un jour la mort viendra nous prendre et nous croirons encore n'avoir rien fait que nous préparer à vivre et à agir parce que cet idéal d'une vie harmonieuse dans l'action triomphante recule sans cesse, fuyant devant nous. Pourtant si nous avons été fidèles, notre vie aura bien été faite et pleine. Nous luttons, nous combattons dans l'espoir de la victoire. La victoire n'est pas venue mais, tandis que nous combattons, notre oeuvre se faisait sans y penser. C'est cela vivre et agir. Nous nous entretenions sans cesse de la pensée de l'oeuvre à faire, nous ne prenions pas garde que notre oeuvre s'enfantait pendant ce temps et, un jour, nous serons tout étonnés de constater que, pour nous, c'est déjà fini.

Donnons-nous vite tout entiers à Jésus pour vivre cette merveilleuse vie. Saint Paul nous assure que c'est une vie vivable, l'optimisme de celui qui sait apprécier la persévérance à son prix. Persévérer, le mot et la chose n'ont tout leur sens que pour ceux qui mènent une vie toute donnée et combattante, comme l'apôtre. C'est à ceux qui sont sur le champ de bataille qu'il faut souhaiter de tenir.

“Portant dans notre corps la mort de Jésus afin que la vie de Jésus soit manifestée aussi dans notre corps”

Saint Paul nous représente le fondement métaphysique de ce qu'il vient de nous dépeindre, de cette vie combattante et active sans cesse à la limite de la faillite.

Cette vie est fondée sur celle du Christ. Jésus, à le prendre seulement dans son humanité, a été en avance sur son temps par sa doctrine. C'est pourquoi les hommes l'ont haï et tué. Un véritable apôtre est aussi quelqu'un qui dépasse le niveau spirituel de son temps et c'est pourquoi il a aussi à lutter. Pour connaître la mort de Jésus, il faut être ainsi à l'avant-garde. quand un torrent se fraie un passage, c'est la vague de front qui se heurte à tous les obstacles; sans cesse disloquée, brisée.

C'est là sans doute un aspect de la mort du Christ. C'est à la limite de notre effort humain et chrétien que se découvre le mystère de la croix. Considéré de cette manière, ce mystère est par excellence la part de ceux qui travaillent.

“La mort agit en nous mais la vie en vous”

Saint Paul pense à toutes les âmes qui vivent un peu de ses sacrifices parce qu'elles s'abritent derrière lui et qu'il leur a frayé le chemin. Dans la mesure où il est seul et va devant, c'est lui le premier qui rencontre les obstacles et à les vaincre. Une fois qu'une chose a été faite un jour, elle devient ensuite plus facile à faire.

Mon Dieu, vous nous avez fait la grâce de venir peut-être au début d'un grand mouvement chrétien et intérieur. N'avons-nous pas un peu à être, autour de nous, des initiateurs, des chefs ? N'ayons pas peur de lutter et que la pensée de ceux dont nous facilitons l'ascension nous soutienne.

Saint Paul pense que ceux qui viendront après lui ne connaîtront pas de la même façon les critiques décevantes et perfides, les oppositions brutales, les insinuations et les conseils tentateurs. L'idéal chrétien aura été dressé, justifié, réalisé, alors que, de son temps, il est encore en grande partie à définir. Les chrétiens d'après ne savent plus ce qu'il a fallu lutter pour ne plus être soumis aux observances judaïques, pour conquérir la liberté des enfants de Dieu. Ils en vivront, ils ne penseront plus que, pour avoir prêché ce dont ils vivent, Paul fut tenu pour un suspect par ceux de son temps. Ils ne comprendront même plus le sens de ces luttes ni qu'elles aient pu avoir lieu, si graves, si angoissantes.

N'était-ce pas évident, ce que prêchait Paul ? N'était-ce pas en plein dans la ligne de Jésus ? La venue du Christ ne devait-elle pas abroger toute la loi ? Certes, tout cela est devenu évident depuis saint Paul et grâce à saint Paul mais, de son temps, c'était loin d'être évident. A le contester, il n'y avait pas seulement, comme on se l'imagine, des fourbes et des hypocrites et tout cela a profondément labouré le coeur de l'apôtre. Saint Paul rappelle tout cela à ses Corinthiens. S'ils vivent, c'est parce que lui a beaucoup souffert. Il le leur rappelle aussi pour qu'ils sachent, eux aussi, à leur manière, souffrir et lutter pour conquérir aux autres plus de vie, qu'ils ne s'endorment pas dans le culte exclusif des vertus passives. Car s'il l'avait fait, s'il avait mis tout son idéal à tisser parfaitement de la toile de tentes, puisque c'était son métier, où en serions-nous aujourd'hui ?

“Alors la mère des fils de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses fils et se prosterna devant lui pour lui demander quelque chose”

Les deux fils de Zébédée avaient vu, un jour, le Seigneur s'approcher et ils étaient partis à sa suite sans rien lui demander. Sa présence leur avait fait oublier tout autre désir que celui d'être avec lui. Comment se fait-il donc que, longtemps après l'avoir suivi, ils n'aient plus le détachement passionné qu'ils connurent jadis dans l'unique préférence de Dieu sur tout le reste ? Car ceci n'est pas une démarche de la mère seule, elle est avec ses enfants, ils sont là même si c'est elle qui parle. Par leur présence, ils acquiescent.

Seigneur, un jour, nous avons dit que nous serions tout à vous et, longtemps après, on se retrouve tout à soi. Quelle lourdeur est donc la nôtre ! Plus qu'une lourdeur et une inertie mais comme un continu mouvement vers le bas, comme lorsqu'on veut escalader une dune de sable fluant. Peut-être, s'ils avaient été seuls, n'auraient-ils pas osé penser à cette démarche ? Jésus, seule influence rayonnant sur leur vie, les aurait empêché d'accepter cette perspective. Mais on n'est jamais seul avec le Christ et, eussions-nous tout quitter pour le suivre, notre vie passée est toujours là qui nous poursuit. Cette mère qu'ils avaient jadis quittée si brusquement, malgré le déchirement d'un départ douloureux, l'éloignement et le temps, demeure dans leur vie. Quoiqu'ils puissent en penser, elle leur est peut-être plus intérieure que Jésus ne l'est encore en eux. Sa présence retrouvée, sa mentalité imprudemment tolérée, pèse sur eux et réveille en eux ce que la présence de Jésus avait plus endormi que transformé. Tout est donc toujours à recommencer ou du moins à reprendre par la base comme si rien encore n'avait été fait. Ce n'est pas que rien n'ait été fait en vérité, que nos efforts aient passé sans nous laisser leurs traces éternelles mais, comme l'ouvrier qui travaille dans les hauts étages d'une maison doit, chaque jour, les atteindre en remontant les précédents, ainsi il nous faut reprendre souvent dès les débuts notre travail de sanctification pour accéder au seuil où du nouveau nous est donné. Ascèse chrétienne que l'on critique si facilement pour sa continuelle pesanteur à tomber dans la pratique pharisienne, que l'on critique si brutalement dans l'optimisme aimé qui se refuse à voir les vices de l'homme, elle est l'armature essentielle de toute persévérance. Sans elle, la grâce de Dieu est impuissante, le plus bel élan d'amour se brise et tombe, la plus claire vision des choses s'obscurcit et l'âme que l'appel du Seigneur avait sortie de la foule médiocre y rentre insensiblement. Elle est le joug léger au front de celui qui aime et qui craint d'aimer moins, un jour. Qu'elle nous donne toujours la pleine intelligence qui la rende actuelle et utile à nos yeux pour être, non un moyen nouveau de nous établir dans la satisfaction de soi, mais la sauvegarde de nos efforts passés et de leurs promesses.

*“Ordonnez que mes deux fils que voici soient assis l'un à votre droite
et l'autre à votre gauche dans votre royaume”*

Elle ne manque pas de foi en la puissance du Christ mais de l'intelligence de ce qu'il est et de ce pourquoi il est venu. Sa foi a été avivée par son désir ambitieux qui obscurcit en elle son intelligence des choses divines.

Demain, lorsque son ambition aura été déçue, aura-t-elle encore la foi ? Femme, tu n'es pas seule à croire ainsi. Qui dira ce qu'il entre d'impur dans notre foi ? Combien croient parce qu'ils aiment la sérénité que donne la foi dans sa possession rassurante et pleine de sécurité ? Combien satisfont pour elle leur désir ardent et passionné d'une vie digne des rêves humains ? Combien y cherchent la revanche contre tout ce qui les blesse ou les abîme à leurs yeux ?

Ce n'est pas en temps ordinaire qu'on s'aperçoit de toute cette impureté. Elle se manifeste dans l'épreuve. Si les tentations contre la foi sont si troublantes, apportent avec elle une douleur si démoralisante, si elles prennent toujours cet aspect global qui fait qu'un doute local engendre un doute total et que la difficulté d'une croyance particulière engendre la difficulté de toutes les autres, n'est-ce pas à cause de tout ce que la chair et le sang font passer dans l'élan qui porte notre foi ? Parce que nous nous sentons frustrés de la sécurité d'une possession mal aimée, de rêves épurés peut-être mais encore trop charnels, de la revanche que désire l'orgueil vaincu, à cause de tout cela, ces tentations nous poignent par le dedans et ébranlent le tout par l'intermédiaire d'une seule question, d'une seule difficulté. Ainsi en est-il aux jours de l'épreuve.

Mais, chaque jour, ces bases impures de notre foi contaminent insensiblement notre intelligence des choses de Dieu. Elles empoisonnent secrètement toute croyance pour en faire une superstition, toute prière pour en faire un rite magique, toute action religieuse pour en faire une pratique de pharisien sectaire. Aussi voit-on de lamentables échec. Telles âmes que la vie chrétienne devrait épanouir et élargir à la dimension des besoins spirituels du monde, se consomment dans l'ignorance systématiquement observée de toutes les questions religieuses qui ne se sont pas posées jadis. Telles autres encore, à force de rechercher la consolation et la joie ne connaissent plus du christianisme que ce qui rassure et perdent la compréhension de Jésus crucifié. Telles autres enfin, rejetées de la vie humaine et de ses biens, loin de connaître la charité qui se réjouit du bonheur et du succès des autres, en arrivent à les trouver coupables et maudissent au nom de Dieu tout ce qui ne ressemble pas à l'échec humain de leur propre existence, désastres souvent inconnus de leurs victimes après un bon départ qui les avait mises à la suite de Jésus.

Seigneur, avec vos apôtres, nous vous crions : Augmentez notre foi ! Que ce soit vous qui nous donniez la foi et non l'ardeur de nos désirs inassouvis. Vos apôtres ne vous ont vraiment compris et cru qu'après votre mort ; avant, vous étiez plus ce qu'ils désiraient que vous soyez que ce que vous étiez en vérité. A leur suite, joyeusement et patiemment, nous acceptons et désirons que votre main vienne avec sa forte sagesse et son

éminente efficacité nous arracher à nous-mêmes pour être enfin tout nous-mêmes en vous et pour croire en vous avec la fidèle intelligence du miroir devant l'image du maître, dans l'amour qui trouve et reçoit en s'oubliant.

"Vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je dois boire ?"

Continuité merveilleuse entre l'effort transfiguré de grâce de cette vie et la béatitude éternelle ! On ne peut atteindre la béatitude si on ne boit pas d'abord le calice. Dieu lui-même ne peut nous dispenser de la préparation douloureuse qui nous rend capables de la béatitude. C'est ce que nous ne voulons pas voir quand nous demandons à Dieu d'exercer une toute puissance qui serait la négation de sa sagesse. Dieu ne peut pas vouloir pour nous autre chose que ce qui convient. Pourquoi les âmes religieuses semblent-elles plus attachées à votre toute-puissance qu'à votre sagesse et vous aiment-elles comme celui qui peut tout ce qu'il veut plus que comme celui qui ne veut que ce qui convient ? Volontiers, elles verraient dans votre miséricorde et votre charité la possibilité pour vous de déroger à votre sagesse, elles donneraient à votre libre puissance le caractère désordonnée d'un caprice. J'adore en vous la sagesse inconnue unie à la puissance inscrite dans les desseins de cette sagesse. Nous ne savons pas ce que nous vous demandons quand nous ne vous demandons pas ce que vous voulez pour nous. Nous savons au moins que, pour être proche de vous au ciel, il faut l'être déjà ici-bas. Il faut que notre vie soit inspirée de l'esprit intérieur qui fit de la vôtre ce qu'elle fût. Le monde, éternel opposant à ce qui est de Dieu, nous traitera alors comme il vous a traité. Il vous devinera en nous car il a la perspicacité de la haine. Le calice que vous avez dû boire sera aussi le nôtre car l'un et l'autre sont la conséquence de ce que vous et nous, nous par vous, nous aurons été ici. La croix est le signe du chrétien. J'adore la bonté de votre réponse, la paix certaine qui s'en dégage.

L'attitude scandalisée que vont prendre les autres apôtres devant la prétention de ces deux-là me fait encore mieux comprendre de quel amour enveloppant et dominant, patient et perspicace vous saviez aimer.

Humainement, plus que tout autre, vous auriez eu sujet de blâmer avec force pareil désir en pareil moment, vous n'avez dit que la parole de paix qui exalte en instruisant. Donnez-nous, même quand nous souffrons, une telle charité, maîtrise de soi et intelligence des besoins des autres.

"Nous le pouvons"

Heureuse présomption ! Signe certain d'une générosité ardente malgré tout ce qu'il manifeste d'inconscience. Il vaut mieux être ainsi que le froid calculateur qui n'avance qu'à pas comptés. S'il faut faire des folies, il vaut mieux vouloir les faire pour Dieu. La témérité est un défaut mais, unie à la force généreuse, Dieu en fait du courage. Il y a bien des vies de saints qui ont commencé ainsi. Mais, de la lâcheté, Dieu ne fit jamais rien. Ces apôtres avaient déjà montré leur générosité en quittant tout pour suivre Jésus mais c'est bien autre chose d'accepter maintenant de sang-froid, activement, l'éventualité de la souffrance persécutrice. S'ils parlent ainsi, c'est peut-être aussi parce qu'ils ont le vif désir de devenir grands dans le royaume des cieux, non seulement grands mais les plus grands, orgueil des débutants.

Impureté foncière de mes générosités naissantes, je te préfère encore à l'inaction qui ne sait rien vouloir. Je sais ta perfidie et le poison que sans cesse tu secrètes mais je te supporte actuellement car tu m'aides à servir Dieu. Sans toi, est-ce que j'aimerais assez pour secouer ma torpeur ? Demain, tu me gênerais par tes exigences sans cesse accrues mais demain, je serai plus fort pour vivre sans toi avec ferveur. J'ai confiance qu'un jour, les circonstances aideront ma générosité vraie à m'arracher de toi comme le serpent arrache sa vieille peau entre deux pierres.

Demain, les fils de Zébédée partiront sur les routes annoncer l'évangile nouveau. Demain, ils connaîtront dans la lutte apostolique leurs vraies limites et ils accepteront heureux, avec humilité, d'avoir une telle vie combattante et féconde, encore plus belle que celle que leur orgueil passé aurait pu leur faire désirer.

Seigneur, donnez-nous la fidélité qui mérite une telle révélation.

224 - Le centurion (Lc 7, 1-10)

Audace de la foi

"Un centurion avait un serviteur malade"

Le centurion aimait beaucoup son serviteur mais maintenant il ne peut plus rien pour lui humainement, le serviteur va mourir. Ainsi en est-il de nous, Seigneur, vivant dans le monde à côté de tant d'âmes que nous aimons et pour lesquelles nous ne pouvons rien. Ce ne sont pas seulement des âmes étrangères à notre foi et auxquelles nous ne pourrions parler de vous sans les heurter, ce sont parfois des amis très proches et en tout cas très aimés. Il ne suffit pas d'aimer pour pouvoir aider. Parfois on sent qu'entre l'âme et soi, il existe un mur. De son fait ou du nôtre, qui saurait le dire ? Chacun fait semblant de ne pas s'en apercevoir et on se donne volontiers l'illusion d'une fraternité et communion complète mais le plus clairvoyant, celui qui aime le plus, sent bien que ce n'est pas vrai et que certaines questions plus délicates ou profondes ne devront jamais être touchées. Ce sont justement celles qui importeront. Bien des choses élèvent ainsi cette barrière entre les âmes pour les rendre

incapables de s'aider, réserve secrète de ceux qui craignent inconsciemment la lumière, crainte puérile de perdre une autonomie dont on ne se sent pas très sûr, fausse conception de la pudeur d'âme et tout le passé qui pèse sur nous avec ses souvenirs, ses vestiges d'un temps où nous n'avons pas été purement chrétiens et qui revit parfois entre nous ses susceptibilités, ses complications sentimentales inextricables, vieilles choses que nous voudrions mortes et oubliées. Nous ne pouvons pas reconnaître que la cicatrice est sur nos chairs, visible et prête à se rouvrir. Ainsi il ne suffirait pas de nier l'obstacle pour le faire évanouir. Ce serait possible si nous étions purs tous deux, sans corps et sans mémoire, pleinement transparents et ne voulant que Dieu. Seule, en bien des cas, la prière immatérielle peut franchir l'obstacle et porter à l'autre l'aide que nous souhaitons.

Il est encore d'autres cas plus douloureux. J'en ai aussi rencontré. J'ai vu des âmes généreuses, pures. Il me semblait qu'elles ne se développaient pas en votre amour comme elles auraient dû. Je ne pouvais pas les aider parce que je ne les connaissais pas assez. Ils sont trop loin et il y a déjà trop de passé derrière nous qui nous a individualisés, spécifiés, avec des aptitudes et des orientations déterminées. Les mots que nous employons nous trahissent et recouvrent des réalités différentes. Comment oserais-je leur dire autre chose que de bonnes paroles ? Leur dire des choses plus directes, essayer de les aider immédiatement, je risque de les troubler, de leur donner des scrupules vains, de les dévoyer. Leur bonne volonté est entière, leur confiance aussi. Est-ce que je sais ce dont ils sont capables, ce qu'ils pourront porter, s'ils tiendront, ce qu'ils font, ce qu'ils sont ? Ce n'est pas eux qui pourraient me le dire en une heure. D'ailleurs ils ne le savent peut-être pas eux-mêmes. Séparation des âmes et leur impuissance réciproque ! C'est dur pour celui qui aime et on comprend que certains aient désespéré de toute action et se soient réfugiés dans la seule prière. Pourtant, mon Dieu, ils n'avaient pas pleinement raison.

Il y a aussi ceux dont nous voyons et connaissons les difficultés mais nous ne sommes pas assez forts pour les aider. Ils ne savent pas faire leur méditation et moi non plus. ils ont l'impression de piétiner sur place dans la vie spirituelle, moi aussi. Ils auraient besoin, pour leur vie spirituelle; d'être en contact fréquent avec des amis et, justement, ils sont isolés dans un pays lointain. Il faudrait qu'ils lisent mais leur travail les accable. J'essaie bien de les soutenir et les encourager, je leur écris souvent mais il semble qu'il y ait des circonstances dans lesquelles on ne tient pas, surtout à la longue. La foi permet de tourner en bien spirituel les circonstances les plus désavantageuses. La fidélité amoureuse dans la tâche quotidienne, son accomplissement en esprit de prière, tout cela sanctifie; je le sais bien, je le leur écris pour les encourager. Je leur dis aussi : si vous ne savez pas méditer, si vous ne pouvez pas lire, offrez à Dieu cette impuissance. Mais, pour tourner ainsi tout en bien, ne faudrait-il pas qu'ils aient une grande foi ? Ce n'est pas si facile, surtout quand ça dure. En tout cas, je vois bien que leurs réponses se font plus espacées, plus courtes, moins bonnes. Ils baissent, c'est certain. La paralysie dont il est frappé empêcherait le serviteur de se lever pour recourir à Jésus. Il va bientôt mourir, c'est certain, qu'y puis-je ? Ainsi l'homme se heurte souvent à ses pauvres impuissances, spectateur de déroutes lentes qu'il ne peut pas conjurer.

"Le centurion avait entendu parler de Jésus"

C'est grâce au centurion que celui qu'il aimait sera guéri. Nous aussi, nous avons entendu parler de Jésus mais aurons-nous la foi ou même seulement l'idée de lui demander la guérison de ceux que nous aimons ? Apprenez-nous, Seigneur, comment le centurion a pu s'élever à cette foi. C'était un ami des Juifs, il leur avait bâti une synagogue. Sans doute, ne songe-t-il pas aujourd'hui à faire valoir ce service rendu. Ce sont ses envoyés juifs qui disent : Il mérite que vous fassiez cela. Cependant s'il n'avait pas bâti la synagogue, dépensant son temps et son argent pour une oeuvre religieuse, se sentant devenir peu à peu l'enfant et le serviteur véritable de Dieu, connu et aimé de ceux qui le servaient, s'il était tout simplement demeuré dans les limites de ses fonctions professionnelles, aurait-il, l'heure critique étant venue, osé s'adresser à Jésus ? Aurait-il eu assez de foi ? Aurait-il même su qu'un grand prophète avait paru parmi les Juifs ?

Seigneur, vous me donnez de comprendre ici la valeur religieuse et l'importance de mes oeuvres. Souvent, je les ai considérées comme peu de choses. J'en ai médité parce que je savais, et c'était vrai, qu'à proprement parler elles ne me méritent rien car votre grâce est gratuite et vous ne regardez qu'à la foi. Je savais qu'il n'y a aucune commune mesure entre les oeuvres que nous pouvons faire et les dons que vous voulez nous donner. Mais je vois maintenant que c'est par les oeuvres qu'on se prépare à la foi. Pour devenir capable de bien prier, il faut bien agir, il faut travailler pour l'oeuvre de Dieu, payer de sa personne, fréquenter assidûment ceux qui travaillent. Ainsi devient-on peu à peu de la maison et on prie mieux. A l'heure critique, on se tournera tout naturellement et de tout son être vers celui qui est déjà entré physiquement dans notre vie depuis que nous travaillons pour lui.

"Seigneur, ne prenez pas tant de peine"

Tant de peine, nous ne pensons plus à cela quand nous prions. Rien ne coûte à Dieu, pensons-nous mais pourtant cette grâce que nous demandons pour notre ami aimé, nous ne pourrions pas la demander, elle ne serait même pas possible si Jésus n'avait souffert pour nous. Mon Dieu, je suis une âme à qui la reconnaissance n'est pas naturelle ni l'amour, parce que ma vie intérieure est toute tournée vers l'avenir et je vois dans le passé surtout un tremplin, le moyen de gagner demain. Je sais bien qu'avant moi, beaucoup ont lutté, souffert, vous-même Jésus à qui je dois tout. Quand je pense à cela, c'est surtout pour m'inciter à bien lutter, à souffrir courageusement moi

aussi, à ne pas laisser perdre le fruit de tant d'efforts. Je pense rarement à remercier, à mieux aimer. Ce n'est pas ainsi que ferait une âme d'amour. Le véritable amour n'est pas si avide de servir qu'il se désintéresse d'aimer. Dans ce passé, il en est un au moins qui est encore mon contemporain, qui veut entretenir avec moi un commerce d'amour actuel, vous, Jésus. Donnez-moi de méditer en esprit d'amour et pour vous aimer cette vie où vous avez pris de la peine pour moi. C'est grâce à cette peine que j'ai tous mes biens.

"Jésus admira cet homme"

Ce que Jésus admire, c'est le réalisme de sa foi. Il a aimé ce réalisme chez les Gentils dont cet homme préfigure l'entrée dans l'église. Apportons-lui cette vertu. Nous aussi, nous sommes un peu comme des Gentils venus plus tard dans l'église. Nous n'avons pas été entièrement nourris et élevés dans l'église. Nous avons connu d'autres influences et, encore actuellement, nous sommes mêlés au monde. Pour certains, la découverte du christianisme a été comme une révélation presque inattendue. Nous avons peut-être dans notre mémoire le souvenir de jours décisifs où, en écoutant tel ami, en pénétrant dans tel milieu, nous avons découvert du neuf, "plus de foi qu'en Israël", disiez-vous du centurion. A côté des Juifs lents à croire, usés par la familiarité des choses saintes; prudents, soupçonneux, voulant toujours avoir des signes, cet homme vous apporte sa foi un peu simpliste encore mais totale. Par là, il se rattache, lui l'étranger, à la lignée de ces prophètes qu'Israël revendiquait comme siens quoiqu'il les eût en leur temps persécutés et tués. Elie disait aux Juifs retors de son temps : Si Yahvé est vraiment Dieu, alors suivons-le.

Le centurion ne pense pas autrement, il sait que, si vous êtes vraiment celui qu'on dit, il peut alors s'adresser à vous, espérer. Pour penser sa foi, il se sert de son expérience pratique. Il sait ce qu'est commander et exécuter. Nous savons un peu ce qu'est travailler, lutter pour arriver à un résultat, nous savons ce qu'il faut d'énergie, de ténacité. Pourquoi ne pensons-nous pas que c'est par là aussi qu'on arrive à la sainteté ? "Le royaume de Dieu est aux violents". Pourquoi, dès qu'on parle de christianisme, voit-on les énergies se détendre, les courages s'amollir ? Pourquoi fait-on de cela une vertu ? Pourquoi est-on plus soucieux d'éviter la "contention" que de nourrir l'enthousiasme et la force qui triomphent ? Pourquoi dans "se donner à Dieu", le verbe a-t-il un sens autre et infiniment plus faible que si "on se donne à son métier" ? Pourquoi pensons-nous que, dans toutes les choses humaines, l'intention est presque inopérante si elle n'est suivie de l'acte, tandis qu'en matière chrétienne, une vague intention suffit ? Je suis de coeur avec vous, je m'unis d'intention à ce que vous faites, écrit-on à ses amis quand on ne vient pas à la retraite et qu'on se figure que c'est la même chose que si on était venu. Pourquoi aime-t-on à rappeler que, dans la sanctification, c'est Dieu qui fait tout alors qu'en toute autre matière, il faut collaborer avec lui ? Dans la bouche du paresseux ou de celui qui ne sait pas travailler, les cailles ne tomberont pas toutes rôties du ciel. Alors qu'en toute chose humaine, les moyens ne valent que s'ils ont avec la fin quelque proportion, la sainteté serait-elle la seule chose qui se gagne avec des petits trucs pas gênants et des déchets de temps ? Que de pharisaïsmes et de sophismes nous guettent. D'ailleurs nous en voyons les pitoyables résultats. Beaucoup de chrétiens sont devenus des savants et des professionnels éminents parce qu'ils ont poursuivi leur fin avec réalisme. S'ils avaient su appliquer le même réalisme aux choses de la foi, ne ménageant ni leur temps ni leur peine, en seraient-ils là où ils en sont ?

Seigneur, faites-nous réalistes comme le fut le centurion, dût le monde sourire de ce qu'il jugera naïveté et grossièreté. Ce réalisme du centurion est surtout dans sa foi à votre puissance. Il n'ignore pas que son serviteur est très malade, qu'il doit mourir, mais il espère en vous. Nous, nous n'osons espérer le plus souvent qu'en nous-mêmes. Comme il est rare que nous comptions sur vous pour de vrai ! Quand nous pensons à notre vocation, à notre avenir, nous examinons nos capacités, nous nous demandons dans quel sens nous pourrions les développer. Nous avons rarement l'idée de regarder de votre côté pour voir ce que vous désirez, ce dont l'église aurait besoin. Nous pensons trop à nous et pas assez à l'oeuvre à faire et pour laquelle vous sauriez bien armer les ouvriers s'ils s'en présentait de vaillants et de persévérants. C'est moins en regardant ce que nous sommes qu'en regardant ce que vous voulez faire que nous découvrirons notre vocation. Ayons foi que, si nous nous orientons en ce sens, votre puissance nous soutiendra. Le centurion n'hésite pas à demander un miracle et c'est d'autant plus beau que son humilité est grande. Donnez-nous une telle harmonie entre l'humilité et la foi audacieuse, ambitieuse.

225 - Circulaire de Rodez

Paris, le 24 avril 1932

Le succès de J.U. a encouragé Monsieur l'Abbé Codis à organiser une réunion fraternelle, le jour de la Pentecôte, où tous les pèlerins de Dijon et ceux qui furent empêchés de s'y rendre pourraient s'y retrouver pour ressusciter entre eux l'esprit de charité de ces Journées.

Il a bien voulu m'inviter à venir avec vous et c'est avec joie, la France est si petite, que je descendrai à Rodez pour vous apporter le salut d'autres petits groupes qui constituent, avec les vôtres, la grande paroisse universitaire.

Nous parlerons de la vie chrétienne et de Notre-Seigneur, comme le firent jadis les disciples d'Emmaüs. Puisse-nous connaître, comme eux, à l'issue de nos conversations, la joie parfaite de celui qui détient la Vérité et qui s'y donne totalement pour la servir.

Monsieur l'Abbé Codis m'a chargé de vous envoyer cette petite lettre pour vous prévenir. C'est à lui qu'il faut répondre pour vous inscrire au repas que nous prenons ensemble à midi.

Soyez nombreux à Rodez et surtout fervents.

Je vous dis mon fidèle souvenir chrétien.

Monsieur l'Abbé Codis
4 Boulevard d'Estournel
Rodez (Aveyron)

227 - Parabole de la mesure (Mc 4, 24-25) (voir N° 304)

Il faut toujours être éveillé et vivant pour vous suivre, Seigneur. Il faut toujours se tenir à la pointe de son effort et de son attention. Votre présence même n'est efficace que si nous y communions activement. Sans cesse, vous êtes en marche et, sans cesse, il nous faut marcher pour rester auprès de vous.

Il n'y a pas d'habitude pieuse qui puisse tenir lieu de cette vigilance. La routine, comme toute pratique aimée pour elle-même, est l'ennemi personnel de vos accroissements en nous. Il n'est point de demeure stable qui puisse vous contenir et la dévotion que nous avons pour vous hier, si elle ne se renouvelle pas d'une nouvelle ferveur, ne pourra plus être demain.

Seigneur, tout ce qui ne nourrit pas notre vie se dessèche et se décompose entre nos mains. C'est comme si cela n'avait plus sa raison d'être. Si nous perdons un jour le secret sans cesse nouveau de vous entendre et de vous comprendre, vos paroles mourront dans notre âme et votre personne elle-même se transformera en la statue que l'on vénère dans le souvenir.

Dans les dédales de cette vie, dans les surprises que nous ménagent les réactions imprévues de notre fond et les contraintes ignorées de notre société, comme il est facile de perdre votre contact et jusqu'à votre trace. Vous le saviez bien en voyant la foule qui vous suivait alors et qui, demain, quand le vent aura tourné, vous condamnera. Ayez pitié de ceux qui ont quitté beaucoup de choses ici-bas pour vous suivre et donnez-leur la grâce d'intelligence et de force qui les empêche de connaître le retour insensible vers ce qu'ils seraient devenus s'ils ne vous avaient connu.

"Prenez garde à ce que vous entendez"

Paroles que l'oreille perçoit et paroles silencieuses. Paroles que l'homme dit à son frère. Paroles qui montent de la société, même lorsqu'elle se tait.

A chaque instant, quelques-uns viennent nous visiter, comme la bouffée d'air que le poumon respire. Dieu qui tient les âmes dans l'existence par le dedans et qui les aime leur donne la pâture qui les fera grandir sous les espèces du milieu qui les presse et qui le revêt. Mystérieuse correspondance entre les besoins de l'homme et la parole qui résonne en lui. Comme la manne au désert, elle prend pour chacun la saveur particulière qui convient. Mystérieuse présence de Dieu qui se rend sensible par tout ce qui nous touche et qui nous appelle à une communion que l'autre nous rend possible totalement.

Seigneur, apprenez-moi à vous entendre ainsi, à chaque instant, à travers chaque événement. Donnez-moi le souci intransigeant de ne rien perdre de tout ce qui pourrait être votre message. Ce n'est pas toujours aux endroits où je vous entendrai le plus facilement que vous me direz la vérité la plus nécessaire et souvent vous avez refusé au recueillement de mon oraison ce que vous avez donné à l'ardeur de mon action. Ce n'est pas toujours aux endroits où je serai en sécurité de ne pas me tromper que vous me direz les vérités les plus riches de vie et la peur que j'ai eue d'errer m'a souvent fait manquer des paroles qui m'auraient exalté.

Seigneur, donnez-moi l'audace fidèle d'aller vous entendre là où votre nom n'est pas nommé, comme le missionnaire sur une terre nouvelle, et vous me donnerez une science qui un jour vous fera aimer. Seigneur, soutenez mon courage car, à vouloir ainsi vous entendre partout, parfois je prends peur et il me semble que je perds ainsi la chaude intimité du tête à tête de ma première communion.

Le désert semble mieux cultiver ma dévotion et l'horizon borné de mon petit milieu m'assure une paix facile. Certains jours, après la dispersion fatigante de l'action que vous m'avez demandée ou sous la soif des nouveaux fruits que vous m'avez donnés, pourquoi cette souffrance comme si j'étais loin de vous ?

Jésus, vous auriez moins souffert si vous n'aviez pas voulu connaître l'épuisante discussion des scribes, le brouhaha des foules et les défiances de la loi. Bienheureuses souffrances de l'enfantement qui préparent des

victoires divines. Bienheureuses inquiétudes qui donnent à l'espérance chrétienne toute sa valeur. Il vaut mieux vous connaître et vivre avec ferveur dans la lutte, comme Jésus, que de connaître la paix et l'euphorie du sommeil.

"Selon la mesure avec laquelle vous aurez mesurés, on vous mesurera et on y ajoutera encore pour vous"

Une seule parole de vous, Jésus, fit quitter tout aux apôtres pour vous suivre. Une autre fois, le jeune homme riche s'écarte de votre chemin après vous avoir entendu. Un mot de vous remplit d'amour Marie-Madeleine et les Pharisiens n'eurent, à vous écouter, que méfiance et critiques. Un regard de vous fit fondre Pierre en larmes et votre souvenir, que n'a-t-il pas dit au secret des âmes, depuis ? Mais combien passent devant votre histoire et lisent votre évangile sans l'entendre ? Devant le spectacle incomparable de ce siècle où l'homme, plus que jamais auparavant, réalise la promesse que vous lui avez faite d'être le roi du monde, les uns passent sans comprendre et les autres appréhendent des temps nouveaux.

Vous mesurez la parole d'aujourd'hui comme nous avons mesuré avec les paroles que vous nous avez dites jadis. Il y a des merveilles d'intelligence et des monstruosités d'inconscience qui sont le résultat d'une attention courageuse et vaillante ou de la lâcheté et de la peur. Unité indestructible de la pensée humaine qui unissez, avec la rigidité du fléau de la balance, le passé et l'avenir. Vous êtes l'instrument de la justice de Dieu. Je le comprends maintenant. Plus que le souvenir de mes fautes graves, l'appréhension indistincte des mille lâchetés, qui sont la trame de mes journées et sans cesse me font perdre la signification de vos paroles, me donne le sens de ma pauvreté pécheresse. Pauvre être qui vit dans un milieu si riche de Dieu, où tout porte le signe de sa présence et de son passage, et qui va au travers, comme l'étranger, sans bien comprendre la langue du pays, ou comme le fils qui s'égare dans la maison du père.

Seigneur, ce que j'ai, vous me l'avez donné. Ce que j'entends, c'est vous qui me le dites. Mais combien de paroles sortent de votre bouche sans que je les comprenne. C'est une vraie guérison qu'il me faut, une guérison que votre justice immanente, qui inscrit dans ma chair les conséquences de mes fautes passées et celles de beaucoup d'autres, ne peut faire. Il faut que vous me redonniez en Jésus un être nouveau et que, mourant à moi-même, je ressuscite en lui.

"On donnera à celui qui a déjà"

Joie de l'âme fidèle car elle a beaucoup appris et la parole qui lui fut dite chaque jour l'a préparée à comprendre par le dedans ce que jadis elle n'atteignait que par les apparences. Joie de l'âme fidèle, dont la vie exactement moulée sur sa vocation, a découvert, chemin faisant, de nouvelles possibilités de connaître et d'aimer qu'elle n'avait jamais osé espérer. Son succès dépasse ses désirs mais il est à la taille de l'espérance qu'elle eut en Dieu dès l'origine et dans les durs et délicieux moments de son ascension spirituelle.

Vos dons ne sont pas comme ceux des hommes. Ils ne s'épuisent pas dans un seul objet et une seule possession. Qui les reçoit et en use bien les voit croître en lui comme une nouvelle vie et leurs expansions passées appellent de nouveaux développements. Semblable à la source jaillissante, l'âme tire du fond où ils résident, une eau toujours vive et, du trésor d'un cœur où Dieu habite, l'homme tire des choses nouvelles et anciennes.

Échanges continues entre Dieu et l'âme qui reçoit et qui redonne en devenant capable de recevoir plus. L'amour seul connaît ces dépassements de soi et cette fécondité. Aussi, la parole que vous me dites, mon Dieu, trouve sa riche tonalité et son efficacité de votre amour et de l'amour fidèle qui nous y rend attentifs. Vision exaltante de la vie, combien nous la goûterons quand, ayant dépassé le stade de la foi, nous saurons, parce que nous l'aurons vécue et qu'elle sera nôtre, la continue sollicitude de Dieu à notre égard et sa continue efficacité dans l'âme qui y répond. Nous n'avions qu'une vie et elle est réussie. Il y avait bien des manières possibles de concevoir cette vie active, nous avons eu raison de croire à l'amour.

"A celui qui n'a pas, même ce qu'il a lui sera ôté"

Il est des biens que l'on peut gaspiller et ainsi ne plus avoir. Il en est qui sont tellement de nous que nous ne pouvons pas nous en séparer. C'est le champ en friche de l'enfant prodigue qui a quitté son pays mais qui le possède encore. Cette bonne terre, il n'a pas pu la vendre comme ses autres biens, avant de partir. Dans son abandonnement, elle perd de sa valeur chaque jour et, quand le prodigue reviendra chez lui, elle sera devenue un désert. Sa capacité d'amour et d'intelligence, encore considérable au moment où il quitte la maison du père, ne lui permet plus maintenant de savoir ce que c'est qu'aimer et atteindre, derrière les apparences, la signification des choses en Dieu. Pour lui, aimer est devenu un mot vide de sens et le monde, un développement aveugle, inexplicable de phénomènes creux. On lui a retiré le bien foncier qui le faisait un homme libre, capable de penser en homme. Lui-même ne sait plus ce qui le distingue de la matière qui l'entoure. Il a perdu la foi en lui. Un jour, il se redécouvrira sous l'affreuse vision de ce qu'il n'est plus et de ce qu'il aurait pu être en Dieu qui l'aimait.

Il était jeune et riche, riche des biens terrestres,

combien plus d'avoir une belle âme. La vie semblait faite pour lui. Beaucoup le croyaient parfaitement heureux. Pourtant, quelque chose encore lui manquait. Quoi ? Il ne le savait pas trop mais quelque chose qui l'aiderait à dépasser cette vie dont la perfection agréable et régulière n'arrivait pas à contenter ses aspirations profondes. Ce n'était pas la première fois qu'il avait senti dans son âme cette inquiétude voilée, discrète, cette attente. Il lui semblait même parfois qu'elle grandissait de jour en jour. Jamais il n'avait osé la combattre. Pourquoi cette réserve et ce respect devant le sentiment inconnu, inexplicable qui, chaque jour, prenait en lui plus de place, il n'aurait su le dire. Il se sentait impérieusement retenu, arrêté, contraint au respect comme devant une mystérieuse présence, présence encore obscure, messagère, annonciatrice elle-même d'une autre venue. Jamais ce désir, jamais cet espoir confus d'autre chose ne lui a paru si près d'être comblé que quand il a vu passer Jésus devant lui. Cette âme généreuse, Seigneur, permettez-moi de me reconnaître en elle. Si je ne puis dire comme elle que j'ai observé tous vos préceptes dès ma jeunesse, au moins je veux m'y conformer et depuis longtemps déjà. Ma vie n'est plus une lutte continuelle contre de gros défauts, c'est dans le détail que je travaille, la statue est sortie de son bloc de pierre et ses traits deviennent plus délicats, son expression plus pure. Malgré tous mes efforts disséminés dans la multitude des retouches, la vie, telle que je la pressens, n'entre pas en elle et je sens que, pour l'avenir, tous mes efforts, toutes mes retouches, si minutieuses soient-elles, ne feront encore rien, ne feront jamais rien. Mes efforts ne peuvent créer la vie. Être un peu plus parfait ou un peu moins imparfait, que m'importe, quand c'est d'une transformation radicale que je rêve, d'un passage de la mort à la vie. Jadis, j'ai pu me réjouir de mes progrès humains, croire qu'ils me conduiraient à la vie. Certes, ils me rapprochaient de la vie mais, comme la courbe qui se rapproche indéfiniment de la ligne qu'elle n'atteindra jamais, je sens que mes efforts sont stériles. Plus je vais, plus leurs résultats m'apparaissent mesquins, insuffisants, ridicules. J'aspire à l'instant où le fer patiemment rapproché de l'aimant sentira enfin son attraction toute-puissante et, mû par cette force nouvelle, se précipitera pour devenir lui-même aimant. J'étouffe sous le poids de cette vie que je devine ne pas être la vie. Je voudrais vous obéir, mon Dieu, vous servir plus complètement, plus totalement, faire que ma vie soit vraiment toute dépendante de votre vie. Je sens que vous n'êtes pas encore actuellement au centre, vous n'êtes pas celui en qui tout se tient. Qu'est-ce, pour moi, cette vie nouvelle que vous êtes venu apporter dans le monde ? Cette vie si grande que, pour la découvrir aux hommes, vous vous êtes incarné. Est-ce pour nous imposer quelques pratiques ? Est-ce pour perfectionner la loi morale, notre perfectionnement individuel, que vous êtes venu parmi nous ? Non, vraiment, il ne se peut pas. Ce qui me pèse dans ma vie, c'est que c'est ma vie. Tous ces perfectionnements où je dépense le meilleur de mes énergies, ce sont mes perfectionnements. Je perfectionne mon être moral. Cela me paraît aussi ridicule que les soins de ces faux malades toujours préoccupés de leur santé, inquiets d'un rhume ou d'une écorchure. La vie, ce n'est pas ma vie, c'est votre vie, Seigneur. Ce que je voudrais, c'est vous. Je ne refuse pas la lutte contre mes défauts sans cesse renaissants, je ne refuse pas l'effort persévérant et ingrat mais ne me laissez pas là, prenez-moi vous-même, élevez-moi à vous puisque, de moi-même, je ne pourrai jamais que me traîner à terre.

Un jour, il vit le Christ passer près de lui.

Quelle émotion le saisit, que les autres ne connurent pas ? Quelle idée rapide surgit dans son cerveau ? Avant d'y penser, il était déjà à genoux aux pieds du maître. Et Jésus le regarda et lui dit simplement ce qu'il savait déjà : Observe les commandements.

Seigneur, vous connaissiez cette âme avant qu'elle vous réponde. Vous saviez bien qu'elle était fidèle aux préceptes de ses pères. Il est des moments où vous semblez ne pas savoir. Vous savez vous faire attendre. Des âmes vous désirent et vous restez auprès d'elles, silencieux et immobile, comme si vous ignoriez qu'elles vous appellent, comme si elles vous étaient étrangères, vous qui êtes mort pour elle.

Mon enfant, ce n'est pas de bon cœur que je m'impose ces délais. Je suis venu jeter le feu sur la terre et que désirer, sinon qu'il brûle ? C'est toi, souvent, qui me retardes. Ton impatience est bien un signe que tu ne peux pas encore me comprendre. Ton âme n'est pas mûre. Sous les touches silencieuses de ma grâce, tout ton être a vibré mais des notes discordantes sont venues troubler la note très suave que mon divin archet voulait tirer de ton cœur. C'est dans l'inquiétude, l'exaltation, la passion du désir, que ta générosité a répondu à mes appels. Je suis le prince de la paix, mon oeuvre est une oeuvre de paix. Apprends à désirer ma venue fortement et patiemment, en parfait esprit de soumission, non pas tant pour m'avoir en toi comme tels de ces biens que tu convoites, mais parce que je désire moi-même me donner à toi et que tu aimes ce que je désire. Alors, sans le comprendre clairement, tu m'aurais trouvé en vérité et ma vie ne sera pas loin d'être ta vie.

Et Jésus l'aima.

Ce ne fut pas la réponse du jeune homme qu'il aimait, ni sa réponse ni les vertus dont il se rendait si librement témoignage. Ce ne fut pas non plus ses aspirations un peu troubles encore vers une vie plus haute. Ce que Jésus aimait, c'était quelque chose que le jeune homme ne savait pas, qu'il n'avait pas découvert en lui. C'était cet élan intime qui l'avait jeté aux pieds du maître et qui le faisait répondre maintenant avec tant de simplicité. C'était cet

élan que le Christ aima dans Simon-Pierre car il était l'image de son propre élan quand, obéissant à l'appel de son Père, il prit un corps de chair comme nous, lui, le Seigneur de toute chose.

Vertus morales, désirs, mouvements du coeur, aucune de ces choses dont nous avons conscience ne constitue pourtant le trésor de notre âme, notre trésor caché. Comment connaître la sympathie mystérieuse qui nous permet d'être attentifs aux prévenances insensibles de la grâce, de percevoir ses appels silencieux ? Comment connaître l'élan profond qui nous permet d'y répondre ? Participation secrète à la divinité qui donne la vie à nos vertus, qui soutient nos aspirations vers le vrai et le bien et que Dieu seul connaît, voit en juge. C'est par cette communication intime que nous sommes l'image de Dieu. C'est cette capacité d'amour qu'il veut se choisir en l'homme comme un tabernacle, à la cime de son âme, au coeur de son coeur. C'est le siège de la grâce, l'invisible demeure où se consume l'intime union de Dieu avec sa créature. Heureuse âme ! Jésus t'aime car il aime en toi ce par quoi ta personne trouvera son achèvement en se perdant en lui, ce par quoi tu étais un étranger ici-bas malgré le sourire du monde et ses faveurs, malgré tes succès et ta propre perfection humaine. Adorons cette oeuvre que Dieu fait dans cette âme à son insu. elle cherchait l'amour divin. En vérité, elle l'avait. C'est pourquoi elle le cherchait obscurément. Il ne lui reste plus qu'à l'accepter maintenant

228 - Aux jours d'Hérode, roi de Judée

Marcel Ferrière

Davidées, juin

1932

C'est par ces mots que commence en St Luc toute l'histoire du salut du monde. Hérode règne, l'impiété trône et cependant Dieu va opérer les plus grandes choses qui aient jamais paru jusqu'alors sur la terre.

Que ceci nous apprenne à ne pas désespérer de notre temps. Quoique certains pensent que l'impiété et l'irrégion y dominent, Dieu pourra cependant y opérer encore de grandes choses s'il trouve parmi ses serviteurs des âmes capables de recevoir une grande vocation. Et le premier chapitre de St Luc sera consacré à nous raconter la vocation personnelle de deux âmes appelées à devenir l'une le père du précurseur, l'autre la mère du Sauveur. C'est sur ce fondement de générosité et de soumission que tout le reste a été édifié.

Longtemps avant que cela commence, il y avait un prêtre nommé Zacharie et sa femme Elisabeth. Ils menaient une vie juste, irréprochable, ils marchaient dans tous les commandements. Savent-ils à quoi Dieu les appelle et l'aurore qui illumine leurs dernières années ? Sans le savoir, ils s'y disposent par leur fidélité quotidienne. Et Dieu prévoit pour eux jusqu'au jour...

Ce n'est pas dans les âmes médiocres que Dieu prépare la réalisation future de ses oeuvres. Seules des vies purifiées et données peuvent supporter le lourd fardeau d'une mission divine. Et encore, lorsque l'oeuvre leur est donnée d'accomplir, sont-elles à peine à la hauteur de leur tâche. Ainsi Zacharie, malgré sa longue et efficace préparation, fut ébranlé par la parole de l'ange. Mais, peu à peu, grâce à leur long passé de droiture et de courage qui les établit dans la sagesse et la force, elles arrivent à surmonter toutes les difficultés. C'est là qu'on voit clairement quelle richesse stable et éternelle est pour une âme son passé religieux. Zacharie, après avoir été aveugle, saura rester fidèle et retrouver la vue en reconnaissant en son fils Jean, le don de Dieu.

La justice de Zacharie et d'Elisabeth n'était pas pharisienne. Elle ne s'édifiait pas sur la simple observance, stricte et passive, de la loi. Elle ne s'abritait pas derrière elle pour s'en faire un bouclier contre les aspirations généreuses qui sourdent dans les âmes sous le souffle de l'Esprit. Ils marchaient dans les commandements. Comme cette expression rend bien l'activité ingénieuse et persévérante qu'ils y mettaient. Pour de telles âmes, la loi est plus un point de départ qu'une arrivée. Elle est la méthode qui apprend à aller plus loin, qui prépare les âmes à cheminer dans les conseils que Dieu leur fera entendre.

Heureuse attitude pour obéir entièrement à Dieu car il est le maître dont la volonté n'est épuisée par aucune observance et qui donne de nouveaux travaux, de nouvelles responsabilités, au serviteur fidèle quand il revient, au soir, le travail de sa journée fini. Heureuse attitude pour connaître un jour Dieu car il est celui que nul concept n'épuise, que nulle idée ne contient. Chaque jour, il demande à l'âme qui le cherche avec un amour vrai, de le préférer, lui, dans sa réalité inconnue et mystérieuse, à toutes les images qu'elle s'est forgées de lui et qu'elle possède. Seules ces âmes sauront un jour la raison divine de leur vie. Mais il leur faut attendre.

Malgré leur volonté droite et persévérante, malgré leur désir vrai de servir, Zacharie et Elisabeth n'avaient pas d'enfant. Pourtant n'était-ce pas la raison essentielle de cette collaboration étroite qu'ils ont cherchée tous deux dans le mariage ? Leur vie paraissait avoir définitivement manqué un de ses objectifs principaux car, désormais, l'un et l'autre étaient trop vieux pour qu'ils puissent humainement espérer encore dans l'avenir.

“A quoi bon cette fidélité, à quoi bon cette persévérance, pourquoi marcher dans la voie des commandements, pourquoi tant d'efforts ? Bientôt nous mourrons et la tâche qu'il s'agit aujourd'hui d'accomplir ne demande pas, pour être bien faite, tant de sainteté ni tant de zèle. Autour de moi tant d'autres l'accomplissent honnêtement, aussi bien que moi, et ne semblent pas se soucier d'un idéal si élevé. A vie commune, idéal moyen”.

Admirons Zacharie d'avoir résisté à ces pensées tentatrices, admirons-le d'avoir attendu la révélation de sa vocation jusqu'à un âge où tant d'autres, qui se reposent sur un passé qu'ils continuent par honnête routine et sans but, n'attendent plus que la mort. Admirons-le d'avoir persévéré malgré tout dans une vie sainte et donnée.

Il s'y préparait sans le savoir à une tâche inconnue et la grandeur de cette tâche justifierait après coup toute la patience de ses longues fidélités.

Dure préparation que celle dont l'échec est le principal artisan. Préparation cependant qui seule aide à porter le fardeau de la réussite. Sans elle le bonheur étouffe l'âme en la gorgeant d'elle-même et seul celui qui sut longtemps porter l'échec est son maître dans le succès. Admirez la constance et la foi de Zacharie et d'Elisabeth. Combien d'âmes gâchent leur vie parce qu'elle se lassent d'attendre ou parce qu'elles ont connu vite l'échec dans l'oeuvre à laquelle elles voulaient se consacrer et parce qu'elles n'ont pas eu la force de tenir tête et de continuer envers et contre tout. Aussi vos ouvriers sont-ils toujours peu nombreux malgré la foule qui vous suit, Seigneur. Ce qui manque à beaucoup, ce n'est pas la générosité qui rend clairvoyant mais c'est la force, celle que montrent Zacharie et Elisabeth dans leur longue existence en apparence stérile. Mais qui dira le plan de Dieu ? Plus l'hiver est long et rigoureux, plus le printemps est fécond. Heureux celui que la foi et la force font vivre et prier avec persévérance !

Car Zacharie priait. Depuis longtemps, il priait pour avoir un enfant. Peut-être y avait-il là, dans les débuts, quelque désir égoïste, le désir de sortir de son opprobre, le désir de faire quelque chose de sa vie. On ne peut pas être pur et détaché dès le début. Mais dans une âme sincèrement religieuse et qui persévère, de tels désirs valent toujours mieux que ce qu'y pourrait découvrir un psychologue superficiel. Au-delà de l'égoïsme de surface, il y a le désir de servir.

Ce désir se dégagera et se purifiera avec le temps et les épreuves. Beaucoup d'âmes ne connaissent pas ces purifications parce qu'elles n'ont pas persévéré dans la prière, n'ont pas désiré avec assez de force. Ne croyons pas que soumission à la volonté de Dieu soit synonyme de désir et prière nonchalante.

Zacharie, lui, a persévéré dans sa prière. Cependant il aurait eu bien des motifs apparemment raisonnables de se décourager. Donnez-nous, Seigneur, d'aspirer aux dons les meilleurs, aux vocations les plus hautes car ce sont eux qui conviennent à vos enfants. Mais sa vocation, Zacharie ne l'a-t-il pas déjà trouvée et depuis bien longtemps. Il est prêtre de son état et c'est un état fort élevé et définitif. Il aurait pu croire que sa voie était toute tracée à l'avance, que sa vie était toute pleine. Et pourtant Dieu, sans l'arracher au genre de vie qu'il mène, veut lui confier une tâche nouvelle, extrêmement haute, d'où sa vie va recevoir un sens, une plénitude nouvelle. La vocation qu'il va recevoir à engendrer le précurseur s'insérera sans la briser dans la trame de sa vie passée.

Nous-mêmes qui sommes déjà engagés pour la plupart dans un genre de vie, dans un métier déterminé, ne pensons pas a priori que la question de la vocation ne se pose plus pour nous et que l'accomplissement fidèle de notre devoir d'état épuise entièrement tout ce que Dieu attend de nous. Dieu, peut-être, désire nous confier encore de grandes choses, les plus grandes choses, et il veut peut-être nous confier ces plus grandes choses tout en nous maintenant dans notre état de vie actuel. Sachons prier, sachons attendre, préparons-nous, sans cesse insatisfaits mais dans l'expectative et le désir de quelque appel nouveau.

L'événement qui décida de la vocation de Zacharie, qui lui fit connaître qu'il serait père du précurseur, s'insère naturellement dans la trame ordinaire d'une vie consacrée au service de Dieu. Il s'acquittait de ses fonctions sacerdotales quand l'ange lui apparut.

Beaucoup pensent trouver Dieu et la vie qu'il nous demande dans quelques manières de faire extraordinaires, grande pénitence, zèle sans sagesse dans les oeuvres. En vérité, ils fuient la platitude d'une vie ordinaire recueillie et laborieuse. Ils cherchent à se sentir servir Dieu. D'autres veulent imiter les oeuvres surhumaines des saints, sans avoir d'abord connu la longue préparation et la grâce qui les rendent possibles. Leur ténacité persévérante est faite plus du désir de se savoir logiques avec les principes et les résolutions une fois prises que de l'amour qui rend sage et clairvoyant. Mais ce sont là tentations pour âmes fortes. Les lâches s'excusent de leur lâcheté en faisant les humbles et les modestes. Malheureuse hypocrisie qui séduit plus d'une âme !

Seigneur, quand nous donnerez-vous votre esprit, celui qui anime votre divine action sous la frêle et discrète apparence des oeuvres ordinaires de chaque jour ? Alors nous serons prêts à vous écouter et à vous comprendre, à vous suivre et à faire ce que vous voulez de nous.

A l'heure où va se décider la vocation de Zacharie, toute la multitude du peuple est en prière et s'offre à Dieu. Magnifique symbole : chaque vocation est à la fois éminemment personnelle et éminemment sociale. Si la vocation de Zacharie lui est donnée personnellement, elle lui est cependant donnée pour tous et le monde recevra de sa fidélité le précurseur. Ainsi chacun se trouve par sa vocation travailler à l'oeuvre de tous. C'est la conséquence de la solidarité qui unit les âmes entre elles dans la vie d'un même corps. Mais inversement le corps tout entier participe à la préparation éloignée et prochaine de cette vocation. Le peuple tout entier assiste Zacharie de sa prière.

Les grands saints qui marquent leur siècle de leurs oeuvres sont souvent l'aboutissant d'une longue suite d'âmes saintes et inconnues qui les préparent et c'est parce qu'ils vivent dans un milieu mystérieusement préparé par elles à recevoir leur influence, qu'ils réussissent même humainement.

Heureux ceux qui entendent l'appel divin comme l'annonce d'une grande joie. Elle est si belle la vie où Dieu nous invite. On croit rêver quand on pense à ce qu'il veut faire de nous. Devant Zacharie stupéfait, hors de lui-même, l'ange déroule mot par mot le merveilleux programme : "Il sera pour toi un sujet de joie..., beaucoup se réjouiront de sa naissance; il sera grand devant le Seigneur... Il sera rempli de l'Esprit-Saint..., il convertira au

Seigneur beaucoup d'enfants d'Israël...; lui-même marchera devant le Seigneur pour lui préparer un peuple parfait".

Et de fait, ce sera une belle vie que celle de Zacharie et pleine de joie. Joie du commencement quand tous les voisins viendront le féliciter à la naissance de son fils. Joie de la fin aussi quand, dans la perspective surnaturelle que donne l'approche de la mort, le vieux prêtre comprendra ce qu'a été l'oeuvre de son fils et qu'il marchait vraiment devant le Seigneur. Mais entre temps, Jean parti seul au désert sera pour ses parents une source de souffrances, à moins qu'ils n'aient déjà le regard assez surnaturel pour voir dans le présent même l'oeuvre de Dieu en train de s'accomplir.

Ainsi en est-il pour toute vocation. Au début, la joie de la découverte; au terme, celle plus haute de la consommation. La joie a le premier et le dernier mot. C'est toujours elle qui a raison, qui est le vrai, mais la souffrance est dans tout l'entre deux où la joie ne peut être atteinte qu'à la cime de l'âme par la foi nue. Dès l'abord, il faut accepter d'être dépossédé et les premiers mots de l'ange sont pour le faire comprendre : "Ton fils s'appellera Jean", c'est-à-dire qu'il sera ton fils sans l'être, sans que tu aies droit sur lui pour en faire ce que tu voudrais. C'est de Dieu qu'il reçoit son nom. Ainsi notre vocation sera-t-elle de nous sans être pour nous ni à nous.

Ce n'est pas à nous de vouloir donner selon nos attraits humains et nos convenances telle ou telle direction à notre vie, tel ou tel "nom". L'attrait mystérieux par lequel Dieu nous révèle notre vocation et qui constitue un des signes de notre vocation n'est pas toujours un attrait pour notre sensibilité, pour nos goûts. Il se confond avec le sentiment que nous avons de l'obligation morale, du devoir qui s'impose à nous d'aller en telle ou telle direction, il est souvent en opposition avec les attraits et les goûts de notre sensibilité. Zacharie s'est préparé dans une longue fidélité. Maintenant il n'a plus qu'à entendre, qu'à faire taire tout désir personnel, qu'à obéir.

Seigneur, donnez-nous de croire car Zacharie n'a pas cru, il a voulu avoir un signe. Nous en aurions peut-être fait autant nous-mêmes. "A quoi reconnaîtrai-je que cela sera ?" Même à nous qui connaissons l'histoire, cette demande paraît encore raisonnable, prudente, sage. Pourtant comme Zacharie est durement châtié ! Dieu veut être cru et obéi. Ce n'est pas pour rire qu'il nous fait connaître sa volonté et bien que la parole reçue aujourd'hui n'ait pas été entendue hier, les devoirs nouveaux qu'elle nous impose doivent être reconnus et acceptés tout de suite. Dieu veut être cru et obéi sans donner de signes. Parfois il en donne, le plus souvent il n'en donne pas.

Dans une âme suffisamment purifiée, sa voix se fait entendre avec une netteté qui ne permet pas l'hésitation. Zacharie est coupable d'en avoir douté.

Seigneur, délivrez-nous de la manie de vouloir des signes. Pourquoi ne voulons-nous pas vous croire sur parole, pourquoi surtout pensons-nous vous trouver mieux par des signes matériels ? N'est-il pas vrai que notre piété en devient souvent superstitieuse, païenne. Tel n'ose pas croire à la voix de Dieu qui lui parle dans le recueillement et la prière et il se décidera à l'occasion d'un concours matériel de circonstances ou à l'occasion d'une parole saisie au vol dans quelque conversation; là, il verra tout de suite une indication providentielle. Comme on galvaude ce grand mot de "providence" !

Donnez-nous la netteté intérieure afin de vous entendre, vous qui parlez dans le secret. Autrement, notre vie se gâchera, se flétrira et, pour n'avoir pas cru, Zacharie devient muet. C'est que le refus ou la négligence à accomplir la volonté de Dieu n'est pas une chose qui puisse être pour nous sans conséquence. Que nous le voulions ou non, notre vie ne peut se développer pleinement que dans la direction où Dieu nous appelle.

L'infirmité qui frappe Zacharie symbolise la stérilité des âmes qui se dérobent à leur vocation. Elles se sont mises comme hors du grand courant de la vie et la sève qui vivifie l'arbre entier pour le mener à son achèvement organique ne circule plus dans le rameau qui n'a pas accepté la finalité de l'ensemble.

Zacharie devenu muet se trouve paralysé même pour les choses ordinaires de la vie, pour l'accomplissement des devoirs de son état. Ainsi en est-il souvent des âmes qui se refusent à entendre l'appel de Dieu, son appel à monter plus haut. Aie confiance cependant, Zacharie, et espère. Tout n'est pas perdu et ces grandeurs qui te furent annoncées s'accompliront en leur temps. Malgré ton incrédulité, car Dieu connaît le coeur de son vieux serviteur et, pour une défaillance d'un temps, il ne le rejettera pas hors de sa voie. L'enfant naîtra. Toi-même, tu seras guéri dans l'acte de foi et de soumission par lequel tu nommeras ton fils Jean, reconnaissant que cet enfant est bien celui dont l'ange avait parlé, osant croire que Dieu t'a pardonné.

229 - Fête du Sacré-Coeur (Jn 15, 9-16)

"Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, c'est moi qui vous ai choisis"

Pour les apôtres, c'était évident, ils ne pensaient à rien et, un jour, vous les avez frôlés et enlevés. Pour nous, c'est moins évident. Nous savons tellement les efforts que nous avons faits pour aller à vous et nous aurions plutôt l'impression de vous avoir conquis à la sueur de notre front. Nous savons aussi que vous êtes désormais partout, auprès de tous les hommes, les pressant tous de votre amour. Comment puis-je penser que vous m'avez choisi ? Apprenez-moi, mon Dieu, comment cette parole vaut pour moi.

Mon fils, tu comprends aisément comment Pierre, Jacques et Jean ont pu avoir le sentiment d'une chance spéciale que d'autres n'ont pas eue et qu'il ne dépendait pas d'eux d'obtenir. Il ne manquait pas, de leur temps, d'âmes généreuses en Judée, en Syrie, dans l'ensemble du monde, des âmes aussi généreuses, aussi pures que les

leurs et qui n'ont pas eu la fortune d'avoir à leur côté le maître visible qui enseigne. Aujourd'hui non plus, ce ne sont pas les âmes généreuses et droites qui manquent mais le petit nombre de mes chrétiens me limite, en quelque sorte, comme mon corps visible limitait jadis une partie de mon action. Je ne pouvais pas être visiblement auprès de tous. Aujourd'hui encore, il s'en faut que mon église soit auprès de toutes les âmes et que l'évangile ait été effectivement annoncé à tous les hommes. Toutes les âmes n'ont pas eu la fortune que tu as eue de m'avoir connu réellement. Tu comprends aisément comment mes apôtres ont pu m'être reconnaissants que j'aie été ce que je fus. Bien sûr, c'est la bonne volonté de Pierre qui lui a rendu possible d'entendre mon appel. A l'heure où il ne m'a pas refusé sa barque que je lui demandais pour prêcher. Suppose que cet humble service, il l'eût rendu à tout autre qu'à moi, suppose que je n'aie pas été ce que j'étais, en serait-il résulté de si grandes choses dans sa vie ? Toi aussi, tu peux bien m'être reconnaissant que cette petite bonne volonté que tu avais, je m'en sois si bien servi pour opérer en toi, grâce à elle, de si grandes choses. Ta sanctification qui est notre oeuvre commune est plus la mienne, quoique tu y penses moins, que la tienne.

Jésus, je vous serai reconnaissant d'avoir été ce que vous fûtes, si grand, si entraînant, si merveilleusement ambitieux pour l'homme et confiant en lui, si plénier dans vos exigences qu'elles nous mènent en vous jusqu'au bout de nous-mêmes. Qu'aurais-je été, Seigneur, si je ne vous avais pas rencontré ? Je vous rendrai grâces de tout car c'est vous qui soutenez dans l'être toutes les circonstances favorables qui m'ont aidé, c'est grâce à vous que mes frères sont ce qu'ils sont et m'ont aidé. Jésus, quand vous avez dit à vos apôtres : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, quand vous avez ainsi rappelé leur souvenir sur toutes les chances spéciales dont leur existence antérieure avait été favorisée, ils ont dû se sentir bien joyeux et pleins d'espérance dans l'avenir car, si dans le passé tout n'avait pas dépendu d'eux, c'était un espoir pour demain, une assurance contre les défaillances de leur volonté si faible. Pour moi aussi, quand je revois mon passé et tout ce que je dois au milieu chrétien, au groupe, j'espère dans l'avenir car tout cela me soutiendra encore. Seigneur, vous nous dites votre seconde parole comme une parole d'espérance.

"Je vous ai établis"

Notre stabilité dans le bien, comme il est bon d'y penser à certaines heures, après certaines fautes plus humiliantes, quand la constatation de notre misère s'impose avec plus d'évidence, quand la tentation vient de se dire que rien n'est fait et que jamais on n'arrivera, quand on se demande, après certains désastres, si tout ne sera pas toujours à recommencer. Seigneur, à la fin de votre vie, vous étiez sûr de vos apôtres et vous le leur avez déclaré, je vous ai établis. Sans doute, après cela, Pierre vous a renié mais il était si solidement établi que, par la suite, il a repris son rôle de chef à la tête de l'église. Il ne pouvait se faire qu'un jour s'effondre tout un passé. Notre stabilité dans le bien, notre trésor le plus précieux, nous le constituons peu à peu chaque jour quand nous posons des actes qui nous marquent pour vous. Si vous étiez si sûr de vos apôtres, c'est qu'ils avaient, pendant ces trois années si vite passées, posé beaucoup d'actes pour vous. Nos actes, nos générosités passées, dans la mesure où elles ont abouti à des actes, ont tissé chaque jour un peu notre persévérance future et c'est maintenant un réseau dont nous devenons heureusement prisonnier et qui nous soutient. Ceux-là ne connaîtront jamais cette sécurité et ce soutien qui n'ont jamais rien fait que d'intention et qui ont cru que l'intention vaut l'acte. Seigneur, apprenez-nous à juger nos fautes, nos défaillances, nos déficiences, les obstacles à notre sanctification, même ceux dont nous ne sommes pas pleinement responsables, de ce nouveau point de vue : le retardement qu'ils apportent à notre établissement dans le bien. Alors nous découvririons peut-être que telle lâcheté, telle négligence, telle imprévoyance dans l'organisation de notre vie ou de nos vacances, telle aversion sentimentale envers certaines personnes ou certains groupes dans lesquels nous aurions pu travailler, c'est tout cela qui nous a rendus instables et faibles devant l'avenir, beaucoup plus que telles fautes ou tentations amèrement pleurées. Cet établissement où vous avez établi vos disciples n'est pas inerte, il est en mouvement. Un acte, une fois posé, en entraîne un autre et beaucoup d'autres. Nos frères s'habituent à compter sur nous de plus en plus à mesure que nous les servons. A mesure que nous travaillons, nos préjugés inconscients s'évanouissent, nous arrivons, de plus en plus naturellement, à penser notre vie comme devant être toute donnée, toute aimante. Alors notre intelligence spirituelle s'ouvre, nous entendons des appels nouveaux. Celui qui a accepté quelque jour de partir se sent bientôt attiré, aspiré plus loin. Plus il va, plus il devient difficile de se retirer. Seigneur, ne nous laissons jamais prendre ainsi que par vous mais vous, prenez-nous ainsi. Qu'il en soit de nous comme d'un cavalier sage et réfléchi qui a dirigé son cheval vers le coeur de la bataille. Il savait ce qu'il faisait car, dans les clameurs plus proches, le cheval s'est emballé, il va devant, impossible de l'arrêter, impossible de sauter à bas, on se briserait. Mais le cavalier se réjouit de cette bienheureuse contrainte. Ne l'a-t-il pas désirée, prévue ? Maintenant, elle le délivre de la lâcheté, elle est sa récompense, elle l'accomplit, il la ratifie, il la veut et, tout tremblant peut-être, il adhère à l'élan qui l'emporte. Il parviendra, il aimera.

"Afin que vous alliez"

Car il s'agit justement "d'y aller" et jusqu'au bout. Seigneur, j'admire votre réalisme et votre simplicité quand, dans ce discours si plein d'amour, vous dites aux vôtres : Tous les entretiens que nous avons eus ensemble, tout ce que j'ai pu vous dire, maintenant, il faut qu'il en sorte quelque chose. Vous savez si je vous ai aimés, vous

personnellement, d'un amour personnel, direct. C'est pourquoi maintenant je vous parlerai si franchement car vous ne pourrez pas penser que je ne vous ai aimés et formés que comme des moyens pour une oeuvre à faire, vous ne pourrez penser que j'ai seulement aimé en vous mes collaborateurs de demain. Je vous ai aimés pour vous-mêmes car chaque personne comme telle est un absolu, un terme digne d'amour. Je vous le dis aussi avec la simplicité que permet la conscience mutuelle d'un grand amour partagé. Je vous ai aimés aussi pour d'autres que vous. A travers vous, j'en ai aimé beaucoup d'autres, tous ceux pour qui je vous ai formés. Mystérieuse antinomie qui, de chaque personne humaine, fait en même temps une fin et un moyen pour une autre fin plus grande et plus personnelle, la personne de mon corps mystique. Maintenant, c'est vers eux que je vous envoie, allez-y ! Jésus, c'est bien le moment pour nous d'y aller, quand vous, vous quittez cette terre. Il fut un temps où vous étiez présent au milieu des hommes par la présence incontestée, dominante, de votre église. La société était chrétienne, l'air même qu'on respirait était chrétien, comme jadis ce devait être quand vous étiez corporellement sur notre terre en Galilée. Après quelque temps, vous avez quitté la terre, l'enthousiasme et la foi que vous avez suscités s'éteignent peu à peu. Qui vous regagnera ces foules de plus en plus lointaines, qui vous gagnera d'autres si ce n'est nous ? Refuserons-nous d'y aller ? Ainsi y eut-il dans l'histoire de l'église des périodes où le devoir d'y aller se fait plus urgent, pressant. Ne le méconnaissons pas.

"Afin que vous portiez du fruit"

Pour les apôtres, une telle parole ne devait pas être équivoque. Pourquoi faut-il que nos gloses l'aient obscurcie pour nous ? Porter du fruit, c'était pour eux faire comme vous aviez fait. Les fruits que vous aviez portés pour le monde, c'est ceux-là qu'ils devaient porter eux aussi, fruits d'apostolat, oeuvres effectives. Pourquoi avons-nous réduit ces fruits à la pratique de petites vertus morales ? Pourquoi cherchons-nous toutes les occasions de nous persuader qu'une vie où on ne fait rien porte tout de même du fruit, un fruit caché comme ils disent, et même plus de fruits qu'une vie dont l'activité se manifeste au dehors ? Pourquoi avons-nous oublié que le fruit en vue duquel vous nous avez formés et que vous attendez de nous, c'est l'extension effective de votre règne dans les âmes ? Certes, tout peut contribuer à l'étendre mais tout n'y contribue pas également. Pourquoi dès lors nous contenter du moins ? Jésus, vous êtes venu nous apprendre, par votre exemple, de quelle manière nous devrions vivre pour porter du fruit, une vie de prière ardente, nourrie au contact des âmes, une vie d'apostolat, de voyages, d'entretiens et de parole. C'est ainsi que je veux concevoir ma vie et mon devoir d'état. Ce devoir si souvent prêché, je l'aimerai et m'y dévouerai à fond quand j'aurai reconnu sincèrement qu'il est vraiment pour moi le meilleur moyen de porter ainsi ce fruit. Si je n'arrivais pas à y reconnaître qu'il fût vraiment ce meilleur moyen, comment pourrais-je m'y donner à fond ? N'est-ce pas un signe que je devrais chercher ma vocation ailleurs ? Je ne suis rivié à rien.

"Et que votre fruit demeure"

C'est à la fois une assurance et une exhortation. Jésus nous apprend que notre fruit pourra demeurer et il y compte. Nous pouvons avoir confiance parce que ce que nous avons à dire correspond à quelque chose dans les âmes. Si nous parlons vraiment les paroles du Christ, nous sommes celui qu'elles attendent. Plus largement, nous pouvons penser que notre fruit demeurera parce que l'action à laquelle Jésus nous invite est très précisément orientée dans le sens de ce que le monde, en sa partie la plus spirituelle, désire et recherche sous l'influence cachée de la grâce divine. Dans le sillon qu'avaient tracé les apôtres, la meilleure partie de l'humanité est entrée, elle s'est reconnue en leur doctrine. Mystérieux accord fondé sur l'unité du réel. Les grandes vagues qui déferlent sur la mer humaine, vagues d'opinions élevées, vagues généreuses de désirs, ne sauraient m'effrayer. Je sais l'astre qui soulève les marées, anime leurs courants. Vous qui avez créé ce monde, qui le travaillez de votre esprit caché, vous avez mis votre église dans le sens du monde, vous lui avez appris dans quel sens naviguer pour le salut du monde. Les grandes vagues qui la soulèvent ne sauraient l'engloutir ni la dépasser; mystérieux esquif, elle va devant et les guide et c'est pourquoi son fruit demeure.

Il faut que notre fruit demeure. Il y a des fruits qui ne se conservent pas, au bout de quelques jours, ils ont perdu leur saveur, bientôt ils seront gâtés. En sera-t-il ainsi de notre apostolat ? Beaucoup ne portent pas le fruit qui demeure parce qu'ils ont voulu agir trop vite et ont perdu le souci de se former. Parfois aussi, la hantise du service à rendre dans le moment présent, un certain refus systématique de penser à l'avenir, la crainte d'empiéter sur la providence comme ils disent, les a arrachés aux longues préparations. L'apostolat d'aujourd'hui leur fut un obstacle à celui où Dieu les aurait appelés demain. Et le lendemain, il ne restait déjà plus trace de l'apostolat de la veille.

D'autres ne se sont pas rendu compte du véritable problème. Quand ils parlaient aux âmes, ils ne pensaient pas ou si peu à ce que ces âmes seraient dans 10 ou 20 ans. Il faut en réalité que nous découvriions, pour ceux qui nous entourent et d'abord pour nous, une formule de vie qui leur permette de persévérer dans une voie montante toute leur vie. Autrement, après un bon départ, ce sera la stagnation, l'affadissement, presque comme si rien n'avait été fait. Il faut que nous soyons capables de donner aux âmes de quoi durer. Nous sommes bien responsables de ces âmes que nous lançons. Ne soyons pas comme le faux prophète qui mène les foules au désert et puis les y laisse mourir d'inanition ou les ramène au village, piteusement déconfités. On lance les jeunes en

leur parlant de sainteté à conquérir mais il ne semble pas qu'on ait toujours le courage ou la science de leur proposer en même temps les moyens concrets d'y parvenir. Tant de bonnes volontés échouent et, 10 ou 20 ans après, on n'osera plus leur parler que de l'idéal du bon père de famille rangé et social, du bon citoyen. Quel lamentable patatras !

Pourtant, il faut que nous aidions l'église à durer, nous surtout, venus dans les tout premiers temps du christianisme, le Christ est si proche de nous, nous le touchons presque du doigt, en face des siècles innombrables qui restent à vivre sans doute au monde et à l'église. Préparons en nous et autour de nous les âmes ardentes qui seront une lumière pour ceux de demain, de véritables témoins devant le monde de ce qu'est Jésus, le Christ, son amour. Il faut souvent l'effort de beaucoup d'âmes, leurs tâtonnements maladroits, leurs prières, leurs recherches, pour préparer un de ces saints qui marquent dans l'église, un Benoît, un François, un Jean de la Croix, un Bérulle. Quand il paraît, il résume et accomplit tous leurs désirs, il éternise pour toujours devant le monde la nuance particulière de leur amour. Il fraie une voie de sainteté à un grand nombre, pour les siècles. Qui nous montrera comment vivre une vie toute sainte dans le monde ? Qui nous dira la mystique spéciale qu'il y faut ?

"Que le Père vous accorde ce que nous lui demanderez en mon nom"

Cette promesse est le couronnement de tout ce qui précède. Seules, les âmes que le Christ a établies, celles qui se sont décidées à y aller, celles qui veulent porter du fruit et un fruit qui demeure, celles-là seules savent bien prier et d'une prière efficace. Elles savent quoi demander. Nous nous étonnons parfois de sentir notre prière si froide, si languissante mais c'est celle qui correspond à notre vie petite et terne. Au contraire, ceux qui se sont donnés au travail pour Dieu y trouvent, non pas seulement un stimulant, mais un aliment et un guide pour leur prière. Ils découvrent d'abord la réalité des âmes, c'est-à-dire cette réalité qui est le terme de l'amour de Dieu. "Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son fils". Comment nous désintéresser du monde après cela ? Puis ils découvrent peu à peu le vouloir de Dieu sur les âmes. Avec un regard plus affiné, ils discernent les dangers qui les menacent, leurs résistances cachées et secrètes. Comme on prie bien alors au nom du Christ, c'est-à-dire comme il aurait lui-même prié. Certes, on le peut puisqu'on a mis ses pas dans les siens, qu'on s'est donné à la même oeuvre, à la même vie et qu'on vit de son esprit. Le Père a besoin de cette prière comme il a eu besoin de la soumission et des travaux de son Fils pour restituer en un état plus beau que jadis l'humanité. Soyons de ces âmes vraiment mystiques qui, ayant connu la volonté de Dieu en général et quelquefois en particulier, y adhèrent de toute leur force, de toute leur action, de toute leur prière et la force de Dieu passe en elles et vient par elles renouveler le monde.

230 - **Octave de la Fête-Dieu** (Lc 14, 15-24)

"Heureux celui qui aura part au banquet dans le royaume"

Combien ont connu l'enthousiasme du débutant qui découvre l'horizon chrétien ? A le voir si grand, on le croit aisément tout proche. Il semble qu'il suffit de le désirer pour l'atteindre d'un seul effort. Mirage heureux parce qu'il facilite aux âmes le premier pas.

Seigneur, vous qui connaissez le coeur de l'homme et les marches dures qu'il faut faire dans le désert pour atteindre l'oasis, vous avez su divinement allier dans votre enseignement ce qui exalte à ce qui rend vaillant. Au disciple plein d'allégresse, vous avez eu la force de dire que le principal adversaire de la conquête désirée était en lui. Dites-nous aussi, au fond de notre coeur, les fidélités nécessaires pour être toujours plus à vous.

"Un homme donna un grand repas et y convia beaucoup de gens"

Ce n'est pas avec parcimonie que le Seigneur appelle les âmes à la sainteté. L'universalisme de l'idéal chrétien, dans l'espace et le temps, n'est pas un vain mot. Source de l'espérance de l'église au milieu de ses défaites. Sa pérennité est plus fondée sur la continuelle affluence de chrétiens et d'apôtres possibles que sur la générosité et l'intelligence spirituelle de ceux qui la constituent actuellement. Chaque jour naissent des âmes vierges, capables d'entendre l'appel divin et d'y répondre, consolation pour ceux qui voient des âmes se dessécher et se paralyser. Si, un jour enfin arrivé, l'homme réussit à vous être plus fidèle, avec quelle puissance s'élèvera la Jérusalem céleste mais nous en sommes encore au stade de la réussite individuelle. La sainteté se montre du doigt.

Dans la pauvreté de mon état, Seigneur, j'adore le flot des âmes qui déferle sur ce monde comme la manifestation la plus magnifique de votre effort créateur. J'adore cette perpétuelle action divine qui cherche à créer à travers les hommes qui naissent et qui meurent plus de conscience de soi et d'amour de vous. Si je mesurais chaque chose à la taille de ce que je suis, combien cet assaut continu, avec ses mille échecs partiels ou totaux, serait décevant pour mon esprit ! Mais je me sens plus existant dans la solidarité de cette immense foule qui vaincra un jour que dans l'isolement de mon être solitaire. Je sais que vous ne rejetterez pas les fatigues et les abîmes des premières vagues d'hommes qui voulurent prendre possession du monde et de soi pour vous l'offrir, que vous ne nous séparerez pas de ceux qui, grâce à mes pauvres efforts et de petits résultats, vaincraient. Je sais que, dans nos âmes médiocres, résonnera un jour en joie éternelle l'écho des victoires définitives;

"Il envoya son serviteur dire aux invités : Venez car tout est déjà prêt"

Mon Dieu, vous nous avez aimé le premier et ce n'est pas de l'extérieur, sans vous engager, que vous l'avez fait. J'adore, dans l'inconnu de votre mystère, l'amour qui nous créa, qui mêla votre vie à la nôtre, votre bonheur au nôtre, et fit de notre réussite la vôtre. J'adore le reflet souverain de votre amour pour nous, dans le cœur de chair de Jésus. J'adore la vie humaine de celui qui se donna aux hommes le premier pour qu'ils répondent à son geste en se laissant porter en lui.

Ce n'est pas seulement le bienfait de votre amour qui m'en montre la force mais le risque qui rend possible l'échec de son geste. Je découvre dans la confiance que vous avez manifesté à l'homme en remettant entre ses mains une oeuvre qui vous touche de si près, le signe le plus explicite qui montre le mieux quel amour vous nous portez. On peut ne voir en vous que le prophète d'une doctrine nouvelle, merveilleusement adaptée au cœur de l'homme pieux que Dieu créa mais ce n'est là encore que l'extérieur de la révélation apportée par vous. Ces grandes perspectives sont plus des conséquences de votre amour que la manifestation intime de votre cœur. Jésus, je le comprends, c'est moins dans ce que vous avez dit que dans le fait et la manière dont vous l'avez dit que je pourrai atteindre le mieux ce que vous êtes pour moi. Votre attitude humaine, servante et rayonnante dans le service même d'un amour dominateur, est, plus encore que votre doctrine, la voie pour éteindre votre divinité. Votre doctrine, séparée de votre personne, perdrait vite à nos yeux jusqu'au reflet transcendant qui l'auréole et son efficacité pour ma vie.

"Tous unanimement se mirent à s'excuser"

Ce n'est pas une révolte brutale. Toutes les formes de la politesse sont conservées, de quoi rassurer les invités sur leur attitude et leur ôter tout scrupule qui, derrière l'invitation, leur ferait découvrir un amour qui s'engage et fait le premier pas.

Seigneur, je reconnais bien là les artifices pacifiants de ma conscience quand elle cherche à ne pas entendre. Ce n'est pas ouvertement et clairement que je m'oppose à vous mais sous le couvert aux mille faces des circonstances et de ma faiblesse. Je m'éloigne de votre volonté sainte en l'honorant. Défection qui est si commune qu'elle vient à faire douter de la possibilité d'une fidélité plus totale, si universelle que ne pas s'y plier, c'est se singulariser. Qui me donnera la foi active et forte qui rend possible ce que l'homme croit impossible et ce que la société, plus veule que l'homme seul, craint comme une usurpation sur le règne universel du sommeil qu'elle étend sur tous.

Toutes les raisons qu'opposent les invités au serviteur qui vient les chercher sont vraies. Ils ne mentent pas et beaucoup sans doute auraient eu scrupule de le faire. C'est ce qui rend leur situation plus tragique. Ils seront chassés du festin et perdront l'amitié du maître sans savoir pourquoi. Sa colère leur paraîtra aussi inexplicable et injuste que leur semblent raisonnables les causes de leur abstention. N'ont-ils pas été d'honnêtes gens, tout occupés de leurs affaires professionnelles et familiales ?

N'avons-nous pas observé la pratique fréquente des sacrements et des dévotions convenant à notre genre de vie et que l'église nous propose ? Quand aurons-nous compris que tout cela n'est encore que moyens et que, n'ayant pas atteint le but dans de pareilles conditions, c'est être condamnable deux fois. Le jugement de Dieu s'opère moins à l'occasion des fautes que nous commettons que dans les rencontres où Dieu cherche à se faire plus connaître. Ces occasions de le suivre ou de s'en écarter totalisent les générosités et les fautes de périodes entières de notre vie.

Aussi bien, est-ce moins le jour où on refuse votre appel sans le savoir, mon Dieu, que les jours où on se prépare secrètement, par mille petites lâchetés, à ne pas le comprendre, que l'on pêche contre vous. Il est des vies dont on pourrait presque dire que le sort en est jeté, tellement les lâchetés initiales préparent les inintelligences suivantes. Il est bien des enfants prodiges qui reviennent mais ils ne se recrutent pas parmi ceux qui n'ont jamais su vouloir autrement que par le poids de l'instinct égoïste. Si Dieu est miséricordieux, si la prière est puissante, il est une justice qui respecte l'âme avec la fidélité du geste qui continue à lui donner l'être.

Valeur méconnue des jours qui passent, semblables à une multitude anonyme, valeur méconnue des petits sacrifices et des petits efforts; Les uns s'en font des idoles et les autres, réagissant contre les premiers, reconnaissent leur efficacité éternelle. Beaucoup les pleureront un jour. Plût à Dieu que leur vie puise dans cette découverte douloureuse, sous la poussée d'une grâce rédemptrice, l'heureuse conversion. Car tu vivais, mon âme, en la présence de Dieu et sous la sentimentale pression de ses sollicitations et de ses projets sur toi et tu ne le savais pas. Chacune des parcelles de ta vie le contient, même la plus petite et la plus ordinaire. La vie qui t'est donnée est divine jusque dans les instants de sa durée et tu ne le savais pas. Étends-toi en elle religieusement pour que Dieu te pénètre de toutes parts et concentre-toi dans l'amour du Père pour qu'en toi, il trouve une personne qui l'aime. Que tes actes soient fidélité et ton attitude intérieure, attente. Alors, le jour où le Seigneur passera, tu sauras le reconnaître et nul empêchement ne t'écartera de son chemin.

Socrate et ses disciples n'y avaient pas pensé puisqu'ils se trouvaient en lutte avec elle. Les Stoïciens la méprisaient. Les philosophes et les savants la laissent souvent là, étrangère, indigne. Pourtant une voix plus calme, plus priante, plus émue, plus universellement émue et bonne, s'était laissé aller à dire : Pitié, miséricorde sur la foule ! parce que tu n'es pas mauvaise mais naïve, vibrante à tout ce qui exalte l'homme, criant contre l'injustice, rampant en grognant comme un fauve sous la férule, foule mouvante, grande lyre vibrante, profonde et versatile, humble, meurtrière et dominatrice.

Foule aux instincts profonds, dure comme les rochers, qui s'exprime pas la voix grondante et coléreuse des clameurs, foule si proche et si lointaine de ce qui est, qui voudrait déchirer ce voile qu'elle a dans son cœur, qui voudrait voir ce Dieu caché qu'elle porte et qui la tourmente, lui donnant cette inquiétude qui la rue sur ce qu'elle croit la vérité présente dans l'attente de la vérité totale qu'elle veut voir demain.

Foule, pitié, miséricorde pour toi qui te laisses berner comme un enfant, qui te laisses retourner par une parole, pour toi qui tuas Jésus, le Maître, qui tuas Etienne, qui tuas Socrate et bien d'autres, pour toi qui bannis, qui permets les crimes, qui cours aux plaisirs. Mais pour toi aussi qui suivis Jésus au désert, qui partis aux croisades, qui acclamas Jeanne, pour toi qui applaudis, pour toi qui condamnes, pour toi qui, seule, composes les peuples généreux, pitié, miséricorde !

Voilà que nous sommes sortis de ton sein, c'est toi qui as permis, c'est toi qui as voulu nous permettre d'apprendre afin de te servir, afin de te donner la puissance des nombres, le sens des lettres, et de chercher la vie. Foule qui nous as voulu ainsi afin de préparer cette foule qui te succédera, qui te continuera demain, on t'a souvent haïe. Toi qui aimes la justice et l'enthousiasme, tu as été aussi injuste, tu as été indifférente, tu as voulu du sang, tu t'es vautrée dans le sang, tu as tué, tu as piétiné les cœurs, tu as banni, tu as été lâche et vile.

Oh ! tu ressembles au vent qui fait tourner toutes les girouettes car tu es mouvante, tu es vivante mais sans ce poids de la raison qui diffère les réponses et les mûrit.

Mais toi, mon ami qui m'écoutes, es-tu de la foule ? Elle a remis entre tes mains son idéal. Elle veut connaître, être heureuse, puissante, libre de travailler, libre de se reposer, libre de ne rien faire que dormir, rire, parler et jouir. Cela, peux-tu le lui permettre ?

Elle a voulu que tu travailles non seulement pour toi mais aussi pour elle que tu formeras demain. Regarde comme elle écoute les paroles que tu dis. Elle a mis un dépôt dans tes mains. Ce qu'elle avait de meilleur, un champ qu'il faut que tu cultives pour elle, malgré elle s'il le faut, pour que demain elle connaisse un peu plus de vrai. Elle t'a placé en avant, elle t'a élevé. Elle, l'aveugle, elle qui ne voit ni ne sait mais qui sent, elle t'a donné des yeux pour fouiller les ténèbres, une voix pour lui dire où il faut marcher. Maintenant elle est là qui t'écoute, cette foule qui ne sera que demain.

Elle a voulu te mettre en avant, te laisser former un corps, te laisser t'isoler quelque peu pour que tu ne la trompes pas. Elle a voulu que tu sois un guide qui prend toute son inquiétude, en qui elle puisse s'abandonner. Elle te demande de déchirer ce voile qui est en elle et autour d'elle, d'éclairer le chemin où son grand instinct la pousse, de lui montrer le bonheur, la raison, la vérité.

Quelque fois, croyant saisir une vérité passagère, emportée par son élan, elle se rue vivante sur ce qu'elle croit être la vérité présente, qui n'est qu'une apparence, une chose fausse et mauvaise. Donc, adoptant cette inquiétude, tu prolonges la foule et tu ne t'en sépares pas, tu n'as pas le droit de revenir en arrière, tu ne le peux plus sans déchoir, sans diminuer, à moins que tu ne sois brisé.

Tu es là pour être en avant et indiquer une voie, pour être un exemple, avec elle, contre elle. Regarde comme elle a suivi ses maîtres, comme elle s'incline devant ton affirmation savante, comme elle est humble quand elle croit que tu sais.

Sois le guide qui ne trompe pas, l'intelligence qui ne se détourne pas, la voix qui ne ment pas, pour cette foule de demain que tu sers car tu es à la fois maître et serviteur, l'humble serviteur qui doit être dépassé, qui sait servir à table et laver les pieds.

Voici que tu t'approches de la source d'amour qui prononça ces paroles : Miséricorde pour les foules ! Qu'à ses pieds tu cueilles ce que tu rayonneras demain. Voici que tu es pris et lié, et déjà, autour de toi, des regards se tournent vers le Maître.

232 - Emmaüs I (Lc 24, 13-32)

"Ils s'entretenaient de tous ces événements... Alors Jésus vint"

Tout autour d'eux, le calme était revenu. Les heures du Golgotha et de la foule sont désormais du passé. Jérusalem est loin derrière eux et, sur la longue route d'Emmaüs, les disciples redécouvrent le sens de leur vie. Tout les invite à renaître des décombres de l'histoire terminée. L'espérance qui sourd toujours au cœur de l'homme, sans laquelle il mourrait, c'est elle qui les pousse à parler. Leur pensée n'a déjà plus la lourde tristesse qui, hier encore, les écrasait. La nature dont la stabilité géante et douce défie les anarchies humaines imprègne leur cœur d'une paix profonde que le Seigneur consacra en sagesse.

Mon Dieu, comme je les comprends, ces heures qu'ils vécurent sur la route silencieuse. Souvent, c'est lorsque je vous ai cru loin de moi que je vous ai ensuite découvert tout près mais autrement. Les angoisses de notre

croissance spirituelle sont les signes avant-coureurs de plus grandes intimités, encore inconnues. Ce n'est pas tous les jours que je vous vois vivre en moi. D'ordinaire, c'est dans la nuit que je m'écroule et les choses qui foncent sur moi m'ensevelissent, l'océan recouvre la plage. Il est ensuite d'autres heures, heures divines, où les choses semblent me quitter, où je semble mourir au monde. C'est en votre durée, d'abord toute pleine d'angoisse, que je prendrai conscience le plus intensément de ma vie. C'est en vos instants que le Seigneur m'enverra la grâce qui donne à mes yeux sens à tout ce qui m'a touché. Ainsi ne connaît-on les richesses que la mer dépose sur la grève que lorsqu'elle s'en est retirée.

Ils étaient deux.

Étaient-ils de ces soixante-douze disciples que le Seigneur envoya deux par deux sur les routes de Judée ? En vérité, comme eux, ils cheminaient. Certes, leur conversation n'était pas banale parlotte de qui veut se distraire du temps. Ils se parlaient. Ils se disaient autant qu'ils se causaient. Leurs paroles n'étaient pas seulement l'expression proférée de leur espérance trompée mais déjà l'effort mental qui cherche à trouver de nouvelles raisons de vivre. Elles étaient imprégnées de la tristesse virilement supportée de ce qu'on ne peut plus empêcher, toute pleine de l'énergie qui aura le courage de reconstruire sur des ruines. Cette marche côte à côte, sans ennui, comme en dehors du temps, à travers une campagne que l'on ne regarde pas, où le silence est aussi plein de sens que la parole, où l'on ne craint pas de trop longtemps se taire ni de trop longuement parler parce que l'heure n'est pas aux convenances de la conversation, où on se comprend enfin en comprenant l'autre car des deux ne sort que la même impression d'une docilité toute puissante à ce qui oeuvre la vie.

N'importe qui ne peut pas la connaître.

Il faut la mériter. Les lâches et les égoïstes ne la connaîtront pas car, en cette heure bénie, se concentre l'efficace de deux vies données généreusement et vigoureusement au service du Seigneur. Un badaud n'aurait fait qu'un bavard et rendu muette l'âme profonde. Un lâche n'aurait su que pleurer et désespérer l'âme fidèle. Quel lien doit déjà exister entre ces deux âmes, quel centre secret déjà les attire, pour qu'elles sachent se parler et se taire, se comprendre et s'aider ? Un lien qu'une vie déjà longue peut-être, toujours fortement parcourue, a tressé, qu'une même oeuvre entreprise ou de communes épreuves ont façonné, un amour vrai de vous depuis longtemps efficace.

Faites-moi la grâce, mon Dieu, de ne pas marcher solitaire sur le chemin qui mène à vous. Je sais que le sentier est trop étroit pour qu'on y marche deux de front mais on peut se côtoyer et s'aider de la parole et de l'exemple, on peut s'encourager et s'instruire près de celui dont le sentier longe le nôtre. Au reste, serait-elle bien utile cette amitié spirituelle pour celui qui marche avec la foule au milieu de la route large. S'apercevra-t-il qu'elle est d'un autre ordre que la camaraderie qui se fait et se défait au gré des circonstances comme les nuages au gré du vent ? Mais elle est indispensable pour vous atteindre. Toute âme vivante a besoin d'un témoin dans sa vie qui puisse la faire se découvrir en l'écoutant. Toute âme donnée sur la voie montante a besoin d'un entraîneur qui lui révèle sa force et réveille son ardeur. L'espérance ne s'incarne dans ma chair que par la parole dite à un ami qui sait en vivre.

Amitié primesautière comme la grâce qui, aujourd'hui, porte au silence et demain à la parole, qui sait se nourrir de l'absence pour donner à une autre présence une efficacité nouvelle, s'il faut vous mériter pour vous connaître, il faut encore vous mériter pour vous garder. Vous êtes dans l'équilibre de notre coeur et l'harmonie de nos passions. Vous êtes dans le fil du vent de notre marche vers le Christ. Vienne-t-elle à se ralentir et vienne notre coeur à broncher que vous fuyez de l'horizon et nous laissez transis, doutant d'un passé justement reconnu impossible. A votre place, il ne reste plus qu'une chose charnelle et creuse.

Quel lien doit exister entre ces deux âmes pour que, sans qu'elles le sentent, il les tienne d'un près de l'autre. Quel centre secret les attire pour qu'elles sachent continuer de se parler et de se taire, de se comprendre et de s'aider malgré la pauvreté de l'homme, faite d'inconsistance et d'instabilité, de péché et de bêtises. C'est qu'ils sont un comme vous et votre Père sont un.

Encore parlaient-ils de celui qui n'était plus que déjà il était avec eux.

Les âmes fidèles ne connaissent pas le don qui leur est fait quand, dans la sincérité de leur coeur et de leur désir de grandir, elles mettent en commun leur lumière et leur force. Le Christ est au milieu d'elles et elles l'ignorent. Présence que l'âme individualiste ne sait pas, que les autres n'osent pas croire, comme le commande pourtant avec force la parole certaine que l'évangile nous redit : Je suis au milieu d'eux. Présence qui s'établit en nous comme une aube et le jour apparaît on ne sait à quel moment ni comment. Alors les coeurs s'approfondissent et les pensées se font plus douces, plus sereines, moins durcies et obstinées par les préjugés qui oppriment et les aversions qui détournent.

Ce sont encore de pauvres hommes qui parlent. En eux vibrent encore le dépit et la tristesse amère, la révolte et l'abattement. Tout vient comme se nouer autour des points malades de leurs âmes. Voilà qu'en se parlant, ils en ont fait des résonateurs comme des échos sans fin. Mais le Seigneur est venu qui ne laisse pas sans secours l'âme généreuse. Voilà le temps qui entre dans ces âmes pour exorciser leur angoisse. Ce qui leur était si présent et si

vif leur devient du passé et reçoit la structure impersonnelle de ce qui n'est que parce que cela a été. L'homme, encore submergé par tout ce qu'il croyait être plus lui-même que soi, se dégage, ressuscite du tombeau qu'il pensant être sien, se découvre autre que tout ce qui l'entoure et l'opprime. Ainsi l'oiseau brise le lacet et s'envole. Le Seigneur est là, en qui toute chose se tient et se consomme. Voilà que la matière même de ses malheurs et de ses épreuves, au lieu de retomber inerte et sans signification, apparaît à l'âme visitée comme l'immense matrice qui enfante le chrétien en le cachant, comme l'immense mer qui nourrit en son sein, dans l'ombre, la perle que la marée découvrira un jour. Voilà devant les yeux des disciples d'Emmaüs la longue histoire humaine du salut, avec les lourdes phalanges d'hommes terrestres et les prophètes qu'ils ont tués mais qui l'avaient prophétisé et les justes qu'ils ont persécutés mais qui ont vécu au milieu d'eux plus qu'autour d'eux, cette extraordinaire lutte du ferment et de la pâte, du ferment toujours englouti, toujours sur le point d'être étouffé, et de cette pâte toujours lourde mais toujours entamée, toujours presque triomphante et toujours un peu vaincue.

Voilà devant les yeux des disciples du Christ la longue histoire humaine de la rédemption continuée avec les lourdes phalanges d'hommes terrestres et l'église qu'ils ont malmenée du dehors et du dedans mais qui demeure vivante, et les saints qu'ils ont persécutés mais qui ont vécu au milieu d'eux plus qu'autour d'eux, et cette extraordinaire lutte de la foule qu'appelle l'abîme du bas et de l'homme qu'appelle l'abîme du ciel, du courant qui va vers la dissociation dans le multiple et de celui qui va vers l'unification en Dieu, du bien toujours englouti dans le mal, toujours sur le point d'être étouffé comme dans l'ivraie le blé mais mûrissant quand même, et les épines toujours vivaces et toujours contenues, toujours presque triomphantes et toujours un peu vaincues.

Et le jour paraît.

Le Christ ne leur dit rien de nouveau qu'ils ne sachent et pourtant tout leur paraît neuf. Envoyez votre esprit, Seigneur, et vos renouvellerez la face de la terre. Ils les connaissaient, tous ces événements que Jésus leur rappelle mais maintenant ils les savent autrement. Les âmes que vous illuminez n'en sont pas pour cela plus savantes mais plus sages. Bienheureuses soient-elles d'avoir été savantes pour être rendus sages ! Bienheureux ces disciples d'avoir connu la bible, d'avoir vécu des heures d'angoisse et de deuil ! Autrement, auraient-ils pu amorcer et aimer la conversation que le Seigneur consacra de sa personne dans sa lumière ? Le jour paraît. Ce qui leur semblait invraisemblable devient possible. Les dire des femmes qui ont été le matin au tombeau, leur croyance en la résurrection, bientôt tout cela leur paraîtra vrai.

Mon Dieu, qu'il nous faut de lumière, de votre lumière, pour croire aux messages que d'autres vies apportent ! Instinctivement, tout ce qui n'est pas à notre taille est rejeté, tout ce qui trouble nos perspectives est mis en doute. Il nous est si facile, pour échapper à l'étreinte du vrai naissant, de n'y voir qu'illusion ou mensonge, faiblesse d'esprit et pensée ambitieuse.

Maintenant, le sens du mystère leur est venu avec le sens de leur vie. Les apparences des choses leur paraissent si follement mobiles sur la trame invisible et contenue du sens qu'elles revêtent et expriment malgré tout. Où est-elle votre fascination qui cache l'homme à soi-même et la victoire du Dieu au juste ? Où est-elle la troublante harmonie de vos enlacements qui semble donner raison au pessimiste et au lâche qui veut fuir ? Seigneur, en toutes choses, vous serez trouvé vrai et vos promesses ne sont pas vaines mais augmentez notre foi pour qu'elles soient fécondes en nous.

Emmaüs II (Lc 24,25-31)

"Il leur expliquait les écritures... Puis il entra avec eux... Alors ils le reconnurent"

La route se poursuivait,

les heures passaient, les disciples allaient avec le Seigneur sans le reconnaître. Ils l'écoutaient et leurs questions appelaient toujours d'autres réponses, d'abord de celles qui les étonnaient, voire même les décontenançaient, puis celles que de plus en plus ils désiraient, de celles enfin dont ils venaient à se réjouir de les entendre dire par lui.

Le Christ continuait de leur parler. Ils ne l'avaient pas encore reconnu mais ils lui auraient dit désormais tout ce qu'il leur affirmait maintenant, tellement cela leur semblait évident et vrai. Ce n'était plus un enseignement qu'ils recevaient de ses paroles. Ce n'était même plus comme une preuve supplémentaire de ce qu'ils croyaient. Le Christ leur parlait et déjà, sous les espèces de sa voix, les âmes communiaient, alors qu'elles ne le savaient pas encore, à la divine réalité d'un Dieu plus encore présent dans les hommes que dans les choses.

Je sais des jours finissants où Monique et son fils connurent la lumière qui consume les coeurs en une union surhumaine. Je sais des soirs silencieux qui ne mesurèrent pas à nos coeurs la grâce d'une secrète adoration commune. Moments bénis entre tous ! Qu'il est bon d'être entre frères, lorsque la parole n'est déjà plus aimée pour ce qu'elle dit mais comme l'action discrète qui unit les coeurs en Dieu. Silence qu'orchestre encore, comme pour le mieux préparer, la voix humaine qui bientôt se taira. Vous êtes du grand silence qui se fait quand tout est dit, quant tout est consommé. Silence après la cène et après le calvaire. Silence que connurent Pierre, Jacques et Jean quand ils descendirent de la montagne où Jésus fut transfiguré. Silence qui enveloppait les disciples d'Emmaüs avec la brume du soir quand ce jour baissait et qu'il se faisait tard. Silence qui n'est encore qu'une attente mais plus proche que toute parole de ce qu'il attend.

La parole s'était tue.

La marche était finie. Les heures étaient closes. Jérusalem qui tue les prophètes, comme tu es loin ! Vous reconnaissez-vous, mes frères ? Le passé existe-t-il encore ? Oui mais comme le milieu qui soutient dans sa transparence une lumière de joie. Le souvenir dormait dans ces corps que l'étape repose d'abord en accablant. Les paroles de Jésus elles-mêmes n'étaient plus en eux que par l'efficacité qu'elles avaient eue. La nature, elle aussi, était bannie de cette salle d'auberge, à la porte fermée. Son silence imprégnant n'est déjà plus le silence que l'âme aimée recherche. C'est l'heure où naturellement l'âme contemple.

Jésus prit entre ses mains ces âmes préparées, ces fruits d'une vie que la journée avait mûris. Il leur avait tout dit, pas tout encore. Il leur avait dit tout ce qui s'était fait, il ne leur avait pas dit ce par quoi tout ce qui s'était fait aurait à s'achever ici-bas, tant qu'un cœur d'homme battrait. Il prit du pain, prononça une bénédiction puis le rompit et le leur donna.

Messe que les disciples commencèrent sur la route, que le Christ continue avec eux et consomme dans la pièce basse d'une échoppe, qu'une transfiguration couronne. Beaucoup d'autres l'ont répétée mais elle est leur modèle à toutes car ce fut peut-être la première fois que la cène se renouvela. L'auraient-ils connue, solitaires, cette visite ? Ce que Jésus fit pour Marie-Madeleine, l'aurait-il refait pour l'un d'eux sur la route qui s'éloignait ? Leur union remplaça ce que leur cœur avait encore de faible et d'ignorant. Leurs vies n'avaient pas été deux croissances parallèles. Elles n'avaient pas connu l'inhumaine adhésion des corps que seules les circonstances rassemblent ou des âmes qu'une simple philosophie de la vie rapproche. Elles étaient deux échos du même appel, deux réponses à la même question, la même affirmation. Elles étaient le même grandissement de la même réalité en deux hommes de celui qui, en les instruisant, se prolongeait en eux, de celui qui, en se donnant à eux, les consommait en lui. Aussi ils cheminaient ensemble, poussés par une vie commune qu'ils avaient donnée ensemble, appelés par une vocation semblable qu'ils allaient découvrir ensemble.

Bienheureux ceux qui, à leur exemple, connaissent l'amitié fervente dont le Christ est le ferment ! Bienheureux sont-ils ceux-là car ce n'est pas en vain qu'ils vivent sur les chemins, altérés d'un amour toujours plus grand. Un jour, comme les disciples, ils auront, inconscients comme des enfants, la grâce qu'ils ignoraient être la leur. N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant au dedans de nous quand, voyant au loin se lever les vastes et heureuses perspectives d'une vie donnée et réussie, nous nous sentions être des travailleurs de la terre que le maître a embauchés. N'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant d'amour quand, l'un près de l'autre priant, il nous parlait en cheminant sur le rude sentier de nos vies.

Donnez-nous de connaître aussi, quand le jour de nos existences passera, le repos dans l'auberge du soir avec vous, l'étape où l'on souffle un peu comme vous l'avez fait dans la maison de Marie. Donnez-nous de connaître aussi quand la brume qui endort toute vie se lèvera, le silence plein de votre présence qui, pauvres vieux usés à votre service, ensemble nous nourrira d'amour. Mais il faut la mériter, il faut connaître les heures où le Christ est encore crucifié dans ceux qui l'ont bien servi. Il faut vivre les heures où la foi défie toute évidence dans son affirmation insensée d'une espérance que tout détruit.. Donnez-nous de vivre ensemble car, autrement, pourrions-nous porter ce qui vous a fait vous-même trembler ? Autrement, nous esquiverions ces charges trop lourdes à nos épaules et nous serions comme ceux qui passent et qui n'ont rien compris aux appels que vous leur lanciez. Ils vont et viennent. Ils vous appellent que déjà vous êtes loin, chargé d'un poids qu'ils ne veulent pas. Le soir enfin les prendra, comme les vierges folles, dans les bois, sans la lumière que seule donne une vie qui a su lutter et souffrir avec vous.

Mon Dieu, donnez-nous d'être les disciples d'un nouvel Emmaüs.

“Un Pharisien ayant prié Jésus de manger avec lui...”

Les motifs sont souvent bien divers qui engagent les âmes dans les choses chrétiennes. Pourquoi Simon le Pharisien prie-t-il Jésus de venir chez lui ? Il en est qui recherchent dans l'activité chrétienne la satisfaction d'une ambition que d'autres, autour d'eux, satisfont à leur manière dans la politique, dans la science. Jésus, après tout, est un prophète. Il réussit dans son genre. Il est honorable de l'avoir à sa table. Comme il est triste de penser que Jésus soit ainsi traité parfois ! Surtout dans un mouvement religieux qui commence et qui commence à réussir, il se glisse des intrigants. En chacun de nous, il y a un intrigant, qui cherche à attirer l'attention sur soi, à se rendre intéressant, à se pousser, un intrigant qui, le cas échéant, rendra même de réels services, se dévouera, se compromettra mais que, sans qu'il le sache, n'agit que pour soi.

Tout cela est souvent si subtil qu'on ne peut pas le reconnaître car il y a aussi une sainte ambition, un saint désir d'être plus, de sortir de l'ornière, de monter dans l'être. Ce désir, il est vrai, est plus dépouillé, plus fondamental. Il n'est pas la dégradante utilisation de Dieu pour des fins de gloriole ou de contentement intérieur. Il est la

reconnaissance que Dieu seul donne un sens et une plénitude à la vie. Même dans nos âmes impures, quand elles sont sincères et généreuses, tant de sentiments troubles et trop humains viennent accompagner cette sainte ambition. Parfois le meilleur s'est demandé s'il était autre chose qu'un ambitieux. L'avenir nous jugera et lui seul nous jugera d'une façon définitive car on verra où nous serons au jour des fatigues et des échecs. Ce jour-là, Simon le Pharisien demeurera chez lui ou hochera la tête de loin, tandis que Madeleine et Jean seront au pied de la croix.

Dès maintenant, une chose est un peu notre sauvegarde et notre confiance, mais nous seuls la savons, c'est que nous vous aimons, Jésus. L'ambitieux qui n'est que cela n'aime pas ou n'aime les autres que comme moyens, c'est-à-dire ne les aime pas. Pour nous, quoique notre cœur soit dur et que nous ne sachions pas encore bien ce que c'est aimer, nous y aspirons cependant, nous voulons vous aimer comme Madeleine, pour vous, pour l'amour. Seigneur, si les mots manquent quand nous parlons de ces choses, vous savez au moins que nous y croyons et cherchons à en vivre.

Il en est aussi qui invitent Jésus pour les autres. Bien sûr, ils ont pour lui une certaine estime. Simon a dû juger que l'enseignement de Jésus était dans l'ensemble assez satisfaisant, c'est-à-dire sans doute conforme à ce qu'il pensait lui-même. Maintenant, il invite le prophète à sa table pour donner plus de poids à cet enseignement. Il ne pense pas que Jésus lui veut quelque chose, à lui personnellement.

Beaucoup d'âmes sont ainsi, plus ou moins grossièrement ou naïvement, il va sans dire. Il n'y a pas que les hypocrites et les exploités à vouloir la religion pour les autres. Nous-mêmes, dans la mesure où nous faisons de l'apostolat la grande chose du christianisme, avons-nous pensé quelquefois au paradoxe vers lequel nous risquons de nous acheminer. Nous sommes chrétiens, nous développons notre vie intérieure, notre culture, pour être apôtres. L'apostolat que nous exerçons vise surtout à lancer des amis pour qu'ils soient apôtres à leur tour et ainsi de suite car il n'y a ni raison ni moyen de s'arrêter. Ainsi chacun oublie de vivre personnellement de vous, Seigneur. On oublie que l'adoration et l'amour sont une fin en soi, que l'apostolat a pour but premier d'amener des âmes à vivre personnellement de vous. Il est vrai que c'est plus difficile d'avoir soi-même une vie intérieure et de concevoir l'apostolat comme une formation à la vie intérieure, à l'amour. Si on ne le fait pas, ce sera bientôt, dans tout ce beau système, une stérilité généralisée, annonciatrice prochaine de la mort.

"Une femme entra et elle lui baisait les pieds"

Il y a des délicatesses que l'amour seul connaît et justifie, rend possibles. Simon avait bien invité Jésus mais il n'a même pas songé à verser de l'eau sur ses pieds, à le baiser.

Le christianisme a toujours attaché de l'estime aux petites choses, c'est qu'elles sont à leur manière un témoignage non équivoque d'amour personnel. Ce sont des attentions, comme on dit, et ce mot exprime un des aspects, peut-être les plus réels, de l'amour, être attentifs l'un à l'autre, occupés l'un de l'autre, tendus l'un vers l'autre.

Séparé de l'amour, le culte des petites choses devient pharisaïque et faux, rétrécissant l'intelligence et toute l'âme. Souvent d'ailleurs plusieurs en sont ainsi venu à opposer les petites choses aux grandes. Ils se sont faits de leur respect des petites choses un bouclier pour se défendre contre les sollicitations divines qui les appelaient à de plus grandes. Ils se sont accusés d'une parole un peu vive, d'un mouvement d'impatience mais, pour se dispenser d'agir, ils se disaient des serviteurs inutiles et c'est tout juste s'ils ne tiraient pas gloire de leur lâcheté et de leur paresse, comme si elles eussent témoigné pour leur humilité. Ils répétaient volontiers qu'il vaut mieux retenir une parole d'impatience que de se livrer à une action où les occasions de chutes, les chutes mêmes, ne manqueraient pas. Mais alors ce n'était plus l'amour généreux et libre qui les animait, bien plutôt une conception rabbinique, scrupuleuse et formelle de la pureté intérieure.

Jadis je n'arrivais pas du tout à comprendre le prix qu'ils attachaient aux petites choses. J'ai compris depuis qu'elles sont, à un certain point de vue, la pierre de touche de l'amour. Certes, l'amour ne consiste pas uniquement et n'est pas épuisé dans l'accomplissement des petites choses. De même qu'on peut faire de grandes choses sans aimer mais seulement par dévouement à une idée, à une cause, on peut bien faire aussi de petites choses sans aimer, par esprit de minutie et d'exactitude, ce qui révèle seulement un esprit plus mesquin et moins généreux.

Mais l'accomplissement fidèle et spontané des petites choses révèle une personnalité qui a été toute prise, toute gagnée, avant même qu'il ne devienne spontané. Cela ne se fait pas en un jour. Il témoigne, par sa fidélité, que l'âme croit à quelque chose qui dépasse le service, qu'au moment où on agissait, où on servait, ce n'était pas seulement par besoin de se dépenser ou par esprit de logique dans la poursuite d'un idéal ou par dévouement à une cause qu'il nous fallait soutenir à cette heure mais il y avait en nous quelque chose de plus, un amour pour quelqu'un, un amour qui reste toujours vivace, qui parfume de sa douceur les actes les plus indifférents.

Celui qui n'aime pas pourra faire de très grandes et belles choses. Saint Paul dira : il distribuera tous ses biens aux pauvres, exténuera son corps de pénitences et de travaux mais le véritable amour, qui pourra aussi et devra d'ailleurs promouvoir de tels actes, se reconnaîtra encore à des signes plus secrets et moins éclatants, car la charité est patiente, elle est bonne, elle n'est pas envieuse, elle ne s'irrite pas, elle excuse tout, elle supporte tout. Simon avait offert à Jésus son hospitalité, un dîner, un service matériel plus important que Madeleine qui donne seulement ses larmes et ses parfums. Pourtant, on voit bien de quel côté est l'amour. Pour celui qu'on aime, on a

des délicatesses qu'on n'aura jamais pour un maître, si dévoué qu'on lui soit. C'est que servir et aimer font deux. Délicatesses qui sont folie pour ceux qui n'apprécient l'amour que pour ses fruits, c'est-à-dire qui n'en font qu'un moyen en vue d'autres choses extérieures à lui, c'est-à-dire qui le méconnaissent. Judas se scandalise du vase brisé par Marie.

Celui qui n'aime pas donnera son temps et ses forces à l'oeuvre de Dieu, comme d'autres donnent leur temps à un idéal politique ou scientifique. Il aura une vie très dépouillée, austère, infatigable. Il aura tout sacrifié à ce qu'il tient pour l'oeuvre unique. Mais, hors du service immédiat, il sera indifférent, extérieur. On n'aura pas l'impression que son coeur ait changé, l'action le rendra de plus en plus dur, tendu, brutal peut-être. Pourtant notre Dieu ne nous demande pas seulement l'oeuvre de nos mains. Il n'est pas seulement un Dieu utilitaire. Quoiqu'il soit, lui aussi, passionné mais par amour, pour l'oeuvre du monde, il veut l'amour de chacun de nous.

L'amour vit de signes, non pas le service car on peut servir quelqu'un dont on se sait ignoré et sans qu'il le sache. On peut aussi servir sans penser beaucoup à celui qu'on sert. Mais l'amour est l'occupation de l'un par l'autre. Pour nous, créatures de matière, cette occupation se manifeste et s'entretient par des signes matériels. Pour l'amour, tout est signe et c'est pourquoi il estime aussi les petites choses. L'amour n'est pas utilitaire. Il fait même souvent des choses inutiles, comme Marie en brisant le beau vase d'albâtre. C'est que, dans l'acte d'amour, il n'y a rien à penser au-delà de l'absolu qu'il atteint.

L'amour est une fin car il est l'exercice de ce que nous sommes le plus essentiellement, une personne. Pour servir, il n'est pas besoin d'être une personne. Les animaux, les choses nous servent et souvent nous remplacent avantageusement quand il s'agit de servir. Si nous n'aimons pas, nous n'aurons traité l'autre que comme une idée ou une chose. L'amour est une fin car il est l'acte par lequel nous reconnaissons Dieu pour ce qu'il est le plus essentiellement, une personne. Si donc nous ne l'aimons pas, nous ne l'aurons traité que comme une idée ou une chose.

L'amour est un repos. Il nous fait participer à la stabilité et fixité de l'éternel car il nous met en rapport avec une réalité qui est un terme, un absolu, qui ne sera jamais dissocié, à savoir une personne. C'est par l'amour que nous vivons dans l'éternité et non par la poursuite d'un idéal ou la réalisation d'une oeuvre à travers le devenir mouvant des choses. L'amour aspire à s'exercer continuellement car son objet est permanent, c'est la personne de celui qui est aimé. Le service s'exerce au contraire d'une façon discontinue, aux moments où on peut être utile. Or ces moments sont rares. Le service n'entretient des relations que lointaines et rares, l'amour est le lien. C'est pourquoi l'amour attache tant d'importance aux petites choses, même quand elles ne servent pas. Désireux de s'exercer à chaque instant et ne pouvant pas toujours le faire par de grandes choses, il faut bien qu'il recourt aux petites. Celui qui méprise les petites choses viendra peu à peu à tomber dans les grandes. Cela peut s'expliquer et se justifier de bien des manières mais, peut-être, en celle-ci que celui qui méprise les petites choses manifeste par là qu'il n'aime pas et, s'il n'aime pas, il ne pourra pas tenir longtemps. La perfection du service ne peut être atteinte que si on aime. Le service, quoiqu'on puisse servir sans amour au moins quelque temps, est un aliment indispensable de l'amour.

234 - **Sainte Marthe** (Lc 10, 38-42)

29 juillet

“Une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison”

Jésus venait sans doute de faire une longue route avec ses disciples, de prêcher peut-être. Il était fatigué comme au jour où il rencontra la Samaritaine. Il était descendu pour faire étape dans une maison amie. Mais son repos, c'était encore de parler du royaume de Dieu. Marthe ne le savait pas. Pouvait-elle le comprendre ?

C'est que leurs vies n'avaient pas connu les mêmes sentiers et les mêmes préparations. Jésus n'était plus l'enfant de Nazareth. Marthe n'était encore que la fille de Béthanie. Il avait rompu avec la mentalité et le genre de vie de ses concitoyens. Depuis combien de temps n'avait-il plus qu'une pensée, sa mission ? Depuis combien de temps n'avait-il plus de chez lui ? En lui était quelque chose que les autres n'avaient pas. Il faut une outre neuve pour le vin nouveau. Sous le soleil âpre et fort de son unique passion, sous l'exigence jalouse de son unique amour, ce que Nazareth lui avait enseigné s'était simplifié, unifié. Presque le même amour qu'ils portaient au Père avait déjà animé, à leur mesure, Moïse et les prophètes, leurs prescriptions que la lettre avait figées retrouvaient en lui la spontanéité vivante des premiers jours. Il avait transformé l'échelle des valeurs avec laquelle on mesurait autour de lui les diverses circonstances de la vie. Tout était devenu fonction de l'oeuvre que l'avenir devait enfanter et non de ce qu'un passé avait établi dans la multitude de ses acquisitions successives, enregistrées avec le scrupule d'une machine exacte, respectueusement conservées. La multiplicité des traditions juives et de ses goûts humains formait maintenant en Jésus un seul bloc cristallin où rayonnait, sans opacité ni dispersion, sa divine mission.

Quel chemin parcouru ainsi l'âme que l'appel de Dieu a atteint ! Elle part du milieu où elle naît, avec tout le bagage reçu en bloc de ses opinions, de ses lieux communs, de ses emballements et de ses répulsions. Peu à peu, elle doit s'en séparer comme l'enfant du village qui quitte le pays. Quand il reviendra au pays natal, il

comprendra qu'il est devenu un autre. Déchirements que facilite la jeunesse d'âme, intuitions dont l'éclat vient, pour un temps, aveugler l'esprit critique, découverte que l'esprit logique tente maladroitement et audacieusement de pousser jusqu'à ses extrêmes conséquences. Stabilité foncière qui empêche l'âme de faire un pas de trop dans ses explorations et lui évite l'enlisement dans le doute de ce qu'on n'étreint pas encore, et la réaction indiscrette que, spontanément, on attache avec ferveur aux choses nouvelles.

Le temps passe, les années s'écoulent. En lui, se totalisent des expériences originales, des intuitions personnelles qui le rendent unique et d'une qualité irremplaçable. Ses amis de chaque jour le voient déjà changer, se former en dehors de leur courant de pensée. Ceux qui le revoient quelques années après comprennent qu'un autre est passé par là.

Seigneur, soyez béni de nous conduire ainsi par l'intérieur dans le dédale des chemins nouveaux où nous devons trouver la béatitude d'être créateurs avec vous. La continuité de votre présence active en nous, votre action persévérante et souple nous font saisir la stabilité de notre union avec vous. Elles donnent sa ferveur à notre amour filial et, à vous voir vivre ici-bas comme nous vivons maintenant, nous vous sentons plus notre frère. Le souvenir des étapes faites avec vous, après vous, nous est une société intérieure dans la solitude où nous a établi l'originalité de ce que nous sommes devenus. Dans nos moments de lassitude, le poids de n'être plus comme les autres nous est ainsi rendu moins lourd. Soyez béni d'être venu nous montrer la voie car, autrement, aurions-nous pu comprendre votre vie terrestre ?

Marthe était devenue la bonne ménagère, suivant l'idéal que son milieu lui avait légué. Il lui avait fallu lutter pour l'atteindre, se détacher de soi, se renoncer, connaître un dévouement, un oubli de soi qui, de l'extérieur, semblerait suffisant pour jeter un apôtre à la suite de l'étoile, connaître, dans les déchirements intérieurs, des patiences encore plus douloureuses que les décisions brutales qui séparent l'enfant de sa mère. Ce n'était pas le fait d'une âme médiocre.

Jésus aimait cette famille dont Marthe était la cheville ouvrière. On ne sait pas s'il en aime beaucoup d'autres. Mais cette vie n'était qu'une vie plus parfaite qu'une autre. Ce n'était pas une vie autre que celles qui l'entouraient, fruits précieux d'une tradition familiale et religieuse qui avaient le goût des autres fruits. Il portait leur nom et n'était que ce qu'ils auraient désiré être.

Combien d'âmes lui ressemblaient ! Que leur reprocher ? Elles sont irréprochables. Il leur manque les ailes qui font le poète, le génie qui fait l'inventeur, l'amour qui fait le saint. Toutes choses que la société ne peut ni donner ni montrer car elle n'a pas ce qu'il faut pour les posséder sans les tuer. Entre ses mains, le poète devient grammairien et le saint, un honnête homme. N'ont-elles pas entendu l'appel ? Mais cet appel manquait de l'assurance que donne une tradition universellement établie, de la clarté des préceptes que la sagesse humaine enseigne. Il était trop un appel et pas assez un commandement.

Le jugement de Dieu doit aller profond pour découvrir, derrière l'armure éclatante du devoir accompli, le défaut secret qui empêche l'âme d'être une personne et elle n'est qu'un miroir. Ce n'est pas dans l'exercice quotidien de la vie que cette défaillance fondamentale se manifeste. La sagesse sociale est si savante à régir les actes des hommes et à les enfermer dans des règles convenables. Après d'une personne qui fait le long voyage de son évasion sociale à la poursuite d'une vie que le monde établi ne connaît pas, il y a d'intimes dissonances qui éclatent, il y a des explosions qui sont comme le regret tragique d'une vie qui aurait pu être. Seigneur, ne vous mettez-vous donc pas en peine... ?

Le devoir n'est pas l'amour, il organise ce qu'on lui donne. L'amour seul est créateur. Seul, il donne à l'homme la souplesse courageuse qui l'empêche de s'empêtrer dans le milieu qui l'a formé mais qui, du même mouvement, veut l'étouffer. Aussi, Marthe était du monde qui est, de celui qui hérite du passé dans ce qu'il a acquis et non dans l'énergie spirituelle qui lui a permis de se faire. Le Christ est du monde qui va être, il ne parlait pas du royaume qui va venir. Marthe était tout absorbée par les multiples détails qu'imposent les convenances de l'hospitalité. Jésus parlait d'eaux vives jaillissantes. Dans le fond de son coeur, Marthe ignorait ce que cela pouvait être, comme la Samaritaine pécheresse.

"Elle avait une soeur, Marie, qui, s'étant assise aux pieds du Seigneur, écoutait sa parole"

Marie avait vécu de longues années sous le même toit que Marthe et pourtant elle n'était pas encore une Marthe. Elle avait reçu la même éducation et les mêmes circonstances l'avaient pressée de leur poids extérieur. Elle devait sans doute avoir les mêmes opinions que Marthe, les mêmes attitudes. Pourtant, elle avait en elle une puissance inconnue d'elle qui la rendait proche de Jésus.

Qui dira les détours secrets de la source avant qu'elle affleure le sol ? Dans quels gisements elle doit passer ? Dans quelles profondeurs elle s'échauffe ? Dans quelles nappes elle se purifie ? Si des circonstances autres et favorables s'étaient présentées à Marie, cette puissance eût déjà éclaté au dehors. Elle aurait pu être le précurseur comme Jean, l'apôtre comme Pierre, mais son heure n'est pas encore venue. Quand elle aura sonnée, Marie sera tout ce qu'elle doit être, elle sera ce qu'aucune autre ne peut être.

Seigneur, vous avez mis en elle tout ce qu'il fallait pour qu'elle ne manque pas l'heure où elle doit se lever car elle sait écouter. Ce que vous approuvez en elle, ce n'est pas l'inaction où elle se trouve à vos pieds. Ce que vous blâmez en Marthe, ce n'est pas qu'elle veuille vous servir. Vous aimez en Marie celle qui sait écouter. Il est des

heures pour agir et des heures pour écouter. Une autre fois, vous auriez dit à Marie d'aller rejoindre sa soeur et de l'aider à servir le pauvre, comme le Samaritain fit pour le blessé rencontré en chemin. Mais aujourd'hui n'est pas comme hier ou comme demain. Il est des heures où il faut écouter.

Bienheureux ceux qui le reconnaissent et qui savent alors s'arracher à l'action, fût-elle la meilleure du monde. Ces heures ne viennent pas sur commande. Elle n'apportent pas avec elles un signe universel qui les fasse reconnaître de tous. Elles se présentent, passent et repartent. Seules, les âmes comme Marie le savent, qui ont en elles une puissance d'amour que Dieu y a mise et qu'elles n'ont pas ensevelie sous une notion erronée du devoir et de la sagesse.

Il en est qui écoutent quand il n'y a rien à entendre. Ils sortent de leur recueillement avec moins de zèle pour servir. Quelle paresse se cache sous cette attitude recueillie ! Quelle fuite du réel ! Marie et ses semblables, si elles s'écoutaient au lieu de vouloir écouter, préféreraient le rôle de Marthe et les paroles de Jésus leur donneront un jour prochain la force d'âme peu commune de briser avec la mentalité de son milieu, le vase plein de parfum.

“Une seule chose est nécessaire” car seule, elle rend utile tout le reste et le reste devient précieux pour recevoir l'unique nécessaire.

Marie, Jésus t'aurait-il estimée si tu n'avais pas su aussi bien travailler avec Marthe aux soins de la maison ? Retourne maintenant aux soins du ménage, il est temps de le faire. Si tu voulais continuer à écouter, tu n'entendrais plus rien et c'est dans l'action que le souvenir efficace des paroles du Seigneur te reviendra comme un écho. Un autre jour, il te sera donné d'entendre autre chose qu'un écho. La mort de Jésus poindra ton âme plus que toute autre. Celui qui te regarde de l'extérieur croit que tu cherches la paix en restant près du Seigneur. Tu n'attends rien qu'une parole de lui. Si tu n'attendais pas que cela, tu ne recevrais rien mais tu l'as reçue et, avec elle, une puissance de joie et de souffrances qui décapera ton âme et la rendra toute vive et capable du jaillissement spirituel que Jésus te fit connaître.

Seigneur, ce ne sont pas des âmes comme Marthe qui convertiront le monde. Peut-être arriveront-elles à vous faire haïr des Marie qui s'ignorent ? Donnez-nous des âmes qui sachent aimer et agir, qui sachent vous écouter pour ensuite renouveler l'influence spirituelle de votre personnalité divine.

235 - **Saint Barnabé** (Mt 10, 16-22)

11 juin

“Voyez, je vous envoie comme des brebis au milieu des loups”

Seigneur, c'est vous qui leur dites cela. Eux-mêmes, dans leur générosité et leur enthousiasme, s'en seraient-ils doutés ? Vous savez mieux qu'eux l'aventure extraordinaire où vous venez de les lancer. Autour d'eux, tout encore sourit et peut-être se croient-ils encore de bons et honnêtes Juifs comme les autres, un peu plus dévots seulement. Mais la parole que vous avez déposée en eux comme un ferment a d'autres exigences. Un jour, ils le verront et ils sauront que vous les avez isolés, séparés, constitués prédicateurs et apôtres d'une doctrine qui, étant la suite vivante de ce qu'avaient pratiqué et vécu leurs ancêtres, paraîtra cependant étrangement neuve et, comme telle, beaucoup la rejeteront sans l'avoir reconnue.

Nous aussi, Seigneur, quand vous nous avez pris, nous n'avons pas su où vous nous emmeniez mais vous le saviez pour nous. Ici c'est votre coeur que je voudrais connaître. Votre amour, votre tendresse pour ceux qui partent ainsi pour vous, votre regard les suit au long des routes diverses, loin de vous, exposés peut-être à tant de périls, malheureux à certaines heures sans savoir pourquoi, comme des enfants tentés parfois de s'arrêter, bloqués par l'accident stupide qu'ils n'ont pas su prévoir. A d'autres moments, assis au bord du chemin pour réfléchir à leur vie extraordinaire, repassant dans leur esprit ce qu'ils ont dit, méditant sur ce qu'on leur a répondu, méditant sur l'apathie ou l'hostilité inexplicable des hommes, découvrant douloureusement le paradoxe, apparemment invivable, sur lequel s'édifie leur vie, un amour caché, doutant. Entre leurs mains malhabiles et malheureuses, le message divin que vous leur avez remis, leur effort maladroit pour le dire, leur étonnement et leur scandale toujours renaissant devant lui quand ils le regardent pour eux et non pas pour les autres. Malgré cela, la force secrète qu'ils en tirent et leurs retours vers vous, vous les voyez aussi, les prières de vos apôtres vers leur maître qui les a envoyés et les suit de son amour caché. Tout cela dans votre amour, Jésus, toutes ces vies d'hommes qui s'y réfléchissent et que vous y portez, tout cela, vous l'avez dans votre coeur quand vous dites aux vôtres : Voyez, je vous envoie. Parole très austère puisqu'elle implique la séparation, l'absence, le départ de ces petits, vos petits enfants, comme vous disiez jadis, si jeunes, si peu formés. Mais l'oeuvre l'exige ainsi et, s'ils durent, ils se formeront : Je ne vous laisserai pas orphelins. L'amour qui éclate dans les séparations éminentes est dans votre coeur en ce moment et c'est pourquoi vous les prenez à témoins, vous marquez l'heure : Voyez, je vous envoie. Jésus, dites-nous cet amour dont vous nous suivez mais l'amour ne se dit pas ni ne s'applique, il se sait, on lui fait confiance.

Seigneur, faites que je croie ! Jésus, comment méditerais-je aujourd'hui autre chose que vous ? N'êtes-vous pas toute ma vie, mon tout ? Quand saurai-je tout voir en vous ? Quand donc tout me ramènera-t-il à votre personne, à votre amour ? Je veux voir dans votre coeur ces conseils que vous donnez à vos apôtres et qui, à travers eux,

m'atteignent. Quand donc verrai-je ce monde avec vos yeux, votre coeur, votre expérience, pour connaître les tressaillements de votre amour caché ? Avec une âme aimée devant un grand paysage, ce qui m'intéresse surtout, c'est elle et ce qu'elle y aime. Le paysage ne me distrait pas d'elle ni elle de moi mais nous unit. Ainsi voudrais-je être près de vous devant ce monde que vous aimez mais qui est encore si loin de vous et où vous envoyez vos disciples si faibles. Je le regarderai, Jésus, en me serrant contre vous et nous nous unissons en le regardant.

“Comme des brebis au milieu des loups”

Seigneur, c'est une parole terrible. Si vous ne l'aviez dite vous-même, je n'aurais jamais osé la dire, moi qui aime tant considérer avec confiance tout le monde autour de moi, c'est tellement plus doux au coeur et plus réconfortant. Pourtant, à certaines heures, m'étant lancé dans l'action pour vous, j'ai connu la vérité de cette parole tant je me suis senti devant les hommes, seul et comme vaincu, dépaysé, étranger plus encore. Quand je les ai vus au milieu de leurs riches mobiliers, tout occupés d'un luxe confortable si laborieusement et patiemment accumulé, j'ai senti dans leurs yeux l'assurance hautaine que de telles possessions donnent à l'homme. Pour n'avoir pas ces richesses, je me suis senti auprès d'eux bien petit. Ils me méprisaient, ils m'imposaient leur mépris. Ils vivent, pensais-je, heureux sans doute, fiers en tout cas. La seule chose qui me tient au coeur, ils la dédaignent et s'en passent. Que suis-je dans le monde ?

D'autres m'ont ébloui par leur génie pratique. Ils parlaient d'argent, d'avancement, d'ingénieuses combinaisons. Parce que j'étais moins fort qu'eux là-dessus, ils me méprisaient encore, ils me dépassaient. Mais ma richesse à moi, comment la leur dire ? Ou alors est-ce qu'elle ne vaut vraiment pour personne ? Est-ce que je rêve sur des trésors imaginaires ?

D'autres, dont j'avais pensé me faire comprendre, dès que je leur ai parlé de vie intérieure, de vous, m'ont considéré avec pitié. Devant l'échafaudage minutieusement ajusté de leurs organisations, devant l'étendue de leur oeuvre, devant les résultats qu'ils escomptaient et qu'ils tenaient déjà, je me suis vu seul et nu, illusionné, stérile, presque ridicule malgré ma bonne foi. Ils me volaient votre nom, mes paroles, pour me condamner sans le dire, me reléguer. Leur pitié me fait plus de peine que le mépris des autres.

Cette impression de vivre dans un autre monde, en disharmonie, de n'être même pas sûr des antagonistes, d'être sur des plans radicalement irréductibles l'un à l'autre, d'où on ne puisse que s'ignorer. Certes, on garde le contact, on cause agréablement, on fait semblant de ne rien voir mais comme on est profondément divisé. Un autre amour est dans ma vie. Comme ils me font du mal ! Êtes-vous dans leur coeur ? Entre le loup et la brebis, il n'y a pas d'autre conversation possible si ce n'est que le loup mange la brebis. Après ces quelques expériences, j'ai connu que nous sommes bien dans le monde comme des brebis au milieu des loups et c'est pourquoi les âmes chancellent et que vos serviteurs persévérants sont si rares.

Jésus, après avoir vu ces gens-là, je suis revenu près de vous, la brebis auprès du pasteur, parmi les autres brebis. J'ai reconnu que j'étais dans le vrai, vous me l'avez dit et vous m'avez tout fait comprendre. Si nous sommes des brebis, des faibles et aujourd'hui des vaincus, ce n'est pas comme le monde s' imagine et voudrait nous le persuader parce que nous sommes des inadaptés par essence, des rêveurs ou encore des démissionnaires résignés, déçus par la vie, cherchant leur consolation dans l'espoir de quelque félicité rétributive et lointaine. Cette terre, l'avenir de cette terre sur cette terre, nous y croyons plus qu'eux. Vous y avez cru aussi et c'est pour le préparer que vous nous avez envoyés comme des brebis au milieu des loups et que nous ne voulons pas devenir loups. Si nous sommes faibles et méprisés, c'est justement parce que nous sommes de l'avenir, parce que nous avons bâti notre vie sur les valeurs de l'avenir, sur celles qui ne cotent pas au cours d'aujourd'hui, parce que nous sommes des espérants dans un monde d'installés. L'avenir timide comme un jeune homme en face des possesseurs bien établis qui le méprisent et le haïssent d'une crainte secrète et inavouée, l'avenir candide et sans défense, sans organisation et sans moyen puisqu'il est l'avenir, l'avenir à qui on fait grief de n'être pas le passé, l'avenir qu'ils voudraient bien empêcher de naître mais qui sera pourtant et les sauvera un jour s'ils ne veulent pas périr.

Durée vie qu'il nous faut vivre en ce monde en voie de remonter vers la lumière mais qui se cramponne et veut s'établir à chaque étape où il parvient, qui hait tous ceux qui l'appellent plus loin, qui renie l'élan spirituel qui l'a porté là où il est et à qui ils doivent tout, leur confort, leur sécurité, leurs idées, leur morale. Les Pharisiens d'aujourd'hui bâtissent des tombes aux prophètes que leurs pères ont tués et ils lapident eux-mêmes les descendants des prophètes. Je comprends pourquoi il en est qui haïssent éperdument, follement, ces écraseurs, ces niveleurs, ces exploités de l'aujourd'hui. Jésus, un regard de vous éteint la haine naissante dans mon coeur. Vous étiez la douceur. Pour eux aussi, vous êtes mort. Serrez-moi près de vous.

L'avenir, mot merveilleux dont se bercent tous ceux qui espèrent, charme qu'adoucit l'oppression d'aujourd'hui, n'est-il pas un mirage ? Viendra-t-il jamais ? J'en ai tant vu dans l'histoire de ces nouveaux chrétiens qu'une autre chute a suivis. Ce que j'attends est d'un autre ordre. Si les vagues innombrables, après avoir jeté leur lumière brillante sur la sable qu'elle semblent conquérir, se retirent invinciblement, cependant la marée monte qui, sûre, inévitable, couvrira tout.

Jésus, vous êtes venu à une époque où peut-être, pour vivre ici-bas, l'humanité ne sentait pas le besoin de vous, elle en était encore à la conquête du monde. Votre église prit le temps de mûrir, d'inventorier votre merveilleux

message, le trésor de votre vie. L'heure n'est peut-être pas encore venue où elle apparaîtra au monde comme ce qui peut seul le sauver. Le monde croit pouvoir vivre et durer sans elle, sans vous, mais il n'en sera pas toujours ainsi. Je le crois; Seigneur, parce que vous êtes un Dieu vrai et réel. Il n'est pas possible que rien ne se développe harmonieusement et jusqu'au bout en dehors du réel.

L'homme, obscur travailleur, commence à éclaircir les murs de sa prison.

Bientôt, il n'y pourra plus vivre car on n'oublie plus la lumière entrevue du soleil. Quand l'humanité, ayant enfin conquis le monde, aura trouvé le temps de vivre, n'étant plus tout absorbée, comme les animaux, par le souci du pain quotidien, quand, devenue collectivement de plus en plus consciente de sa grandeur, elle ne pourra plus se contenter de quelques babilles et de gros sous pour être heureuse et vivre, quand elle aura dépassé cela comme nous méprisons les verroteries des sauvages et les distinctions dont ils s'honorent les uns les autres avec des plumes, quand elle voudra autre chose, s'étant mieux connue, alors se creusera en elle, brûlant, torturant comme une faim, le besoin d'aimer. Besoin non pas contingent comme un caprice qui s'apaise avec le temps ou qu'on satisfait avec autre chose, mais besoin métaphysiquement fondé, aussi lié au cœur de l'homme que l'homme est lié au reste du réel, besoin qui est en lui un reflet de l'inaltérable réalité, de celle qui s'imposera définitivement à tout homme et dont l'universelle présence fait le ciel et l'enfer.

Plus l'homme deviendra homme,

plus il sera en proie au besoin et à un besoin toujours plus explicite, plus dominateur, plus entier, d'aimer. Alors qui lui donnera l'explication de ce besoin de toujours mais connu seulement ainsi ? Qui saura lui dire que, de tout temps, il fut connu par les meilleurs et qu'une longue tradition plusieurs fois millénaire avait vécu de l'exercice de cet amour et n'en avait pas été déçue ? Quelle voix contemporaine, car on ne cherche pas son salut dans les livres, s'élèvera pour lui dire que l'absolu personnel auquel ils aspirent est vivant ? Qui leur révélera le Dieu caché qui est l'amour ? Qui leur dira que vous, Jésus, comme elle sera loin alors votre histoire terrestre, vous n'avez pas été un mort comme les autres mais que vous êtes la vie ?

Nous, gens d'aujourd'hui, persécutés et méprisés de notre temps pour ce qu'ils appelaient nos chimères, brebis au milieu des loups, morts depuis si longtemps alors que votre message sera toujours vivant demain, nous aurons été les gardiens, les porteurs, les transmetteurs de la connaissance de cet amour que l'humanité appelle, ses témoins et l'instrument du salut.

Fort de cette espérance qui est la vôtre, je suis revenu dans ma vie d'aujourd'hui, méprisé, combattu, brebis au milieu des loups; dans la sérénité de mon optimisme vainqueur. Je n'ai plus trouvé de place à la haine, refuge des faibles et des découragés. Il fallait que le Christ souffrit toutes ces choses, disiez-vous à vos disciples sur la route d'Emmaüs. J'ai compris que, dans la lutte longue et finalement victorieuse, beaucoup doivent mourir, être écrasés. Le soldat tombe dans l'assaut d'où sortira la victoire et demain, un peuple entier priera sur son tombeau. Demain, ils connaîtront que l'avenir de la terre était bien lié à notre message, que nos efforts, notre persévérance leur ont conservé le trésor essentiel. Comme à d'autres prophètes, ils nous élèveront des tombeaux.

Jésus, pourquoi suis-je triste ?

Demain, je serai mort, je ne verrai pas la victoire. Pourquoi suis-je né aujourd'hui ? Ces mépris, ces incompréhensions, ces mesquineries; ces persécutions... Demain, vous vaincrez mais, aujourd'hui, ils empêchent le bien de se faire, les âmes de monter, ils brisent ma vie. Demain, je serai mort.

Alors je me suis souvenu que cette tristesse devant le mal inévitable, vous l'aviez vous-même portée et connue devant l'échec de votre vie, à Gethsémani. Si cela n'a pas supprimé ma souffrance, au moins elle est devenue moins amère, je me suis senti dans vos bras, sur votre cœur. Jésus, je vous aime dès maintenant, vous le triomphateur de l'avenir; mon aimé, ma vie. Quand je les vois qui me persécutent et me méprisent, je sais que vous vaincrez demain et que vous êtes avec moi aujourd'hui. Par quel rythme m'envoyez-vous dans ce monde, brebis au milieu des loups, pour y préparer votre règne et me rappelez-vous dans le sein de votre amour ? Mais ce n'est pas un rythme, un va-et-vient, où je vous perdrais pendant quelque temps. Comme devant un grand paysage, comme dans une oeuvre collaborée, nos âmes sont unies. Vivre aujourd'hui comme on vivra dans l'avenir, inaugurer sur cette terre, au milieu des souffrances, une humanité nouvelle, parce que nous avons su, mieux que les autres, être dociles à l'attraction de l'amour, à votre attraction !

236 - **Saint Vite** (Lc 10, 16-20)

15 juin

“Celui qui vous écoute m'écoute et celui qui vous méprise me méprise”

Paroles qui donnèrent confiance aux disciples novices, paroles qui, plus d'une fois sûrement, dans leur vie apostolique, au soir des jours d'échecs et de lassitude, les réconfortèrent. Ils avaient dans leur bouche les paroles de Dieu et, malgré tout en les écoutant, c'est la parole de Dieu que les âmes avaient entendu, elle avait pu être lumière pour quelques-uns.

Seigneur, je vous en grâce aussi pour tous ceux qui, depuis 20 siècles, parlent de vous aux hommes et vont sur les chemins de la vie en portant votre signe. Il nous est bon de connaître votre présence en nous, cette transparence qui vous cache derrière nous, ce compagnonnage qui ne nous laisse jamais seuls et comme coupés de la grande mission que vous avez inaugurée et qui, depuis, gagne le monde comme un ferment dans la pâte. Il

nous est bon de le savoir au jour où vous nous séparez de la douce et facile sécurité du milieu chrétien qui nous a formés pour nous lancer sur des routes encore non foulées afin d'y préparer votre passage. Il ne faut pas moins pour vaincre la timidité d'une aile qui ne s'est encore jamais essayée.

Les jours où on n'a rien à dire, où on ne sait même pas se parler à soi et où il faut encore parler aux autres, ceux où on voudrait pouvoir fuir dans la solitude et où il faut encore agir, avec la sensation déprimante du grincement dans l'initiative prise médiocrement, improvisée au moment où elle devenait nécessité, il nous est bon de nous rappeler votre parole.

Le rayonnement de votre personne en nous, s'il sait briller d'une façon plus éclatante à travers les belles paroles et les hautes pensées, les initiatives hardies et sûres, trouve dans la volonté qui se tend à la limite de son effort, encore toute revêtue des signes de sa fatigue et de son impuissance, un milieu encore favorable. Adhésion totale à l'oeuvre qui appelle sans retard, oubli de soi et jusqu'à l'oubli de ses possibilités propres, tellement il faut être et agir coûte que coûte, où on ne craint plus de paraître pauvre et en dessous de sa tâche, si encore on peut montrer un reflet de la vérité qui exalte les coeurs jeunes. Nulle attitude peut-être n'est plus exactement transparente, plus purement fidèle au rayon surnaturel qui la traverse. Le coeur de l'homme, si retors pour s'échapper toujours, s'y sent pris comme par une invention qui n'est pas de lui.

Jésus, dans la pauvreté de mes paroles, dans la gaucherie de mes gestes, dans la maladresse de mes réponses, celui qui m'écoute peut encore vous écouter. Mais ma bouche est aussi source d'erreurs car je suis un pécheur. Pour simplifier, vous ne l'avez pas dit à vos premiers disciples. Après 20 siècles de péchés accumulés par les chrétiens, combien d'âmes généreuses n'arrivent pas à croire qu'elles vous écoutent en nous écoutant car ils ont trop sujet de nous opposer à vos disciples.

“Les soixante-douze disciples revinrent avec joie en disant : Les démons mêmes nous sont soumis en votre nom”

Joie, fruit de la droiture et de la grâce; qui rend toutes choses faciles et qui donne à la vie la spontanéité continuelle d'une naissance nouvelle et la stabilité de ce qui n'a pas de durée, combien les hommes te désirent. Quand ton esprit souffle sur notre âme, il n'est pas de souffrances qui tiennent, l'âme bondit au-dessus d'elles comme la barque franchit la vague, tant elle se sent aérienne. Il n'est pas d'actions qui coûtent, il n'est pas d'échecs que ton ingéniosité souveraine ne tourne en ta faveur. Tout est soumis à tes accroissements. C'est comme si le paradis terrestre que nous cherchons si loin, derrière nous ou devant, était là.

Tu es la joie de l'être, joie d'être, joie essentielle et non pas d'être soi, séparé, mais d'être harmonieusement au monde, d'en épouser le rythme souverain, de s'insérer avec efficacité dans son devenir pour l'infléchir et le faire du dedans, étant plongé et comme mêlé dans la source d'où il jaillit perpétuellement, toujours neuf

Le génie de l'homme peut maîtriser la nature mais, devant le génie, elle restera toujours le rebelle dompté, l'esclave qu'il faut sans cesse surveiller car il est toujours prêt à se révolter. Elle ne se donnera librement qu'à celui qui saura lui dire d'où elle vient et l'êtreindre par le point où elle devient. L'homme peut dominer la nature par la force de son savoir, le saint l'assouplit par la charité, pleine de liberté, qui rayonne de lui. Quand l'homme sera-t-il assez savant pour pouvoir être aussi un saint, assez saint pour que la science ne le distraie pas de Dieu. Alors il lui sera donné une puissance nouvelle et radieuse et tout sera rendu nouveau.

Les disciples te connaissent, joie de l'être, dans leur activité faiseuse de miracles. Ils se sont découverts un pouvoir sur le monde qu'ils ne savaient pas. Comme je comprends leur joie, Jésus, eux qui n'avaient connu avant que la joie du devoir accompli, joie réglée comme un compte. Celui qui ne connaît pas encore la joie prodigue de l'être ne peut penser le paradis que comme une retraite éternelle. Mais l'autre aime à voir dans le développement gratuit et prodigieusement dépensier des forces de la nature, dans les recherches et les spontanéités inutiles des forces de l'amour humain, une pauvre image de la prodigalité éternelle de Dieu dont c'est la vie essentielle d'être la source gratuite, libre et magnifique, joyeuse, de l'être.

Seigneur, donnez-moi d'être à votre image, source jaillissante dans la joie et de l'être tellement qu'elle me transforme en elle. Alors, me semble-t-il, je serai plus de vous car vous êtes aussi la joie de l'amour et votre joie créatrice m'en donnera la puissance.

“Je contemplais satan tombant du ciel comme la foudre”

Seigneur, j'adore cet instant de votre vie, ce sommet d'où l'avenir humain se montrait à vous sous la clarté éternellement heureuse et triomphante qu'il connaîtra un jour. J'adore votre optimisme vainqueur et la joie dans laquelle vous l'avez trouvé car elle n'est autre que celle du Père créant le monde. Demain, vous connaîtrez les abîmes qu'il faut descendre pour atteindre les cimes de l'oeuvre réalisée. Demain, vos disciples chemineront des plaines et des déserts, monotones et lassants. Mais la joie des commencements, joie vue des hauteurs que vous avez connue avec eux, ne les abandonnera pas, même si elle se dissimule à leurs yeux. Elle est la nappe souterraine qui féconde l'oasis, cachée sous le sable, elle jaillira là où la soif l'attend. Joies de l'esprit consolateur, rares comme une chose précieuse, fidèles dans leur parcimonie comme une autre manne, venez visiter ceux qui ont cru en vous.

Mais il en est qui ne vous connaîtront jamais, ceux qui regardent derrière pour regretter le présent et qui ont peur d'un avenir qui ne soit pas comme le passé. Quand vous êtes venu ici-bas, Jésus, ils vous opposèrent à Abraham.

Depuis, habiles à découvrir la paille de la vie qui monte, ils se réjouissent de la poutre qui aveugla les générations passées. Ce n'est pas satan qu'ils voient tomber du ciel comme la foudre, ils croient plus au règne de l'antéchrist qu'au vôtre. Optimisme de Jésus que la croix fit jaillir en une résurrection. Optimisme chrétien qui vaincra le monde car il est tenace comme le temps. Venez visiter ceux de vos fidèles que la fatigue absorbe douloureusement dans la complexité muette de la réalité présente, sans leur laisser apercevoir les puissances d'unité qui en feront un jour l'oeuvre désirée de Dieu.

"Ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis mais réjouissez-vous de ce que vos noms sont écrits dans les cieux"

Il faut être bien purs pour que votre joie ne s'irise pas d'une jouissance qui n'a pas vous pour fin. Il faut être bien souplement optimiste pour que votre joie ne se heurte pas à la sérénité dont on habille ordinairement la vertu. Les uns, sitôt que vous les visitez, oublient votre personne pour ses miracles. Les autres vous reprochent de ne pas jeûner comme leurs pères.

Spontanéité qui n'est pas vagabondage mais liberté. Pureté qui ne naît pas du regard soupçonneux du pessimiste mais de soi. Qui nous donnera ces vertus que l'enfant semble réunir au berceau pour les perdre vite après ? Aussi n'est-ce que par échappée que cette joie nous visite. Nous nous fatiguons des élancements qu'elle produit en nous, comme un volant mal centré qui vibre. Parfois, il nous arrive d'en craindre les manifestations comme si l'état naturel de l'homme était la terne monotonie et que toute joie dût se payer d'une souffrance prochaine. Seigneur, apprenez-nous à nous réjouir de voir notre nom associé au vôtre et notre éternité présente à la vôtre. Il nous manque pour cela de bien vous aimer car votre joie, comme messagère, devance votre venue. C'est vous qu'il nous faut désirer et aimer et non pas elle pour que vous, demeurant avec nous, elle aussi reste près de nous. Apprenez-nous à vous aimer et votre joie, par surcroît, fera sa demeure en nous.

238 - Dixième dimanche après Pentecôte (Lc 18, 9-14)

Le pharisien et le publicain

"Deux hommes montèrent au temple pour prier"

Ils montent tous deux pour prier, le Pharisien comme le publicain, mais un seul descendra justifié. Pourquoi monte-t-il, le Pharisien ? Orgueil, ostentation ? Non pas cela seulement; en tout cas, il ne le sait pas et ne peut pas le savoir. Il se révolterait de bonne foi, il ne pourrait pas comprendre si on venait lui dire : la prière que tu médites ne sera pas agréable à Dieu. Ne va-t-il pas rendre grâces ? N'a-t-il pas dû, pour aller prier, s'arracher de façon méritoire à la tranquillité de son chez soi ?

Mon Dieu, sommes-nous vraiment si malheureux que nous puissions nous illusionner, nous égarer, jusque dans notre prière ? Si on avait bien expliqué les choses au Pharisien et suffisamment tôt dans sa jeunesse, en serait-il maintenant où il est, bloqué dans sa vie intérieure, figé dans une attitude stérile et ridicule, péchant ou en tout cas amassant entre Dieu et lui des obstacles au moment même qu'il croit et veut l'honorer ?

Jésus, quand je vois la stérilité de ma vie, l'inefficacité de mes prières, je ne peux pas m'empêcher de penser que bien des choses me paralysent et me manquent, que je prie mal, moi aussi, Pharisien peut-être sans le savoir. Bons désirs devenus vains, sacrifices, efforts inutiles, prières tombées dans le vide comme celles du misérable Pharisien. Innombrables prières du Pharisien qui monte au temple tous les jours, jeûne et paie la dîme mais que Dieu ne regarde pas parce qu'il prie mal.

Il est trop simpliste de voir un fourbe, un hypocrite, et uniquement cela, dans cet homme. Il est sans doute un des plus honnêtes de son temps, gardien fidèle des traditions divines. Son péché est intérieur en lui, à peine conscient sans doute, et peut-être à peine personnel. Il prie comme il a vu prier autour de lui, dans son milieu. Moi aussi, je prie mal. La stérilité de ma vie en témoigne. Je suis né dans un monde pécheur et menteur dont je respire les mensonges et les illusions collectives sans le savoir. Je suis menteur moi-même.

Que cela soit, je le sais bien. Jusqu'à quel point, je l'ignore. **Quel est le mensonge, l'illusion qui me paralyse ?** Où poussent-ils leurs rameaux ? Dans ma prière où je m'efforce sans réserve mais où je suis secrètement, inconsciemment réticent ? Dans la conception maladroite que je me fais, même sans faute, de vos vœux sur moi ? Dans l'élan de ma générosité où je me recherche en croyant vous chercher ? Dans mon désir de dépouillement où je suis attiré sans le savoir par un désir de sécurité ? Dans mon amour même ? L'ennemi a pris votre visage. A suivre des fantômes, ma vie se passe et, quand ils s'évanouissent enfin, ils me laissent si fatigué, si vieilli; bientôt je mourrai.

Tout m'est piège et scandale.

Comment me guider quand il y a toujours au moins deux attitudes contraires à tenir, quand il s'agit d'être doux sans être lâche, fort sans être brutal, détaché sans être indifférent, passionné sans amour-propre, oublieux de soi mais sans méconnaître que Dieu nous aime et a besoin de nous, aimant Dieu comme une personne et toutefois sans en faire inconsciemment un homme comme l'un de nous ? Je me suis bien occupé comme les autres à faire là-dessus des distinctions, à repérer un passage entre les écueils et ce n'était pas absolument vain. Quand je ne me trompais pas, c'était toujours une première approximation et qui m'aidait à mieux vivre. Mais dans l'expérience

du concret, rien n'a la simplicité des idées, les meilleures choses et les plus vraies éveillent des résonances impures. Qui me délivrera de ce corps de mort ? Et dans tout cela qui me stérilise, je ne peux plus distinguer, est-ce vraiment distinct ?, ce qui vient de mes fautes actuelles, ce qui vient de mes fautes passées ou des fautes de ceux qui m'ont précédé. Qui m'ôtera de ce monde et de l'universel péché ?

J'ai cherché ma délivrance

dans le silence intérieur mais je ne l'y ai pas trouvée. Pour ne plus mentir et me tromper, j'avais pensé me taire, refuser dans ma prière toute pensée distincte, attendre votre voix. Pour ne plus désirer rien d'impur, même à mon insu, j'ai essayé d'arrêter mon cœur mais je n'ai pas pu. Le dernier silence où je suis arrivé est demeuré stérile, vide de vous. Je n'y ai pas étouffé l'insaisissable ennemi car, pour qu'il cesse d'être, il ne suffit pas de refuser d'y penser. Il était trop dans toute ma vie, il respirait dans mon moindre souffle, il vivait dans tous les battements de mon cœur et j'ai connu que je ne pourrais le tuer qu'avec moi.

J'ai espéré aussi dans les secours humains.

Qui saura découvrir en moi ce qui me manque ou qui va mal et saura ensuite me le faire comprendre ? Qui saura faire cela assez à temps pour que je ne me durcisse pas avant, devenu incapable de changer d'attitude ? Qui saura m'empêcher de gâcher ma vie ? Qui m'apprendra à prier ? Les secours humains ne sont pas dérisoires et ils m'ont vraiment aidé. Ce n'est pas en vain que, depuis 19 siècles, une humanité chrétienne accumule ses expériences. Mais cette expérience est encore jeune, elle est en cours d'élaboration, de constitution. Telle qu'elle est, il faut du temps pour la connaître, encore plus pour la comprendre et ma vie passe si vite. Dans cette expérience aussi, comme dans la mienne, même chez les meilleurs, la paille, l'ivraie parfois, fut souvent mêlée au bon grain.

Alors, j'ai pensé que notre vie était vraiment une vie tragique,

cette vie sitôt finie, si courte, et où on n'arrive jamais à se purifier entièrement de l'illusion ridicule. C'était en moi une pensée très amère et j'ai pensé que vous, qui consolez de tant de choses, vous ne consolez pas de celle-là. N'est-ce pas la tristesse de ce mal que vous avez senti vous-même à Gethsémani, le mal qui vient du péché de l'homme comme une conséquence de l'usage mauvais de sa liberté, ce mal que vous avez à tolérer, à respecter jusque dans ses débordements puisque, nous ayant faits libres, vous en aviez accepté d'avance la possibilité, le mal qui fait que, par la faute des hommes, tant de vérités utiles à vivre et à prier sont encore à trouver, à dégager, inconnues ou peu connues. Le monde, avec ses mensonges et ses préjugés, est pesant et votre justice inexorable dans sa soumission au fait, votre justice devant laquelle aucune de mes fautes n'est en oubli et toutes épaississent, au-delà de ce que j'avais pu penser, le bandeau sur mes yeux. Jésus, je n'ai pas voulu me laisser paralyser par ces pensées. Aussi souvent qu'il faudra recommencer ces tragiques expériences, tragiques parce qu'elles consomment peu à peu ma vie, par lesquelles j'arrive à m'arracher un peu au mal et à l'illusion, je recommencerai. N'était-ce pas ce que j'avais de mieux à faire ? Par là, après moi, un peu plus de vérité spirituelle serait dans le monde, mais quelle vie pour moi !

Je me suis souvenu aussi, et j'ai cru un moment retrouver là l'espérance, **des promesses merveilleuses de votre évangile,** la possibilité, pour une foi vive, pour un amour direct, de transcender tous les obstacles, le péché du monde, les miens, mes faiblesses et mes déficiences, la possibilité de m'approprier personnellement le don gratuit du salut que vous avez fait à l'humanité. Par là, pensai-je, par l'élan pur de mon amour, j'échappe à tout, à toutes les contingences, je m'ouvre à l'efficacité divine comme le malade vient s'exposer au soleil. Connaissons notre faiblesse, me disais-je, croyons-y, même quand nous ne la connaissons pas d'expérience ou avec précision, renouvelons dans cette foi une humilité, un sens du péché, qui nourrira notre prière et selon la vérité, cette fois. Sachons notre mal que le Pharisien ne savait pas car, si le corps, nos habitudes, demeurent esclaves du péché, paralysés par lui, au moins, à la cime de l'âme, l'amour est libre, pur, notre foi atteint Dieu. Tendons-nous dans cette foi, dans l'effort de l'amour et c'est de cette tension que jaillira la divine étincelle qui nous purifiera tout entiers.

Je ne me savais pas encore si misérable que je suis.

Une bonne volonté héroïque, pensais-je, un amour intense, une humilité absolue, m'élèveraient au-dessus de moi-même, vous donneraient occasion et possibilité de me guérir... Mais voilà, je ne suis pas un héros, j'aime peu. Ce qui est plus terrible encore, c'est que j'ai reconnu que, même si j'étais un héros, ce ne serait rien encore car, jusque dans l'humilité, jusque dans cet élan d'une foi qui serait ma foi et que je voudrais pur de tout autre chose que de lui, jusque dans l'effort de mon amour, l'ennemi se glisse encore, je ne peux lui échapper. Rien de moi ne peut atteindre à vous.

Alors, cette fois, j'ai élevé vers vous une prière nouvelle.

Seigneur, ce don gratuit que vous m'offrez, si vous ne faisiez que me l'offrir, il me serait impossible de me l'approprier de moi-même. Peut-être, je ne sais, un seul acte d'amour vraiment pur me permettrait d'entrer en contact avec vous et alors sans doute votre venue souveraine me purifierait tout entier. Mais en moi, né d'un monde pécheur, rien n'est parfaitement pur, rien n'est certainement digne de vous et je ne peux accéder de moi-même à la pureté qui me purifierait. Souvent mes efforts maladroits ont resserré autour de moi mes liens comme d'un animal pris au piège et, quand j'essayais de me taire, tout mon être s'évanouissait.

C'est dans votre grâce, maintenant, que j'espère. Jadis, sans le savoir, j'avais pensé que, de moi-même, j'avais à me saisir de votre don surnaturel gratuitement présenté. Ainsi le malade qui, de son propre mouvement, ouvre

toute grande sa fenêtre au soleil. Mais je vois maintenant que cette initiative ne peut être efficace que si déjà vous êtes en elle. *Il faut qu'il y ait en moi quelque chose qui soit en moi sans être de moi ni de ce monde dont je suis, qui soit en moi aussi sans être à moi.*

Certes, rien n'est en moi que je n'aie reçu de vous

mais il est des dons qui cessent bientôt d'être tels. Devenus la propriété de celui qui les reçut un jour, il s'en sert maintenant à sa guise, ils ont été détachés de leur auteur car ils existent, d'une certaine manière, hors de lui et de l'intention dans laquelle il les donna. Ils sont devenus tellement miens que j'en use comme d'un donné, sans me soucier de leur auteur. Je peux même les retourner contre lui, les corrompre. Dans mes mains, ils sont devenus des choses et, comme la pluie tombée sur la terre se souille au contact de la poussière et bientôt stagne noirâtre et boueuse, elle qui fut pourtant toute pure dans son origine, ainsi ai-je souvent corrompu vos dons

Telle n'est pas votre grâce qui me sauvera.

Née limpide, la source d'eau vive coule limpide et purifie. Elle est en moi source jaillissante d'eau vivante et toujours pure, l'eau vive qui appelle vers le Père. Elle est l'eau vive et donc incorruptible. Elle n'est pas un trésor mis à ma disposition et que j'exploite plus ou moins heureusement et seul. Elle est en moi initiative vivante, un compagnon que je peux réduire à l'impuissance mais qui m'obtient seul tous vos autres dons et de qui l'activité tire justement son efficace de ce qu'elle n'a pas sa racine en la mienne. Elle est le don par essence car elle n'existe que comme don, inséparable de celui qui donne, toujours donnée, jamais aliénée par qui la donne, jamais possédée par qui la reçoit, quoique ce don le béatifie. Ainsi, une personne quand elle se donne. Ce don, c'est vous, votre vie en moi. Seigneur, tout misérable que je suis, tout impur, vous vivez en moi. C'est votre prière en moi, c'est votre initiative vivante et personnelle qui sera mon assurance. Vous êtes en moi ma prière.

Jadis pensant, un peu sans le savoir et d'une façon bien sommaire, **que ma sanctification était toute mon ouvrage**, comme je me sentis seul en face des choses. Devant les perspectives merveilleuses qui m'étaient découvertes, dans la méditation des possibilités immenses de sanctification et d'action que vous me présentiez, j'étais comme un enfant qui sait des pays merveilleux mais ignore comment s'y rendre. Jésus a fait sa partie généreusement, me disais-je, vois ce qu'il t'a préparé, vois les bienfaits que sa rédemption t'a acquis, écoute les conseils qu'il t'a donnés. Maintenant, de ton côté, fais ta partie, toi aussi, généreusement. De toi seul dépend maintenant d'accéder au royaume qu'il t'a préparé.

De toi seul...

Comme cette parole est triste et angoissante ! J'avais beau penser à l'amour toujours actuel par lequel vous nous voulez ces bienfaits. Pourquoi me sentais-je si seul ? Je ne savais plus prier comme avant. Non, je ne suis pas seul en face des choses avec ma pauvre et hésitante industrie. Je ne suis pas seul non plus en face de vous avec mon amour balbutiant et qui se trompe d'adresse. Jusqu'au plus intime de mon âme, vous me pénétrez, vous êtes. De votre vie toujours vivante, vous formez vous-même mon amour. Étrange proximité, collaboration, si propre à l'épanouissement de l'amour puisqu'elle est proche incomparablement, allant, mais sans y parvenir, jusqu'au point où, cessant d'être moi-même en vous une personne, je cesserai de pouvoir vous aimer.

238 - **Avec le centurion** (Lc 7,8)

"Dites un mot et mon serviteur sera guéri - Je crois mais aidez mon incrédulité"

Le centurion a bien le sentiment que Jésus va prendre une initiative spéciale en sa faveur. Il lui est facile d'avoir cette assurance. En face de Jésus, il sait bien que tout dépendra du vouloir du maître. Pour nous, ce n'est plus si facile d'avoir cette foi et pourtant nous avons besoin de voir en chacune des grâces qui nous sont accordées l'effet d'une initiative d'amour pour pouvoir vraiment vous aider à l'occasion de tout et vous prier. Le centurion était en face de vous. Il allait voir, se formant sur vos lèvres, la parole qui rendrait la santé à son serviteur. Nous, nous sommes d'un monde où, au moins en apparence, règne seul, en face de notre liberté, un déterminisme presque total. Jadis quand l'humanité était toute jeune, elle voyait dans le monde beaucoup de circonstances providentielles et, sous tel événement heureux qu'ils ne savaient comment s'expliquer, les hommes aimaient à penser que c'était votre main bienveillante qui se cachait, une intervention spéciale de vous. Quand j'étais enfant, je pensais aussi comme cela et j'en nourrissais ma piété. Plus nous allons, plus il semble qu'on vous chasse du monde. Pour votre action, y restera-t-il encore quelque place ?

Je me suis vu dans ma petite barque flottant sur un grand fleuve.

C'était le fleuve du temps, le fleuve aussi des phénomènes qui s'y déroulent implacablement, ils m'emportaient avec eux. Des courants inconnus soulèvent un moment ma barque puis l'abandonnent. Des remous mystérieux accélèrent ou retardent sa marche et je ne sais souvent tout cela qu'après mais certainement point de providence. Dans le cours réglé du fleuve des choses, tout produit son effet inexorable, à son heure. Rien ne se perd et rien ne s'oublie, rien ne saurait être pardonné. Autour de moi, des vagues se lèvent, se dressent, disparaissent. Souvent elle passent sur le pont de ma petite barque et, quand elles se sont retirées, j'y trouve des objets étranges et le plus disparate qui se puissent. A mes pieds, dans ma petite barque, elles jettent indistinctement, indifféremment, les objets les plus divers, les sollicitations au bien ou au mal, les exemples des saints et les scandales. J'essaie bien

de faire le tri, de garder le bon et rejeter le mauvais. Je me porte ici ou là à force de rames pour pêcher de plus heureuses épaves. Mais sans cesse le fleuve m'entraîne, sans cesse il apporte sur ma barque et semble vouloir m'imposer ces multiples débris flottants. Dans tout cela, où êtes-vous, Seigneur ?

Ce que vous avez fait et dit sur la terre, tout cela aussi est tombé dans les flots. Jamais sans doute, il n'avait reçu pareils trésors. Maintenant, il les ballote et les roule comme toutes les autres histoires, comme toutes les autres doctrines mêlées à d'autres doctrines. Sur le pont de leur bateau, les marinières trouvent parfois, feuillets perdus au milieu de tant d'autres, quelques paroles d'évangile. Vous vous êtes soumis aux phénomènes, Seigneur. Les paroles saintes, les bonnes actions que vous avez inspirées jadis à vos saints sont là aussi et suivent les ressacs du flot. Elles me reviennent en mémoire ou je les oublie. Elles me touchent ou me laissent froid. Je suis seul à me débattre dans un déroulement anonyme, impersonnel, inconscient, où l'amour n'a pas de place ni aucune initiative, semble-t-il, que la mienne. A qui pourrais-je rendre grâce ? Qui prierais-je ? Comment aimer ?

J'ai cru pouvoir échapper à cette vision de solitude

et de déterminisme chaotique en pensant qu'une partie de moi communiquait avec un autre monde et que j'étais aussi du monde de la grâce. Ma petite barque et moi-même, nous étions emportés dans le fleuve mais le fleuve n'était pas tout ce qui est. Au-dessus de ses eaux mêlées, vous étiez, Seigneur, astre pur, me regardant d'un regard d'amour, donnant vos grâce à ma prière, me conférant, si je vous en priais, la force de tourner en bien spirituel toutes les circonstances qui déferlaient autour de moi. J'ai attaché moins d'importance à ce qu'étaient ces circonstances ? J'ai pensé davantage à ce rapport direct avec vous. J'entendais une voix qui me disait : évade-toi de ce monde, prends vie en celui qui est lumière, pureté transformante. Cette voix, je l'ai écoutée et je me suis tourné vers la prière. Mais bientôt je me suis retrouvé devant la même angoisse, celle d'être encore dans un univers déterminé où tout ne dépendait que de moi, où le seul maître, le seul artisan de mon destin, c'était moi. Mon Dieu, si ce furent des errements, pardonnez-moi et donnez-moi la lumière. Comme il est doux pour l'homme de ne pas se sentir seul en face des choses, seul maître de son destin, de savoir près de lui une autre volonté et, quand cette volonté est connue comme toute aimante et toute puissante, quel bonheur ! Vous savoir à côté de moi comme un ami attentif et clairvoyant, comme celui qui aide aux heures difficiles, qui garde des écueils inconnus, qui proportionne ses secours aux difficultés rencontrées. Le monde peut bien être implacable, déterminé, voulant indifféremment le bien et le mal, qu'est-ce pour moi si mon Dieu aimé est avec moi ?

Pourquoi faut-il, Jésus, que tout cela m'apparaisse comme un beau rêve mais un rêve ? Vous ai-je perdu ? En réfléchissant à ma prière, je me suis senti encore une fois et cette fois plus affreusement tout seul. Je ne vous ai plus près de moi. Jadis, je pensais que vous donniez vos grâce aux uns et les refusiez aux autres, un peu comme un roi très puissant donne à qui il lui plaît ses faveurs, allant parfois chercher le plus indigne pour faire en lui resplendir la gratuité de ses dons. Cela m'inquiétait bien un peu à certaines heures mais je pensais qu'il ne faut pas vous juger à l'échelle de notre sagesse, que vous ne devez rien à personne et surtout cela vous rendait si semblable à moi, si proche de moi. Vous m'avez aimé préférablement à tant d'autres. J'ai reçu des grâce que d'autres n'ont pas reçues, parce que vous m'avez choisi. Quelle était la ferveur de ma reconnaissance !

Jadis je pensais aussi qu'il nous appartient de changer votre coeur.

Vous accordiez à une prière plus fervente ce que vous aviez jusqu'alors refusé, comme quelqu'un qui se laisse fléchir. Cela me paraissait bien étrange à certaines heures, que l'homme pût changer quelque chose aux vouloirs de Dieu mais je croyais le lire dans maints passages des saints livres et surtout cela rendait ma prière si intéressante, si vibrante. Où sont-elles ces prières d'autrefois ?

Depuis, j'ai connu que, dans nos rapports avec vous, il n'y a que nous qui puissions changer. Vous ne changez pas. On m'a dit que, par la prière, ce n'était pas pour changer les dispositions de Dieu mais je me disposais à recevoir les grâce qu'il désirait depuis toujours me donner. On m'a dit que, si un jour je recevais telle grâce depuis longtemps demandée, ce n'était pas parce que Dieu, voyant ma longue persévérance, avait décidé de me donner ce que jusqu'alors il m'avait refusé mais bien parce que cette longue persévérance m'avait purifié et rendu capable de recevoir ce que Dieu est toujours prêt à nous donner. Dieu, souverainement libéral et diffusif de sa nature, rayonne sur les hommes comme un soleil fixe, sans éclipses, inaltérable; immuable. Seule l'étroitesse de notre coeur et l'épaisseur de l'écran charnel nous empêchent d'en bénéficier. Devant cette libéralité rayonnante, toujours entière en vous, toujours prête envers tous les hommes, à tous les instants, antérieure à leurs prières, inflexible, immuable, constante, ma raison s'est trouvée satisfaite mais j'ai perdu le sens de la gratuité et de la spontanéité de vos dons. Il m'a semblé que vous étiez moins proche de moi, moins personnel et que j'avais plus de peine à vous aimer. Heureux centurion qui s'adressait à vous avec le sentiment qu'il allait obtenir quelque chose de nouveau, mouvoir dans votre coeur quelque fibre pour lui, attirer sur lui un regard personnel et spécial. Aurai-je perdu cette joie ?

Cet abîme, un jour découvert, de la fixité de votre volonté, comme la révélation m'en fut dure ! Sur les flots troublés de ce monde, je m'étais cru au moins bercé d'en haut et caressé d'une lumière aimante et douce, maternelle. Je venais de la voir se fixer en un astre étincelant, implacable. Ainsi vraiment, de toutes façons et partout, le seul artisan de ma vie, c'était bien moi. Pourquoi prier ? De même que dans ma petite barque sur le fleuve mêlé des choses, j'ai à naviguer de mon mieux. Ainsi ai-je à m'orienter de mon mieux dans le rayonnement inaltérable de votre grâce. Des grâce comme des choses, c'est à moi seul de tirer parti. Où voir

dans tout cela votre action personnelle, votre initiative, votre amour ? Pourquoi prier et comment aimer ? On ne demande pas au soleil de briller, on ouvre soi-même ses volets et personne n'irait lui rendre grâce. Sous ma barque, le flot changeant des phénomènes, au-dessus le rayonnement du soleil, pur et inaltérable mais tout aussi atrocement impersonnel. Où êtes-vous, mon Dieu ? Qu'êtes-vous pour moi ?

Mon Dieu, je ne suis remonté à la lumière que par étapes.

Y suis-je parvenu maintenant dans la lumière plénière, totale ? Je ne sais mais je crois bien que non. Ce n'est pas en quelques années qu'on découvre votre amour et j'espère avoir à mieux connaître encore pour mieux aimer. D'abord j'ai pensé qu'il ne me fallait pas regretter ma piété enfantine si elle était auréolée ou nourrie de quelque superstition, même consolante, mais que j'aurais à estimer et faire mien ce qui est vrai, jusqu'au bout. Encore tout saisi de cette découverte neuve d'un universel déterminisme, j'ai essayé de vous découvrir sous ses voiles et je me suis dit qu'il ne m'empêchait pas de croire à votre amour car j'avais connu que ce que je cherchais surtout comme un besoin essentiel à ma personne, ce n'était pas tant ni premièrement, malgré ma faiblesse, une aide contre les choses mais une personne à aimer. L'aimant comme Dieu, je voulais pouvoir l'aimer à propos de toutes choses.

Voici alors quelle fut ma prière.

Jadis, quand il m'arrivait quelque heureuse fortune, que je recevais quelque lumière intérieure, je vous voyais changeant pour moi le cours du monde ou tournant vers moi un regard plus aimant que la veille. A propos de chaque circonstance heureuse qui m'arrive, je remonterai vers vous car s'il est vrai que cette heureuse circonstance est venue dans ma vie par le seul jeu d'événements plus ou moins explicables mais certainement déterminés, il n'est pas moins vrai qu'il n'y a dans le monde d'heureuses circonstances que parce que vous êtes là. Dans ce flot de confusion où les courants favorables sont combattus par tant de courants inverses, il n'y a de courants favorables que grâce à vous. S'il est vrai que ce sont mes efforts qui m'ont rendu capable de recevoir une grâce nouvelle, cette grâce cependant ne serait pas sans les grands bienfaits posés par vous dès l'origine, la création, la rédemption. Jadis, je m'arrêtais à chaque présent de votre amour comme au fruit d'une initiative spéciale. Désormais je considérerai chacun d'eux comme la conséquence manifestée, émergeant au cours du temps et des événements, de cet amour par lequel vous m'avez créé et racheté, par lequel vous avez fait qu'il y eût par le monde des principes de bien. Amour dont les manifestations extérieures sont soumises aux lois déterminées de l'espace et du temps parce qu'il se manifeste dans un monde de choses et s'insère dans leur cours réglé. Amour dont les manifestations intérieures sont conditionnées par l'exercice de ma liberté qu'il respecte. Amour dont je saurai désormais reconnaître les atteintes dans tous les phénomènes favorables qui, d'en bas ou d'en haut, déferleront sur moi, heureuses circonstances ou grâces. De même qu'en remontant chaque rayon du soleil, on arrive toujours au soleil, de même que chaque parole, chaque acte de votre vie terrestre ramène l'âme priante au même mystère intérieur de votre vie toute tournée vers le Père et les hommes, ainsi chaque grâce, chaque bonheur particulier, me replongera dans la pensée de vos grandes initiatives d'amour sans quoi rien n'eût été.

Alors il m'a semblé comprendre comme jamais ces grands mystères de la création, de l'incarnation. Il me semblait y intégrer toute ma vie. Ces dogmes, jadis si abstraits, prenaient vie pour moi car j'en voyais dans ma vie effleurer les effets. Je les voyais posés à l'origine du monde comme des sources puissantes dont les eaux m'abreuvaient encore.

Tout cela était bien vrai, Seigneur.

Déjà, à cette époque, loin de toute pieusarderie et toute superstition devenue inutile et dépassée, j'arrivais à vous êtreindre, à vous aimer, presque à vous voir sous le voile déterminé et impassible des phénomènes car je savais bien que votre amour ne passe pas et que les dispositions dans lesquelles vous nous avez créés et rachetés demeurent actuelles. Pour dire mieux, ce n'est pas à l'origine de monde que vous avez posé les sources qui me vivifient, c'est hors du temps, dans un présent éternel, tout près de moi. Dans un présent éternel car il ne s'agit pas de choses passées, il ne s'agit pas du fruit de bienfaits anciens comme un fils pourrait être reconnaissant à ces ancêtres de la fortune qu'ils lui ont laissée, il ne s'agit pas de se souvenir. Ici, tout est proche et personnel. La source ne sait pas le fleuve qu'elle nourrit, l'étoile ignore où son rayon ira se perdre et je ne puis lui rendre grâce de m'éclairer, un cadeau devient bientôt un objet comme les autres et le souvenir se dissipe qui l'a fait don. Mais Dieu qui a racheté le monde pense, en cet acte, à chacun de nous. En chaque grâce de lumière, en chaque heureuse circonstance, c'est vraiment un amour actuel qui m'atteint. Toutes choses bonnes me parviennent chargées d'un amour caché; atteint par la foi et comme des dons. Un amour est sur moi, je puis aimer.

J'entendis un appel :

Installe-toi, mon fils, dans la pensée de cette disposition actuelle par laquelle je me donne au monde. Que tout te ramène là. N'est-ce pas cela vivre en moi, être en moi, fixé au point d'où jaillit, à l'état naissant, l'amour ? Vous me disiez encore autre chose. Mon fils, ce n'est pas tout. Je ne suis pas seulement celui qui, vous ayant donné la création, continue à le vouloir dans ce qu'elle a de bien et à vous faire par elle. Tout ce que j'ai créé, tout ce qui fut l'effet d'actes libres tombe continuellement dans le flot mais sans cesse aussi je peux faire du neuf grâce à toi. Ce vouloir éternel qui rayonne sur ta vie comme un soleil est une énergie vive qui permet à qui s'y soumet de faire de grandes choses et neuves. Sans doute, l'avenir peut n'être que la suite et la conséquence du

passé, le simple développement scientifiquement prévisible des énergies contenues dans le passé. Il est cela bien souvent. Il pourrait n'être encore que ce développement un peu modifié par vos actes de liberté bons ou mauvais; bientôt eux-mêmes rentrés dans le jeu mais il peut être aussi bien autre choses. Médite, écoute-moi, regarde-moi. Là où tu plonges dans les desseins de mon amour libre, amour libre parce que ce sont mes desseins d'avenir avant que le monde ne soit encore ou à partir de ce que le monde est, je désire et projette qu'il devienne autre chose que ce qu'il deviendrait par lui-même si je n'y agissais que pour le maintenir inerte et figé, statique, dans son être.

C'est à ce vouloir d'amour qu'il faut te joindre.

Tu as déjà su me reconnaître et m'aimer sous le voile déterminé des phénomènes. Comprends maintenant que je veux te voir travailler avec moi à les informer car c'est possible. Le centurion savait bien que ce déterminisme qui entraînait son serviteur à la mort, je pourrais le briser. Mon bras ne s'est pas raccourci. N'as-tu donc jamais lu l'évangile ? Si vous aviez la foi comme un grain de sénevé... Pourquoi ta foi dans la possibilité du miracle demeure-t-elle toute théorique ? Est-ce donc pour rien que mon église vous fait méditer si souvent sur des récits de miracles ? N'ai-je pas dit à mes apôtres qu'ils feraient de plus grandes choses que moi ?

Mais si peu y croient pour de vrai !

Mon fils, il en est beaucoup qui restent assis au bord du fleuve ou dans leurs bateaux à l'ancre sous les feuillage des saules. Au bord du fleuve de Babylone, qui est le monde, ils restent assis et souvent ils pleurent. Les vagues dans le fleuve de confusion leur renvoient parfois sur la face de pâles reflets de ma lumière. C'est de cela qu'ils vivent et, s'ils m'en rendent, ce n'est pas mal. D'autres vont en avant. Ce sont eux qui creusent le lit du fleuve avant qu'il n'y vienne couler et ils reçoivent ma lumière en plein visage. Ils travaillent à ma lumière et ma lumière les soutient, les fortifie, les nourrit, les guide. Le fleuve qu'ils ont creusé les inonde à son tour de lumière et les soulève. Sois de ceux-là, ce sont eux qui me soumettent le monde et règnent sur les choses. Ma puissance les fortifie et les rend surhumains. La rigidité du déterminisme ploie devant eux comme de la cire. Ils calment les tempêtes, chassent les démons, ressuscitent les morts, multiplient le blé ou l'huile, arrêtent le cours des guerres, apaisent les haines inexpiables. Ils font tout ce que j'aurais fait. Ma puissance n'est pas en eux comme une force matérielle qu'ils puissent exploiter à leur gré ou à leurs fins. On peut abuser de certains de mes dons, s'en servir contre moi mais pas de celui-là car il tient de trop près à ce que je suis. Ma puissance agit seulement en ceux qui se soumettent aux orientations de mon amour. Travaille avec moi, tu trouveras, avec le sentiment de ton autonomie qui exalte, le sens de la dépendance qui porte à aimer.

Comprends alors ce qu'est mon église,

ce que j'ai voulu faire d'elle, la patrie du miracle, la mère d'une nouvelle race d'hommes tout investis de la puissance divine. Je l'ai faite dépositaire de la connaissance de mes desseins sur le monde. A chaque instant, mon esprit, que je lui ai laissé, vous les rappelle et les précise. Vous servez la finalité de tout ce qui est, le sens de mes désirs, l'orientation de mon jaillissement créateur, le mot de l'énigme qui est amour. Tout cela, je vous l'ai fait connaître pour que vous y adhérez et collaboriez avec moi.

Comprends-tu maintenant la raison de tes longues heures d'étude ?

En étudiant l'histoire de l'église et la doctrine des saints, tu te préparais à connaître l'orientation de mes vouloirs pour t'y soumettre particulièrement et collaborer avec eux, l'heure étant venue. Comprends-tu maintenant la raison de ta prière, de ton action ? J'ai besoin de l'une et de l'autre pour achever le monde et supporter mon énergie divine, rendre possible son insertion dans le monde. Ce monde que ma toute-puissance a créé sans vous, elle ne l'achève plus sans vous, êtres libres. Mon enfant, travaille avec moi pour ce monde que je veux faire, pour le royaume. C'est dans ce travail que je te consommerai en moi.

239 - La joie de Siméon

Siméon priait solitaire.

Ainsi faisait Marie quelques mois avant. Qui connaissait alors le temple mieux que lui ? Chaque jour, il y montait après le travail. C'était son repos. Aujourd'hui, il avait désiré spécialement ce moment, comme un rendez-vous mystérieux. C'est là qu'il avait connu la joie d'une dévotion fervente et le cri plein d'angoisse qui appelle au secours. Tout cela n'était plus pour lui qu'un souvenir : j'étais pieux jadis, pensait-il. Maintenant, il y portait l'étrange vide de son âme : j'ai trop vécu, mon âme est vieille comme mon corps. Une patience inerte pesait sur lui comme celle que donne l'attente longue de quelque chose qui ne vient pas. Pourquoi a-t-il devancé aujourd'hui l'heure de sa prière ? Lui-même s'étonne de la paix silencieuse et pleine qui le pénètre. Il se sent près de la joie, sans que celle-ci le touche, sans pouvoir l'êtreindre. Que faut-il à la nuit pour qu'elle enfante l'aube ?

Seigneur, ma vie est devant vous, c'est vous qui me l'avez donnée.

Souvenez-vous que, tout jeune, vous m'avez appelé, au temps où l'on s'amuse. Avec persévérance, vous m'avez protégé, quand la vie se découvre avec ses passionnements. Avec amour, vous m'avez instruit aux temps où les hommes révèlent aux jeunes la manière inutile de vivre heureux pour soi. Vous m'avez grisé avec enthousiasme.

Vous m'avez gorgé de vos enseignements. Pendant ce temps-là, petit à petit et sans que je le sache, tout me quittait.

J'ai pris à coeur vos ordres et vos conseils et je croyais que tous faisaient ainsi. J'ai agi. Vos paroles ont pesé sur ma vie, l'ont roulée et j'ignorais combien l'argile humaine peut être inerte sous votre main divine. Vous m'avez fait changer la route pour le sentier, la foule pour le désert, sans me le dire. Mes compagnons m'ont abandonné sans s'en apercevoir et sans que je le voie. Vous avez singularisé et isolé ma vie sans que je le craigne, jusqu'au jour où la barque, à force de voguer, s'aperçoit dans l'angoisse qu'elle ne voit plus la terre et qu'elle est seule. Votre présence précieuse m'avait caché tout cela. Elle me restait encore.

Depuis, la lumière s'est faite grise, le ciel s'est couvert, l'horizon reste vide. Je ne connais plus votre intimité. Je n'ai plus d'amis. Mon âme m'est à charge. Mon enthousiasme est mort. Je suis vieux. Je suis moins courageux que jadis, au temps où j'ignorais ce qu'était le courage. Il me semble parfois que la grande lourdeur qui plaque à terre ce monde, me saisit à mon tour. Vais-je aussi m'endormir comme eux ? Serait-ce donc en vain que j'ai vécu ? Vous êtes trop loin de nous, Seigneur. Qui pourrait vous atteindre ? Vos plus grands prophètes sont morts à la peine. Quand donc viendrez-vous nous visiter ?

Ainsi se plaignait cette grande âme. Le vieillard essaye de sentir la douleur de son abandonnement. En vain, car son coeur reste dans une paix profonde, qu'il se reproche encore comme de l'indifférence. Là-bas, la mère approche avec l'enfant.

Il est des joies du commencement, il est une joie de la fin.

Les premières attirent comme un appât, enivrent comme une musique, exaltent et poussent l'âme devant, comme le vent gonfle la voile. Elles montent de l'horizon et on les voit venir. Elles percent l'âme de leurs flèches et le corps tout entier entre dans leurs transports. Elles sont précieuses comme la fraîcheur primordiale du jour trop vite ressuscité. Il en est une autre que seule l'âme ayant beaucoup et bien vécu connaît. Ce n'est plus un appel, c'est une récompense. Ce n'est pas quelque chose qui pousse à l'acte mais un élan qui fixe dans un état. Elle ne vient pas du dehors. Qui la fait sourdre du dedans ? L'âme s'ouvre à la joie essentielle comme dans le milieu qui la nourrit. Nul ne peut la donner, nul ne peut l'enlever. Qui ne la connaît pas soi-même ne l'apprendra pas dans les livres. Elle est toujours une surprise qui n'étonne pas car l'âme qui la ressent un jour la savait avant sans s'en douter. Elle est l'aube qui éclaire des yeux faits pour la voir, fille de la divine ténèbre.

Siméon prend l'enfant dans ses bras

et cette joie divine s'exhale de son coeur. Il le bénit et la bénédiction du Père vient se poser sur le vieux serviteur qu'on a trouvé veillant.

Ce n'est pas en vain que vos saints ont vécu et que vos prophètes ont poussé leur cri d'alerte ou de victoire. Le monde peut vous accabler de son indifférence, il peut vous faire servir à ses maléfices et parjurer votre saint nom. Votre oeuvre se poursuit invincible. Vous ne l'abandonnez pas et chaque génération apporte la relève de ceux que la mort fauche, ou le péché. Nous pouvons bien, pauvres êtres éphémères, l'ignorer. La fumée des batailles peut bien nous le cacher. Notre foi charnelle peut bien ne pas atteindre la forte réalité qui se cache secrète sous les espèces de tout ce que le monde porte. Vous ne nous laissez pas orphelins. Vous êtes au milieu de nous et, le jour de votre visite, vous effacez toute larme et tout devient nouveau.

Ce n'est pas en vain que vous m'avez appelé au jour de mon enfance. Sa vie entière, hier amas inerte d'un passé qui s'éteint, prend un sens précieux. Elle flambe à ses yeux, aventure unique, heureusement terminée, merveilleuse réussite. Souviens-toi, mon fils, des jours où je t'appelai, des soirs où je te visitai, des tentations et des embûches dont je te protégeai. Souviens-toi, l'aurore de ta vie ne t'a pas trompé. Ta vie est belle car elle est mienne. Ne me l'as-tu pas donnée ?

Les luttes, les épreuves, les jours de déchirement qu'il a fallu vivre pour se conquérir, les jours de dépouillement qu'il a fallu connaître pour se donner, jusqu'à ces chutes regrettées et ces péchés pleurés, tout cela remonte maintenant du passé, en bataillons serrés. Hier encore, de quels flots d'amertume ces relents oubliés l'eussent noyés. Aujourd'hui, c'est un fleuve de feu dont la lumière est joie. Hier encore, il aurait eu peur de voir en face la lutte implacable, sournoise, persévérante, que le monde engage en lui, autour de lui, pour l'empêcher d'être ce qu'il est. Qui ose regarder l'ennemi dont il a peur ? Qui ose le nommer ? Mieux valait qu'il se taise, qu'il ferme les yeux. Maintenant, la joie lui donne un courage invincible, elle y trouve sa consommation. Regarde, Siméon, regarde. Je t'avais jadis caché le péché de ce monde, comme je t'en avais caché la désertion, de peur que ton coeur en défaille. Tu n'as pas su le nom de celui qui passait sur ta vie, qui faisait sécher ta prière, qui désolait et décourageait ton coeur, qui t'isolait au milieu des tiens, qui faisait le vide autour de toi, qui attisait contre toi la rage cachée des méchants. Tu le sais maintenant. Vois l'étrange prévarication d'un peuple que j'ai voulu faire mien. Vois leur haine instinctive de tout ce qui les dépanne. Vois leur zèle à presser sur les âmes pour les rendre semblables aux leurs. Vois la malice de leurs artifices pour détruire ceux qui leur échappent. Ta vie en a été toute meurtrie. Ce n'est pas sans revanche que le mal est vaincu par un juste. Que sera-ce donc pour le Juste ?

S'ils ont ainsi traité le serviteur, que ne feront-ils pas au fils de la maison ? Son coeur est saisi d'une souffrance nouvelle, d'une immense compassion ? Que d'âmes viendront buter à ta lumière, mon petit ! Souffrance mystérieuse qui seule naît dans cette joie, joie étrange qui croît dans cette souffrance même, amour crucifié. Qui

dira jamais vos embrasements ? Que peut connaître encore celui qui vous connaît ? "Maintenant, maître, laissez partir votre serviteur en paix, selon votre parole !".

240 - La vocation de Philippe (Jn 1,43) novembre 1932

"Jésus rencontra Philippe et lui dit : Suis-moi"

Seigneur, faites-moi comprendre ce qui, aux jours de votre existence terrestre, rayonnait en vous de si efficace et de si attirant pour que, sur une simple parole, des hommes vous suivent. Jadis, en lisant ces récits, j'arrivais à peine à les sentir comme réels et arrivés. En ce temps-là, c'est sur un mot que l'on partait et on quittait, sans que cela parût difficile, toutes choses à quoi l'homme de nos jours tient tant, sa famille, son métier, la stabilité de son avenir. Qu'y a-t-il donc aujourd'hui de changé ? Ou bien ne sommes-nous pas dupes, en lisant la si prompte histoire de ces décisions, du caractère inévitablement schématique d'un récit qui se hâte ? Mais quelle est loin de nous vraiment la mentalité d'un Philippe, loin de ces longues délibérations, soigneusement équilibrées par la considération du pour et du contre, hors desquelles nous penserions ne pouvoir faire un acte louable mais courir l'aventure.

D'autres jours, j'ai pensé que c'était parce que vous, Jésus, vous étiez là, d'une présence comme jamais vous ne seriez plus sur la terre et que votre personne incarnée rayonnait quelque chose qui ne sera plus jamais. Que j'étais triste ces jours-là, en pensant que c'était fini et que maintenant, il fallait que je sois seul avec les longs tâtonnements humains. C'est mon lot, c'est celui de tous mes frères aujourd'hui et nous ne pourrons plus connaître ces appels brûlants et directs, suscitateurs d'une jeune spontanéité qui, sur un mot, quittera tout. Mais, en connaissant davantage l'histoire de votre église, j'ai vu qu'à toutes les époques, il y avait eu d'autres Philippe et, en vivant davantage la vie de votre église, j'en ai connu autour de moi. Les fruits qu'ils portaient garantissaient que c'est bien vous qu'ils avaient suivi : Vous jugerez l'arbre à ses fruits. Il y avait aussi des apôtres qui, comme vous, savaient se faire suivre et arracher les âmes. En les voyant, j'ai mieux compris qui vous étiez et le secret de votre attraction.

Jésus, dans le désir peut-être de faire saillir à mes yeux la transcendance de votre divinité, **pourquoi m'a-t-on si souvent caché tout ce qu'il y avait en vous, humainement parlant, de beau, de grand, de fascinant ?** Qui donc a inventé que vous étiez laid ou malhabile ou triste ? Qui donc a parlé de ténèbres dont vous avez endeuillé la terre ? Du goût de cendre répandu depuis vous sur tout ce que les hommes aiment ? Vous, le Dieu de la lumière, vous qui êtes venu établir dans leur plénitude les choses, vous qui avez aimé et voulu le monde jusqu'à vouloir mourir pour sa réussite, comment n'auriez-vous pas été, et par tout votre être, attirant et rayonnant ? Est-ce que la lumière éclatante de votre divinité avait besoin de ténèbres tout autour, de faiblesse et d'indigence, qui la fissent ressortir ? Ou encore la vie de ce qui est en haut ne s'achèterait-elle que par l'obscurcissement de ce qui est plus bas, la vie de l'esprit par la ruine du corps, la charité par le renoncement de l'intelligence ? Bon pour nous peut-être, pauvres pécheurs, et encore, mais en vous, le saint, l'immaculé ? Par quelle division impie ont-ils voulu que le rayonnement de la vie au sommet de votre personne demeure sans informer tout le reste de ce que vous étiez et ne s'exerce au dehors que par une influence immatérielle que d'ailleurs, ils ne savent pas dire ? Ce n'est pas ainsi qu'avait dit le prophète quand, contemplant l'onction sainte versée sur la tête d'Aaron, il la voyait descendre ensuite parfumer et vivifier tout son corps (Ps 132). Comment la lumière créée n'aurait-elle pas rayonné sur tout votre être quand, dans le moindre d'entre nous, la charité affranchit, vivifie l'intelligence et transfigure peu à peu jusqu'à notre chair ?

Ou bien ont-ils pensé que toutes ces choses, le charme humain, le prestige de l'intelligence, étaient de soi mauvaises, indignes qu'on vous les attribue ? Loin de ce Jansénisme qui divise et blasphème ce que vous avez fait, je veux vous adorer comme l'exemplaire parfait de notre humanité, l'homme, celui qu'elle rêve, quand votre grâce la visite et lui fait connaître sa grandeur. Vous, le grand orateur dont l'éloquence et l'autorité entraînaient les foules au désert et elles demeuraient muettes d'admiration en disant : Jamais homme n'a parlé comme cet homme ! Vous dont les oeuvres admirables faisaient glorifier Dieu par tout le pays de ce qu'il avait donné une telle puissance aux hommes (Mt 9,8). Vous, le messager unique, tremblant de joie et d'enthousiasme devant la grandeur de ce que le Père avait fait pour les hommes et que vous veniez leur apprendre (Lc 10,31).

Annonciateur de perspectives infinies, révélant à ceux qui vous écoutaient qu'ils se trouvaient à une charnière de l'histoire du monde : Femme, croyez-moi, l'heure vient... , osant leur dire que vous comptiez sur eux pour refaire la terre, qu'ils seraient le sel de la terre, qu'ils posséderaient la terre. Vous, le chef à la décision stable, impossible à duper, connaissant le coeur de l'homme. Lutteur et vainqueur du monde, notre Christ-roi. Nous ne cacherons pas pour autant tout ce qu'il y a en vous de souffrant et d'humilié, la croix, car je sais bien que tel est l'inévitable lot de tout homme qui lutte, qui espère, le cachet suprême de sa grandeur. Jésus, comment les hommes ne vous auraient-ils pas aimé et suivi, même sur une parole, eux qui aiment la vie et qui veulent vivre ? Dites-moi que vous êtes ainsi, le plus beau des enfants de hommes et je comprendrai. Quand on sait un peu l'histoire de votre église, on n'a pas l'impression que vos saints aient été de ces médiocres attristés, de ces déchets humains, que nos adversaires accusent votre doctrine de cultiver comme si elle donnait une prime à l'inintelligence et à la stupidité.

Certes, ils furent, comme vous, opprimés de toutes manières (2 Cor 4,8), faibles aux yeux de ce monde de jouisseurs et d'installés que vous avez maudits. C'est parce qu'ils étaient sans cesse à la limite de leur effort, au bord de la faille où l'homme s'écraserait si vous ne le teniez. Ils étaient souvent dans la détresse mais cependant forts, forts de votre parole. Ils ont passé dans le monde comme des dieux (Jn 10,34 et Aa 14,10), pleins d'espérance dans leur oeuvre et la vôtre, stables, impossibles à décourager (2 Cor 4,16), souriant au milieu des larmes à l'avenir qui, demain, à travers eux, vous acclamera. Ils ne paraissaient pas des dépayés, des rétrogrades, des gens d'une autre terre, surtout pas des gens d'hier ou d'avant-hier mais ils ont su parler le langage de leur temps, ce langage à la note étrange que tous ne savent pas car nous avons appris les mots d'hier, mélodie, incantation, charme dominateur qui bientôt perce et fixera les coeurs.

Ils ne passaient pas toujours pour des innocents mais plutôt comme mettant en oeuvre des moyens trop humains (2 Cor 12,16). Ceux qui voulaient les perdre les accusaient souvent d'orgueil, d'ambition, d'intellectualisme échevelé et délirant (Aa 26,24). On les tenait pour des séducteurs (2 Cor 6,8) avec tout ce que ce mot implique d'art humain, de richesses infinies et enlaçantes, eux qui, pour votre amour, eussent accepté de devenir pauvres de tout. Ils avaient une grande idée de la vie, un programme, des idées vivantes. En eux, le jaillissement d'une vie plus puissante, le regard clair surtout, lucide, directe et simple comme celui de l'enfant, un Bernard, un François d'Assise. A leur contact, les faux problèmes effondrés par l'exigence d'une vie qui veut grandir, le sens qu'il est sur la terre une réalité qu'il faut préférer à tout et de laquelle tout recevra un sens. Même quand ils parlaient du mépris des biens de ce monde, ce n'était pas comme le philosophe ennuyé et blasé, dédaigneux, mais avec l'accent qui sait faire comprendre le caractère profondément sérieux et passionnant d'une vie où on se prépare à voir Dieu tout en collaborant à la constitution de son corps. Autour d'eux, combien de découragés retrouvèrent le goût de vivre. Ce sont ces hommes qui ont lancé des croisades, suscité des cathédrales, bâti de formidables synthèses du savoir humain, créé des familles religieuses, apaisé les discordes civiles et les guerres. Par-dessus tout, grâce aussi à ces riches expériences, ils vivaient, dominateurs, prodigieux de leurs oeuvres. Pour se consoler des ruines de la société, une demi-heure de méditation eut suffi, disait St Ignace.

Pourquoi ne pas le dire, ils scandalisaient. on leur reprochait leur brutalité (2 Cor 10,10), leur trop d'indépendance (1 Cor 9,1). Malheur à ceux qui furent scandalisés à leur sujet ! Aujourd'hui encore, malgré l'auréole que nous leur avons mis au front pour les immobiliser, les assagir et nous défendre d'eux, malgré l'irréalisme et les vitraux, les images, ils nous scandalisent encore. Ils nous scandaliseraient plutôt si nous les connaissions d'un peu près. Mais St Paul lui-même, qui l'a lu ? Ils nous scandaliseraient par leur assurance, (2 Cor 2,17), leur confiance en eux (Eph 3,4), la spontanéité de leurs réactions (Gal 5,12), leur vie en un mot, car nous, les timides, les frileux, c'est ce que nous ne leur pardonnons jamais.

Mais vous, Seigneur, vous leur aviez donné rendez-vous dans la vie : Je suis la vie, vous me verrez parce que je vis et que vous vivrez (Jn 14,19). Pour de tels hommes, avec eux, on irait au bout du monde après avoir tout quitté, sur un mot d'eux car on sentait en eux la force indéfectible, la certitude, l'espérance. Ce n'était pas les tatillons, les scrupuleux des livres de morale. Ils n'hésitaient pas à dire des paroles qui bouleversent une vie. Ils disaient : Venez avec moi, soyez mes imitateurs (1 Cor 11,1). Ils savaient appeler. Certes, on le peut quand on est prêt à tout et décidé à marcher soi-même jusqu'au bout. Alors résolu de s'en tirer et de ne pas faiblir, on peut appeler des compagnons et en tirer avec soi par le chemin inconnu, un grand nombre. Jésus, je sais que vos saints ont de multiples visages mais faites naître encore de tels apôtres dans votre église. Alors ceux-là, images plus plénières de vous, nous les suivrons.

Nous les suivrons mais encore faudra-t-il que notre âme soit prête. Tous ne vous ont pas suivi, Seigneur. J'admire Philippe et son esprit de décision. Il n'a vu aucun miracle, pas de preuves, pas de signes, pas même peut-être un moment de réflexion. Et pourtant, que de choses va-t-il laisser pour vous suivre ? C'est que les âmes de sa race, âmes vraiment toutes désireuses de la vie, ne pensent pas qu'il soit besoin de tant de preuves et de déductions pour commencer à suivre celui qui les appelle à la vie et qui vit. Dès qu'elles l'ont reconnu comme un vivant et sa vie comme une vie supérieure, elles viennent à lui par-dessus tout. Beaucoup sans doute, au cours de vos voyages, ont ainsi commencé à vous suivre sans savoir que vous étiez Dieu, sans vous savoir même le messie. Elles l'auront découvert plus tard et justement parce qu'elles vous avaient suivi et commencé à vivre à votre suite : Vous me verrez parce que je vis et que vous vivrez. Dès l'abord, elles vous avaient reconnu comme un prophète, quelqu'un qui vivait, qui avait une vie belle et intéressante, sanctifiante et donnée, quelqu'un qui ferait certainement quelque chose et qui vaut bien qu'on vienne avec lui.

Alors pourquoi rester chez soi à s'ennuyer près de son pot-au-feu quand il y a de tels hommes dans le monde et pour soi, **la possibilité d'une si belle vie** ? L'indigent mourant de faim ira-t-il demander son état civil à qui lui apporte un morceau de pain ? On verra bien ensuite. Mais, pour le moment, ma vie s'écoule, je n'y fais rien, d'année en année, mon énergie devient plus pesante. Demain, je mourrai. Je veux vivre, moi. Alors pourquoi ne pas partir avec lui ? Il m'apporte un plus. Ce qu'il m'offre est tellement mieux que ce que j'ai maintenant. Peut-être n'est-ce pas le mieux de tout mais c'est déjà un mieux et il faut vivre d'abord. Peut-être un jour, en le suivant, m'étant nourri de son élan, de sa vie, découvrirai-je qu'il n'était pas absolument celui que j'attendais. Mes yeux devenus plus perspicaces arriveront-ils à reconnaître sur ce visage, maintenant si beau pour moi, le relâchement fatigué du demi-prophète ou l'ombre dure du faux prophète ? Je ne sais. Ou bien tout en continuant à l'admirer,

reconnâtrai-je que ma voie, enfin trouvée, est différente de la sienne. Peut-être devons-nous nous séparer . Qu'importe, si j'ai vécu quelque temps avec lui, s'il m'a fait quitter le marais pour la route, la plaine pour les monts. Qu'importe, pourvu que j'aie tenu, toujours plus ardent dans mon coeur, l'amour de la vie, le désir de lui rester fidèle, supérieur à tout attachement, à toute attache car il n'est pas de prophète, même de faux prophètes, sans quelque vie en lui. La vie se communique et c'est la flamme qu'il aura attisée dans mon coeur, plus brûlante, qui, un jour, si cela doit être, consumera tout lien entre nous. Seigneur, gardez mon coeur. Éclairez pour moi dans votre lumière le visage de cet homme qui marche devant moi, plus vivant que moi et qui se dit votre serviteur. Ne permettez pas qu'à sa suite, je m'égare loin de vous car c'est vous que je veux. Par la divine efficacité de cette foi qui tourne tout en bien, permettez-moi de trouver en lui tout ce qu'il peut être pour ma vie et cela seulement. Vous qui savez agir dans le monde pour les âmes, par les instruments les plus vils, ne sera-t-il pas cela au moins pour moi, lui si brillant devant moi de lumière ? Il m'appelle, il me parle de vous et de votre règne à venir. A sa voix, mon coeur se dilate et s'affermit, lui sur qui jadis pesait l'ombre. N'êtes-vous pas sur la route, vous, n'êtes-vous pas dans ma vie ? Pour arriver aux carrefours décisifs où on s'oriente, ne faut-il pas commencer à marcher ? A rester ici, chez soi, à attendre, je m'use et je meurs.

Pierre, un jour, sortit de la barque pour arriver au-devant d'une apparition mystérieuse qui prétendait être Jésus. Pour ce même Jésus, homme passant d'un étrange village, Philippe avait tout quitté. Depuis, bien des âmes sont parties à la suite de bien des prophètes, vrais ou faux, pauvres hommes dans tous les cas. Mais en eux brillait quelque étincelle de la vie. Celles qui furent ferventes et courageuses jusqu'au bout vous ont trouvé. Mon Dieu, établissez en moi le détachement absolu qui seul rend possibles de tels pas en avant dans le noir, qui fait encore que ces démarches ne mènent pas à la mort mais à une plus grande vie qui est vous. Détachement absolu, désir passionné de la vie, c'est tout un.

Suis-moi, tel est le lien qui va unir l'apôtre et l'âme et, de leurs deux vies, faire une vie. C'est bien plus qu'un échange ou communication d'idées, c'est le partage d'une vie. Jadis, je considérais comme une faiblesse et lâcheté de me soumettre à quelque influence. Je rougissais de sentir près d'un ami une force que je n'eusse pas trouvé dans la méditation solitaire des vérités qu'il me proposait. Je jugeais comme une indécatesse d'où rien de bon ne pouvait sortir cette sorte d'insistance, d'efficacité supplémentaire, de poids spécial, que chacun, par ce qu'il est, confère à ses idées. Si j'avais pu disparaître entièrement derrière les idées dont je me faisais malgré tout l'apôtre, certainement je l'aurais fait. J'avais trop peur de tout ce que ma personne y pouvait mêler du sien, comme si cet élément humain, quoiqu'utile pour un temps et au début, devait être plus tard un germe de caducité et de mort. J'aurais voulu ne jamais subir d'influence et j'appelais cela "ne se rendre qu'à la vérité". j'aurais voulu ne jamais exercer d'influence et j'appelais cela "respecter la vérité, avoir foi en sa propre force". Alors la formule de l'apostolat aurait été, non pas : Suis-moi, mais écoute-moi !

Comme je me trompais ! La vérité n'est pas plus la vérité pour être désincarnée et abstraite, elle est même moins vérité et dégradée, errante et veuve comme une âme sans corps. Votre message n'a tout son sens que dans une église visible, vivante et intime, chaude et militante. Les paroles qui furent dites ne reprennent vie et puissance que sur des lèvres ou mieux, dans des corps humains. N'est-ce pas pour cela, Jésus, que vous êtes venu vivre parmi nous, agissant ce que vous enseigniez et n'enseignant, en quelque manière, que pour nous révéler et nous commenter votre vie. Envoyez-nous des apôtres qui continuent votre incarnation. Donnez-nous des coeurs humbles et droits, fidèles, qui sachent entendre leurs appels et vous retrouver en eux.

241 - **Naissance de saint Jean-Baptiste** (Lc 1, 57-66)

24 juin

“Le temps s’accomplit où Elisabeth devait enfanter, elle mit au monde un fils”

Cela avait été le désir de toute sa vie, le centre de ses préoccupations. Certes, c'était d'abord son instinct maternel qui l'animait ainsi mais il y avait plus que ce mouvement dans son attente. En elle, se mêlait secrètement au désir d'une mère celui de toute une race qui espérait.

Cette espérance, dans la gestation inconnue de son objet, aiguillait l'aiguillon de sa souffrance de se voir stérile, autant et peut-être plus que son propre désir de la maternité. Si on lui avait demandé pourquoi elle sentait si fort son opprobre parmi les hommes, elle n'aurait pu répondre autrement que par les paroles que toute autre aurait dites mais, en elle, la grâce de Dieu était déjà plus agissante que la nature et se cachait derrière pour un jour jour passer devant.

Seigneur, ainsi en est-il des âmes que vous avez marquées d'un signe et appelées à un rôle personnel et nouveau en ce monde. Elles naissent comme les autres. Elles vivent avec toutes et déjà vous les avez visitées et déjà vous les possédez d'une propriété spéciale qu'elles ignorent. Sur une telle âme, votre présence pèse à la manière d'une inspiration qui n'a pas sa réalisation, qui n'a même pas un nom précis.

Comment pourrait-elle se comprendre et s'expliquer clairement ? L'âme confond cet appel inconnu avec un désir de bonheur, un désir de se distinguer des autres, une impossibilité surtout de se contenter de la manière ordinaire de vivre ou encore avec un ennui de nature, une inclination à la mélancolie, voire à la misanthropie. Mais, un jour, le temps s'accomplit, jour libérateur qui parfois envahit brutalement l'âme comme le soleil perce les

nuages, qui, le plus souvent, vient insensiblement comme une aube nouvelle. Désormais elle peut rester dans le monde, elle n'est plus de ce monde. Devant les mêmes circonstances, elle ne pensera plus comme lui et elle trouvera en elle des puissances de décision et d'action que les autres ne connaissent pas.

“Le huitième jour, ils vinrent pour circoncire l'enfant et ils le nommaient Zacharie d'après le nom de son père”

Les voisins et les parents de Zacharie et d'Elisabeth n'ont pas connu la longue préparation qui fit mûrir la naissance du précurseur. Ils ne peuvent pas mesurer l'originalité de cette naissance, son unicité, ce qui fait qu'elle se distingue de toute autre. Ils ne peuvent la penser que comme ils pensaient toute autre naissance semblable et ils le montrent bien par leur comportement à son égard. Ils veulent donner à l'enfant le nom du père comme cela se fait toujours.

L'âme en qui naît une spontanéité créatrice que la société n'a pas fait éclore, connaîtra toujours l'incompréhension de ceux dont la vie intimement mêlée à la sienne est restée étrangère à cette attraction secrète. L'opinion des parents de Zacharie est plus le reflet d'une opinion collective reçue par tous, pensée par personne, que le fruit d'une activité libre, spécifiquement caractéristique des possibilités de l'homme. Ils ne sont que l'instrument de la société, que la manifestation du poids de sa stabilité.

Combien ce poids est lourd dans sa perpétuelle poussée mais peu le sentent car il faut, pour le connaître, résister à son mouvement. Son emprise sur l'homme se cache dans les battements de son cœur et dans les évidences de sa raison, dans l'attitude des êtres qui lui sont le plus chers et dans le mystérieux attrait du moindre effort. Il n'est pas d'instant où elle se relâche. Son action exactement modelée sur la pensée humaine et ses initiatives leur disputent leur mouvement comme le vent oppose au marcheur un fantôme mouvant, le collant pas à pas. Société qui nous enfante et qui nous nourrit toujours de tes richesses accumulées, il y a en toi une étrange contradiction. Sans cesse, des âmes te naissent et sans cesse tu fais effort pour les enfouir dans ta masse. La vie même de ceux que ta pression géante a formés à l'image d'un modèle passé est toute tournée encore vers la naissance d'autres âmes comme s'ils voulaient léguer à d'autres un esprit de libération que leur être, désormais trop débile, ne peut plus porter. Quelle vocation que la tienne, qui te fait cultiver d'une main ce que l'autre s'efforce de détruire. Tu enfanteras les prophètes et tu les tues mais tu ne cesses d'en faire naître d'autres comme si tu avais le secret espoir que tu trouveras un jour en eux ton maître.

“Non, dit-elle, il s'appellera Jean”

Moments décisifs où une vie se fait ou se défait, instants qu'il ne faut pas manquer et que nul autre que soi ne peut voir passer, actions solitaires où la responsabilité de l'âme a la netteté d'une chose simple, tellement le monde est absent de ses délibérations et de ses résolutions.

Quelle spontanéité il faut pour observer avec justesse leur cadence et répondre à leurs avances, une spontanéité qui est comme le prolongement naturel d'une vie, comme la forme de la statue appelée par la matière qui la porte. Ce n'est pas le moraliste à courte vue qui la connaît et jamais le marteau ne saura la grâce du marbre. Ce n'est pas le rêveur qui meut l'idée possible. Ce n'est pas le paresseux qui compte ses pas ni le peureux qui regarde le ciel avant de semer. Ce n'est pas celui qui rêve de paix et la cherche à tout prix, ni celui qui bénit ses chaînes.

Mon Dieu, un jour, nous comprendrons le mystère de notre élection et celui de notre formation. Nous verrons votre providence proche de nous par le dedans plus que par le dehors, utilisant en notre faveur les événements plus que les forgeant de l'extérieur, comme ferait une main trop grosse pour agir dans le mécanisme délicat de l'organisme vivant. Nous verrons la continuité de votre action en nous et son unité, matrice glorieuse de la continuité et de l'unité de notre vie personnelle. Nous verrons comment la puissance illimitée de votre amour, jointe à la souplesse malléable de notre corps, a fait sortir du bloc de nos vies possibles celle qui a la beauté appelée par notre humanité. Mais cette naissance est douloureuse et se fait sous le signe du combat. Elle exige un détachement qui est souvent un déchirement.

“Il écrivit : Jean est son nom”

Zacharie, seul il y a quelques mois, n'avait pas eu un mouvement spontané de foi en l'ange. De son côté, Elisabeth seule l'aurait-elle eu ? Maintenant, ils sont deux et la présence de l'un renforce l'intelligence spirituelle et le courage de l'autre.

Ce n'est pas nécessairement une collaboration par l'extérieur où on s'éclaire et s'encourage par la parole. Ce n'est même pas nécessairement le résultat d'une présence physique que donne la sécurité de celui qui se sent appuyé et tacitement approuvé. C'est comme si notre conscience devenait plus impérieusement lucide, était plus clairvoyante et intransigeante dans les mille tergiversations où si souvent nous réussissons à l'embrouiller. Aide sociale, elle aussi, mais qui n'impose pas de l'extérieur un cadre de pensée et de résolution tout à fait comme la routine ou le traditionalisme, aide sociale qui vivifie la personne par le dedans en lui donnant plus conscience de sa liberté responsable.

Heureux celui qui connaît cette aide dans la personne d'un ami. Le saint, dans sa société intérieure avec Jésus, reçoit ce secours intime mais on ne commence pas par là. Souvent, au début, il est donné de ces grâces de

présence. Pour une raison ou une autre, elles nous quittent vite et c'est par l'homme que l'homme monte vers son Dieu.

Seigneur, vous le saviez quand vous nous avez dit d'être un et l'église, en constituant cette unité, est bien née de votre volonté.

"Au même instant, sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia"

Zacharie, après sa faute, avait perdu le fil de sa vie. C'était comme une brisure irréparable. Il le retrouve maintenant et tout lui est nouveau comme dans une rédemption.

Ainsi l'âme que sa fidélité généreuse a conduit au seuil d'une vie nouvelle pour laquelle elle était faite et que Dieu avait secrètement préparée en elle, se trouve dans la lumière. Elle se trouve dans la joie d'une parfaite expression et utilisation de son être, libérée, sans savoir comment, d'une gangue inconnue qui gênait sa vie. Alors elle comprend avec la joie d'une découverte unique que Dieu n'est pas le concept abstrait que les livres enseignent ni la figure familière que la parole facile vulgarise mais le Dieu en qui tout est et devient, le Dieu présent et intime en toute chose et en cette autre chose qu'est sa propre vie, le Dieu dont la personne immense nourrit la sienne en la proférant hors de soi pour une mission divine, en l'unissant à soi par un extraordinaire don de lui.

Maintenant, elle peut en parler comme un témoin. Elle ne se serait jamais cru capable de tout ce qu'elle fait. Heureuse vie, ascension spirituelle que le ciel sanctionnera en la continuant, vie unique qui aurait pu ne pas être et qui est.

"Tous ceux qui en entendirent parler les recueillirent dans leur coeur et ils disaient : Que sera donc et enfant ? car la main du Seigneur était avec lui"

Ce n'est pas seulement l'âme appelée et fidèle qui grandit dans la connaissance de Dieu. Jamais un homme ne crût seul dans l'amour. Tous les voisins et parents recueillent le fruit de l'obéissance et de la foi de Zacharie. La société devient spirituelle au contact de telles âmes, la routine s'illumine par delà sa lettre, elle se déroule, se simplifie. Le passé devient un appui et non plus un modèle.

242 - L'aube d'une résurrection (Jn 20,11)

"Marie se tenait près du sépulcre, dehors"

Hier encore, elle était près de lui. Elle croyait, elle voulait croire que ce serait toujours ainsi. Elle ne pouvait pas le croire. Cela lui aurait fait trop de mal. Il est des extrémités de souffrances que l'âme ne peut que subir. Elle aimait trop heureusement pour qu'elle put toujours aimer ainsi. Ce n'était pas la commune mesure de ce qui peut être ici-bas porté. Son bonheur était trop grand pour que quelque chose ne vînt pas à craquer, de la structure qui le soutenait. Le paroxysme de bonheur appelle l'autre. La souffrance mesure son étreinte à la joie qu'elle saisit. La mort est d'autant plus essentielle, plus totale, que la vie est plus immanente.

Scandale dont seule la foi en la résurrection peut triompher. En une résurrection qui n'est pas un recommencement de ce qui un jour fut détruit. Rien n'est plus éternel qu'une pareille destruction. L'amour humain blessé meurt pour toujours avec sa joie. En une résurrection qui est plus que ce qu'on peut penser. La dire, c'est redire une chose qui ne sera jamais plus. Je ne suis pas prêt pour aimer aujourd'hui ce qu'elle sera demain. Marie se tient près du sépulcre vide, pleurant son Seigneur, dehors.

Il est des malheurs qui arrivent sans qu'on les ait prévus. Ce ne sont pas les plus grands. Ils nous surprennent parce qu'ils n'éclatent qu'à la périphérie de notre vie. Après, vite, ils sont oubliés. Mais les autres, on les pressent, même quand on ne veut pas y croire. On les pressent comme la nature s'inquiète de l'orage mais l'homme ne veut encore voir que le soleil qu'il désire. Marie, un jour, brisa le vase d'albâtre. Jésus y vit le signe de sa mort. Ils sont trop autre chose qu'un hasard. L'âme les fait naître comme le tourbillon rassemble les nuées. L'horizon se couvre de nuages plus vite que le regard ne les découvre.

L'épreuve dont je te parle n'est jamais solitaire. Ce sont des enchaînements que l'on n'ose pas regarder et des entraînements qui viennent parce qu'on a trop vécu pour être encore son maître. Il n'y a que le péché qui rend esclave, l'amour aussi. Mais ce dernier conduit à la libération. Qui le sait en de pareils moments ?

Maintenant, Marie comprend qu'il ne pouvait pas en être autrement, révoltante nécessité. Pourquoi doit-il en être ainsi ?

Rien ne dira ce qu'elle ressent. Ploiment de tout ce qui porte l'âme comme si un vide se fait sous elle. La chute verticale sans fin. Celui qui lutte contre, l'accélère. Craquement de tout ce que l'homme s'est acquis chaque jour de sa vie. Retour à la nudité initiale, encore jamais connue, banqueroute irréparable de son irremplaçable passé, solitude intolérable de la personne humaine sans son Dieu, paternité humaine sans enfant et sans oeuvre, stérilité contre nature. La pensée de l'anéantissement est plus supportable.

Tout ce qu'on avait obscurément craint est arrivé comme on l'avait le plus craint. Le glaive de Dieu ne se trompe pas. Est-ce la consommation du jugement ? Qui a pu le rendre si brutal ? Comment le coup a-t-il pénétré si loin,

à la jointure du corps et de l'âme ? Je ne suis plus capable de saisir mon âme, je ne croyais pas pouvoir souffrir tant. Hier, j'étais dans la joie. Maintenant, Marie pleure son Seigneur comme si elle l'avait perdu pour toujours. Mais les béatitudes t'ont fait vivre plus que les règles de la loi. Jésus te touchait-il plus au fond du cœur que lorsqu'il te parlait de sa mort ? Attraction invincible du sacrifice. Te souviens-tu du jour où tu brisas ton seul trésor ? Ce désir d'être enfin autre, de finir sa vie pour la recommencer. Qui me délivrera de mon passé ? Ce que l'homme craint le plus, l'amour sait tout bas le lui faire désirer. Que peut l'aversion de la nature quand tout est déjà engagé ! De ses réactions se nourrit secrètement l'amour jusqu'au jour où, dans la joie, il y trouve son couronnement. Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Père, délivre-moi de cette heure..., mais c'est pour cela que je suis arrivé à cette heure.

L'âme plonge dans l'abîme de détresse, elle souffre plus qu'elle ne le comprend. Connaîtrai-je de nouveau la joie ? Seulement la paix du néant. Je ne sais plus comment c'est venu, ma désolation a vaincu ma foi. Suis-je encore maître de moi ? Je ne reconnais plus mon cœur. Il est des brouillards qui durent des semaines sur les sommets des montagnes, à faire perdre le souvenir du soleil et l'espoir de le revoir un jour. On ne connaît pas cela dans la plaine. De temps en temps, un disque rouge se montre un peu mais des brouillards invisibles le recouvrent vite. Petite raison d'espérer mais mon cœur défaille à nouveau. Le nuage s'use du côté du ciel mais l'homme sur la terre n'en sait rien. Encore en sent-il l'étreinte glacée que déjà l'azur va paraître ! Déchirement de la nuée, de partout le ciel triomphe en même temps. Marie voit son Seigneur et ne le reconnaît pas. Une parole suffira et un instant.

Ce qu'on avait jadis désiré est encore maintenant désirable. Ceux qui aimaient l'héroïque amour de Jésus aimeront aussi la dureté de sa croix. Ce qu'on espérait sans trop le dire, comme en cachette vis-à-vis de soi, un jour sera possédé. Ceux qui désiraient être disciples du crucifié, un jour le seront. L'amour ne peut pas se tromper quand il convoite ce qui le fera croître. Le cœur peut bien en douter mais, un jour, on le lui montrera. Toujours la mesure est comble.

Madeleine n'aurait jamais connu ainsi son Seigneur si elle ne l'avait pas perdu.

Mon Dieu, le petit enfant qu'est un homme, quand il vous reçoit de nouveau, après s'être cru rejeté, n'est-il pas encore le prodigue, loin du Père ? La porte de la maison est si basse qu'il faut que vous lui baissiez la tête pour qu'il puisse y passer. Mais le voilà, sa légèreté d'âme n'a d'égal que celle d'un ressuscité, sa ferveur, pour persévérer, n'a plus besoin d'émotion. Il n'est pas de paroles trop simples pour la dire. "Noli me tangere !". C'est encore le silence des choses qui l'exprime le mieux, la prière qui jaillit de la nature quand l'homme n'est pas là, quand les cieux eux-mêmes se taisent.

Mon Dieu, j'aurais voulu mieux vous dire ce qu'un jour j'ai ressenti. Il me semble que toute parole est trop sonore pour cet intime mystère. Si je connaissais le chant qui recueille l'âme en ce silence, peut-être aurais-je moins de mal à retrouver, les jours à venir, cette source cachée qui console sans consolations humaines. Peut-être serais-je moins tenté d'attiser ailleurs ma ferveur. Les heures où le jour baissera, où l'abîme se rouvrira, où la détresse m'étreindra; peut-être saurai-je vous écouter dans l'ombre et dominer l'effroi du damné rejeté dehors, du vivant qui se sent mort.

243 - Le retour de l'enfant prodigue

Seigneur, ayez pitié de ceux qui voulurent sincèrement être à vous, à l'aube de leur vie, à l'heure de l'appel. Ils croyaient qu'il n'y aurait qu'à marcher tout droit. Même quand l'étoile brille au ciel, éclaire bien des sentiers possibles, elle se mire dans toutes les sources qu'on regarde, sur les étangs d'eau morte elle rayonne. Qu'il est sinueux et long comme une vie entière, le sentier qui conduit au seuil où l'étoile se posera sur terre.

L'enfant timidement va d'une source à une autre pour étancher sa soif. Le petit que j'étais ne fut pas des plus avides ni des plus altérés. Dis-moi, tu aimais le silence des chapelles. Ta piété était craintive. L'ombre des cathédrales lui était favorable. Le vent du large la laissait frileuse. Tu le fuyais instinctivement comme la fleur au soir qui se ferme. Tu aurais pu continuer à vivre ainsi. C'est vivable cette vie. D'autres que toi l'ont montré. On a un grand pétrin mais on prend facilement l'habitude d'y ramasser seulement un peu de pâte dans un coin, elle lève plus vite ainsi. On a pour soi son pain de chaque jour en suffisance car le grand air n'est pas venu donner de l'appétit. Mais nos frères n'ont que des miettes, ils ne les aiment pas car elles sentent le renfermé. Il y a si longtemps que le grain est dans le sac, depuis la grande année où il était particulièrement beau. Depuis, on vit sur sa provision. Il y en a encore pour longtemps. Mais on ne s'aperçoit pas que son pain sent l'odeur d'une huche jamais ouverte. Sait-on qu'on peut en faire du meilleur ? Sait-on que ce grain jeté en terre aurait produit cent pour un ? Sait-on que le ferment peut faire lever une pâte plus généreuse ? Sait-on ce que c'est que vivre ?

Tu ne l'as pas voulu. Timidement, tu sortis de ta maison où il faisait bon et tu allas vers la source voisine.

Regarde, elle coule jour et nuit ainsi. Jamais elle ne se lasse, prodigalité de la nature. Mon fils, ton Dieu est encore plus riche qu'elle et plus prodigue de soi. Ce jour-là, tu rentreras chez toi plus tard, fatigué plus que de coutume et le terrain préparé la veille te laissera, pour la première fois, sur ta faim. Ta prière, le soir, tu la fis la fenêtre ouverte, devant le ciel étoilé, les mains ouvertes comme l'orante de jadis. Quelle était ta ferveur ! Il te

semblait que la nature répondait à tes paroles, qu'elle n'était plus l'étrangère ni l'esclave mais la mère enfin reconnue qui conduit son enfant au maître.

Tu croyais avoir trouvé la source. Volontiers tu aurais désiré qu'il n'y eut que celle-là, tu n'avais qu'une maison. Tu y retournas le lendemain et les jours qui suivirent. Bientôt, tu l'eus connue comme ta chambre. En sortant la visiter, tu restais chez toi, le chemin qui y conduisait faisant partie, pour ainsi dire, de ta demeure. Sa chanson se mit à ressembler à celle de la petite bouillotte qui, chaque soir, te redit comme il fait bon d'être chez soi. Ta maison grandit jusqu'à cette source qui devint comme une fontaine que l'on manoeuvre pour qu'elle coule. Le soir où tu t'en aperçus, tu compris. Tu aurais pu t'y résigner, dire que c'est toujours comme ça, que la nature est trompeuse, qu'elle est moins grande qu'on le dit, qu'elle n'est pas si riche qu'il paraît, que l'homme doit se contenter de vivre de la répétition, toujours la même, de ce qu'elle offre. Tu aurais pu le faire, d'autres que toi l'ont montré...

L'enfant, d'abord timidement, allait d'une source à l'autre car il était craintif et recueilli mais leur beauté rassasia sa ferveur. A les entendre, il devint vite un homme. Pourquoi n'aima-t-il plus leur fraîcheur jaillissante ? Il préféra leur eau plus calme qui coulait et, un soir, il se retrouva dans la plaine jadis quittée. Fallait-il tant marcher pour cela et connaître les joies altières ? Triste aboutissement du sentier que les sources hautes attiraient. Près du lac qu'il découvre, l'homme perd le souvenir de l'eau vive. Le calme de ses rives le console des aspirations qui jadis gonflaient son coeur. Il devient un vieillard. L'étoile est toujours là qui brille, merveilleuse de paix mais vous, Père, depuis quand êtes-vous parti ?

Tu ne l'as pas voulu, je ne le regrette pas. Le lendemain, au sortir de ta maison, tu pris un sentier sur la gauche, plus difficile à monter que celui d'hier, hors du bois épais et protecteur. Tu découvris une autre source et un autre chant, un autre cristal et une autre saveur. Ah ! qu'il fait bon vivre ! Soyez béni, mon Dieu, d'avoir fait la terre si inépuisablement belle. Quel crime j'aurais commis de l'ignorer et de la construire à la dimension de mes espérances volontairement et chichement mesurées. Comme tu devins vigoureux, vigoureux comme un homme, lorsque, sur le prolongement du chemin qui t'avait conduit à cette source, tu en trouvais une autre et puis une autre... La fatigue n'avait plus de quoi s'inscrire dans tes muscles. Quelle force inconnue tu déployais ! Aurais-tu cru ta soif si grande ? Mon Dieu, vous avez fait l'homme à la taille de la nature, son coeur est fait pour l'aimer. Serait-ce pour que nous la haïssions que vous l'avez créée ? Serait-ce seulement pour que nous la méconnaissions ? Mon coeur est plus grand que je ne le croyais. Jadis, il fallait l'économiser, l'employer parcimonieusement de peur qu'il ne s'épuise. Plus il aime, plus il peut aimer. Mon Dieu, je comprends enfin que vous soyez en même temps créateur de tout cela et mon Père, le père qui donne à son enfant sa nourriture, le créateur qui place au sommet de la nature son enfant.

Le soir, te souviens-tu, tu rentras tard. Heureux encore que tu ne te sois pas égaré en chemin car il faisait nuit et c'était la première fois que tu faisais un si long voyage. Tu oubliais de manger ton pain. Tu n'en avais pas le temps. Tu rêvais. Te savais-tu dans ta maison, chez toi ? L'être resta obscur. Tes objets aimés restèrent dans les ténèbres. La nuit, tu aurais eu froid si tu n'avais brûlé au-dedans. Le lendemain, tu repartis vite, sans goûter comme jadis le silence qui enveloppe ta demeure au matin. Tu pensais aux sources bondissantes, surtout à celles que tu ne connaissais pas encore. Les grands pins te semblaient figés, choses mortes. Ce matin-là, si tu avais su mais on ne sait jamais rien, tu aurais dû faire une bonne prière avant de partir et mettre chez toi tout en ordre : une prière, la porte close et la tête dans les mains, et sourire à ta chambre délaissée tout le reste du jour. Mais personne ne me l'a dit qui y avait été. Ceux qui me critiquaient n'étaient jamais sortis de chez eux. Aucun de ceux qui s'étaient évadés avant moi n'était revenu, enfant prodigue, sans blasphémer ce que je sentais être beau et divin, le chemin de Dieu. Ils étaient maintenant les premiers à s'enfermer chez eux. Mon Dieu, ai-je péché ? La faim que j'ai, c'est vous qui me l'avez donnée. Donnez-moi la nourriture avec la mesure pleine, surabondante de l'ardeur qui m'a fait vous chercher.

Qu'y a-t-il de déréglé dans l'homme ? Quelque chose qui fait qu'il ne devient pas ce qu'il voudrait être. Les prudents deviennent des peureux qui enfouissent leur talent en terre et les courageux, des téméraires qui se perdent. Faut-il donc que toujours la flèche dévie de son but ? Triste réalité ! Je ne connais point d'homme qui y échappe tôt ou tard. Je suis tombé comme eux. Cette vision universelle de déchéance ne me console pas. Mon Dieu, pourquoi en vous cherchant ne vous ai-je pas trouvé ?

Je me souviens, j'ai alors beaucoup changé, je suis devenu un vagabond et ma maison, un lieu de passage. J'avais peur de rester dans mes bois. Leur silence me pesait comme si mon âme n'aimait plus rester seule dans le cycle de sa vie profonde. A force de connaître de nouvelles sources, je perdais le goût de les regarder. J'aimais plus leur découverte que leur possession, l'aventure qui me jetait à leur recherche plus que la joie de les voir couler ainsi toutes modestes et recueillies sur leur note fondamentale. Vibrante hésitation qui précède le dernier pas où elles se livrent tapies sous le feuillage.

Que dirai-je des courses innombrables que je fis. Il ne m'en reste qu'un tas de souvenirs confus, une grisaille d'impressions peu digne du clair flambant de celles qu'alors je connues... Dois-je le dire, un jour, j'eus une fureur inexplicable, elle m'a étonné, moi si accueillant à tout le reste. Je brisai la porte de ma maison pour qu'elle ne tente plus jamais de clore mon repos. Depuis, devant cet acte consommé de dépit (il y avait aussi une aversion réelle), je n'y retournai plus.

Alors les torrents devinrent ma passion. La chanson des sources était devenue trop recueillie pour moi. Au fond, sous la variété de leur timbre, elles disent toutes la même chose. Eux au moins, ils bondissent, toujours différents, jamais eux-mêmes, toujours cherchant une nouvelle manière de sortir de leur lit. J'aimais aussi leur instinct destructeur, ces rocs qu'ils arrachent autour d'eux pour la simple joie de manifester leur force, de les rouler plus bas, d'en faire des galets anonymes. Les tourbillons qu'ils faisaient dans le trou qu'ils venaient de creuser comme pour effacer à jamais de l'espace la stabilité qui jadis l'occupait. Ce déploiement de violence, comme il grisait ma jeune force. La vitesse de leur flot me donnait le vertige. Alors c'est cela que j'aimais. En moi, la stabilité devint un péché mais j'étais si peu en moi-même que je l'ignorais. C'est depuis que j'ai compris. Le torrent ne trouve sa ferveur qu'en tombant. Avec lui, je suis tombé, je l'ai suivi jusqu'aux champs serrés des joncs qui bordent les marécages. Le marécage est plus ou moins vil mais il est un marécage. Notre vie de chaque jour, à nous qui avons vécu, connaît l'odeur fade qu'il dégage, les brouillards qui cachent la montagne, les matinées sans soleil, son disque rouge sans chaleur, l'humidité qui pénètre, le silence compact et pesant, l'atmosphère où tout se corrompt, où tout est déjà engourdi.

Le soir, l'étoile se mire sur l'eau stagnante, large comme un astre mort, entouré du halo d'une vapeur diaphane. Elle jette la paix de toute sa pâleur. A sa lumière, les choses apparaissent pour devenir indistinctes. Elle endort les prisonniers qui n'ont plus d'espérance. Le néant ne serait pas plus doux. Regarde cette eau calme. Pas une ride ne l'effleure. Par un mouvement ne l'anime, pas la moindre trace de vie. Elle qui fut si bondissante et qui sortit de terre avec d'immenses espérances, en chantant cet événement. Regarde ces joncs immobiles, le moindre souffle les courberait. Ils restent figés sur leur tige. Sont-ils innombrables ainsi ? Quand les a-t-on vu pousser ? Qui les verra disparaître ? Vision d'une mort éternelle où, tassés les uns sur les autres, nul ne nous reconnaîtra ni ne saura notre raison d'être.

Écoute, pourquoi te lamentes-tu ? Tu te conduis comme un enfant qui veut résister aux choses. Tu les as trop suivies pour, un jour, en devenir le maître. De l'endroit où tu te trouves, nul jamais n'est revenu. Tu n'éviteras la douleur qu'en continuant à tomber. Fais-toi chose avec les choses. Concentre-toi dans l'instant qui, à chaque moment, te saisit. Arrache-le à la trame du temps. Ne deviens pas, reste. Ne pense pas au passé, demeure et tu connaîtras la paix de ce qui n'a plus assez d'être pour souffrir. C'est dans l'instant que l'être est créé et c'est dans l'instant qu'il sait se refuser à être autant que cela se peut. Tue en Dieu le geste même qui te crée et, dans ta chute, rien ne te poursuivra du passé et de l'avenir, de l'espérance et du désespoir, de la haine même qui fait souffrir. Quel palais tu vas te construire dans le vide qui se creusera sous tes ailes d'ange déchu ! Heureuse évasion, qui pourrait te ressaisir ? Qui pourrait devenir ton maître ? Sois dans ma paix, petit ! Mon Dieu, je n'ai pas voulu cela et ma souffrance n'a fait que croître. Si j'étais resté religieux comme jadis, tout en connaissant ce que je sais maintenant, je le sens, j'aurais réussi ma vie. Du fond de ma prison, donnez-moi de connaître la résurrection en qui tout se consomme et s'éternise de ce que nous avons acquis, en qui tout se rajeunit et refléurit de ce que les jours ont flétri.

Mon fils, entre dans ma paix, elle est la divine messagère qui visite les prisonniers pour leur dire dans le recueillelement le secret de leur délivrance. Pourquoi n'as-tu pas assez vécu ? Comme l'eau qui ruisselle sur le corps, ma nature t'a caressé plus qu'elle ne t'a nourri. En toi, elle se reflétait plus qu'elle ne se recréait pour des destinées immortelles. Avec elle, tu n'as fait que jouer. Pourquoi n'as-tu pas compris quel sérieux la terre demande pour être la mère des vivants qu'elle mène à son Dieu ? Tu l'avais d'abord compris puis tu l'as oublié. Chaque fois que l'homme devient plus grand, un nouveau germe de mort naît en lui. C'est comme si, à chaque pas qu'il fait en avant, il était sollicité de tomber. Mais je vous aime, mes enfants et ceux qui ne se vautrent pas dans leur dégoût, je les relève. Tu l'avais d'abord compris. Ta vie était si recueillie jadis dans ta petite chambre. L'enfant pieux que tu étais mais encore si enfant, ce n'est pas là, la vertu. Tes premiers pas respiraient encore le silence de ta prière mais c'était en toi sans que tu le saches et cela est parti de même. C'est l'ignorance qui t'a perdu. L'ignorance n'est pas vertu.

Après, tu as vécu. J'étais bien toujours près de toi. Tu ne sais pas combien je t'ai protégé dans tes courses aventureuses, près des abîmes bordés de mousse que tu foulais candidement sans connaître leur profondeur. Tu ne sais pas mais, un jour, tu comprendras de quelle grâce je t'ai comblé en ta courte odyssée pour soutenir en toi l'amour vrai des sources que tu découvrais. Mais quel fou tu es devenu !

Après, peux-tu dire que tu as vraiment vécu quand tu n'étais plus que la balle que l'on jette à l'autre sans trêve, suivant le caprice du jour et les lois de la pesanteur ? Tu n'as pas su à temps que la ferveur, si elle doit se nourrir des choses, s'élabore au fond du coeur et doit s'achever en amour. Elle n'est pas la lueur qui reflète la lumière du dehors. Quoi de plus intime ai-je mis au coeur de l'homme que l'amour ? Tu ne m'aimes pas assez. La ferveur se nourrit du beau et du vrai mais encore faut-il qu'elle croisse dans le sanctuaire inviolé d'un coeur humain recueilli ? Ce qui t'a perdu, ce n'est pas d'avoir trop couru la montagne que je t'ai donnée pour cela, ce n'est pas de t'être trop plu à découvrir dans l'enthousiasme tout ce qui sourdait pour toi du fond intime de son sol, c'est de n'avoir pas su le faire en homme. Quelle ferveur d'amour serait tienne maintenant ! Mais j'aime la brebis qui s'égare plus que les quatre-vingt-dix-neuf autres. C'est toujours un scandale pour les autres. Heureusement qu'elles ne s'aperçoivent pas quand je quitte le pâturage pour aller au-devant la chercher. Au bord de ce lac bas, écoute la

divine messagère du recueillement repenté. C'est en pleurant sa pauvre vie que Madeleine devient un flambeau d'amour.

Il y a un malaise plus profond que ton goût du vagabondage, plus intime à ta nature, que toi-même ne peux guérir, fusses-tu l'homme le plus recueilli. Ici-bas, toute chose possédée par l'homme se décompose entre ses mains comme s'il me l'arrachait. C'est comme si, devant lui, mon geste créateur se refusait sous l'action d'une aversion fondamentale. Affirmerait-il que ces choses viennent de moi ? Dans un mouvement de reconnaissance, ne les offrirait-il pas lui-même ? Un germe de mort se développe dans ce qu'il a conquis et un jour vient qui le frustre de sa victoire, tout le quitte. Dès son premier mouvement, l'homme peut en prendre conscience. Son enthousiasme connaît la dépression qui le menace. Au coeur de toute joie, il y a une souffrance qui naît. Il ne lève pas d'admiration qui ne laisse percer discrètement la tare irrémédiable d'une radicale imperfection. Mais cela se cache au fond des choses. Cela n'est pas d'abord si apparent au point qu'on doive le découvrir quand on veut fermer les yeux.

On peut fuir cette souffrance sans l'avoir encore bien connue. On peut la fuir mais vite, pour cela, il faut jeter le fruit après y avoir seulement une fois mis la dent et trouver un autre fruit. C'est ce que tu fis rapidement après tes premières sorties, dans ta course désordonnée qui était moins l'élan de la recherche qu'une déroute. Quand tu abominais le recueillement de ta maison solitaire ou des grands pins qui l'abritaient, ce n'était pas seulement et surtout sous l'action d'une distraction invincible et d'une passion exclusive, débordante de nouveautés. Sans trop le savoir, comme l'hirondelle fuit le froid, ainsi tu fuyais la souffrance secrète qui étreint le coeur de l'homme quand il sent entre ses mains ma création se raidir, gémir et le quitter.

D'autres fuient cette douleur unique en fuyant ma création, autre déroute. On meurt d'inanition sur ce chemin. Qui peut porter le double fardeau du goût de la vie et du sens de la mort ? Qui peut agir passionnément en ce monde avec la ferveur qui rend seule possible la découverte et pâtir aussi dans son âme l'angoisse de la mort de tout ce que ses mains étreignent ? La foi n'y suffit pas. L'amour l'exige pour remplir le coeur de l'homme. Mon Fils seul le fit. Avec lui seul, tu le feras. Au soir de sa vie si pleinement vécue, à la veille de la croix, après l'immense succès de sa prédication, avant l'échec de l'oeuvre et la dispersion des siens, à l'heure où jamais ses apôtres ne lui avaient montré tant d'amour, en ce cénacle, avant la trahison de Judas, Jésus prit le pain et le vin. Avec la même ardeur qu'il agissait, il porta sa mort, sa défaite, la trahison. Le monde ne pouvait pas le conserver vivant. Il s'était trop donné aux hommes. Entre leurs mains, comme tout ce qu'ils étreignent, il devait mourir. Mais il laisse en gage de résurrection ce que le monde ne peut pas saisir, ce qui ne sera jamais la conquête de l'homme, sa présence sous l'hostie. En communiant à elle, en la recevant, tu trouveras le goût de la vie et le sens de la mort. L'un et l'autre, sans se combattre, s'uniront pour ployer ton âme d'amour. Alors les choses te crieront : oublie-moi pour d'autres !, car elles se sentiront prises du vertige d'être vite épuisées et indignes de te retenir. Mais tu leur répondras : en celui qui vous a créées, je vous serai toujours fidèles, mes soeurs qu'un jour je dois quitter. Vos beautés sont précaires mais j'aime la main qui vous modèle et c'est pourquoi vous êtes inépuisablement belles. Mais j'aime la main qui vous retranche. Vous serez en moi éternellement, même quand vous m'aurez quitté.

Alors ton évason sera consommé. Bienheureuse évason ! Qui pourrait te ressaisir ? De qui pourrais-tu devenir l'esclave ? Sois dans ma paix, mon enfant.

244 - Méditation pour le temps de l'Avent

"Sois dans l'allégresse, fille de Sion, pousse des cris de joie, fille de Jérusalem, voici que ton roi vient à toi, juste et sauveur. Peuple de Sion, voici que le Seigneur vient pour sauver les nations... et votre coeur sera dans la joie. Excitez nos coeurs, Seigneur, à préparer les voies de votre fils unique".

Seigneur, en cet Avent où votre liturgie nous annonce les splendeurs mystérieuses de votre venue prochaine, faites-moi participer à la sainte exaltation des prophètes qui soulevaient les âmes religieuses dans l'attente du sauveur d'Israël. Redonnez-nous, Seigneur, le sens de l'attente.

Bienheureuses les âmes de désir qui attendirent votre venue, elles préparaient la terre de sainteté où vous deviez germer. Quelle fut longue, cette attente et cependant jamais découragée ! Le flambeau passait d'âge en âge et la tige de Jessé montait lentement, nourrie par les sucs de cette terre humaine et divine. O mon âme, essaye de vivre en toi ce que fut l'attente de ces âmes.

La vierge Marie, flèche terminale de ce jaillissement de désirs, la fille des Patriarches et des Prophètes, qui portait dans son coeur toute la plénitude de l'espérance d'Israël, connut qu'elle enfanterait le sauveur par l'oeuvre du saint-esprit. Elle fut comblée, l'attente du saint vieillard Siméon au soir d'une vie tout entière tournée vers celui qui devait venir. Elle fut comblée, l'attente d'Israël, et elle fut comblée aussi l'attente plus sourde et imprécise des nations qui avaient respiré l'atmosphère messianique du peuple juif. Et les portes éternelles se sont levées devant le roi de gloire.

Sommes-nous venus trop tard pour participer à cette prière géante qui vous appelait du fond des siècles : "Venez, Seigneur, nous vous en supplions" ? Sommes-nous de ceux qui n'ont plus qu'à se réjouir après le couronnement de l'attente ? Sommes-nous vraiment dans un monde où vous êtes déjà venu, où l'on n'a plus qu'à vous attendre

puisque vous êtes là parmi nous ? Sommes-nous de ceux qui n'ont plus rien à désirer, de ceux qui n'ont plus qu'à jouir dans la possession d'un bien reçu depuis longtemps, depuis si longtemps même qu'on perd un peu le sens de ce qui en fait le prix ? Sommes-nous maintenant des possédants installés dans un domaine où il n'y a plus qu'à se reposer en louant Dieu d'avoir fait la vie si douce ?

Mon enfant, tu as déjà compris que l'oeuvre de désir n'est pas encore terminée et elle ne s'achèvera qu'à la consommation des temps. Vois la multitude des âmes en détresse qui ne me connaissent pas. Vois les foules ouvrières courbées sous le joug de la matière ou celui, plus terrible encore, d'un milieu où rien ne parle de moi. Vois ces hommes d'affaires, ces marchands, ces banquiers dont la pensée est obsédée par l'argent, tueur des âmes. Vois ces intellectuels pris de vertige par l'écroulement de toutes les valeurs que la pensée révérait jusqu'à maintenant et qui sombrent dans le scepticisme pessimiste ou dilettante. Vois ces peuples immenses qui ignorent jusqu'à mon nom ou qui lui ont voué une haine mortelle. Comprends maintenant le sens de cette prière, "Père, que votre règne arrive !", et avec quel réalisme il te faut la redire chaque jour. Mais je veux te montrer une misère plus poignante encore, la misère de ceux qui me connaissent. Sais-tu combien des miens me renient en secret, sans se l'avouer clairement à eux-mêmes ? Elles sont peu nombreuses, les âmes qui répondent pleinement à mon appel, les âmes qui ont le courage de s'affranchir totalement de l'étreinte de la médiocrité. Je ne vous désire pas à moitié. Ce n'est pas à moitié que j'ai donné ma vie pour vous et que je la donne chaque jour entre les mains du prêtre et sur l'autel de mon Père. Mais vous êtes habiles à vous refuser aux tâches où je vous appelle en leur opposant de petits devoirs que vous raffinez à l'excès, sans nécessité, et parce que vous y trouvez votre complaisance. Là où je vous appelle, il faudrait un peu de générosité et vous avez le coeur étroit. Vous êtes habiles à vous duper vous-mêmes. Vous ne voulez pas voir ce qui vous paralyse, habitudes, fréquentations..., avec lesquelles vous ne voulez pas rompre parce que ces choses vous sont chères et que vous les préférez à l'accomplissement de ma volonté. Comprends-tu maintenant combien tes frères tout proches ont besoin de ta prière, combien vous avez besoin de prier les uns pour les autres afin que mon règne arrive dans vos coeurs. Votre fraternité n'est qu'un mot creux si vous ne priez pas les uns pour les autres en suppliant mon Père d'ouvrir vos âmes à la plénitude de sa vie. Tu dois prier pour le monde et pour tes frères et tu dois préparer en toi-même le chemin de ma venue en ton âme. Toute vallée sera comblée et toute montagne sera abaissée, disait Jean-Baptiste aux foules qui attendaient le messie. Cette parole se réalise dans le coeur de mes disciples fidèles. Sois de ceux-là, sois de ceux qui savent reconnaître la mesure déficiente de leur générosité passée pour m'offrir maintenant une mesure pleine et débordante. Sois de ceux qui osent regarder en face ces montagnes que sont les obstacles à ma totale venue en eux et qui y portent hardiment la pioche et la mine pour me préparer une voie toute droite. Tu les connais, ces déficiences, tu les connais, ces obstacles. Mets-toi donc à l'oeuvre avec lucidité et vaillance. Demain, un peu grâce à toi, "toute chair verra le salut de Dieu".

245 - Le mensonge intérieur

Les jours s'ajoutent aux jours. Ma vie est une marche forcée. Mon Père, ce n'est pas pour une telle existence, à peine consciente, que vous m'avez créé. Ce n'est pas pour être comme le boeuf qui creuse son sillon dans un demi sommeil. Délivrez-moi de la somnolence spirituelle, indigne de l'homme que vous avez fait, sinon je m'écoulerai devant vous comme une eau vaine et mon âme aura éternellement l'inconsistance d'une ombre.

Qui faut-il accuser de cette torpeur qui paralyse ?

Sans doute, la fatigue l'entretient mais j'ai souvent vérifié que mon repos ne la faisait pas disparaître. Ma vie est alors plus trépidante mais elle n'est pas plus foncièrement religieuse. Quelle est la maladie secrète de l'âme qui en est la cause ? A la découvrir, je veux désormais travailler. Je le sens, il y va de ma vie. La racine de mon mal doit se trouver dans mon passé car spontanément, quand je souffre de ma médiocrité chrétienne, c'est vers lui que je me tourne et c'est lui que je voudrais jeter au loin. Le cadre de ma vie présente, de ma vie sociale, cultive aussi le poison qui m'engourdit. Quand je cherche à guérir, j'ai un intense besoin de solitude, de séparation. Partir au désert, refaire une vie nouvelle sur un passé anéanti, voilà les deux fortes aspirations que connaît l'homme qui veut enfin devenir enfant de Dieu. Aspirations justes mais vaines sans votre grâce, Seigneur. Il n'est pas en la puissance de l'homme de ne pas avoir été. Son passé est inscrit en marques indélébiles sur son âme. Dans la solitude, les jours reconstruisent autour de l'ermite un cadre d'habitudes qui ressemble à celui qu'il a quitté. **Mon mal est trop profond** pour que, de l'extérieur, je puisse le guérir seul. Quand un membre est malade, on peut le couper pour qu'il ne contamine pas tout le corps mais, ici, c'est d'un empoisonnement qu'il s'agit. Ce n'est qu'aux heures privilégiées que je prends conscience de mon essentielle pauvreté spirituelle. En temps ordinaire, je suis trop totalement à la surface de ma vie. Il faut qu'on me fasse entrer dans sa profondeur. Le malheur et l'échec le font rudement. En ces moments, après le premier abattement, quand l'âme n'est plus qu'endolorie, je découvre l'étroitesse de ma prison. A la lumière de cette épreuve particulière, je devine que tous mes échecs intérieurs viennent d'une même cause fondamentale; Laquelle ?

Pourtant, il m'arrive de sortir de cet état qui ressemble à une vie inachevée. Je ne sais pas le faire par mes propres moyens. Quand une âme plus chrétienne que moi passe près de moi, j'en suis toujours revigoré. elle me donne sa grâce. A la voir vivre, je me sens plus vivant. A la comprendre, je découvre ce que je pourrais être. Mais cette

évasion n'est qu'accidentelle et passagère. Le souvenir de telles rencontres, le souvenir squelettique qui m'en reste, ne suffit pas à me faire comprendre, aux jours de mon oisiveté, que je suis toujours en prison. Si je voulais me garder de l'inquiétude qui accompagne les révélations périodiques de mon pauvre état, cela serait facile. Je crois même qu'on peut arriver à supprimer définitivement ces crises qui prennent parfois chez les âmes jeunes un caractère dramatique. Il y a une certaine manière de cultiver la vertu, les préceptes et les conseils qui réussit fort bien. Le pharisaïsme ne date pas des Juifs. Il n'a pas disparu depuis. Avec l'idolâtrie, c'est une des corruptions les plus universelles de la religion. C'est la religion que l'homme médiocre met à sa taille. Plutôt mourir que vendre le bien précieux de l'homme pour un peu de paix. Cependant, je le devine, le temps fait en nous de telles transformations, si je ne guéris pas, j'y viendrai car encore faut-il paraître, pour les autres et pour soi, si on ne peut pas vivre.

Dans une première recherche, **j'ai cru que je manquais de volonté**. Je m'expliquais ainsi la lâcheté de mon existence. Comme la pierre, j'étais roulé dans le torrent. J'ai dû remarquer que je m'étais calomnié. Je veux très fortement tout ce que je désire vraiment. Mes désirs, s'ils ont changé avec l'âge, n'ont pas perdu de leur force. Je dirais même que leurs objets sont plus vastes que jadis. Quand on est jeune, par une timidité proche de l'orgueil, on veut se borner à ne désirer que ce qu'on connaît déjà. Ainsi on rétrécit souvent sa vie. Maintenant, dans une existence moins protégée et dirigée que par le passé, j'ai plus souvent l'occasion de vouloir avec énergie. Alors je me suis demandé si j'étais sincère avec moi-même quand je me disais et quand j'affirmais que je désirais grandir dans l'amour de Dieu. Il m'a fallu beaucoup de temps pour prendre claire conscience qu'une telle question pouvait et devait se poser car elle est terrible. Jusqu'où ne pousse-t-elle pas son inquisition ? Elle est l'accusation. A côté, mes examens de conscience sont plutôt de la chicane. Longtemps, sans bien le savoir, j'ai fui son réquisitoire.

Ne m'était-il pas évident que je veux aimer Dieu de tout mon coeur ?

Regarde la longue suite de tes prières et de tes oraisons, la continuité et la permanence impressionnante des désirs pieux que tu exprimes chaque jour, cette pratique régulière des sacrements, cette attitude spontanément chrétienne, modelée par une vie religieuse déjà longue. Que de sacrifices consentis depuis tant d'années et sans cesse continués ! N'y aurait-il pas de quoi rassurer quelqu'un qui en aurait moins le désir que toi ? Mais mon inquiétude revenait. Douce sollicitude de Dieu, qui dira vos visites ? Est-ce que la vie chrétienne consiste à piétiner sur place ? Mettons que je ne suis plus un jeune et que j'ai passé l'âge des émotions religieuses faciles. Mais la routine n'est pas un signe de ferveur, une routine qui peu à peu se dégrade comme un vieux chapiteau. Il me semble que je perds progressivement le sens des valeurs spirituelles. Avec l'expérience que tu as acquise de la vie, recommencerais-tu une vie aussi passionnément donnée que jadis au service de Dieu et à sa recherche ? Avoue-le, Dieu recule pas à pas dans ton âme. A mes jours de clairvoyance, je n'ai pas osé me répondre : non. J'aurais pu invoquer que la grâce ne m'était que chichement donnée mais je savais trop le contraire. **C'était bien moi la cause de ma langueur** chrétienne. En vérité, suis-je sincère avec moi-même quand je me dis que je désire grandir dans l'amour de Dieu ? Je sais bien ce qu'est la sincérité envers les autres. Son domaine est somme toute assez limité. Ce n'est pas aux convenances sociales que je pense mais à la nature des échanges qu'elle régit en loyauté. L'homme parle à l'homme par ce qu'il a de plus extérieur à lui-même. Nos vies se touchent par leur périphérie et, si elles ont des contacts plus profonds, la sincérité doit je parle reste trop superficielle pour pouvoir les exprimer. Il m'est facile d'être sincère avec mon prochain. Je sais bien ce que cela signifie. Je ne peux pas en dire autant de la sincérité envers moi-même. Il me semble qu'elle étreint tellement mon être qu'elle participe à son inépuisable approfondissement. Elle est en moi comme le reflet du regard de Dieu. Aussi, à la poursuivre à travers l'épaisseur où elle se cache, l'ai-je enfin reconnue sous le visage de la sincérité envers Dieu. Pour faire ce grand sondage, il ne faut pas avoir peur du silence de son âme. On n'entend plus la parole de l'homme en cet abîme. Si on en perdait le souvenir, ce serait encore mieux. Arrête-toi de vivre pour être davantage. Dépouille-toi de tout ce qui n'est pas toi pour être toi. Accepte de n'être que toi. Premier effort de sincérité qui appellera la découverte de la Sincérité. Ce n'est qu'avec un regard simple que tu dépasseras les faux problèmes et les fausses solutions que rencontrera ta recherche.

Ne te laisse pas distraire par ce que tu fus ou ce que tu désires être.

C'est dans l'instant qu'il faut entrer pour aller plus avant. Le présent seul existe au fond de ton coeur. Tout près du point où tu te reçois, une prière demande que tu te redonnes. C'est la source fontale de ta vie et son écho en toi. Le Dieu qui te crée en te préférant hors de lui est déjà le Dieu d'amour qui te rappelle à lui. Le veux-tu aussi ? Ne t'échappe pas, retiens-toi dans le présent. Je voudrais des paroles neuves pour te dire le mystère de ta création et de ta divinisation. Les autres, tu les as tellement usées. Remets-toi devant la question essentielle. Ta réponse s'exprime dans un mouvement d'angoisse, imperceptible d'abord, puis qui s'étend. Il grandit comme la réponse d'une multitude, le bruit d'une forêt sous un vent silencieux. Cette prière si simple, si pure, si proche d'être réalisée à l'endroit où elle jaillit, se déforme, s'alanguit, se dramatise en montant en toi. Sur son passage, elle fait naître une grâce qui ne sait pas encore à quoi s'accrocher. C'est comme le fourmillement affolé d'une ruche endormie que le feu a surprise. Le réveil de mille mensonges assoupis qui n'en font qu'un. "Éloignez-vous de moi, car je ne suis qu'un pécheur".

Je ne savais pas bien ce qu'était le péché. Il ne suffit pas de cueillir le fruit pour connaître la plante. Je me faisais du péché une image aussi simple que moi-même. J'ai compris depuis que nous étions l'un et l'autre de la même étrange complexité. Il se nourrit de mon éminente dignité. Il pousse sa racine jusqu'à la base de mon âme. Il détourne la source d'eau vive qui me fait être. Mon péché est mien car il s'engraisse de ce qui m'est donné pour devenir et il me laisse le creux de mon mensonge. La tentation m'assaille. J'y résiste mais, déjà en moi, se glisse l'immonde désir d'être vaincu. Un nouveau mensonge serait en moi. Contre qui est-ce que je le dresse ? Nul ne me voit. Contre une habitude de vertu ? On ne ménage pas un cadavre. Je me cache à moi-même et la lutte est inégale, refus déjà vermoulu, raisons de résister déjà creuses, acceptation rejetée car elle n'est pas encore assez maquillée, défaite par où on s'enfuit hors de soi, encore un peu plus loin. Chaque jour, mon mensonge grandit en cette région de mon âme que n'atteint pas l'écho de mes prières ni la générosité de mes sacrifices ni le silence précaire de mes oraisons ni l'inefficacité diminuée des sacrements. Il m'a fait, à la hauteur du coeur, une prison toujours mieux close, aux murailles tapissées de sommeil. Ainsi va la vie d'un chrétien qui n'est pas plus mauvais qu'un autre. Jésus, le soir, quittant ses apôtres, allait sur la route porter dans la prière la souffrance de se voir si inconsciemment trahi.

Pureté de Jésus, vous qui avez dit que vous étiez la vérité. A votre contact, l'homme découvre son péché et il retrouve aussi ce que c'est que d'être vrai. Loin de vous, je peux bien me révolter contre mes chaînes. Je ne peux pas les briser par la force. Faites qu'elles tombent d'elles-mêmes, de par leur propre poids, le long d'un corps qui n'a plus en lui de quoi les retenir. Vous êtes la vérité. Vous n'êtes pas seulement véridique. A vous entendre, je ne puis pas tomber dans l'erreur. A vous voir, je ne puis plus aimer le double personnage que je nourris depuis si longtemps, de celui qui vous cherche et de celui qui ne veut pas vous trouver. Pureté qui rayonnait de votre personne sur les chemins de Galilée. Pureté qui se concentra toute fervente au soir où vous vous êtes donné au monde sous la forme de l'hostie. Pureté que je pressens, qui me conquiert aux jours de mon repentir, quand je connais votre eucharistie. Pureté qui me pénètre quand, dans une union plus grande, vous entrez avec moi et me faites comprendre dans le silence du recueillement ou la ferveur de l'action, ce que c'est qu'un instant passé vraiment et totalement avec vous et pour vous. Venez me visiter et ne vous éloignez plus jamais de moi !

246 - **Madame Acarie**

Une grande mystique au travail dans le monde

Dans la vaste cathédrale spirituelle que forme l'église chrétienne, il est des pierres qui concourent très apparemment à la splendeur de l'édifice. D'autres plus cachées n'en soutiennent pas moins des masses d'architecture. Madame Acarie est une de ces pierres fondamentales qui se déroberont ainsi au premier regard. Son nom n'éveille en nous aucun écho et c'est elle pourtant qui introduisit le Carmel en France, elle surtout qui sut être en son siècle la conscience de Paris, "forma des générations entières d'âmes rayonnantes" et exerça sur ses contemporains une influence que des historiens de valeur n'hésitent pas à considérer comme supérieure à celle de saint François de Sales. Avant elle en effet, le mouvement religieux qui s'annonce reste inordonné et comme hésitant. Après elle et grâce à l'impulsion donnée, le voici qui s'organise, portant jusqu'à la perfection des hommes tels que Bérulle, Ollier, François de Sales...

Penchons-nous donc avec curiosité et respect sur Madame Acarie. Pour avoir été l'âme d'un temps qui, par son extrême vitalité religieuse, n'est pas sans rapport avec notre temps, elle a beaucoup à nous apprendre et nous ne la suivrons pas en vain dans les étapes diverses de sa vie.

Madame Acarie, Barbe Avrillot de son nom de jeune fille, est née à Paris le 1^o février 1566. Elle appartenait à une bonne famille de la bourgeoisie catholique. M. Avrillot, Maître des Comptes à la Chambre de Paris, fut un ligueur fervent et se fit prêtre à la mort de sa femme. Dans ce milieu et contrairement à ce que l'on pourrait attendre, Barbe ne fut pas heureuse. Sa mère la rudoie et son père, bien que plus humain, demeure avec elle raide et distant. Ainsi donc une enfance tendue et morose, la future Madame Acarie est sérieuse, trop sérieuse pour son âge et ce trait de caractère lui restera toute sa vie. Jamais sa grâce de perfection n'aura l'allant et le charme du génie religieux de sainte Chantal.

Dès ses premières années pourtant et en dépit d'apparences assez fâcheuses, une vie profonde se développe dans l'âme de Barbe Avrillot. Déjà la grâce poursuit en elle un sûr travail et il arrive un jour que la jeune fille s'épanouit auprès d'une tante religieuse. Elle dit ses aspirations à une vie plus généreuse, elle parle de don de soi. Bientôt elle manifestera le désir d'entrer comme garde-malade à l'Hôtel-Dieu de Paris. A ce projet, opposition formelle de Madame Avrillot qui se met en quête d'un parti avantageux pour sa fille et la marie sans balancer. Barbe épouse M. Acarie. Elle n'a guère plus de seize ans.

M. Acarie était un fort brave homme, le fait est sûr. N'empêche qu'il s'est montré incapable de donner à sa femme cette affection compréhensive qui lui avait déjà tant fait défaut dans sa propre famille. Tête légère, il ne tarde pas à se jeter, comme son beau-père, dans les histoires de la Ligue et le voici qui s'y passionne bientôt au point d'en oublier tout le reste, ses affections comme son foyer. Pas plus que chez son père, Barbe ne se trouve

donc à l'aise dans son foyer à elle. Maintenant comme jadis, c'est pour elle la même solitude, le même repliement silencieux.

Mais la jeune femme ne se laissa pas vaincre par les multiples événements qui la brimaient. Ceux-ci semblaient avoir permis, au contraire, que le travail de la grâce s'achevât en elle. C'est souvent dans la contradiction que Dieu prépare ses oeuvres et elles s'imposent un jour au-dehors. Ce fut en 1588, à vingt-deux ans, que Madame Acarie entendit de Dieu le premier appel précis, la première invitation à se donner à lui sans réserve. A cette date en effet, son mari la surprend en train de lire l'Amadis, un roman de chevalerie qu'on lui avait prêté. Lecture révélatrice. Ainsi faisait jadis sainte Thérèse, saint François d'Assise. L'âme cherche, se fourvoie mais dans chacune de ses erreurs, c'est le reflet d'une vérité ou d'une grandeur qui l'a séduite. Quoiqu'il en soit, le prudent M. Acarie ne manque pas de s'inquiéter de voir un tel livre dans les mains de sa femme. Sur le champ, il s'en va donc demander à l'Abbé Roussel, son confesseur, de remplacer le récit jugé dangereux par des ouvrages susceptibles de nourrir la vertu. Le brave prêtre s'exécute et, non content d'apporter les livres demandés, souligne pour sa nouvelle amie un certain nombre de passages particulièrement édifiants. C'est ainsi que se trouve désigné à l'attention de la jeune femme la phrase suivante : "Trop est avare à qui Dieu ne suffit". Cette formule si sèche fut pour cette âme, qui depuis si longtemps se cherchait, le trait de lumière, la brûlante réponse qu'attendait sa quête obscure, sa mystérieuse soif de toujours. Madame Acarie venait d'apprendre l'étrange proximité du divin et c'est à la faveur de cette découverte qu'elle s'orientera désormais vers d'autres libérations.

Non point qu'à partir de ce jour la route dût se trouver pour elle libre de difficultés, celles-ci au contraire se multiplieront. Ce fut l'épreuve physique qui vint d'abord. Madame Acarie connut en effet ces dérangements mystérieux qui si fréquemment se trouvent être la rançon de l'emprise divine, tant il est vrai que notre chétive nature, trop accoutumée aux limites étroites des horizons de la terre, ne saurait se passer sans déchirements à l'infini des perspectives du ciel. Mais à cette époque, Madame Acarie ignorait encore l'étendue des grâces dont elle était l'objet. Elle constatait le trouble sans en deviner la cause. Pendant cinq années, la voilà donc, maladroitement dans son ignorance, qui s'efforce d'échapper tant bien que mal à l'extase qui la sollicite. C'est ainsi que, chez elle, elle s'absorbe volontiers dans quelque ouvrage difficile ou marche rapidement à travers la chambre en se frottant les bras et les jambes. Mais c'est au-dehors surtout que ces sortes de crises étaient gênantes car la pauvre femme, en dépit de ses précautions, ne les évitait pas toujours. On raconte qu'un dimanche à Saint-Gervais, dans la chapelle des Acarie, elle tomba en contemplation à la grand-messe et ne sortit de son immobilité que le soir quand, pour sa plus grande confusion, sa famille alertée par son absence, vint la surprendre. Il va sans dire que, si Madame Acarie ne comprenait rien à son état, son entourage était loin d'y voir plus clair. Les médecins eux-mêmes se révélaient impuissants devant l'étrange mal et le régime des saignées qu'ils prescrivaient pour elle ne faisait qu'affaiblir la jeune femme et compliquer les choses. C'est alors que survint, en 1595, le P. de Canfeld, le grand mystique capucin du temps, qui rassura la famille en affirmant que "le tout venait de Dieu et qu'il n'y avait qu'à se soumettre au bon vouloir divin".

L'origine du trouble une fois découverte, les épreuves de Madame Acarie changèrent de nom et n'en continuèrent pas moins. Au moment où le P. de Canfeld parlait pour elle de grâce unique, elle connut certainement l'effroi secret d'être poussée sans retour dans la vaste solitude de Dieu car il faut concevoir que c'est une singulière aventure pour une âme d'avoir à porter l'ultime don, celui qui, découvrant l'ineffable douceur de l'amitié divine, ouvre le ciel mais aussi et du même coup vous plonge sur terre dans l'isolement, lot incommunicable réservé à ceux qui vont devant.

A l'angoisse secrète d'être à part s'ajouta d'ailleurs pour Madame Acarie la vive souffrance d'avoir à subir le contact d'un entourage borné et complètement dépourvu de finesse intérieure. Son mari fut en effet des plus gênants à cette époque. Il commença par exulter d'avoir une sainte dans sa maison, se mit en devoir de précipiter une ascension mystique qui l'intéressait directement. C'est dans ce but qu'il fit traduire à l'intention de sa femme les oeuvres d'Angèle de Foligno. Par malheur pour ce zèle empressé, Madame Acarie en était alors au point où le recueillement extérieur, la séparation de tout le créé est nécessaire au recueillement intérieur, le préserve et lui permet de sourdre au fond de l'âme. Alors les livres distraient plus qu'ils n'aident et l'âme le sent bien tandis qu'un instinct secret la replie sur elle-même dans l'attente silencieuse des prévenances divines. En tout cas, la future bienheureuse ne paraît pas goûter beaucoup les écrits de la sainte. Naturellement, grande déception de M. Acarie qui se met bientôt à regarder d'un autre oeil les expériences mystiques dont il était d'abord enthousiasmé. Nouveau Chrysale, il se plaint que chez lui tout marche de travers et s'en va conter d'imaginaires infortunes aux prédicateurs du voisinage. Ceux-ci ne manquèrent pas de s'émouvoir comme il convient et de flageller en termes clairs les épouses qui préfèrent l'extase au soin de leur maison. Parfaitement pure de ces crimes, Madame Acarie dut ainsi s'entendre sermonner devant tous. Il arriva même un jour que la pauvre femme se vit privée de communion.

L'épreuve, au moins pour la période que nous venons de raconter, fut bien le partage constant de Madame Acarie. Seulement, ce qu'il faut bien comprendre, c'est que les multiples souffrances qu'elle put ainsi ressentir ne furent jamais pour elle la saignante blessure d'où la force s'en va. La force chez Madame Acarie est trop stable pour qu'elle puisse se perdre de sorte qu'après l'étape longue et les dures journées où seule l'espérance soutient, il lui fut donné de découvrir ce pays intérieur où est la lumière. Qu'une circonstance vienne la libérer des entraves

extérieures qui la paralysent encore, que son mari se compromette à fond et qu'on l'exile, qu'elle ait à batailler durement contre les huissiers et les magistrats pour défendre et sauver à elle seule la fortune et l'honneur des siens, et nous la retrouverons dans le rayonnement d'une puissance qui ne se cherche plus mais, sûre de soi, oriente l'action des possibilités multiples.

Pour bien comprendre la nature de cette prodigieuse influence que Madame Acarie allait exercer désormais sur ses contemporains, il importe de bien voir que, pour elle, l'apostolat fut essentiellement le prolongement de sa vie de prière. Cette femme que le divin possédait avec une telle force ne concevait pas l'action comme une réponse donnée à un appel extérieur. Elle n'était pour elle qu'obéissance à un ordre intime, à une suggestion du dedans et c'est ainsi que chacune de ses démarches fut d'abord méditée, vécue dans l'oraison. Duval, son biographe, dit à ce propos "qu'elle ne traitait jamais avec personne, au moins d'affaire importante, que ce ne fût avec une vue intérieure entièrement recueillie et présente à Dieu, de sorte que cette vue venant à lui manquer, elle s'arrêtait court, paraissant ne savoir où elle en était, sans se soucier de ce qu'en penseraient ceux avec qui elle traitait". Dom Sans de Sainte Catherine a fait les mêmes remarques. "Quand en parlant, écrit-il, elle s'apercevait qu'elle disait quelque chose qui n'était pas nécessaire ou en la manière qu'il ne fallait pas, c'est-à-dire sans cette vue de Dieu, elle s'arrêtait pas et ne l'achevait pas, bien qu'elle parlât à des gens de qualité et que la chose ne fût pas sans grande conséquence". Qu'une telle attitude puisse manquer parfois de souplesse, c'est incontestable. N'empêche que mieux que toute autre, elle sut garder intact en Madame Acarie ce recueillement intime qui fut l'âme profonde de tout son apostolat et grâce auquel elle put, sans dommage pour sa vie intérieure, entreprendre et mener à bien un si grand nombre d'oeuvres.

La plus importante de toutes fut bien d'ailleurs celle qui se fit ainsi, presque à son insu, par la seule puissance de son rayonnement. Le biographe de cette grande âme nous dit quelle forte impression ressentirent à son contact nombre de ceux qui l'approchèrent. Non point qu'elle parlât beaucoup, même en présence d'amis proches, même quand il s'agissait d'auditeurs pénétrés d'admiration pour l'oeuvre que Dieu faisait en elle, il était rarement question de ses expériences intérieures car, disait-elle, "voyant que ces choses de Dieu sont si hautes et que mes paroles partent d'un lieu si infect et si pauvre, tout ce que je dis me semble si fade que je l'ai à contre-coeur". Plus encore que la misère des mots, son humilité lui fermait la bouche et ce n'est qu'à trois de ses confesseurs, Benoît de Canfeld, Bérulle, le P. Coton, qu'elle semble s'être ouverte en toute liberté.

Les autres d'ailleurs, pour être tenus à distance, n'en reçurent pas moins ce choc intime que communique l'âme des très grands. François de Sales lui-même parle de "l'infini respect qu'il lui portait et qui l'empêchait de s'enquérir des choses qui se passaient en elle". Notons ce trait, l'infini respect, qu'on retrouve sous des formes diverses dans la bouche de tous ceux qui la connurent. Elle rendait sérieux celui qui la fréquentait, de ce sérieux qui porte le sceau de la majesté divine avec ce cachet spécial de crainte révérentielle que l'on éprouve devant une oeuvre où Dieu a plus de part que l'homme. C'est cette sorte de rayonnement mystique qui, pendant près de trente ans, s'est développée autour d'elle et que l'Abbé Brémond analyse dans une page qui mérite d'être relue. "Dieu seul fait les saints et les mystiques mais l'appel qu'il adresse à ceux qu'il a choisis est souvent presque imperceptible. Beaucoup ne l'entendent pas ou n'osent pas l'entendre, soit par faiblesse, soit par humilité et prudence mal comprises. Ils paralysent, ils étouffent même, leur grâce. Or et c'est ici la grande leçon providentielle qui règle la plupart des ascensions surnaturelles, la parole, la simple vue d'une âme vraiment sainte et manifestement possédée de Dieu, révèle leur propre don à ces timides, à ces hésitants, à ces élus qui s'ignorent. Devant cette toile vivante qui leur est soudain présentée, fascinés et encouragés tout ensemble, ils sont trop modestes sans doute pour répéter à leur tour le fameux mot du génie qui s'éveille (ed'anch'io) mais leur vocation n'en est pas moins fixée par cette rencontre décisive. Ils prennent d'un pas résolu ce haut sentier qui, la veille encore, leur paraissait inabordable, leur faisait peur. Telle a été l'histoire certaine d'un grand nombre de chrétiens, de prêtres même, de prêtres surtout, dont Madame Acarie a "libéré la grâce", pour me servir d'une splendide formule appliquée au cardinal de Bérulle mais qui ne semble pas moins convenir exactement à la mission de cette femme extraordinaire".

Le génie religieux de Madame Acarie attira donc une foule nombreuse. Elle eut en effet la chance d'apparaître à une époque singulièrement féconde au point de vue spirituel, à l'aube d'une grande période mystique. Déjà les âmes appelées viennent de toute part et, avec elles, une multitude d'autres qui vivent d'illusions. Encourager les premières, aider les seconde à voir plus clair en elles, tel est le rôle de Madame Acarie. La grande mystique qui nous occupe ne fut pas seulement une âme d'oraison. Une autre lumière brillait en elle qui devant lui attirer bientôt des disciples innombrables. Il s'agit de ce don de pénétration, de vue profonde des âmes, "de discernement des esprits", qui lui permettait de saisir de si sûre manière la capacité religieuse et les ressources profondes de ceux qui l'approchaient.

Méditons en passant cette parole qu'elle dit un jour à propos de deux demoiselles qui se croyaient appelées à entrer au Carmel. L'une était faible dans la pratique du bien et tourmentée de peines intérieures mais l'autre avait la conscience tranquille et montrait de grandes dispositions pour l'état religieux. Madame Acarie jugea que la seconde pourrait bien avancer dans la vertu mais ne ferait aucun progrès dans les voies intérieures, tandis que la première "avancera à force de chutes et de rechutes". "Il faut pénétrer jusqu'au fond du coeur et voir si Dieu y est ou, du moins, s'il y sera quand l'âme sera cultivée par la religion". Quelques aventures du même ordre eurent

bientôt fait de fonder l'autorité religieuse de Madame Acarie. C'est ainsi que ses disciples laïques ne tardèrent pas à se joindre à nombre de prêtres célèbres qui venaient chercher auprès d'elle, pour eux-mêmes et pour ceux dont ils avaient la charge, des lumières et des directions.

Cette influence féminine s'exerçant en matière spirituelle et dans la vie même de l'église ne va pas d'ailleurs sans poser un problème, l'éternelle question des rapports entre l'autorité divine du prêtre et l'autorité divine aussi de l'âme mystique. Brûlant sujet sans aucun doute mais qui se simplifie pourtant quand on le considère dans le concret, à partir d'un cas précis. Il ne semble nullement difficile d'admettre que Madame Acarie, cette femme comblée de grâce et par ailleurs exquise de tact et de délicatesse, ait pu, sans préjudice pour personne, éclairer dans des conversations tout intimes ceux dont elle avait en d'autres circonstances à recevoir sans discuter l'ordre et l'avis. Certes l'autorité du prêtre, quand il parle au nom de la hiérarchie, demeure absolument pleine et entière et on ne saurait s'y soustraire sans nier l'église et fonder l'illumination. Avec Madame Acarie, il n'était pas à craindre que cette autorité fût jamais contestée. C'est dire que les conseils donnés par elle à des religieux ou à des prêtres, bien loin de porter atteinte à la dignité de leur fonction, ne pouvaient que les aider grandement à la remplir avec plus de lumière et de compétence.

L'Hôtel Acarie devint donc rapidement un lieu de rendez-vous pour les âmes. On a pu y voir tout l'état-major mystique du temps, Benoît de Canfeld, Bérulle, le P. Coton, Duval, Binet... Quand on passait par la capitale, c'est là qu'on venait prendre contact avec toutes ces personnalités religieuses et ce fut au milieu d'elles que François de Sales, alors jeune évêque d'un diocèse éloigné en Savoie, écouta sainte Chantal et se prépara à la suivre. Bientôt Madame Acarie ne se contentait plus d'hôtes de passage. Elle créait chez elle une petite communauté d'un caractère semi-officiel qui se transporta par la suite dans une maison de l'extérieur et devint célèbre sous le nom de "Congrégation de sainte Geneviève". C'est dans cette communauté, véritable pépinière mystique, que les âmes de la génération prochaine venaient s'instruire et se préparer à remplir de leur nombre le Carmel venu d'Espagne et qui, sans elles peut-être, n'aurait jamais vécu chez nous. Plusieurs parmi elles entrèrent par la suite dans les fondations nouvelles des Ursulines et des Visitandines, apportant toutes dans ces divers couvents le trésor ancien et nouveau que Dieu avait donné au monde par l'intermédiaire de quelques-uns de ses serviteurs.

Parallèlement à cette oeuvre d'éducation religieuse entreprise dans son entourage proche, Madame Acarie poursuivait un important travail de réforme intérieure dans les monastères des environs de Paris. Son biographe dit à propos de cette autre forme d'activité "qu'elle s'occupa premièrement à la réforme de quelques monastères de filles. Quoique d'ordinaire, les personnes religieuses n'en défèrent pas volontiers à celles qui sont mariées au moins en ce qui concerne leur vie intérieure, néanmoins Dieu lui avait donné pour cela une grâce si particulière, elle s'y comportait avec tant d'humilité et de dextérité, qu'elles ne faisaient aucune difficulté pour lui ouvrir entièrement leur coeur et lui déclarer leurs plus secrètes pensées". Plus loin encore "L'Abbesse de Montmartre s'étant mise en clôture avec ses filles et ayant commencé heureusement la réforme de sa maison, elle l'allait consoler et fortifier, prenant soin de quelques bonnes filles plus attirées que les autres à la vie intérieure". Au temps de Madame Acarie, les couvents de la région parisienne sont nombreux. On peut imaginer quelle vie errante elle dut mener, d'autant plus que "la grandeur de sa charité ne s'étendait pas seulement sur les religions mais aussi sur plusieurs congrégations de filles séculières qui commençaient alors à s'assembler pour vivre dans l'obéissance, s'adonner à la pratique des vertus et instruire les petites filles dans la crainte de Dieu et dans les connaissances convenables à leur sexe... Sachant que M. Gallemant, docteur, avait fondé une semblable congrégation dans la ville d'Aumale, continue Duval, elle alla les visiter et y demeura quelques jours... Elle alla pareillement à Pontoise où le même Gallemant, tandis qu'il prêchait le carême, avait fondé une congrégation de filles comme à Aumale. Ces filles étant fort neuves en ce qui regardait la vie de communauté, plusieurs gens de bien craignaient que leur congrégation ne s'en allât en fumée. Cette bienheureuse s'y achemina et, durant une nuit qu'elle passa sans dormir, elle leur parla à toutes, l'une après l'autre, si efficacement qu'elles prirent courage et se résolurent malgré leurs difficultés à la persévérance de sorte que cette petite communauté a donné naissance à deux florissants couvents de carmélites et d'Ursulines qui sont aujourd'hui établis en cette ville". Madame Acarie sut se donner sans réserve au travail dans le monde. De ce travail, elle sut également se séparer. En 1613, elle entra comme soeur converse au Carmel de Pontoise où elle mourut en 1618. Ainsi s'est écoulée la vie de cette femme que l'église déclara "bienheureuse" en 1791. Par la puissance de sa prière, par son sens de l'action, par sa simplicité, par tout cet extraordinaire rayonnement intérieur qui en imposait si fort à ses contemporains, elle nous séduit et nous retient nous aussi. C'est qu'en notre siècle comme au leur, d'innombrables âmes mystérieusement éveillées à la nostalgie des choses divines aspirent à la vie sublime que cette femme réalisa si pleinement et dont la puissance contagieuse se perpétue. Aujourd'hui encore, Madame Acarie reste, pour ceux qui s'ouvrent à sa force, celle qui guide et qui libère.

Un jour ne suffit pas pour faire une personne. C'est l'acte créateur qui demande plus que tout autre la longue et persévérante collaboration de la créature. Effort constant d'où toutes nos puissances tirent leur sève, qui épouse le plus intimement le flux de notre vie consciente, qui plonge ses racines dans tout le riche humus de notre vie subconsciente. Que d'occasions néfastes, que de mauvaises manoeuvres menaceront la moisson avant qu'elle porte son plein fruit !

A) La grande difficulté

Nous voici sortis des écoles, plus de concours, d'examens. De ce point de vue, c'est la détente. Plus d'internat, de discipline fastidieuse et rigide que le nombre impose. Au contraire, la liberté de celui qui détient une autorité, d'un chef. Plus de tutelle, tutelle aimante sans doute de la famille mais tutelle tout de même parce que, après tout, on n'est plus un petit. L'âge est venu où on veut avoir ses responsabilités, où on a besoin d'en avoir. Explosion de ce sens spécifiquement humain où se mêlent des éléments anarchiques. C'est en pensant à cette aurore que le normalien écoute ses professeurs et supporte sa vie cloîtrée. Celui qui lui dirait qu'un jour, il regrettera cette vie régulière, studieuse, disciplinée, l'étonnerait fort. Et pourtant cela arrive. L'aurore se lève certes mais sur un jour d'automne et il faudra grande patience et grand courage pour attendre le printemps où l'âme purifiée et entraînée vivra dans la joie d'une maîtrise de soi et d'une liberté dominée.

Par un singulier contraste, à peine a-t-il pied sur le seuil de son nouveau logement que ce qui faisait l'attrait de sa nouvelle vie en devient la charge. C'est la liberté mais c'est aussi l'isolement. C'est le vide du coeur avec tout un halo de timidité, de méfiance envers ces inconnus, directeur, directrice, collègues dans les villes, voisins et parents d'élèves dans les campagnes. Le soir, dans sa chambre, au milieu de meubles étrangers, hétéroclites, dans une atmosphère difficile à définir comme celle des lieux de passage où nul ne demeure, il se prend à regretter la douce servitude du foyer ou l'étude paisible des fins de journée à l'école.

C'est la liberté mais c'est aussi la prise de conscience des difficultés du métier. Il faut les vaincre seul. Solitude des premiers jours avec nos instruments de travail, balbutiements d'un maître qui s'apprend à devenir, affolement des premières semaines, tout cela, c'est la houle de la haute mer et celui qui laisse derrière lui le port tranquille en vient à préférer la monotonie de ses bassins à la majesté des flots loin de toute terre. Mais ce n'est encore là qu'une prise de contact avec la vie nouvelle. Par sa brutalité, elle a surpris les meilleurs, étonné les plus avertis, ébranlé les résolutions. Déjà elle prédispose le jeune débutant à la mécanisation nouvelle que va lui proposer le nouveau métier. Cette mécanisation vient à grande allure, d'autant plus vite qu'elle attaque l'âme sur une terre étrangère où elle n'a pas encore construit sa demeure. Pas d'habitude qui soutient, de chez soi qui repose en arrachant des soucis du dehors, pas d'âmes proches pour encourager et rassurer.

1) Les difficultés du métier

1- le travail

Le travail est considérable. Le total des heures de présence est déjà élevé avec la surveillance des enfants dans la cour, la préparation des tableaux avant la classe, matin ou soir et à midi, avec souvent l'étude surveillée. Après quoi, tout n'est pas fait. Il reste des corrections de devoirs, la préparation de la classe, des paperasses, carnets de mutualité... sans compter enfin le secrétariat de mairie qui vient manger encore bien des heures avec son gros travail et ses continuelles exigences et ses visites. Comment dominer un tel flot d'occupations et de travaux quand on est encore novice et quand les hésitations devant les initiatives nécessaires, le manque de méthode, les contre-temps, viennent fatiguer, embrouiller et ligoter l'âme de tous leurs fils druement tissés ?

2- la détente

Enfin voilà le temps de repos, en semaine, sur la fin des journées, le jeudi après encore bien du travail ou le dimanche. Mais ce n'est pas le délassement où l'intelligence reprend ses droits, où on se sent retrouver la veine des heures d'étude de jadis qui gonflait le coeur d'un immense intérêt. C'est la détente d'un esprit fatigué, d'un corps qui demande, lui aussi, grâce. C'est le repos après la longue et dure étape où on sent plus sa fatigue que lorsqu'on marchait parce qu'on est moins distrait, où on souffre d'ennui surtout. L'impression du vide d'une classe remplie d'enfants toute la semaine, l'ennui de cette salle secrète pour le jeune maître, le dimanche après-midi et on fuit.

Les jeunes filles, qui souvent ne peuvent guère faire de promenades dans les alentours, lisent avidement, éperdument, sans répit, ou tricotent, rêvent vaguement après avoir expédié le plus vite possible les travaux du ménage, les commissions, la cuisine dont elles ne peuvent se dispenser et qui, après tout, remplissent un peu le vide de l'esprit et le vide du coeur. Leurs jeunes confrères, libérés de ces soucis, s'en vont, sur la route, en bicyclette ou en moto, quand l'insidieuse partie de cartes ne les introduit pas dans le cercle de ceux qui, comme eux, cherchent à tuer le temps. Pour tous maintenant, les distractions de la TSF délivrent l'oubli avec largesse. Le soir, seul dans sa chambre, le sommeil vient vite. Si la fatigue y est pour quelque chose, avouons cependant que ce sommeil remplit les heures où on s'ennuie et qu'il est deux fois désiré.

3- l'accoutumance

Ainsi va la vie de ce jeune enseignant qui doit être, dans une large mesure, un cerveau de son milieu. Ces quelques mois qui le séparent de sa sortie de l'Ecole Normale ont plus pesé sur sa vie que ses longues années d'études. Les années qui vont suivre, s'il n'y prend garde, scellent définitivement ses chaînes en les lui faisant

aimer. D'abord elles se feront moins lourdes, moins rudes. on arrive à dominer son métier, la classe est plus facile, moins fatigante, les préparations moins absorbantes, mieux réussies. Pourtant ces dernières restent aussi longues. On en vient à les aimer pour le temps qu'elles prennent, pour l'occupation qu'elles donnent, pour la satisfaction qu'elles procurent de voir un travail qui se fait. Ce n'est pas tant l'attachement au devoir professionnel qui en est la cause mais l'agréable et facile emploi de son temps sur une matière dont on est maître. Ce n'est pas tant l'intérêt pour ses élèves qui pousse ainsi à s'absorber dans ce travail mais le plaisir de fignoler, pour l'amour d'un art qui est sien, dû ce fignolage ne servir à rien.

A force d'enseigner ce que l'on sait, on a peur d'apprendre ce que l'on ignore et on préfère s'occuper à repréparer sa classe que faire l'effort de s'intéresser à ce qu'on ne possède pas. Jadis, c'était à contre-coeur que le jeune débutant se voyait arracher à ses études personnelles, à ses lectures, par l'énorme travail que lui imposaient ses premières classes. Maintenant, c'est l'inverse, l'enseignant arrive souvent à faire de son métier l'heureux rempart derrière quoi il abrite, d'une manière inexpugnable, sa paresse, l'insécurité de son esprit, signes proches de sa décadence déjà acceptée, bientôt érigée en principe.

2) Les exigences du foyer

Un jour vient s'ajouter l'heureux souci d'une famille à fonder, l'amour humain qui absorbe le coeur et remplit l'homme, le changement de vie qui, contrairement à celui qui suit la sortie de l'école, donne dans la vie familiale le moyen de ne plus jamais être seul avec soi-même. Comment préserver dans leurs élancements et leurs expansions le souci de la culture personnelle ? Puis la famille s'agrandit. Les enfants arrivent avec les soins absorbants que leur éducation nécessite, avec les mille soucis que donne le chapelet des maladies que tout jeune humain doit connaître, avec toutes les inquiétudes puériles ou non qui démoralisent tant les jeunes parents. Puis voilà les besoins matériels, la recherche des accroissements de ressources, des heures supplémentaires. Quel tourbillon ! Comment préserver l'heure privilégiée où l'homme sortant enfin de sa vie mécanisée fait enfin oeuvre d'homme ?

3) La difficulté de devenir soi

Enfin, du dehors et du dedans, tout conspire à rendre plus efficace l'assaut mené contre la personnalité de l'homme. Du dehors, l'immense médiocrité, champ de bataille vide où gisent des morts, vestiges d'un combat perdu, vision de la panique et de la déroute. Le milieu où il se trouve ne fait que répéter avec la force convaincante de la multitude, par ses voix et ses exemples, l'écho de la tentation qui attire au moins-être, pour trouver un refuge dans un pseudo mieux-être. Du dedans, insidieusement, l'âge vient redire le même écho, son grand désir de repos, son cortège de fatigues toujours plus promptes à venir, ses désillusions toujours plus pleines de sagesse pesante, son apathie précurseur d'un plus long sommeil, toute l'inertie d'un système nerveux usé.

Devant le spectacle de toutes ces forces qui nous entraînent vers le bas, qui viendraient nous faire matière, qui réussissent si souvent à nous faire animal, on en vient à s'étonner que l'humanité soit ce qu'elle est avec les immenses progrès spirituels qu'elle a fait ces derniers siècles. Ce fut par un combat dur, long, contre la nature, que l'homme jadis se façonna sur la terre un mode de vie où il puisse à peu près se nourrir et ne pas mourir de froid ou de chaud, où il puisse ne pas être absorbé par les soins de sa vie menacée chaque jour d'une mort ou d'une autre. Ce sera par un combat non moins dur ni moins long qu'il réussira à être le penseur de la création. L'homme vaincra.

B) La défaite

L'homme vaincra mais voyons d'abord la défaite de ceux qui n'ont pas vaincu. C'était un bon élève jadis, toujours à la tête de sa classe, sinon par le rang, du moins par son intelligence et son goût des études. Un jour, on lui a dit : Tu seras maître. Il a compris : Tu étudieras toute ta vie. Ce fut avec joie qu'il pensa à cette vie studieuse qu'il connaissait déjà. A l'âge où en général un enfant ne songe pas à son avenir parce qu'il se développera dans des sphères qui lui sont encore trop inconnues, le jeune élève qui sait qu'il enseignera trouve dans cette perspective longue une stabilité de plus à son travail et le goût qu'on donne aux oeuvres qui durent.

1) La promesse des débuts

Profite des 15 ou 20 ans que la société te donne pour te préparer à être en elle un cerveau qui pense. Profite de sa protection maternelle que tu ignores. Puisses-tu vraiment recevoir en cette retraite d'où sortira ta vie d'homme le don sacré de l'intelligence qui, aux confins de la connaissance, s'approprie l'inconnu, qui éveille l'être sur la réalité qu'il foule du pied en l'ignorant, comme en rêve. Puisses-tu enfin prendre conscience de toi et, en toi, autour de toi, de l'univers et par l'univers, de Dieu.

La belle promesse qui lève dans nos classes, que devient-elle 40 ans après ? Alors le vent a soufflé, l'orage a grondé, la grêle est tombée. Souvent le champ où poussent les hommes ressemble à l'étendue de blé, aux chaumes couchés dans le plus inextricable désordre et qui, de-ci, de-là, brandit un épi solitaire, tout au bout de sa longue tige qui se balance plutôt gauchement et étonné que fièrement.

Ainsi va la vie. Ce jeune élève, par sa spontanéité, son goût de la recherche, son intelligence plus éveillée, sa réflexion active, sa vie intérieure enfin, est peut-être au point culminant de sa vie consciente. Demain peut-être, à l'image de ses maîtres, de certains du moins, il glissera sur la pente insensible où l'on n'est plus que parce qu'on a été. Le voilà enseignant, établi, avec déjà de l'expérience, un renom, une vie qui, au dehors, ressemble assez à celle qu'on souhaite à un homme digne de ce nom, à la tête de la grande poussée humaine.

2) Que lis-tu maintenant ?

Asseyons-nous dans son intérieur confortable, simple certes, mais luxueux à côté de sa chambre d'école normale. A sa sortie de l'école, il avait une petite bibliothèque de livres dévotement achetés. Les voici sur cette étagère, au complet. C'était l'emblème de sa vie, ces livres. En les achetant, il avait moins cédé à l'esprit propriétaire qu'à son désir d'affirmer à ses propres yeux son attachement à l'étude. Emblème qui est devenu un vieux drapeau qu'on conserve comme un souvenir, qu'on ne regarde jamais, qui a l'honneur du logis parce que cela ferait de la peine de le décrocher. Combien de fois ces rayons de livres m'ont fait leurs confidences d'amis abandonnés. Chez les uns, ils sont richement reliés. Chez les autres, ils sont seulement brochés ou couverts d'un mauvais carton. Chez tous, les soins de la ménagère n'empêchent pas la poussière de les revêtir d'un linceul que l'oubli du maître a déjà tissé pour toujours.

Que lis-tu maintenant ? Te souviens-tu de nos excès de jadis, de nos excès car nous lisions, comme des fous, n'importe quoi ? Derrière cette folie, cette prodigalité qui aimait à se dépenser, de nos curiosités, il y avait le goût sacré de connaître. Nous n'avions pas peur des gros bouquins ni des livres sérieux. Jamais rien n'était trop difficile pour nous, quoique, après tout, ce l'était peut-être bien. Mais nous avions la foi, nous soulevions des montagnes et maintenant la victoire est donnée à l'ambitieux qui a la foi. Te souviens-tu de nos conversations quand nous voyions apparaître la fin de nos études ? Après, disions-nous, nous allons enfin pouvoir travailler. Plus de programme, plus d'examen, le champ illimité et le temps de nous y consacrer tout entiers. Nous voilà maintenant à pied d'oeuvre. Ce n'était pas sans jeter quelques lazzi peu respectueux sur nos maîtres, ceux qui savent leur cours par coeur mais qui ignorent le reste et qui n'ont qu'un horizon pédagogique de la vie entière. Te souviens-tu des lettres que tu m'écrivais quand nous sommes entrés dans la carrière, tout chauds encore de nos études et de nos espérances ? Nous nous plaignions fort du métier qui se faisait si lourd à nos épaules de néophytes et nous disions avec courage et avec la violente espérance de la jeunesse : l'année prochaine, cela ira mieux, j'aurai du temps de nouveau pour travailler. Vite les vacances, qu'on puisse enfin travailler !

Te souviens-tu du temps de tes fiançailles ? Tu m'écrivais : Vois-tu, jusqu'à présent, j'ai été pris par des soucis matériels. La solitude que j'aimais jadis pour travailler me pèse. J'ai besoin d'une présence aimée. Ma femme m'aidera. A nous deux, nous allons vivre. Déjà ma vie a retrouvé l'élan de son passé. Voici l'aurore ! Je quitte sans regret des années noires et vides. Vite que l'avenir vienne me réchauffer le coeur et me donner un nouvel élan ! Depuis, tu ne m'as plus écrit.

Dis-moi, que lis-tu maintenant ? Je vis sur sa table de travail, qui sert aussi quand on offre le thé ou quand l'enfant construit son mécano, quelques brochures à demi-coupées, tantôt au commencement, tantôt à la fin, un livre récemment acheté qu'une réclame retentissante et mieux conduite que d'autres avait fait désirer un jour, une pile de journaux non dépliés. Je vis aussi quelques livres de classe, des manuels aux coins respectueusement usés par un usage méthodique et, dans un coin, un tas de cahiers à noter et des devoirs à corriger.

3) Je suis sage maintenant

Mon ami me regarda et me dit : Comme je te reconnais, toujours le même enthousiasme juvénile. Tu n'as pas changé. Comment as-tu conservé ta jeunesse ? Moi, j'ai vécu et l'expérience que donne la vie m'a révélé la modestie de mes possibilités. Longtemps, j'ai lutté contre toute évidence. Toujours, je t'avais sous les yeux, toi si hardi et si vivant, si fascinant, que j'avais cru en t'admirant te ressembler. Mais j'ai bien été contraint de me rendre à la vérité. La vie m'a mis au pas. Mes chimères de jadis se sont évanouies au contact de la dure et absorbante réalité... J'étais jeune jadis, maintenant je suis sage. Aux petits, les petites choses. Aux humbles, les choses humbles. Tu vois, je fais bien mon métier, j'ai une vie honorable; une famille unie, un foyer bien chaud où il fait bon vivre. Quand je prendrai ma retraite, mes enfants seront déjà établis car je me suis marié jeune. J'ai pour vie intérieure le culte de mon devoir professionnel. Cela me suffit. Douces satisfactions du devoir accompli, vous me remplacez bien les ardentes brûlures du désir de connaître et l'enthousiasme fervent d'une jeunesse qui ne sait pas.

Je pensai alors que je me serais mieux entendu avec ses élèves. Nous nous quittâmes assez vite. Il avait une composition à corriger et à mettre au point une nouvelle méthode pour apprendre aux enfants l'art de l'addition.

4) Le vide d'une vie

Nous nous retrouvâmes pendant les vacances, quelques années plus tard. Il s'ennuyait et, notre amitié aidant, il me fit ses confidences. C'était une des rares et précieuses heures que Dieu donne aux humains pour se voir avant la grande vision qui fera dans le purgatoire l'aiguillon de la souffrance. Loin de sa classe, ses enfants en colonie de vacances et sa femme prise par les soins du ménage, il était seul avec lui-même.

J'ai perdu ma vie. Je l'ai perdue car j'ai cru trop facilement la trouver. Je sais maintenant le prix du don qui m'avait été jadis proposé, celui de s'intéresser passionnément aux choses de ce monde pour en tirer la nourriture de l'âme et la ferveur de la vie intérieure. Je sais son prix car le don m'est désormais retiré. Ma vie manque de centre, tellement j'ai été conduit et j'ai accepté de faire son tout de ce qui est autour d'elle et non d'elle. L'existence ne m'a pas été clémente, quoiqu'il paraisse à l'observateur étranger. Elle m'a plus agi que je n'ai agi par elle. Elle m'a pris dans la brutalité de ses doigts géants et dans la multitude de ses lacets effilés. Chaque fois qu'elle faisait un pas dans la possession de mon être, je l'acceptais et je la bénissais car j'y trouvais la joie du combattant qui a fini de combattre et du blessé qui se voit laisser une vie encore viable. Je croyais dominer mon vainqueur en lui ouvrant larges les portes de la citadelle et je ne lui laissais jamais la gloire d'une victoire acquise de haute lutte car, sans cesse, je négociais avec lui. J'avais tant de bonnes raisons pour cela. Dans la mesure même où se faisait la perte de ma personnalité, je faisais briller à mes yeux les hochets que, bon prince, il me laissait. Je me bernais de mes défaites en voyant dans quel ordre je me repliais derrière d'autres positions encore inattaquées. Maintenant, que me reste-t-il que je n'aie gagé et comme déjà vendu à mon insatiable créancier ? J'ai vendu mon âme contre le troc d'une vie facile.

Jadis à la fin de l'année scolaire, te souviens-tu de nos émerveillement devant ce que nous avons appris pendant trois trimestres de labeur ? Maintenant, je vois mes jours, mes semaines et mes mois passer dans mon existence sans y laisser d'autre traces que l'usure grise et monotone d'une machine qui tourne à vide.

Concentration de l'esprit, puissance créatrice qui jaillit de l'effort sur soi et sur les choses, instinct efficace qui donne à l'âme la pâture des longues heures, lumière évidente qui rejaillit sur l'esprit en la multitude de vos aperçus nouveaux, vie féconde qui faites de chaque jour l'attente de quelque chose de nouveau et de chaque rencontre une acquisition nouvelle, vie qui se tient dans son unité éternelle, en qui résonne le battement créateur, où êtes-vous ? Quand vous vous teniez près de moi, l'ignorais que vous pouviez vous écarter et, maintenant, dans mon dénuement, je ne sais même pas si je désire vous retrouver... Moi qui dois apprendre aux enfants à penser, qui dois les conduire sur les chemins violents et recueillis de la connaissance humaine, j'aime mieux scier du bois ou retourner mon champ.

Mais me diras-tu, ton métier si aimé, ton zèle qui occupait ta vie, qui la sacrait dans l'auréole d'un devoir professionnel parfaitement accompli, auraient dû te donner une plénitude d'être, la riche et savoureuse personnalité de celui qui a une idée dans sa vie et qui la lui a consacrée toute avec ferveur. Non car plus je m'éloignais du seuil qui avait enchanté ma jeunesse, plus j'abandonnais les hautes perspectives qui donnent son esprit à l'enseignement. A force de lire mes programmes dans ces petits livrets à couverture bien sale, j'ai respiré l'odeur des bureaux qui les ont engendrés et j'y ai trouvé ma patrie et mes semblables. Je n'ai plus su communier avec les grands esprits ambitieux entre tous qui voulurent donner à l'homme le libre usage et l'usage éclairé de ce par quoi il est homme. J'ai aimé la lettre des circulaires jusque dans leur étroitesse et les techniques de la pédagogie avec la ferveur de celui qui veut remplir un vide que des ambitions et des enthousiasmes déjà morts ont fait. Un technicien qui n'est pas un homme devient un jour machine.

Vois-tu, je ne suis même plus capable de goûter mon repos. Quoi de plus triste qu'une machine froide et inerte, garée sous un hangar ! Ce n'est pas dans le travail qu'on juge un homme mais dans son repos. Le travail est encore une distraction qui le tire de lui, qui l'absorbe dans les choses. Il n'est vraiment lui que lorsqu'il est seul avec lui et avec le monde. Cette image de Dieu n'est vraiment son image que lorsqu'à l'exemple de la divinité, il vit de son repos, en jouit, s'aime en se regardant et adore dans l'amour celui en lequel il est. Ce roi de l'univers n'est vraiment roi que lorsqu'il sait le contempler car, toujours autrement, il est son serviteur. C'est un signe de découronnement pour l'homme et défiguration que de n'aimer vivre que dans le non-être, de l'action mécanisée. Demain, je reprendrai heureusement ma classe. Je serai de nouveau instituteur bien noté, le père de famille heureux et digne mais ce n'est pas avec des hommes comme moi que le monde verra croître la personnalité de son humanité.

5) Il avait été bon chrétien

Chrétien, qu'as-tu fait du don sacré de ta foi, de ton espérance, ce don que 20 siècles de souffrances et d'efforts t'ont permis de recevoir intact, ce don que des millénaires peut-être de bonne volonté et d'énergie humaine t'ont permis de connaître, ce don que le Christ lui-même a suspendu au sommet de la croix comme un drapeau à sa hampe en te criant : Viens le prendre ?

Il avait été bon chrétien et il l'était encore aux yeux de tous. Sa jeunesse protégée par l'amitié fidèle et intelligente n'avait pas connu la déroute de ses croyances. S'il s'était posé quelques questions sur sa foi, cela n'avait été que par griserie des idées. Il n'avait pas connu la vague de fond que soulèvent les passions naissantes ou le monde enivrant qui se découvre. Aussi avait-il vibré à l'idéal chrétien et nul autre idéal n'avait pu lui paraître plus beau... Douceurs pleines d'allégresse et de force qui étreignent le jeune chrétien au seuil d'une vie à faire, à conquérir et d'un idéal à affirmer en le dressant.

Depuis, pourquoi ne pas le dire, il était resté bon chrétien. Certes, une vie intérieure plus rassise, ses manifestations extérieures s'étaient rendues plus rares par la force des choses. La messe hebdomadaire, la communion pascale et quelques autres avaient été scrupuleusement respectées. La méditation, la culture

religieuse, qu'en dire ? Il n'avait pas eu le temps de s'en occuper à l'école. Il n'avait pas trouvé le temps ni la force après mais il avait réappris le catéchisme avec ses enfants. Il l'avait même fait avec plus d'intérêt que jadis car la clarté du petit livre le séduisait. Il s'y retrouvait en terrain connu, cela ressemblait à ses livres de classe. Il en aimait la lettre car on peut lire le livre sans en pénétrer l'esprit. Il sortait de sa lecture confirmé dans le formalisme de sa vie chrétienne qui pourtant, de temps en temps, essayait de l'inquiéter.

Ce que sa foi avait perdu en chaleur, il l'avait trouvé dans la force oratoire de ses convictions. En ces temps de recherche anxieuse du vrai, de tentatives généreuses pour assurer au monde le pain de chaque jour, la pensée quotidienne et la paix, ses opinions penchaient fortement contre tout ce qui menaçait ou semblait menacer la tranquillité de sa possession. Il disait volontiers qu'il n'aimait pas qu'on fasse tant de recherches autour de ce qu'il faut croire. Il affirmait, avec un sentiment satisfait de son humilité, qu'il ne fallait pas faire les malins. C'était d'ailleurs rare car sa conversation ne se portait pas aisément sur ces sujets, non pas qu'ils fussent de ceux qui brûlent, mais parce qu'ils ne l'intéressaient pas en réalité.

Ses deuils le rendaient dévot quelques jours. Ses grandes joies ne semblaient pas déterminer en lui les mêmes réactions. Cependant il aimait y voir le doigt de Dieu. Il le disait avec une conviction qui ne ressemblait pas à la tiédeur de ses prières. Mais l'observateur avisé l'aurait surpris faisant ses délices de ce vocabulaire pieux qu'on découvre parfois à la lecture de quelques pièces bellement composées dans les manuels de dévotion pour chacun et pour tous.

Ainsi allait la vie de ce chrétien pour quoi Jésus connut les angoisses de Gethsémani, héritier inconscient du travail des apôtres et du sang des martyrs, ni à Dieu ni au diable, honnête homme. Si tous étaient comme lui, on ne connaîtrait plus la guerre ni l'hérésie mais, un jour, la terre se réveillerait sans plus connaître le sens de son existence et le Christ serait mort en vain.

Mon ami, ton histoire n'est pas une histoire banale quoiqu'elle soit commune à beaucoup. Chacun en a vécu des bribes. Combien peu ont connu le souffle qui animait tes premières années mais ils sont plus nombreux ceux qui te ressemblent après. Oui, tu es un vaincu mais, derrière toi, de nouvelles générations montent. C'est ainsi depuis combien de siècles ? Elles passeront là où tu as été vaincu. Que le signe de ta déchéance soit l'occasion de leur vigilance !

C) Comment vaincre ?

"Venez, Esprit sanctificateur, remplissez le coeur de l'homme et allumez en lui le feu inextinguible de l'amour créateur. Seigneur, envoyez votre esprit et la face de la terre sera rendue nouvelle et les instants de sa durée seront nouveaux".

J'aime cette prière, hymne processionnelle des chrétiens au travail avec leur Dieu dans l'oeuvre unique de l'amour où lui et eux trouveront leur consommation. Vous tous, nos pères à la vie obscure et difficile qui nous avez précédés depuis les origines. Vous tous, saints et saintes de l'église du Christ dont l'héroïsme fut vertu commune et ordinaire, apprenez-nous votre secret, tandis que d'autres hommes, à votre droite et à votre gauche, tombaient ça et là, terrassés ou paralysés. Si nous pouvions la dire chaque jour, cette prière, avec la conviction entraînant d'une foi qui saisit son objet, si nous pouvions chaque jour, autour de nous et derrière nous, sentir marcher le bataillon de toutes les âmes qui ont entendu l'appel divin et y ont répondu vaillamment, il nous serait facile de rester dans ses rangs ou de les rejoindre.

Mais dis-moi, ami, pourquoi n'en est-il pas ainsi ? Est-ce parce que la foi, obscure et froide de par soi, ne peut échauffer que passagèrement les élancements de l'âme humaine et son enthousiasme ? Est-ce que mon coeur, dans son enveloppe charnelle et émotive, ne peut pas retenir longtemps le divin frémissement qui le jette hors de lui, dans l'oeuvre plus grande que lui et ses désirs ?

1) Notre éducation

Ce n'est pas cela, c'est souvent plus simple et plus triste. Qu'ils sont rares ceux qui nous ont dit ces vastes perspectives, fraîches comme une aurore, ardentes comme l'incendie que le vent pousse. Nous avons commencé la vie d'homme sans les connaître assez pour en vivre, nous n'avons pas connu cette aurore, nous sommes nés un soir. Éducation prosaïque où la morale est plus une fin qu'un moyen, où les choses défendues tiennent plus de place que les choses permises, où on n'ose pas faire désirer ce qu'on ne peut pas commander. Éducation qui ne connaît pour tout instrument que le sécateur et la serre chaude et qui ignore, parce que vous la craignez, l'ardente poussée de la sève au printemps, le soleil aux rayons qui bronzent le visage et fait l'athlète. Vous n'avez pas su dire le mot que j'attendais, vous ne m'avez pas chanté l'épopée que je désirais. Éducation à courte vue ou, instinctivement, le maître éteint l'étincelle qui voudrait briller parce qu'il n'en connaît pas l'éclat dans sa vie étranglée. Vous avez voulu me faire à votre image, vous m'avez défiguré l'image de celui qui m'a fait. Je sais bien que tout feu n'est pas pur et que toute ardeur n'est pas généreuse, que tout élan créateur contient comme un vice caché, l'autre élan, celui qui va à la destruction. Mais je sais aussi qu'il vaut mieux faire croître vigoureusement le blé que d'arracher l'ivraie. Optimisme vainqueur du Christ qui, de pauvres pêcheurs, fit des héros et des saints, quand serez-vous l'optimisme qui exalte les enfants des hommes ?

2) L'enthousiasme

Que sont devenues, entre tes mains, la spontanéité personnelle, la jeunesse de caractère qui t'avait été donnée, cette attente qui ignore la fatigue, ce désir du plus grand, du plus beau, du mieux, qui ne peut être blasé ? Pourquoi ta sagesse est-elle froide à côté de tes emballements de jadis et ta recherche du vrai, rassasiée de si peu ? Pourquoi la magie des grands espoirs, des vastes perspectives, n'est-elle plus opérante en toi maintenant ? Pourquoi enfin le souvenir de ce que tu fus jadis forme-t-il sur tes lèvres un sourire indulgent ? Tu avais en toi une flamme que tu n'as pas su conserver allumée. Tu l'avais reçue avant même que tu la reconnaisse et tu l'as laissée mourir sans savoir qu'elle s'éteignait. Tu savais que toute chose acquise ne se conserve que dans la vigilance de l'usage et dans le désir de voir s'accroître encore sa possession. Tu savais que ton amour familial demande constamment de nouvelles confiances, de nouvelles sincérités, une transparence d'être encore plus totale à jeter dans son brasier pour qu'il ne se refroidisse pas. Tu savais tout cela... Comment donc n'as-tu pas su à temps que, si la jeunesse d'âme génératrice d'accroissements personnels avec son cortège céleste de générosité, d'enthousiasme, de perspicacité, d'espoir, nous est donnée, il nous faut, pour la conserver, répondre à son appel autrement que par des attitudes fuyantes qui font sans cesse passer nos jouissances et les faiblesses de la nonchalance avant ses exigences, ses libres élancements et ses recueils.

3) Une foi vivante

Ce qui te distingue, toi le vaincu, des autres que l'étoile enchante encore et fait courir sur le chemin, ce n'est pas ta lâcheté ni l'exceptionnelle ardeur de tes désirs égoïstes. Ils sont au fond du cœur de chacun, comme l'ennemi. Ce n'est même pas, quoique tu penses, la fatale destinée aux engrenages perfides. Il en est qui ont connu plus que toi son poids et ses liens sans renier pour cela l'appel. Tu n'as pas été vaincu après le combat mais déjà avant, tu en portais le signe. En vérité, tu n'as jamais cru, ce qui s'appelle "croire", à la victoire et tu ne l'as jamais désirée plus que tout. Tu n'as jamais voulu l'atteindre coûte que coûte. Mystérieuse impuissance de l'âme qui épuise les conséquences inconnues de ses actes librement conçus, de ses résolutions librement prises. C'est de vous que s'écoule la vie de chaque jour, c'est en vous que se fait le jugement substantiel de l'éternité.

4) Se prêter au lieu de se donner

Tu as toujours été celui qui se prête à l'idéal et use de son souffle comme la voile pour attendre le port qu'elle convoite. Dieu fut toujours dans ta vie second servi, et toi premier. Merveilleusement, toutes tes activités tournèrent à la satisfaction égoïste de ton être. En toi s'incarnent secrètement l'amour intéressé et la générosité calculée. A l'école, l'examen primait tout. Après, ce fut le diplôme de la Faculté, puis la flatteuse renommée au milieu des collègues d'une spécialité pédagogique, puis la recherche anxieuse d'une santé qui fléchit. Ton amour familial lui-même ne fut, passée l'exaltation des commencements, que l'attendrissant attachement à ton confort sentimental. Aussi toi, si scrupuleux partout ailleurs, la méthode incarnée aux yeux de tes élèves, avec quelle négligence et quels moyens de fortune as-tu nourri la flamme sacrée qui te faisait homme ? Quand as-tu veillé pour prier ? Te souviens-tu de la méritoire ténacité qui te fit observer l'hygiène, utile d'ailleurs, qu'on t'avait conseillée, toi qui ne sus jamais te plier plus que quelques jours à la féconde pratique de la lecture quotidienne et de la méditation du matin ? Te souviens-tu de l'admirable sursaut d'énergie qui te saisit devant le malheur menaçant, toi si lâche en face de l'enlèvement spirituel ? De l'héroïsme, il y en a eu dans ta vie mais pas au service de Dieu et de l'oeuvre du monde. Il y en a eu de quoi commencer la vie d'un homme et d'un saint et le reste t'aurait été donné par surcroît mais tu ne l'as pas vraiment voulu.

5) Le vouloir

A nous de le vouloir ! Puissions-nous, déjà en entrant dans la vie, connaître la juste hiérarchie des devoirs et ne pas laisser disparaître à l'horizon de nos perspectives, chassé par le tourbillonnement de nos occupations, ce qui doit être au centre. Soyons réalistes, adaptons les moyens à la fin et à une fin qui prime tout.

Pourquoi les énumérer ? Nous les connaissons tous. Bienheureux ceux qui les pratiquent. Il ne s'agit pas de mesurer les moyens à notre lâcheté mais notre force à leurs exigences. Puissions-nous comprendre à temps que, dans une épopée héroïque, il faut de l'héroïsme et que, sans héroïsme humain et chrétien, l'homme manque sa destinée.

Depuis qu'il y a des hommes, combien l'ont manquée ? En chacun d'eux, la création fait un effort nouveau pour s'étendre. En combien cette tension nouvelle a-t-elle échoué dans la courte histoire d'un détournement égoïste ? En combien le paradis terrestre, qui était offert, d'une vie exaltée par son service même, se transforme en vallée basse et plate, prémices d'une autre vie qui sera comme une seconde mort ?

Chaque génération naît avec un cœur vierge et des énergies neuves. Elle monte à l'oeuvre dans l'enthousiasme de ses 20 ans et déjà voilà ses rangs serrés qui flottent. La mort n'est pas seule à y faire des trouées. Quelle débandade invraisemblable ! Et la vague d'assaut se disloque, assaut décevant. En toi, l'homme s'exalte; en toi, l'homme découvre sa faiblesse comme si tout ce qui le porte à la limite de l'effort fléchissait; en toi, le monde veut trouver son achèvement et en toi, il connaît sa déchéance. Sous la poussée humaine et démoniaque de tout

ce qui, dans l'homme et dans le monde, appelle vers le bas, les plus forts eux-mêmes résistent péniblement et avancent avec peine...

Seigneur, vous le savez, vous qui avez dit un jour à vos disciples : *Mes petits enfants, qu'il est difficile d'entrer dans le royaume de Dieu !* Soyez béni pour cette parole vraie. Elle n'est pas de celles qui font peur à un cœur bien né. La vision réaliste des difficultés qui nous attendent décuple notre courage et affine notre perspicacité. Vous qui avez montré le chemin, dont la vie fut si ardente qu'en trois ans elle se consuma, dont la vie fut si personnelle qu'en trois ans les autres la rejetèrent, il nous est bon d'entendre cette parole de votre bouche. C'était trois ans après, le combat allait cesser pour reprendre vite. Dans quelques heures, le Christ expirera sur la croix. Dans quelques jours, les disciples partiront, jetés sur la terre comme la graine chassée de l'épi, à peine mûre. C'était en la cène mystérieuse. le sacrement de l'unité s'y consume : *Qu'ils soient un comme nous sommes un*, disait-il à son Père, *moi en eux et vous en moi, afin qu'ils soient parfaitement un*. Seigneur, vous avez mis dans cette unité la condition du succès de votre oeuvre divine, la création achevée dans une résurrection.

Oui, il est difficile d'entrer dans le royaume des cieux mais ce que chacun ne ferait pas ou le ferait avec peine, médiocrement, l'unité de vos disciples le peut. Église du Christ qui êtes, près de chacun de nous le Christ continué dans sa personne humaine, église faite d'hommes vivants de la vie de cette terre, église qui s'incarne plus spécialement dans notre grande paroisse universitaire et dans la multitude de nos petits groupes fraternels, sois, par le sacrement de l'unité d'où découle tout autre sacrement, le sacrement de force et de persévérance qui feront de nous des personnalités humaines dignes de celle de Jésus et de l'oeuvre de Dieu.

A l'origine de l'univers, il y avait un grand chaos mais **l'esprit flottait sur les eaux.**

Sous l'effort de son étreinte, grâce à sa plongée dans l'abîme, par le seing de sa ressemblance, toute chose prit forme et devint ce qu'elle est maintenant. Les cieux apparurent en haut, ils étaient avant en un lieu indistinct. Du centre indéterminé sortit la terre qui germa l'homme. La nuit, mêlée au jour de sorte qu'il n'y avait ni jour ni nuit, se dégagea comme la négation de l'affirmation et, du coup, la lumière que le soleil nous envoie jaillit.

Pour instruire les humains, la vapeur sort de l'eau et crie après l'esprit pour demander, elle aussi, le corps qui est le sien. En vain, l'esprit reste en son repos. La vapeur reste nuée. Elle peut bien prendre du nuage l'opacité, elle peut bien couvrir le ciel et rendre la terre obscure, elle ne peut pas rester elle-même. Créature qui cherche un créateur, la voilà qui se jette en volumes vagabonds, la voilà qui se délie en épaisseurs toutes plates, la voilà qui disparaît comme celle qui n'a pas de nom car l'esprit ne l'a pas voulu, lui qui jadis le voulait quand tout était encore chaos et qu'il reposait sur les eaux.

Le chaos était et il est. Toujours par quelque côté, l'univers plonge encore en lui. Semblable au cristal qui nourrit l'eau dont il est fait, il attend les trémies secrètes que son contact éveillera pour atteindre sa forme parfaite. Le ciel a développé son immensité. La terre a concentré sa masse. La lumière luit et les ténèbres dociles épousent sans cesse l'hémisphère obscure. Mais tout n'a pas été dit de ce qui pouvait se faire. Désormais le monde est nommé mais il lui faut maintenant grandir à travers son dernier né, vers l'homme qu'appelle l'esprit. L'esprit était et il est mais il s'est retiré de dessus les eaux pour planer au coeur de celui que lui-même a fait en soufflant sur la matière sa plus intime pensée. Ainsi se pense l'effort en la pointe de son avancée. Ainsi se concentre la sève en le fruit que porte l'arbre quand la ramure a poussé. Qui maintenant donnera l'être à qui veut encore l'avoir, comme le jour où les oiseaux reçurent leur couleur et leur chant ?

Homme, sais-tu bien à quelle oeuvre tu es destiné,

que Dieu seul faisait jadis mais qu'il ne veut plus faire sans toi puisque tu es ? En toi, le chaos pousse encore ses flots sans nom. Ses vagues sont faites d'absence et de présence, de silence et de violence. Un grand calme ! Quelle exubérance ! Elles recouvrent tout comme si elles étaient tout pour ensuite laisser naître dans leur creux le vertige du néant. Le vide qui te fait souffrir, l'abondance qui te désespère par l'impétuosité de ses sauts loin de toi, sont les battements d'une matière qui demande que tu la saisisse pour entrer dans le réel. Prière ineffable que Dieu cache en ce qui veut être pour que ce qui est l'exauce et le fasse sien. Fais l'oeuvre que l'esprit jadis commença, qu'il veut achever par toi, et vis.

L'esprit flottait sur les eaux.

Avec quelle exactitude il baignait la vague qui se gonfle et comblait le trou qui se creuse. Avec quelle ferveur mesurée, il égalait l'effort de sa pression à l'effort qui le poussait, trouvant dans toute action celle qui la complète justement et prenant le mouvement que l'autre aurait désiré, avec la cadence qu'il faut et les spontanités imprévisibles de ce qui n'a pas encore de forme pour se tenir stable en soi. Quelle tension passionnée pouvait être ainsi la sienne. La création est amour. Puis, de cette auscultation savante, de ce massage délicat, de cette aveugle saisie de ce qui n'est pas encore nommé, une créature naît qu'une parole belle incarne et renferme dans son

coffret précieux. D'un mystérieux écheveau, c'est le premier fil découvert. Que nul ne me distraie qui m'en ferait dessaisir !

J'emporte ma proie au loin. Je la cache en mon sein même. D'un mouvement qui est tout mien, je la presse en mon secret tandis que je m'applique toujours sur les eaux pour continuer d'y entendre l'écho mystérieux que résonne ce qui va être auprès de ce qui est déjà. La parole est dite et déjà le réel gagne en profondeur avant même de préciser sa limite. Je le redis avec le ton qui lui convient car il a sa musique que le profane ne connaît pas et qui le rend tout uniquement à moi. Autour de lui, d'autres êtres viennent se joindre qui connaissent sa cadence et la forme de sa beauté. Sous l'incantation de leurs charmes, des liens secrets qui les unissent, des convenances qui les fécondent, une forme découvre d'autres formes, son évidence en appelle d'autres. Deux lueurs font une lumière, un note d'enfant, un concert. Ma créature, que tu es profonde, première-née d'une race entière, tu es insondablement belle, sous ton apparence discrète. C'est en lisant sur tes lèvres que je le saurai car tu es inépuisablement muette. Dirige-moi par ta main fluette que me cache l'ombre que je fais dans le labyrinthe secret où, sous chacun de mes pas, le réel naît. Guidé par la note unique de la beauté qui te revêt et que j'avais déjà entendue avant même que je te connaisse, j'irai sans savoir comment vers le total enfantement de l'éternelle existence d'un nouvel être.

Sur la terre verdoyante est né le premier oiseau.

La couleur de son plumage répond au timbre de son chant et à la cadence de sa marche. En toutes ses proportions, en toute l'étendue de ses gestes et de leurs vitesses, en toute la masse de son volume et la densité de son poids, se trouve la même harmonie qui fait qu'il est cet oiseau. Quelle fut la première idée qui te fit entrer dans l'être ? Est-ce la partie de ton aile si joliment colorée ou ton bec effilé ? Est-ce la courbe de ton vol ou la première note de ton chant ? Nul ne le saura que l'esprit qui te proféra mais cela aurait pu être aussi le petit ergot de ta patte ou la pupille ronde de ton oeil ou même l'arbre qui te porte. Sur la terre verdoyante est né le premier oiseau.

Les eaux sont insondablement fécondes et l'esprit invinciblement pénétrant. L'oiseau est né et déjà, au-delà de lui, continuant sa lutte victorieuse, l'esprit est entré plus avant en la matière qui l'appelle. Quelles extrémités de l'étreinte qui fit naître l'homme ! Quelle continuité impossible ! Briser tout ce qui sépare, ce qui accourt pour séparer. Anéantir ce qui distingue, faire un être de deux choses, **naître un homme !** Adorable harmonie du corps de l'homme et de son âme; adorable car, en toi plus qu'en tout autre, le signe de Dieu est manifestée, sa présence. Le jour où l'homme est apparu comme la trouée décisive depuis jamais recherchée du canal qui joint deux mers, l'esprit s'engouffra pour toujours à travers l'homme et la poursuite continua d'un embrassement redoublé de l'inépuisable matière. Depuis ce jour, l'esprit ne se repose plus sur les eaux et tout ce qui était en dehors de l'homme devint ce qu'il devait devenir, suivant la loi de sa beauté et la norme de son être. Depuis ce jour, plus un oiseau n'est né de la terre maternelle. Elle devint la terre que nous foulons à chaque pas.

En toi, homme, je suis ce que partout j'étais jadis, étendu sur l'immensité. Tu es plus que cela. Digne enfant de la matière, de cette boue sainte qui, avant même que je la saisisse entre mes mains vénérables, criait après ta forme, tu es encore plus mon enfant car, en toi, s'incarne aussi ma plus personnelle pensée, l'image qui me ferait être si, depuis toujours, je n'étais. Libre spontanéité qui engendre les choses nécessaires et donne leurs lois à ce qui est pour aller au-delà. Nul plus que toi ne me ressemblera s'il n'est d'abord toi.

Viens avec moi. Allonge-toi dans le sens de mon effort. Que ta main comme l'ombre de la mienne suive le geste qui se fait. Crie l'appel que je murmure et ne ménage pas l'enlacement nouveau que je tends vers ce qui vient après toi pour te grandir. Coule-toi dans mon élan. Que ton, souffle soit mon souffle ! Nous sommes deux pour faire oeuvre une. C'est en toi que tout ce qui devient est. C'est par moi que tout ce qui va être devient.

Écoute ! Dans ton abîme personnel, j'ai descendu ce matin visiter le filon secret. Voici que je reviens avec elle, la pensée nouvelle. Si tu n'as pas haleté avec moi à la poursuite de cette reine et vibré de tout ton corps à la cadence de mon effort, si tu n'as pas connu le vide que j'ai voulu combler en la forçant à me suivre, comment veux-tu être prêt à recevoir celle qui vient, méchant ouvrier !

Il s'est fait un cri dans la nuit. Voilà l'époux ! Viens au-devant de moi mais que ton chant connaisse l'accord avec le mien et son harmonie de celle qui monte, sinon tu seras comme la vierge folle qui se perdit dans la nuit, seule, et trouva la porte close.

Pourquoi ne viens-tu pas ?

Jésus, sans vous trouver, longtemps je vous ai cherché.

J'ai prié, j'ai veillé, j'ai travaillé solitaire. A votre oeuvre, je me suis donné. Je n'ai rien gardé pour moi, j'ai tout donné mais vous n'étiez pas avec moi. Jésus, mon amour de maintenant, vous savez : l'amour rend libre, vous le savez, c'est vrai. Pourquoi ne vous le dirais-je pas ? Je vous avais tout donné, pourquoi n'étiez-vous pas avec moi ? J'avais tout donné ce que je savais. Chaque jour, si je voyais quelqu'autre chose à donner, je le donnais aussi. Je désirais toujours me donner plus et ne jamais rien me garder. Ma volonté était à vous. Pourquoi mon coeur reste-

t-il si froid, si seul ? Obéir n'est pas aimer. Pourtant je vous ai servi avec passion, non comme l'esclave qui tremble, non comme le Pharisien satisfait de son obéissance aux préceptes mais pour que votre règne vienne, que le monde en vous s'achève.

Dans la ferveur de mon service, dans les extrémités où j'espérais bien qu'un jour il me conduirait, je n'ai jamais désespéré trouver votre amour. Pourquoi était-il si loin ? Pourquoi, s'il était en moi, me demeurait-il si caché, me laissant seul ?

Pourvu que je tienne, me disais-je. Un jour, j'entreverrai la splendeur de votre face et mon coeur sera à vous. Mais tiendrais-je ? A certains jours, je fus si fatigué que j'ai pleuré, Seigneur. Peu se sont donnés à vous comme moi. Pourquoi me laissez-vous seul ? J'ai fortifié beaucoup de mes frères. En moi, ils sentaient la force. Je les ai entraînés vers vous. J'ai libéré l'amour qui était en eux et, dans la paix profonde de certains soirs tout donnés, j'ai senti monter dans leur coeur, grâce à moi, la joie sûre et paisible de votre amour qui les pénétrait. J'en recevais l'annonciation et comme le témoignage, de loin, ainsi que d'une aurore. Mais pourquoi cet amour n'était-il pas en moi ?

Jésus, en face de vous serai-je toujours le serviteur ?

Voyez, je n'en peux plus, je suis à bout et déjà le jour n'est pas loin où je sens que je ne pourrai même plus servir. Ce n'est pas l'optimisme et l'exaltation de l'oeuvre à faire qui remplace la joie sûre et recueillie de l'amour. Que de tristesse dans mon coeur, quelle lassitude presque désespérée à certains jours devant les âmes qui ne comprennent pas. J'ai compris Gethsémani mais la proximité du Père, pourquoi m'est-elle inconnue ? Déjà les plus clairvoyants m'ont condamné. Il me manque la joie, il me manque la confiance, il me manque l'amour, disent-ils. Les meilleurs ont pleuré avec moi sur mon âme mais ils ne l'ont pas guérie.

Frères, pourquoi croyez-vous que je fuis cet amour ? Je vous l'assure, je le désire, dites-moi votre secret et rien ne m'arrêtera pour aller à lui. Vous me dites que c'est la violence même de mon désir qui me retient au loin. Vous me voudriez plus détendu, plus enfant. Mais je sais bien que vous n'avez pas raison et je ne puis pas. Jésus, quand tous me condamnent, viens à moi. Que me manque-t-il ? Donne-le moi. Répète-moi dans la douceur cette parole qui seule me soutient. Dis-moi que celui qui fait tes commandements, celui-là t'aime ou t'aimera. Assure-moi que je ne suis pas loin de toi. Oh ! Prends mon coeur. Mais vois-tu, il est impossible ton service si tu ne me soutiens pas par l'amour. A certains soirs de douleur plus tragique, j'ai quelquefois remonté en songeant que ma volonté toujours penserait être à toi. Mais quelle assurance désespérée que celle-là où l'homme, pour être à toi, n'ose espérer qu'en lui et ne sait pas espérer en toi. Je ne sais plus agir maintenant. Oh ma vie perdue, mes sacrifices de jadis inutiles pèsent sur moi comme un vieux manteau. Il me faudrait la joie, une spontanéité vivante pour agir. Je ne l'ai pas, je suis un mort.

Oh mes amis, pourquoi me dites-vous que mes inquiétudes sont chimères ?

Pourquoi me dites-vous d'oublier mon mal ? A celui qui souffre, au malade, on promet la guérison, qu'un jour ça ira mieux parce qu'actuellement ça va mal mais quelle douleur, quelle dérision si on voulait lui persuader que la langueur qui le mine, c'est là l'état normal, qu'il en sera toujours ainsi ! Je vous assure, je les ai lus, moi aussi, ces livres dont vous me parlez et je crois les avoir compris. Je ne demande pas le don des larmes ni une sensibilité en délire ou toujours délicieusement vibrante. Je sais bien que là n'est pas l'amour. Vos paroles ne portent pas, vos citations et vos conseils m'ennuient, je vous assure que ce n'est pas cela. Voyons, je ne suis tout de même pas un fou, une tête folle qui se mente à vide. Que déjà mes oeuvres me jugent ! Si vous ne comprenez pas ma souffrance, du moins n'en riez pas, ne pensez pas me la faire oublier. Jésus, j'appelle à toi. Vous aimer de tout mon coeur, avec mon coeur comme vous le dites en l'évangile. Pourquoi n'en est-il pas ainsi ? Jésus, il y a peu d'âmes qui vous aiment. J'en ai connu cependant quelques-unes. Pourquoi, auprès d'elles, me suis-je senti comme d'un autre monde ? Qu'elles étaient heureuses jusque dans leur détresse, celles qui me parlaient de votre amour. Autour d'elles, un auréole, un mystère unique. C'était là les âmes vraiment mystiques que le monde appelle, qui monte, à qui on demandera la force et le secret de vivre. Au milieu de nous, ils sont comme des flambeaux, ils purifient, ils éclairent, ils réchauffent. Moi qui aurais tant voulu être cela, pourquoi ne le suis-je pas ? Pourquoi de la table du Père suis-je repoussé ? J'ai médité sur la diversité des appels, sur la diversité de nos voies. Certains m'ont dit que peut-être c'était ainsi que j'aurais à aller vers le Père, voyageur solitaire, prophète aveugle qui montre de loin la lumière, pèlerin qui guide jusqu'au seuil de la terre où il n'entrera pas ici-bas. Ils m'ont dit qu'il devait y avoir de telles âmes parce que celles que l'amour prend toutes ne sont plus aussi libres pour agir et il en faut qui agissent.

Jésus, vous le savez, j'ai tout accepté d'avance et j'accepterais aussi cet exil loin de toi, pour toi... mais je ne peux pas croire que tu le veuilles. Pourquoi es-tu loin de moi ? Est-ce que mon âme est trop grossière, trop lourde, pour porter ton amour ? Dis-moi ce que tu veux de moi.

Maintenant Jésus, je crois l'avoir en moi ton amour.

Oh, amour bien calme, bien profond. Je n'imaginai pas que rien pût être si fort, si puissant et, en même temps, si recueilli. Je suis le même et je ne suis plus le même. Autour de moi, ils ne se sont pas encore aperçus tout à fait, comme j'ai changé. Moi, je le sais et, dès maintenant, que je t'en rende grâce. Mon oeil n'est pas devenu plus vif et si mes paroles sont plus gaies, car j'aime la gaieté maintenant, c'est surtout pour me fêter à moi-même et aux autres, sans qu'ils le sachent, le présent que tu m'as fait. Mais ton présent est bien autre chose, le don de Dieu. Je sens en moi quelque chose qui monte et que je ne savais pas. C'est l'eau vive qui appelle vers le Père, la grâce qui monte et m'inonde et déborde sur mes lèvres en prières. Oh cette chaleur en moi qui me recueille et me fait être. Spontanéité jeune, jamais connue ! Amour ! Maintenant j'espère en toi, ne m'abandonne plus. Mon âme était prête à toi, le palais attendait son maître. Ne m'abandonne plus !

Jésus, avec quel bonheur, je me reconnais dans le monde nouveau où tu m'as plongé. Je la revois ma bonne fidélité de naguère, je comprends comme elle m'a préparé, je comprends comme tu m'aimais et comme je t'attendais. C'est un peu, il me semble, dès maintenant, comme le regard que je jetterai, du ciel, sur mon passé. Oui, c'est bien du passé car je sais que je ne te perdrai plus. Oh, je n'ai pas oublié la Croix et, ces jours-ci, au contraire, elle a pesé sur mon coeur comme jamais. Jésus, dis-moi que je ne te perdrai pas.

Je suis le même et toujours ton serviteur pour toujours mais maintenant un serviteur qui sait son maître. Il est doux de servir celui qu'on aime, de se couler dans son amour tandis qu'il vous porte et vous applique au travail. Jésus, Jésus, si je ne vivais dans le monde, causant ces jours-ci si sagacement et heureusement avec mes frères, travaillant avec eux, travaillant à ma tâche professionnelle avec autant d'application et de sérieux, avec un esprit plus collé au réel et plus lucide que jamais, je penserais que je perds la tête, que je m'exalte dans le vide, tant je suis heureux près de toi. Mais non, je n'ai pas peur de ce bonheur et que m'importe s'ils me condamnent ? L'amour n'est-il pas fait pour nous prendre tout entier, ô toi, Dieu incarné. Pourquoi craindrais-je de trembler de mes bras jusqu'à mon coeur quand je pense à toi maintenant ?

Il est fini le long hiver.

Maintenant, mon bien-aimé est à moi. Mes amis, soyez heureux, réjouissez-vous avec moi. Plus que jamais je suis à vous, n'ayez pas peur de me voir égoïste ou disparaître. Comment disaient-ils autrefois que l'exercice de l'amour isole et détourne de l'action ou isole ? Ton amour est une douceur, Jésus, mais il est aussi une force. Vraiment il n'est que lui qui nous constitue en personne, qui nous sacre dans la vie. Auparavant, avec toute mon énergie, qui étais-je ? Maintenant je suis celui que tu aimes. Sur moi tu as posé ton seing. Je suis. Joie de vivre, assurance jamais connue, certitude de ma vocation et de l'oeuvre que tu feras par moi. Je ne suis plus l'esclave à la chaîne, celui qui travaille et meurt anonyme, n'ayant d'autre vie et mission que celles que les circonstances lui permettent d'avoir. Tu m'as fait centre rayonnant avec un destin à moi et une puissance sur les choses. Il est en moi désormais le trésor tant désiré. Je n'en veux rien perdre. Recueillez-vous, puissances de mon âme puisque maintenant il est à moi. Jésus, longtemps dans ma solitude, j'ai veillé vers toi. Autour de la maison vide, j'ai monté une garde attentive. Je la gardais pour toi. J'ai prié vers l'Orient de toute la force de mon désir. Ne le verrai-je jamais venir ? Oh que rien ne me distraie de mon attente ! Tu es venu sans me le dire et sans que je te voie. Un jour, j'ai senti ma maison habitée. Tu étais là. Tu m'as ouvert la chambre secrète et j'ai reçu de toi le baiser. Maintenant je veille encore et toujours je monte la garde mais c'est autour d'une présence.

Jésus, je t'attendais dans le silence et dans l'absence de tout autre que toi et moi.

Ce n'est pas là que je t'ai trouvé. C'est en vain que je descendais en moi, je ne t'y ai jamais trouvé. Je t'attendais aussi au terme de mon service, dans l'épreuve totale, dans la subversion intérieure qui fait jaillir les eaux profondes d'amour au moment où l'homme perd sa vie et crie vers vous. Mais ce n'est pas ainsi que vous êtes venu. Ce fut plus simple et plus doux, plus normal, plus selon vos paroles (pourquoi ne les avais-je, dans la communion. Un jour, je compris l'enseignement de votre apôtre : toutes grâces nous sont communiquées par Jésus et en Jésus mais dans le corps de Jésus qui est l'Église et à chacune de nos âmes qui sont comme des cellules de ce corps d'où elle reçoit vie et vie d'autant plus abondante qu'elle s'intègre plus passionnément à l'ensemble vivant. C'est de ce jour que je me suis tourné décidément vers mes frères. Depuis lors, j'ai la vie en moi et j'aime notre Père.

Je n'ai jamais été un égoïste et vous savez comme j'ai servi mes frères mais jadis je n'osais pas les aimer.

Je craignais par l'amour d'entraver notre marche, de remplir des coeurs qui devaient rester vides pour vous, de les diviser. Je croyais qu'aimer le prochain consiste à le servir de toutes ses forces, jusqu'au bout, tandis que notre capacité d'amour, avec tout ce qu'elle implique d'aspiration vers l'unité, devait être toute pour vous, réservée pour vous. Comment avais-je oublié que vous avez employé le même mot pour nous dire : tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, tu aimeras ton prochain. Mais pourquoi aussi m'avait-on répété que l'amour des créatures nous divise d'avec l'amour de Dieu ? Comment m'avait-on fait lire et réciter, parmi des litanies, l'affreuse invocation : Du désir d'être aimé, délivrez-moi, Seigneur. O Père qui êtes notre Père, comment a-t-on pu ainsi défigurer les traits de votre visage si rayonnant d'amour, si généreux ? Le Père sera-t-il jaloux de l'amour que se portent ses enfants ? Si nous qui sommes si mauvais, dans nos familles de la terre, nous savons pourtant nous aimer ainsi, combien

plus vous qui ne recevrez vers vous vos enfants que s'ils se présentent devant vous, un comme dans un corps dont le lien est la charité. Je ne m'étonne plus d'être resté si longtemps dans la mort, vide de cette vie que vous vouliez me donner. Ce qui me surprendrait, c'est que j'aie pu continuer à désirer vous aimer. Plusieurs fois, il est vrai, j'avais senti l'appel très doux à une communion avec mes frères. Mon âme, si dure et froide, si tendue dans son service désolé, un moment avait frémi. Mais toujours je m'étais défié, bientôt je me raidissais à nouveau pour rester seul. Seigneur, quand viendrez-vous ? Je n'avais pas compris que c'était votre grâce alors qui me sollicitait.

Depuis, j'ai compris.

J'ai compris que nous n'allions pas au Père, chacun de nous, seul. Nous ne sommes pas des pèlerins qui cheminent ensemble pour s'entraider de leur chant et de leur exemple, pour se tendre la main aux passes difficiles, pèlerins bientôt séparés et que plus rien ne retiendra ensemble quand ils seront arrivés au terme. Je n'aime pas qu'on me parle de pèlerins, ces étrangers, ces solitaires, même quand ils vont en troupe. Ah, montrez-moi des frères, assis et mangeant à la même table. Dites-moi la vie mystérieusement amoureuse des cellules qui s'unissent dans un même corps et qui ne s'aident et qui ne se rendent service que pour mieux pouvoir s'unir dans cette vie qui les fait vivre et qui exalte leur parfaite union.

Une union semblable, vous l'avez faite possible entre nous et j'y croyais sur votre parole. Non, nous ne sommes pas des séparés ni des juxtaposés, ayant chacun notre destin côte à côte vers vous. En vous ô Jésus, le Père nous a faits "un". Une étincelle a jailli, venue d'en haut, et de cette foule humaine où je me trouvais étranger, travailleur solitaire, devant vous, elle fait un corps où je me trouve inséré vitalement.

Comment le méconnaîtrais-je car il y va de ma vie. C'est le mystère du corps mystique que toute ma vie ne soit pas tirée et à tirer de moi ou de Dieu, en moi par une relation individuelle avec Dieu, mais tirée premièrement et à tirer premièrement de mon appartenance et intimité à cette grande réalité personnelle qu'est votre corps, Jésus. Ce n'est pas à chacun de nous comme individu que la grâce a été donnée mais à l'humanité, comme tout, dans le Christ Jésus. Nul ne vient directement au Père. Toute grâce passe par le Fils, par ce grand corps que l'Église manifeste visiblement. C'est par lui que je trouve la source de ma vie et j'ai à m'unir à lui, en lui, car c'est seulement ainsi que je vis et que le Père m'accueille, membre de son Fils.

Alors je l'ai reconnu "nouveau", le précepte de l'amour, votre commandement, bien vôtre certes car intimement lié à votre révélation centrale de notre unité en vous, intimement connexe à la manière dont vous avez voulu nous donner la vie.

Aimez-vous les uns les autres car c'est dans cette union, dans cette tension vers l'union, que vous travaillez le plus intensément à l'édification de mon propre corps. Aimez-vous les uns les autres car c'est dans cette union, dans cette tension vers l'union que vous travaillez le plus intensément à l'édification de mon propre corps. Aimez-vous les uns les autres car c'est en actualisant et en intensifiant le plus possible les liens et les connexions qui font de chacun de vous dans le Corps une cellule vivante, que vous recevrez en lui la plus grande vie. Aimez-vous les uns les autres car vous avez à devenir "un" pour que s'accomplisse pleinement l'infusion de ma grâce et votre assimilation par moi.

C'est seulement ainsi que vous serez en moi "un" avec le Père, que vous l'aimerez, parce que je suis "un" avec lui. Aimez-vous les uns les autres et l'amour du prochain ne se sépare pas de l'amour du Père car c'est de l'acte où vous vous joignez à vos frères que la vie du Fils vous investit, ma vie qui aspire en amour vers mon Père et votre Père. "Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort".

Insensé que j'étais ! Comment aurais-je trouvé le Père sans me joindre d'abord à mes frères ? Sans le savoir, ma prière disait "mon Père" quand on ne peut dire que "notre Père". En vain, me tendais-je vers vous. Ce n'est que dans l'union ainsi intimement comprise que je pourrai recevoir cette vie montante qui me soulèvera vers vous dans l'amour et qui fait ma joie maintenant.

C'est dans la communion avec mes frères, dans l'amour de mes frères, que je vous ai trouvé, un amour plus chaud, plus personnel que je n'aurais espéré. Vraiment l'amour du Fils montant en moi mais étant aussi mon amour. Plus s'actualisaient avec ceux qui m'entourent les liens de charité, plus ils devenaient intimes, profonds, personnels, plus grandissait en intimité, en profondeur, en personnalité mon amour qui maintenant est surtout notre amour pour vous, ô Père.

J'ai reconnu par expérience ce qu'on m'avait dit jadis et qui avait commencé d'éclairer mes ténèbres. Vous n'êtes pas une personne qui fasse nombre avec les autres personnes ni qui puissiez être un écran entre elles, et aucun amour humain ne peut vous éclipser au cœur de vos enfants. Il n'y a pas de conflit entre les deux amours. Plus je me suis serré dans l'amour de mes frères, plus j'ai senti monter en nous cette présence incompréhensible, amoureuse et aimée.

Il n'est d'amour qu'en toi. Hors de toi, nous serions si seuls, si étrangers l'un à l'autre. C'est ta grâce qui métaphysiquement nous fait "un". C'est en nous donnant passionnément à la vie que tu fais monter en nous, l'un par l'autre, que nous nous trouvons d'approcher et en voie de devenir "un". "Qu'ils soient un" et alors le monde croira et nous serons en toi et notre joie sera complète.

Notre Père, j'ai trouvé la source de la vie, je sais qu'elle ne se détournera pas de moi. Envoyez-moi votre force et votre fraîcheur, rendez-moi nouveau. Qu'elles chassent de mes yeux toute tristesse et toute lassitude, comme au jour où sera essuyée toute larme parce que la mort, la séparation, le péché auront disparu, quand le premier état aura pris fin et que tout sera devenu nouveau pour toujours.

Seigneur, vous savez combien je vous ai admiré dans le succès de votre vie missionnaire. L'auréole de la résurrection me cachait l'abjection de la croix, me faisant adorer dans la force les souffrances de vos derniers jours parmi nous. Aujourd'hui, pénétrant plus à fond, grâce à vous, dans le secret de l'humanité souffrante et pécheresse, communiant par ma pauvreté accrue à son immense misère qui monte en moi sans trouver comme de coutume une volonté qui s'y oppose, j'ai mieux compris votre passion. Soyez près de moi maintenant, à l'heure si périlleuse où l'homme ne sait plus ce qu'il est tant monte en lui tout le possible d'un mal qu'il pourrait faire, toute l'ignominie des passions qui pourraient le posséder. Par l'amour que je vous porte, vous le savez, et par l'amour que vous m'avez donné, vous qui m'avez choisi, donnez-moi de ne pas perdre coeur. Venez en moi, Seigneur, ma force, ma seule force, la seule force qui puisse par la ténacité de sa joie, me soutenir dans la vision de ma propre défiguration, puisque vous avez décidé l'heure propice où je devais consentir ces choses, non plus par l'intelligence et le coeur seulement mais par la totalité de ma chair et de mon âme.

Ce n'est pas dans la puissance que l'homme vous connaît, Jésus, pour son sauveur. S'il vous accepte pour son suzerain, là encore, il est seulement près de vous et votre force n'est sa force que parce qu'il l'a accepté et voulu. Vous n'êtes qu'un autre que lui. Mais c'est dans l'impuissance où vous m'avez laissé m'écrouler, dans l'impasse où ma vie s'est trouvée acculée, dans le néant à qui vous avez permis de me saisir de ses bras désespérés, que j'ai connu la divine joie fluette, sa force miraculeuse qui, sans rien bouleverser par le dehors, change le coeur de l'homme et lui donne la paix surhumaine de la pureté et de l'amour possédé. Qui pourrait m'enlever ton amour que tu m'as donné, que j'ai reçu dans l'impureté d'un coeur qui s'ignorait, comme il ne savait pas non plus apprécier le don que tu lui avais fait ? Au jour de la défiguration, dans les flots boueux qui montaient de mon âme comme si en elle mille siècles venaient redire le secret de la misère humaine et son péché, j'avais perdu votre présence. J'ai souffert comme le malheureux dont tu t'es écarté justement, comme celui qui est rejeté pour toujours, comme l'homme qui n'est plus ton fils et n'a même plus le coeur d'être ton serviteur.

Seigneur, je t'ai appelé dans la nuit et tu n'as pas répondu. J'ai souffert comme la bête qui va mourir à l'écart solitaire. Pourquoi ne pas te le dire ? Je t'ai presque haï comme celui qui m'avait entraîné sur le chemin montant qui conduit aux abîmes. Seigneur, je t'ai appelé aux heures de mes journées et je n'ai pas entendu dans ma prière, faite seulement de l'écho de mes lamentations et toute prise par la vision douloureuse de sa défiguration, que sa voix tombée dans un silence plus glacial que la mort, plus anéantissant que les élancements de mon amour martyrisé.

Seigneur, où serais-je aujourd'hui si tu ne m'avais pas touché du doigt, par derrière, comme pour me remettre debout sous l'action d'un autre effort que celui qui m'avait abattu. Ainsi tu ressuscites la fille de Jaïre et Lazare qui se putréfiait déjà. Comment cela s'est-il fait ? Je ne veux pas le savoir. Ton action m'est trop intime et vouloir la reconnaître, ce serait déjà t'oublier. C'est toi seulement que je veux savoir. Si maintenant je tournais les yeux vers autre chose que toi, déjà j'entends la puissance infernale revenir et mon âme toute meurtrie lui être à nouveau livrée.

Ta tête couronnée de la dérisoire épine et ton visage défiguré par les crachats des brutes et ton corps tout nu, si méconnaissable, m'est apparu, toi dont la pureté divine faisait un écho de sa beauté dans ta propre chair, dans ton propre regard. Ce n'était pas grandiose comme ton angoisse solitaire loin des apôtres endormis. Ce n'était pas tragiquement grand comme ta mort dont l'infamie relevait encore la splendeur immolée. C'était vil, tu étais défiguré. Tu l'étais devant ce peuple, ton peuple, celui que tu avais prêché, que tu avais conduit au désert à ta suite et que tu avais rassasié. Tu l'étais devant tes proches, ceux que tu aimais avec l'affection tout humaine, si douce et si naturelle. Ils te voyaient et ils ne te reconnaissaient pas. Il fallait qu'ils se souviennent de toi pour te reconnaître. Il fallait qu'ils ferment les yeux pour te retrouver tellement tu étais défiguré. Quand la servante vint tenter Pierre, il était prêt à te renier. Tu lisais dans son coeur un effroi qu'aucune parole n'aurait pu combattre.

Que lui aurais-tu, dit que ton visage n'aurait nié, que les hoquets de ta souffrance n'auraient contredit ? Mais tu me l'as dit sans que je te le demande, comme l'ami qui s'ouvre à son ami de ses plus secrètes souffrances pour lui dire comme son coeur est près du sien en la solitude de son écartement de la joie qui faisait sa vie, de la présence qui la peuplait de ses appels et de ses baisers. Tu m'as dit que la défiguration de ton corps n'était que la pâle image de la défiguration de ton âme et que tes yeux si perspicaces jadis, si clairs, si justement et profondément droits, ne reconnaissaient pas la paix et la beauté de l'âme qui les faisait voir et connaissait le trouble, démesurément multiplié, de ceux qui te voyaient seulement du dehors, défiguré.

Tu m'as dit : "Je t'aime en ce moment plus que jamais. Écoute, la brebis perdue m'est chère plus que toutes les autres. J'aime le fils prodigue, je l'aime tant que son retour est ma joie à moi. Sous le masque qui te cache à tes yeux et à ceux de tes frères, je le sais, maintenant, tu ne peux pas te révolter contre ma présence secrète, en la

voulant toujours rayonnante des choses que tu aimes, des désirs de ton coeur. Je suis à toi sans que tu oses m'espérer mais tu sauras me recevoir car tu ne m'as pas demandé comme on demande l'aide d'un autre. Tu m'as appelé en devenant le défiguré que j'étais.

Ta prière que j'ai exaucée, c'est moins tes lèvres qui l'ont dite que ton état, mon fils. Tes larmes étaient si amères, ton coeur si angoissé, si oublieux de moi, de l'amour que je te porte. Mais tu étais tellement défiguré de cette défiguration extérieure et intérieure, animale et humaine, totale que j'ai connue. Tu l'étais parce que tu m'as suivi. Adore le geste de Véronique car c'est Dieu même qui l'a fait quand elle voulut voiler ma face pour la cacher sous l'apparence plus humainement supportable à moi et aux autres d'un linge familial. Ainsi je t'enverrai l'âme simple et charitable qui souffrira de te voir ainsi et qui voudra te cacher à toi-même et aux autres sous le mensonge discret et délicat, mensonge d'amour qui donne une raison sans expliquer. Elle était dans la foule, Véronique. Jadis, je l'aurais reconnue comme ces âmes que mes appels discernaient et que le monde me livrait en s'ouvrant sous la force de ma parole. Alors, c'est elle qui m'a aidé à me reconnaître. Sur ce linge, je me suis vu. J'étais non plus le défiguré mais le visage que la mort ne surprendrait pas dans le spasme d'une peur désespérée mais dans le calme, résonance extérieure de la paix d'une mission terminée.

Autour de toi, l'homme fort qui hier encore s'imposait, sont les âmes dont je suis la force. Au-delà de ta défiguration que tes muscles, toujours tendus, rendent encore plus tragique, qu'une volonté sans souplesse a rendu nécessaire, ces âmes t'apprendront ta beauté, la tienne, celle que je t'ai donnée après l'avoir choisie, celle dont hier tu te détournais pour avoir l'autre, celle que tu t'étais faite".

Dans le silence, j'ai écouté, Dans le silence, j'ai répondu : Mon Dieu, sauvez-moi. Depuis, je suis toujours défiguré, mon coeur en porte la charge, mon corps en porte l'immense fatigue mais je ne suis plus désespéré car l'acceptation est venue. Sur votre passage en la montée du Golgotha, vous étiez l'objet de la répulsion. Après, vous étiez sur la croix celui de la pitié. La pitié de votre amour sous la lance homicide saisit le monde comme une proie. Mon Dieu, j'ignore ce qu'il faut vous demander. Dites-le moi. N'est-ce pas d'être toujours plus comme vous. Donnez-moi, un jour proche, très proche, je vous en supplie, d'aimer mes frères comme vous les avez aimés.

251 - Pénitence

17 / 10 / 33

Seigneur, l'homme ne sait pas faire pénitence s'il n'a pas appris d'abord qu'il est aimé par vous. Il peut bien vous demander pardon en voyant l'oeuvre abîmée. Il peut bien vous dire sa peine, il ne peut pas comprendre la vôtre puisque, même s'il vous aime vraiment, il ne sait pas, dans la résonance de tout son être, combien vous l'aimez d'amour. S'il est une pénitence qui est le fruit de votre présence en nous dans l'amour, il en est une qui précède votre venue, comme l'aurore annonce le jour. J'ai compris que la grâce de cette pénitence était proche de celle de votre descente en moi et que les violents déchirements intérieurs qui m'arrachent le coeur feront place un jour à la joie sentie et profonde de l'union totale et amoureuxment pénitente avec vous.

Mon Dieu, je vous rends grâce de ne m'avoir pas épargné la blessure de la sévère vérité qui pénètre l'âme de son indignité, qui la recouvre du manteau de la première pénitence, même si au début il est si lourd que le pénitent ressemble à un prisonnier.

Désarroi d'une âme surprise dans son mensonge, révolte de qui ne veut pas céder, amertume de qui ne peut pas résister, angoisse de qui ne voit pas d'issue possible à sa vie ! Avec quelle précision, toutes les fibres de mon âme se sont senties touchées, vues à vif. La multitude de ma faiblesse et de mon péché, liée par une main secrète, m'a jeté aux abois comme une bête traquée.

Seigneur, j'ai voulu alors te prier comme jadis et tu t'es tu. J'ai voulu revivre en fermant les yeux sur le présent, en m'accrochant au passé et je n'ai connu qu'un vertige nouveau, celui du fatal écoulement d'une vie où jadis je puisais force et joie et que je n'étais plus capable de porter.

Seigneur, ta justice était impassible devant ma souffrance et le soleil des beaux jours m'était aussi amer qu'une insulte. J'aurais voulu tout oublier de ma vie, du présent et du passé. J'aurais voulu revivre une autre vie. Sans rien me dire, tu me laissais voir la chose impossible et la marque ineffaçable qu'aux jours de bonheur tu m'as faite sur le front. Je t'ai crié, peut-être pour la première fois : "Mon Dieu, pitié !", entre tes mains je ne suis plus qu'un être qui agonise dans la vision d'une vie impossible, sans issue. Mon appel alternait avec ma révolte, oscillation douloureuse de qui n'a pas encore reçu son équilibre. J'ai crié "Pitié !" comme le vaincu jette sa prière au vainqueur. Parce que ce n'est pas là une prière, tu ne m'as pas répondu. La prière n'est pas un cri de peur, elle n'est pas un appel qu'arrache l'angoisse. Seul, l'enfant sait la dire, lui qui se remet au père en fermant les yeux, non pas pour ne pas voir la réalité mais pour mieux se blottir près de lui et le voir.

Mon Dieu, tu es le plus fort. Entre tes mains, j'ai pu me débattre. Contre ta lumière, j'ai pu lutter. Tu m'as vaincu dans ton silence. Tu m'as vaincu mais, dans ma défaite, je ne me suis pas senti l'âme d'un vaincu mais de celui qui n'a que ce qu'il reçoit. La gratuité de ton don est un poids pour mon orgueil plus qu'un scandale pour ma raison. J'aimais tant me faire moi-même et être à moi, de moi, par moi. Maintenant, je ne suis plus que ce que tu veux que je sois et je ne sais pas ce que tu veux de moi. Si je n'espérais pas en toi, comme je serais désespéré de me sentir si inconstant et si impuissant sans toi. Hier, l'avenir était noir et impossible. Aujourd'hui,

il n'est pas possible sans toi. Dans la pénitence, tu m'as conduit comme au désert car le pénitent est un solitaire sous le voile noir qui le sépare. Le solitaire a besoin des autres pour vivre. Sa pénitence est de recevoir des hommes le pain que Dieu lui réserve, lui qui jadis ne savait que donner. Le solitaire a besoin des autres pour revivre et il faut qu'il les cherche, lui que jadis on venait visiter.

Mon Dieu, ce n'est pas encore l'amour vrai de son frère, je le sens. Si tu ne m'aides pas, quelle révolte après les premiers jours où la fin de la bataille fait vivre l'homme plus en la paix retrouvée qu'en lui-même pour toi. Ce n'est pas encore le vrai amour que je te dois mais s'il est une voie qui m'y conduise, n'est-ce pas elle ? Dans ma prière solitaire, je t'ai demandé de me porter en cet état merveilleux où j'aimerai comme tu aimes, où j'aimerai pour que tu m'aimes et parce que tu m'aimes.

Que te dire de plus ? Je t'attends, viens en moi, toi mon sauveur et plus encore celui qui m'aime.

252 - Prière d'un croyant (Prologue de P.C.)

Mon Dieu, nos lèvres peuvent bien dire les paroles que vous nous avez enseignées, nos formules de prière peuvent bien vous exprimer les sentiments que vous voudriez voir nôtres, comment les dirions-nous en vérité puisque notre coeur est ailleurs ? Ces paroles, vous les avez apprises à vos disciples, à ceux qui vous avaient suivi. Nous n'avons encore rien quitté que nous ne puissions retrouver. Ces prières, vous les avez inspirées à vos saints et ils y ont mis toute la chaleur de leur amour. Nous sommes encore pleins des choses de la terre. Nous cherchons près de vous l'aide matérielle qui facilite la vie, la consolation qui la rend plus légère, l'émotion délicate qui lui donne un prix, la satisfaction du devoir accompli. Eux cherchaient auprès de vous, vous-même, votre esprit.

Divorce fondamental qui sépare sourdement en deux notre prière, qui la fait presque fautive et irréaliste, intérieurement divisée de tout l'abîme qui sépare nos vrais soucis de ceux que vous voudriez que nous ayons et que nous ignorons encore. Seigneur, nous ne saurons vous prier en vérité, pleinement unis à votre église et à vos saints que lorsque nous saurons avec eux vous prier en esprit.

Apprenez-nous à prier en esprit. Apprenez-nous à nous mettre en votre présence et à y demeurer en l'absence de tout autre objet que vous. Vous savez quel effort il faut à l'âme vigoureuse pour se séparer un temps de tout ce qui fait la trame matérielle du reste de sa journée. Vous savez quelle patience forte il faut à l'âme recueillie pour se tenir seule près de vous. Vous savez quelle vigilance surnaturelle lui est nécessaire pour ne pas retrouver tout à coup dans sa prière le visage absorbant de ses préoccupations et de ses soucis. Apprenez-lui, Seigneur, l'endurance sacrée pour arriver à ne plus s'ennuyer seule avec vous. Elle est encore à se nourrir si ordinairement des nourritures terrestres qu'elle a faim près de vous d'un autre pain que celui de votre présence. Elle est encore si novice dans le recueillement qui se noue autour de votre essence qu'elle ne sait pas simplement, naturellement, se tenir en paix près de vous.

Apprenez-nous à vous reconnaître à travers les espèces qui vous manifestent mais apprenez-nous aussi l'impuissance essentielle de tout objet créé à contenir son créateur. Vous savez combien l'âme désire vous penser et vous voir pour vous adorer. Vous savez combien vite elle aime se reposer dans ce qu'elle voit et dans ce qu'elle pense pour s'en faire une idole qui vous cache. Vous savez aussi combien vite toute pensée qui prétend dire ce que vous êtes, qui prétend vous montrer tel que vous êtes vous masque. Toute vision qui détourne les yeux de vous perd jusqu'à la marque de votre divin esprit. Apprenez-lui, Seigneur, le détachement sacré pour toujours dépasser toutes ses impressions et toutes ses pensées, qu'elles ne soient que des étapes sagement parcourues mais vite quittées quand d'autres chemins l'appellent pour la conduire à vous. Mais elle est si affamée de possession que la grande possession de votre être éternel lui paraît une dépossession. Elle est si novice dans ce détachement que soutient seule votre divine foi qu'elle ne sait pas le vivre sans un reste d'attachement qui lui donne la saveur de la croix.

Silence sacré sans lequel le monde fut créé.

Silence sacré de l'âme devant son Dieu.

C'est sous ton voile que se prépare, secrète, la parole qui convainc.

C'est dans ton immobilité que s'enfante le zèle des apôtres.

C'est par ton efficace que le reste du jour reçoit sa divine substance.

Seigneur, dites-nous le silence de vos nuits de prière...

Enfant, ce n'est pas en un jour que l'âme peut connaître un tel secret. Le chemin qui conduit au sommet où Dieu seul est aimé en lui-même est long. Bien fou celui qui voudrait me ravir ce trésor. Bien ignorant celui qui penserait forcer par un effort tenace la porte qui tient dans le mystère le silence intime de Dieu. Il peut essayer de le contrefaire ce silence, il peut chasser tout ce qui vient remplir le vide de son coeur, en pure perte. Ce vide lui est plus pesant qu'aucune distraction et il est aussi pauvre de moi. Non, c'est le fruit mûri d'une longue vie chrétienne avec tout ce que cela suppose de travail et de soin :

- libérer le centre de l'âme de toute attache charnelle,

- dépister à force de simplicité les faux élans d'amour et les recherches subtiles et compliquées du "moi",
- rectifier sans répit son intention profonde,
- se remettre sans cette dans la pensée de Dieu au milieu des déficiences et des déportements, de tout ce qui distrait et dissipe.

Ni les ambitieux ni les orgueilleux ne connaîtront jamais le silence de Dieu.

Je suis la voie qui conduit au Père. Qui donc peut être appelé à connaître le Père s'il n'a pas d'abord vécu comme le Fils ? Qui dira ce que cela comporte de détachement et de renoncement ? Se donner à l'oeuvre de son coeur jusqu'à s'y perdre, persévérer malgré la fatigue et l'échec, malgré l'indifférence du monde si loin du but dans sa médiocrité, tenir jusqu'à la fin. Ni les lâches ni les pusillanimes ne connaîtront jamais le silence plein de celui qui va au Père, la gerbe liée.

Mais l'âme pure de toute attache de soi et toute donnée jusqu'à la persévérance dernière et l'accomplissement final vivra ce que nul oeil n'a vu et nulle oreille entendu. Adoratrice en esprit et en vérité, sa prière et sa vie ne feront qu'un. Sa vie sera une prière et sa prière sera ma vie en elle. Elle sourdra de son être profond pour s'élever jusqu'à Dieu, eau limpide qui jaillit et retourne à sa source, image humaine de cet unique amour dans lequel, issu éternellement du Père, je me réfère aussi éternellement à lui. Mystère d'union et d'unité !

253 - Genèse II

Parmi les tombes d'un monde de morts, une âme priante s'est levée pour vivre. Elle connaît tout ce qui se passe autour d'elle, ces paroles que les paysans se disent sur la pluie qui vient, ces mariages que les commères préparent pour demain, la vitesse avec laquelle court le mensonge sur les lèvres avides de trouver quelque goût d'aventure à la vie, ces idées fixes que les gens se font afin de ne pas mourir tout à fait, se torturant, faisant souffrir les autres. Elle connaît cette stagnation de la pensée toujours à son niveau, ne touchant, ne prenant, ne parlant que de réalités horizontales, n'exigeant que le déroulement du film mental qui est en nous, ces sortes d'idées fixes, de présomptions fixes et irraisonnées.

Longtemps, elle avait vécu une telle vie. Maintenant une aube de lumière éclaire ses paupières. Elle se sentait si loin de ses soeurs que jamais, pensait-elle, elle ne pourrait revenir vers elles. Elle portait dans son coeur un trésor, un diamant tout chaud et rien n'était plus pour elle que Dieu. Seule donc, au milieu de ce monde de morts, elle se souvenait de cette révélation qu'elle avait eue, de ce voile qui soudain était tombé, de ce dépouillement bienheureux qui la laissait toute nue sous le regard de Dieu. Soudain, elle ne savait plus par quelle prière, par quelle lecture, par quel canal humain, elle avait éprouvé la présence d'une personne divine qui l'aimait. Je dis bien d'une personne et vivante. Elle avait la révélation de cette évidence qu'il faut être deux pour aimer et soudain ce deuxième s'était présenté à elle. Elle ne voulait pas encore se fondre en lui car il lui semblait que, si elle disparaissait ainsi, l'amour serait seul, sans objet mais enrichir sa personne pour l'aimer plus dignement et plus intensément, pour être brûlée plus pure. Elle jugeait sa vie à travers ce moment unique qui lui était donné de saisir ce qu'elle avait gagné pour en faire une gerbe de prières.

Maintenant, Seigneur, vous m'avez montré la place assignée à mon âme dans votre création. Entre les forces obscures qui guident les étoiles et ma conscience, vous m'avez montré une hiérarchie et une continuité. Vous m'avez relié au monde. Autrefois, je faisais ma tâche, un peu moins que ma tâche, sans regarder autour de moi, sans nostalgie de connaître. J'étais l'univers et les hommes et les choses couraient autour de mon être qui n'en captait rien. La conscience du monde était si obscure en moi qu'il a fallu cette poussée subite que vous m'avez donnée vers la lumière pour que ces lourdes écailles qui maintenaient les yeux de mon âme fermés fussent levées.

Je pensais quelquefois à lire la nature mais elle était muette ou plutôt mes paupières intérieures restaient apesanties dans un douloureux sommeil. Je ne sais par quelle lumière de grâce, par quel intermédiaire humain ma place dans la nature me fut soudain révélée. Il fallait toute ces masses d'étoiles pour soutenir la vie et par elles mon corps. Il fallait toutes ces masses énormes de vie passée et morte, de vie présente, pour voir poindre tout à la cime de la création, cet homme, cette jonction de la matière et de l'esprit, cette jonction de l'appelé et du mû, cette immortalité et cette caducité.

Grandeur du royaume de Dieu, prix de notre vie qu'il ne faut pas profaner, dignité de l'homme, devoir de réponse à l'appel, débordement de reconnaissance malgré la souffrance. Il fallait aboutir à cela, à cette fresque, pour retrouver votre main amoureusement soutenante et pour comprendre une partie de votre immense amour.

Maintenant, Seigneur, mon âme participante du monde, participante de la terre, prenant en esprit tous les mondes et son corps, vous bénit de m'avoir voulu si grand dans une enveloppe si mesquine, livrée, semble-t-il, au hasard des morts et des vies, sous la disjonction et la conjonction des astres amis.

Vous m'avez réclamé du milieu de mon peuple afin que je garde votre présence. Quand j'ai vu ma place dans le peuple humain et cette montée qu'il essayait de faire vers vous, cet enrichissement qu'il apportait et qui ne saurait faillir, j'ai voulu participer à l'éclosion de sa puissance afin de vous l'offrir. Mais me lançant ainsi dans le peuple

malgré mon feu et mon amour, je commençai à me dissoudre, me trouvant loin de vous, puis uniquement pris par la grandeur de l'angoisse humaine. Mon esprit, préoccupé de trop de choses, n'avait plus le temps de s'occuper de vous. Avec vous disparaissait la lumière, l'équilibre, la sagesse qui monte. L'orgueil, l'angoisse et la dissolution pénétraient dans mon coeur à travers mes forces épuisées qu'il avait voulu garder. C'est alors que je vous retrouvai dans votre silence et que vous m'enseignâtes qu'il fallait garder bien pur, bien fort, incontaminé, brûlant comme un acide, le sel de votre grâce et le sel de votre vie en moi. Dans la chaleur du jour, vous m'avez revêtu de patience, d'esprit de prière et je me suis loué à vous dans toutes mes douleurs. Quand je refusais de jeter un regard à travers l'obscurité de l'avenir qui se fait, dont je suis responsable en ce qui me regarde, vous m'avez aiguillonné l'esprit. Vous fûtes ma tente, mon refuge et mon abri, le principe de mon action qui m'évite l'écueil de la flamme qui tue et celui de la paresse qui fait trahir.

Ah ! cet éclatement dans ma tête que vous avez voulu, mon esprit était alors que je ne vous connaissais pas. Comme un oiseau qui ne sait pas voler, mes passions montaient la garde autour de moi, me barrant impérieusement votre route. Il y avait une sorte de résistance dans mon âme qui m'empêchait le désintéressement, nuque raide, cerveau abruti qui ne peut voler, être aussi lourd que le crapaud qui traîne son ventre au sol, et ce redressement de tête qui me faisait souffrir.

Soudain votre amour est venu briser tous les barreaux trop solides, trop durcis, de cette vieille prison. Ce fut comme une élévation, comme une trouée vers la lumière où l'amour baignait la reconnaissance, et la foi et l'espérance et la charité qui sortait. J'allais vers vous, Seigneur, et par vous, au-delà de moi, vers les autres. Mon âme était avide d'aimer ce que vous aimiez : les hommes, les terres, les mondes, de savoir ce que vous saviez : les lois, les harmonies, les beautés, les bontés, de vouloir ce que vous voulez : le beau, le vrai, le bien et surtout cette grande merveille à laquelle j'avais participation, votre corps du Christ qui en est la tête et le principe et la fin. De telles vues ne sont pas sans vouloir disparaître ou s'amenuiser en moi, se ramener à ma taille. Préservez-moi, Seigneur, de ne plus marcher vers votre absolu. Et l'âme priante n'eut plus peur de retourner vers les hommes. Comprenant le grand bien qui lui était donné, elle ne ferma plus ni son intelligence ni son amour aux créatures. Elle voulut aller toujours plus avant, toujours au-delà, vers la réalité du monde, pour aimer la réalité de la création. Elle eut moins d'exclusive, elle souffrit pour les autres, elle aima pour eux et déjà la paix du ciel était en elle, malgré le bruit et la souffrance humaine.

254 - Sur le chemin

Seigneur, non, je n'y penserai plus. Je veux cultiver ma ferveur et non ma souffrance. Que me donnerait-elle d'autre que l'occasion d'une amère révolte, si encore je pouvais me révolter. Car ta main est sur moi comme celle que tu étendis sur la mer orageuse. Tu me demandes, et seule tu me permets une prière qui implore, non pas celle qui gémit. Non, je n'y penserai plus. Je ne me rappellerai rien de ce qu'a créé le mirage où si longtemps je me suis laissé rouler et renverser ni même de ce que jadis j'espérais avec un coeur trop humain dans ses désirs qu'il confondait avec les tiens sur moi. C'était ma vie jadis, celle qui était hier et ce n'est plus ma vie... Si, elle l'est encore...

Accorde-moi cette grâce que seul ton amour peut me donner en descendant en moi. Montre-moi que c'est moins par ce que je savais et aimais d'elle que par la sève cachée que tu y faisais monter presque à mon insu, aveuglé que j'étais par ce qui n'était pas toi. Ainsi va le naufragé. Ainsi le nouveau-né. Ainsi le ressuscité. Garde-moi car ce que j'étais hier, si les mêmes causes reviennent et elles reviennent toujours, comment pourrais-je ne pas le redevenir si tu n'es pas près de moi ? Dans le recommencement d'une vie à refaire, dans ces jours, après les premiers jours où je connaîtrai la pauvreté essentielle de celui qui n'a plus le confort affectueux de jadis ni la coquette griserie du succès ni la sécurité que possède celui qui n'a jamais échoué. Ne m'oublie pas, solitaire dans sa chambre, seul, sans même un passé ami. Dans la fatigue qui suit la grande tension spirituelle d'une âme aux abois et, dans la monotonie de celui qui ne sait pas vibrer toujours, ne m'oublie pas. Autrement, que deviendrai-je ? Penser qu'un jour, je puisse connaître l'angoisse de n'être plus ou de ne savoir plus quoi être, comme cela fait mal. Je ne peux pas y penser. En toi, j'espère, en toi seul j'espère, mon Dieu, fais-moi espérer.

Sous le choc de sa charrue, le laboureur creuse la terre. Le sol s'ouvre et, de sa blessure, sort une terre nouvelle et féconde. Appuie sur le fer qui pénètre de tout son poids. La terre que tu éventres peut te porter. Tu ne sais pas combien de sa souffrance sortira de joie pour elle-même quand, couverte de moissons, elle sera mère. Sous l'extrême vigueur de l'épreuve, j'ai percé l'âme de mon enfant, de celui que j'aime plus qu'il ne le sait, de celui que je veux plus grand qu'il ne désire. Je t'ai pris dans ma main de fer et n'ai pas craint de faire couler ton sang ni de voir la pâleur de tes traits ni l'affolement de ton coeur ni même ton désespoir secret, trop profond pour que d'autres le sachent que moi. C'est que je sais que tu es mon fils et ta capacité de souffrir est plus grande que la force dont jadis tu te targuais. Or je sais que ta capacité de vivre est plus grande que la puissance de mort qui est en toi. J'ai laissé le poids des choses sur ton coeur. J'ai laissé les nuages se former et s'étendre sur tout l'horizon sans l'immense rassemblement que nul ne peut empêcher et qu'il est impossible de prévoir à temps pour pouvoir fuir. J'ai laissé l'éclair jaillir, le premier tonnerre éclater et les autres se succéder avec la cadence préparée de qui

sait où portent ses coups et quels sens ils rendront en l'âme. Puis j'ai pesé sur l'ensemble, comme le bon laboureur, en te laissant seul. Pourtant tu ne sais pas combien j'étais intensément près de toi. As-tu confiance en moi ? Pourquoi désespères-tu ?

Mon Dieu, viens plus près de moi. Comment veux-tu que j'espère lorsque je sais seulement qui tu es pour moi et que je ne le vois pas ? Comment veux-tu que j'échappe aux choses qui me rappellent ton mon passé et ma défaite et ce que j'ai perdu, si tu m'es moins proche qu'elles ? J'ai peur. Il ne me suffit pas de vouloir espérer. Il faut espérer pour vouloir. Ne m'abandonne pas. Je suis seul. Je ne savais pas que la solitude du coeur est sans borne, comme la damnation éternelle est sans fin. La vie est longue. Viens à moi. Aux heures culminantes de l'homme, la vie hésite comme le projectile au sommet de sa trajectoire mais le projectile sait son chemin, la vie aussi. L'homme s'inquiète, ta grâce le pousse. Demain, il saura.

Viens à moi, mon fils. Jadis, toujours tu t'échappais et tu n'avais jamais le temps d'être à moi. Écoute la cadence de ta vie. C'est l'heure de la prière plus que celle de l'action. C'est l'heure des semailles plus que celle des récoltes. Pénitence dans le vide d'un passé effondré mais amour dans l'acceptation d'une vie nouvelle reçue et aimée car elle est de moi pour toi. Mais bientôt amour et nouvel amour car je te laisserai me prendre dans la mesure où tu me laisseras te saisir. Seigneur, mon âme est triste. Tu me parles, je me raisonne. Tu m'enseignes, je t'écoute. Donne-moi ta joie. Avec elle, je comprends bien ce que tu veux que je devienne. Avec l'extrême désir d'être à toi, toujours cette fois, j'en viens presque à aimer l'attitude pénitente où tu m'appelles. Mais vienne la moindre distraction, le moindre écho des joies d'antan, le moindre souci de mes illusions passées et, d'un seul coup, je me redresse, je me raccroche à ce qui n'est plus pour moi et voudrait revivre comme jadis et je fuis avec angoisse la main que tu me tends en me baissant le front. Sans ta joie, l'espérance glisse entre mes doigts et devient illusion. Donne-moi ta joie.

Près de l'âme de mes frères, j'ai trouvé ta joie. Non pas ceux qui voulaient me la donner en m'offrant leur gaieté dérisoire, non pas ceux qui voulaient m'entraîner en l'austérité d'une vie qui se refuse ce qu'elle n'a pas attendu, dans le repli sur soi, au détachement désabusé. Non, je l'ai trouvée là où on ne me l'offrait pas, là où on la vivait sans toujours bien savoir son nom. Car ta joie, ta mystérieuse joie, naît là où tu l'as semée. Tout cela passe, on ne sait comment, jusqu'au jour où l'on découvre son trésor en voyant que d'autres ne l'ont pas. J'ai connu ma pauvreté en voyant que d'autres avaient ta joie dont je ne connaissais que l'écho. Mais tu ne m'as pas écarté du banquet des élus, tu m'en as donné des miettes. Sois béni. Tu m'as appris à tendre la main. Tu m'as appris à recevoir. Puis tu m'as donné ce que je te demandais, tu le sais, avec quelle ardeur, celle d'une vie qui veut vivre et qui sent que sans cela à quoi bon vivre. Tu m'as donné la joie de la main de tes amis, de ceux qui la savent et de ceux qui l'ignorent encore. Puis tu es venu à moi, sous le voile d'une tristesse, gonfler mon coeur. Pourquoi donc suis-je si heureux d'être maintenant ce que, hier, j'avais horreur de devenir au point qu'une répulsion physique me tenait serré aux entrailles. Pourquoi donc cette nuit me donnes-tu la légèreté d'âme qui rend toute chose possible, qui rit des sacrifices et les aime avec amour comme si rien désormais ne pouvait lui coûter autre chose qu'un baiser. Oh ! libération, jeunesse ! Je voudrais le dire aux autres. Mais que me manque-t-il encore ? Près d'eux ou quand je pense à eux, je sens ma joie s'assombrir et mon âme se fermer et ma voix se faire dure comme si je ne les aimais pas et que je prenais ma revanche en me taisant. Sur la terreensemencée, l'herbe verte a déjà poussé. Elle couvre le sol aride et cache les trous et les bosses pour faire l'immense tapis vert qui attire la joie du soleil. Mais la moisson n'est pas encore prête. Il faut que la terre secrète sa nourriture maternelle. Il faut que la chaleur se mêle aux vapeurs qui montent du sol. Il faut que l'oiseau fasse son nid dans le chaume et y cache ses petits. Demain, les blés seront mûrs et la joie sortira de ton âme comme les grains s'enfuient de l'épi. Ta joie, ma joie, notre joie couvrira tes frères comme une rosée aimante et créatrice. Elle les nourrira de sa ferveur. Elle les purifiera par sa simplicité. Mon enfant, tu ne sais pas combien de ta souffrance sortira de joie pour toi et par toi quand tu seras le frère. Va maintenant sur le sentier de la vie. Va et prends garde à l'autre joie qui n'est pas mienne.

255 - Les deux pièces de la veuve (Mc 12, 41-44)

Bernard Villiers

"S'étant assis vis-à-vis du tronc, Jésus considérait comment le peuple y jetait de la monnaie"

Il y a bien des manières de regarder autour de soi. Les apôtres admiraient les pierres et les constructions. Des curieux s'amusaient à voir la foule hétéroclite des pèlerins. Jésus, derrière les apparences, voit les âmes. Derrière les oeuvres, il voit les intentions car il aime et, s'il aime le don, il aime encore plus celui qui donne. C'est dans l'amour caché qu'il leur portait en son coeur de rédempteur que le Seigneur regardait ces riches qui donnaient beaucoup de leur superflu et cette pauvre veuve qui donnait tout ce qui lui était nécessaire pour vivre.

Mon Dieu, apprenez-moi votre regard, apprenez-moi l'attitude intérieure qu'il suppose, donnez-moi surtout cet amour secret, votre présence en moi qui, sous la saisie de mes sens, pénètre derrière les choses pour atteindre les personnes.

Au milieu de cette foule qui se pressait, entraînait et sortait du temple, comme vous étiez étrangement solitaire dans votre union au Père et étrangement lié aux âmes par communication intime de l'amour que lui et vous leur portiez. Donnez-moi d'être aussi, dès ici-bas, dans le tumulte de mes occupations, de mes soucis, de mes peines et de mes joies, celui qui, tout au long du jour, vous aime en se tenant près de vous, face à face, seul avec vous,

tandis que le rayonnement de l'amour de votre présence en moi et son reflet en moi me portent au-delà des apparences en communion avec le monde invisible des âmes, de ce monde par où tout ce qui est doit passer pour s'éterniser.

"Une pauvre veuve était venue"

Elle venait de loin, par un long chemin, le chemin de sa vie. Le jeune offre facilement ce qu'il possède car il ne sait pas encore l'inestimable prix de son don. Sa vie est encore plus pour lui un concept que l'unique réalité qui est à lui. Au contact du réel, notre vie devient plus concrète, au contact du mouvement irréversible du temps, nous découvrons que notre vie s'écoule et que déjà dans notre passé, elle nous échappe invinciblement, notre âme apprend alors ce que c'est que se donner au Christ. La croix prend la pesanteur du bois, elle jadis si légère comme un symbole.

Elle venait de loin, elle avait beaucoup vécu, elle savait ce qu'est la vie. Pourtant, elle a tout donné, tout ce qui lui était nécessaire pour vivre. Sur le long chemin de sa vie, elle avait beaucoup reçu et elle avait beaucoup perdu. Elle avait plus perdu que reçu car sa vie était derrière elle maintenant. Elle avait reçu un soutien dans sa vie, son mari. Elle avait trouvé à qui se dévouer et ses enfants étaient encore un vrai soutien mais son mari était mort et ses enfants l'avaient quittée. Ainsi le fruit est arraché de l'arbre et, au soir de la tempête qu'est une vie ici-bas, la forêt ravagée laisse les grands arbres solitaires. Maintenant, elle était vieille et pauvre.

Quand on est dans la joie de vivre, l'âme bien née sait aimer le sacrifice. Le soleil, quand il fait jour éclaire par avance le crépuscule de dénuement pour faire de son abjection une apothéose grandiose. Il n'en est pas ainsi quand les épaules sont tout juste assez robustes pour porter la lourde charge qui grandit avec le nombre des années. Elle était vieille, elle était veuve et pauvre et pourtant elle a tout donné, tout ce qui lui était nécessaire pour vivre.

Ces détachements, elle n'en avait souhaité aucun. Elle les avait tous subis et d'autant plus qu'ils étaient de ceux qu'elle avait le plus craints. Détachement qui, chaque fois, semblaient lui retirer son nécessaire pour vivre, son mari qui l'avait tant aidée par la joie de sa présence à se donner et à servir, ses enfants qui nourrissaient en elle le goût de vivre. Ainsi, Seigneur, est-il des biens qui sont tellement nôtres que nous les croyons nous-même. Quand vous venez tirer notre statue du morceau de marbre où nous sommes encore immergés, n'oubliez pas que votre amour, s'il n'est pas bien intense, laissera couvrir sa voix par les clameurs de notre souffrance.

Ces détachements semblaient devoir la laisser exsangue, sans souffle, sur le sentier de la vie et cette crainte venait grandir son angoisse. Mais chaque fois, parce qu'elle aimait Dieu, parce que son amour de Dieu arrivait à réapparaître au-dessus des flots noirs, ce qui devait l'anéantir lui donnait une vie nouvelle, une plus grande ferveur pour demander à Dieu un plus grand amour. Ainsi, après chaque mort, c'était une résurrection. Marie, priez pour moi maintenant et à l'heure de mes morts.

Ainsi cette âme était venue par le long chemin de la vie au temple. Elle était pauvre maintenant, veuve et sans enfant mais, à l'occasion de tous ces détachements que l'existence lui imposa comme sous la forme d'un sacrement, l'amour de Dieu était venu en elle et elle aimait son Dieu.

"Elle y mit deux petites pièces valant ensemble le quart d'un as"

Jusqu'alors, c'était la main de Dieu qui, sous les brutales espèces des circonstances, avait taillé le cep pour qu'il porte davantage de fruit et le cep, quand le couteau le séparait de ses branches, souffrait passionnément de ce retranchement car, jamais certes, il n'avait désiré telle mutilation, tant il craignait. Mais il est temps, femme, que l'amour de Dieu t'enfante par son accroissement même à un nouvel amour. Il est temps, viens en mon temple, viens y prier et viens encore une fois accepter tout ce qui t'a été demandé et arraché. Viens, il faut toujours renouveler cette acceptation car, sans cesse, renaissent, à l'ombre de l'amour résigné et soumis, le désir de retrouver un passé impossible et la révolte qui bourdonne comme la mouche contre la vitre lisse. Viens pour m'aimer plus, pour m'aimer mieux en pétrissant toi-même l'hostie. Prend l'initiative de me l'offrir avant même que tu y sois forcée, en le faisant librement, non par système, par désespoir, comme un enfoncement nouveau dans la désillusion d'une vie finissante, mais pour me manifester ton amour. Il se nourrira de son acte même mais, comme le libre épanouissement de ta vie passée, mutilée et pourtant réussie. Jadis, tu n'aurais pas pu le faire dans l'esprit qui convient. Tu n'aimais pas assez. Tu ne savais pas ce qui est nécessaire pour vivre. Tu ne savais pas de quel prix est la vie, pauvre femme qui est maintenant éloignée des joies qu'elle donne et de ses soutiens car tu es bien seule. Ainsi tu finiras. Viens près de moi.

Jadis, je ne t'ai pas demandé de le faire, ce geste. Il aurait été présomptueux de ta part. Il ne faut pas tenter Dieu. Il ne faut pas tenter celui qui est dans l'homme. Dans une telle privation, tu serais morte de faim. Sous une telle charge, tu aurais été écrasée. Maintenant, viens m'aimer plus et mieux, viens m'aimer autrement.

A la fin de beaucoup de vies, Seigneur, je crois que vous parlez ainsi à beaucoup. S'il est difficile de se donner du vrai don total que le temps explicitera, il est encore plus difficile de savoir se retirer quand l'heure sonne du total et définitif renoncement à ce qui faisait l'occasion matérielle de notre don. Saint Jean-Baptiste, priez pour moi à l'heure, peut-être encore loin, de ma mort qui marquera la fin de l'oeuvre de ma vie.

Elle avait deux petites pièces. Regarde ce que donnent les riches. ton geste est dérisoire. Ainsi parle le tentateur à l'âme qui sait son néant et voudrait offrir sa pauvre vie après l'avoir reçue telle. Elle a mis ses deux pièces dans le grand tronc anonyme, toute sa fortune. Dans la foule, elle disparut, les deux pièces aussi. Celle qui donne et son don. Solitude du sacrifice ! Qui est plus proche que toi de la solitude de l'amour. Face à face avec ton Dieu, aime-moi et, sur ses pas, sans te distraire, ton exemple connaîtra une fécondité éternelle. Vingt siècles après, tu seras encore un sacrement de mon amour et tes frères recevront par toi un plus grand amour.

256 - Bérulle, nouveau Jean-Baptiste (1575 - 1629)

Bérulle appartient à cette époque appelée par certains "l'âge d'or de notre histoire religieuse", plus particulièrement à l'école française ou oratorienne la plus originale, la plus riche et la plus féconde du 18^{ème} siècle. Fondateur de cette école de vie intérieure, de haute spiritualité, Bérulle est le maître de beaucoup de saints, le docteur de nombreux docteurs. Vincent de Paul, Jean Eudes, Grignon de Montfort... explicitent, par toute leur vie, les magnifiques prémisses qu'il a posées. Chose remarquable et peut-être unique, sa doctrine spirituelle s'est trouvée organisée en un tout cohérent susceptible, par son harmonie, d'être mis en parallèle avec les plus grands systèmes de pensée profane mais ce qui fait sa beauté et sa force en rend aussi l'exposition difficile. La méthode la plus simple est peut-être de partir du centre et, puisque nous avons à faire une description du monde spirituel, **partir de Jésus-Christ**. C'est entrer au vif dans la pensée de Bérulle qui mérita d'être appelé par Urbain VIII "l'apôtre du Verbe incarné".

La position initiale d'où on peut, semble-t-il, déduire la direction générale du système bérullien serait : aller à Jésus, au Jésus de l'évangile sans doute, mais envisagé d'une manière bien plus profonde qu'on ne le fait couramment. Il n'est pas seulement le maître dont nous appliquons l'enseignement, le modèle dont nous essaierons d'imiter les actes. Au-delà de ses paroles et de ses gestes et sans nous préoccuper tout d'abord d'une application directe de ses exemples à notre vie, il nous faut percer jusqu'à l'âme même de Jésus, à sa personne divine et humaine, toujours éternellement vivante, pour l'adorer. Nous connaissons que Jésus est Dieu. Comment pourrions-nous borner nos désirs, notre vie, à l'imiter comme un saint ou à l'écouter comme un prophète, lui qui est plus grand que tous les saints et que tous les prophètes ? Par-delà son enseignement et ses exemples, voyons-le lui-même et pour lui-même. Quand, laissant de côté toute préoccupation personnelle, toute considération de soi, on se penche sur la personne de Jésus comme sur l'âme d'un être passionnément aimé dont on voudrait pénétrer le secret, le trait qui apparaît en premier lieu est l'amour de Jésus pour son Père, amour mais aussi adoration dans la mesure où Jésus-Christ est homme. Jésus, notre roi et notre modèle, est d'abord et surtout le parfait religieux, l'adorateur par excellence.

"Vous êtes ce serviteur choisi qui seul servez Dieu comme il est digne d'être servi, c'est-à-dire d'un service infini. Vous seul l'adorez d'une adoration infinie comme il est infiniment digne d'être servi et adoré. Avant vous, cette majesté suprême ne pouvait être servie et adorée selon l'infinité de sa grandeur, selon la divinité de son essence et selon la majesté de ses personnes. De toute éternité, il y avait bien un Dieu infiniment adorable mais il n'y avait pas encore un adorateur infini. Il y avait bien un Dieu digne d'être infiniment aimé et servi mais il n'y avait aucun homme ni serviteur infini propre à rendre un service et un amour infinis. Vous êtes maintenant, Jésus, cet adorateur, cet homme, ce serviteur infini en qualité, en dignité, en puissance, pour satisfaire pleinement à ce devoir et rendre ce divin hommage. Vous êtes cet homme aimant, adorant, servant la majesté suprême comme elle est digne d'être aimée, servie et honorée... O grandeur de Jésus, même en son état d'abaissement et de servitude, d'être seul digne de rendre un parfait hommage à la divinité. O grandeur du mystère de l'incarnation d'établir un état et une dignité infinie dedans l'être créé. O divin usage de ce divin mystère et dans cet humble état de servitude, puisque par son moyen nous avons désormais un Dieu servi et adoré sans aucune sorte de déféction en cette adoration et un Dieu adorant sans intérêt de sa divinité.

Ainsi par lui, tout est divin, tout est infini, tout est adorable en l'objet, en l'état, en l'usage de ce très haut et très divin mystère". D'ailleurs, l'originalité profonde du Christ est plus grande encore. Jésus n'est pas seulement le parfait religieux, il est prière vivante, la religion même. Bérulle insiste avec force. "Le fils de Dieu se donne à l'homme par voie de religion, établissant en soi-même le corps et l'état d'une religion nouvelle".

Voici le caractère unique du christianisme ! "Au lieu qu'auparavant, la religion subsistait dans les actes de l'homme vers Dieu et tout le commerce entre Dieu et l'homme par la voie de la religion se faisait par le moyen de quelques accidents émanés de Dieu vers l'homme et de l'homme vers Dieu, maintenant ce commerce consiste en un fond et une substance divine... Cette religion a cette excellence qu'elle a Dieu pour objet et Dieu aussi pour moyen par lequel elle tend à cet objet. C'est Dieu qu'elle adore et c'est par un Dieu incarné, un Dieu mourant, qu'elle adore le Dieu vivant et éternel... Ce qui passe toute excellence est de servir son Dieu par Dieu même, ce qui est tellement propre à la religion chrétienne qu'il ne convient qu'à elle".

Du fait de sa personnalité humaine et divine, l'hommage que Jésus rend à son Père est absolument unique. Non seulement ses actions mais ce qu'il est lui-même, toute sa personne, par essence, honore le Père, instituant ainsi **un ordre nouveau**.

"Il n'avait pas manqué, sous l'ancienne loi, de justes qui eussent adoré Dieu par des actes positifs de leur entendement et de leur volonté. Mais ce n'est pas ainsi qu'adore le Verbe incarné. En lui, l'adoration est par état et non par action, adoration qui n'est pas seulement émanée des facultés de l'esprit et dépendante de ses pensées mais qui est solide, permanente et indépendante des puissances et des actions, et qui est vivement imprimée dans le fond de son être créé et dans la condition de son état. Avant cette naissance à Bethléem, il n'y avait rien qui fût par soi-même et par sa condition naturelle ou personnelle, adorant ou rendant hommage à ce divin objet et qui portât en son origine, en son être et en son état, la relation, la marque et l'impression de chose si grande et si haute. La vertu de religion nous réfère tous à Dieu. Jésus toutefois se réfère à son Père, non simplement par affection ou désir mais par la condition et l'état de sa personne divine qui n'est pas seulement relative mais la relation même, relation éternelle et nécessaire, relation immuable, invariable, subsistante et personnelle".

Si dans le Christ, son humanité adore Dieu par état et non pas seulement par actions, c'est qu'elle est étroitement unie au Verbe qui, l'ayant privée de sa subsistance personnelle, l'entraîne en quelque sorte comme une feuille dans le courant d'amour par lequel la seconde personne de la Trinité se réfère éternellement à son Père. Maintenant que le Fils a assumé une personne humaine, ce courant divin va, si l'on peut dire, mêler de l'humain dans la vie même de Dieu. Dans sa vie trinitaire, des éléments créés se trouvent avoir pénétré. On ne saurait dire qu'ils sont référés au Père. Pour eux, cette relation prendra un nom nouveau, elle sera **adoration**. Ainsi trouvons-nous dans cet état d'adoration, de relation, de dépendance, de mouvement continu vers le Père, l'état foncier et principal de la vie divinement humaine et humainement divine de l'homme-Dieu. Cet état, à la différence des actes et des paroles que Jésus a posés dans sa vie mortelle, dure éternellement et peut donc être, pendant toute la durée des temps, l'objet d'une contemplation et d'une adoration actuelle de la part des chrétiens. En ce sens, "le Christ est nôtre par état actuel". "L'incarnation est un état permanent et permanent dans l'éternité. Sans cesse, Dieu fait don de son fils à l'homme. Sans cesse, ce fils qui est le don de Dieu se donne lui-même à notre humanité" et l'offre en lui à son Père.

Cet état qui épuise dans sa simplicité toute la personne, tout l'être de l'homme-Dieu, est cette unité même d'une magnifique plénitude. A la lumière de l'évangile, nous pouvons essayer de pénétrer, de détailler un peu pour l'approprier à nos pauvres entendements humains, cette divine simplicité. A côté du mystère de Jésus ou plutôt à l'intérieur de ce mystère, il y a les mystères de Jésus. Bérulle, soucieux de ne rien laisser perdre de ce que nous savons sur notre maître, les propose aussi à notre contemplation. Ces mystères sont les dispositions de l'âme du Christ connues ou inconnues de nous et sur lesquelles l'évangile nous donne quelques clartés. C'est Jésus naissant, Jésus souffrant, Jésus passionné d'amour pour les hommes, Jésus encourageant, Jésus avertissant, Jésus travaillant, Jésus se taisant, Jésus faisant pénitence..., et tant d'autres dispositions de son âme que nous ne saurions dire. Découvrir à travers l'évangile ces différents états d'âme du Christ n'a pas simplement l'intérêt d'une restitution psychologique ou historique. Bérulle ne craint pas d'affirmer, en quelque sorte, la perpétuité de ces mystères. "Ils sont passés en certaines circonstances et ils durent, ils sont présents et perpétuels en certaine manière. Ils sont passés quant à l'exécution mais ils sont présents quant à leur vertu et leur vertu ne passe jamais ni l'amour ne passera jamais avec lequel ils ont été accomplis... Prenons un exemple. L'enfance du fils de Dieu est un état passager. Les circonstances de cette enfance sont passées et il n'est plus enfant mais il y a quelque chose de divin dans ce mystère qui persévère dans le ciel... Nous voyons même que Jésus-Christ a trouvé l'invention d'établir une partie de sa passion dans l'état de gloire, y réservant ses cicatrices. S'il a pu conserver quelque chose de sa passion en son corps glorieux, pourquoi n'en pourra-t-il pas conserver quelque chose en son âme dans l'état consommé de sa gloire ?"

L'esprit de Dieu par lequel le mystère a été opéré, l'état intérieur du mystère extérieur, cet état et disposition vertueuses, même le goût actuel, la disposition vive par laquelle Jésus a opéré ce mystère est toujours vif, actuel et présent à Jésus. Cela nous oblige à traiter les choses et mystères de Jésus non comme choses passées et éteintes mais comme choses vives et présentes, éternelles même et éternellement susceptibles d'être contemplées. C'est dans cette **contemplation** que notre âme est sanctifiée. En effet, si nous regardons le Christ comme le grand vivant dont la vie tout entière se perpétue, il ne reste pas seulement pour nous un modèle ou le moteur et la fin de notre vie spirituelle. Nous ne pouvons pas nous contenter d'un contact avec lui. Nous avons soif d'une vraie communion, nous voulons être avec lui, ne plus former avec son être qu'une seule personne mystique. Dans cet état d'union totale et permanente passe en nous la plénitude de sa grâce. "Les vertus divines sont opératives et veulent toutes agir et produire une semblance d'elles-mêmes hors d'elles-mêmes". Ce que nous recevons du sauveur est beaucoup plus que le secours nécessaire pour chacune de nos actions surnaturelles, c'est le don même de sa vie, une participation à tout lui-même. "C'est par notre adhésion vitale au Christ-Jésus, dit Dom Huijben exposant la doctrine de Bérulle, que nous devenons participants de ce qui a été en lui. Ses actions, ses mystères, ses dispositions sont nôtres en vertu du lien qui unit les membres au chef et dans la mesure même de notre union avec lui. Pour progresser dans la vie surnaturelle et acquérir les vertus, le plus sûr moyen est donc de se tenir étroitement unis à la source de la vie, c'est d'adhérer aux états du Verbe incarné".

Le premier de ces états, celui qui donne vie à tous les autres et qu'il nous appliquera par conséquent en tout premier lieu est son état de parfait adorateur du Père car "s'il y a parmi les hommes un vrai adorateur, c'est en la

participation de son adoration et sa louange propres, s'il y a un vrai priant, c'est en la participation et communion de sa prière". Mais l'adoration du Christ, sa prière, sont avant tout, nous l'avons vu, perte de soi et consommation en Dieu du fait de l'union hypostatique. S'appliquant à nous, la vie adorante et priante du Christ opérera nécessairement en notre être un anéantissement semblable et cela, en l'honneur du Père, de sa grandeur, de sa sainteté. "En effet, dit Condren, l'esprit divin s'appliquant aux hommes les anéantit dans son application même, tant elle est sainte et tant elle ne peut rien souffrir de créé ni rien endurer que sa propre pureté". Ainsi l'esprit du Christ s'applique d'abord à nous pour nous dépouiller de notre moi propre et nous communiquer sa vie divine. Tout en nous donnant cette part universelle en lui, il veut aussi que nous ayons une part singulière en ses divers états selon la diversité de son élection sur nous et de notre piété envers lui. "Il se partage lui-même à ses enfants les rendant participants de l'esprit et de la grâce de ses mystères, appropriant aux uns sa vie et aux autres sa mort, aux uns son enfance et aux autres sa puissance, aux uns sa vie cachée et aux autres sa vie extérieure... C'est à lui de nous approprier aux états et mystères qu'il voudra de sa divine personne et à nous de nous y lier et d'en dépendre... Sachez et supposez (c'est-à-dire, posez en fait) qu'outre que Jésus est notre vie, il y a en lui quelque mystère particulier dont il veut que vous receviez quelque sorte de vie plus particulière, que vous honoriez singulièrement et dont vous dépendiez continuellement. Et encore que peut-être cela vous soit inconnu, offrez votre état et votre vie en l'honneur de ce sujet qu'il lui plaît de choisir et d'établir sur vous, sans le connaître sinon au temps qu'il lui plaira".

C'est définir la **vocation** d'une âme, toute la théorie des états pose d'une manière originale ce problème de la vocation. "La vie active de sainte Marthe est fondée en tous les saints devoirs et offices qu'elle a rendus à Jésus sur la terre. Ces offices sont les marques et les effets de sa vie active. Mais sa vie active ne consiste pas seulement en cela, elle a un bien plus grand et une plus grande étendue. Il faut remarquer qu'elle adhère au fils de Dieu non par quelques actions et services de la vie active, comme plusieurs l'ont servi et suivi, mais par office et par état, par condition permanente et par le dessein que Jésus a de lui conférer cet état et cet office en sa maison qui est son église". La vie servante de Marthe s'exprime donc par des actes de service mais ce qui la constitue essentiellement est cet état imprimé dans l'âme par la grâce de la vocation et que Bérulle caractérise comme "solide, permanent, indépendant des puissances et des actions, visiblement imprimé dans le fond et dans la condition de l'être créé".

Dans ces textes, il y a, nettement marquée, la différence qui existe entre les actes que nous faisons, mûs par des grâces actuelles, discontinus, guidés par les circonstances et la vie que nous menons par cette grâce spéciale de la vocation, grâce qui établit en nous un état solide, subsistant en dehors des actes par lesquels sa réalité se manifeste. Dans le premier cas, rien n'existe quand nous n'agissons pas, les actes seuls ont de l'importance. Dans le second cas, les actes sont secondaires et l'état subsiste au-dessus d'eux et antérieurement à eux. Il y a une différence analogue entre donner les fruits à Dieu et que Dieu prenne le fond. Nous ne donnons jamais que des fruits, les fruits sont des actes, des désirs, des volitions, actes distincts, conscients, qui s'expriment par de claires formules, des actes passagers, fuyants, toujours révocables par des actes contraires. Le fond de notre être nous échappe, Dieu seul peut l'atteindre directement, le manier, le fixer. C'est pourquoi la vocation qui ne consiste pas à faire tels ou tels actes mais dans une prise de possession par Dieu, ne peut venir que de Dieu. "Nous devons désirer que par la vertu de son amour puissant, la substance de notre âme change d'état et de condition pour être convertie en une relation pure vers lui, en hommage, en amour et en imitation de sa substance, de sa vie et de sa substance personnelle qui est toute relation vers le Père éternel". A mesure que nous prenons conscience de sa doctrine, Bérulle nous révèle l'état même de sa vie intérieure dans toute sa profondeur et sa richesse. Cet état est-il réservé à quelques âmes privilégiées ? Bérulle ne le pense pas et indique les moyens d'y accéder. C'est la partie plus précisément pratique de ses oeuvres.

Pour recevoir et goûter les mystères que Jésus veut imprimer en nous, il va de soi qu'une **préparation** est nécessaire, préparation morale qui se résout en actes et sur laquelle, il faut le noter, Bérulle n'insiste pas. Pour n'avoir pas été nettement formulée, elle n'en trouve pas moins place dans son système. En effet la vie chrétienne telle qu'il l'entend n'a rien à voir avec le relâchement quiétiste où tombent presque à coup sûr tous ceux qui méconnaissent l'effort moral et pensent que les actes ne sont rien. Cette vie lui apparaît au contraire comme une merveilleuse alliance d'initiative personnelle et de réceptivité. Lui-même, à propos de la Vierge, en précise la forme idéale : "La Vierge est en mouvement mais en un repos car elle est tranquille, non en un repos mais en mouvement car elle tend à Dieu et y tend par une vigueur et une vivacité admirables. Elle est en un mouvement céleste et en un repos divin, en un mouvement qui est repos et en un repos qui est mouvement". Ainsi pour bien entendre Bérulle et le suivre dans sa voie de perfection, il faut poser comme point de départ la nécessité des actes et de l'ascèse.

L'âme étant ainsi supposée généreuse et saine, Bérulle va décrire par le détail la vie d'élévation et de société intérieure qui doit être la sienne. Immédiatement destinée à sa sanctification est ce qu'il appelle "**l'exposition**" ; contempler le Christ, cela seul nous rend déjà meilleurs. "Tous les mystères de Jésus-Christ, ses paroles, ses désirs, ses pensées, ses mouvements et toutes ses saintes opérations tant intérieures qu'extérieures, bref, tout ce qui est en lui ou procède de lui, toutes ces choses, dis-je, envoient d'elles-mêmes leurs rayons, portent leurs influences et produisent leurs effets en nous si elles sont regardées et contemplées d'un oeil plein d'estime,

d'honneur et de révérence. Elles répandent leurs grâces particulières et impriment leurs vertus sans autre effort de notre part et sans aucun acte de vertu formellement produit car non seulement tout ce qu'il y a en Jésus est saint mais encore sanctifiant et de nature à s'imprimer dans les âmes qui s'appliquent à le considérer avec de bonnes dispositions. Son humilité nous rend humbles, sa pureté nous purifie, sa pauvreté, sa patience, sa douceur et ses autres vertus s'impriment en ceux qui le contemplent. Cela peut se faire même sans que nous réfléchissions en aucune façon sur nous mais simplement par le seul fait que nous considérons les vertus de Jésus avec estime, admiration, respect, amour et complaisance". Jésus ne dit pas : devenez doux mais "apprenez que je suis doux". Apprendre cela, c'est devenir doux d'une façon plus directe, plus immédiate.

Ce que Bérulle appelle "exposition" est comparé par M. Tronson à une teinture qui imprègne l'âme. "Lorsqu'on veut teindre une étoffe et lui donner une couleur qu'elle n'avait point auparavant, une étoffe blanche que l'on veut mettre en écarlate, on peut le faire de deux façons, en appliquant dessus cette couleur et cela se ferait avec beaucoup de temps, de travail et de peine, ou la mettant dans la teinture, ce qui se ferait sans peine car, après l'avoir laissée seulement tremper pendant quelques jours, on la retirerait toute teinte d'écarlate et plus solidement que si l'écarlate y avait été extérieurement appliqué. Il en est de même des vertus. C'est une teinture refermée dans le coeur de Jésus-Christ et lorsqu'une âme s'y plonge par amour, par adoration et par les autres devoirs de religion, elle prend aisément cette teinture". Une âme qui a su ainsi s'exposer au Christ et se laisser assouplir par sa grâce est prête maintenant pour deux séries d'actes et d'états qui ont pour objet les uns Dieu en lui-même, les autres Dieu en nous. La double attitude qu'ils impliquent peut être caractérisée par les termes d'adoration et d'adhérence.

Adorer Dieu, adorer ce qu'il est en lui-même, cela risque de paraître bien abstrait. C'est, nous dit Bérulle, que nous ne savons pas ce que c'est. "Adorer, c'est avoir une très haute pensée de la chose que nous adorons et une volonté rendue soumise et abaissée à l'excellence et dignité que nous croyons ou savons être en elle. On appelle cet honneur un acte d'adoration, lequel, si on le considère, contient en soi deux effets des puissances de l'âme, l'un est de l'entendement qui s'occupe à considérer et reconnaître Jésus-Christ en ses grandeurs et sa souveraineté..., puis par un effet de sa volonté, il s'abaisse devant lui, il le reçoit, l'accepte comme son Dieu, son roi, son tout et de toute la force de son âme, il se soumet à sa puissance et à ses grandeurs et cela tout ensemble en un acte d'adoration. Ici, on peut remarquer que l'adoration ne consiste pas seulement en l'estime et en la pensée qu'on a de Dieu, quelque haute et élevée qu'elle soit, mais elle demande encore une soumission volontaire de notre âme avec des témoignages d'honneur soit intérieurs, soit extérieurs. Cette disposition n'est pas un état de paresse ou de nonchalance, comme quelques-uns se sont imaginés. Pour bien s'y mettre, il faut de nécessité concevoir une souveraine estime de Dieu... De cette pensée qui remplit l'esprit d'une auguste majesté, il en naît facilement une autre qui nous le représente digne de tout amour. Enfin, dans la vue d'une grandeur si aimable, il n'y a point d'abaissement auquel on ne se voulut réduire en sa présence. On lui offrirait volontiers tout l'être créé en l'honneur du sien et l'on se tient soi-même devant lui en esprit d'anéantissement. Si bien que ce seul acte, qui semblait si nu et inutile, se trouve rempli de richesses et il n'est pas un simple respect, c'est une louange de l'infinité de Dieu, c'est une charité, c'est une humilité, c'est un sacrifice".

L'âme qui s'est livrée à cette adoration de Dieu tel qu'il est en lui-même le considérera aussi en elle. Ayant reconnu sa dépendance vis-à-vis de Dieu, elle la désirera et y **adhérera**. "Désirer d'appartenir à Jésus-Christ, c'est déjà commencer à lui appartenir, comme le désir d'aimer Dieu est déjà un amour commencé". Nul peut-être n'a mieux que le P. Eudes exprimé de désir d'appartenir au Christ. "Venez, Seigneur Jésus, venez dedans moi, en la plénitude de votre vertu, pour y détruire tout ce qui vous déplaît et pour y opérer tout ce que vous désirez pour votre gloire. Venez en la sainteté de votre esprit pour me détacher entièrement de tout ce qui n'est pas vous, pour m'unir parfaitement avec vous et pour me conduire saintement en toutes actions. Venez en la perfection de vos mystères, c'est-à-dire pour opérer parfaitement en moi ce que vous désirez y opérer par vos mystères et pour glorifier, accomplir et consommer en moi vos mystères. Venez en la pureté de vos voies, c'est-à-dire pour accomplir sur moi, à quelque prix que ce soit et sans m'épargner aucunement, tous les desseins de votre pur amour et pour me conduire dans les droites voies de ce pur amour".

Ainsi désireuse de s'unir aussi au Christ en se tournant vers l'avenir, l'âme adhère à lui aussi dans le passé, ratifie les volontés de Dieu sur elle et sa propre dépendance envers Dieu. Dieu nous a créés pour lui. Saints ou mécréants, bon gré mal gré, nous lui appartenons. En nous créant, en nous conservant l'être, il nous lie à lui mais ces relations essentielles que l'homme n'a pas établies et auxquelles il ne saurait échapper, les uns les ignorent ou les maudissent, les autres au contraire les acceptent, les veulent, les sanctionnent, les rectifient de tout leur coeur. "C'est le droit usage de l'âme qui se lie volontairement à Dieu par l'exercice de la piété, comme elle est liée nécessairement à Dieu par la condition de son être et par les effets de la puissance que Dieu exerce sur elle incessamment".

Nous avons vu s'unir en Bérulle la vie intérieure la plus belle avec les plus hautes spéculations de la théologie chrétienne. Il fait se joindre les deux domaines bien souvent séparés et crée un modèle de vie où s'unissent spiritualité et théologie. Associer la piété au dogme, telle paraît être en effet, la grâce propre de Bérulle. En l'approchant, non seulement on est éclairé mais on devient meilleur. "Il avait, nous disent ses contemporains, un très grand pouvoir d'imprimer Jésus-Christ dans les âmes par ses paroles et même ses lettres. Il avait un don

particulier pour faire rendre les âmes à Dieu par notre Seigneur". Son message se poursuit parmi nous. Comme ses proches disciples, nous subissons l'attrait de cet apôtre dont un contemporain qui savait la valeur des mots, le P. Bourgoing, a pu dire en une louange magnifique : "Le fils de Dieu l'a envoyé devant sa face, comme un nouveau saint Jean, pour montrer Jésus-Christ du doigt, pour le faire connaître au monde... Ce fut son apostolat et sa mission".

257 - Joies

1934

Joie du matin

Oh! si lourde est ta main qui fait ployer mon front comme un épi trop mûr, si acérée l'épine où mon coeur se déchire ! L'ombre envahit mon âme, le vent d'hiver y gronde mais, par delà ma nuit, j'entrevois ma lumière, tu ne me briseras pas pour toujours.

Rends-moi, Seigneur, mes joies d'aurore, mes joies claires, mes lumineuses joies du matin de ma vie lorsque, en ouvrant premièrement les yeux à ta clarté, "Je vis toi", penché sur mon chevet. Plénitude de ta joie qui ne laisse aucun vide et grand silence aimant qu'emplissait seule alors ton unique présence, serait-ce pour toujours que je m'en voie sevrée ?

Rappelle-moi, Seigneur, nos bonheurs de jadis, nos courses dans les bois, alors qu'un peu craintive au silence des choses, tu avais une inoubliable manière de me dire : "Je suis là". Puis ces longs chemins, l'hiver, jusqu'à la vieille église moussue où j'arrivais toute givrée mais le coeur si brûlant parce que, le soir, tu m'avais dit : "Je t'attends là demain". Puis ces retours avec toi au-dedans de moi qui rendais ma marche si légère que la terre bondissait sous mes pas. Je ne savais plus, à l'arrivée, si j'avais volé ou si j'avais marché. Et tant d'autres retours des matins de printemps dans l'exubérante joie de la nature en fête, ciel bleu et route blanche de la neige odorante des acacias en fleurs, pré qu'étoilaient les grandes marguerites pieusement cueillies comme si ta main me les avait tendues.

A longs versets de l'Imitation, tu me parlais sur le chemin. Je garde encore l'écho de nos suaves entretiens. Tu me disais : "Je suis l'ami de la pureté, je cherche un coeur pur pour en faire le lieu de mon repos". Je te répondais dans la simplicité naïve et sincère d'un coeur que n'a point troublé encore le secret de la vie : "Seigneur, est-ce donc si difficile à trouver ? N'as-tu pas le mien dont chaque battement t'appartient ?".

Joies d'un coeur simple et pur, d'un coeur encore enfant, sur qui n'a point pesé la vie, ne dois-je donc plus vous connaître ? Vous êtes-vous enfuies pour toujours ? Joies de l'aurore à son lever, fraîches et précieuses comme l'aurore elle-même qui contient en puissance tous les rayons brûlants des plus ardents midis. Oh ! que ne puis-je encore vous êtreindre comme autrefois !

Joie du midi

L'inexorable loi qui du gland fait un chêne, de l'enfant un homme, le morne hiver ne garde rien des musiques du printemps, rien ne reste à nos fronts de nos jeunes aurores. Il faut que le soleil monte à son plein midi pour doré la moisson et mûrir la grappe. Malheur au coeur stérile qui, pour ne point atteindre au zénith de sa vie, se ferme à l'avenir, laisse choir le présent, les yeux obstinément fixés au passé mort dont il s'efforce en vain de ranimer la cendre froide.

Joies du matin, joies de l'enfant que je ne puis plus être. Adieu, petites soeurs chéries qui embaument tout mon passé. Voici que se lèvent au ciel de mon âme vos grandes soeurs plus âpres du midi de ma vie. Elles m'ont dit, ces soeurs sévères : "Qu'attends-tu pour entrer dans l'arène où, depuis bien longtemps, tes frères t'ont devancée ? L'heure est venue pour toi de prendre aussi ta part au combat de la vie. Seuls les lâches en sont exclus. Aurais-tu peur de la souffrance ?".

Je suis descendu dans la lice. Quand j'ai pris ma part de l'humaine souffrance, un monde nouveau naissait à mes regards. Heures de plein effort, entre toutes fécondes, midi du jour qui vient, ta brûlante lumière ne laisse rien d'obscur. Par toi s'élaborent aux veines de la terre les parfums, les couleurs, les sucres, les arômes... Heures des luttes généreuses avec la joie grave des saints renoncements, des fatigues sacrées, avec l'austère joie d'entraîner d'autres frères. N'es-tu plus l'heure aussi des combats singuliers d'où nul ne sort vainqueur sans y laisser un peu de sa chair, de son sang ? Tu nous verses l'étrange et forte joie, héroïque et terrible, de celui qui s'est vaincu lui-même. O midi de la vie, heures de luttes sombres et des efforts virils, heures des puissants travaux, des vaillances suprêmes, vous trempez l'âme en blanchissant nos fronts mais l'homme atteint par vous sa plus haute puissance. Bientôt, de votre plénitude même naîtront pour nous d'autres soeurs, recueillies et sereines, les grandes joies du soir.

Joie du soir

O joie ardemment désirée, pressentie mais non vécue encore, que dirais-je de vous ? Joie du soir, tranquille et magnifique, grande flamme qui monte au couchant de la vie, dont le foyer s'embrase encore sur la terre mais dont l'extrême bord se perd déjà au sein de Dieu.

Joie du soir, promise en l'évangile au serviteur bon et fidèle qui, la gerbe liée, n'attend plus qu'un appel pour la remettre entre les mains du maître. Joie confiante de celui qui sait où il va et quel est celui qui l'attend. Joie filiale de l'enfant qui retourne en la maison du Père.

Joie du dernier départ pour le dernier effort avant l'arrêt suprême sur le plus haut gradin d'où l'âme embrasse d'un regard tout le vaste horizon de sa vie écoulée. C'est la zone des calmes profonds. Là n'atteignent plus orages ni tempêtes. Toutes ses puissances enfin pacifiées, l'âme s'ouvre, docile, au toucher pressant de la grâce.

Joie du soir, joie de la vie montante qu'appelle ta lumière, joie de la vie montante rythmée au chant sacré de la louange et de l'action de grâces. Louange à toi, mon Dieu, pour la simple et la saine beauté de la terre où s'en va retourner sa substance périssable. Louange à toi, mon Dieu, pour tes grâces sans nombre, tes pardons infinis, tes bénédictions. Louange à toi, mon Dieu, qui chantes au fond de moi ce cantique de paix où résonne comme un écho divin l'Alleluia de tes élus dans la terre nouvelle dont la porte déjà s'entrouvre à mes regards.

Puisses-tu, mon Seigneur, ajouter à mes jours autant qu'il en faudra pour qu'avec ceux que j'aime, j'aborde au port tranquille de ta divinité dans l'étroit embrassement de cette soeur nouvelle, recueillie et sereine, la grande joie du soir.

258 - Rédemption

J'espérais

Seigneur, pendant longtemps, je n'ai pas su ce qu'était le péché ni le mal dans le monde. J'étais pécheur comme mes frères, autant ou plus, je ne sais. Je savais bien que je péchais chaque jour mais je n'avais vu, dans la multitude de mes fautes, que des manquements à une morale, des chutes ou au mieux des blessures à votre amour. C'était des accidents que, pour la plupart, j'aurais pu éviter et je pouvais, sans trop de mensonge, prendre la ferme résolution de les éviter à l'avenir. Il suffirait d'un peu plus de vigilance, d'énergie, d'amour, et je les aurai. Je me relevais sans perdre coeur, malgré les chutes sur la route où l'on marche. J'espérais.

Souvent, je me sentais bien impuissant, bien faible, malhabile à l'apostolat, peu fait pour joindre les âmes. J'ai su que je les décevais. Je n'aurais pu que regretter de m'être lancé dans cette aventure, si jeune, si à fond, si peu préparé. Mais toujours, j'espérais que plus tard, je serais celui que vous désiriez. Vous m'aideriez. Jamais je n'ai regretté d'avoir entrepris quoi que ce soit car j'espérais.

J'avais aussi rencontré des difficultés au dehors, des incompréhensions durables, des inimitiés persistantes. Parfois, j'avais cru ma vie bloquée, mon activité condamnée. Santé, appuis, confiance, que de choses avaient paru devoir m'être retirées pour longtemps, sinon pour toujours. Je croyais avoir senti passer le souffle des défaites, l'ombre de la croix. Mais toujours, après l'orage et les déchaînements de la nuit, l'aurore s'était levée bien vite, puis le grand jour et j'espérais.

Parfois, m'étant lancé de grand coeur à la recherche de la vérité, qui est vous, m'étant ouvert tout grand à tout ce qui me semblait vrai, ayant voulu vivre conscient de ma foi, j'ai pensé vous avoir perdu devant la découverte de tant de choses déroutantes que je ne savais pas. L'ardeur de ma recherche montait en fièvre à mon cerveau, une fièvre mauvaise, pleine de troubles et d'images. Mon regard s'était brouillé et je ne savais plus vous reconnaître près de moi ni me reconnaître moi-même. Pourtant, je n'ai jamais cessé d'espérer que la vérité me libérerait, que je n'avais pas péché contre vous, que vous n'aviez pu vous éloigner de moi, que je vous reverrais. Jamais, même au coeur des ténèbres, je n'aurais voulu revenir en arrière, à la calme et inconsciente sécurité de jadis, car j'espérais.

J'espérais en la vérité, en ma capacité de la connaître, en mon humilité et sincérité qui me garderaient d'erreurs durables. J'espérais en la puissance de la vraie charité qui désarme et réconcilie et j'espérais que j'aurais cette charité. J'espérais en la puissance de votre grâce et je ne doutais pas qu'elle pouvait agir en moi pour me faire tel que vous vouliez, saint et rayonnant.

Ainsi le mal n'existait pas pour moi. Il n'était sur mon horizon qu'un nuage transitoire, bientôt dissipé. Belle espérance, qui n'était pas espérance en moi ni espérance en vous seul non plus mais espérance toute intégrale et bienheureuse, espérance à votre oeuvre en moi, à votre secours tout proche.

J'ai chanté la rédemption qui ouvre les portes de l'avenir, celle qui a fait la route libre; l'homme sauvé et qui fait que, chaque jour, quand il s'éveille au jour nouveau, il peut sourire. J'ai médité dans l'enthousiasme les merveilleuses paroles de l'Apôtre. Pour celui qui croit à Jésus, il est libre, il est affranchi du péché. Il n'y a plus pour lui de passé, il n'y a plus les filets perfides où tant de siècles, tant de fautes, tant de mal autour de nous nous avaient serrés. Jésus nous a libérés. Confiance en notre vie ainsi rachetée, pourquoi craindre l'avenir ? Jusqu'ici tout s'est tourné en bien. Des situations les plus dures, toujours je me suis tiré. On en sort toujours puisque Jésus est avec moi, vivant et vainqueur pour toujours.

Enfant qui chante une victoire sur un ennemi qu'il n'a pas encore seulement rencontré, **un jour, j'ai rencontré le péché**. Ce n'était pas ce que je connaissais jusqu'alors, c'était un état installé dans le réel, un état et un poids. Situations inextricables en soi d'où on ne peut sortir. Époux désaccordés qui ne pourront jamais s'entendre. Ennemis qui n'osent même plus se promettre un pardon sincère. Et la volonté, sûre à l'avance, d'être vaincue par l'ennemi trop subtil : Ne nous laissez pas succomber ! Les résolutions inefficaces emportées comme des fétus. Les espoirs de guérison déçus chaque lendemain. Les alternatives d'espérance et d'angoisse. Le salut cru enfin retrouvé et, plusieurs fois, j'ai dit être guéri mais, le lendemain, tout était à terre. C'était aussi autour de moi que je voyais l'ennemi étendre et refermer sa griffe. Vocations intellectuelles auxquelles on ne pourra jamais répondre parce que la famille est là, qu'il faut nourrir tout de suite. Appels du cœur qui ne pourront pas trouver de réponse, qui devront être étouffés, refoulés, de peur que le mal vainqueur ne s'y nourrisse et ne s'y dresse, criant de toutes ses dents, ivre de scandale et de vertige. Quels affreux ravages dans notre humanité, sans cesse remise sous le pressoir, meurtrie, broyée. Jésus, qu'êtes-vous venu nous apporter ? Tous ceux que la vie condamne à une existence trop dure. Ceux qui n'ont jamais le temps de se reposer, de se recueillir. Ceux qui sont seuls, ceux qui sont malades pour toujours, allez donc leur faire la morale, les exhorte au courage, à faire "ce qu'ils peuvent". Vous savez bien qu'ils ne tiendront pas, que, tôt ou tard, ils seront grignotés. Il faudrait être un héros pour tenir mais ils ne sont pas des héros. On ne lutte pas contre un réel toujours présent, toujours pressant. Qu'y peuvent faire les assauts d'une énergie qui se fatigue et s'émousse. Il faudrait que le réel change mais comment ? Car le réel tient et se défend. Ses enchaînements inexorables nous étouffent. Jadis, ils nous auraient portés.

Mais le péché est intervenu. Le péché était en moi. Moi qui me croyais fort, je me suis vu mené, j'ai découvert en moi un déterminisme secret, se nourrissant de tout, ployant ma vie tout à sa fin, jusqu'à nos efforts pour lui échapper. Avec un peu de recul, je voyais que ses ravages avaient été sûrs, inexorables, à peine troublés par rien, presque réguliers. Tout y devait passer. Chaque cause épuise ses effets jusqu'au bout et il n'y a plus d'espérance que dans l'attente qu'elle soit usée.

Ce n'est pas une crise de ma volonté qui a fait de moi une loque. Je suis plus fort que jamais et mon énergie me fait souvent peur mais elle ne pétrit plus que les parties les plus extérieures de moi-même. Le dedans lui est soustrait ou plutôt il lui semble qu'elle ne l'a jamais possédé et qu'elle ne savait pas le monde secret que je portais en moi et où un Autre me possédait. Maintenant, tandis que je parle, que j'écris, à la merci d'une défaillance qui laissera transparaître mon péché, lui travaille en dedans, il use patiemment jusqu'au jour où ce sera déchiré, vendu au péché.

D'abord j'ai trop souffert pour réfléchir. Dans la bataille, à l'heure de l'assaut, c'est bien assez à l'homme de se défendre et rendre coup pour coup. Il s'agit de tenir et que rien surtout ne se voie au dehors du combat qui se livre au dedans et de l'angoisse, du doute, de la déroute si proches. Un jour vient cependant où, depuis que ça dure, on prend le temps de penser.

Jésus, devant mon impuissance si durement éprouvée, je me suis d'abord reconnu pécheur. C'était la réaction normale de l'âme chrétienne. J'ai pensé avoir progressé dans la connaissance de ma misère et de moi-même mais était-ce bien cela ? Je veux bien me reconnaître pécheur, ce n'est pas difficile actuellement. Je veux bien désespérer de moi, c'est déjà fait mais je ne voudrais pas désespérer de vous. Jésus, je crois que vous pouvez me sauver. Nous n'étions pas les plus mauvais de vos enfants. Pourquoi maintenant sommes-nous seuls ? J'ai invoqué ton amour et je ne l'ai pas senti près de moi. Mon cœur est resté sec, mauvais, pourri. Ai-je péché par orgueil, moi qui pensais qu'avec toi, la vie serait belle pour moi, moi qui ne craignais rien. Ai-je méconnu le péché, l'urgence et la proximité de ton règne ? Peut-être. Me suis-je toujours conduit comme si j'étais pur, comme si j'offrais à ta grâce et à ta force une prise réelle, totale ?

J'étais, sans le savoir, comme ceux qui sont morts et se défont, qui tombent en lambeaux quand la main les saisit. Je ne savais pas. J'ai toujours été de l'avant comme ceux qui peuvent compter sur toute la grâce mais il est des cas où vous ne pouvez plus sauver l'homme. Les vierges folles, malgré leur prière, sont restées exclues du festin. Mon Dieu, par présomption, par inconscience, qu'ai-je fait ? J'ai cru qu'avec votre grâce, je pourrais toujours triompher et maintenant je vois le mal me dévorer membre à membre. Le poids de mon péché m'entraîne toujours plus profond. Je sens dans ma chair une loi qui ne peut pas accepter l'esprit. Jésus, sauvez-moi.

Est-ce donc vrai qu'il est des cas où vous ne pouvez plus rien pour nous ? Celui qui invoque votre nom devra périr lui aussi ? Je les comprends maintenant toutes ces folies des anciens, leur hideuse fatalité ravageuse de vies humaines et le petit enfant qu'ils jetaient vivant dans les entrailles brûlantes du mouton, dans l'affreux Moloch embrasé, parce qu'il lui faut du sang, parce que c'est comme cela, parce qu'il est inexpiable, parce qu'il faut y passer, parce qu'il vaut mieux qu'un seul meure pour tout le peuple, parce qu'il vaut mieux se couper un membre et sacrifier un enfant, la chair de ma chair, que d'être dévoré tout entier.

Jésus, comment disent-ils que tu as détruit le péché et vaincu l'adversaire si tu ne nous sauves pas et si c'est comme avant ? Quelle est ta victoire si tu ne peux rien pour nous tandis que nous gémissons dans l'oppression ? S'il est un besoin d'être saint, fort, pur, préparé pour profiter de ta victoire, que nous fait-elle à nous pécheurs ? Si tu es venu pour les pécheurs, alors sauve-nous. Tu ne les vois donc pas tes petits qui espèrent en toi et qui

répètent ton nom ? Vas-tu les laisser mourir ? Es-tu mort comme les autres qui ne sauvent pas ? Est-ce donc en vain qu'on aura foi dans ton amour ? Ne changera-t-il pas nos coeurs ? Donne-moi de mourir avant d'avoir compris que je suis seul !

Il n'est donc pas vrai

Ingrat, comment ton oubli est-il si proche des proches présents de mon coeur ? Viens, sors de ta chambre mauvaise où tu approfondis ton désespoir et ton péché. Sors, sors de toi, va te mêler à tes frères qui prient. Alors je n'ai jamais été proche de toi ? Je ne t'ai pas aimé ? Je t'ai déçu ? Il n'est donc pas vrai que je sois mort pour toi, que j'ai été flagellé, crucifié ? Il n'est donc pas vrai que j'ai vécu ma vie toute tournée vers tous les hommes ? C'est donc en vain que je vous ai tous portés, tous et toi-même, dans mon coeur ? Tous pécheurs, tous pauvres gens, tous aimés ? Il n'est donc pas vrai que je vous ai aimés tels que vous étiez ? Il n'est donc pas vrai que je sois mort pour vous ?

Ce n'est pas moi que tu sentais près de toi, dont tu sentais l'inexprimable vie près de la tienne aux plus grands moments de jadis. Tu te trompais alors. Rappelle-toi le jour où je t'ai pris dans la petite chapelle, ceux où je t'ai fait communier à tes frères. Rappelle-toi cette présence entre nous. Exaltation ? Sentiment ? Voudrais-tu blasphémer ton passé ? Alors tu te sentais merveilleusement libre, fort. D'ailleurs, c'était vrai. Ce n'était pas ta force de tous les jours, celle dont tu viens d'éprouver la défaite. C'était la force que donne la conscience de l'amour et celle-là ne passe pas. L'amour est fort comme la mort. En moi, il a vaincu la mort. Tu es prêt, si tu le veux, à le reconnaître maintenant.

Un sauveur

Tu n'as jamais pensé sérieusement que tu avais besoin d'être racheté, sauvé. Longtemps, tu n'avais senti que le besoin d'être aidé, aidé par un compagnon un peu plus fort et dont tu te serais malaisément passé, aidé mais non pas sauvé. Au moins, de ces mauvais jours présents, de cette vue du monde où jadis tu vivais en aveugle, retiens cette découverte que tu as besoin d'un sauveur.

Il y a de l'inextricable, de l'insoluble dans le monde. Un déterminisme physique, physiologique, qui broie des vies, un déterminisme psychologique presque aussi serré que les deux autres. Comme une machine dérégulée qui finit par se bloquer net, comme un volant décentré qui éclate et ses débris tuent au hasard ceux qu'ils frappent, aucune force humaine ne peut rien, aucune grâce divine non plus qui serait seulement une aide actuelle, qui ne serait pas précisément une grâce de rédemption pour refondre, recréer. Il faut que je change vos coeurs, et par eux le monde, et que le vieil homme étant mort, j'établisse en vous l'homme nouveau.

Ce déterminisme qui l'étreint, cette passion que tu sens te dévorer, cet isolement, cette maladie qu'on voit t'étreindre, je peux les briser. Leur force mauvaise ne te saisira plus, tu lui échapperas, devenu insaisissable, citoyen d'un autre monde, un monde où la mort n'atteint pas, parce que tout y reçoit, à chaque instant, d'un contact permanent avec moi, sa vie incessante et renouvelée, un monde où rien ne vit que par communication d'amour. C'est par son amour que je te délivrerai et te vivifierai. L'amour engendre un nouvel être dans l'être.

Mon enfant, sois sûr de la victoire. Tout est possible à celui qui croit. Si tes péchés pouvaient faire obstacle à ma grâce, alors vraiment je serais mort en vain. C'est pour vous délivrer du péché, pour vous sauver, que je suis mort. Tes péchés retardent l'accomplissement complet de ma victoire, c'est bien assez, mais l'issue du combat ne fait aucun doute, je vaincrai en toi.

Ce n'est pas en un clin d'oeil que je te délivrerai. Il faudra que ma victoire, pénétrant toutes les zones de ton être, les imbibe et les transforme comme une eau répandue sur la terre. J'aurai besoin de l'instance de ta prière. J'aurai besoin de tes efforts pour que cela se fasse et se fasse plus vite. Dès la première minute, ton acte de foi, si pécheur que tu sois, t'établit dans la victoire. Comme l'enfant qui vient d'être conçu, que de souffrances avant qu'il vienne à terme mais, dès la première minute, le principe de vie est là, résidant en lui l'âme organisatrice qui liera tout à ses accroissements. Il n'y a pas de doute, tu vaincrais et tu vivrais. Vaincre, c'est être recréé par l'amour. Celui qui est aimé d'un amour fort et pénétrant, et qui y croit, qui l'accepte, devient une nouvelle créature. Les liens qui l'enserraient tombent, brisés. Il ne s'en souvient plus, il ne les voit plus. Le péché n'a plus d'attrait, il est frappé à mort, desséché. L'immense mirage est dissipé quand on sent l'immense amour de l'autre près de soi. Affranchi du péché, vivant.

Seigneur, je crois à votre amour et je serai guéri, sauvé. Soyez près de moi, tenez-vous près de moi. Jésus, si tu t'éloignes, je sens ma force tarir, l'angoisse m'épuise. Ne resteras-tu pas ? Toi seul peux me sauver aujourd'hui. J'ai demandé assistance et amour à mes frères, j'espérais trouver en eux un amour, recevoir par eux ton amour mais ils étaient si fatigués, eux aussi, si épuisés ou rivés au sol, aussi vides d'amour, aussi morts que moi. Ce n'est pas un mort qui rendra la vie à un mort.

Tu es la source indéfectible et heureuse de la vie et de l'amour. Tu es l'amour et la vie par essence. Ne m'abandonne pas. Le mal n'est qu'endormi dans mon coeur. Ta présence magique me donne la paix et l'aisance mais, tandis que je chante et que je suis bien près de toi, blotti contre toi, mon aimé, tu le sais, le mal n'est pas loin de moi. Il n'est pas de victoire durable. Toi parti, les sept démons vont revenir, plus méchants qu'avant. Ils me possèdent. Sois là pour les tenir liés pour toujours. Une heure d'inattention où je t'oublie, où je ne vis pas en

toi, et les choses me reprennent, je me sens devenir pire qu'avant. Je sens ma force à bout, mon espérance est usée, le monde m'impose à moi-même ses durs jugements, son scepticisme, sa cruauté, sa certitude d'un échec, ma condamnation.

Ma poitrine est serrée comme dans un étou. Au-dedans, mon coeur bat tout seul, dans le vide, espaçant les dernières minutes, attendant les dernières heures. Je suis brûlant. En vain, j'aspire jusqu'au plus profond l'air frais. Je me dessèche, je ne sais plus rien entreprendre, je vois ma vie perdue. Sois près de moi. Ma vie baisse en moi. Je meurs vivant. Accepterais-je bientôt que je sois mort, le sommeil glacé dans les bras de la mort. Je sens ton amour près de moi. Je sais bien alors que je serai renouvelé, que je vivrai, que tout sera simple, douloureux peut-être, je ne le refuse pas, mais vivifié, éclairé. Donne-moi cette vie que fait couler en moi la connaissance que tu m'aimes et ne me la retire point car, sans elle, je suis mort. Si tu me délaisses, déjà les grandes forces me saisissent et me décomposent, ma personne s'évanouit, je n'ai plus de passé, plus de vie. Jésus, sauve-moi ! Mon enfant, c'est moi qui tiens ta main. Aie confiance en aujourd'hui, rien que pour aujourd'hui. Demain aussi tu vivras. Je te la donnerai sans cesse, jour après jour, en mon amour renouvelé. La victoire, la vie, ne sont jamais possédées; en tes mains, elles dépériraient. Peu à peu, ton péché mourra de sa mort et toi, tu vivras de ma vie.

Jésus, je ne vous ai pas demandé le salut pour moi seulement. Votre amour qui m'est donné et qui me sauve, je le sens près de moi mais mes frères se heurtent encore, ils crient, dévorés vivant. Je voudrais aussi les sauver. Mon enfant, c'est en participant profondément au mal qui t'étreint, en le sachant, en sympathisant avec eux de toutes les ressources de ta vie, en les voyant avec réalisme avec leur pauvre vie, en les aimant, en portant, dans cette vision parfois si troublante, scandaleuse et désespérée de leur mal, ta foi en mon amour sauveur. C'est en vivant auprès d'eux cette foi en un amour qui sauve parce qu'il recrée que tu leur communiqueras, autant qu'il se peut faire de personne à personne, le principe de la victoire. Tu seras auprès d'eux le messager d'un autre monde, le monde pur et libre de mon amour. C'est ainsi que je vous ai sauvés. J'ai communiqué à votre mal. Tu sais comment j'en fus chargé et j'ai porté ce poids sans désespoir, sûr de l'amour du Père. Je n'étais pas un étranger au milieu des hommes et ils savaient bien combien je souffrais de leurs maux, de leurs morts, de tous ces grands irréparables. Mais par ma vie d'amour, je vivais cependant. J'ai vu la veuve de Naïm privée de son fils, de son soutien, réduite à une vie affreuse. Je joignais, dans mon coeur, cette compassion inouïe, résonance parfaite de sa souffrance, et en même temps ma joie, expression de ma vie d'amour. Ainsi dans sa souffrance lui ai-je rendu la joie. son fils est ressuscité, elle a retrouvé la vie. Mes disciples sont encore peu nombreux dans le monde, ceux qui voient le monde tel qu'il est dans tout son péché, qui aiment leurs frères, communiant à leurs souffrances et, en même temps, ceux qui croient pour de vrai à un amour qui sauve. Autour d'eux, de grandes choses s'accomplissent. Ils sont le levain dans la pâte. Puisse un jour toute la pâte lever ! Jésus, prenez-moi pour cette tâche. A peine guéri, à peine sauvé, à peine vivant, prenez-moi, si vous le voulez, comme vous le voulez mais donnez-moi la vie plus abondante et ne m'abandonnez pas au seuil de l'âme de mes frères, devant leur mort ou leur mensonge.

259 - En marge

Mon Dieu, je ne sais aujourd'hui rien vous dire que vous demander d'habiter en moi. Trop de choses sont dans ma vie, trop de mouvement, trop de travail, trop d'idées qui me partagent. Je veux vivre un peu et me reposer sans rien dire, venir près de vous. Elle m'est bonne, cette halte où je prends de la force, près de vous qui me recueillez et me purifiez. Je ne veux pas penser à demain si obscur. Je veux être à vous.

Comme est elle est longue et incertaine devant moi, ma vie. Que j'y sois près de toi ! Dis-moi que tu es l'amour et que tu m'aimes afin que je n'aie pas peur de toi. La vie est si dure, les hommes si pauvres. Toi qui seul demeures; n'auras-tu pas pitié de moi ? Pourquoi ai-je oublié si souvent que m'aimais, quand je pensais à tes exigences si dures ? Elles n'auraient pas été moins dures ni moins pénétrantes mais je les aurais vues autrement et je n'aurais pas désiré mourir. J'aurais pensé que tu connais les tiens, que tu ne désires pas la mort du pécheur mais qu'il vive. Tu veux notre bonheur, notre union. Quand tes exigences nous font pleurer, tu compatissais à notre peine. Tu n'es pas le juge austère ni le chirurgien brutal et précis, et moins encore le jaloux qui brise et isole ceux qu'il veut pour lui. Tu as prié pour ceux à qui tu demandais tout, plus tard. Pour eux, tu as donné ta vie, non pour acquérir des droits, mais pour les aider, pour être près d'eux. Quand je pleure, tu portes ma croix, tu pries à mes côtés, à ma table; dans mon coeur.

Je n'ai pas assez su que tu m'aimais. Alors j'aurais pensé que, de toutes façons, tu nous aimes. Si j'avais été plus souvent près de toi, je ne l'aurais pas méconnu. Les hommes ne te connaissent pas, Jésus, quand ils oublient que tu es l'amour. Jésus, je veux t'obéir tous les jours, faire toujours ce que tu voudras mais, en ces heures, fais-moi souvenir que tu m'aimes et que c'est en grand amour que tu me demandes de quitter ma vie.

Jésus, ce n'est pas tous les jours que je te rencontre comme aujourd'hui. C'est souvent en vain que je te cherche. Apprends-moi à préparer les rendez-vous mystérieux. Près de toi, mes forces reviennent, je ne peux plus vouloir de mal à personne. De toi, je reçois un nouvel être, je le sens infatigable et vif comme la vie même, comme

l'amour. La haine, le mensonge n'ont plus de place dans le coeur de celui que tu aimes. Comme je me sens nouveau et éternel près de toi. Mon passé n'a plus de sens que par toi et je ne vois l'avenir qu'avec toi. Pas un avenir de paresse ni de repos. Je sais bien que, tout à l'heure, je retournerai travailler mais que ce soit avec toi. Avec toi, je touche au plus profond des âmes, au-delà de mes difficultés actuelles, au-delà des aversions et des attrait instinctifs. Je les vois et il me semble que je saurais leur parler au coeur. Je vois leur bien et leur péché. Ma prière les atteint. Je les aime en toi par cet être que tu me donnes et qui n'a vie que par toi. Ne me laisse pas retomber dans ma dure sécheresse.

Si un jour je ne t'avais plus, si plus tard je m'éloignais de toi, que me resterait-il ? Quand je me recueillerais, alors tu ne serais plus près de moi, tu m'aurais laissé pour que je m'organise, pour que je réfléchisse tout seul, à ma guise. Je sais bien alors que je serais perdu, isolé au milieu de mes frères car je ne pourrais que les perdre à leur tour. Comment irais-je à eux, moi dont le coeur serait vide ? Comment me joindre à eux, moi qui n'aurais pas de vie ? Moi qu'ils sentiraient vide comme ceux qu'on a abandonnés, froid comme une maison déserte et hagarde, comme un être mort. La solitude de mon âme éteindrait la vie en eux. Que jamais je ne commette ce crime ! Je serais seul. Aie pitié de ceux qui sont seuls et qui se savent loin de toi. Aie pitié des pécheurs. Viens contraindre suavement leur amour !

Dis-moi que jamais je ne te quitterai, ne lâche pas ma main. Je ne peux pas vivre loin de toi. C'est toi qui donnes aux affections leur sécurité, leur prix, leur vie. Sans toi, je les vois comme un pauvre déracinement l'un vers l'autre, deux arbres enlacés que va rouler le torrent. Mais avec toi, elles dilatent nos pauvres amour pour toujours, elles nous affermissent dans la vie. Au milieu des pires détresses, tu peux être près de moi, dans le désert si j'y vais mourir, dans la chambre abandonnée où je pleure. Quand tout m'a quitté, tu me nourris d'amour. Comme un petit enfant trouve toute sa vie dans sa mère, ainsi moi en toi. Celui que ton amour isole, ton amour le recueille en son sein, il le fait vivre. Loin du monde, dans l'abandon, tu approcheras à mes lèvres les sources de la vie. Jésus, j'aime que tu sois heureux, Comme je m'appuie sur ton bonheur ! Au jour où je ferme ma porte pour qu'on ne me voit pas pleurer, pourquoi faire pleurer les autres ?, toi, tu viens et tu me consoles car tu sais ma souffrance et tu la portes avec moi mais tu gardes ta joie. Quand le monde pèse sur moi, quand je crains que le mal soit plus fort, quand ceux que j'aime pleurent avec moi, pauvres enfants courbés sous la même menace, tu viens et tu nous consoles. A toi, nous pouvons tout confier, tu nous assures de ta joie. Quand tout s'écroule autour de nous; j'aime savoir que tu demeures. Alors tout ne s'écroule plus en nous.

Tu es le lien qui m'unit à mon frère. Te savoir entre nous deux comme l'ami commun, comme celui qui nous aime tous deux, c'est bien mon espérance aux mauvais jours quand je doute de demain.

Jésus, fais-moi vivre de ton amour. Qu'il soit en moi toujours, que je le porte au milieu du monde, dans mes conversations, dans mon travail, avec sa divine paix. Si tu m'étais présent tout le jour avec ta lumière sur mon visage, eux aussi, ils t'aimeraient. Pourquoi ne savons-nous pas demeurer en toi, toujours, pour tout dire en toi. Alors la vérité ne serait plus de glace, l'amour n'aurait plus de vertige. Apprends-nous, comme aux disciples d'Emmaüs, à te retenir parmi nous. C'est ce qui manque aux hommes, de connaître ton amour et c'est pourquoi ils ne nous écoutent pas; parce que nous ne savons pas le leur dire. La vie, le salut, c'est avoir foi que tu nous aimes, c'est vivre de cette foi. A nous regarder, s'en douterait-on vraiment ?

Jésus, dépose en moi ton plus grand amour. Je le désire, si calme, si prenant, si fort. Viens en moi et prends-moi pour que je sois à toi, toujours. Jésus, j'ai peur, dis-moi ce que tu veux de moi.

260 - La disponibilité

L'homme se connaît mal. Il ne sait pas ce dont il est capable. Il y a en lui des capacités extraordinaires d'adaptation. Lorsque les circonstances l'y obligent, il sait vivre dans les situations les plus difficiles, les plus étrangères à son passé. Ce qu'il peut réaliser sous les exigences de la nécessité, il serait capable aussi de le faire librement, par fidélité à un appel intérieur. Mais l'homme imagine mal ce qu'il pourrait devenir s'il répondait sans réserve ni réticence aux plus hautes et authentiques pensées de son être, s'il correspondait avec réalisme et générosité aux visites de Dieu. C'est pourquoi son être ne connaît de progrès que dans une toute petite zone proche de ce qu'il est déjà. Son tempérament, sa vie changent peu, non parce qu'il est incapable d'un renouvellement qui aille même au-delà de ses aspirations, mais il est tellement peu disponible à tout ce qui le sollicite pour muer sa pauvre vie de chrysalide en la liberté d'existence du papillon ! Cette indisponibilité est si commune qu'elle est inconsciente chez la plupart. Et lorsque certains la pressentent, encore leur esprit tente-t-il, et souvent victorieusement, de lui donner des justifications qui les absolvant de tout crime.

Être disponible

Être disponible, première condition pour vivre autrement que lié aux déterminismes déjà déclenchés par l'existence. Être disponible à longueur de vie pour ne pas mourir de vieillesse d'âme. Peut-on se convertir au Dieu vivant sans être réellement disponible car la créature, par son penchant propre, n'incline-t-elle pas à se

refermer sur soi comme dans un sépulcre naturel ? Comment changer sa vie, l'orienter vers l'éternité, si on juge a priori impossible tout ce qu'on ne peut actuellement, ni voir de ses propres yeux, ni réaliser avec ses propres moyens ? La disponibilité est nécessaire pour le départ. Elle le demeure pour toutes les étapes du chemin. N'est-ce pas souvent parce que notre disponibilité diminue avec le temps que notre vie chrétienne s'amenuise et s'étiole ? Notre disponibilité, lorsqu'elle demeure, se rétrécit sur le seul plan intellectuel. Elle dissimule une véritable indisponibilité de fait. L'intelligence de l'homme est encore la dernière partie de son âme qui répond aux souffles de l'esprit quand tout le reste est enlisé dans les déterminismes de la nature vivante ou inanimée. Mais une telle intelligence dans un corps si étroitement enchaîné n'est déjà plus capable de véritable liberté. Il n'y a pas de véritable disponibilité de l'esprit sans réelle disponibilité dans l'ordre du vouloir. Cette liaison entre le corps et l'esprit donne à la disponibilité de l'homme un caractère de complexité qui lui permet d'être jugée impossible ou interdit par ceux qui n'ont pas mérité de la connaître et de la vivre.

Il n'est pas nécessaire d'être particulièrement spirituel pour concevoir ce que doit être la disponibilité de l'être jeune qui n'est pas encore engagé dans la vie. Quand on est libre de tout devoir social, lorsque la vie se présente devant soi comme une page blanche du haut en bas, il est facile d'être disponible à tout appel authentique et profond. Après, la disponibilité est plus difficile à concevoir comme à réaliser, quoique, certes, elle soit non moins nécessaire. Un père de famille, un homme chargé de responsabilités n'est pas, ne peut pas, ne doit pas être disponible tout à fait comme un jeune qui n'a pas encore assuré un rôle véritable dans la vie sociale. Et pourtant, il lui faut aussi être disponible, être réellement disponible sous peine de se voir peu à peu retrancher du nombre des vivants et n'être plus que le rouage humain d'un organisme social.

Comment être disponible vraiment sans pour cela imiter faussement ou facticement la disponibilité du jeune ? C'est parce que beaucoup n'imaginent pas la possibilité d'une telle recherche qu'ils ne se croient plus obligés d'être d'une certaine façon disponibles. C'est davantage manque d'imagination que de courage et de générosité, pourrait-on dire. Mais en vérité, une telle imagination inventive de formes et d'exigences morales nouvelles appelle inversement une grande générosité et un courage tenace. C'est ainsi que plusieurs, non parmi les moins capables, par un manque secret de vigueur, de fidélité intime et profonde, s'enferment dans une vie qui se rétrécit de plus en plus à la taille de l'homme déterminé et usagé qu'ils deviennent. Comment leur religion ne subirait-elle pas aussi la même évolution rétrécissante et stérilisante ?

Le jeune est disponible parce qu'il est encore tout neuf, libre et naturellement généreux. Mais sa disponibilité prend aussi parfois naissance en lui d'une authentique insatisfaction. Il n'est pas alors essentiel que cette insatisfaction prenne la forme du refus, net et absolu. Elle peut n'être que l'origine d'un choix. Le jeune sent ordinairement fortement les insuffisances du milieu qui l'a élevé, même s'il est encore incapable de les préciser avec exactitude. La découverte de nouveaux horizons, en particulier de nouvelles et plus profondes aspirations religieuses, à la fois l'attire vers de nouvelles croissances et lui rend plus sensibles encore les déficiences contre lesquelles instinctivement il réagit. Aussi, à notre époque où les familles sont souvent laïcisées, nombre de conversions se font à l'âge où l'enfant quitte les siens.

Une insatisfaction

Cette insatisfaction de son état, de son milieu, est, avec la pureté de l'âme, la droiture du coeur, la rectitude de l'esprit, l'origine de toute disponibilité véritable. Cette insatisfaction devient d'autant plus nécessaire que la disponibilité est plus délicate à réaliser, plus lourde aussi d'exigences, plus grave de conséquences. C'est précisément ce qui arrive quand l'homme a déjà vécu, n'est plus entièrement libre de ses décisions et ressent déjà les premières atteintes des usures de fond qui le rendent moins généreux. Non une insatisfaction verbale qui corrompt l'âme en utilisant ses mouvements les moins purs, les plus animaleusement humains.

Non une insatisfaction qui se manifeste de façon collective car la communauté la plus naturelle aux hommes est celle de la revendication des biens les plus superficiels, les moins réellement essentiels à l'âme. Une insatisfaction collective, en fait, n'est jamais que matérialiste, même si elle pipe les mots et les sentiment et se couvre de beaux atours. Il faudrait que l'humanité change beaucoup et en bien pour qu'il en soit autrement. Non une insatisfaction muette comme une grande douleur qui peut ouvrir l'âme sur les horizons éternels mais l'arrache à la terre.

Mais une insatisfaction calme, profonde, essentielle à la vie de chacun, qui naît et se développe dans la solitude de l'âme et porte l'homme à être plus religieux aux moments même où il se connaît plus misérable en lui-même et par le milieu qui l'entoure. Une insatisfaction qui n'est pas à la pauvre taille de ses réactions charnelles, de ses critiques, de ce qu'il est quotidiennement, mais qui relève du meilleur de lui-même et de la grâce de Dieu. Insatisfaction qui s'enracine dans la connaissance de soi et l'humilité. Elle pousse l'homme à gravir le chemin des véritables grandeurs que nous pourrions lui faire souhaiter toutes ses imaginations ambitieuses et orgueilleuses. Elle est dans son essence l'aveu du néant, d'une créature appelée à participer de la plénitude d'être de Dieu.

Bien des conditions de la vie de l'adulte l'empêchent d'être insatisfait de cette manière. L'homme, en réalité, est bien moins exigeant qu'il ne le paraît. Une vie au niveau ordinaire de ses désirs, de ses besoins les plus

marquants, le contente. Il se nourrit plus d'habitudes que de nouveautés. Le médiocre lui suffit pourvu qu'il corresponde à sa propre médiocrité. La vieillesse est souvent triste parce que ce minimum vital lui est peu à peu enlevé. L'adulte le possède ordinairement et cela suffit à l'engourdir dans une léthargie spirituelle à coloration d'euphorie. Dans notre siècle de très générales et très âpres revendications, où nul n'est satisfait de son sort, où chacun envie celui des autres et tend ses désirs vers une situation meilleure, l'insatisfaction dont nous parlons n'existe que rarement. Précisément et sans que cela soit aussi paradoxal que le fait paraître la pauvreté des mots, les hommes se satisfont intérieurement de l'insatisfaction qu'ils manifestent violemment et de toutes manières au-dehors. De telle sorte que très généralement, contents ou non de leur existence, les hommes adultes de notre temps ne souffrent pas de l'insatisfaction essentielle sans laquelle il n'est, à la longue, ni véritable disponibilité, ni authentique vie religieuse.

Savoir dire "non"

Une autre raison importante de la rareté de cette exacte insatisfaction est l'impuissance où l'homme se trouve de dire "non" à la société qui l'entoure. Le refus d'obéissance, le refus de suivre, à notre époque dite individualiste, est excessivement rare parce qu'il est excessivement difficile. Non seulement le monde nous presse de toutes parts, matériellement et psychologiquement, mais il se revêt d'un caractère absolu, sinon d'une infaillibilité, qui lui donne le prestige de Dieu et le rend transcendant à ses membres. Dire "non" à la société actuelle semble, pour la plupart, un crime de lèse-majesté. Spontanément, on juge sévèrement tous ceux qui se retirent de la foule parce qu'ils ne veulent pas la suivre aveuglément, ne voulant pas identifier la société actuelle avec l'humanité. On confond facilement connivence honteuse ou collaboration un peu scélérate avec présence, et l'on ignore qu'il y a des absents qui sont plus efficacement présents que nombre des figurants ou même des acteurs de la scène du monde. Cependant, être disponible d'une disponibilité véritable exige qu'on sache dire "non", exige qu'on soit capable de se refuser. Car la disponibilité fondée sur la faiblesse de caractère, la lâcheté ou l'ambition, la peur innommée mais si universelle, la passivité toute farcie d'optimisme, n'est qu'un vertige qui monte de l'abîme. Elle n'est pas appel des sommets. Elle peut avoir l'accent des sirènes. Elle est aussi étrangère à l'esprit que la matière des déterminismes, même si elle conserve sur son visage quelques traits angéliques de la liberté primordiale.

La connaissance de soi

Mais cette absence de radicale insatisfaction, cette impuissance inconsciente à se tenir debout ne sont pas les seuls obstacles pour atteindre la parfaite disponibilité. Ce ne sont pas non plus les plus délicats à vaincre. L'homme se connaît ordinairement peu mais il est capable de s'ouvrir plus entièrement à la connaissance de soi. On peut l'y aider. Quand, à côté de lui, passe une âme qui est entrée plus que lui dans la vérité de son être, il est normalement sollicité de la suivre et de s'approfondir en s'éveillant sur lui-même. A cette profondeur, se connaître, c'est déjà franchir la première étape de la conversion. La difficulté devient plus complexe quand il s'agit de lever l'antagonisme apparent, très massivement apparent, qui oppose la disponibilité de l'âme aux nécessités que lui imposent tous les engagements qu'elle a normalement dû prendre pour répondre à ses devoirs et aux appels de Dieu. N'y a-t-il de disponibles que les ouvriers qui errent encore sur la place publique dans l'attente d'un maître qui les embauche ? Si oui, ceux qui sont déjà entrés dans le travail que leur a proposé le père de famille n'ont plus à être disponibles. Si non, qu'est-ce que cette essentielle disponibilité exige d'eux ?

Les engagements

Remarquons d'abord qu'il est impossible de préciser de façon générale dans quelle mesure les engagements passés limitent le domaine des disponibilités futures. Ce domaine nous juge plus que nos paroles ou nos comportements extérieurs. Il dépend de notre générosité, de notre jeunesse d'âme. Il dépend aussi, et de façon plus essentielle encore, de l'échelle des valeurs suivant laquelle nous jugeons l'importance des choses d'ici-bas. Mettons-nous vraiment Dieu au premier plan de notre vie ? Voulons-nous vraiment qu'il soit premier servi ? qu'il soit le seul servi ? Ou subissons-nous, sans y prendre garde assez, le réflexe qui donne la première place à notre intérêt, à notre tranquillité, à la satisfaction de nos désirs, voire même les plus nobles et les plus légitimes ? Gare à la générosité verbale qui peut être tout à fait à l'aise chez qui ignore absolument ce que sont le véritable don de soi et l'oubli de soi. Il y a des inconsciences terribles, des ignorances touchant les choses spirituelles aussi radicales que le manque de la vue chez un aveugle-né. Les pressentons-nous en nous, même si nous avons eu déjà l'occasion de l'observer chez les autres ? Souvent, nous refusons a priori d'envisager la possibilité de prendre telle initiative importante et ce refus, nous le couvrons facilement des plus augustes nécessités que nous imposent les devoirs présents. La société nous aide dans notre défense contre Dieu. Elle pèse sur nous de tout son poids, avec ses coutumes, ses traditions. Comme celle-ci, depuis longtemps, a renié en fait le christianisme, qu'elle n'est pas une chrétienté, mais qu'elle porte les stigmates de l'apostasie, on peut mesurer quelle espèce

d'échelle de valeurs elle impose puissamment à ses membres. Oui, en ce point précis, plus qu'en beaucoup d'autres, il ne suffit pas de dire "Seigneur, Seigneur !" pour être justifié et la parabole des invités du festin reste la réponse essentielle de l'évangile à tous ceux qui se sentent trop fixés dans la vie, trop chargés de devoirs pour que leur indisponibilité n'aille pas de soi.

Notons cependant que les duretés de la vie actuelle, l'insécurité générale dans laquelle chacun a l'intuition de vivre, les exemples nombreux de carrières brisées, de familles dispersées, de déportations, d'esclavage, de persécutions ouvertes et cachées, de tyrannies administratives ou dictatoriales, de guerres et de révolutions, d'anarchie destructrice de toutes valeurs, tout ce qui fait de notre monde moderne le théâtre d'une immense gestation ou plus exactement peut-être d'une universelle décomposition, facilitent la mise en place d'une échelle de valeurs où l'absolu et l'éternel l'emportent enfin sur le passager et le contingent. L'auteur de l'Imitation aurait la partie belle, s'il revenait sur la terre, pour insister sur l'état itinérant du chrétien, sur son caractère de voyageur et d'étranger à ce monde.

Notre liberté

Est-il donc impossible de concevoir qu'on puisse faire librement ce que les événements pourront nous obliger à réaliser demain, qu'il soit bon et non insensé de le choisir librement et par fidélité intérieure ? Est-il donc vrai qu'en fait, la volonté de Dieu clairement perçue n'ait pas la même puissance que les nécessités de l'existence ? Est-il fatal que Dieu ne puisse rien obtenir des hommes par libre correspondance et qu'il doivent nécessairement le leur imposer par les chaînes de la destinée ? Nous entrons dans une période où l'écroulement de beaucoup de sécurités apportera aux hommes la possibilité matérielle d'être disponibles pour de nouveaux appels. Faut-il être encore assez spirituels pour y reconnaître la volonté de Dieu et ne pas voir seulement, dans les ruines présentes et prochaines, que des catastrophes sans signification aucune ?

Cependant, supposons qu'un chrétien soit assez spirituel et clairvoyant, assez religieux, pour qu'en fait, dans sa vie, Dieu soit premier. Sa disponibilité, dans le sens où nous l'avons jusque-là développée, est à l'exacte mesure de ses possibilités car sa générosité est complète et l'échelle des valeurs avec laquelle il juge ses devoirs est juste. Il n'en reste pas moins vrai que certaines possibilités lui sont absolument refusées à cause des engagements qu'il a déjà pris pour être fidèle à ce Dieu-même qu'il veut servir par dessus tout. Le Dieu de ses premiers devoirs ne peuvent se contredire avec le Dieu des devoirs qui l'attendent dans l'avenir. Doit-il a priori se refuser absolument à adhérer à tout l'inconnu de la volonté de Dieu sur lui dans la mesure où des aspirations qui montent très authentiquement dans son âme lui semblent contradictoires avec ses devoirs essentiels.

L'obéissance à Dieu

Nous entrons ici dans la zone la plus cachée, la plus sacrée aussi de la disponibilité chrétienne, celle où Dieu veut être obéi au-delà de toutes convenances et de toute évidence, au-delà même de toutes résolutions et actions. On dit souvent que la foi ne va pas contre la raison mais la dépasse. Un dépassement peut-il se faire autrement que dans l'amour ? Autrement n'est-il pas une condamnation de la raison, que la raison consciente de ce qu'elle est ne saurait accepter ? La raison ne peut pas connaître d'autres limites à son domaine que l'adoration. Être disponible au-delà de toute volition précise d'action ne peut aussi se constituer que dans l'amour. C'est sa manière, à notre volonté, de s'unir à celle de Dieu, dans tout son inconnu et toute sa transcendance. Cela fait partie des pré-mouvements de l'âme qui constituent son adhésion à l'essentiel de Dieu en elle. Ils sont plus un état que des actes mais ils sont à la source de tous les actes de la liberté de l'âme, de ceux qui ne relèvent pas de causes seulement contingentes, de ses actes qui paraissent du dehors gratuits parce que détachables de la trame du temps, mais qui, en réalité, sont une insertion de l'éternel dans le temps, du moteur immobile dans le mouvement. Être disponible de ce "fiat" que la Vierge prononce quand on lui annonce qu'elle serait mère, et mère du fils de Dieu. Il n'est pas d'attitude plus totalement centrée sur Dieu puisque, par l'amour qu'elle implique, elle hausse notre être au-delà de son intelligence et de sa volonté, au-delà de ses actes même, vers ce qui est l'insaisissable et éternelle volonté de Dieu sur nous.

Cette disponibilité ne nous fera rien décider, et elle sera l'origine de toutes nos décisions. Elle sera cette pression de l'eau qui la fait jaillir par la moindre fente du vase. Elle fera jaillir notre vie à travers la moindre faille du réel et là où nos devoirs antérieurs s'opposent à ce que pourra exiger notre devoir de demain, il y a cette adhésion à la volonté de Dieu qui créera de la liberté. Là où la loi engendre des incompatibilités, cette disponibilité sacrée rendra louable et bon ce que l'homme actuellement ne doit pas faire. Cette disponibilité assure la jeunesse éternelle de l'âme. N'est-ce pas en définitive sa vie éternelle, cet état qui ne la sépare de Dieu que par l'infranchissable frontière des personnes, sans qu'il y ait rien de plus de sa part ? Alors l'âme est tout ce qu'elle doit être et n'est ni en deçà ni au-delà de ce point d'être où Dieu l'aime.

Il est trop clair que cette disponibilité ultime ne peut pas être atteinte stablement ici-bas mais, dès cette vie, elle peut être entrevue et réalisée aux moments de grâce quand l'homme correspond par ses actes à tout ce que Dieu veut de lui. C'est l'achèvement ultime d'une disponibilité qui s'est exercée efficacement tout le long de la vie.

Combien il y a en l'homme de profondeurs pleines ! Cela n'est pas croyable. Le "magnificat" de la Vierge, chanté à l'occasion du don le plus élevé, le plus strictement grâce qui soit, peut encore résonner sur les lèvres de celui qui voit, au soir de sa vie, le fruit mûri de ses propres entrailles, mais être appelé à toujours plus d'être. L'harmonie de la surface gagne les profondeurs. Tout tend vers le paroxysme de l'approche des limites et, par delà ce point, atteint ce qui est sans borne, hors de l'espace et du temps. N'est-il pas raisonnable de penser que l'heureux, quoique passager, accès à cet état n'est pas un don exceptionnel, qu'il est l'aboutissement normal de la vie d'un disciple du Christ. La mort est pour tous, elle n'est pas seulement le châtement suprême de tout pécheur. N'est-elle pas aussi pour tous l'ultime obstacle qui ne peut être englouti que par la plus haute disponibilité chrétienne pour devenir le premier matin de la résurrection. Toute perfection de vie spirituelle conduit à la mort comme au seuil de son achèvement. Elle fait de la mort l'instant de feu qui consacre pour l'éternité tout ce qui d'elle-même en est capable. Craignons donc, si nous ne connaissons pas déjà les approches de cette grâce du salut de ne pas être actuellement assez disponibles à la volonté de Dieu et d'être moins généreux que jadis de notre conversion. Comme le dit encore l'Imitation : "Une longue vie ne corrige pas toujours, souvent plutôt elle augmente nos crimes".

261 - Sur la sincérité

Le désir d'être sincère, de s'exprimer à soi-même et aux autres sans aucun fard, sans le plus intime mensonge, ce désir, plus ou moins naturel à tout homme, me semble provenir en général de trois tendances différentes.

1) La première est une **tendance à vivre sans indulgence pour soi** et ses faiblesses, à être fort, à aborder les difficultés de front, à haïr toute dérobade, toute retraite. C'est une tendance à la virilité mais aussi à la fierté. Cacher en quoi que ce soit l'homme que l'on est, soit à soi-même ou aux autres, constitue sans aucune doute, une faiblesse indigne d'un homme fort. Toutefois, se manifester sans ruse, c'est aussi dévoiler ses faiblesses. Si nous ne désirons être sincères que par goût de l'exercice de la force, que par besoin d'être virils, ne serons-nous pas induits peu à peu à nous montrer non pas tels que nous sommes en vérité, mais tels que nous voudrions être en vérité ? A l'origine de ce désir de sincérité, il faut placer une fierté de sa force. Au terme, ne faudra-t-il pas constater plus de fierté que de sincérité ?

2) Une seconde tendance d'où naît la sincérité est la tendance à la propreté morale ou, ce qui est équivalent, à la **perfection morale**.

Cette tendance est requise avant toute vie religieuse mais peut fort bien exister sans un sens religieux très développé, sinon sans une vie religieuse, qu'on se réfère aux prédications laïques par exemple. Bien souvent et même trop souvent, la prédication chrétienne fait appel à des motifs humains pour développer la sincérité : honte du mensonge intérieur ou extérieur, désir de cette paix supérieure que procure l'entière loyauté dans ses paroles et ses pensées.

Cette tendance est évidemment moins sujette à caution que la première mais, si elle n'induit pas toujours dans la même tentation de fierté ou d'orgueil, ne peut-elle pas le plus souvent, à cause de la façon dont elle borne notre horizon, nous entraîner à l'excessive minutie, nous faire pratiquer un self-contrôle angoissant, nous plaçant sans cesse devant de nouvelles ombres ou projeter un faisceau de lumière, ombres qui ne se peuvent jamais dissiper et qui finissent par causer un tourment insupportable ?

Pour aussi précis d'esprit et de langage que l'on soit, il est en effet impossible qu'il n'y ait pas constamment un décalage entre ce que nous manifestons par nos paroles et nos actes et ce qui est affirmé à chaque instant par notre monde intérieur. Notre être social fait toujours profession d'un genre de vie que notre intime se plaît à contredire. La plus sincère des manifestations de nous-même à nous-même ou à d'autres, n'est-il pas vrai qu'il a suffi de bien peu de temps pour qu'en apparaissent les déficits et les erreurs ?

En réalité, il semble impossible que l'un ou l'autre des deux tendances que je viens d'indiquer ne soit au fond **une tendance à l'amour de soi**. S'aimer dans l'image que les autres peuvent se faire de nous, s'aimer dans l'image intérieure que nous peignons de nous-même chaque jour, comment échapper à l'une ou l'autre de ces deux pentes, en exceptant le cas d'une sorte de fakirisme moral étrange et monstrueux, si le moteur unique n'est pas un amour pour qui que ce soit d'extérieur ?

Mais un amour ne peut s'adresser qu'à une personne. Il nous reste donc à examiner comment le désir d'être sincère intérieurement et extérieurement peut être enté sur une affection.

3) **La sincérité imposée par l'amour**

Il est évident que nous aurons deux types de sincérité selon que nous considérerons les exigences d'un amour humain ou celle de l'amour divin. Dans les deux cas, la dialectique est la même : il faut se donner et se donner pour tel qu'on est en réalité.

a) La sincérité imposée par une affection humaine

Toute expérience d'affection vraie vient nous renseigner sur la nécessité impérieuse de ne point ruser dans la manifestation de soi ni de se montrer avec avarice, certains coins de nous-même étant une sorte de décret irréfutable, déclarés réservés à soi seul.

Il n'y a de vrai don que le don total. Il n'y a de don de soi digne de ce nom sans résolution, au moins implicite, de sincérité absolue. Sans doute n'est-elle pas réalisable d'un seul coup. Sans doute ne peut-on la concevoir que comme un lent progrès. Nous ne déchirerons pas d'un seul coup le voile qui nous masque aux autres mais, ce qui importe, ce n'est pas qu'un ami reste dans l'ignorance de quelque part intime de nous-même pendant des mois ou des années, c'est qu'en principe, on veuille arriver à déchirer entièrement le voile, qu'on ne mette au préalable les scellés sur rien.

b) La sincérité imposée par l'amour de Dieu

Il peut sembler étrange de comparer la sincérité dans les rapports entre amis à celle qui doit régler ceux de l'âme avec Dieu. Dans le premier cas, ne s'agit-il pas en effet principalement de déclarer à un autre ce qui, sans notre confession, resterait dans l'ignorance ? Or Dieu n'ignore rien du plus intime de nous-même. Ce qui pourrait être appelé confession à Dieu, à y regarder sans attention, suppose, non une révélation de nous-même à Dieu, mais une prise de conscience de ce qui est soit méritoire, soit coupable, dans la trame intime de notre vie.

A consacrer à ce problème une attention plus minutieuse, on en arrive vite à découvrir qu'une des tâches les plus ardues de la sincérité est moins l'aveu de notre état intérieur, tel que nous le connaissons de manière exprimable, que la recherche des moyens d'expression propre à manifester, à la fois aux autres et à nous-mêmes, ce qu'il y a en vérité dans notre cœur. Par une sorte d'intuition assez obscure, nous pouvons saisir en gros les traits caractéristiques de notre vie intérieure. Ce n'est que dans la mesure où nous nous exprimons que ces traits se précisent, que nous nous connaissons nous-même.

Ce travail de recherche de l'expression n'est point tellement différent selon qu'il s'agit de se confier à un ami ou de se confier à Dieu. Dans l'amitié humaine, entre la première difficulté de voir clair en soi-même, il faut en souligner très fort une autre, celle de faire naître des circonstances propres à rendre l'ouverture possible, ou encore, lorsque ces circonstances se présentent même sans avoir été directement provoquées par nous, les reconnaître pour telles et ne pas les laisser s'évanouir sans en avoir profité. Ce n'est pas n'importe quand et n'importe comment qu'on peut ouvrir son âme et épancher ses peines, peindre ses espoirs et ses joies. Il faut qu'une atmosphère spéciale soit perceptible, qu'existe un certain état de grâce. En réalité, ces deux difficultés ne sont pas aussi séparables qu'on pourrait le croire.

Pour voir clair en soi, il faut que notre être intime soit en quelque sorte rendu comme plus transparent par une grâce intérieure qui naît souvent d'un concours providentiel de circonstances extérieures. Là encore, il faut que règne un état de grâce et il me semble que cet état de grâce est le même dans l'un et l'autre cas. C'est le concours de mille riens, qu'il serait vain de vouloir analyser, qui fait qu'une clarté nouvelle surgit touchant la connaissance de notre être intime et que devient possible la révélation de cette connaissance à une âme amie.

C'est en l'exprimant que cette connaissance s'étend, prend sa vraie valeur. Si l'occasion de s'ouvrir n'avait pas été là, nulle clarté n'aurait lui. C'est la même occasion qui, nous muant dans l'intime, nous a manifesté à nous-même, pendant que nous nous sentions pressés de nous manifester à d'autres.

L'analyse précédente me paraît utile pour montrer combien toute expérience de sincérité dans les rapports d'ami à ami vient nous permettre de mieux connaître et de pratiquer la sincérité envers Dieu. Il ne s'agit pas tant de se confesser à Dieu, de reconnaître humblement en sa présence ses torts et les mérites dont il a plu de nous enrichir. Ce qui importe par dessus tout, c'est bien plutôt de mettre en oeuvre tous les moyens dont nous disposons pour que, dans notre vie intérieure, il y ait de nombreux moments exceptionnels où un certain état de grâce nous rende simultanément possible, aisé, de lire plus nettement en nous-même et de nous confier à Dieu, ce qui ne peut signifier qu'une attention, plus soutenue en sa présence, à lire en nous-même sans timidité ni distraction.

Les obstacles

Ce qui précède suggère l'existence de deux séries d'obstacles à la sincérité : une mauvaise méthode d'examen de soi-même, d'une part, et une série de difficultés liées à la nature des choses, d'autre part. Ces deux catégories d'obstacles, nous en pénétrons mieux la nature en précisant tout d'abord un point de psychologie.

1) la complexité de l'être humain

Dès que nous essayons d'acquiescer de la personnalité, notre moi est en vérité un champ de bataille. Il est trop simple de nous schématiser par des désirs à purifier, des tendances à renforcer ou à combattre... En réalité, vivent en nous plusieurs individus, une foule même, qui s'efforcent de naître à la vie personnelle. Nous les subissons par suite du mimétisme, de l'hérédité, de certaines influences de gens qui nous entourent, de nos conceptions de la vie, de notre situation sociale, du genre de vie dont nous faisons profession. Un homme du monde pourra sentir se développer en lui, côte à côte, un administrateur froid et méthodique, la physionomie tendre d'amant, de père et l'ardeur d'un sportif.

Une expérience sincère me convainc qu'on doit parler plutôt de lutte entre ces divers individus que de lutte entre tendances. Les tendances suggèrent l'idée de poussée aveugle. Au contraire, nous avons parfaitement l'impression qu'il existe en notre intime des individus qui calculent leurs chances, prévoient et tâchent

d'organiser à leur avantage notre vie, au détriment de ceux qui sont en nous leurs voisins ou leurs ennemis. Ces divers individus pourront peut-être signer des trêves, finir par vivre en bonne entente mais ce sera au détriment de notre vie personnelle. C'est que pratiquement nous aurons renoncé à être "un", c'est-à-dire tout simplement à être.

2) **Une première erreur** est de penser que de tous ces individus, un seul est bon, qu'il faut se faire son allié et l'aider à écraser les autres. C'est anéantir une richesse.

Ainsi du religieux qui sent battre en lui l'ascète et l'apôtre, le fakir et le père. En lui, ces deux individus triomphent tous deux mais ils existent pour se combattre. On n'aime pas vraiment son prochain en haïssant sa chair. Pour employer l'expression amère d'un écrivain, à n'aimer aucun homme, on n'aime pas Dieu.

On pourrait multiplier les exemples et montrer comment, dans toute vie, le chemin vers la pleine personnalité est semé d'embûches de ces individus ambitieux, vivant dans nos ténèbres intimes, organisant leur avenir, profitant de tout pour se hausser à la vie personnelle, comment la voie du salut n'est pas de favoriser l'un d'eux ou une classe d'entre eux au détriment du reste. Le plus difficile est de montrer comme il est possible de les favoriser tous suivant leurs mérites, de n'en terroriser aucun, de n'en tuer aucun, de les valoriser tous.

3) A l'inverse du simplisme moral qui en sacrifie entièrement certains ou presque tous à l'avantage d'un seul ou de quelques-uns, **Gide**, tout au long de son oeuvre, sous le nom d'immoralisme, a prêché une égale tolérance pour tous, un égal amour pour tous. Chacun d'eux représente une richesse, un aspect savoureux de la vie. La loi de chacun est donc sacrée. Il ne faut ni en diminuer le nombre ni en subordonner l'un à l'autre. Il faut les laisser chacun s'affirmer à tour de rôle, se développer suivant sa loi propre. Il leur faut sourire à tous avec complaisance, ne les brisant jamais, ne cherchant pas non plus à les fondre en une personne mais cherchant à les faire tous s'épanouir en une conscience où ils vivront côte à côte, en aussi bonne entente que possible, juxtaposés si j'ose dire. Ainsi vivrai-je, ou plus justement croirai-je vivre, plusieurs vies, tour à tour adorateur de mes sens, de l'esprit, de l'humanité, tour à tour abandonné à l'aventure des dons de moi-même aux créatures qui me tentent et livré au labeur solitaire et discipliné que réclame l'oeuvre d'art.

Il ne m'appartient pas de tracer une ligne médiane entre la ligne gidienne et celle que j'ai nommé un simplisme moral, et d'étudier tous les moyens d'utiliser tous les individus qui luttent en moi pour arriver à une personnalité, frappant les autres d'exclusive. Qu'il me suffise d'indiquer que je crois une fusion possible, c'est-à-dire la lente et douloureuse mais féconde création en moi d'une sorte de "sur-individu" qui, naissant peu à peu à l'existence individuelle, réalise tous les idéaux de chacun des individus qui, primitivement, grouillaient au fond de moi.

Il faut ajouter que ces individus, non encore arrivés à l'existence personnelle, ne peuvent par conséquent vivre que dans un état embryonnaire. Ils sont donc par définition très difficilement reconnaissables. Ils le seront plus malaisément que je serai plus tendu moralement, que mon effort sera plus soutenu. C'est en effet dans la mesure où l'un ou l'autre des individus se sera senti la bride sur le cou qu'il aura testé ses expériences, qu'il se sera montré dans l'exercice de ses activités propres. Étrange et troublante loi que celle qui semble ne nous permettre de connaître ce qu'il y a dans l'homme et en nous-même qu'au prix d'une liberté plus ou moins coupable; du moins plus ou moins trouble.

4) Toujours est-il que, pour en revenir à la sincérité, une des plus insurmontables difficultés qui se peuvent présenter est de distinguer en nous **ces diverses physionomies** qui se disputent le droit de vivre, de faire l'estimation de leurs ambitions, de mesurer le degré dans lequel tel ou tel, le solitaire mélancolique, l'étourdi affectueux ou peu méditatif, l'ascète dur et méprisant, le dialecticien sans entrailles, le sensuel, l'ami de tout le monde, le passionné, l'ambitieux, a en moi, malgré moi, organisé sa vie au dépens de la mienne.

Cette difficulté se double de la suivante : ma vie est un tout continu ou tout au moins formée de tous continus. C'est un flux, pour reprendre l'image bergsonienne. Or ce que je parviens à en exprimer par des mots n'est, par définition, que le produit de coupes, c'est du discontinu, du figé. Il faut une sorte de divination du tout antécédent aux parties pour reconstituer une cellule, un vivant, à l'aide de coupes. Pour me reconstituer tel que je suis en vérité, il ne suffira pas d'avoir exprimé, par des gestes, par des mots ou des actes, par du discontinu, un certain nombre d'aspects de moi-même. Il faudra une sorte d'instinct, d'intuition du continu qu'est ma vie réelle. Cela ne peut être que le prix d'un recueillement intelligent, toujours en éveil, sans cesse adhérent au plus intime de l'être et dont l'application tend à donner à ce centre de toute ma vie, je ne sais quelle transparence, quelle luminosité.

5) Ainsi sommes-nous conduits à distinguer **deux activités** de la vie intérieure, une activité de recueillement tendant à une intuition de moins en moins pénible de ce qui est vie continue en nous, et une activité d'examen discursif, pratiquant des coupes, dénombrant des intentions et des actes.

Il est bien clair que la sincérité suppose communication de ces deux activités. Les résultats d'un examen discursif se peuvent encore assez aisément communiquer. Pour ce qui est d'une intuition portant sur ce flux continu qu'est notre vie profonde, comment réussir à le faire partager, sinon par une certaine connaturalité ? Il est vrai que celle-ci est le plus beau et le premier fruit de l'amitié et que, d'autre part, son exigence la plus impérieuse est justement une communion en une ineffable intuition du fond de l'être, en quelque sorte commun, qui en résulte.

Nous arrivons ainsi à cette constatation que la sincérité est le plus ardu sans doute de tous les problèmes. C'est que ce problème ne se résout, s'il est possible, qu'à la lumière qu'irradie l'amitié. Si la sincérité totale est un problème extrêmement complexe, c'est que l'amitié est un très profond mystère.

Le mensonge intérieur

Une des préoccupations les plus justifiées de qui mène une vie sérieusement intérieure, est celle qui consiste à dénoncer en soi tout mensonge intérieur. L'ambition d'être vraiment ce qu'on croit être de peur qu'insensiblement, à notre insu, se nourrisse au plus profond de nous une force étrangère, insoupçonnée et dont nous rougirions, en complète contradiction avec le genre de vie dont nous faisons profession et qui, soudain, à la faveur d'une circonstance fortuite, affleurant à la conscience par un de ces envahissements que rien ne peut plus contenir, débordant de toutes parts, devienne en nous le vrai nous-même. Prédicateur de la plus austère morale, je me réveillerais un jour sceptique et sensuel. Théologien redouté pour son orthodoxie, brusquement une lueur aveuglante m'apprendrait que ma foi s'est évanouie. Homme de moeurs paisibles et coeur fidèle, une bourrasque viendrait m'enseigner que je ne suis que passion et infidélité. Il faudrait relire, pour commenter cela, le théâtre de Gabriel Marcel. Qu'on se réfère à "Un homme de Dieu", "Palais de sable".

1) Comment **détecter en soi** tout embryon de mensonge intérieur et comment m'assurer contre les risques de ruine morale, de ruine de la vie personnelle qu'il implique, si on le laisse vivre dans l'ombre trompeuse de la subconscience ?

Ce n'est pas seulement d'ailleurs la peur d'une ruine future qui doit nous inspirer une haine solide de tout mensonge intérieur mais encore un juste soin de notre santé intérieure. Même s'il ne devait jamais finir par l'ouragan dévastateur, le mensonge intérieur n'empoisonne pas moins d'ores et déjà notre vie, notre vie morale comme notre vie physique. Tout mensonge intérieur détecté produit une libération, un accroissement de santé. C'est là sans doute une des grandes découvertes de la psychanalyse..

2) **Deux tactiques opposées** s'offrent à nous : l'examen scrupuleux de notre conscience ou l'abandon à Dieu dans un effort continu pour accroître en nous l'amour.

La première relève d'un ascétisme intransigeant, la seconde d'une sorte de quiétisme prétendant ne contrôler que l'intensité de notre amour pour Dieu et bannir pour le reste toute tentative d'examen de conscience.

La première est illusion car l'examen le plus scrupuleux ne nous représentera jamais que des coupes de notre conscience, elle ne nous permettra jamais de conclure avec certitude car on ne reconstitue pas le continu avec le discontinu. La seconde est illusoire car il n'existe aucune intuition claire en nous qui nous permette de statuer que notre amour pour Dieu est aussi ardent qu'il est souhaitable. Le risque de confondre ferveur sensible et vraie ferveur a été trop dénoncé par tous les auteurs spirituels pour qu'il soit utile d'insister.

D'une part, il faudra procéder à l'examen de conscience en lui accordant l'importance qu'il mérite, c'est-à-dire sans se dissimuler qu'il ne nous donne que des indices, qu'il ne nous permet que de nous saisir en des instants dont l'ensemble est du discontinu. Cet examen ne sera fructueux que si nous nourrissons jalousement en nous-même la flamme vacillante mais infiniment précieuse de cette intuition de notre conscience continue, seule source de jugements compétents sur nos actes discontinus, tels que nous les voyons dans l'examen de conscience.

3) Il me semble qu'il est une **méthode** pour mesurer à chaque instant, si j'ose dire, notre degré de ferveur, pour juger continuellement de la qualité de cette ferveur, une méthode qui, en nous permettant de suivre longtemps l'évolution de cette ferveur, nous avertira, lorsqu'elle fléchira, de redouter la formation du mensonge en nous de ce qu'il pourrait subsister de mensonge intérieur. Quoi que nous fassions, il y aura toujours en nous des germes plus ou moins développés de mensonge intérieur. C'est la conséquence de cette multiplicité d'individus qui aspirent en nous à la vie personnelle.

Plus précisément, il existe une méthode qui, nous donnant de juger à chaque instant de notre ferveur, nous permettra par là de conclure sans trop de risques à la plus ou moins grande vivacité en nous des germes de mensonge intérieur. Cette méthode assurera une paix profonde. Elle suppose en effet que nous acceptions cette vérité : quoi que nous fassions, il y aura toujours en nous des germes de mensonge intérieur. C'est le prix de notre richesse. Plus sont nombreux et ambitieux les individus qui luttent en nous, plus riches sont nos possibilités d'épanouissement personnel. Il ne nous appartient pas d'anéantir tous ces germes. Nous ne pouvons que les affaiblir. Les anéantir serait sacrifier à l'avantage d'un de ces individus tous les autres. Les affaiblir, c'est organiser en nous les activités de ces divers combattants pour en constituer une personne qui les assimile tous. Par conséquent, pas de recherche anxieuse, pas d'examen fait dans une atmosphère tragique. Au contraire, le calme d'un grand chef d'entreprise qui ne se trouble pas des pièges de ses concurrents mais, avec une volonté chaque jour renouvelée et plus vaillante, dirige, oriente et unifie.

La méthode dont je veux parler consiste en une certaine façon de nous scruter, d'un regard simple, ce qui n'exclut pas l'examen de conscience mais le prolonge en le dépassant, ce que je nommerai notre disponibilité.

La disponibilité

1) **Être disponibles**, toujours disponibles,

ces mots reviennent souvent dans l'oeuvre de Gide. Il en fait l'exégèse que nous en avons rapportée plus haut. Une autre est possible. Elle suppose essentiellement qu'il n'est pas d'autre voie pour arriver au plein épanouissement personnel que de travailler à la constitution par tout le genre humain d'une sorte de supra-personne. Cette façon de voir ne peut devenir intelligente que dans et par le christianisme. Seuls, les dogmes se rattachant au corps mystique la rendent pensable. Mais hors d'elle, il n'est point de salut. Impossible de comprendre l'amour, c'est-à-dire le centre du coeur humain, impossible d'affirmer la possibilité d'un développement de nos facultés d'aimer qui ne ruine pas notre développement personnel. Nous ne nous constituerons donc une personne que dans la mesure où, sans rien abandonner de notre vraie richesse, nous nous serons nettement orientés dans la voie du don de soi, don de soi à Dieu mais don de soi qui se fasse par l'humanité. Nous n'aimerons Dieu que dans la mesure où nous aurons su aimer nos frères en humanité.

2) **Se donner**,

lorsqu'il s'agit de nous, êtres fluents, n'a point de sens hors de la définition suivante : être toujours disponibles, disponibles à accueillir l'amour des autres, à les comprendre, à les compléter et, en même temps d'ailleurs, être compris, être aidé, être complété par eux. En nous recueillant sur nous-même dans une attitude d'isolement du monde extérieur, nous aurons peu de chance d'y voir clair en nous. Au contraire, en nous recueillant sans perdre contact avec l'humanité où nous sommes plongés, il semble assez facile de juger à chaque instant du degré de disponibilité que nous aurons atteint.

Promptitude à demander secours aux autres, sans fierté, en les assistant eux-mêmes, à sentir leurs besoins sans qu'ils les avouent. Facilité à être sincères avec eux et à leur rendre facile l'exercice de la sincérité. Souplesse de l'esprit et du coeur pour nous adapter à eux; pour qu'ils s'adaptent à nous. Tels me paraissent être les principaux chefs d'une entière disponibilité.

Pour conclure, ajouterai-je que c'est justement dans la mesure où nous aurons favorisé le développement en nous de tous les individus qui s'y agitent que nous parviendrons le plus près d'une disponibilité totale. Plus nous aurons fait ainsi, plus nous saurons comprendre, par connaturalité, la complexité du coeur des autres. Nous serons disponibles à ceux qui souffrent parce que nous aurons souffert, à ceux qui sont tentés parce que nous aurons éprouvé les mêmes tentations, à ceux qui aiment parce que nous aimons aussi, à ceux qui cherchent parce que, nous aussi, nous cherchons sans désespérer une plus vive lumière. Mais nous ne serons vraiment disponibles que si nous avons dominé le combat qui se livre en nous. Un être disponible, au sens gidien du mot, est entièrement livré à chaque instant à l'un de ses chers démons intérieurs. Il ne peut se donner à personne d'autre qu'à lui-même. Le seul don de lui-même qu'il consentira sera à l'art. C'est dans la mesure où nous aurons organisé cette société grouillante qui constitue notre cosmos intérieur que nous pourrions bénéficier des richesses de chacune des individualités qui y gîtent, sans leur être asservi.

262 - **Réflexions sur la sincérité**

Jacques Fournoux

Davidées, décembre 1928

à Mlle M.F.C.

“Soyez toujours prêts à vous défendre, avec douceur et respect, devant quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous” (1 P 3,15-16)

St Augustin raconte dans ses Confessions comment il perdit la foi que sa mère Monique lui avait donnée. Il avait reçu une éducation profane très soignée et, à 19 ans, en lisant un dialogue de Cicéron “L'Hortensius”, il avait senti s'éveiller en lui la vocation du philosophe. Il avait décidé de tout sacrifier à la recherche de la vérité. C'est à ce moment qu'il tomba dans la secte des manichéens qui opposaient avec beaucoup d'éloquence et de bruits de parole la raison à la foi et l'évidence à la tradition. Ils allaient répétant partout ces mots “vérité”. Cette fausse vérité devait séduire le jeune rhéteur pendant neuf ans.

L'histoire de St Augustin est toujours actuelle et les “confessions” des anciennes normaliennes, parues dans votre Bulletin, m'y ont souvent fait songer. A l'école primaire supérieure, on vous gavait de connaissances et on ne vous laissait pas le temps de réfléchir et de penser. L'horizon s'élargit à l'Ecole Normale : c'est l'ivresse de la science, de la liberté d'esprit. C'est surtout une nouvelle perspective dans l'étude des vertus morales.

Jusqu'ici, on avait insisté avant tout sur les grandes vertus de foi, d'espérance et de charité. On avait parlé aussi de soumission, d'humilité, de dévotion. A l'Ecole Normale, il ne sera plus question d'amour de Dieu. L'amour du prochain se pénétrera du sentiment de la solidarité humaine mais il se dépouillera de tout motif surnaturel, de tout caractère impérieux. La charité tendra à se tourner en bienfaisance et en pitié. Et ce sera surtout le cortège des vertus chrétiennes qui sera indirectement attaqué. Au lieu d'humilité, d'obéissance, il sera désormais question du respect de soi, de sincérité, de loyauté.

Certes ces conseils ne sont pas mauvais en soi. C'est une grande chose, comme disait Montaigne, que “de faire bien l'homme”, que de cultiver sa personnalité et sa conscience. Mais très souvent une telle morale est capable de fausser les esprits car elle contient sous une apparence de neutralité bien des négations implicites.

L'accent avec lequel on prononce ces mots si beaux de sincérité, de loyauté, de désintéressement indiquerait à lui seul qu'une nouvelle conception de la vie s'y dissimule. Ce sont, suggère-t-on, les vraies vertus de l'homme affranchi. Les autres conviennent à l'enfant et aux âmes faibles. Ainsi, c'est au nom de la morale qu'on en arrive

à détacher une âme chrétienne de sa foi. Ce qui était force autrefois devient faiblesse, ce qui jusque-là était tenu pour de l'orgueil marque dorénavant l'indépendance de l'homme libre.

Pour vous rendre ce problème sensible, nous imaginerons une conversation entre une directrice d'Ecole Normale et une jeune normalienne. Je ne prétends pas que ce dialogue ait jamais été tenu mais, tel que je vous le présente, il habillera une pensée trop abstraite.

“Ma chère enfant, je ne veux que votre bien et votre bonheur. Vraiment j'ai de l'affection pour vous. Je sais que vous êtes religieuse et je ne vous en blâme pas. Je le suis moi-même ou, du moins, je l'ai été à votre âge. Mais, ma chère petite, connaissez-vous votre religion ? On vous a donné une montre le jour de votre première communion. C'était une montre en or, la plus belle des montres, l'avez-vous démontée ?

- Que faut-il donc faire, Madame ? - Cela est simple, mon enfant. Un peu de jugement vous y conduira. Il faut agir comme vous le feriez dans toute occasion semblable. Avez-vous jamais rangé un placard ?... Vous savez comme on procède. Il convient d'abord d'ôter tout ce qui était sur les rayons dans un ordre imparfait. Après, vous les disposerez dans un ordre rationnel. Comprenez-vous ? Il faut imiter Descartes, ce grand raisonnable, suspendre son jugement comme lui, cesser pendant quelques semaines de pratiquer pour étudier vos raisons de croire. Après cet examen seulement, vous pourrez affirmer que vous êtes sincère avec vous-même”.

I - La fausse sincérité : les sophismes qu'elle enveloppe

Examinons donc avec soin ce raisonnement. Il contient comme beaucoup de jugements humains un subtil mélange de vrai et de faux mais, avec de la patience et de l'attention, nous pourrions séparer le bon grain de l'ivraie. La sincérité envers soi-même consiste-t-elle à remettre en question tout ce qu'on ne peut vérifier et établir par soi-même ? Faut-il, pour être loyal vis-à-vis de soi, démolir tout ce qu'on a reçu des autres pour reconstruire sur de nouvelles bases par les seules forces de son esprit ? Telle est en somme la question que nous nous posons.

Pour la résoudre, il sera bon encore de prendre un cas réel et concret. La force du sophisme tient tout entière dans l'abstraction où il se place. Il suppose une liberté de choix, une vigueur d'intelligence, une clarté dans la position des questions qui peuvent se trouver au tableau noir devant un problème de mathématique mais qui ne sauraient se rencontrer dans le cours de la vie ordinaire.

Voici une jeune fille de dix-huit ans qui vient d'entrer à l'Ecole Normale. Elle a des connaissances sur tous les sujets mais quelles connaissances ? Des formules apprises, un savoir de surface. En admettant qu'elle ait fait toujours tous ses efforts pour apprendre, elle n'a pu amasser au cours de ses années studieuses qu'un mince bagage de notions. Combien de choses a-t-elle pu, je ne dis pas apprendre, mais connaître par elle-même ? Infiniment peu. A-t-elle du moins formé sa raison et son jugement ? Sait-elle peser les raisons des opinions, critiquer les croyances ? A-t-elle appris à apprendre ? Admettons-le un instant. Elle va donc suivre les suggestions reçues. Dans ses veillées solitaires, elle va résoudre la question capitale, celle à laquelle toutes les autres se suspendent et auprès de laquelle aucune ne vaut une heure de peine : celle de la vraie religion. Question éminente mais combien complexe si on veut la démêler par ses seules lumières.

Descartes sagement la réservait. Quand il résolut de mettre tout ce qu'il croyait savoir dans un doute universel afin d'arriver par ce moyen à un fondement inébranlable, il mettait à part “les vérités de sa foi qui ont toujours été les premières en sa créance”. Pour ne point demeurer irrésolu en ses actions pendant que la raison l'obligerait à l'être en ses jugements, il faisait provision de quelques maximes destinées à lui fournir des règles de conduite parce que “les actions de la vie ne souffrent aucun délai”. Combien d'hommes ont assez de loisir, d'intelligence et d'impartialité pour entrer par eux-mêmes dans tous les problèmes que soulève l'apologétique et pour être capables de répondre aux objections que la critique des adversaires soulève autour de nous ?

Pascal, qui est peut-être le plus grand génie des temps modernes, a passé plusieurs années de sa vie (les dernières) à étudier et à scruter les preuves de la religion chrétienne. Il s'était consacré tout entier à ce travail dans la prière et la solitude, et il avait appliqué à l'étude des questions religieuses les ressources d'un esprit formé au maniement des sciences exactes et à l'analyse du coeur humain.

Et notre pauvre et jeune amie, isolée dans son École Normale, pourvue d'un manuel tendancieux et d'un catéchisme de persévérance, voudrait achever par elle seule cette enquête contradictoire que les plus grands penseurs n'ont pas osé tenter. A-t-elle le jugement formé ? Est-elle capable de discerner le vrai du faux ? On pourrait dire de cette rectitude de pensée nécessaire dans des entreprises semblables ce que le poète disait de la douleur : “La douleur est un fruit. Dieu ne le fait pas croître

Sur la branche trop frêle encore pour le porter” (V.H., janvier 1835).

Mais il ne s'agit pas de faire une enquête. Il faut choisir entre deux livres, entre Orpheus et Christus par exemple, c'est-à-dire entre un livre écrit par un auteur catholique et un ouvrage du à un adversaire du catholicisme, plus ou moins fardé d'impartialité.

Choisir après avoir lu ? Votre jeune amie n'est pas apte à peser les pièces de ce procès. Elle doit choisir avant de lire et le problème qui se pose à elle pourrait bien tenir dans cette simple formule : à qui faire confiance ? Nous sommes au noeud de la question.

a) Remarquons cependant avant de poursuivre que cette attitude de confiance est une attitude raisonnable. Nous ne partons jamais d'un état de pure indifférence. Quel que soit l'objet que nous abordons, la personne qui nous est présentée, l'affaire qu'on nous propose, nous avons toujours au fond de nous-mêmes des préférences instinctives. L'impartialité ne saurait consister à ne pas avoir de présomption. Ce serait se détruire soi-même. Certes, ces pré-jugements (que nous ne pouvons pas ne pas former) peuvent être des préjugés (et contre ces derniers on ne saurait trop se mettre en garde). L'impartialité, c'est précisément l'engagement pris vis-à-vis de la conscience de faire céder son opinion devant une vérité établie. Le préjugé, c'est une opinion qu'on s'acharne à garder quand l'expérience en a montré la vétusté ou la fausseté. Rappelons-nous ici la première règle de la méthode cartésienne : "Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connaisse évidemment être telle, c'est-à-dire éviter soigneusement la précipitation et la prévention..."

b) Nous pouvons maintenant revenir à la question que nous avons posée : à qui faire confiance ?

La réponse est nette. En matière pratique, la raison veut que nous fassions confiance à ceux qui nous ont enseignés. Au premier rang de ces maîtres, il faut placer nos parents et les autorités religieuses auxquelles ceux-ci ont confié le soin de notre âme. Nos parents nous ont appris l'honnêteté en nous donnant l'exemple. La religion qu'ils nous ont transmise nous aide à pratiquer la morale naturelle conforme à la raison et dictée par elle. Elle nous oblige à la justice, elle nous pousse à être charitables vis-à-vis de nos semblables et surtout vis-à-vis des petits, des pauvres et des malheureux. Elle nous donne le respect d'un être supérieur qu'il faut bien admettre puisque le monde ne se suffit pas. Quand une religion, comme c'est le cas des confessions chrétiennes, est pleinement conforme à la morale naturelle, il faut avoir des raisons considérables pour l'abandonner.

c) Est-ce à dire qu'il faille l'accepter sans la critiquer et sans en connaître les fondements ?

Une telle conduite serait la justification même de la paresse et elle perpétuerait l'erreur. Il faut s'assurer de la valeur de sa foi mais cet examen ne suppose pas qu'on la rejette, fût-ce pour un temps. C'est en s'appuyant sur le passé qu'on la modifie. C'est en agissant selon les enseignements reçus qu'on éprouve leur solidité. C'est en croyant qu'on analyse ses raisons de croire. Si la doctrine de nos pères est fautive, la vie et l'expérience jointes à l'étude nous aideront à discerner ses faiblesses. Une religion fautive ne peut pas servir d'aliment à une âme quand elle veut la vivre pleinement avec toutes les lumières de son esprit et tous les élans de son cœur. Tôt ou tard, elle sentira un déséquilibre qui l'avertira de chercher dans une autre voie.

Voyez le grand exemple de Newman. Il naît dans la confession anglicane. Il s'efforce d'être aussi fidèle à sa foi qu'il le peut. Il veut la connaître parfaitement : il étudie l'histoire avec passion pour chercher dans le lointain passé des origines le fondement de ses croyances. Ce faisant, il s'engage à ne jamais "pécher contre la lumière". D'un cœur docile, il prie le Dieu de vérité de le guider. Il continue ses travaux sur l'histoire des Pères et des premières hérésies et il croit y trouver des armes contre l'Église romaine. Il n'est pas satisfait. Il va plus avant. Il ne veut pas rester sur un doute. Il cherche encore et c'est en essayant de pénétrer l'anglicanisme jusqu'à la moelle qu'il en saisit le défaut. C'est parce que la doctrine anglicane n'est pas fidèle à la leçon de l'histoire qu'il la quitte. En la vivant de toute son âme, il s'est aperçu après quinze ans d'efforts qu'elle ne pouvait pas satisfaire les exigences de son esprit. Mais pendant les années de ses doutes et de cette douloureuse enquête, il ne cessait pas de pratiquer la foi de sa mère. C'était la sagesse même.

J'extrais d'une de ses œuvres anglicanes cette page bien peu connue et qui est si juste :

"Si un esprit religieux, élevé et sincèrement attaché dans le paganisme ou l'hérésie vient à la lumière de la vérité, il passe de l'erreur à la vérité non en perdant ce qu'il a mais en gagnant ce qu'il n'a pas. Il n'est pas dépouillé de ses vêtements mais il est revêtu d'un vêtement nouveau, comme dit l'apôtre "afin que ce qu'il y a de mortel en lui soit absorbé par la vie" (2 Co 5,4). Le principe de son attachement et de sa foi pour la doctrine humaine qu'il a connue la première sera aussi celui qui l'attachera à la vérité et, de la part de ce premier enseignement qui doit être rejeté comme absolument fautive ne sera pas rejetée directement mais indirectement dans la réception même de la vérité qui lui est opposée. La véritable conversion a un caractère positif et non pas négatif. Telle était la méthode de St Paul lors de sa controverse à l'Aréopage; relisez-là dans les Actes (17,12)". (Discussions et Arguments, p. 200, septembre 1838)

C'est une étrange et bien ordinaire tentation de vouloir étendre à l'infini son action en négligeant les devoirs tout proches, de disposer mentalement de l'avenir, d'écarter le moment qui passe et son humilité. Pourtant notre perfection doit se gagner dans ce moment même. La lumière de demain ne nous sera pas donnée avant l'aurore prochaine. Il nous faut nous asservir à ce qui est sous nos pas.

Je vous parlais à l'instant de Newman. En 1833, il débarquait en Angleterre après avoir parcouru l'Italie et la Sicile, où il avait entendu l'appel de la vérité. Pendant le voyage, il avait composé une poésie célèbre encore par toute l'Angleterre : c'est le cri de l'âme qui cherche et qui ignore et qui espère. La voici :

*"Conduis-moi, ô douce lumière,
au milieu des ombres qui m'entourent.*

Conduis-moi !

La nuit est noire et je suis loin de mon foyer.

Conduis-moi ! Garde mes pas.

Je ne demande pas à voir la scène lointaine, un seul pas est assez pour moi".

Je le sais, Mademoiselle, vous ignorez la langue anglaise. Mais cet anglais facile qui exprime les voix simples du cœur vous servira d'initiation et de premier modèle. C'est ainsi que Salomon Reinach expliquait les secrets du latin à Cornelia dans ce charmant petit livre qu'il avait appelé "Cornélie ou le latin sans pleurs". Il transcrivait les vers latins et les traduisait mot à mot.

II - La vraie sincérité : l'effort où elle nous convie

Vous avez maintenant compris ce que la sincérité ne doit pas être et comment un mot si limpide peut cacher bien des sophismes. Tout n'est pas à rejeter pourtant dans ces conseils. N'avons-nous pas à cultiver notre personnalité et, quand il s'agit de religion, n'est-ce pas notre plus haut devoir de nous former des convictions solides ?

1) Assimiler la religion

Je voudrais ici vous faire réfléchir sur vous-même.

Il est possible que votre éducation religieuse n'ait pas été à votre taille exacte et à votre juste mesure. Pour vous le faire entendre, nous allons prendre avec vous deux exemples extrêmes qui peut-être appelleront dans votre souvenir l'image de certaines de vos amies. Il y a des jeunes filles qui n'ont pas trouvé dans les éducateurs de leur jeunesse un secours suffisant. Elles étaient capables de grands élans, elles étaient généreuses, mais personne n'a songé à développer ces germes. Il est un moment de l'adolescence où on peut tout obtenir d'une âme, si médiocre qu'elle semble. Ce moment, personne n'a su le saisir pour éveiller en elles une flamme qui ne se serait pas éteinte. Ces jeunes filles se seraient épanouies si on leur avait appris la vraie religion. On s'est borné aux éléments ordinaires, elles n'ont pas reçu assez.

D'autres, au contraire, ont trop reçu. Entendons-nous : jamais on ne peut être trop religieux; le sentiment religieux, c'est l'amour de Dieu et des autres, il est toujours appelé à grandir. Mais il se peut que les formules, les pratiques et les actes qui le suscitent et le traduisent à la fois, chargent à l'excès une timide adolescente. Sainte Thérèse a parlé quelque part de ces supérieures maladroites qui imposent aux âmes une perfection dont elles ne sont pas encore capables, nourriture trop forte et qu'on n'assimile plus. Je connais des jeunes filles qui, sortant du couvent ont abandonné toutes leurs pratiques parce qu'elles avaient malheureusement identifié la vie religieuse avec la vie des religieuses. Elles disaient : "La religion, c'est une tradition dont on nous accablait, nous l'avons déposée".

Ce sont des cas typiques entre lesquels il vous est maintenant loisible d'imaginer toute une gamme d'états réels. Vous serez amenée à remarquer que souvent la religion qu'on nous a donnée n'est pas parfaitement adaptée à notre nature. Il n'y a pas eu d'adhésion pleine et sincère, de conviction durable et personnelle. C'est ce qui explique qu'on "perde la foi" comme dit si bien le langage. On ne perd que ce qu'on a sur soi, on ne peut pas perdre qu'on a en soi. Eussions-nous reçu d'ailleurs une formation aussi complète et profonde qu'on peut le désirer, elle ne nous serait pas utile si nous ne l'avions assimilée.

a) Mais comment l'assimiler ?

L'inventaire qu'on nous conseillait était vide et stérile. Il s'agissait, vous vous souvenez, de tout démolir pour tout reconstruire. Ce n'est pas ainsi qu'on vivifie. Celui que je vais vous conseiller sera tout différent. Il ne consistera pas à abandonner, fut-ce pour un temps, nos croyances présentes mais à en chercher la substance, j'entends les éléments essentiels et simples.

Avez-vous remarqué comment nous entretenons notre corps ? Nous prenons des aliments et les sucs gastriques qui les digèrent n'en retiennent que l'essentiel. Ils filtrent et préservent tout ce qui pourra se convertir en énergie. Assimiler, c'est tirer et réserver ce qui est susceptible de nourrir.

b) Enseigner

Songez aussi, Mademoiselle, à ce qu'on appelle "enseigner", c'est-à-dire ce que vous faites tous les jours. Enseigner, c'est apprendre l'essentiel. Enseigner ne consiste pas seulement à répéter ce que l'on a appris autrefois ou ce qu'on vient à l'instant de relire; enseigner, ce n'est pas pas répéter ce que l'on disait l'an dernier à pareille époque. Enseigner, c'est donner aux esprits petits ou grands ce qui est capable de les nourrir, c'est leur livrer l'essence et, plus encore peut-être, le sens d'une question. Ceci implique qu'on a su discerner ses articulations naturelles et qu'on a laissé un moment de côté les accessoires et les compléments pour mieux isoler ces éléments capitaux qui seront l'objet de la leçon, qui s'incorporent ainsi à la mémoire profonde et qui se trouveront prêts à se traduire efficacement dans la vie.

Cet effort a été fait par l'église lorsqu'elle s'est recueillie, soit dans ses conciles oecuméniques, soit lors de la rédaction de ses symboles, pour définir ce qu'elle n'avait jamais cessé de croire. Le symbole des apôtres que nous récitons dans la prière quotidienne, le symbole de Nicée que nous chantons à la messe du dimanche en sont des exemples. Et si nous remontions plus haut encore, nous verrions les contemporains du Christ lui poser des questions animées de ce même esprit. Ils l'interrogeaient pour savoir les préceptes fondamentaux, ils le priaient de dégager devant eux l'unique nécessaire. Ils venaient le trouver pour lui dire : "Quel est le plus grand des commandements ?" ou encore : "Maître, que dois-je faire pour avoir la vie éternelle ?" Et de ses lèvres tombaient des réponses simples.

2) Le travail sur soi

Si vous voulez connaître, c'est-à-dire assimiler et enseigner votre foi, vous devez entreprendre selon vos moyens un travail semblable. Nul ne peut le faire à votre place. Je me contenterai de vous en indiquer l'ordre, la suite et l'esprit.

1- La loi morale et l'enseignement du Christ

Ce qui fait la grandeur de l'homme, ce qui donne à la vie sa dignité et son prix, c'est l'observation de la loi morale. Nous développer selon la droite raison, aider nos semblables suivant nos forces à se développer de même, physiquement et moralement, voilà ce que la loi naturelle commande à tout homme venu en ce monde. En agissant ainsi, remarquons-le, nous n'obéissons pas à une loi qui nous serait imposée du dehors ou qui demeurerait étrangère à notre nature. Cette loi n'est pas autre chose que le type idéal d'après lequel nous avons été lancés dans l'être. L'auteur de la loi morale ne peut pas être indifférent à la manière dont nous nous comportons vis-à-vis de ses préceptes. aussi la loi morale sera-t-elle parfaitement sanctionnée dans l'au-delà. Cet enseignement que la raison bien conduite pourrait retrouver et que des hommes de bonne volonté ont connu dans tous les temps, a été répété par le Christ au jeune homme qui lui demandait ce qu'il faut faire pour hériter la vie éternelle, c'est-à-dire pour être heureux dans l'au-delà. "Si tu veux entrer dans la vie, lui disait-il, observe les commandements". "Lesquels, lui dit le jeune homme ?" et Jésus répondit : "Tu ne tueras point, tu ne commettras point d'adultère, tu ne déroberas point, tu ne feras point de faux témoignages, honore ton père et ta mère et tu aimeras ton prochain comme toi-même" (Mt 19,17-19). Ces préceptes sont ceux de la morale naturelle. Jésus-Christ cependant ajoutait une perfection à cette morale en nous commandant d'aimer le prochain comme nous-mêmes. Les anciens avaient perçu l'obligation de la justice dont la maxime est "Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fit à toi-même".

Le Christ à ce précepte négatif ajoute un précepte positif : "Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit à toi-même". C'est que le prochain a été fait comme nous à l'image de Dieu et que le Christ comme homme est mort pour les péchés de tous les hommes.

2- La grâce

Si la perfection de l'homme a pour condition nécessaire l'observation de la morale naturelle, elle n'est pas une perfection purement naturelle parce que nos facultés naturelles, qui sont la raison et la volonté libre, reçoivent une aide supérieure qui est la grâce. Nous reconnaissons cette grâce par l'enseignement de Jésus-Christ autorisé par les miracles qu'il a opérés, tout particulièrement par celui de sa résurrection d'entre les morts. Nous connaissons cet enseignement par l'histoire évangélique qui a été écrite soit par les témoins eux-mêmes des faits soit par leurs disciples et compagnons immédiats. Notre croyance s'appuie donc sur le témoignage de ceux qui, après avoir vécu avec le Christ mortel, l'ont vu ressuscité, témoignage qu'ils ont scellé de leur sang.

3- L'église et les sacrements

Nous savons encore par l'histoire que le Christ ne s'est pas contenté de prêcher une morale, fut-ce la plus sublime. Il a établi sur terre une société visible pour conserver cette morale et la doctrine qui la conditionne, pour prêcher la pénitence et conférer la grâce qui remet les péchés. Le premier noyau de cette société, appelée dans l'évangile le royaume des cieux, c'est le collège des apôtres qui devait s'étendre par des aides, qui doit se continuer par des successeurs jusqu'à la fin des temps. Tout homme doit entrer dans la communion des apôtres s'il veut réaliser sa fin, c'est l'église catholique à laquelle nous appartenons par le baptême.

Nous sommes ainsi amenés à parler de ce que l'on nomme communément les sacrements. Il est nécessaire d'insister ici, parce que nos contemporains qui manquent souvent d'instruction religieuse ont vite fait de tourner leur ignorance en scandale. Les sacrements leur paraissent en effet des observances rituelles, des gestes symboliques imposés à l'homme libre par nature et par droit. Ce sont, à leurs yeux, autant de fardeaux inutiles qui accablent la nature sans la perfectionner.

a) Le baptême

L'église est la société où il nous faut entrer afin d'aller à notre salut. Mais pour entrer dans sa communion, des conditions sont requises : l'autorité doit nous y recevoir publiquement. Cette réception solennelle est ce que nous appelons le baptême et la confirmation qui ne se réitérent pas parce que, une fois reçus, nous sommes reçus pour toujours et parce que, nous étant donnés au Christ, nous nous sommes donnés sans condition. Nous prenons l'engagement en rentrant dans l'église de renoncer au mal moral, à ses occasions et à ses entraînements (c'est ce qu'exige notre nature d'homme), de vivre conformément à la foi chrétienne (c'est ce qu'exigent les dons que Dieu nous a faits). Ce dernier engagement emporte la promesse d'accomplir les quelques pratiques que le Christ a ajoutées à la morale naturelle et qui peuvent se résumer dans la réception annuelle de l'eucharistie, car nul n'est obligé de se marier et, si nous ne péchions pas, nous n'aurions pas besoin de pénitence. Le baptême n'est donc pas un rite qui nous serait imposé du dehors, il est la démarche même que doit accomplir tout homme dont la raison est pleinement développée et qui connaît suffisamment les titres qu'a l'église catholique à s'imposer à l'humanité.

b) La pénitence

La pénitence est-elle un fardeau pour la nature et peut-on dire avec les protestants que l'intervention du prêtre dans la confession altère les rapports que nous devons avoir avec la divinité ? Pour répondre à cette difficulté, nous allons distinguer entre le cas de l'incrédule et celui du chrétien.

Quand un non-croyant a commis un péché grave, une faute contre la justice par exemple, il a une réparation à faire envers l'auteur de l'ordre moral qu'il a librement violé. Sans doute il est vrai que cet auteur est bon, il n'a pas créé l'humanité pour jouir de ses faiblesses, de sa poussière et la réduire en servitude. Mais en péchant contre la justice, que nous soyons chrétiens ou que nous n'ayons pas la foi, nous ne pouvons pas ne pas faire que la justice souveraine ait des droits sur nous. L'incrédule et le chrétien, quand ils sont coupables, ont à obtenir un pardon.

Le chrétien, nous l'avons vu, a fait au baptême ou du moins lors de la rénovation des promesses du baptême, certaines promesses. S'il a violé ces engagements soit en public soit dans le secret de la vie privée soit même dans l'intime du cœur, il s'est mis par là hors des cadres extérieurs de l'église, du moins hors de ce qui en est la vie. Pour y être réintroduit, il doit demander qu'on l'y reçoive de nouveau. Cette intervention de l'autorité pour la rémission des fautes commises après le baptême, c'est la pénitence dont la confession est un acte nécessaire. Le ministre de l'église doit en effet connaître l'état intérieur du pécheur pour savoir si le pénitent est digne de retrouver ses droits de chrétien qu'il a perdus par son péché. Y a-t-il là intrusion abusive d'une autorité étrangère ? La liberté et la raison sont-elles froissées ? L'homme n'a qu'à éviter les péchés graves, il ne sera pas soumis à la confession car le devoir même de se confesser chaque année suppose qu'on a commis des fautes qui nous ont mis hors de l'âme de l'église. Mais si l'homme a péché, comme sa faiblesse l'y expose, l'autorité de l'église lui donne cette assurance du pardon que le non-chrétien ne peut avoir qu'en espérance et jamais avec la douce certitude du pécheur contrit et absous.

c) L'eucharistie

Le sacrement de l'eucharistie et le sacrifice de la messe ne sont pas sans soulever parfois autour de nous des objections du même ordre. En quoi, dit-on l'assistance à un sacrifice mystérieux peuvent-elles apporter à la nature humaine un secours et un achèvement ?

Si l'eucharistie n'était qu'un simple repas religieux, l'objection pourrait avoir quelque force. Mais Jésus-Christ en instituant ce repas a donné sous le pain son corps qui allait être brisé, sous le vin son sang qui allait être répandu, et il a ordonné à ses disciples de faire la même chose en mémoire de lui. Selon la pensée de saint Paul, le calice consacré, c'est la communion au sang du Christ, le pain que nous rompons, c'est la participation au corps du Christ. Comme il n'y a qu'un pain et qu'un calice, les multitudes ne forment qu'un seul corps car elles participent à un même pain (1 Co 10,17). Aussi l'acte que font les chrétiens en assistant une fois par semaine à ce qu'on appelle la messe et en communiant une fois par an est l'acte par lequel s'unissant avec le Christ ils s'unissent entre eux. La hiérarchie ne peut se maintenir par son enseignement et ses lois une union aussi forte, aussi intimée, aussi constante, car elle ne saurait nous atteindre dans les profondeurs insondables de notre être, comme le fait la communion au corps et au sang du Christ mort pour nous sauver. Aussi dit-on parfois que si la hiérarchie est le facteur externe de l'unité de l'église, l'eucharistie en reste le facteur interne.

d) La prière

Quant aux prières privées que le chrétien dit chaque jour, elles ne sont ni longues ni accablantes. Elles n'exigent ni la présence dans un lieu spécial ni même une attitude particulière du corps. Vous récitez, Mademoiselle, le symbole des apôtres qui résume vos croyances, la prière que Jésus-Christ a enseignée et qui s'appelle le Notre Père, qui est courte et qui contient tout, une salutation à la Vierge qui nous a été donnée par le Christ pour mère au pied de la croix, les actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition qui ne sont que l'expression de nos rapports surnaturels avec Dieu.

III - Réponses aux objections

Nous venons de voir ce qu'on pourrait appeler l'essence de nos croyances et de nos pratiques et nous avons eu soin de marquer sommairement, à chaque pas, la raison de ces croyances et de ces pratiques parce que, comme l'a dit Bossuet, "la connaissance des raisons principales d'une doctrine fait souvent une partie nécessaire de son exposition".

Mais peut-être va-t-on nous dire que nous avons minimisé la profession du christianisme et qu'un fidèle qui se contenterait de ces actes essentiels ne serait pas digne du nom de chrétien. Je ne crois pas à la portée de cette critique et en voici les raisons.

1) D'abord, les règles de morale

que nous impose la loi naturelle et que le Christ sanctionne de toute sa puissance ne sont simples qu'en apparence. Prenons par exemple le précepte qui nous oblige à la charité envers le prochain. Il est simple parce qu'il est très clair mais il est en un autre sens fort compliqué parce qu'il demeure toujours difficile. Plus

l'homme se perfectionne, moins il se satisfait sur l'observance de la charité du prochain, plus il éprouve son impuissance à être pleinement et simplement bon.

Au surplus, l'expérience prouve que la simple pratique de la loi morale naturelle, telle que Cicéron la définissait, c'est-à-dire de la justice, de la reconnaissance, des devoirs envers les parents ou la patrie, est si bien ardue au milieu des difficultés de la vie. Cela est quotidien. Il n'est pas d'âme droite, si du moins elle est guérie de l'orgueil, qui n'éprouve le besoin d'un secours pour accomplir ce qu'exige le plus simple devoir.

2) La religion chrétienne lui apportera ce secours.

Elle le lui donnera en abondance dans les occasions ordinaires mais surtout elle l'offrira aux heures décisives, dans ces accablants où il n'y a pas de remède et dont le dernier, qui assombrit tous les autres, est si douloureux, si mystérieux, si dur, la mort.

Il est donc assuré qu'un homme averti de ce qu'il est, c'est-à-dire conscient de ce qui lui manque, ne refusera pas les secours qui lui sont offerts. L'église, par exemple, ne lui commande qu'une communion annuelle mais, s'il comprend ce qu'est la communion, il tiendra à s'unir plus souvent à la présence de son Sauveur. La pénitence ne lui est imposée que pour les péchés graves mais, s'il comprend quel est le prix de la rédemption, quelle est la paix d'une bonne conscience, il aura recours au sacrement de pénitence pour se purifier souvent de ses péchés d'omission ou de faiblesse et pour recevoir le réconfort d'une parole particulière. Le symbole des apôtres contient en raccourci tout ce qu'il faut croire et il peut suffire. Mais, si l'homme a bien compris ce qu'est la religion, ce que sont ses obligations et quelles sont nos responsabilités vis-à-vis de nos frères, il cherchera à connaître les raisons de ces croyances, il nourrira son esprit de ces mystères dans un travail qui ne sera jamais achevé, puisque dans le mystère de l'infini il y a toujours à prendre, puisqu'il faut chercher avec la pensée de trouver et trouver avec le désir de chercher encore. Sa vie chrétienne, de complément en complément, c'est-à-dire de plénitude en plénitude nouvelle, finira par devenir une vie dévouée, mots qu'il faut préférer à ceux de vie dévote, dont la faiblesse du monde a affaibli le sens.

J'entends bien encore ce qu'on peut dire ici et avec quelques raisons au moins apparentes, "L'examen que vous venez de faire est inutile. Vous le prouvez vous-même par le résultat auquel il vous a conduit car vous n'avez fait au bout du compte que vous retrouver au point de départ". A cela nous pourrions répondre que légitimer ce qu'on pratique par tradition, par éducation, cela est assez beau et peu d'hommes pourraient le faire.

3) Les avantages pour soi-même

Mais cet effort de recherche et de conscience que nous avons appelé le devoir de sincérité envers soi-même nous procure au surplus des avantages multiples. Nous n'aurons qu'à les énumérer pour finir un trop long discours.

- D'abord, après un tel examen, vous saurez pourquoi vous agissez. Celui qui sait pourquoi il agit, qui le sait d'un savoir simple et sûr, ne risque pas grand chose dans les hasards de la vie. Ces difficultés peuvent venir, le sentiment s'émeut mais la croyance grandira dans ces pertes apparentes. L'enthousiasme des premiers jours pourra se faire plus discret. Mais on le verra gagner en énergie ce qu'il a perdu en parfums car la force de la conviction vient de la certitude et la force de la certitude est dans les motifs qui la commande. Ce n'est rien encore.

- Cet effort de sincérité et de simplicité vous donnera une puissance plus grande pour vivre la religion dans les endroits divers où le hasard des conditions et des nominations vous a placée. Une religion qui se définit par son caractère universel puisqu'elle se dit catholique (ce qui veut dire en langue grecque qu'elle ou qu'elle doit être la religion de toute la terre), une religion dont les pasteurs parlent toujours comme si elle avait à sa disposition tout l'espace et tous les temps à venir; une religion, dis-je, doit être acceptable par tout homme à quelque race qu'il appartienne, si haut ou si bas qu'il soit dans l'échelle de la culture. C'est une rude prétention, remarquez-le, de se dire universel, c'est une incroyable audace. Nous l'avons tous. Philosophies et nations, empires et systèmes, tous ont prétendu à cette universalité mais l'histoire est là pour nous dire qu'ils ont tous échoué.

S'il y a une religion véritable, elle doit être pratiquée à toutes les époques, sous tous les climats, dans les prisons et dans les catacombes, sous les persécutions ou les tracasseries, à la caserne, dans les tranchées comme dans les cloîtres, au couvent comme à l'école neutre, dans les jours de voyages et d'embarras comme dans le silence des campagnes, au milieu de l'indifférence ou de l'hostilité comme dans cette joie qui naît de l'union des âmes, dans l'activité fervente comme dans les langueurs de la maladie, par le petit enfant qui ne sait pas lire, par l'homme ordinaire, par l'homme moyen, par le pécheur, par la foule, par tout le troupeau. C'est bien le cas du christianisme catholique. Ces pratiques simples et essentielles que nous avons indiquées peuvent être de tous les temps et de tous les lieux. Elles sont pour la nature une aide et non pas un poids et elles laissent à la liberté le mérite et le choix des perfections qu'elle s'impose.

- J'arrive enfin à un dernier avantage.

C'est que vous saurez toujours distinguer entre ce qui s'impose et ce qui seulement se propose. Ainsi vous ne risquerez pas de vous préférer à celles qui paraissent moins pieuses que vous. Vous ne risquerez pas non plus de présenter la vie chrétienne aux âmes encore timides, déifiantes ou éloignées comme une vie trop difficile pour leur faiblesse ou comme un état qui réclamerait dès l'abord une perfection dont elles ne sont pas capables. Elles ne risqueront pas de confondre les actes de piété que vous avez choisis pour votre avancement avec les préceptes essentiels, les commandements de Dieu et de l'Église. Peut-être cette confusion est-elle le prétexte qui les tient

encore éloignées de notre communion. Voudriez-vous par votre perfection maladroite porter indirectement la responsabilité de cette excuse ?

Tout au contraire, vous penserez que, s'il y a plusieurs voies pour aller à l'Église et, dans cette Église, plusieurs demeures, il n'y a qu'une perfection, celle de la charité envers Dieu et surtout envers le prochain car, sans cette dernière, la première serait un leurre (1 Jn 4,20).

- Enfin pour vous-même, vous serez prête, prête, je dis, à aller partout où les destinées vous appelleront. Il serait téméraire de vous exposer au poste dangereux. Vous demandez à Dieu dans vos prières de ne pas vous induire dans la tentation, c'est-à-dire de vous éviter l'épreuve car vous savez que vous êtes faible. Mais la nécessité est la marque du devoir, comme la pénurie du prochain est le signe qui oriente la charité. Si jamais vous vous trouviez dans un pays où les marques extérieures de votre piété seraient interdites, où même une pratique plus assidue des sacrements serait incommode ou nuisible, vous n'en continueriez pas moins à vivre en chrétienne et à affirmer vos droits à servir Dieu, vous souvenant qu'il y avait des chrétiens dans la maison de Néron, comme le dit St Paul aux Philippiens (4,22).

Les premiers disciples du Christ, ceux que nous appelons les apôtres, étaient bien loin de vivre dans un milieu favorable à la pratique de leur religion. Cela ne les a pas empêchés de la pratiquer jusqu'à l'héroïsme et c'est ainsi qu'ils l'ont enseignée au monde, prêchant d'exemple plus que de parole. Aujourd'hui, les exemples sont encore plus efficaces que les paroles parce que le milieu est plus riche en vérité d'ordre moral qu'il ne l'était à l'époque de la première prédication de l'évangile.

Mademoiselle,

1) Foi matérielle et foi formelle

Dans une lettre du mois de décembre, j'avais traduit pour vous une page de Newman encore anglican. Vous vous en souvenez sans doute encore, puisqu'elle vous avait plu et que vous l'aviez copiée pour vos amies. Newman y définissait la conversion non pas comme un rejet total de la foi passée mais comme la plénitude enfin conquise d'une croyance incomplète. Ce passage avait heureusement appuyé les réflexions que nous faisons ensemble sur la fausse sincérité.

Dans une seconde lettre que vous avez reçue le mois dernier, j'essayais de vous montrer la nature de la sincérité véritable. Newman, cette fois converti, va nous prêter encore son appui et, puisque vous aimez cette pensée, j'ai cru qu'il vous serait utile de connaître une autre de ses faces.

Nous sommes maintenant en 1850. Newman converti fait face aux objections de ses frères d'autrefois. Si le catholicisme romain est seul vrai, lui dit-on, si l'Église doit être universelle, comment peut-on expliquer que le monde anglo-saxon, le monde slave, le monde grec lui aient en grande partie échappé ?

Parmi ses arguments, le plus original peut-être et qui n'est pas le moins pénétrant, va consister à distinguer entre la foi matérielle et la foi formelle, c'est-à-dire pour parler le langage de nos précédentes lettres entre la croyance purement passive et la croyance devenue personnelle par un effort de sincérité.

2) Citation de Newman

“C'est un caractère général des populations chrétiennes, dit Newman, quand elles sont abandonnées à elles-mêmes d'avoir une foi matérielle au lieu d'une foi formelle.

Par foi matérielle, j'entends cette sorte de croyance habituelle que l'on possède pour avoir entendu telle ou telle chose depuis l'enfance, quand elle vous est devenue tout à fait familière et qu'aucune difficulté ne vous a été suggérée ni du dedans ni du dehors. Telle est la croyance que beaucoup de Protestants ont dans la Bible. Ils l'acceptent sans le moindre doute jusqu'au jour où viennent les objections. Telle devient avec le temps la foi d'une nation quand son clergé est négligent, elle n'est plus qu'une foi nationale, une foi héréditaire : la vérité est bien acceptée mais elle ne repose pas sur l'autorité de Dieu. En d'autres termes, elle n'est qu'une foi matérielle, elle n'a pas le caractère, elle n'emporte pas la récompense de cette foi qui, plantée et soutenue en nous par la grâce, tire sa certitude, non pas seulement des souvenirs de la nursery, mais de la parole même de Dieu, qui ne se fonde pas sur l'absence du doute mais sur le devoir de croire.

S'il en est ainsi, il peut arriver facilement, si vous envisageons les personnes individuelles, qu'un protestant, malgré son inquiétude d'esprit, s'il regarde la volonté divine dans ses pensées comme dans ses actions, s'il souhaite d'être enseigné, s'il a le désir de croire, ait plus de grâce en lui, qu'il soit plus agréable à Dieu, qu'un croyant purement passif qui n'a jamais donné à un oracle divin un véritable sentiment. C'est ainsi qu'un homme qui résiste victorieusement à des tentations contre la pureté a plus de mérite que ceux à qui la nature a épargné ces combats.

On décèle cette passivité si regrettable de l'esprit quand une définition nouvelle de la doctrine est promulguée par l'autorité compétente. La tendance immédiate qui la manifeste dans une population ainsi déformée sera d'y

résister, simplement parce qu'elle est nouvelle, car elle est disposée à ne reconnaître que ce qui lui est familier. Et pourtant l'accueil prompt et facile de cette apparente nouveauté, l'acquiescement cordial à sa promulgation, auraient été la marque d'un esprit qui ne s'est pas contenté d'accepter certaines doctrines, mais qui sait pourquoi ces doctrines s'imposent, qui ne s'est pas contenté d'adhérer à un credo mais qui a cru à la parole de Dieu qui l'a donné, en un mot, qui a vécu d'une foi réelle".

(Difficultés ressenties pas les Anglicans, vol. 1, p. 350)

3) Conclusions

De ce texte, vous pouvez tirer une double leçon.

a) Une leçon de prudence pour vous-même.

Celui qui veut garder la foi de son enfance doit s'efforcer de la connaître et de la vivre. Cela se fait par la pratique généreuse du devoir de tous les jours, par l'étude développée selon nos moyens, par l'habitude de la vie intérieure, c'est-à-dire par un certain effort paisible qui nous présente Dieu au terme de tous nos actes et à l'horizon de toutes les avenues de notre vie.

b) Une leçon de bonté aussi

quand il s'agira de juger ceux qui ne partagent pas nos croyances et même qui les attaquent. Je ne parle pas ici des hommes qui empêchent les âmes de connaître la vraie religion et qui lui refusent la liberté de s'exprimer; ceux-ci ne sont dignes que de notre pitié mais ils sont rares.

La plupart des âmes incroyantes ou éloignées portent un fonds d'inquiétude : elles se cherchent, elles cherchent la vérité. Peut-être ont-elles une "foi réelle" et plus généreuse que la nôtre. Peut-être sont-elles plus prêtes que nous à sacrifier à la vérité quand elle leur apparaîtra, ce que nous lui refusons chaque jour, malgré qu'elle nous soit familière et qu'elle fasse avec nous tout le chemin.

Entre dans mon recueillement. Il est temps que tu m'écoutes. Ce que j'ai à te dire, jamais tu ne l'entendras autrement. Je voudrais te montrer combien tu es malheureux sans moi. Je voudrais te rendre heureux dans mon amour. Laisse-moi t'expliquer pourquoi la vie abondante que tu mènes au dehors de toi ne peut pas te donner la joie totale. Je voudrais te dire la vérité pour que tu voies ton erreur. N'aie pas crainte de la voir. Je suis là qui change les pleurs en joie et le désespoir en action de grâce. Viens où je suis.

L'homme erre facilement dans ses pensées et ses actions. Il est droit mais il est courbe. Sa passion infléchit son jugement, gauchit ses évidences, gonfle d'efficacité creuse ses actes, même quand il croit ne vouloir que moi et n'agir que par moi. Quelle vision triste pour mon coeur que le juste qui se trompe de bonne foi et qui, dans sa prière, parce qu'il prie devant moi et en mon nom, me demande de lui donner ce qui ne convient pas. Seule ma patience peut porter la vue d'un de mes enfants qui, malgré sa prière, à cause de sa prière, découvre en sa conscience ce qui le rassure et le justifie à cause de sa passion. Ainsi l'âme généreuse glisse sans le savoir dans l'atonie du péché puis dans ses élancements dévastateurs, dans la lâcheté des abandons d'abord imperceptibles puis dans l'initiative qui fait crouler un mur de la maison. A ma recherche toujours, elle va dans la duperie des exaltations vides de moi mais si bien drapées de moi, dans l'oubli progressif, lentement mais sûrement destructeur, de la plus fraîche et douce intimité divine.

Viens, entre dans mon recueillement.

Mon amour pour toi est aussi ardent que jadis, il t'est offert sans repentance, il n'a pas de passé à oublier, il est. Je suis l'éternelle jeunesse et rien ne vient à moi qui est vieux comme un passé. Je suis l'éternel renouveau et rien ne peut m'approcher qu'aucune renaissance n'attend. Je suis l'aurore qui vient. Sors des ombres qui te couvrent. Chasse-les derrière toi et que vite elles s'évanouissent au midi de mon firmament. Entre dans mon recueillement mais laisse d'abord loin de toi tout ce qui est vieux et tout ce qui est mort. Je n'aime pas t'entendre te rappeler tes péchés, ne te les ai-je pas pardonnés ? Jamais tu ne viendras près de moi avec leur triste odeur de cadavre qui humilie celui que j'aime. Je ne veux pas que tu penses à tes erreurs, coques vides éternellement. C'est de ma clarté que je veux te couvrir et ces taches me gênent, elles défigurent celui que j'aime. Tes souffrances sont trop portées en dehors de moi. Tu ne sais pas encore souffrir en moi. Elles sont la pierre branlante qui permet de passer le torrent. Que ton pas la quitte vite pour atteindre la rive d'amour. Abandonne tout ce que tu penses, espères, réussis sans moi, tout ce que tu aimes ou hais sans moi. Ce sont des chaînes d'esclaves forgées avec du néant. Je le veux libre, celui que j'aime. Surtout laisse tes vieilles rancunes et les nouvelles. Aime tous tes frères en moi, tes amis comme tes ennemis. La présence du moindre d'entre eux entre toi et moi me cachera à tes yeux. Devant l'accusateur de celui que j'aime, je me tais. Je suis l'éternel appel vers ceux qui m'aiment. Je suis l'éternel rendez-vous de ceux que j'aime. Je suis l'amour.

Ne t'échappe pas en pensant à l'avenir. Comment peux-tu penser l'avenir, toi qui ignores le vrai visage de ton présent ? N'échappe pas en essayant de te justifier ton état en recommençant toujours le même raisonnement, en

attisant sans cesse la même espérance, que le succès viendra couronner un jour ta vie encore dans le trouble et la souffrance de l'enfantement. Si c'était vrai aujourd'hui, c'est moi qui te le dirais. Ne t'échappe pas en prenant appui sur ton passé. Il aurait fallu que tu lui sois totalement fidèle pour qu'il tienne à toi en ami. Ne t'échappe pas en cherchant en lui la source de tes difficultés actuelles, la raison cachée de tes chagrins. Que t'importe de connaître ce que tu ne peux plus modifier. En moi seul est le remède car, tu le sais, ton âme est secrètement malade. Ce n'est plus pour toi une vérité banale. Tu le sens, tu n'oses pas trop te l'avouer. Je ne te le demandes pas non plus en ce moment. Dans ma clarté qui est amour, tu sauras porter ta vérité.

Ne t'échappe pas en me redisant, la tête entre tes mains, tout ce que tu t'es dit sans cesse dans la journée pour t'évader du savant encerclement de la réalité qui te presse de toute part. Tu es vaincu par les armes mêmes qui t'ont jadis rendu vainqueur. Il est l'heure d'apprendre à vaincre dans la défaite en recevant l'amour. Ne t'échappe pas, je te tiens car je t'aime. Aujourd'hui, je veux que tu te privas de l'étoile qui brille sur l'avenir et du monde du passé. Je veux que tu sois à moi sans ton passé et sans ton avenir mais dans ton présent.

Je sais pourquoi tu m'écoutes si mal. Ce monde qui devait te montrer la voie t'a brûlé les ailes. Je te l'avais donné comme signe de mon amour, comme son fruit, pour qu'en lui tu me trouves. Qu'en as-tu fait ? Le jour où tu lui as ouvert les vantaux de ton âme, tu l'as aimé trop spontanément, sans vrai et juste amour. Il est une manière facile de comprendre sa musique mais celle qui mène à moi est difficile. Ma grâce seule peut y aider. Elle a exalté en toi le goût de vivre mais tu as vécu dans les choses et non en moi. Sous le contact de son harmonie, tu as cru grandir à la taille du monde, toi dont le coeur, avant même qu'il s'ouvre à l'amour, est plus grand que lui. Elle t'a fait communier à l'immensité sensible et non à l'abîme de ma totalité. Grâce à elle, tu t'es évadé du temps dans l'extase passionnée qui distrait de l'instant de la durée. Elle ne t'a pas donné de connaître le seuil où le temps se fait, où le réel sort du possible.

Chaque jour, suivant le plan secret du séducteur, l'univers de la sensation se révélait à toi sous de nouveaux aspects. Tu n'as pas su, sous ce multiple, retrouver l'unité insondable dans son renouvellement et son identité. Tu m'as dit le créateur de toutes choses pour conserver ma mémoire en les aimant. Que peut-on vivre de plus grand quand on ne sait que regarder ? Tu ne sais pas contempler, tu as confondu jouir et aimer. Ainsi tu as oublié le secret de nos amours d'antan, celui où je fermais les yeux pour mieux me montrer à toi, où je te faisais émigrer de ta petite richesse dans la pauvreté d'un silence que l'ennui ne pénétrait pas car j'étais là, présent. Je sais pourquoi mon appel te paraît dur. Tu n'aimes pas que moi et, dans tes autres amours, il ne suffit pas que tu m'invoques. Ce qui n'est pas tout à moi n'est pas à moi. Je sais combien mon appel t'est difficile mais j'ai attendu ce jour où tu n'es pas heureux pour te redire mon amour. Tu es la cause de ton malheur, ne la cherche pas ailleurs qu'en toi. Je veux te rendre heureux aujourd'hui.

Objet de mon amour, tu m'es un monde. Tu m'es le premier homme et tu es le dernier, tu m'es le fils de l'homme. Tu m'es la beauté de tout mon univers et tu m'es la grandeur de celui qui sait. Tu m'es la profondeur de l'amour créateur que je porte en moi. Tu m'es la fidélité éternelle de ce qui sort de moi. Dans l'insondable abîme de ta personne, un univers de présences se crée, un nouveau firmament au ciel de ton coeur. En toi le monde se mire et s'éternise. En toi tes frères trouvent une autre vie éternelle. En toi tout veut prendre forme spirituelle en dehors de l'espace et du temps, dans l'amour. Sous le brouillard opaque des sensations, dans le bourdonnement têtue de tes passions, un monde veut naître. Ne l'empêche pas par ta dissipation.

Viens près de ma lumière. Alors tout nuage se dissoudra en ma présence et tout bruit s'absorbera dans ton silence. Quitte l'enveloppe charnelle de ton être par l'heureuse évasion que nul ne saura. Quitte l'enveloppe charnelle des choses par l'heureuse dépossession au fond du coeur consommée.

Viens à moi comme au jour de ta mort.

Tu ne seras pas seul, tu ne seras pas nu. Crois-tu que, dans ce rendez-vous où je t'appelle, ne te suivront pas ceux que tu as aimés en moi, toi que j'ai fait pour l'amour. Je suis ton Dieu, je me complais en toi. Plus on s'approche de moi, plus ce qui est en soi par moi respire en présences, écho de ma présence qui vient.

Viens en moi, objet de mon amour, tu m'es un monde. Tu m'es le premier homme et le dernier, tu m'es le fils de l'homme. Tu m'es la beauté de tout mon univers et tu m'es la grandeur de celui que je porte en moi. Tu m'es la fidélité éternelle de ce qui sort de moi. Tu m'es l'immensité de ma miséricorde, la dernière invention de mon amour.

Mon Seigneur, où es-tu, toi qui m'appelles au soir de mes tristesses, à l'aube devant la grande journée vide et au midi torride de mes passions ? Où es-tu pour que ta voix se fasse si proche et si lointaine ? Elle m'est proche comme mon intime pensée et si lointaine comme ce qui vient de si loin que je l'entends à peine et que, si je dresse l'oreille, vite tout s'éteint en moi de l'écho de ton appel.

Mon Seigneur, où es-tu ? Je viens.

Je me suis penché sur la tombe de Lazare, mort depuis trois jours et qui sent déjà mauvais. Il y a peu de temps encore, il vivait, heureux, libre, fidèle. Maintenant, il est mort. Il avait appartenu au peuple élu, il avait suivi les maximes de la loi mais, comme Abraham était mort, comme les prophètes étaient morts, lui aussi était mort un jour. Ni sa justice ni sa prudence n'ont empêché qu'il meurt. Il est couché dans la tombe, pareil à l'impie que Dieu frappe. Le Juif se scandalise : ne pouvait-il pas faire que cet homme ne meurt pas ? Il est mort, frappé par une condamnation qui dépasse l'ordre de sa vie personnelle et sa justice. N'eut-il jamais personnellement péché, il devait mourir. C'est une chose inouïe et déconcertante que la mort, conséquence du péché mais devenue comme une loi naturelle puisque le juste et l'impie doivent mourir à peu près également. L'impie meurt plus vite parce qu'il a gaspillé sa vie, parce qu'il n'a pas su la nourrir mais vient un jour aussi pour le juste où sa vie le quitte. Si pur, si droit qu'on soit, c'est la mort pour finir.

Quelle déficience fondamentale y a-t-il donc en tout le créé ? Incapable de se tenir dans l'être, il meurt, il se tarit. Un jour, tout s'est écoulé, tout passe, tout casse, tout lasse. Entre nos mains, tout s'évanouit, tout se dissipe, tandis que nous nous évanouissons. Il est une fatigue essentielle à quoi n'échappent pas les meilleurs ni les plus courageux. Il est un dépérissement auquel ne résistent pas les plus nobles élans, les amours les plus purs. En vain, essaieras-tu de les retenir dans l'être, en vain, auras-tu écarté toutes causes de corruption, tout doit mourir. Ma vie, que j'ai caressée, que j'ai voulue belle, un jour tu me quitteras et je ne te porterai plus peut-être qu'avec dégoût et regret. Et, avant cette mort du corps, que de morts partielles où c'est toute une partie de moi qui s'échappe, inéluctablement, une amitié, une oeuvre, un grand amour. Marie, mère de Dieu, priez pour nous à l'heure de nos morts. La mort du corps ne sera que la dernière mort mais combien plus terrible. Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir. C'est le jour où la vitalité fondamentale a tari. Lazare, déjà dépouillé de ses liens, s'est couché dans la tombe.

Seigneur, dans cette universelle vocation à la mort, je vois un signe de l'incapacité de rien à se tenir dans l'être hors de vous. Croire au péché originel, n'est-ce pas aussi croire cela, croire que, sans vous, les plus belles choses se corrompent, meurent, disparaissent dans la pourriture si vous ne venez les racheter, si votre présence d'amour ne vient les réchauffer, les éclairer, les vivifier.

Pourtant, j'en ai vu, autour de moi, qui semblaient échapper au péché et qui n'étaient nullement des vôtres. Leur indiscutable réussite humaine m'a été quelque temps un scandale. Je les ai vus vivre heureux loin de vous, conservant leur fraîcheur, cette spontanéité, cette nouveauté que je pensais qu'elle n'existe durablement que par vous. Ils ne sentaient pas le besoin d'être rachetés, vivifiés. Un jour, la mort du corps viendrait les prendre mais en pleine vie, sans regrets, comme un accident. Ils ne semblaient pas faits pour mourir. Humanité d'avant le péché ! Comment est-ce possible ? Votre rédemption, Jésus, ne serait-elle faite que pour les faibles, pour ceux qui ne savent pas garder la vie en eux ?

En regardant de plus près ces vies, j'ai connu le secret de leur force et je n'en aurais pas voulu pour moi. Il m'a semblé que, s'ils arrivaient ainsi à vivre sans vous, à échapper à la mort, c'est parce qu'ils ne travaillaient pas autour d'eux dans le monde, ils en jouissaient, ils s'étaient faits un univers à eux où pouvoir déployer à l'abri toutes leurs richesses humaines, profiter et jouir de leurs forces, de leur heureux caractère, de toutes les facilités que donne pour vivre une situation sociale où on peut ne songer qu'à soi. Ils buvaient à toutes les sources du monde pour désaltérer leur ferveur. Tout les soutenait, le succès, l'estime. Alors, ils ne sentaient pas le besoin de Dieu. Mais ils étaient retranchés de la communion à la misère humaine. Ils ne voyaient pas autour d'eux tous ces frères luttant, accablés, fatigués à en pleurer, toute cette masse immense de l'humanité vraiment broyée.

S'ils s'étaient penchés sur leurs frères souffrants, sur leurs frères dévorés vifs par toutes ces morts prochaines que sont la maladie, la misère, l'ignorance, l'absence d'amour, s'ils s'étaient penchés sur eux effectivement, non pas en paroles, dans l'élaboration de systèmes, mais en travaillant pour eux, en devenant comme eux, pour les aider, le manoeuvre astreint à la tâche quotidienne impérieusement exigée même quand on n'a plus aucun goût à la faire, s'ils avaient communiqué à leur misère et fatigue, à toutes leurs morts, non pas en les connaissant seulement ou en les jugeant ou en y compatissant pour vite les oublier, mais s'ils s'étaient rendu compte que cela s'adressait à eux, que leur devoir était de s'ingénier à ce que la situation change, s'ils avaient jeté dans la lutte commune contre la mort tous leurs biens, tout leur être, alors, eux-mêmes fatigués, devenus fatigués, non par faiblesse mais pour avoir voulu porter leur part de la charge du grand nombre, la charge humaine, ils auraient senti sur leurs épaules la charge de la mort, leur vie qui s'enfuyait en eux. Ils auraient appelé un rédempteur.

Pour nous, Seigneur, n'est-ce pas la vie que nous avons voulu choisir et que maintenant nous acceptons ? Plutôt que de vivre seuls, nous avons préféré communier à toutes les morts. A notre fardeau personnel, nous avons pensé pouvoir joindre celui de nos frères, le fardeau d'une vocation, d'une oeuvre à faire pour eux. Plus tard peut-être, nous connaissons mieux la communion mystérieuse et crucifiante qui nous chargera de leurs âmes.

Aujourd'hui, nous n'en sommes pas dignes mais nous pouvons travailler pour eux. Le travail entrepris nous écrase déjà. Pour aller au secours de ceux qui languissaient, que de choses nous avons quittées, que de sources de vie et de ferveur possible nous seront peut-être fermées toujours. Voilà que maintenant la lourde fatigue nous écrase. Elle étouffe ou comprime dans nos coeurs une spontanéité naturelle, un élan, une vie que nous aurions eue sans doute si nous n'avions pas autant travaillé, si nous ne nous trouvions pas chaque jour rivos à la chaîne

du travail forcé. Alors notre vie aurait pu être une réussite humaine, nous aurions réjoui les regards par le spectacle d'une belle vitalité, nous aurions laissé derrière nous une oeuvre visible que nous ne connaîtrons jamais. Que les fleurs des sentiments auraient pu s'épanouir dans un coeur libre et heureux ! Mais il est bien certain qu'on ne peut pas avoir de coeur libre et heureux suivant la chair tandis que l'humanité gémit dans le malheur. En tout cas, nous avons choisi. Voici que peu à peu nous languissons comme nos frères !

A travailler sans répit pour eux, notre intelligence s'est usée, nos mains se sont durcies. A penser sans cesse à eux, notre coeur ne sait plus vivre, il ne sait plus la joie de vivre, la douce détente où se retrempe un nouvel élan. Bien des douceurs ont disparu pour moi du monde et je m'attriste quand je revois mes anciens amis. Je n'ai plus de goût à la recherche, à l'amour, à la vie, tant je suis fatigué. Plus rien, le grand désir de dormir, désir si proche de la mort ! C'est à chaque heure, d'une façon plus proche, que je vois venir à moi aussi l'heure où je me coucherai dans ma tombe comme Lazare, usé. Ainsi va la vie de l'homme. Plus elle est humaine, plus rapidement elle l'épuise mais la vie la mieux gardée, tarit, elle aussi, un jour.

Jésus, cette vie qui tombe, cette vie qui baisse, usée par le péché et le poids du monde, nous l'aimons dans sa générosité et sa droiture. Vous l'aimez dans sa faiblesse et vous avez pitié du pauvre Lazare usé par son travail et sa condition d'homme, Lazare qui meurt. Celui que vous aimez est malade.

Jésus, aux jours où je souffre et où je sens ma vie s'écouler, vaincue par notre péché, le mien et celui de tous, dites-moi que vous m'aimez, jusque dans cette condamnation. Ne permettez pas que je m'imagine, au-dessus de ma vie, votre visage irrité. Gardez-moi des vains retours sur mon passé, des scrupules où je me perdrais. Vous aimez celui qui est malade. Cet affaiblissement, cette mort, ne sera plus pour moi occasion de désespérer et je n'aurai pas non plus la résignation triste du condamné puisque je me saurai aimé.

Mon enfant, je t'aime. Ne va pas penser que c'est moi qui te punis ou qui me venge en te retirant ce qui faisait ton bonheur. Ne penses pas non plus que tu l'as gâché et perdu toi-même en ne sachant pas en user. La réalité est plus simple et plus triste, c'est que toutes les plus belles choses déclinent et meurent de leur mort entre vos mains. Mais j'aime celui qui est malade et qui s'achemine à la mort. Je ne suis venu ici-bas que pour vivifier.

Jésus, je crois en vous. Dites-moi maintenant que vous êtes la résurrection et la vie, que vous êtes le rédempteur, que cette maladie ne va pas à la mort mais qu'elle est pour la gloire de Dieu afin que le fils de Dieu soit glorifié par elle.

Je ne regrette pas d'avoir senti si tôt le souffle de la mort puisque désormais va pouvoir s'installer entre nous deux le rapport nouveau de la rédemption et où je ne vivrai plus que par vous. Ma vie ressuscitée, que j'aurai sentie si chancelante, me sera le témoignage permanent qu'on ne peut vivre que par vous, dans votre proximité et efficacité. Je comprends votre parole : Je me réjouis de n'avoir pas été là et que la mort ait fait son oeuvre, afin que vous croyiez. C'est une grâce d'avoir vu craquer ce qui n'a pas en soi d'éternité. C'est une grâce d'avoir à vivre tout de quelqu'un qu'on peut aimer. Alors je saurai que je vous dois tout, comme Lazare arraché au tombeau, et que je ne puis vivre que par vous. Je préfère à toute autre, cette vie sans cesse rachetée où j'attends tout de vous. Elle ne déclinera jamais et elle ne tient que dans l'amour, deux causes qui me la rendent unique et chère. Je ne regrette pas de me sentir si impuissant à rien garder de vivant dans mon coeur puisque vous êtes là. Vous aurais-je senti tellement lié à ma vie s'il n'avait pas fallu que je fusse sauvé par vous ? Vous aurais-je autant aimé si je n'avais pas su que c'était votre amour qui me rendait tout ce que j'aime ?

Apparaissez-nous bien vite, Jésus, dans l'échec de notre vie humaine, trop humaine, vous en qui seul elle pourra ressusciter et tenir, afin que nous ayons notre bonheur à la recevoir sans cesse de vous, afin que nous sachions que nous avons à vous aimer pour tout, à vous rendre grâce de toute joie. Si nous vous avions mieux connu, appelé plus tôt, si vous aviez été là, sans doute, nous ne serions pas morts. Il est facile de prendre le change, de prendre pour la force qui vient de vous la flambée d'une générosité avide de se donner mais bientôt à bout. Il est si facile de croire posséder votre amour quand ce n'est encore que la délicatesse d'un coeur bien né, si facile de croire tirer toute sa vie de vous quand nous la tirons encore du peu d'être que nous avons et qui s'use et nous fuit chaque jour. La mort qui nous révèle notre vérité n'est pas l'ennemie mais l'amie. Vos saints ont porté leurs ferveurs jusque dans les fatigues et les écrasements. Surabondant de joie au milieu des tribulations, c'est quand ils étaient faibles qu'ils se sentaient investis de la plus grande force, en vous. Apprenez-nous à vivre de votre amour, dans l'atmosphère de votre amour. Entourez-nous de votre amour, nous en avons besoin. Ne nous le refusez pas !

Jésus, c'est tout à la fin des temps que les Juifs attendaient la résurrection, comme une revanche. Mais le Dieu fort ne se soucie pas tant de venger les siens que de les faire vivre. Vous êtes, dès maintenant, la résurrection et la vie, la résurrection en acte toujours vivante et prête. Celui qui croit en vous, fût-il mort, vivra. Il vivra dès cette terre. Sauvez-moi comme vous avez sauvé Lazare, sans délai, afin que je vive, que je vive dès cette terre car toute mort me fait horreur. Mettez votre esprit au coeur de mon âme et vous rendrez toutes choses nouvelles. Si je connaissais votre amour... Je l'appelle, je le demande, je crois que vous me sauverez. Comme un blessé quand il revient à lui, reprend peu à peu possession de ses membres, je sais que je retrouverai, dans votre amour, ma jeunesse, toutes les fleurs, un merveilleux accord au monde, un accord dans la tendresse, une communion qui supporte et nourrit et vous affermirez même mon corps. Pénétrez-moi plus totalement de la conscience de ma

faiblesse car c'est ce qui me manque. Ne me laissez pas m'accrocher à ce qui vient encore me dissimuler par instants ma pauvreté, la mort prochaine et que je n'ai pas de vie stable en moi.

Vous le savez, les impressions de misère que je puis ressentir, le plus souvent durent peu. Il y a en nous une telle puissance d'oubli. Pourtant, dans le succès même, la mort fait son oeuvre en nous. Tandis qu'il est temps encore, avant les grandes catastrophes, donnez-nous d'enraciner assez tôt ce que nous sommes en vous. Épargnez-moi, s'il se peut, l'expérience de la mort et venez me guérir avant. Sinon, prenez-moi par la main dans l'éroulement, dans l'échec, afin que je vous y trouve, quand je serai capable d'entendre la parole qui m'appelle à la vie pour toujours.

Alors Lazare était sorti du tombeau, encore tout lié des bandelettes funestes et le visage caché. Ceux que le Seigneur délivre sont libres vraiment : Déliez-les et laissez-le aller ! Seigneur, qu'il ne s'éloigne plus de vous, le pauvre Lazare que vous avez sauvé, qu'il vous demeure fidèle, non pour garder sa vie retrouvée, il la perdrait ainsi, mais dans un vrai amour. Alors seulement il vivra. Demain, c'est vous qui allez mourir parce que les hommes ne voulaient plus de vous. Vous étiez bon et leurs oeuvres étaient mauvaises, en fallait-il plus pour qu'ils vous aient haï ? Vous ne quitterez pas cette terre avant d'avoir rompu le pain chez Lazare, banquet symbolique, plein de mystère, où le ressuscité vous fit part de tout ce qu'il avait comme signe qu'il vous remettait tout ce qu'il est, communion où il vous réfère tout ce qu'il tient de vous, où il se donne à vous. Demain, les Juifs voudront le faire mourir aussi avec vous mais il ne craint plus la mort maintenant qu'il est devenu tout vôtre. Bientôt, il vous retrouvera, ressuscité vous-même, toujours vivant.

Lazare avait deux soeurs. Sans elles, auriez-vous été réveiller votre ami ? Mettez près de nous les âmes fidèles, les frères de toute la vie, ceux qui sauront vous appeler près de nous, même s'il est déjà tard, ceux qui vous parleront si nous ne savons plus prier, ceux qu'un mort même n'effraiera pas parce qu'ils croiront encore plus fort à celui qui est la vie.